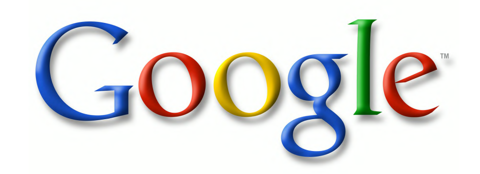
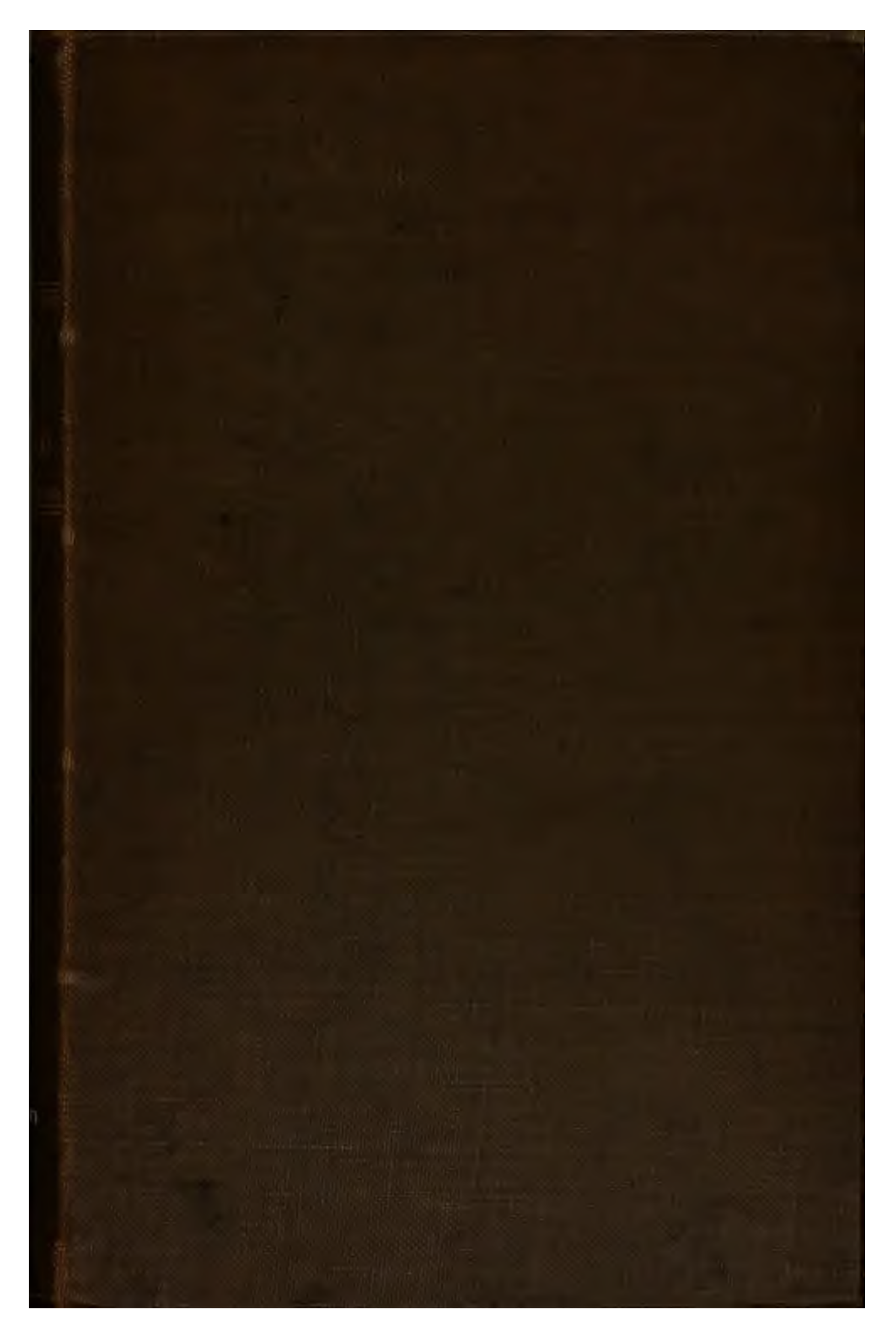





302877910.



L'ANALOGIE

DANS LA

LANGUE GRECQUE

UNIVERSITÉ DE FRANCE. — ACADÉMIE DE PARIS.

ÉTUDE
SUR
L'ANALOGIE EN GÉNÉRAL
ET SUR
LES FORMATIONS ANALOGIQUES
DE LA
LANGUE GRECQUE

THÈSE POUR LE DOCTORAT

Présentée a la Faculté des Lettres de Paris,

Et soutenue publiquement le 22 mai 1883,

PAR

VICTOR HENRY,

Docteur en droit, Professeur à l'Institut du Nord,
Conservateur de la Bibliothèque Municipale de Lille.

LILLE,
IMPRIMERIE L. DANEL.
1883


ASHMOLEAN
OXFORD
MUSEUM

A

MONSIEUR

MICHEL BRÉAL,

HOMMAGE

DE PROFONDE RECONNAISSANCE

ET DE

RESPECTUEUSE ADMIRATION

DE CEI.UI

QUI VOUDRAIT POUVOIR SE DIRE SON ÉLÈVE.

V. H.

ADDITIONS ET CORRECTIONS.

(Il sera bon de reporter les corrections à leurs pages respectives, afin de s'épargner la peine de revenir à celles-ci).

P. 11, n. 6, ajouter : Sur cette intéressante question des hybrides en linguistique, on lira avec fruit un opuscule tout récent de M. L. Adam, *les Idiomes Négro-Aryen et Maléo-Aryen* (Paris, Maisonneuve, 1883).

P. 23, l. 11, lire *penké* et suppléer : (*kwenkwé*).

P. 26, l. 21, au lieu de *gam-ero-*, lire **gam-ero-*.

P. 31, l. 2, suppléer la note suivante : Cf. L. Adam, *Du Genre dans les diverses Langues* (Paris, Maisonneuve, 1883).

P. 34, l. 21, au lieu de δόξᾱν, lire *δόξᾱν.

P. 54, l. 29, au lieu de : *sai-sōlt*, lire : *sai-salt*.

P. 70, l. 6, au lieu de *wasnéumi*, lire *wes-néu-mi*.

P. 73, l. 4, au bout de la ligne, lire : toutefois.

P. 73, l. 17, au lieu de : éléen, lire : dialecte de l'Élide.

P. 74, l. 4, lire : Ῥάβεννα, Ῥάουεννα.

P. 88, l. 3, au lieu de : éléen. lire : élidien (inscription d'Olympie, *C. I. G.*, 11.)

P. 92, l. 25, au lieu de : οὖλος, lire : οὖλος (ion.) = ὅλος.

P. 94, l. 30, au lieu de τριβῶνα, lire τρίβωνα.

P. 95, n. 1, ajouter : Λῑμός paraît régulier. *Thesaur.* : λιμὸς a λέλειμμαι, quasi ἔνδεια, étymologie très plausible. La vraie forme serait donc *λιμμός, et dès lors la longueur de l'ι se concilie parfaitement avec le degré réduit de la racine.

P. 98, l. 5, au lieu de λαπή, lire λάπη = *λm̥πή.

P. 99, au bas, au lieu de (κυνο-)φόντης, lire (κυνο-)φ̣όντις, féminin d'un inusité *(κυνο-) φ̣όντης.

P. 99, n. 1, au lieu de πεμ̣πτός, lire πέμπτος.

P. 101, l. 12, au lieu de κρατύος, lire κρ̣ατέος.

P. 104, l. 30, au lieu de ἴ-οντ-, *etc.*, lire : ἰ-όντ- (ἰών), *ἐσ-όντ- (homér. ἐών), *etc.*

P. 105, n. 2, lire : *Mém.*, p. 279.

P. 106, n. 2, suppléer : La racine de ἄλγος est inconnue. Ξίφος et (éol.) σκίφος, avec ι bref, sont inexplicables, à moins d'admettre que jadis l'ι était long, ce dont on n'a aucune preuve, ou que ces mots suivaient la flexion parisyllabique (gén. *ξίφου), dont il resterait une trace dans le doublet féminin ξίφη (lame du rabot, d'après Hésychius) : dans ce cas, c'est comme noms neutres qu'ils auraient passé à la déclinaison de γένος, τεῖχος.

P. 107, l. 17, lire : car il n'y a rien de semblable dans les autres langues, sauf en sanskrit un déplacement d'accent qui ne présente avec celui du grec qu'une analogie apparente (1).

P. 108, l. 9, au lieu de ἡ̣ρώς, lire : ἥρως pour *ἡ̣ρώς.

P. 111, l. 4, au lieu de -ϝῶς, lire -ϝώς.

P. 114, l. 1, lire : καρτερός, κρ̣ατερός.

P. 117, l. 13, au lieu de : deux, lire : trois.

P. 117, l. 14, après νέκταρ, suppléer : ἔαρ = *ϝέσ-ασ̣-, de rac. ϝεσ (vêtir).

P. 119, l. 30, lire : *çrn-ga-m*.

(1) Au grec δυσμενής le sanskrit répond par *dúrmanās*. Quant à l'apophonie de *apás* (actif) et *ápas* (ouvrage), elle est précisément inverse de celle du grec, puisqu'elle consiste à faire reculer l'accent dans un oxyton primitif à racine réduite. En effet, ces adjectifs oxytons appartiennent au passé le plus lointain des langues de l'Inde (Schleicher, *Cpd*⁴, p. 453). Il est donc très probable que le procédé du grec n'a rien de commun avec celui du sanskrit.

P. 130, l. 21, après Δάφνις, suppléer : Ἄγις, thème qui, avec sa voyelle radicale réduite, présente tous les caractères d'une formation primitive.

P. 131, l. 12, lire : θώρᾱξ.

P. 132, l. 27, après ἀ-έρ-, suppléer la note suivante : La longueur de l'α de ᾱήρ, qui d'ailleurs n'est pas constante, peut être un effet accidentel de la chute du ϝ de *ἀϝήρ ; quant à l'initiale de ἀνήρ, elle n'est longue qu'à l'arsis (*Thesaur.*, *v*^is^ ἀήρ et ἀνήρ).

P. 137, l. 2, au lieu de ἔπλόμην, lire ἐπλόμην.

P. 138, l. 23, au lieu de βλαβή, lire βλάβη.

P. 139, n. 3, lire *sīdāmi*.

P. 144, n. 2, ajouter : le panhellénique πιπρᾱσκω (la longue est constante) ne diffère pas au fond de l'ionien πιπρήσκω ; toutefois il nous semble qu'il a dû exister un type régulier πιπράσκω avec α bref qui a influencé le type conservé πιπρᾱσκω ; autrement l'attique y montrerait au moins sporadiquement un η, comme dans πίμπρημι, tandis qu'il n'a jamais qu'un ᾱ long. Cf. l'attique πρᾱττω influencé sans doute aussi par le régulier πράττω = *πρακ-jω, *supra*, p. 143.

P. 147, l. 3, lire : θόρνυμαι.

P. 147, l. 21, lire : σκίδναμαι, πίλναμαι.

P. 147, l. 22, après *κρά-να-, ajouter : (cf. ἄ-κρα-το-ς) (1).

P. 153, l. 5, au lieu de : πλείω * = πλέ-jοσ-α, lire : πλείω = *πλέ-jοσ-α.

P. 153, l. 26, après ῥήσετο, ajouter : ἴξον, et supprimer la phrase qui suit (2).

(1) C'est au point de vue seulement de l'homophonie des racines, et non de la synonymie, que πίμπλαμεν est rapproché de πίλναμαι.

(2) Ἴξον est une fausse accentuation. On ne trouve la racine réduite que dans ἄξετε, ὄρσεο, où elle s'explique, non par la régularité de la forme, mais par le vocalisme général des verbes ἄγω, ὄρνυμι.

P. 165, n. 1, ajouter : Dans οὐρανός = *ϝορ-α-νό- (rac. ϝερ, cf. εὐρύς = *ϝερ-ύ-), l'α est certainement épenthétique, puisque le sanskrit y répond par un *u* dans *Várunas* ; au reste l'*á* de ce dernier mot est bref, ce qui indique que l'*o* proethnique qu'il représente était en syllabe fermée : il faut donc restituer *wór-no-s* ou *wor-nó-s*.

P. 166, l. 9, lire : ἰσχῡ-ρό-ς (1).

P. 167, l. 11, lire : πρωρᾱτης, πολῑτης, πρεσβῡτης (paroxytons) (2).

P. 171, l. 1, lire ἀρ-ισ-τερό-ς (3).

P. 173, n. 2, au lieu de *ἄλλ-έ-ιο-, lire *ἄλλ-ε-ιο-.

P. 174, l. 8, après -ίνεος, suppléer : φήγινος, φηγίνεος (4).

P. 176, l. 10, lire *bhār-a-jā-mi*.

P. 177, l. 3, au lieu de ἰσόω, lire ἰσόω.

P. 183, l. 28, au lieu de φυγέσκε, lire φύγεσκε.

P. 186, l. 3, au lieu de πύθω, lire πῡθω.

P. 199, n. 1, l. 12, au lieu de *ἀλ-(ς), lire *ἀλ-ί(-ς).

P. 213, n. 2, ajouter : Ἐλπινίκη, que M. Curtius (*Gdzg*.[5], p. 640) explique par ἐλπι(δ)-νίκη, doit être, ce semble, un composé verbal de même genre, *ἐλπε-νίκη, « qui fait espérer la victoire ».

P. 215, l. 23, au lieu de ῷ, lire ᾧ.

P. 231, l. 16, au lieu de : *vlŭko-mu,* lire : **vlŭko-mĭ*.

P. 233, n. 2, au lieu de : sanskrit, lire : indo-éranien.

P. 235, l. 26, au lieu de : *açvābhjās*, lire : *áçvā-bhjām*.

(1) Malgré la longue la pénultième paraît réduite (autrement on aurait sans doute *ἰσχευρός), mais il y a eu allongement postérieur sous l'influence de la finale de ἰσχῡς.

(2) Si la pénultième n'était réduite, on aurait le type *πολείτης, mais l'allongement des dérivés de verbes a contaminé toute cette classe.

(3) (Addition à la note 1, même page) Mais ἀριστερός, δεξιτερός, κρατερός et καρτερός sont aussi oxytons. Il est évident que les thèmes en -τερο- dont la signification comparative était tombée dans l'oubli, ont été accentués à l'imitation des adjectifs en -ρό-. Formule approximative κρατερός : κράτος = ἰσχυρός : ἰσχύς.

(4) Le suffixe -ίνεος est dû sans doute à la superposition des affixes -ινο- (φήγινος) et -εο- (χρύσεος), qu'on a confondus à raison de l'identité de leur fonction usuelle.

P. 237, l. 23, lire : Non, mais tout au plus l'âryen, qui s'est refait un locatif féminin sur le modèle de la flexion pronominale (1).

P. 241, l. 28, au lieu de οἷκος, lire οἶκος.

P. 243, l. 21, lire : où le norrois *fōt* et le gothique *fōtu-* indiquent, *etc*.

P. 247, l. 13, après : Génitif, suppléer : La désinence est *-às*.

P. 247, n. 1, au lieu de ῐ, lire ῑ.

P. 258, l. 26, au lieu de *sakhā*, lire *sákhā*, et de même dans le reste de la flexion.

P. 263, l. 27, au lieu de *ἐλπίν, lire ἔριν, ὄπιν.

P. 272, l. 13, au lieu de θεντ-ός, lire *θεντ-ός.

P. 280, l. 8, au lieu de : *jecinis*, lire **jec-in-is* (2).

P. 284, l. 25, après *τούτει, ajouter : (dor. τουτεῖ).

P. 285, l. 14, au lieu de ἀλλο, lire ἄλλο.

P. 286, l. 18. C'est à cette ligne que se rapporte la note 2, dont le n° a été par erreur imprimé quelques lignes plus bas.

P. 288, l. 8, après τοσοῦτον, ajouter : On sait d'ailleurs que l'ablatif panhellénique de ce thème est οὕτω(ς), et non *τούτω (cf. dor. τουτῶ).

P. 288, l. 27, au lieu de αὖς, lire αὔς.

P. 313, l. 22, au lieu de φυγέ, lire *φυγέ.

P. 324, l. 7, après *téem*, ajouter : ou *-téam* (cf. dor. -τᾶν).

P. 325, n. 3, au lieu de *Attic.*, lire *Græc.*

P. 336, l. 23, lire : ἶξον.

(1) C'est à tort qu'on a donné pour féminine la forme zende *açpōi*, qui est un locatif masculin (*Cpd*.[4], p. 550).

(2) *Jecoris* et *femoris* sont des formes analogiques. Quant aux formes *jecinoris*, *itineris* (cf. M. Bréal, *Mém. Soc. Ling.*, V, p. 158), on sait qu'elles contiennent deux suffixes formatifs greffés l'un sur l'autre. On remarquera que le génitif ὀνείρατος est le produit d'une superposition absolument identique, à cela près que les deux suffixes s'y présentent dans l'ordre inverse.

P. 346, l. 28, au lieu de : *n-ga-mai*, lire : *a-gn-mai*.

P. 365, l. 1, au lieu de *δείκνυ-θι, lire ὄρνυ-θι.

P. 365, l. 31, au lieu de δόθι, lire *δόθι.

P. 370, l. 7 et p. 375, au bas, au lieu de λείπε, lire λεῖπε.

P. 370, n. 4, ajouter : Cf. Curtius, *Vb²*, II, p. 66. Ces types sont en -όσθων, mais on lit ἀνελόσθω sur une inscription laconienne du Vᵉ siècle, *ibid.*, p. 65.

P. 371, l. 17 : L'accentuation ἔνισπε (*Od.*, Δ, 642) est préférable à la plus usitée ἐνίσπες, ἐνίσπε ; en effet, le mot doit se couper ἔν-ισπε, comme ἄπ-ελθε, et non *ἐνί-σπε, comme παρά-σχε. Au surplus, cette dernière accentuation elle-même est proscrite par M. Nauck dans sa discussion des formes σχέ et ἔνισπε.

P. 386, l. 11, au lieu de *dhjeai*, lire *-dhjeai*.

P. 429 sq.: rétablir à la table alphabétique les formes correctes ἀριστερός, θόρνυμαι, ἶξον, καρτερός, κρατερός, οὖλος, πίλναμαι et σκίδναμαι.

AVERTISSEMENT PRÉLIMINAIRE.

L'écueil des essais du genre de celui que je recommande, sans m'en dissimuler la faiblesse, à la bienveillance de mes juges, c'est d'abord l'extrême difficulté des notations graphiques, rendue plus ardue encore par l'impossibilité matérielle de faire fondre un trop grand nombre de caractères nouveaux et par le désir de ne pas compliquer à l'infini la lourde tâche du compositeur; c'est ensuite la nécessité manifeste de quelques abréviations, que l'on a pour la plupart reléguées autant que possible dans les notes, mais qui parfois envahissent le texte lui-même et le revêtent d'un aspect fort peu engageant. N'ayant pas su, à mon grand regret, éviter ce double écueil, je dois tout au moins, pour faciliter la lecture et l'intelligence de mon mémoire, donner ici quelques indications préliminaires, soit sur les transcriptions que j'ai adoptées, soit sur les abréviations, bibliographiques et autres, que la nature de mon travail m'a imposées.

I. *Notations graphiques.*

1. Langue commune indo-européenne. — La transcription employée pour le système vocalique de cette langue est inséparable de l'exposition de ce système lui-même, que l'on trouvera résumé à la fin de l'introduction (n° 28). La transcription des consonnes n'offre aucune particularité, à cela près qu'on a négligé de distinguer l'un de l'autre les deux ordres de gutturales (vélaires et palatales), parce que le plan de l'ouvrage n'a nulle part exigé cette distinction. Les *sonantes* de M. Brugman, *r*-voyelle, *n*-voyelle, etc., ne sont également distinguées par aucun signe diacritique des consonnes

correspondantes; c'est un défaut, à coup sûr: mais il nous semble présenter peu d'inconvénients pratiques. En effet il est toujours facile de reconnaître au premier coup d'œil si un *r* ou un *n* est consonne ou voyelle; dans ce dernier cas, il apparaît toujours entre deux consonnes; dans le premier il est ou précédé ou suivi d'une voyelle. Ainsi, dans *ge-gn-n ós-* (grec γε-γα-ώς), l'*n* est vocalique, et il devient consonnantique dans le féminin *ge-gn-us-jéa* (grec * γε-γν-υ-ῖα).

2. Indo-éranien. — C'est dans ce domaine que notre transcription est la plus défectueuse, à cause de l'extrême multiplicité des sons et des articulations. Celle des voyelles se conforme à l'usage général; toutefois l'*r*-voyelle est dépourvu de signe diacritique, et l'on doit, pour le reconnaître, s'en référer comme plus haut à son entourage : ainsi il est clair que dans *píparmi* l'*r* est consonne et qu'il est voyelle dans *piprmás*. L'accent et la quantité sont marqués avec soin, *á*, *ā*; mais, quand l'accent affecte une voyelle longue, la quantité seule est marquée, parce qu'on n'a pas jugé à propos de faire fondre, pour quelques mots, tout un corps de longues accentuées. Il est d'ailleurs aisé de reconnaître que la longue est accentuée, dans ce cas en effet le mot est dépourvu d'accent : ainsi *vāhá* est oxyton, mais *vāğa* (atone) ne peut être que paroxyton.

Parmi les consonnes, celles qui comportent un chuintement sont marquées du signe emprunté à l'alphabet tchèque ou croato-serbe, *č*, *ğ*, *š*. Cela est évidemment arbitraire et peu méthodique, puisque les deux premières sont des palatales et la troisième une linguale. Mais, en l'absence d'un corps complet de transcription sanskrite, cette notation nous a paru suffisante dans la pratique; au reste nous avons encore pour excuse la rareté de ces consonnes. Les autres linguales ne se distinguent pas des dentales; mais pour éviter toute confusion on ne les a jamais imprimées en italique, en sorte qu'elles contrastent avec les autres lettres du mot où elles figurent. L'*n* guttural ou palatal n'est jamais qu'un simple *n*, ce qui n'offre vraiment aucun inconvénient, puisque le voisinage en révèle nettement le caractère.

Parmi les semi-voyelles, la palatale, qui est un ĭ très bref, est toujours notée par un *j*, contrairement à l'usage anglo-français, que nous désirerions vivement voir réformer sur ce point.

Les particularités phoniques spéciales au sanskrit, anusvâra, visarga, etc., ne sont jamais notées. Quant aux mots de la langue zende qu'on trouvera cités, ils sont fort peu nombreux et ne présentent aucune difficulté.

3. Grec.— Le corps de caractères grecs est à peu près complet. Cependant, comme pour le sanskrit, la longueur de la voyelle, étant marquée, exclut tout autre signe orthographique ; dans ce cas, si le mot est atone, c'est que l'accent affecte la longue : ainsi ῡϐριζον (imparfait) pour ὕϐριζον, υ long, accentué et marqué d'esprit rude. Ces cas sont d'ailleurs fort rares, et parfois même, pour prévenir toute incertitude, on a indiqué entre parenthèses la place de l'accent.

4. Latin. — La même observation s'applique au latin, dont l'accent tonique n'a plus d'ailleurs aucune valeur au point de vue de la recherche des origines indo-européennes.

5. Celte. — Toutes les fois qu'il est question d'une forme celtique, il faut entendre par là un type fourni par le vieil-irlandais. à moins que quelqu'autre dialecte celtique ne soit spécifié. La transcription n'offre du reste aucune difficulté.

6. Gothique et paléoslave. — La dentale aspirée gothique est rendue par un simple *th*, comme dans Schleicher. Les voyelles adoucies du slave sont transcrites par la voyelle forte précédée d'un *j* : *ja, je,* etc. Les consonnes chuintantes sont naturellement marquées du signe croato-serbe, *č*, *š*. Quant aux voyelles nasales on les a marquées d'un accent circonflexe, *â*, *ê*, notation qui manque tout à fait de précision, mais sur laquelle on peut passer, eu égard au très petit nombre de mots slaves qu'on a eu l'occasion de citer. Les autres transcriptions germano-slaves sont conformes à l'usage général, et celles du lithuanien sont empruntées sans modification à Schleicher.

Telles sont les principales particularités de transcription sur lesquelles je crois devoir appeler à la fois l'attention et l'indulgence de ceux qui prendront la peine de me lire.

II. *Abréviations bibliographiques.*

Mon intention ne saurait être de dresser au début de mon œuvre une liste complète de tous les écrits que j'ai dû consulter au cours de ce travail. J'aurais trop lieu de craindre qu'un pareil relevé ne parût hors de toute proportion avec la modestie de mon essai : *parturiunt montes*, dirait sans doute le juge même le plus bienveillant. D'ailleurs, quel que soit le nombre des auteurs dont je me suis efforcé de m'inspirer, j'ai surtout à me faire pardonner l'insuffisance de mes études. Isolé, privé des secours que les grandes bibliothèques de Paris offrent aux travailleurs, je n'ai pu compter

que sur mes seules ressources pour me procurer la plupart des ouvrages que j'ai étudiés : de là bien des lacunes, que je ne chercherai point à dissimuler (1). Je me borne donc à indiquer ici le titre des ouvrages qui reviennent le plus souvent dans mes citations ; pour tous les autres le titre sera transcrit *in extenso* à chaque citation, de manière à rendre la vérification facile.

TITRE ABRÉGÉ.	TITRE IN EXTENSO.
Bezzbg. Btr.	— Bezzenberger. Beiträge zur Kunde der Indogermanischen Sprachen. Göttingen, 1877 sqq.
Bopp. Gr. comp.	— F. Bopp. Grammaire comparée des Langues Indo-Européennes, trad. M. Bréal. Paris, Imp. Imp., 1866-74.
Bücheler-Havet.	— F. Bücheler. Précis de la Déclinaison Latine, trad. L. Havet. Paris, F. Vieweg, 1875.
Corssen. Ausspr^{2}	— W. Corssen. Ueber Aussprache, Vocalismus, Betonung der Lateinischen Sprache, 2te Auflage. Leipzig, Teubner, 1868-70.
Cpd^{4}	— Voy. Schleicher.
Curtius. Gdzg^{5}	— G. Curtius. Grundzüge der Griechischen Etymologie, 5te Auflage. Leipzig, Teubner, 1879.
Curtius. Vb^{2}	— G. Curtius. Das Verbum der Griechischen Sprache, 2te Auflage. Leipzig, S. Hirkel, 1877-80.
Gdzg^{5}	— Voy. Curtius.
K. Z.	Ad. Kuhn. Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung. Berlin, 1852 sqq.
Kühner.	— R. Kühner. Ausführliche Grammatik der Griechischen Sprache, 2te Auflage. Hannover, Hahn, 1869-70.
Mém. Soc. Ling.	— Mémoires de la Société de Linguistique de Paris. Paris, Vieweg, 1868 sqq.
Meunier (F.)	— F. Meunier. Les composés syntactiques en grec, en latin, en français, etc. Paris, Durand, 1873.
Meyer (G.) Gr. Gram.	— G. Meyer. Griechische Grammatik. Leipzig, Breitkopf und Härtel, 1880.
Meyer (L.) Vgl. Gr	— L. Meyer. Vergleichende Grammatik der Griechischen und Lateinischen Sprache. Berlin, 1861-65.
Morph. Unt. (M. U.)	— H. Osthoff und K. Brugman. Morphologische Untersuchungen.
Osthoff. Vb	— H. Osthoff. Das Verbum in der Nominalcomposition. Jena, Costenoble, 1878.
Saussure. Mém.	— F. de Saussure. Mémoire sur le Système primitif des Voyelles dans les Langues Indo-Européennes. Leipsick, Teubner, 1879.

(1) Je saisis avec empressement cette occasion de témoigner ma gratitude à M. le Conservateur de la Bibliothèque Royale de Belgique, pour l'obligeance avec laquelle il m'a permis de puiser dans ses riches collections.

TITRE ABRÉGÉ.	TITRE IN EXTENSO.
Schleicher. Cpd4	— A. Schleicher. Compendium der vergleichenden Grammatik der Indogermanischen Sprachen, 4te Auflage. Weimar, 1876.
Schmidt. Voc.	— J. Schmidt. Zur Geschichte des Indogermanischen Vocalismus. Weimar, 1871-75.
Stud.	— Studien zur Griechischen und Lateinischen Grammatik. Leipzig, 1868-78.
Vb.	— Voy. Curtius ou Osthoff.
Whitney. Sk. Gr.	— W. D. Whitney. A. Sanskrit Grammar. Leipzig, Breitkopf and Härtel, 1879.

Dans cette énumération on a négligé, bien entendu, les recueils qui sont trop universellement connus pour que l'abréviation puisse prêter à l'équivoque. Nul n'hésitera, je pense, sur le sens d'une citation telle que *Corp. Inscr. Att.* ou même C. I. A., *Bull. Acad. S.-Ptbg*,, et autres semblables.

III. Abréviations ordinaires.

	signifie	est à
=	»	(dans les proportions) comme
=	»	(dans les simples égalités) égale. (On lira, par exemple, ἵππος = ἰκ-ϝο-ς, ἵππος *égale* ἰκ-ϝο-ς, mais πίμπλημι : πίμπλαμεν = ἵστημι : ἵσταμεν, πίμπλημι *est à* πίμπλαμεν *comme* ἵστημι *est à* ἵσταμεν).
abl.	»	ablatif.
acc. *ou* A.	»	accusatif.
celt.	»	celtique (vieil-irlandais).
cf. *ou* cpr.	»	comparer.
dat. *ou* D.	»	datif.
du. *ou* D.	»	duel.
fm.	»	féminin.
gén. *ou* G.	»	génitif.
got.	»	gothique.
gr.	»	grec.
i. e.	»	c'est-à-dire.
ind.-eur *ou* i.-e.	»	indo-européen.
instr.	»	instrumental.
lat.	»	latin.
lith.	»	lithuanien.
loc. *ou* L.	»	locatif.
msc.	»	masculin.
nom. *ou* N.	»	nominatif.
nt.	»	neutre.

pers.	signifie	personne.
pl.	»	pluriel.
rac.	»	racine.
sg.	»	singulier.
sg. 1 (2, 3).	»	1re (2e, 3e) personne du singulier.
sk.	»	sanskrit.
sl.	»	paléoslave.
th.	»	thème.
V.	»	voyez
vb.	»	verbe.
v. g.	»	par exemple.
voc.	»	vocatif.
zd.	»	zend.

Les autres abréviations, si l'on en rencontre, s'expliqueront d'elles-mêmes.

Pour faciliter les recherches on a rangé toutes les parties de l'ouvrage sous une seule série continue de numéros imprimés en marge. C'est à ces numéros que se réfèrent tous les renvois, ainsi que les indications de la table alphabétique des mots grecs qu'on trouvera à la fin du volume.

ÉTUDE

SUR

L'ANALOGIE EN GÉNÉRAL

ET SUR LES FORMATIONS ANALOGIQUES

DE LA LANGUE GRECQUE.

INTRODUCTION.

DE L'ANALOGIE

ET DE SES EFFETS DANS LA FAMILLE INDO-EUROPÉENNE EN PARTICULIER.

(1) Il est pour toutes les sciences une période de plein épanouissement, de maturité puissante, où, se dégageant des ténèbres séculaires qui les enveloppaient, elles étalent au grand jour les fruits d'une incubation lente et laborieuse. Telle l'astronomie, après la découverte des lois de Képler; telle la physique, depuis que la féconde hypothèse des mouvements de l'éther paraît devoir ramener à l'unité la conception des forces de la nature; telle enfin l'histoire naturelle que transforme de nos jours la théorie de l'évolution des espèces. Jusqu'à ce qu'une de ces grandes découvertes montre aux savants la méthode qu'ils devront suivre et donne à leurs recherches un point de départ assuré, la science s'épuise souvent en conjectures hasardées, en discussions stériles, et ses plus patients efforts

ne fondent que des systèmes incertains et éphémères. Tout à coup la lumière se fait, l'ordre s'établit, la science, désormais sûre d'elle-même, marche résolument dans la voie qu'un initiateur de génie lui a tracée, et accomplit en quelques années plus de progrès qu'elle n'avait fait auparavaut en un siècle.

Ainsi la linguistique cherchait sa voie et presque toujours s'égarait daus les puérils jeux de mots de l'étymologie, avant que quelques missionnaires eussent appelé l'attention de l'Europe sur la merveilleuse conformité grammaticale de la langue sacrée de l'Inde avec le grec et le latin. Bientôt le génie de Bopp, s'exerçant sur cette donnée élémentaire, comme celui de Newton sur les lois de Képler, sut en tirer tout ce qu'elle renfermait : d'une part, la démonstration de l'unité de la famille indo-européenne, de l'autre, la méthode même de la science du langage tout entière, cette méthode en dehors de laquelle l'étude comparée d'un groupe quelconque d'idiomes, agglutinants ou flexifs, monosyllabiques ou polysynthétiques, ne saurait produire qu'erreur et confusion (1). A la suite de Bopp, ses disciples achevèrent l'arbre généalogique des langues qu'il avait esquissé à grands traits : on trouva dans les vieux poèmes de l'Inde l'explication des mythes de la Grèce, que les Grecs eux-mêmes ne comprenaient plus; on traduisit des textes écrits en un idiome entièrement effacé de la mémoire des hommes; on lut des caractères dont la clef était perdue depuis vingt siècles; enfin, Chavée et Schleicher restituèrent le langage pri-

(1) Ce ne sont plus, comme autrefois, les linguistes seuls qui proclament, au milieu de l'incrédulité générale, la certitude de leurs résultats. On est heureux de voir les savants les plus illustres rendre hommage à la rigoureuse précision de cette science née d'hier : « La linguistique, dit Broca (*Mém. de la Soc. d'Anthrop.*, III, p. CIX), qui pendant longtemps n'avait fait qu'égarer les esprits, venait de trouver sa méthode positive; les rapprochements et les filiations qu'elle établissait n'étaient plus de vaines hypothèses, et l'étude des langues, jusqu'alors si trompeuse, allait devenir *un des guides les plus sûrs* dans la recherche des origines. »

mitif de nos ancêtres du Pâmir, et l'on put croire un instant que la linguistique, devançant les sciences ses aînées, passerait avant elles de la phase inductive à la phase déductive.

Toutefois, si rapide qu'eût été la marche, on était moins près du but qu'on ne s'en était flatté : dans l'enthousiasme qu'excitait la grande découverte, on n'attachait qu'une médiocre importance à certaines différences radicales qui séparent les unes des autres les langues du groupe indo-européen. Tout entiers à la contemplation de l'unité de ce vaste ensemble, nos illustres maîtres avaient à demi perdu de vue les accidents qui la troublaient; mais après eux sont venus d'autres linguistes, qui avaient appris à leur école leur sévère méthode et qui l'appliquèrent avec plus de rigueur. La moindre différence grammaticale, le plus léger accident phonique, une voyelle épenthétique, un simple accent dut rendre raison de son origine, et des résultats que depuis Bopp on tenait pour définitivement acquis furent remis en question. « De même, dit un des représentants les plus distingués de cette nouvelle école [1], de même que le jeune homme prend possession, sans beaucoup s'étonner, des inventions qui ont confondu de surprise ses parents, une nouvelle génération de linguistes, acceptant l'unité des langues indo-européennes comme une vérité connue et prouvée, compara de nouveau entre eux les idiomes de la famille et fut surtout frappée de leurs différences. Chacune d'elles constituait un problème dont il fallait chercher la solution. Ce que voyait, par exemple, Guillaume Schlegel dans πρῶτος et *primus*, sanskrit *prathamás*, c'était leur accord; aujourd'hui on veut savoir où les Grecs ont pris l'ω de πρῶτος ». On veut savoir quelle est, du gothique *nahts* (sanskrit *náktam*, slave *noči*), du grec νύξ ou du latin *nox*, la forme qui reproduit le mieux

(1) M. Bréal (*Lettre à M. Tournier*), *Rev. de Philolog.*, II, p. 7.

le type proethnique, quel phonème primitif a pu donner ainsi naissance à trois voyelles différentes et sous quelles influences se sont opérées ces permutations,

Ces questions si compliquées, les linguistes les ont courageusement abordées et en partie résolues : pour pénétrer plus avant que leurs maîtres dans le mécanisme de la langue primitive, pour peindre au moins à l'œil des articulations et des sons dont la valeur réelle nous échappe, à l'immense distance où nous sommes de ceux qui les proférèrent, ils ont dû se créer une notation et une nomenclature bizarres, emprunter à la science ses signes et ses formules, et dégager le phonème proethnique des altérations successives qui l'ont obscurci, à peu près comme on dégage l'inconnue d'un système d'équations. Cette œuvre se poursuit sans relâche ; mais, encore à son début, la science nouvelle édifie moins qu'elle ne détruit, et les linguistes survivants de l'ancienne école la voient avec quelque regret porter la main sur des théories qui leur sont chères. Ils s'y résignent pourtant ; quelques-uns même s'en applaudissent et suivent le bel exemple d'impartialité et de bonne foi donné par M. Curtius, qui, après avoir critiqué une théorie de M. Brugman son élève, déclare néanmoins en terminant qu' « il faut considérer comme un progrès dans la science tout ce qui tend à restreindre le domaine de l'arbitraire et du hasard (1). »

Pour nous, il ne nous appartient point de prononcer entre les gardiens de la tradition et ces novateurs, dont le profond savoir justifie les hardiesses souvent heureuses. Notre faiblesse nous fait un devoir de ne nous susciter aucun adversaire et de ne négliger aucun soutien. C'est donc en les prenant tous à la fois pour guides que nous parcourrons un recoin du vaste domaine qu'ils se disputent, en étudiant les effets de l'analogie grammaticale dans les

(1) G. Curtius, *Verbum* 2, II, p. 44.

idiomes indo-européens en général, et dans la langue grecque en particulier. Nous n'aurons pas, la plupart du temps, à nous mêler à leurs controverses, et nous nous bornerons à utiliser les résultats que leur critique a mis hors de doute. Toutefois, nous n'avons pas cru devoir nous interdire l'emploi de la notation phonétique nouvelle, déjà vulgarisée en Allemagne par la publication d'une grammaire (1): si incomplète, en effet, que soit encore cette phonétique naissante, elle se recommande par une précision que l'ancienne n'a jamais atteinte, et le linguiste qui de propos délibéré n'en tiendrait aucun compte se condamnerait fatalement à produire une œuvre peu durable, surannée peut-être dès son apparition.

(1) G. Meyer, *Gr. Gramm.*. — Cpr. F. de Saussure, *Mémoire sur le Système pr mitif des Voyelles Indo-Européennes*, Leipsick (Teubner), 1879.

CHAPITRE Ier.

DES DIVERSES CAUSES D'ALTÉRATION DU LANGAGE.

(2) Le problème indo-européen a, disons-nous, changé de face depuis quelques années : entre les langues sœurs il s'agit bien moins désormais de constater l'accord que de concilier les divergences.

Pour nous donner une idée générale de la disposition des chaînes du Jura, les géographes nous font remarquer qu'elles sont parallèles : telles nous les suivons sur la carte ; telles nous les voyons profiler à l'horizon leurs arêtes continues ; tels leurs sillons réguliers apparaissent à l'observateur qui les domine de la cime du ballon d'Alsace. Mais qu'il s'engage dans une de ces longues vallées, qui lui semblent alignées par la main du géomètre : il n'a plus devant les yeux qu'une inextricable confusion de chaînons sinueux qui se croisent en tous sens, d'étroits défilés qui serpentent entre des murailles de rochers à pic. L'harmonie de l'ensemble a disparu et fait place à la pittoresque irrégularité des accidents.

Ainsi nous apparaissent les langues indo-européennes, quand, cessant de planer au-dessus d'elles, nous entrons dans le détail de leur structure compliquée. Comme ces chaînes du Jura elles se sont élevées par assises successives [1] et par un travail lent et régulier : comme elles,

(1) « Die Sprache hat sich schichtweise erhoben : » cette heureuse expression est de M. Curtius, qui la répète volontiers.

elles se sont développées parallèlement les unes aux autres à travers le temps et l'espace ; comme elles, enfin, elles ont subi l'influence de maintes causes mystérieuses, trop faibles sans doute pour résister à la poussée gigantesque qui soulève les montagnes et fait croître les langues, assez fortes cependant pour en entraver l'action normale et en déranger l'imposante régularité. Ce sont ces causes perturbatrices qu'il importe de bien connaître et que la linguistique moderne est tenue d'approfondir.

On a dit avec raison qu'elles se rattachent en général à deux principes à la fois physiologiques et psychologiques dont nul ne conteste l'existence, si les effets n'en sont pas encore bien définis : le principe d'uniformité et le principe de moindre action [1]. Ils ne sauraient toutefois suffire, à eux seuls, à expliquer toutes les altérations du langage. Énumérons donc, sans rechercher le principe dont elles dépendent, toutes les causes qui tendent à déformer les langues, afin de faire le départ des perturbations qui rentrent dans le sujet de ce travail et de celles qui forcément en doivent être exclues.

1° Au premier rang se place la désuétude, phénomène souvent inexplicable dans sa nature intime, saisissable seulement dans ses multiples manifestations, large part laissée à la volonté et au caprice de l'homme dans l'évolution, d'ailleurs naturelle et spontanée, du langage. Qui pourrait dire le motif de ces muets arrêts de l'usage, que nos dictionnaires ne font, la plupart du temps, que constater et enregistrer docilement ? Parfois, c'est un mot jugé indigne de la bonne compagnie ou du style élevé, qui disparaît de la langue et qu'on ne retrouve plus que dans le parler populaire ou le patois des campagnes : ainsi, au XVIIe siècle, quelques arrêts de proscription rendus par les précieuses ont eu force de loi dans le public lettré, et

(1) S. Reinach, *Manuel de Philologie classique*, Paris (Hachette), 1880, p. 1 10.

le langage de la ville s'est modelé sur celui de la cour. Bien plus souvent, des termes ou des formes rejetés par le grand nombre comme prétentieux ou trop compliqués disparaissent de la conversation courante, et même peu à peu de la langue écrite: nos imparfaits du subjonctif sont en voie de subir ce sort; car le vulgaire les remplace par le présent, et ceux qui veulent éviter ce solécisme emploient de préférence une tournure qui les élimine. Mais, tant que la désuétude borne là ses ravages, ils demeurent tout superficiels et n'atteignent pas le fond même du langage. Pour que son action soit profonde et durable, il faut qu'elle ait été précédée de celle de l'analogie grammaticale: c'est en effet quand l'analogie a donné naissance à une forme de cas ou de temps hystérogène, que la forme primitive, devenue inutile, sort de l'usage commun: ainsi l'instrumental grec en -φι se maintient quelque temps en présence de l'instrumental nouveau, qui n'est autre que le datif, confondu lui-même avec le locatif; puis il disparaît sans laisser de traces. D'autres causes encore, surtout l'analytisme croissant, qui multiplie les tournures périphrastiques, et l'assourdissement des finales atones, dont il sera question plus bas, contribuent à faire tomber en désuétude les formes antiques; mais l'action de l'analogie est toujours prépondérante.

2° A la désuétude s'opposent, en tant que phénomène volontaire, la recherche d'archaïsme, qui n'a que bien peu d'influence sur le langage, en tant que phénomène naturel, l'atavisme, que la linguistique constate au même titre que la biologie. Toutefois, loin de troubler les données de la science, l'atavisme constitue en général un critérium précieux pour la recherche des origines: c'est ainsi que l'indo-européen flexif révèle son ancien état agglutinatif par une agglutination pure qu'il a conservée, l'augment, qui persiste en sanskrit, s'efface dans une moitié du domaine éranien et reparaît dans l'autre moitié, tend à se perdre, puis renaît en grec, enfin disparaît partout ailleurs;

c'est ainsi encore que l'existence actuelle d'un *r*-voyelle (1), semblable à celui du sanskrit, dans quelques idiomes slaves, suffirait, indépendamment d'autres preuves, à faire supposer que la langue proethnique possédait une voyelle vibrante, ou que, s'il pouvait planer le moindre doute sur l'identité du grec (thème) πό- avec le sanskrit *ka-* et le latin *quo-*, le néo-ionien κό- lèverait à lui seul la dificulté. L'atavisme n'est vraiment embarrassant que lorsqu'il fait revivre dans un idiome une forme entièrement perdue par tous ses congénères; car alors ce vestige de la pureté antique peut fort bien passer pour une anomalie accidentelle. Ainsi, l'usage d'un *n* final euphonique apparaît isolément en grec et dans quelques formes dialectales du haut-allemand (2): est-ce une coïncidence fortuite? ou bien y a-t-il quelque liaison entre ces deux phénomènes? Il est peu probable qu'on puisse jamais résoudre cette question avec une entière certitude. Mais de pareils faits sont trop rares pour qu'on y doive attacher une grande importance.

Pour les approfondir, il faudrait pouvoir se rendre un compte exact de la nature de l'atavisme linguistique et des phénomènes qui s'y rattachent. Le descendant conserve-t-il à l'état virtuel et latent les traits caractéristiques de l'ancêtre, de manière à les transmettre à sa postérité, bien qu'ils restent invisibles dans sa propre structure? autrement dit la langue, en tant qu'organisme vivant, est-elle soumise aux lois communes, encore si mystérieuses, de l'hérédité physiologique? Ou bien est-ce tout simplement une forme, un procédé grammatical oublié dans la langue courante et conservé par quelque patois dans un recoin isolé, qui, tout à coup mis en lumière par une expansion subite de la tribu où il est demeuré en

(1) Suivant l'usage reçu, nous désignerons parfois sous le nom de *sonnantes* ces consonnes devenues voyelles.

(1) G. Curtius, *Gdzg*5, p 54 sq.

usage, prend son élan et reconquiert le terrain perdu? Si la renaissance d'une forme grammaticale oubliée semble bien n'admettre que cette dernière explication, il se peut que la reproduction d'un type phonétique ancestral se rattache dans une certaine mesure à la première. Mais ce n'est pas ici le lieu d'agiter cette délicate question, qui touche de trop près à la métaphysique pour qu'on puisse se flatter de la voir de si tôt résolue.

3° L'écriture est bien aussi pour quelque chose dans la déformation du langage, quand elle s'adapte mal aux sons qu'elle cherche à figurer : qui pourrait nombrer les altérations subies par l'indoustani, l'afghan ou le persan, sous l'influence de ce déplorable alphabet arabe, aussi impropre que possible à rendre les sons d'un idiome indo-européen? Il est vrai qu'elles n'affectent que la langue écrite, mais celle-ci réagit toujours plus ou moins sur la langue parlée. D'ailleurs, lorsqu'un système de transcription vicieux n'altère pas la langue, il complique du moins l'œuvre des linguistes, soit que l'écriture ait été introduite en un âge d'ignorance, où l'orthographe était abandonnée aux fantaisies les plus arbitraires, soit, au contraire, qu'un corps savant entreprenne, sans respect pour l'étymologie, de faire concorder exactement l'écriture avec la prononciation. L'orthographe de l'allemand, que tant d'excellents esprits s'efforcent d'amender, celle de l'espagnol, telle que l'a fixée dans ce siècle l'Académie de Madrid, sont de frappants exemples de ces transcriptions artificielles.

4° L'influence d'une langue sur une autre dans un contact intime et prolongé de deux peuples d'origine différente, est un fait trop connu pour que nous nous y arrêtions. Il faut pourtant mettre les linguistes en garde contre cette idée trop répandue, qu'une semblable confusion n'affecte jamais que le lexique et laisse intacte la grammaire ; sans doute, l'élément grammatical est beaucoup plus stable, mais il n'est pas entièrement à l'abri de la contagion, surtout quand les deux idiomes mis en

présence ont déjà entre eux des affinités morphologiques très visibles, comme celles qui unissent le groupe indien au groupe éranien (1). Si le huzvârèche et le persan restent âryens par la grammaire, tout en devenant à demi sémitiques par le lexique, si le roumain s'encombre de mots slaves qu'il plie aux flexions latines, l'anglais, au contraire, emprunte plus que des mots au français de la conquête normande ; car le pluriel en *s* est devenu trop rare en anglo-saxon pour que celui de l'anglais ne se rattache pas en partie à la formation qui existait au moins en germe dans la langue française du XI[e] siècle. De même on voit le français s'écarter du latin en attribuant le genre féminin aux noms abstraits en *eur* = **or*, et cette particularité curieuse est, suivant quelques-uns, un legs de l'ancien celte, où les synonymes de ces noms étaient du genre féminin (2). Que si M. Benloew ne s'est point fait illusion en assignant une origine pélasgique au parfait grec en -κα (3), est-il possible d'imaginer un emprunt grammatical mieux caractérisé ? Il y a donc au moins quelque exagération a soutenir que la grammaire reste hors de cause dans le contact de deux idiomes (4). M. Renan, qui nous semble, lui aussi, avoir donné trop d'extension à ce principe (5), revient de lui-même à l'idée d'une contamination morphologique, lorsqu'il suppose que l'identité du système de conjugaison des langues sémitiques et des langues khamitiqnes pourrait être dû à un emprunt proethnique de celles-ci à celles-là (6).

(1) L'afghan a emprunté tant de particularités morphologiques au sindhi et au pendjabi ses voisins, qu'on s'est longtemps demandé et que quelques linguistes se demandent encore si l'afghan n'est pas un anneau de transition entre le zend et le sanskrit. — Cpr. *Études Afghanes*, Paris, 1882.

(2) *Revue de Linguistique* (Maisonneuve), IX, p. 164 sq., et XIV, p. 896 sq.

(3) L. Benlœw, *Analyse de la Langue Albanaise*, Paris (Maisonneuve) 1879, p. 211

(4) A. Hovelacque. *La Linguistique*, Paris (Reinwald), 1877, 2[e] éd., p. 285 et 352.

(5) E. Renan. *Histoire générale des Langues sémitiques*. 4[e] édit., Paris (M. Lévy), 1863, p. 458 et passim.

(6) *Ibid.* p. 457.

5° L'assourdissement des finales et des syllabes atones est une cause de dégradation naturelle, fondée sur la loi du moindre effort, qui s'observe dans toutes les familles linguistiques, mais surtout dans les langues flexives, où la désinence, à force de faire corps avec le thème, finit par s'y absorber. Dans le groupe indo-européen, mieux connu que tous les autres, on a pu constater que le phénomène est double ; car, d'une part, la finale primitivement accentuée perd l'accent, et ensuite la syllabe devenue atone s'assourdit et tend à disparaître [1]. De là vient que, suivant l'ingénieuse remarque de Bopp, les langues les plus jeunes paraissent les plus vieilles, parce que les mots, réduits à l'état de monosyllabes, y revêtent un faux air de racines [2], et les celtomanes, entre autres, ont été victimes de cette illusion. Ce fait important méritait une mention spéciale en tête d'un essai consacré à l'analogie, car c'est l'assourdissement des finales atones qui fraie à l'analogie grammaticale la plus large voie : lorsqu'une désinence de déclinaison ou de conjugaison s'est ainsi oblitérée par l'effet du temps, l'instinct populaire est irrésistiblement amené à en créer une nouvelle, qu'il modèle sur quelqu'autre mieux conservée.

6° Quand, par l'effet de la loi précédente, les mots sont revenus au monosyllabisme, il arrive souvent que deux mots d'origine absolument différente se ressemblent au point de presque se confondre ; alors le vulgaire achève la confusion en effaçant le dernier trait qui les sépare. Ainsi s'expliquent, par exemple, les homophones *dé*, issus, l'un de *datum*, l'autre de *digitale*, et tant d'autres corruptions de noms populaires, noms de rues, appellations géographiques, etc., dont M. Max Müller surtout a réuni une ample collection [3]. On pourrait nommer cet agent pertur-

(1) V. Corssen, *Aussprache* 2, II, p. 932 sq.

(2) F. Bopp, *Gramm. comp.*, II, § 111.

(3) M. Müller, *Nouvelles Leçons sur la Science du Langage* (trad. Harris et Perrot), Paris (Durand), 1868, II, p. 82 sq. et passim.

bateur, l'analogie lexique, par opposition à l'analogie grammaticale, dont l'action est bien plus intense et les ravages plus profonds.

7° Que le même travail d'assimilation se produise, non plus sur les mots, éléments superficiels du langage, mais sur sa constitution morphologique, sa structure intime : on atteint alors la phase de l'analogie proprement dite, qui est, avec la désuétude, la plus puissante des causes d'altération de la langue. On remarquera que ces deux forces agissent en sens inverse l'une de l'autre. Que l'on suppose en effet deux idiomes, partis d'un type commun, dont l'un perde par désuétude toutes les formes que l'autre généralise par analogie : ils iront en divergeant sans cesse et finiront par n'avoir plus un seul trait commun. Heureusement de pareilles monstruosités sont bien rares dans la nature; il est même douteux qu'elles puissent se produire. Mais les déformations dues à l'analogie n'en constituent pas moins une des graves difficultés de l'étude des langues, et, s'il nous est permis de hasarder cette expression, un chapitre intéressant de tératologie linguistique. A ce titre, le grammairien serait tenté de la déplorer, puisqu'elle ne cesse de dégrader le prototype auquel il se plaît à tout rapporter; mais le philologue, qui la voit constamment à l'œuvre pour doter la langue de formes et d'expressions nouvelles, aisément intelligibles par leur conformité même avec les anciennes, admire au contraire ce travail insensible et à peine conscient, qui rajeunit le langage et le met en harmonie avec le progrès incessant de la pensée humaine. C'est sous ce double aspect que l'analogie va nous apparaître.

CHAPITRE II.

DE L'ANALOGIE EN GÉNÉRAL.

(3) D'une manière générale il y a contamination analogique toutes les fois qu'une forme hystérogène et anti-grammaticale s'introduit dans le langage, créée à l'image d'une autre forme primitive et régulière. Quand nous disons « la corde est *tendue* » pour « la corde est *tense*, » nous modelons un participe anormal sur le participe régulier du verbe *rendre*, et l'enfant qui dit « il m'a *prendu* ma poupée » ne fait qu'obéir au même principe. La première forme passe pour correcte, parce que l'usage l'a adoptée, la seconde est un barbarisme, parce qu'il ne lui a pas plu de la consacrer ; mais au fond l'une est aussi barbare que l'autre et Cicéron n'y ferait aucune différence.

Ce n'est pas la linguistique seule qui constate les ravages de l'analogie ; bien d'autres sciences, et surtout la paléographie, ont aussi à compter avec un phénomène du même genre, et nombre d'erreurs de copistes se rapportent à cette cause. Soit, par exemple, ce vers d'Euripide : ὑμᾶς δὲ τὰς τῶνδ' ἵστορας βουλευμάτων — γυναῖκας (1) : « l'insipide rejet γυναῖκας, dit M. E. Tournier (2), n'a sans doute d'autre origine que les trois accusatifs qui précèdent ; je rétablirais le vocatif γυναῖκες. » H. Estienne avait projeté un traité *de origine mendorum*, où certainement ce genre d'erreur aurait trouvé place, et M. Madvig mentionne, parmi les

(1) *.ph. Taur.*, 1482.

(2) *Rev. Philolog.*, III, p. 31.

principales causes d'altération des textes, l'accommodation inopportune d'un mot avec la forme grammaticale d'un mot voisin qui n'a pas de rapport avec le premier [1]. L'analogie grammaticale est à la langue ce que cette fausse assimilation est à la transcription des textes.

Au fond, on le voit, l'analogie n'est autre chose qu'une des nombreuses formes de l'association des idées. A force de voir, dans quelques thèmes très répandus, une certaine flexion répondre à une modification de sens déterminée et constante, le vulgaire, qui a perdu le souvenir de l'origine de cette forme, finit par imaginer un lien factice entre elle et la fonction qui s'y trouve associée, et la reproduit indistinctement dans d'autres thèmes, sans égard aux différences thématiques et suffixales qui les séparent de ceux auxquels elle est empruntée. Quoi de plus naturel que cette illusion ? L'allemand, qui dit *baum*, *buch*, et au pluriel *bäume*, *bücher*, est manifestement porté à attribuer à la périphonie, simple modification mécanique, une valeur significative ; à plus forte raison pour *vater*, *väter*, où la périphonie seule marque le passage du singulier au pluriel : aussi, jusqu'à Grimm, toutes les grammaires allemandes partent de ce point de vue. « L'Anglais qui conjugue *I get*, *I got*, croit sentir dans le changement de la voyelle l'expression du passé : c'est un des faits qui prouvent que le sentiment général d'un peuple peut se trouver en désaccord avec l'histoire de son langage [2]. » Supposons que l'anglais eût généralisé cette manière de former le parfait : on y verrait des verbes tels que *I jet*, *I *jot*, véritables barbarismes que tout le monde pourtant accepterait et comprendrait sans difficulté. Le gouna lui-même, ce fondement de la flexion indo-européenne, n'était sans doute à l'origine qu'un accident phonique, auquel une série incalculable

(1) *Journal des Savants*, 1880, p. 147.

(2) M. Bréal, préface du tome III de la Grammaire de Bopp, p. 68.

d'analogies a fini par donner une valeur dynamique [1]. S'il en était ainsi, quel frappant exemple n'aurait-on pas, dans ce seul fait, de la prodigieuse fécondité de l'analogie !

Il s'en faut de beaucoup que toutes les manifestations de l'analogie présentent ce même caractère de fécondité. Bien souvent elle reste stérile : quand le latin, par exemple décline *ferentium* sur le modèle de *gentium*, il ne fait que substituer un génitif à un autre, et la langue ne s'enrichit pas, sauf la langue des poètes, qui ont ainsi à leur disposition deux formes métriques au lieu d'une. Mais au contraire, dans la dérivation des thèmes secondaires principalement, l'analogie multiplie, pour ainsi dire, à l'infini les ressources expressives de l'idiome qu'elle déforme en l'enrichissant : ainsi les Grecs, oubliant que la finale ίζω d'ἐλπίζω et de quelques autres verbes est issue du thème nominal en ιδ- d'où ils sont dérivés, se servent de cette finale comme d'un élément dérivatif universel et forment un grand nombre de verbes d'action tels que πολεμίζω ; ceux-ci à leur tour donnent naissanc à une infinité de noms d'agent en ισ-τής et de noms d'action en ισ-μα. Quoi de plus monstrueux en théorie ? Quoi de plus commode, de plus aisément accepté en pratique ? Ces monstres grammaticaux, l'enfant qui balbutie sa langue et l'adulte qui étudie un idiome étranger leur trouvent une physionomie familière, et le même principe d'association des idées qui a présidé à leur naissance fait qu'à première vue chacun les accueille comme d'anciennes connaissances.

Quelques exemples tirés du français feront encore mieux saisir notre pensée. On sait que dans les langues romanes la pauvreté de la composition est suppléée, et à certains égards avec avantage [2], par l'emploi de nombreux suffixes dérivatifs. Mais comme chacun de ces suffixes peut

(1) Benfey, *Vollständige Grammatik der Sanskritsprache*, p. 19, Bem. 2.

(2) M. Bréal, *Mélanges de Mythologie et de Linguistique*, Paris (Hachette), 1877, p. 301 sq.

avoir une dizaine de fonctions différentes, c'est l'analogie seule qui nous avertit de celle qu'il revêt dans telle ou telle formation en particulier : si l'on vient par exemple à me parler d'un *bananier*, pourvu que je sache que la *banane* est un fruit, l'analogie des mots connus, tels que *pommier* etc, m'apprendra que le *bananier* est l'arbre qui produit ce fruit, et non la resserre où on le conserve ou le plat où on le sert. Sans doute la méthode n'est pas infaillible ; car le *grain*, la *rave* sont aussi des fruits (*sensu lato*), et pourtant les mots *grenier*, *ravier* ont respectivement l'un de ces derniers sens, jamais le premier ; mais il faut bien reconnaître que les chances d'erreur sont minimes et ne peuvent être mises en balance avec les immenses avantages de cette intuition analogique que l'habitude du langage donne à l'homme le moins cultivé. Sans elle, la langue serait pour nous une perpétuelle énigme, et le dictionnaire, sans cesse consulté, ne suffirait pas à nous éclairer ; car beaucoup de formations analogiques sont des néologismes qui ne figurent pas encore dans ses colonnes. Certes, on peut, au point de vue littéraire, déplorer l'introduction dans la langue de mots tels qu'*impressionniste*, *opportuniste*, et tant d'autres ; toujours est-il que dans la pratique ces vocables transparents sont d'un grand secours. Or ce suffixe *iste*, dont nous faisons un tel abus, à quel passé respectable ne nous reporte-t-il pas ? à cette finale verbale en ίζω, déjà hystérogène dans la langue grecque qui nous l'a fournie. C'est ainsi que d'âge en âge une forme anormale, mais commode, se perpétue et se multiplie : toute langue est, au regard de celle qui l'a précédée, un tissu de barbarismes, et c'est par centaines qu'un grammairien attentif relèverait des incorrections de ce genre dans une page de Xénophon, de Tite-Live ou de Bossuet.

Tel est le principe, tels sont les effets généraux de l'analogie dans la formation du langage. Il nous faut maintenant l'examiner de plus près et la suivre dans ses applications particulières.

CHAPITRE III.

DE L'ANALOGIE DANS LA PÉRIODE DU MONOSYLLABISME ET DANS CELLE DE L'AGGLUTINATION.

(4) Avant d'étudier l'analogie dans un groupe de langues flexives où son domaine est nécessairement très étendu, il n'est peut-être pas hors de propos d'en rechercher les premiers rudiments dans le parler monosyllabique ou agglutinant, qui constitue l'assise primitive du langage humain. Là son influence est fort restreinte, non pas seulement parce que les dégradations de la langue s'accentuent à mesure qu'elle s'éloigne de son berceau, mais encore et surtout parce que l'analogie, étant d'après sa définition même un phénomène grammatical, peut à peine trouver place dans des idiomes à peu près dépourvus de grammaire.

Les langues monosyllabiques, en effet, n'ont point de grammaire : elles y suppléent par la syntaxe [1], sur laquelle l'analogie n'a point de prise. La syntaxe de ces langues est d'ailleurs aussi roide, aussi inflexible, que les formes grammaticales sont souples et dociles : une phrase chinoise, par exemple, deviendrait inintelligible, ou tout au moins changerait de sens, pour si peu qu'un mot y fût déplacé. Tout ce qu'on y peut relever, ce sont des phénomènes de métaphore qu'on retrouve à la base de toutes les langues, mais qui appartiennent à l'association des idées

(1) « The whole of Chinese grammar depends on position. » Marshman, *Elements of Chinese Grammar* Serampore, 1814, introd.

en général bien plus qu'à l'analogie : ainsi, dans le kouan-hoa, les mots *eûl* (enfant) et *theoû* (tête, corps massif) ont pris respectivement un sens diminutif et augmentatif, et l'on dit, par exemple : *chi*, pierre, *chi eûl*, caillou, *chi theoû*, gros moellon. Il y a pourtant un commencement d'analogie dans des cas tels que l'emploi de *eùl* (oreille) comme diminutif au lieu et place du quasi-homophone *eûl* (enfant) (1). Si l'on connaissait bien l'origine des *mots vides* de la langue chinoise, peut-être y trouverait-on quelques confusions de même genre ; nous-même avons cru en découvrir ; mais il faut réserver aux sinologues ces délicats problèmes.

(5) Dans les langues agglutinantes le mécanisme grammatical apparaît : il se complique à mesure que l'idiome tend vers la flexion ; dans quelques-uns, comme l'ottoman, il est parvenu à un haut degré de développement ; mais alors même il conserve une si limpide transparence, qu'une confusion analogique entre ses divers éléments semble presque impossible. Le thème et les affixes ont leur place et leur fonction nettement marquées, ils se soudent entre eux sans jamais se confondre, et la conscience linguistique, tenue sans cesse en éveil par cet arrangement rigoureux, court à peine le risque de s'égarer. Ainsi l'ottoman a pu admettre dans son vocabulaire une foule de mots arabes et persans, leur conserver les flexions sémitiques ou âryennes qui leur sont propres, et maintenir pourtant intact son système morphologique, en sorte que même l'intrusion d'éléments étrangers n'y a pas amené ces phénomènes d'analogie qui dans d'autres langues se sont produits en grand nombre indépendamment de cet adjuvant. Le seul fait important qui, dans le groupe ouralo-altaïque, paraisse dû en partie à une influence analogique, c'est la généralisation de l'harmonie vocalique, qui date, comme on sait, d'une époque

(1) A. Rémusat, *Elem. de Gramm. Chin.*. Paris, Imp. Roy., 1822, n° 292.

relativement récente ; mais le principe même de l'harmonisation des suffixes est encore trop controversé (1) pour qu'on puisse se prononcer en connaissance de cause sur ce point.

A défaut d'une action générale, on entrevoit çà et là quelques cas isolés. Seul parmi les idiomes ouralo-altaïques, le magyar possède un système de préfixation, qu'il a emprunté aux langues germaniques et slaves dont il est entouré. Fidèle d'ailleurs à ses origines, il s'est bien gardé d'appliquer les lois d'harmonie vocalique qui lui sont propres à ce procédé d'importation étrangère : la voyelle du préfixe reste invariable, quelle que soit la voyelle du thème, v. g. *leg-nagy-obb* (le plus grand) et non **lagnagyobb* (2). Toutefois, dans quelques cas exceptionnels, l'assimilation vocalique est régressive, et le préfixe s'harmonise avec le thème, v. g. *nél-kül,* pour **nál-kül* (à l'extérieur), *so-ha,* pour **sem-ha* (jamais) (3). Le préfixe hystérogène est ici traité comme un suffixe organique à raison de l'identité de fonction.

Parmi les autres faits d'analogie qui remontent à la période agglutinative, on peut encore citer la disparition du duel des noms et des verbes par confusion avec le pluriel, qui s'observe, non pas seulement dans le groupe ouralo-altaïque, mais dans un grand nombre d'autres (4), et, dans les langues polysynthétiques, la confusion des formes de conjugaison objective, que facilitent la ressemblance et l'extrême complication de ces produits d'une agglutination poussée à outrance. Enfin, si l'on admet l'hypothèse si vrai-

(1) Cf. Pott, *Etymologische Forschungen*, II, p. 10; Riedl, *Magyarische Grammatik*, Wien 1858, p. 40 sq.; L. Adam, *L'Harmonie des Voyelles dans les Langues Ouralo-Altaïques*, Paris (Maisonneuve), 1874, p. 52 sq., et les auteurs cités par ce dernier linguiste.

(2) Riedl, *op. cit.*, p. 41.

(3) Riedl, *op. cit.*, p. 37.

(4) Notamment dans le groupe hyperboréen, que nous avons plus spécialement étudié (grönlandais, tchiglerk, aléoute).

semblable de M. Benfey [1], il faut dire que le passage de l'état agglutinatif à l'état flexionnel n'est lui-même autre chose que le résultat d'une lente action d'analogie, du moins à ne considérer que la flexion âryenne, car celle des langues sémitiques paraît jusqu'ici d'une nature bien différente.

(6) Celles-ci, d'ailleurs, paraissent peu sujettes à l'influence de l'analogie ; car la racine trilitère, toujours bien visible, mise en relief par la prononciation et par une écriture très ancienne, ne saurait s'y confondre avec les affixes. On y démêle pourtant quelques-uns de ces phénomènes d'analogie dont aucune langue n'est exempte : ainsi l'énorme extension, en arabe littéral, de formes grammaticales inconnues à l'arabe vulgaire, est sans doute le résultat d'un travail de ce genre, mais d'un travail conscient, accompli par les grammairiens, qui ont généralisé des cas isolés de l'ancienne langue, tandis au contraire que le peuple les laissait tomber en désuétude [2]. Nous retrouvons ici cette action en sens inverse de la désuétude et de l'analogie déjà signalée au début.

Ce court examen nous a fait voir que les langues flexives et, parmi celles-ci, les langues indo-européennes surtout, sont plus particulièrement exposées aux contaminations analogiques. Il est temps de revenir à cette famille, dont ces préliminaires nous aplanissent l'étude.

(1) V. *supra*, n° 3.

(2) E Renan, *op. cit.*, p. 398 sq.

CHAPITRE IV

DE L'ANALOGIE DANS LES LANGUES INDO-EUROPÉENNES.

(7) La morphologie des langues indo-européennes comprend essentiellement trois grandes divisions : 1° formation des thèmes primaires et secondaires, ou dérivation, et accessoirement composition : 2° flexions nominales, ou déclinaison ; 3° flexions verbales, ou conjugaison.

§ 1er. — *Formation des thèmes.*

(8) Les procédés de formation des thèmes primaires dans la langue proethnique indo-européenne sont encore enveloppés de trop d'obscurité, pour qu'on soit en mesure d'indiquer avec certitude les actions d'analogie, à coup sûr très nombreuses, qui ont pu en entraver ou en troubler l'application. Les données de l'ancienne école ont été fortement battues en brèche par la nouvelle, qui croit aujourd'hui entrevoir les lois précises auxquelles cette formation a obéi ; mais il s'en faut de beaucoup que le travail de déblai auquel elle se livre soit achevé, et une étude générale sur cette partie, encore si controversée, de la morphologie serait sans doute prématurée, et en tous cas nous ferait dépasser les limites que nous devons assigner à ce précis linguistique. Ce n'est qu'en traitant de la langue grecque qu'il nous sera possible d'aborder quelques-unes des questions relatives à la dérivation thématique ; dans cette intro-

duction nous devons nous borner à indiquer les points qui paraissent hors de toute contestation (1).

(9) A ce titre, nous citerons deux perturbations thématiques, portant l'une sur le thème lui-même, l'autre sur le suffixe, et relevées dans la langue sanskrite, dont la réputation d'antique pureté est aujourd'hui de plus en plus compromise. Si, comme il est fort probable, les quatre derniers numéraux de la décade âryenne étaient *septem*, *oktem*, *nevem*, *dekem*, et formaient leurs ordinaux au moyen du suffixe *-ó-*, soit *septm-ó-*, etc., si, d'autre part, le nombre 5 était *pénke*, (gr. πέντε, lat. *quinque*), avec ordinal formé au moyen du suffixe *-tó-*, soit *penk-tó-* (πέμπτος, *quinctus*, sk. ved. *panča-thá-*): on voit que l'ordinal plus moderne *panča-m-á-* est absolument hystérogène et forgé, sur le modèle de *saptam-á-*, à une époque où les Indiens avaient perdu la notion de la forme thématique de leurs noms de nombre; et il en faut dire tout autant, en sens inverse, des formes sk. *sapta-thá-*, zd *hapta-tha*, qui n'ont d'équivalents dans aucune langue de la famille (2). Le celte a sur ce point poussé plus loin la corruption : après avoir formé régulièrement, au moyen du suffixe *-tó-*, les ordinaux *cóice-d* (5e), *sése-d* (6e), il a ajouté ce même suffixe aux ordinaux déjà régulièrement formés par la suffixation de l'*-a-*, et a obtenu ainsi *sechtm-a-d* (7e), *ochtm-a-d* (8e), qui équivalent à *saptam-a-ta*, etc. ; bien plus, il a transporté au nom du nombre 4 cette finale monstrueuse et a construit

(1) Disons néanmoins tout de suite que nous nous rallions entièrement à la théorie suivant laquelle les variations de l'accent seraient l'unique principe de la chute ou de la dégradation vocalique, partant de toute la flexion indo-européenne; cela non pas seulement parce que nous sommes en possession d'exemples précis et concordants, où la chute de la voyelle coïncide avec le déplacement de l'accent ; mais encore et surtout parce que l'accentuation, qui est une sorte de mimique de la langue, est beaucoup plus intense et plus variée dans les langues primitives que dans les nôtres. Si le monosyllabisme est à la base de tous les idiomes, il faut dire aussi que tous ont commencé par une mélopée semblable à celle du chinois. De là est issue l'accentuation, qui s'atrophie et s'immobilise à mesure que la langue vieillit.

(2) F. de Saussure, *Mém.*, p. 29 sq.

de toutes pièces l'ordinal *cethra-m-a-d* (4e), où la syllabe *ma* tout entière est une superfétation introduite par l'analogie [1].

C'est un phénomène pareil qu'on observe dans le suffixe *-vān* (zd *vāo*) du participe parfait sanskrit. Jadis on pensait que la nasale était primitive et que le grec l'avait perdue. Aucune autre langue ne fournissant de point de comparaison, on ne pouvait manquer de condamner le grec sur la foi du sanskrit. Mais M. Curtius appela l'attention des linguistes sur l'invraisemblance de cette hypothèse [2] : quelle apparence, en effet, que les formes proethniques identiques *bhára-nt-s* et *vi-vid-vánt-s* aient donné en grec φέρων et εἰδώς ? comment croire que la nasale se soit conservée dans une syllabe atone, quand elle tombait dans la syllabe accentuée ? comment expliquer enfin la chute de cette même nasale en sanskrit dans la flexion *bubudh-vān bubudh-úš-ē*, flexion certainement proethnique puisque le grec l'a reproduit en -υ(σ)-ία ? On peut voir dans Schleicher [3] combien sont laborieuses les restitutions conjecturales qu'exige la supposition d'un suffixe *-vant-*. Tout s'éclaircit au contraire dans l'hypothèse de M. Brugman [4], c'est-à-dire si l'on part d'un proethnique *-wós-*, que confirme le grec -ϝότ-ς. C'est la nasale du sanskrit qui est hystérogène : tous les autres participes se terminant en *n*, on a construit *bubudhvān* sur le modèle de *bháran*. Mais, malgré sa puissance, l'analogie n'a point effacé tous les caractères proethniques du suffixe qu'elle dégradait : ainsi la voyelle suffixale est restée longue et a gardé son accent, et la forme en *-us-* des cas faibles s'est maintenue.

(10) A mesure que l'on pénétrera plus avant dans l'étude de la formation des thèmes, on découvrira d'autres déviations, qui pour la plupart se rattachent à l'analogie. Toutefois,

(1) Schleicher, *Cpd*^{4}, p. 492.
(2) Curtius, *Vb*^{2}, II, p. 250.
(3) Schleicher, *Cpd*^{4}, p. 389 sq. et p. 587.
(4) *K. Z.*, XXIV, p. 70 sq.

on ne saurait se montrer trop circonspect dans l'examen de ces problèmes; car parfois c'est le thème qui semble altéré, tandis qu'en réalité ce sont les flexions casuelles qui ont souffert. Ainsi les deux mots latins *pondus* (= **pónd-os-*) et *fœdus* (= **fóid-os-*) font exception parmi les thèmes en *-os-*, qui tous semblent exiger la voyelle radicale au premier degré (1). On attendrait **pendus* et **feidus*, comme *genus*, τεῖχος, etc., Mais une altération analogique du thème est ici presque impossible; en tous cas, on ne voit pas comment elle se serait produite. Il faut bien plutôt supposer un ancien thème en *-o-*, soit *pond-u-s*, *-i*, comme *-vulg-us*, *-i*, qui a passé postérieurement à la flexion *-us*, *-es-is*. Pour *fœdus* ce passage est rendu très vraisemblable par une tentative de dissimilation d'avec *fœdus* (laid) et *fœdus* (chevreau). Les langues slaves ont, au contraire, presque généralisé la flexion isosyllabique : ainsi *nebo* (ciel) = *nébh-os-*, encore parfaitement régulier en paléoslave (2), où il fait au génitif *nebese* = *nébh-es-às* (3), a passé en russe à la déclinaison des thèmes en *-o-* : il se décline *nebo neba* comme *vino vina*, qui correspond à *vin-u-m*, *-i*; toutefois, la flexion régulière reparaît au pluriel (4).

Mais c'est surtout dans les langues modernes, où la déclinaison n'est plus qu'un souvenir, que l'on peut faire ample moisson d'analogies et constater l'action régressive des désinences de déclinaison sur la forme du thème. Du jour, par exemple, où l'on a prononcé en grec *tıngómin* (*n* guttural, la chevelure) exactement comme *timbólin* (la ville), l'*s* final du nominatif *póli-s* a dû paraître une irrégularité en présence de l'autre nominatif *kómi*, et pour établir l'harmonie on a décliné ἡ πόλη, τὴν πόλην. De même

(1) Saussure. *Mém.*, p. 79. — Les autres mots latins qui on *o* dans la racine, proviennent d'un type à *o* proethnique ou à liquide sonante.

(2) A. Chodzko, *Grammaire Paléoslave*, Impr. Imp., 1869, p. 64.

(3) L'*à* représente le phonème indécis que M. de Saussure transcrit par un *A* au-dessus de la ligne.

(4) A. Reiff, *Grammaire Française-Russe*, p. 42.

l'analogie de τοὺς μάρτυρας, τοὺς νεανίας (1), et celle de τὴν φροντίδα, τὴν γλῶσσα(ν) (2), ont donné naissance aux nominatifs barbares ὁ μάρτυρας (= ὁ νεανίας) et ἡ φροντίδα (= ἡ γλῶσσα) (3) Faut-il rappeler les noms féminins *arme*, *foudre*. etc, que le français a tiré des neutres pluriels *arma*, *fulgura*, et auxquels, avec une parfaite logique, il a imposé un nouveau signe de pluriel (4)? Ici encore le thème est troublé parce l'affixe de déclinaison se confond avec lui. Rien n'est plus commun que cette confusion.

(11) D'autres altérations de thèmes, plus superficielles, sont dues à une analogie, pour ainsi dire, purement phonique, et ne méritent vraiment d'être citées dans une étude d'ensemble que lorsqu'elles affectent, non pas un mot en particulier, mais toute une classe de thèmes, comme on le verra pour la langue grecque (5). Il suffira de mentionner, pour en donner une idée, les orthographes latines telles que *temptare*, provenant d'une confusion phonique entre *tentus* (de *tendo*) et *temptus* (de *temno*), confusion qui s'est étendue a *tentare* (6), ou bien encore le latin *gener* (pour *gam-ero-*, cpr. le gr. γαμ-έ-ω et γαμ-βρό-ς), dont la corruption paraît se rapporter à l'analogie de la racine *gen* (engendrer) (7). C'est par centaines qu'on peut relever des exemples de ce genre dans les traités spécialement consacrés à l'étymologie.

(12) La dérivation secondaire et la composition, étant de date plus récente, offrent naturellement beaucoup plus de cas d'analogie que la formation des thèmes primaires. Nous

(1) La différence de quantité n'est plus appréciable.

(2) Le ν final disparaît dans la prononciation.

(3) R. Rangabé, *Gramm. du Gr. actuel*, Paris (Durand), 1873, p. 48.

(4) Le latin de la fin du IIIe siècle traite déjà de la sorte les neutres *castra* (dat. *castræ*), *prædia* (abl. *prædiā*), etc. *Pentateuchi Versio Latina Antiquissima*. Paris (Didot), 1881, p. LXIII.

(5) V. inf. Ire part., chap. Ier (nos 30-45).

(6) Corssen, *Ausspr.²*, I, p. 128.

(7) Curtius, *Gdzg.⁵*, p. 547.

avons déjà rencontré plusieurs cas isolés de dérivations secondaires plus ou moins troublées; comme, en cette matière, d'un médiocre intérêt, il serait malaisé d'éviter les redites, nous en renverrons les détails à l'étude spéciale de la langue grecque. Quant à la composition, rien ne s'oppose à ce que les lignes générales en soient dès à présent esquissées: nous poserons ainsi les principes qui doivent nous guider dans l'examen de la composition hellénique.

Avec M. F. Meunier (1), nous nommons composition syntactique celle dans laquelle les mots s'assemblent en se conformant aux lois de la syntaxe (tels sont, en grec, les composés πυρίκαυστος, ὀρεσίτροφος, νουνεχόντως), et composition asyntactique, celle où les thèmes bruts et dépourvus de flexions s'accolent simplement l'un à l'autre, comme dans θεότοκος, λογοποιός. L'origine de ces deux sortes de compositions est très ingénieusement exposée par l'auteur cité (2).

Or, très différentes dans leur principe, elles se confondent souvent entre elles, de telle manière qu'il est difficile de les démêler. Soit, par exemple, les composés latins *carnifex*, *particeps*; il semble qu'ils soient syntactiques, formés d'un génitif dont l'*s*, très mobile d'ailleurs, aurait disparu, *carnis-fex*, d'où *carni'-fex*, et cela d'autant plus que la forme archaïque *carnufex* répond à l'antique génitif en *us* de la langue latine. C'est bien la solution à laquelle s'arrête M. Meunier (3); mais pour la soutenir, il est obligé d'admettre une distinction hypothétique, que rien ne justifie, entre *carnu-fex*, composé syntactique, et *auru-fex*, évidemment asyntactique. Plutôt que de séparer deux formations dont l'identité semble manifeste, ne vaut-il pas

(1) *Les Composés syntactiques en grec, en latin, en français, etc.* Paris (A. Durand 1878.

2) *Op. cit.*, p 192.

(3) *Op. cit.*, p. 196.

mieux s'en tenir au principe généralement admis aujourd'hui, à savoir que la langue latine ne connaît point de composés dont le premier terme soit un génitif [1]? D'autre part, M. Corssen a fait voir que la présence, soit d'un *i*, soit d'un *u* final, dans le premier terme des composés latins, est due à des causes purement phoniques et n'a aucun rapport avec l'*u* du génitif singulier, postérieurement affaibli en *i* [2]. Si donc *carnu-fex* est un composé asyntactique, il faut en restituer la forme régulière en **carn-fex*, et admettre qu'un *u* auxiliaire s'y est introduit sous l'influence d'*auru-fex* et des autres composés dont le premier terme finissait par une voyelle. Et pourtant la conjecture de M. Meunier ne paraît pas devoir être entièrement écartée, en ce sens du moins que la nuance vocalique *u* (*i*) de la désinence du génitif n'a pas été entièrement étrangère à l'introduction de cette même nuance dans le premier terme de la composition. C'est ainsi que le grec a fait prévaloir la nuance *o* (κερατο-φόρος), parce qu'elle était à la fois celle du génitif périttosyllabique et celle du premier terme des composés asyntactiques, tels que λογο-ποιός. Il arrive très souvent que l'analogie puise à deux sources différentes.

Un cas où l'asyntactisme de la composition et l'analogie qui y a présidé ne sauraient être mis en doute, est celui des termes féminins revêtant en composition la désinence propre aux masculins et neutres : il est clair que les mots *sagitti-fer*, *spini-ger*, et tant d'autres sont forgés à l'imitation de *signi-fer*, par exemple, puisque rien n'autorise à conjecturer l'existence de doublets masculins ou neutres comme **sagittus* ou **spinum*. L'analogie a sans doute été favorisée par l'existence de composés, tels que *palmi-pes*, *spici-fer*, dont les premiers termes sont peut-être les archaïques *palmus*, *spicum*, tandis qu'ils ont paru se rapporter à *palma*, *spica*, quand les derniers seuls sont restés

(1) Corssen, *Ausspr.*², I, p. 238, et II, p. 507, i. n.

(2) Corssen, *Ausspr.*², II, p. 136 sq.

en usage. Le bas-latin, continuant ce travail d'assimilation, est allé jusqu'à remplacer des locutions syntactiques comme *aquæ ductas*, *terræ motus* par les asyntactiques barbares *aquiductus* et *terrimotium* (1).

Le même fait s'est produit en grec. L'allemand, tout au contraire, a substitué à d'anciens asyntactiques des syntactiques de faux aloi : il possède un assez grand nombre de composés où le premier terme, qui serait au génitif en composition syntactique, est uni au second par la lettre *s*, bien qu'il soit du genre féminin, v. g. *nahrung-s-mittel*, *liebe-s-schmerz*, etc. Cette articulation ne représente rien, ni dans le présent, ni dans le passé, puisque dans l'allemand proprement dit aucun féminin n'a jamais formé son génitif en *s* (2). Ces composés sont donc réellement asyntactiques, et l'*s*, disent les grammairiens, est une épenthèse euphonique. J'y souscris ; mais je demande pourquoi, dans les cas où l'euphonie a rendu cette insertion nécessaire, c'est constamment un *s* qui s'insère, et non quelqu'autre son, un *i*, par exemple, comme dans *nacht-i-gall*, ou un *n*, comme dans *sonnè-n-schein* (3). La réponse est bien simple : les composés dont le premier terme est féminin se sont modelés sur les syntactiques dont le premier terme est masculin ou neutre et par suite prend tout naturellement un *s* au génitif, v. g. *könig-s-berg*, *reich-s-provinz*. L'oreille, habituée à cette consonne de liaison, en a exigé l'insertion dans des composés d'où la grammaire devait l'exclure.

La confusion du syntactisme et de l'asyntactisme, dont il serait superflu de multiplier les exemples, est un des

(1) Corssen, *Ausspr*[2], I, p. 701, i n.

(2) Je pense que personne ne songera à admettre que cet *s* est le représentant de l'*s* du génitif féminin de la langue gothique, v. g. *airtha*, *airthō-s*, lequel n'existe même plus en vieux-haut-allemand. Un pareil cas d'atavisme est trop invraisemblable.

(3) Ces deux composés sont syntactiques · *nacht-i* est bien visiblement un locatif quant à *sonne-n*, c'est un génitif féminin de déclinaison faible, que le haut-allemand moderne n'a pas conservé, mais que le moyen-haut-allemand possède encore.

aspects les plus fréquents sous lesquels se manifeste l'influence de l'analogie dans la composition. C'est à l'étude spéciale de la langue grecque qu'appartient, dans notre plan, l'examen détaillé des phénomènes auxquels cette influence a présidé.

§ 2. — *Flexions nominales*

(13) Les formes grammaticales offrent un ensemble de perturbations analogiques beaucoup plus riche et plus varié que les formes dérivatives : aussi pouvons-nous, sans avoir à craindre la monotonie, examiner isolément chacun des groupes de la famille indo-européenne et signaler dans chacun d'eux les cas d'analogie qui nous semblent les plus remarquables.

(14) I. Et d'abord arrêtons nos regards sur la langue commune indo-européenne, et tâchons d'y découvrir un fait d'analogie qui remonte à la période proethnique. Le gouna employé en tant que procédé grammatical en est un, sans doute; mais les conditions dans lesquelles il est né et s'est propagé nous sont inconnues, et peut-être le demeureront-elles toujours. On voit un peu plus clair dans la genèse de la distinction des genres, qui doit remonter en partie à l'époque lointaine où l'indo-européen a passé de la phase agglutinante à l'état flexif. Cette distinction, en effet, la plupart des idiomes agglutinants l'ignorent; ceux qui la connaissent, comme le poul et quelques autres langues africaines, distribuent les êtres en deux, trois ou quatre classes (genre *hominin* et genre *brute* [1], êtres animés et

(1) Cette terminologie est de M. le général Faidherbe, *Essai sur la langue poule*, Paris (Maisonneuve), 1875.

objets inanimés, etc.), et attribuent à chacun le genre que sa nature lui assigne. En indo-européen, au contraire, les noms d'êtres inanimés sont bien souvent, soit du genre masculin, soit du genre féminin. Dès lors cette question se pose : quand la distinction des genres s'est opérée, comment un objet inanimé a-t-il pu être considéré comme un être mâle ou femelle? Dans bien des cas on a la ressource d'une personnification ou d'une métaphore, comme pour les noms du soleil et de la lune ; mais, quand une pareille explication devient inadmissible, force est bien de recourir à l'analogie, qui d'ailleurs elle-même, il faut en convenir, ne parvient pas à tout expliquer.

Ce qui est certain, confirmé par le témoignage unanime des langues de la famille, c'est que la terminaison du nom était absolument indépendante du genre, autrement dit qu'il existait des thèmes en *-e-* (*-o-*) (sk. *-a-s*, gr. -ο-ς, lat. *-u-s*, etc.) et des thèmes en *-ea* (sk. *-ā*, gr. -η, -α, lat. *-ă*), bien avant que la langue en distinguât le sexe [1]. Cela posé, il faut pourtant admettre que, soit hasard, soit vague intention de marquer le sexe, la plupart des noms en *-o-* désignaient des êtres ou des professions du genre masculin, tandis que la plupart des noms en *-ea* qui se rapportaient à des êtres animés évoquaient l'idée du féminin : lors donc que l'on a commencé à distinguer les genres, l'analogie a naturellement tendu à modeler les noms d'êtres inanimés sur ceux des êtres sexués auxquels ils ressemblaient extérieurement. Si cette analogie eût été poursuivie avec une inflexible logique, il en serait résulté que tous les thèmes en *-o-*, sauf les noms d'êtres femelles, seraient masculins, et que tous les thèmes en *-ea*, sauf les noms d'êtres mâles, seraient du genre féminin. Mais ce n'est pas avec cette rigueur que procède l'analogie : le sanskrit, le grec, le latin accusent dans l'application de

(1) Schleicher, *Cpd*.⁴, p. 500 sq. — Cpr. Leo Meyer, *Vgl. Gramm*, II, 160 sq. et Bücheler-Havet, p. 8, i. n.

ces règles des fluctuations qui trahissent la confusion proethnique, et ce travail d'assimilation ne s'achève guère que dans quelques langues modernes. Et pourtant il a dû commencer à une époque bien lointaine, puisque déjà dans la période préhistorique les adjectifs dont le masculin est en *-o-s* forment leur féminin en *-ea* (1).

Poursuivons. Parmi les thèmes en *-o-*, il y en avait quelques-uns qui, à raison du caractère inerte et passif de l'objet qu'ils désignaient, n'étaient jamais employés au cas-sujet ou nominatif, mais presque toujours au cas-régime ou accusatif, avec la désinence *-m*. A cette classe appartenaient, sans doute, les noms d'instrument en *-t(e)r-o -m*, gr. -τρο-ν, lat. *-tru-m*, sl. *-dlo*, etc., qui remontent à une haute antiquité. Ils s'immobilisèrent donc sous cette forme : alors même qu'on les employa au nominatif, la désinence de l'accusatif, dont on s'était habitué à les voir accompagnés, ne les quitta point, et, se distinguant par là des autres thèmes en *-o-*, ils durent nécessairement former le noyau d'une classe spéciale de thèmes, à laquelle s'adjoignirent peu à peu tous les noms d'objets inanimés en *-o-* dont la désinence n'était pas encore fixée et qui flottaient incertains entre la flexion masculine et la flexion féminine. Par suite, la désinence *-o-m* devint le signe du neutre et passa par analogie aux adjectifs et noms verbaux qu'on voulut faire accorder avec les noms neutres. Tels furent les premiers éléments de la distribution des genres entre les divers thèmes en *-e-* (*-o-*) et *-ea-*, g. -ο-ς, -η, -ο-ν.

Bien que ceux-ci soient à eux seuls aussi nombreux que tous les autres, cet essai d'explication est évidemment insuffisant ; pour le compléter, il faudrait le poursuivre à travers les autres formations thématiques, ce qui nous

(1) La restitution phonique *-ea* que nous adoptons est conjecturale ; mais, comme on n'en a pas encore trouvé de meilleure, nous croyons pouvoir employer provisoirement cette transcription.

semble jusqu'à présent impossible, et, en tous cas, incompatible avec la brièveté de cet exposé général. Qu'il nous suffise d'avoir fait entrevoir l'analogie à l'œuvre jusque dans la langue dont toutes les autres sont issues et dans les premières assises de la flexion nominale.

(15) II. Bien que le sanskrit reflète, avec une remarquable pureté, les principaux types de la déclinaison proethnique, on a dû renoncer à le prendre, comme le faisait Schleicher, pour un témoin à peu près infaillible, et la théorie des nasales dites *sonantes*, phonèmes qu'il a moins bien conservés que certains de ses congénères, a quelque peu ébranlé le crédit qu'on lui accordait. On ne saurait donner un exemple plus simple des altérations qu'il a subies, que la formation de l'accusatif singulier des thèmes tels que *vāk-*, *pād-*, *bhárant-*, etc. Si l'on admet, avec Bopp et Schleicher, un primitif **vāk-am*, on explique bien le sanskrit *vāč-am*, et à la rigueur le latin *vōc-em*, mais non le grec ὄπ-α, qui ne peut venir de *ϝόπ-αν, ni à plus forte raison de *ϝόπ-εν, seul équivalent possible de *vōc-em* d'après les données de la phonétique nouvelle. D'ailleurs, pourquoi l'indice de l'accusatif serait-il ici *-am*, tandis que partout ailleurs c'est un simple *-m?* et comment comprendre que l'accusatif plurial, qui, en partant de **vāč-am*, n'a pu être que **vāk-am-s*, ait donné en sanskrit *vāč-ăs*, en grec ὄπ-ας, avec *a* bref? Tout devient clair au contraire dans l'hypothèse de la nasale sonante; car, en posant sg. *wok-m*, pl. *wok-m-s*, et se souvenant que l'*m* sonant a dû donner sk. *a*, gr. α, lat. *em*, on ramène à un type unique toutes les formes des trois langues (1), à la seule exception du sanskrit *vāč-am*.

(1) En gothique et en paléoslave ces formes sont trop corrompues pour qu'on en puisse tirer un argument dans un sens ou dans l'autre. Le zend, au contraire, avec sa finale *-em*, nous reporte irrésistiblement à une nasale sonante proethnique.

La forme régulière serait **vāč-a*. Comment a-t-elle été troublée? Il n'y a pas d'autre explication possible que l'analogie, et telle est bien l'idée de M. Brugman, lorsqu'il dit que l'*m* de *pād-am* a été maintenu par celui d'*áçva-m* (1). M. de Saussure y souscrit, non sans quelque hésitation : il fait observer avec beaucoup de raison, qu'on n'a pas, jusqu'à présent, admis la possibilité d'une influence analogique dans les permutations phonétiques, qui paraissent obéir à un mécanisme immuable (2). Oserons-nous, à la suite de ces deux éminents linguistes, hasarder une hypothèse qui peut-être concilierait tout? L'action d'analogie, selon nous, s'est exercée après la transformation phonique, et non sur elle : autrement dit, le primitif *wok-m* a bien donné une forme sanskrite **vāč-a*, qui a disparu sans laisser de traces ; mais l'analogie de l'accusatif *áçva-m* a fait ajouter un *m* à cette forme, qui ne paraissait plus en harmonie avec le système général des flexions nominales (3). Et, si le grec a échappé à cette altération, c'est que l'ancien accusatif en *-o-m* des thèmes en *-o-*, y était devenu -ο-ν, et non -α-ν (v. g. ἵππο-ν = *áçva-m*), et que les accusatifs en -α-ν (δόξᾱν = *áçvā-m*) ne pouvaient guère exercer d'influence analogique sur la finale en *a* bref de ὄπ-α, πόδ-α.

(16) Nous ne saurions quitter le sanskrit sans examiner au moins deux de ses paradigmes de déclinaison, en les comparant entre eux et avec les flexions proethniques telles que les ont restituées les plus récents travaux (4). Ce court aperçu ne sera pas inutile, ne fût-ce que comme

(1) *Stud.*, IX, p. 470.

(2) Saussure, *Mém.*, p. 40 sq.

(3) C'est peu après avoir cru découvrir cette explication que nous avons trouvé des vues toutes semblables exposées par M. Osthoff; *Vb.*, p. 327.

(4) Cpr. A. Bergaigne, *Mém. Soc. Ling.*, II, p. 371 sq., et Saussure, *Mém.*, p. 194 sq.

préparation à l'étude détaillée de la déclinaison hellénique :

		Thème *mā-tér-* (mère).		Thème *wid-wós-* (εἰδώς).	
		I.-E.	Sk.	I.-E.	Sk.
CAS FORTS :	N.	*mātér-s ;*	*mātā.*	*widwós-s ;*	*vidvān* (1).
	V.	*mātér ;*	*mātár.*	*widwós ;*	*vidván.*
	A.	*mātér-m ;*	*mātár-am* (2).	*widwós-m ;*	*vidvás-am* (2).
	L.	*mātér-i ;*	*mātár-i.*	*widwés-i ;*	*vidúš-i.*
CAS FAIBLES :	D.	*mātr-éi ;*	*mātr-ē.*	*widus-éi ;*	*vidúš-ē.*
	G.	*mātr-às ;*	*māt-ús.*	*widus-às ;*	*vidúš-as.*
	I.	*mātr-ā ;*	*mātr-ā.*	*widus-ā ;*	*vidúš-ā.*
	Ab.	*mātr-ét ;*	*mātr-át.* ?	*widus-ét ;*	*vidúš-át.* ?

A la comparaison de ces deux paradigmes, ce qui frappe tout d'abord, c'est l'étonnante régularité du premier. Dans le second, l'accent s'est déplacé et repose partout sur la pénultième ; mais ce phénomène est évidemment récent : s'il s'était produit très anciennement, les cas forts et les cas faibles (3) se seraient sans doute confondus, ce qui n'est arrivé que pour le locatif. Ce dernier a été troublé par l'analogie des cas faibles ; mais pourquoi l'analogie a-t-elle agi sur ce cas plutôt que sur tout autre ? pourquoi a-t-elle produit *vidúši*, et non *vidúšam* ? pourquoi, *vidúši*, et non *mātri* ? Sans doute on peut invoquer ses caprices, mais non sans avoir auparavant cherché à les expliquer.

Le nominatif ni le vocatif ne pouvaient être altérés par l'influence des cas faibles, dont la désinence était toute différente. L'accusatif, dont la désinence était une consonne primitive, devenue *sonante*, puis seulement plus tard voyelle, ressemblait bien plus au nominatif qu'aux cas faibles, dont la désinence a toujours été vocalique. Le

(1) On sait que cette finale en *n* est hystérogène ; sup., n° 9.

(2) On vient de voir que cet *m* est analogique.

(3) Nous nous conformons à la nomenclature généralement admise, en appelant *cas forts*, ceux qui conservent l'*e* dans la syllabe qui précède immédiatement la désinence, et *cas faibles*, ceux qui le perdent.

locatif, au contraire, avec sa finale vocalique, devait beaucoup plus aisément subir l'analogie de ceux-ci, et surtout du datif, que nous en avons à dessein rapproché : il a donc passé à la flexion faible, tandis que l'accusatif demeurait intact.

La seconde question est bien plus délicate, et nous ne nous flattons pas de la résoudre. Il nous semble pourtant que, dans les cas faibles de *mātér-*, l'*e*, bien que disparu, laisse une trace appréciable qu'on ne saurait apercevoir dans ceux de *widwós-* ; en effet, le groupe consonnantique *tr*, que, surtout dans les langues primitives, on ne peut guère prononcer sans insérer entre ses deux éléments une voyelle rapide et semi-muette, rappelle encore confusément à l'oreille le phonème *e* qui s'y insère aux cas forts ; au contraire, dans *widw(o)s-* devenu *widus-*, le *w* changé en voyelle se suffit désormais à lui-même, et, bien loin de rappeler l'*o* de la forme forte, tend plutôt à le reléguer dans l'oubli. Bref l'*o* ou l'*e* supprimé dans *vidúšē* n'est plus du tout perceptible ; l'*e* l'est encore à demi dans *māt'rē* : dès lors, l'influence analogique de la première forme a pu se manifester d'une manière plus énergique que celle de la seconde. Le grec, faisant un pas de plus, a assimilé μητ(έ)ρι, mais conservé μήτερα, c'est-à-dire que le thème *mātér-* est en grec au même degré de corruption qu'en sanskrit le thème *widwós-*. Quant au latin, il a noyé même l'accusatif *māt(e)rem* dans l'uniforme couleur des cas faibles.

(17) III. La contamination analogique ne cesse en effet de s'étendre, à mesure qu'on s'éloigne du point de départ, et la déclinaison latine en présente des cas si nombreux qu'il faut renoncer à en établir le compte : ici, c'est la flexion faible qui prévaut comme dans *māter* ; là, c'est la flexion forte, comme dans *dator*, qui fait *datōris* au lieu de **datris* (sk. *dātús* = i-e. *dātr-às* ; les thèmes en *-i-* et *-u-* dits de flexion faible, *gen-ti-(gens)*, *fruc-tu-s*, etc., perdent entièrement la faculté d'insérer l'*e* dans la syllabe prédési-

nentielle devant une désinence vocalique, et l'on n'aperçoit plus qu'un vestige d'une particularité analogue de la déclinaison pronominale dans les génitifs *unīus*, etc., (= **unej-us*); encore l'analogie fait-elle abréger l'*ı* d'*unīus* aussi bien que celui d'*audīo* (1). Ce n'est pas tout encore : l'accentuation se fige et s'immobilise ; au lieu du mécanisme si varié, si vivant, dont l'accentuation sanskrite reflète l'image affaiblie, le latin n'a plus qu'une tonalité uniforme, qui se confond presque avec la quantité syllabique. Il n'est pas douteux que cette dégénérescence ne procède en partie de l'analogie.

Mais l'altération de ces formes proethniques si délicates et si compliquées est moins surprenante en somme que l'introduction dans la langue de ces formes irrégulières dont l'incorrection ne nous échappe que parce que nous y sommes accoutumés depuis l'enfance. La déclinaison régulière exigerait, par exemple **manu-bus*, **ferent-bus* (2) : dans *ferenti-bus*, l'analogie des thèmes en *-i-* (v. g. *ovi-bus*) a été favorisée par la nécessité d'insérer une voyelle euphonique entre le thème et la désinence ; dans *mani-bus*, elle a agi seule et sans adjuvant : aussi n'a-t-elle pu atteindre tous les thèmes de cette classe, où se sont maintenus *artu-bus*, *portu-bus*, etc. La longue de la finale du nominatif pluriel dans *vōc-ēs*, *patr-ēs*, comparée à la brève du sanskrit et du grec, *vāč-ăs*, πατέρες, est manifestement entachée d'analogie : il est aisé de voir que cette longue est celle des thèmes en *-i-*, soit *ovēs* pour *oveis* = **ovejĕs*, forme restituée d'après la triple concordance du sk. *avaj-ăs*, du gr. *πόλεj-ες et du sl. *pâtij-e* (3) (chemins), à moins qu'on ne préfère y reconnaître la longue probable de l'accusatif pluriel *vōcēs*

(1) V. Corssen, *Ausspr.* 2, II, pp. 675-677, Bücheler-Havet, § 190

(2) Bücheler-Havet, §§ 320 et 323.

(3) Je rappelle que dans les transcriptions de mots slaves l'accent circonflexe est pris pour signe de nasalisation de la voyelle.

avec allongement compensatoire pour **vōc-ĕm-s* (1), ou plutôt une confusion de l'une et de l'autre.

Plus curieux encore est le génitif pluriel *ferent-ium*, *sapient-ium*, qui pendant des siècles a trompé les grammairiens. Abusés par son extrême fréquence, par la similitude de *genti-um*, *menti-um*, qu'on ne pouvait croire différemment construits, enfin par l'existence du pluriel neutre *ferent-ia*, Latins et latinistes l'ont à l'envi considéré comme régulier, tandis que le régulier *ferent-um* passait pour syncopé. Lors enfin qu'on a reconnu que ces nominatifs et ces génitifs étaient hystérogènes, s'est posée la question de savoir laquelle des deux formes avait précédé l'autre. et le grec φέρουσα = *φέροντ-ϳα a fourni un argument en faveur de la priorité de *ferentia* : c'est, a-t-on dit, un dérivé secondaire du thème *ferent-* élargi au moyen du suffixe *-io-*, soit **ferent-iu-s, -ia, -iu-m*. Il est bien vrai que le latin ne manque pas de formations de ce genre, comme *Constantius*, *Pudentia* ; mais un tel nominatif aurait donné également au génitif pluriel **ferent-iorum*, dont on trouverait au moins quelques traces, et que rien pourtant n'autorise à restituer. C'est donc sans aucun doute l'analogie des thèmes en *-i-*, et surtout de ceux en *-ti-*, comme *gens* = **gen-ti-*, qui a créé le génitif *ferent-i-um*, comme le datif *ferent-i-bus*; et, à son tour, l'analogie de ces derniers a substitué le pluriel neutre *ferentia* à l'archaïque * *ferent-a* = φέροντ-α, que nous confirme une citation d'Aulu-Gelle (2). Si ce nominatif disparut, le génitif ancien fut précieusement conservé par les poètes, puisque seul il convenait à la mesure dactylique. Puis, à l'époque où l'on s'imaginait volontiers que les poètes pétrissaient la langue à leur gré, on ne manqua pas d'enseigner qu'ils avaient créé cette forme pour leur plus grande commodité : il en résulta que l'analogie, se mouvant en sens inverse, syncopa de véritables génitifs en *i-um* à l'imitation de l'apparente contrac-

(1) Cf. G. Meyer, *Stud.*, V, p. 48, Bücheler-Havet, § 143.

(2) *Silenta loca*, de l'*Alceste* de Lévius : *Noct. Att.* XIX, 7.

tion de *ferentum* : ainsi l'on forma *cælestum* pour *cælestium*, *vatum*, et quelques autres [1]. Au reste il n'y a guère de forme grammaticale sur laquelle l'analogie se soit exercée avec autant d'acharnement que sur ce génitif pluriel : tandis que l'on trouve *molium*, *sordium*, pour *molum*, *sordum*; ces derniers substitués peut-être à **moler-um*, etc., (cf. *moles-tu-s*) [2], on rencontre en sens inverse *boverum* [3], *regerum*, *lapiderum*, imités du génitif pluriel de thèmes en *-es-* [4]. Le double génitif des thèmes isosyllabiques, v. g. *deūm* et *deorum*, qu'on expliquait aussi par une syncope, n'a certainement pas été étranger à ces altérations bizarres.

(18) IV. Le paléoslave, qui a conservé, comme le sanskrit, tous les cas de la déclinaison proethnique, a laissé se glisser entre ces multiples flexions un grand nombre d'éléments hystérogènes. Tous les thèmes masculins à finale vocalique se sont, par assimilations successives, réduits à deux classes, ceux en *ŭ* et ceux en *ĭ*; il en est de même des féminins, dont les finales thématiques sont *ă* et *ĭ*, et des neutres qui tous finissent en *ŏ*, dont *ĕ* n'est qu'un cas particulier. Quant aux thèmes à finale consonnantique, la plupart ont subi un élargissement qui les a confondus avec les précédents, comme *datar-* (*do-tér-*), devenu *datar-ja* (exactement *do-tr-jó-*), d'où sl. *datelĭ* (donateur) ; les autres se sont maintenus en subissant d'importantes modifications.

Ainsi le thème slave *mater-* (mère), devenu en paléoslave au nominatif *mati*, et en russe *matĭ* par analogie des nombreux thèmes féminins en *-tĭ*, n'a plus dans ses flexions rien qui rappelle la distinction des cas forts et des cas faibles; mais, à la différence du latin, c'est la flexion forte que le slave a généralisée, en sorte que l'on a au génitif comme à

(1) Corssen, *Ausspr.*[2], II. p. 689 sq.

(2) Corssen, *Ausspr.*[2], II, p. 275 sq.; fortement contesté par M. Havet, Bücheler-Havet, p. 216.

(3) Cité par Varron, *de Ling. Lat*, VIII, 74.

Schleicher, *Cpd.* [4], p. 546.

l'accusatif *matere*, au datif comme au locatif *materi*. La persistance ou le retour de cet *e* non accentué aux cas faibles s'explique à la fois par l'analogie des cas forts et par la la répugnance connue du slavo-letton pour l'*r*-voyelle que l'atavisme devait pourtant y faire renaître en croato-serbe. Le slavo-letton n'a en effet conservé aucune trace précise de l'*r*-voyelle proethnique, et, rétablissant l'*e* là même où l'*r* faisait à lui seul une syllabe, comme au locatif pluriel *mater-echŭ* = *mātr-su*, il devait à plus forte raison tendre à le ramener dans des formes qui ne l'avaient point perdu aussi complètement [1].

Il a déjà été question de la confusion des neutres en *-os-* avec ceux en *-o-* [2]. Le même fait s'est produit pour les masculins en *-u-* : cette finale étant devenue *ŭ*, c'est-à-dire identique à la finale des anciens thèmes en *-o-*, les uns se sont naturellement pliés à l'analogie des autres, corruption semblable à celle qui consiste à décliner en latin *fructus* sur le modèle d'*equus* [3]. L'assimilation n'est pas encore complète en paléoslave, où sans doute on dit fort bien, au datif singulier de *synŭ (=sū-nu-s*, fils), *synū*, et au nominatif pluriel *syni*, mais où l'on trouve encore les formes régulières, datif singulier *synov-i (=sūnew-i)*, et plus fréquemment même nom. pluriel *synov-e (=sūnew-es)*. Le russe a passé le niveau sur ces légères différences : il ne connaît plus les nominatifs pluriels *domov-e*, *tsvjetov-e* (maisons, fleurs), et décline *domy*, *tsvjety*, tout comme *volk-i* (lupi), etc. S'il a conservé l'antique thème *synov-* au pluriel, c'est pour y adjoindre une désinence tout à fait étrangère à sa flexion primitive, v. g. nom. pl. *synov-ĭja*, et, ce qui n'est pas moins curieux, pour l'adapter en outre à un cas où il n'a que faire, au locatif pluriel, qui fait *synov-ĭjachŭ*, tandis qu'on attendrait régulièrement *synŭchŭ (= sūnu-su)*.

(1) V. *sup.*, n° 16, flexion *mātér-*.

(2) V. *supra*, n° 10.

(3) Bücheler-Havet, § 158.

Ne nous arrêtons pas aux thèmes masculins en ĭ. On sait que ce sont les plus maltraités de tous et que leur flexion s'est réduite à sa plus simple expression. Il y a une particularité de la grammaire slave, qui, à notre connaissance, n'a pas encore été expliquée et qui sollicite notre attention : il serait intéressant de savoir pourquoi l'accusatif des noms masculins ressemble, tantôt au génitif, tantôt au nominatif, selon qu'il s'agit d'êtres animés ou d'objets inanimés. Une analogie assez compliquée nous paraît avoir amené ce résultat. En effet, étant donnée la tendance du slave à laisser tomber les consonnes finales, l'accusatif des thèmes en -*o*- et de ceux qui leur étaient assimilés devait se confondre avec le nominatif : *synŭ*=*sūnu-s* et *sūnum*; *vlŭkŭ* (loup) = *wrko-s* et *wrko-m*; et cette identité s'étendait, à plus forte raison, aux thèmes neutres où elle datait de la période proethnique. D'autre part, en vertu de la même loi phonique, l'accusatif des thèmes à finale consonnantique devait se rapprocher beaucoup du génitif : *matere* = *māt(e)r-às* et **materĕ* = *mātér-m*. Que si maintenant l'on considère que la plupart de ces thèmes slaves à finale consonnantique, et notamment ceux en -*tér*-, désignent des êtres animés, on conçoit que ceux des thèmes vocaliques qui en désignaient également aient tendu à se fléchir à l'accusatif sur un paradigme analogue, et à se différencier ainsi des thèmes neutres, désignant des objets inanimés, dont l'accusatif était semblable au nominatif. Ainsi s'est produite entre les thèmes masculins cette singulière scission : les uns ayant l'accusatif semblable au nominatif, comme les neutres; les autres substituant leur génitif à cet accusatif régulier par un ressouvenir d'autres thèmes où l'accusatif ressemblait au génitif. Le génitif *vlŭka* se serait substitué ainsi à l'accusatif régulier *vlŭkŭ* parce que, dans une autre classe, très nombreuse, de noms d'objets animés, le génitif et l'accusatif étaient identiques, *matere*. Un fait qui vient bien à l'appui de cette conjecture c'est que les noms propres à finale en *o*, *Dobrilo*, *Vasilĭko*,

etc., bien qu'ils soient du genre neutre, ont l'accusatif pareil au génitif [1]. Il ne faut point d'ailleurs s'arrêter à cette objection, que le paléoslave, tel que nous le connaissons, n'a plus de noms d'agent en *-tér-* ; si ces thèmes avaient disparu à l'époque fort récente à laquelle il nous est donné de remonter, ils existaient à une époque antérieure, sans doute peu éloignée de nous ; car ils ne se sont élargis au moyen du suffixe secondaire *-jó-* qu'après la séparation du lette et du slave.

(19) V. Quand les flexions, par l'effet naturel de l'assourdissement des finales atones, se sont dégradées au point de n'être presque plus visibles, l'analogie voit son domaine se restreindre : plus les désinences sont nombreuses, plus la confusion entre elles est aisée. Aussi l'analogie est-elle moins intéressante dans la période régressive du langage que dans sa phase de développement : si nous en avons noté de curieux exemples en grec moderne, ils se rapportaient bien plutôt à l'altération du thème qu'à celle des désinences casuelles ; et les langues germaniques, dont les flexions sont aussi profondément dégénérées, ne laissent évoluer l'analogie que dans un cercle fort étroit.

Pourtant, le gothique reproduit encore avec plus d'exactitude que le paléoslave la physionomie générale de la déclinaison faible ou forte :

N. *sunu-s* (fils) ;	V. *sunau* ;	G. *sunau-s* ;	D. *sunau* ;	A. *sunu*.
brōthar (frère) ;	*brōthar* ;	*brōthr-s* ;	*brōthr* ;	*brōthar*.

Si la finale est fort maltraitée, le degré vocalique de la syllabe prédésinentielle reste intact. Mais déjà le vieux-haut-allemand uniformise les désinences et ne laisse presque plus rien à faire aux langues modernes.

N. *sunu* ;	G. *sun-es* ;	D. *sun-ju* ;	A. *sunu*.
pruodar ;	*pruader* ;	*pruodar* ;	*pruodar*.

Dans *sunu* le datif n'est troublé que phoniquement ; mais

(1) Chodzko, *Gramm. Paléosl.*, p. 56.

le nominatif s'est assimilé à l'accusatif, et le génitif a déjà passé à l'analogie des thèmes consonnantiques, avec lesquels le thème *sunu*, sous la forme *sohn* = *sôn*, achèvera de se confondre en haut-allemand moderne. Quant à *pruodar*, il n'a déjà plus de flexions du tout, pas même celle du génitif, que l'atavisme ou plutôt l'analogie restituera à son descendant *bruder*.

Voici maintenant un cas isolé d'analogie dans la déclinaison que les grammairiens nomment faible : thème *hairt-ĭn-* (cœur) [1] :

	Gothique.	Vx-ht-allem.	Moy-ht-allem.	Ht-allem.-mod.
N.	*hairt - ō*	*hërz - a.*	*hërz - e.*	*herz.*
G.	» *- in - s.*	» *- in.*	» *- en.*	» *- ens.*
D.	» *- in.*	» *- in.*	» *- en.*	» *- e.*
A.	» *- ō.*	» *- a.*	» *- e.*	*herz.*

L'assourdissement et la chute des finales ne nous arrêteront pas. Mais ce qui peut à bon droit nous surprendre, c'est la restitution, en allemand moderne, de la finale *s* du génitif gothique, que l'ancien et le moyen allemand avaient perdue. Elle était tombée sans doute parce que la finale thématique *n* avait été prise pour l'indice casuel ; mais comment l'analogie des thèmes de déclinaison forte l'a-t'elle fait revivre dans cette espèce particulière, tandis qu'elle ne l'a pas introduite dans les thèmes masculins de déclinaison faible, qui sont fort nombreux, et qui font leur génitif en *n* sans autre addition, v. g. *hase* (lièvre), *hasen*, et non **hasens* ? La cause en est bien visible : ces masculins, précisément parce qu'ils étaient nombreux, ont formé une classe à part, et se sont soutenus les uns les autres contre les envahissements de l'analogie ; au contraire, le neutre *herz*, resté seul de la classe, par suite de la défection de tous les autres neutres, qui ont passé, au moins au sin-

(1) Grimm, *Deutsche Grammatik*, Berlin (Dümmler), 1870-1878. I, p. 521, 544 604 et 624.

gulier, à la déclinaison forte [1], a dû nécessairement subir l'influence analogique de celle-ci. Ainsi l'analogie a refait dans la langue moderne ce qu'elle avait détruit dans l'ancienne. Quant à *schmerz* (msc., douleur), une simple coïncidence phonique lui a fait suivre la flexion de *herz* (nt.).

Une autre langue moderne, le suédois, présente une forme analogique encore plus frappante, et d'autant plus remarquable qu'en suédois aussi les désinences casuelles sont fort peu variées. Le génitif pluriel, par suite de la chute de l'*m* final, a dejà en gothique une finale vocalique, mais longue et bien reconnaissable, v. g. *fisk-ē*, du thème *fisk-* (poisson), vx-ht-all. *visc-ō*. Mais le vieux-norrois abrège la sienne, *fisk-a*, qui dès lors prend un aspect indécis, et, surtout par rapport au nominatif pluriel *fisk-ar*, ne marque plus assez nettement la fonction dont elle est investie. Que fait alors le suédois ? il substitue à cette forme écourtée et obscure un génitif nouveau refait sur l'analogie du nominatif pluriel et du génitif singulier : étant données les trois formes, N. sg. *fisk*, G. sg. *fisk-s*, N. pl. *fisk-ar*, il en tire avec une parfaite logique la quatrième proportionnelle, G. pl. *fisk-ar-s* [2]. Il est peu de barbarismes analogiques qui trahissent aussi clairement à première vue le naïf secret de leur filiation.

§ 3. — *Flexions verbales.*

(20) I. Le propre des langues agglutinantes en général, même de celles dont le système de déclinaison est relativement sobre et peu compliqué, est de posséder une étonnante surabondance de flexions verbales et de pouvoir nuancer en mille manières le sens fondamental du thème au moyen

(1) V. g. got. *aug-ō* (œil), gén. *augins* ; ht-all. *auge*, *auges*.

(2) J. Grimm, *op. cit* . I. pp. 509. 528, 565 et 629

d'une multitude d'affixes. Plus tard, lorsque la langue tend vers l'analyse, elle fait un choix entre ces formes trop nombreuses, élève les unes au rang de temps et de modes, rejette les autres peu à peu, et remplace par des tournures périphrastiques celles qui portent l'empreinte du polysynthétisme primitif. De ce travail est sortie la conjugaison indo-européenne, telle que nous la révèlent le sanskrit et le grec, conjugaison vraiment parfaite dans son harmonieux ensemble, qui exprime sans peine toutes les modifications ordinaires de la fonction verbale, mais ne vise point, comme celle de l'ottoman par exemple, à enfermer dans un seul mot le sens d'une proposition tout entière. Il est difficile de supposer que l'analogie, qui s'insinue partout, n'ait pas eu quelque part dans ce travail d'élagage et d'assimilation progressive ; mais on ne saurait, du moins jusqu'à présent, en signaler une trace certaine dans la langue commune indo-européenne, parce que le mécanisme agglutinatif d'où elle procède est encore trop imparfaitement connu.

(21) II. Mais le sanskrit, bien que plus pur dans sa conjugaison que dans sa déclinaison, y présente déjà des altérations qu'on ne peut attribuer qu'à l'analogie. Passons sur les imparfaits du genre d'*ās-am*, à la place duquel on attendrait **ās-a* = *ās-m*. La contamination est ici la même que celle qui a donné naissance à *pād-am* (1), avec cette circonstance accessoire que l'analogie d'*ábhara-m* a été favorisée peut-être dans ce cas particulier par une tendance naturelle à différencier l'imparfait **ās-a* du parfait *ās-a*. Les optatifs méritent de nous arrêter plus longtemps.

Envisageons d'abord l'optatif de la conjugaison athématique (2), soit celui de la racine *es* (être). De quelque manière

(1) V. *supra*, n° 15.

(2) Nous demandons la permission de hasarder ce néologisme pour traduire l'adjectif allemand *unthematisch*, que la locution complexe *non thématique* ne traduit qu'en alourdissant outre mesure les phrases où elle est employée.

qu'on cherche à expliquer la double caractéristique *-jā-*, *-ī-* que montrent les langues congénères du sanskrit (gr. ε-ἴη-ν, ε-ἶ-μεν, lat. *s-ie-m*, *s-ī-mus*, etc,), soit qu'on admette, avec M. Benfey, *-īā-* contracté en *-ī-*, ou avec M. de Saussure [1], *-jéa-*, devenu par suite de la disparition de l'*a* au pluriel *-ja-*, *-jà-*, et enfin *-ī-*, il est certain du moins que l'indice proethnique de ce mode est *-jā-* au singulier, *-ī-* au duel et au pluriel. Donc le sanskrit qui montre partout *-jā-* (*s-jā-m*, *s-jā-ma*), a dû plier le duel et le pluriel à l'analogie du singulier. L'unanimité des langues d'Europe en faveur de l'apophonie *-jā-*, *-ī-*, ne nous paraît pas laisser place au doute sur ce point.

Dans l'optatif de la conjugaison thématique, la comparaison des diverses flexions personnelles accuse une perturbation dans celles de la 1re personne du singulier, *bhárējam* et de la 3e du pluriel. *bhárējus*; en effet, la flexion *bhárēs* (= i.-e. *bhéro-ī-s*, gr. φέρο-ι-ς), *bhárēt*, etc., appellerait pour corrélatives **bhárēm* (= i.-e. *bhéro-ī-m*, gr. φέρο-ι-μ(ι) et **bhárēn* (= i.-e. *bhéro-ī-nt*). L'élément *-ja-* qui s'insère dans ces deux flexions, exactement comme dans l'optatif hystérogène du grec *φερο-ίη-ν, est donc surajouté; car l'ī a produit tout son effet phonique quand il a nuancé en ē le phonème précédent. Force est donc bien d'admettre que l'optatif athématique a exercé une influence pertubatrice sur l'optatif thématique. L'analogie de la première personne des temps secondaires (en *-am*), compliquée d'une insertion euphonique de *j*, pourrait à la rigueur expliquer *bhárē-j-am*; mais *bhárē-jus* nous ramène visiblement à la 3e personne de l'optatif thématique *s-jús*.

La formation des aoristes sigmatiques semble n'être qu'un tissu d'analogies. Sans entrer dans des détails que notre sujet ne saurait comporter, nous pouvons du moins signaler en passant les deux points suivants : — 1° L'apophonie

(1) Saussure, *Mém.*, p. 191 sq., texte et note.

qu'on remarque entre l'actif *á-tāut-sām* (régulièrement **atáut-s-a = a-táud-s-m*, cf. gr. ἔ-δειχ-σ-α) et le moyen *á-tut-si* indique bien que l'aoriste sigmatique était soumis à la loi générale qui paraît exiger l'affaiblissement du thème verbal dès qu'il s'y affixe une désinence susceptible de recevoir l'accent (1); mais alors on attendrait au pluriel **a-tut-s-má*, etc., et non *átāutsma*, dont la vrddhi inorganique dénonce à elle seule l'influence analogique des formes du singulier. — 2° M. de Saussure (2), dans sa savante et ingénieuse analyse de la conjugaison des verbes de la 9e classe, admet que l'aoriste en *i-ṣam* n'est autre chose qu'un cas particulier de l'aoriste en *-sam*, cas qui se produit par l'affixation régulière de l'*s* aoristique à une racine verbale dissyllabique, comme *sū*, forme pleine proethnique *sewa*, affaiblie en *sewà*, sk. *savi*, d'où l'aoriste sigmatique, normal sauf la vrddhi, *á-sāvi-ṣ-am*. S'il en est ainsi, c'est l'analogie qui a étendu cette formation à des verbes dont la racine est incontestablement monosyllabique, par exemple à *bodhāmi*, racine normale *beudh*, qui devrait faire **á-bōt-s-am* et qui fait *á-bodh-i-ṣ-am*. D'autre part, l'aoriste en *i-ṣ-* a également passé de l'actif au moyen, où il ne devrait jamais figurer, puisque, on vient de le voir, les flexions du moyen repoussent le thème fort. Il y a mieux : dans la conjugaison des verbes dont la racine contient un *r̥*-voyelle long, l'aoriste moyen en *-i-ṣ-* trahit sa formation hystérogène en alternant à volonté avec l'aoriste en *-s-* (3).

Enfin, outre ces formations isolées, le sanskrit possède un mode tout entier d'origine analogique : c'est le conditionnel, qu'aucune autre langue indo-européenne ne reproduit. Sa forme est à celle du futur ce que celle de l'imparfait est à celle du présent. C'est ainsi que le grec a tiré du parfait un plus-que-parfait qui n'appartient qu'à lui.

(1) V. infra, n° 338.

(2) *Mém.*, p. 239 sq.

(3) Saussure, *Mém.*, p. 254.

(22) III. Le latin, qui a perdu la plus grande partie de l'ancienne conjugaison, y supplée en général, on le sait, non pas au moyen des ressources de l'analogie, mais à l'aide de tournures périphrastiques. Ici se vérifie encore ce que nous avons constaté à propos de la déclinaison germanique : là où les flexions se dégradent trop, l'analogie voit son domaine se restreindre. Toutefois, sans insister sur de simples troubles prosodiques, comme *putăt* pour **putāt* (= **puta-ji-t*, cf. gr. τιμᾷ), ou inversement *legēbam* pour **legĕ-bam*, ni sur des contractions telles que *commōrat*, *admōrunt*, où disparaît un *v* thématique par analogie de la disparition du *v* suffixal dans *amārunt* (1), on peut, soit dans les quelques formes conservées de la conjugaison proethnique, soit dans celles que le latin a créées de sa propre initiative, observer d'intéressantes contaminations.

Comme type des premières, on peut prendre le parfait, dont la morphologie est cependant encore fort controversée. Schleicher (2) admet dans tous les parfaits un redoublement semblable à celui de *ce-cid-ī*, *pe-pig-ī*, où la voyelle radicale est réduite et affaiblie : tantôt la syllabe de réduplication a persisté, comme ci-dessus ; tantôt elle est tombée entièrement, comme dans *tulī*, pour **te-tulī* attesté par *rettulit* = **retetulit* ; tantôt enfin c'est la consonne intermédiaire qui a disparu, et alors les deux voyelles restées en présence se sont fondues et contractées en une longue, v. g. **le-lig ī*, **leigī*, *lēgī*. Mais cette hypothèse, bien que fort séduisante dans sa simplicité, n'est pas universellement admise, et M. Corssen la combat avec énergie : dans toutes les langues qui ont conservé le parfait, dit-il, le thème de ce temps montre un renforcement du thème verbal : comment le latin seul présenterait-il un affaiblissement ? et d'ailleurs, en vertu de quelle loi phonique se serait produite cette chute étrange de la consonne médiale, dont on

(1) Corssen, *Ausspr.*², I, p. 319.

(2) Schleicher, *Cpd.*⁴, p. 727 sq.

ne saurait citer un autre exemple ? Bref, il faut, selon lui, partir d'une forme **le-lēg-ī*, **fe-fēc-ī*, celle-ci pour **fe-fāc-ī*, qui aurait perdu la syllabe de réduplication ; et il puise une confirmation de son hypothèse dans la forme osque ***fefakust***, qu'il croit pouvoir écrire ***fefākust*** en se fondant sur l'osque ***uupsens***, transcription grecque ουπσενς = ***operaverunt*** (1). En faisant abstraction d'une troisième opinion, qui admet avec Schleicher la brève primitive, mais explique la longue adventice par un procès phonique différent (2), on peut reconstruire de la manière suivante le thème de l'antique conjugaison latine conforme aux flexions proethniques et celui des formes qui s'y sont substituées :

		Proethnique.	Latin primitif restitué.	D'ap. Schleicher	D'ap. Corssen.
Sg.	1.	*de-dhéak-m ;*	*fe-fāc-(ī).*	*fe-fīc-i.*	*fe-fēc-i.*
	2	*de-dhoak-tá.*	*fe-fōc-(isti) ?*	*fe-fīc-isti.*	*fe-fēc-isti.*
	3.	*de-dhoak-é.*	*fe-fōc-(it) ?*	*fe-fīc-it.*	*fe-fēc-it.*
Pl.	1.	*de-dhak-mé.*	*fe-fīc-(ī)mus* (3).	*fe-fīc-imus.*	*fe-fēc-imus.*
	2.	*de-dhak-té.*	*fe-fīc-(istis).*	*fe-fīc-istis.*	*fe-fēc-istis.*
	3.	*de-dhak-ńti.*	*fe-fīc-(erunt).*	*fe-fīc-erunt.*	*fe-fēc-erunt.*

On voit que, dans la première hypothèse, le pluriel est normal, tandis que le singulier s'écarte de la vocalisation proethnique ; dans la seconde, au contraire, c'est le singulier qui est conforme au schème de l'indo-européen et le pluriel qui en dévie. La conjugaison s'est uniformisée par une action d'analogie qui a transporté au singulier le vocalisme du pluriel ou au pluriel celui du singulier. On peut choisir entre ces deux alternatives, mais le fait d'une analogie est ici hors de doute.

(23) Parmi les formations hystérogènes, le médiopassif latin présente un phénomène du même ordre, quoique d'un

(1) Corssen, *Ausspr.*², I, p. 561 sq. et 815, II, p. 579, i. n.

(2) Scherer, *zur Geschichte der Deutschen Sprache*, p. 18.

(3) La vraie forme serait *fe-făc-mus*, mais l'ă s'affaiblit en *i*. Il est bien entendu qu'on néglige la différence des désinences personnelles. Cf. pour la restitution du type proethnique, infra, nos 357 et 358.

moindre intérêt, si l'on se place dans l'hypothèse de l'affixation au verbe actif d'un élément de pronom réfléchi. Nous n'ignorons pas que cette idée, fort bien accueillie d'abord, perd aujourd'hui du terrain ; on ne laissera pas pourtant de la trouver fort plausible, si l'on songe que la plupart des langues indo-européennes qui ont perdu le médiopassif ancien s'en sont reconstitué un au moyen de cet artifice (1), qu'il est d'un usage courant dans les langues mêmes qui possèdent une forme passive, en français, en italien, en espagnol, en allemand, que c'est à coup sûr l'un des procédés les plus simples qui se présentent à l'esprit pour rendre la voix passive, et qu'enfin il est impossible de former une conjecture plus satisfaisante pour rendre raison des formes latines (2).

Construisons donc comme suit les schèmes du présent passif :

		1° sans rhotacisme:	2° avec rhotacisme:	3° avec mutation vocalique et insertion euphonique:
Sg.	1.	*lego-s;*	*lego-r;*	*lego-r;*
	2.	*legis-s;*	*legir-s;*	*leger-is;*
	3.	*legit-s;*	*legit-r;*	*legit-ur;*
Pl.	1.	*legimus-s;*	*legimur-s;*	?
	3.	*legunt-s;*	*legunt-r;*	*legunt-ur.*

Aucune de ces quatre dernières formes ne saurait nous surprendre. Si l'on s'étonnne de la nuance *u* de l'insertion euphonique de 3e personne, on se souviendra que dans **legit-r*, **legunt-r*, l'*r* final sans voyelle rappelait l'*r*-voyelle

(1) Par exemple, le suédois (*vi kalla*, nous appelons ; *vi kallas*, nous sommes appelés) (Dieterich, *Ausführliche Schwedische Grammatik*, Stockholm, 1848, p. 144 sq.), le paléoslave (Chodzko, *op. cit.*, p. 141), et les langues slaves modernes.

(2) On objecte, il est vrai, que les formes en *r*, soit par hypothèse *s* rhotacisé, se retrouvent dans la langue celtique, où le rhotacisme est inconnu. L'objection est d'un grand poids. Mais néanmoins le rhotacisme, qui existait déjà en germe dans le gréco-italo-celte, puisque les dialectes grecs en présentent de nombreux exemples, a bien pu se produire en celte dans ce cas isolé de juxtaposition, où l'*s*, remarquons-le bien, était presque partout final. C'est ainsi que, bien que l'assibilation soit un phénomène ionien, on observe une assibilation panhellénique dans le type φέρει = *φέρεσι pour *φέρετι. D'ailleurs, la connaissance de la phonétique celtique est-elle assez avancée pour qu'on puisse d'ores et déjà affirmer qu'on n'y saurait signaler aucun autre cas de rhotacisme accidentel ?

proethnique dont le représentant latin était le phonème *ur*. Il y a là peut-être un cas remarquable d'atavisme.

Mais la 1[re] personne du pluriel donne à réfléchir. On attendrait, à l'exemple de *lege-r-is*, une forme telle que **legi-mur-is*, et l'on trouve la forme écourtée *legimur*, qui semble bien s'être dirigée sur l'analogie de *legitur*. Il ne faut point dire que *legimur* représente *legi-mu-s*, l'indice réel de la 1[re] pers. active du plur. étant *-mu-*, et non *-mus*, proethn. *-mé*; car l'addition de l'*s* dans les désinences primaires remonte à la période proethnique du langage, et, dans le domaine gréco-italique, elle est confirmée par la désinence dorienne. On ne prétendra pas non plus que cette consonne additionnelle, lâche et flottante, a simplement disparu; car elle était également lâche dans *legis* (cpr. *viden'*, *legin'*), qui n'en a pas moins donné *legeris*, et non **legir*. La contamination analogique est donc au moins très vraisemblable. Schleicher, qui restitue **legimus-u-se*, **legimur-u-re*, et admet la chute de l'une des deux syllabes homophones [(1)], est conséquent avec sa doctrine de l'insertion régulière d'un *u* euphonique, mais n'explique pas pourquoi cette insertion consiste en un *u* plutôt qu'en toute autre voyelle.

(24) Les langues issues du latin, qui ont laissé dépérir ses flexions nominales, ont au contraire, assez bien conservé plusieurs de ses flexions verbales, et notamment les désinences personnelles : aussi les exemples d'analogie sont-ils beaucoup plus nombreux et plus intéressants dans la conjugaison des langues romanes que dans leur déclinaison. Nous ne saurions entrer dans ces détails. Bornons-nous à citer, à titre de curiosité, la flexion parfaitement régulière *je desjun*, *nous disnuns* (= *disjûno*, *disjunâmus*), qui a donné naissance à deux verbes distincts *déjeuner* et *dîner* [(2)].

(1) Schleicher, *Cpd*[4], p. 690.

(2) Cf. *Romania*, VIII, p. 95 sq

Ici il y a eu action analogique réciproque du singulier sur le pluriel et du pluriel sur le singulier.

(25) IV. Les langues slaves sont à peu près au même degré de dégénérescence que les langues romanes. Toutefois la tendance à remplacer les modes et les temps disparus, non par des formes analogiques, mais par des tournures périphrastiques, s'y accentue davantage, et les exemples certains d'analogie sont assez clair-semés.

L'optatif, que nous trouverons très déformé en gothique, est encore remarquablement conservé en paléoslave, et l'apophonie *-jā-,-ī-* y apparaît avec une parfaite netteté : v. g. *daždĭ* (donne) pour *dad-jĭ* = *dad-jā-(s)*, et *dad-ī-mŭ* (donnons) = *dad-ī-mé*. Dans les formes anormales, comme *budi* (éveille) pour **budije*, l'altération n'est due qu'à une réduction phonique.

Parmi les temps, on sait que le slave a perdu le futur et le parfait. Il lui reste le présent et l'aoriste thématique. Or la finale thématique de ces temps est *o-* à la 1re personne des trois nombres et à la 3e du pluriel, *e-*, à toutes les autres. Le slave respecte cette règle à l'aoriste thématique ; mais au présent, pareil au latin qui fait *vehimus* au lieu de **veho-mus*, il conjugue, 1re pers. pl. *nesemŭ* (nous portons), 1re pers. du. *nesevje*, alors qu'on attendrait **neso-mŭ*, **neso-vje*, comme à l'aoriste. Le processus du latin est purement phonique, mais celui du slave est évidemment analogique, autrement il se serait produit de même à l'aoriste. L'influence analogique du thème en *e-* a été favorisée par un essai de dissimilation d'avec l'aoriste et facilitée par l'atonie de la voyelle thématique du présent. La nuance vocalique est restée intacte là où la nécessité d'une dissimilation n'apparaissait point et où d'ailleurs elle était protégée par une nasale subséquente : 1re pers. sg. *nesǫ*, 3e pers. pl. *nesǫtĭ*.

Parmi les indices personnels, celui de la 1re personne du duel est fortement altéré. En partant de la 1re du pluriel où l'on a *-mŭ* = *-mé*, on attendrait au duel **-vŭ* = *-vé*,

tandis qu'on trouve une désinence *-vje*, qui s'apparie exactement avec la forme du duel du pronom de 1re personne. L'identité n'est point primitive, puisque le plus proche parent du slave, le gothique, répond par *-ōs* pour la désinence et *vit* pour le pronom. Il faut donc que celui-ci ait déteint sur la forme verbale (1).

Sur cette analogie s'en est greffée une autre, beaucoup plus étrange. La déclinaison du pronom, non plus personnel, mais sexué, donnant *-je* au duel du neutre et du féminin seulement, la désinence verbale *je* ne s'est conservée au duel que quand le sujet appartient à l'un de ces deux genres, tandis que la désinence *-a* du duel masculin du pronom sexué s'étendait à toutes les personnes du duel du verbe régi par un sujet masculin. Cette contamination a dû commencer par la 3e personne, celle sur laquelle l'influence du pronom sexué est le mieux concevable: originairement, la forme de cette personne était, sans doute, **nesete*, et elle est devenue msc. *neseta*, fm.-nt. *nesetje*. La forme de 2e personne, étant identique à celle de 3e, a varié avec elle, et enfin, l'analogie a transporté cette variation à la forme de 1re: *neseva*, nous (2 hommes) portons; *nesevje*, nous (2 femmes) portons. C'est, croyons-nous, le seul exemple indo-européen d'une conjugaison sexuée introduite dans un temps primitif.

(26) V. Dans les langues germaniques l'assourdissement des finales est arrivé à son comble. Les langues slaves modernes et les langues romanes, sauf le français, n'ont pas besoin d'exprimer les pronoms-sujets; le français même pourrait à la rigueur s'en dispenser; mais l'allemand et surtout l'anglais ne sauraient se passer de ce secours. Les formes des modes et des temps sont tout aussi maltraitées : aussi les contaminations analogiques sont-elles plus clair-semées et moins étendues.

1) Schleicher, *Cpd.*, p. 658.

Parmi les modes le gothique a conservé l'optatif, mais il en a troublé l'apophonie. La conjugaison athématique de ce mode au temps parfait présente bien au pluriel *ei* = *ī* proethnique, v. g. 1re pl. *bēr-ei-ma* = ind.-eur. *(be-)bher-ī-mé* (que nous eussions porté), 2e pl. *bēr-ei-th*, etc.; mais cet *ei* s'est étendu au singulier, où l'on attendrait *jō* = *jē* proethnique, soit **bēr(e)jō-s*, **bēr(e)jō-th*, et non 2e sg. *bēr-ei-s*, 3e sg. *bēr-ei-th*. Le gothique a donc subi l'altération inverse de celle du sanskrit : le singulier de l'optatif athématique s'est dirigé sur l'analogie, soit du pluriel et du duel du même mode, soit aussi du singulier de l'optatif thématique, v. g. au présent 2e sg. *baira-i-s*, 3e sg. *baira-i-th*, et vraisemblablement sur l'une et l'autre à la fois. Partout ailleurs qu'en gothique les indices modaux deviennent méconnaissables.

Dans la formation du parfait, seul temps autre que le présent qu'il ait conservé, le gothique présente une particularité assez remarquable : comme le latin, il possède un auxiliaire à l'aide duquel il forme pour les thèmes verbaux secondaires un parfait périphrastique (1); et pourtant, comme le font le sanskrit et le grec d'une manière générale, il traite parfois ses thèmes secondaires comme des thèmes primaires, en les soumettant à la réduplication et à la périphonie. On ne s'étonne pas de πε-παίδευ-κα, τε-θέσπικα, et de tant d'autres parfaits hystérogènes, parce que la langue grecque n'avait aucun autre moyen de former le parfait que le redoublement, et qu'en conséquence cette analogie s'imposait, pour ainsi dire; mais on peut s'étonner à bon droit de *sai-sōlt*, parfait redoublé hystérogène (du th. second. *salt-a-*, saler) en face de *habai-da*, parfait périphrastique. L'analogie qui a engendré le premier est manifeste ; toutefois, on ne saurait dire pourquoi elle s'est exercée de préférence sur quelques thèmes secondaires, et non sur

(1) On sait que l'auxiliaire du latin vient de la racine *bheu*, et celui du gothique, de la racine *dheâ*.

tous : probablement elle a atteint les plus écourtés, qui par là même offraient le plus de ressemblance extérieure avec les primaires.

En mettant en regard les unes des autres les diverses désinences personnelles du présent de la conjugaison forte dans cinq langues germaniques, on aperçoit d'un coup d'œil les dégradations et les réductions successives qu'elles ont subies.

		Gothique.	V.-h.-all.	M.-h.-all.	All. mod.	Anglais.
Sg.	1.	*-a.*	*-u.*	*-e.*	*-e.*	*-e.*
	2.	*-is.*	*-is.*	*-est.*	*-st.*	*-est.*
	3.	*-ith.*	*-ith.*	*-et.*	*-t.*	*-es.*
Pl.	1.	*-am.*	*-amēs.*	*-en.*	*-en.*	*-e.*
	2.	*-ith.*	*-at.*	*-et.*	*-et.*	*-e.*
	3.	*-and..* (1)	*-ant.*	*-en.*	*-en.*	*-e.*

L'analogie a bien peu de part à ces changements. Cependant on peut relever les faits suivants. — 1° En vieux haut-allemand, l'origine de la désinence *-amēs* est obscure. Si l'on admet sur ce point la conjecture fort plausible de Schleicher (2), on y trouve un exemple d'analogie agissant d'une flexion pronominale sur une flexion verbale, semblable à ceux que nous a livrés le paléoslave. — 2° La désinence *-est* de 2e pers. du sg., qui n'apparaît qu'en moyen-haut-allemand, est évidemment hystérogène. Il y faut reconnaitre la désinence de 2e personne du singulier du parfait (cpr. gr. -σ-θα), issue du cumul de deux affixes personnels de l'ancienne langue, qui s'est généralisée par voie d'analogie en anglais et en allemand (3). — 3° La ressemblance extérieure de la désinence des 1re et 3e personnes du pluriel à partir du moyen-haut-allemand, n'est évidemment due qu'a la réduction phonique. Mais l'allemand en a tiré une conséquence analogique fort bizarre : constatant que la 1re pers. du pl. était dans tous les verbes pareille à la 3e, il en a conclu qu'il n'en pouvait pas être

(1) On a supprimé le duel que les autres langues ont perdu.

(2) *Cpd.*4, p. 652.

(3) V. Curtius, *Vb.*2, I, p. 55.

différemment du verbe *être*, et il a refait la 1re pers. du pluriel du présent de ce verbe, *wir sind*, sur le modèle de la 3e, *sie sind*, laquelle équivaut normalement au got. *isindi*.

Tels nous paraissent être les phénomènes d'analogie les plus remarquables de la conjugaison germanique.

(27) Cette rapide revue des langues indo-européennes nous a permis de vérifier une loi que le caractère même de l'analogie grammaticale pouvait nous faire pressentir : presque nulle dans la phase monosyllabique ou agglutinante du langage, faible encore au début de la période flexive, elle atteint son plus haut degré de développement quand la flexion a entièrement accompli son œuvre, c'est-à-dire quand le thème et les suffixes sont si intimement soudés et confondus ensemble qu'il faut pour les isoler le secours de l'analyse morphologique; mais, lorsque la langue, poursuivant son cycle d'évolution, entre dans la période régressive, et que la flexion disparaît sous l'influence des réductions syllabiques et de l'analytisme envahissant qui la ronge, alors l'analogie, à son tour, languit et décroît, n'ayant plus où se prendre. On dirait, dans l'hypothèse de la vie du langage, un parasite qui, déjà en germe dans l'embryon d'un organisme vivant, s'attache à lui dès sa naissance, se nourrit de sa sève, s'affaiblit et meurt avec lui. S'il en est ainsi, la langue grecque, assez éloignée du berceau commun pour avoir beaucoup perdu de la pureté native, mais ayant à peine subi les premières atteintes de la décadence grammaticale, assez riche, par conséquent, en flexions de toutes sortes pour offrir à l'analogie un choix inépuisable de modèles, est, de toutes les langues indo-européennes, celle où les phénomènes de cet ordre se sont produits avec le plus d'ensemble et éveillent le plus vif intérêt. C'est l'étude des formations analogiques de la langue grecque que nous

allons maintenant aborder. Puisse cet imparfait essai ne pas être jugé trop inférieur au beau sujet que nous nous sommes proposé !

(28) Mais au moment de pénétrer plus avant dans une étude où nous rencontrerons à chaque pas l'application des règles les plus délicates de la phonétique nouvelle, il nous paraît indispensable de rappeler aussi brièvement que possible ces principes fondamentaux, qu'il importe au lecteur comme à nous de ne jamais perdre de vue. Sans doute ces principes ne sont point définitifs : sans doute la phonétique récente présente encore bien des lacunes et des obscurités ; mais, telle qu'elle est, et avec toutes ses imperfections, on peut dès à présent prévoir que les progrès futurs de la science ne feront que la confirmer et la compléter en en laissant les bases intactes.

Au cœur de toute racine se trouve une voyelle, a_1 de MM. Brugman (1) et de Saussure, *a* surmonté d'*e* de M. G. Meyer, *e* de notre transcription, dont le son primitif est inconnu, mais ne devait pas, selon nous, différer beaucoup de celui de l'*e* muet français prononcé avec une valeur syllabique. Nous en voyons la preuve dans la facile disparition de ce phonème et dans sa facile permutation en *o* ; car il n'y a point de son qui se rapproche plus de l'*e* muet que celui d'un *o* très sourd. Quoiqu'il en soit, la branche indo-éranienne a rendu par *a* ce phonème primitif, tandis que la famille européenne, qui en conserve beaucoup mieux la nuance, le représente par le son français *é*, gr. ε, lat. *e*, etc. : c'est ainsi qu'une racine *pet*, par exemple (voler, tomber, se mouvoir), donne en sanskrit *pát-āmi* (je tombe, je vole), en grec πέτ-ομαι, en latin *pet-o*.

(1) Toutefois le savant inventeur de cette notation l'a lui-même abandonnée comme trop compliquée

Dans certaines circonstances qui paraissent dépendre au moins en grande partie de l'accentuation proethnique, l'*e* radical est sujet à disparaître, et l'on dit alors que la racine se réduit. Toutefois la réduction ne s'opère que quand elle est compatible avec l'euphonie : elle ne peut se produire dans les cas où la disparition de l'*e* laisserait sans voyelle un groupe de consonnes d'une prononciation trop difficile. La racine *pet* se réduit en *pt*, gr. πί-πτ-ω, ἐ-πτ-όμην ; mais la racine *skep* ou *spek* (regarder, voir) ne peut jamais se réduire parce que le résidu serait *skp* ou *spk*, l'un et l'autre imprononçable. Les racines de cette dernière espèce sont très peu nombreuses, et toutes les langues indo-européennes s'accordent sur la disparition du phonème radical dans certaines conditions, pour la plupart assez nettement déterminées, par exemple à l'aoriste thématique et dans la formation du nom verbal en *-tó-s*.

Dans d'autres conditions, beaucoup moins bien définies, le phonéme radical *e* permute en un *ŏ*, qui devait, dans la langue proethnique, avoir un son assez sourd et comme étouffé, peu éloigné de celui de l'*e* muet, en sorte que la transition de l'une à l'autre voyelle se conçoit sans grande difficulté. Ainsi transformée, la racine *pet*, par exemple, deviendrait *pot*. Les deux sons se confondent presque dans la langue sanskrite, qui ne les distingue qu'en syllabe ouverte, assignant dans ce cas au second la valeur d'un *ā* long. Au contraire, le groupe gréco-italique (comme en général toute la branche européenne de l'indogermanisme) en maintient rigoureusement le départ, bien que le latin ait subi à cet égard de graves perturbations analogiques. L'*e* et l'*o* y demeurent distincts : c'est ainsi qu'une racine *bher* (porter, φέρ-ω, *fer-o*), *wek* (parler, ἔπ-ος), etc., y donne, en se fléchissant φορ-ό-ς (dont l'équivalent latin n'existe pas) et ὄψ (voix) = *ϝόπ-ς. lat. *vōx* = **voc-s*. Cette apophonie est surtout reconnaissable, en grec, au singulier du parfait redoublé, d'où elle a envahi le pluriel et le duel de ce temps, ainsi que le plus-que-parfait.

Jusqu'ici nous avons envisagé le phonème radical en lui-même et abstraction faite de tout autre élément constitutif de la racine. Il est rare pourtant qu'il ne soit point accompagné d'un autre son de nuance indécise, demi-voyelle, demi-consonne, qui ordinairement le suit et qu'on désigne sous le nom de coefficient. Ce coefficient, qui ne forme en général qu'une seule et même syllabe avec l'*e* (*o*) radical (1), est tantôt une vibrante (*r*-*l*), tantôt une nasale (*n*-*m*), tantôt une des voyelles *a*, *i*, *u*, qui, pour faire corps avec le substratum de la racine, se prononçaient sans doute *ă*, *j* (*j* allemand) et *w* (*w* anglais). On entrevoit en outre l'existence proethnique d'un coefficient *o*, parfaitement distinct de l'*o* de flexion dont on vient de parler (2), et celle d'un coefficient *à*, phonème que M. de Saussure représente par un *A* au-dessus de la ligne et dont la réelle valeur est encore très obscure (3).

Voici des exemples de chacun de ces coefficients :

1° Racine à coeff. *a* : *stea,* gr. ἵ-στη-μι.
2° Racine à coeff *i* : *reik,* gr. λείπ-ω.
3° Racine à coeff. *u* : *bheug,* gr. φεύγ-ω.
4° Racine à coeff. *o* : *deo,* gr. δί-δω-μι.
5° Racine à coeff. *à* ? : *dheà,* gr. τί-θη-μι.
6° Racine à vibrante : *derk,* gr. δέρκ-ομαι.
7° Racine à nasale : *pendh,* gr. πένθ-ος.

Etant donnés ces sept types de racines (rien ne prouve qu'on n'en puisse pas découvrir d'autres dans la suite, mais

(1) Force nous est bien d'écarter ici la difficile question des racines dissyllabiques, dont l'existence n'est pas encore complètement démontrée, malgré la belle argumentation de M. de Saussure, p. 239 sq.

(2) Saussure, *Mém.*, p. 96 sq.

(3) Saussure, *Mém.*, p. 175 sq. — La transcription *à* est tout à fait arbitraire et ne se justifie qu'en ce que ce phonème paraît un affaiblissement de l'*a* proprement dit. Le grec y répond, tantôt par ε, comme dans la racine θη = *dheà*, tantôt par ο, comme dans la désinence du gén. sg., v. g. μητρός = *mātràs*, sk. *mātús*.

jusqu'à présent ce sont les seuls connus), quelles transformations subiront-ils dans les circonstances qui exigent, soit la réduction de la racine, soit la permutation de l'*e* en *o*? Examinons d'abord le premier cas.

Si la racine se réduit, l'*e* disparaissant, le coefficient qui l'accompagne demeure seul et forme syllabe : dès lors, il prend une valeur vocalique bien décidée et soutient à lui seul les consonnes radicales. Rien de plus aisé à concevoir pour les racines des cinq premiers types, qui deviennent respectivement : *stă*, gr. στα-τό-ς (α bref); *rik*, lat. *lĭc-tu-s*; *bhug*, gr. φυκ-τό-ς; *do*, gr. δο-τήρ, et enfin *dhà*, gr. θε-τό-ς.

Pour les racines des deux derniers types, la seule analogie, à défaut de tout autre témoignage direct, indiquerait une réduction en *drk*, *pndh*, la vibrante ou la nasale se prononçant sans le secours d'aucune voyelle. C'est ce que vérifie l'analyse linguistique : la vibrante ou la nasale devient elle-même voyelle, ou, suivant la terminologie créée par M. Brugman, *sonante*, vocalique; seulement le procès n'est pas aussi facile à saisir que dans les cinq cas précédents, parce que ces voyelles d'un ordre particulier n'ont pas été fidèlement conservées par les diverses langues de la famille indo-européenne. Le sanskrit est le seul à maintenir la vibrante voyelle, à laquelle le grec répond par le groupe αρ ou ρα (αλ ou λα) — le grec ἔ-δρακ-ον, par exemple, est avec la racine *derk* de δέρκομαι dans le même rapport que le sanskrit *á-drç-am* —, tandis que le latin et le gothique, non moins éloignés de la pureté primitive, la représentent respectivement par *or* (*ul*) et par *aúr* (*ul*). Quant à la nasale-voyelle, le sanskrit lui-même n'en garde plus trace : il la remplace, comme le grec, par un *a* bref, sous lequel on aurait eu peine à la reconnaître, si les idiomes congénères, plus purs d'un degré, n'étaient unanimes à dénoncer la nuance nasale de la syllabe ainsi réduite : latin et lithuanien *in* (*im*), gothique *un* (*um*), paléoslave *ẽ*. Ainsi, la racine sanskrite *randh* (tomber au pouvoir de), la racine hellé-

nique πενθ (souffrir), donnent toutes deux à la réduction un simple *a*, *á-radh-a-m*, ἔ-παθ-ο-ν [1] : la racine *sem* « un », en grec εἷς = *σεμ-ς, devient, dans sa forme réduite, sk. *sa* (*sa-krt*, une fois), zend *ha* (*ha-kĕrĕt*, id.), gr. ἁ (ἅ-παξ), lat. *sem* (*sim-plex*, *singuli* pour **sem-plex*, **sen-guli*) ; enfin, concordance des plus concluantes, l'*a* privatif si connu du grec et du sanskrit apparaît en latin et en gothique sous la forme *in* et *un*, qui le fait reconnaître pour un *ṇ*-voyelle provenant de la réduction de la particule négative proethnique *ne*. Aucune théorie phonétique n'a éclairé la linguistique indo-européenne d'une plus vive lumière, que cette belle théorie des *nasales sonantes*, née d'hier et de jour en jour confirmée par de nouveaux exemples.

En cas de flexion de l'*e* radical, la question est beaucoup moins compliquée. On comprend sans peine que les sept types de racines, en se fléchissant, deviennent respectivement : *stoa* (type idéal) ; *roik* (gr. λέ-λοιπ-α) ; *bhoug* (gr. πέ-φευγ-α = *πέ-φουγ-α) ; *doo* (gr. δέ-δω-κ-α) ; *dhoă* (gr. θω-μό-ς) ; *dork* (gr. δέ-δορκ-α), et enfin *pondh* (gr. πέ-πονθ-α). Il va sans dire qu'à tous ces *o* le sanskrit ne peut jamais répondre que par un simple *a* bref, puisque, à raison de la présence du coefficient, la syllabe est toujours fermée ; de là vient qu'il les confond toujours avec les *e* dans l'uniforme couleur de la voyelle *gounifiée*. Quant aux langues européennes autres que le gréco-italique, elles ont fait subir à l'*o* une altération toute différente, en le confondant avec l'*a*.

Résumons dans un tableau succinct toutes ces données phonétiques, en ne considérant dans une racine que les voyelles et semi-voyelles et faisant abstraction des consonnes qu'elles soutiennent :

(1) Saussure, *Mém.*, p. 20 sq.

		proethnique.	sanskrit.	grec.	latin.
1. Racine en *e* pur	normale	*ĕ*	*ă*	ε	*ĕ*
	réduite	», *ĕ* (1)	», *ă* (1)	», ε (1)	», *ĕ* (1)
	fléchie	*ŏ*	*ā*, *ă* (2)	ο	*ŏ*
2. Racine en *ea*	normale	*ĕă* (*ā*)	*ā*	ᾱ (η)	*ā*
	réduite	*ă*	*ă*	α	*ă*
	fléchie	*ŏă* (*ō*)	*ā*	ω	*ō*
3. Racine en *ei*	normale	*ĕĭ*	*ai* (*ē*)	ει	*ei* (*ī*)
	réduite	*ĭ*	*ĭ*	ι	*ĭ*
	fléchie	*ŏĭ*	*ai* (*ē*)	οι	*oi* (*æ*)
4. Racine en *eu*	normale	*ĕŭ*	*au* (*ō*)	ευ	*eu* (*ū*)
	réduite	*ŭ*	*ŭ*	υ	*ŭ*
	fléchie	*ŏŭ*	*au* (*ō*)	ου (ευ)	*ou* (*ū*)
5. Racine en *eo*	normale	*ĕŏ* (*ō*)	*ā* (3)	ω	*ō*
	réduite	*ŏ*	*ă* (3)	ο	*ŏ*
	fléchie	*ŏŏ* (*ō*)	*ā* (3)	ω	*ō*
6. Racine en *eà*	Concordances encore trop indécises pour qu'on en puisse indiquer le schème.				
7. Racine en *er*	normale	*ĕr*	*ăr*	ερ	*ĕr*
	réduite	*r̥* (4)	*r̥* (4)	ρ̥, αρ (5)	*r̥*, *ŏr* (5)
	fléchie	*ŏr*	*ār*, *ăr* (6)	ορ	*ŏr*
8. Racine en *en*	normale	*ĕn*	*ăn*	εν	*ĕn*
	réduite	*n̥* (4)	*n̥*, *ă* (5)	ν̥, α (5)	*n̥*, *ĕn* (5)
	fléchie	*ŏn*	*ān*, *ăn* (6)	ον	*ŏn*

(1) Suivant que le groupe des consonnes radicales peut ou non se prononcer sans voyelle.

(2) Suivant que l'*a* est en syllabe ouverte ou fermée.

(3) On voit que le sanskrit confond entièrement l'*o* et l'*a* proethniques, comme il confond presque l'*e* et l'*o*.

(4) Consonne ou voyelle, suivant que le phonème qui suit est voyelle ou consonne : ainsi, dans *e-pr-o-mó* (gr. ἐ-πλ-ό-μην), la vibrante reste consonne, soutenue qu'elle est par la voyelle consécutive; dans *ge-gn-mé* (gr. γί-γα-μεν), la nasale est voyelle comme soutenant seule la syllabe.

(5) Suivant que la vibrante ou la nasale proethnique est consonne ou voyelle.

(6) Suivant que la syllabe est ouverte ou fermée.

Si l'on se pénètre des frappantes concordances révélées par ce tableau général, on comprendra sans difficulté l'abandon de la théorie surannée du guṇa, qui, empruntée aux grammairiens indiens, a si longtemps égaré les indo-germanistes : très suffisante pour l'exposition de la grammaire sanskrite, elle s'est trouvée tout à fait impuissante à résoudre les multiples et délicats problèmes de la phonétique générale indo-européenne. Si, en partant de la forme réduite d'un type quelconque à coefficient, on soutient que *ai*, *au*, *ar* sont respectivement guna de *i*, de *u*, de *r*-voyelle, on est forcément amené à dire que, dans un type sans coefficient, *a* est guna du néant (1). Que si, au contraire, on part toujours de la forme pleine ou normale de chaque racine, pour ne voir dans la disparition de l'*a* sanskrit (*e* proethnique) qu'un phénomène de réduction, on parvient à réunir et à coordonner en un vaste et harmonieux ensemble toutes les données éparses de la phonétique indo-éranienne, gréco-italique, germano-slave, et l'on construit un tableau schématique, qui, malgré la précision mathématique qui y préside, n'a rien d'idéal et se vérifie rigoureusement dans chaque cas particulier, ainsi qu'on pourra s'en assurer en consultant les ouvrages spéciaux (2).

Un grand principe domine toute cette étude : il n'est jamais permis de le violer, ni même de l'oublier un instant : c'est celui que la sagacité de Schleicher avait découvert, et qu'un des représentants les plus distingués de la nouvelle école, M. Osthoff, a formulé avec une éner-

(1) Il est bien entendu qu'on ne donne cette réfutation par l'absurde qu'à titre d'exemple des objections que soulève la théorie du guna. Voir pour plus de détails, Saussure, *Mém.*, p. 128 sq.

(2) Surtout le *Mémoire* de M. de Saussure qu'on trouvera si souvent cité dans cet essai. Il est clair qu'on ne peut ici qu'esquisser en traits généraux les théories qui dans ces dernières années ont renouvelé la science du langage, et qu'on ne saurait, ni entrer dans le détail de l'application des lois phonétiques, ni à plus forte raison discuter les exceptions, apparentes ou réelles, que comportent ces lois. C'est pour la même raison qu'on a cru devoir restreindre au sanskrit, au grec et au latin le tableau des concordances vocaliques qui présente le résumé de ces lois.

gique concision, en ces termes: *die lautgesetze wirken blind, mit blinder nothwendigkeit* (1). Oui, les lois phoniques sont aussi aveugles, aussi fatales dans leurs manifestations, que les lois physiques. A vrai dire, que sont-elles, sinon des lois physiques d'un ordre particulier? De même que le projectile décrit une trajectoire parabolique dont le calcul détermine tous les éléments, aussi fatalement la sonore aspirée proethnique, en évoluant dans l'orbite indo-européenne, devient en gothique une sonore non aspirée, en grec une aspirée sourde, aussi fatalement le σ intervocalique doit disparaître en grec, ou le double σσ hellénique permuter en ττ attique. La phonétique, en un mot, est une science naturelle: les mutations de voyelles et de consonnes procèdent aussi peu du caprice de nos organes que les phases de la lune des fantaisies de la déesse Artémis.

Ce n'est pas que l'on ne doive toutefois, avec M. Curtius (2), formuler quelques réserves sur les exagérations possibles de cette tendance scientifique de la nouvelle école. Sans doute les objections présentées par l'illustre linguiste ne sont pas toutes de poids. Il en est qui nous touchent peu : ses considérations psychologiques, par exemple, nous paraissent déplacées dans ce domaine tout physiologique. Il est évident aussi que la permutation d'un son en un autre ne provient que rarement de l'impossibilité mécanique de prononcer le premier (3) : l'opinion que combat ici M. Curtius, nul ne la défend : autre chose est l'incapacité d'émettre un son, autre chose la tendance à le faire permuter

(1) *Das Verbum in der Nominalcomposition* (*excurs über intervocalisches s*), p. 326.

(2) *Gdzg*^{5}, pp. 427-428.

(3) La preuve, s'il nous est permis de l'ajouter aux arguments de l'auteur cité, c'est que, en même temps qu'un phonème permute en un autre, un troisième, en permutant aussi, reproduit le premier. Si, par exemple, le *t* proethnique devient *th* gothique, ce n'est pas que les Goths ne puissent prononcer le *t*, puisque, en vertu de la même loi, le *d* proethnique devient *t* dans leur langue.

par dégradations insensibles. Mais ce qu'il faut retenir des arguments et des exemples produits dans ces pages, c'est que, si les procès phoniques sont absolument rigoureux, ils ne le paraissent pas toujours : autrement dit, c'est que plusieurs lois phoniques, également nécessaires, bien qu'inégalement connues des linguistes, peuvent entrer en conflit et se neutraliser, et qu'on ne doit point se hâter de taxer d'irrégularité, d'attribuer à l'analogie ou à toute autre cause perturbatrice les formes qui semblent transgresser les lois jusqu'à présent reconnues.

On ne saurait trop insister sur ce point, qui est d'une importance capitale. Pour calculer la trajectoire du projectile, on le suppose d'abord se mouvant dans le vide ; mais la résistance de l'atmosphère modifie cette ligne idéale, et ces modifications, pour être très faibles, ne sont pas moins fatales que le tracé de la ligne elle-même. Il est possible de les calculer ; bien plus, il est possible théoriquement de tenir compte de la densité de la couche d'air, de la violence ou de la direction du vent. Supposons que ces divers éléments défient encore l'analyse : serait-on pour cela fondé à dire : « Le projectile *devait* tomber ainsi, il est tombé autrement, c'est donc une *volonté* supérieure qui l'a dévié » ? Évidemment non. De même ici. Tel phonème *devait* disparaître ou permuter ; il persiste : à moins que le caractère sporadique du phénomène n'en dénonce l'irrégularité, rien ne permet d'affirmer que la cause qui l'a conservé soit moins naturelle que la cause qui tendait à l'effacer ou à le modifier ; et réciproquement. Par exemple, la forme φέρει, dit-on, est anormale, car elle suppose un panhellène *φέρεσι, (pour *φέρετι), qui est impossible, puisque le dorien n'assibile jamais le τ. Qu'en sait-on ? pourquoi la langue hellénique primitive n'aurait-elle pas eu une vague tendance à l'assibilation, tendance qui se serait développée ici, même en dorien, à la faveur de causes encore mal connues ? Ne voit-on pas, en sens inverse, le τ se maintenir parfois en ionien, sans qu'on en puisse donner la raison ? Lors

donc qu'il sera question, dans cet essai, de procès phoniques *exceptionnels*, il faudra entendre par là des procès qui, bien que rares, ne sont pas moins naturels ni moins rigoureux que les autres, mais dont la loi, à raison même de leur rareté, est encore mystérieuse, ou qu'il serait tout au moins prématuré d'écarter d'ores et déjà du domaine de la phonétique en en contestant la régularité. En matière de science, il est, si je ne me trompe, un défaut pire que d'affirmer ce qu'on ne saurait prouver, c'est de nier ce qu'on ne saurait comprendre.

PREMIÈRE PARTIE

DE L'ANALOGIE

DANS LES FORMATIONS THÉMATIQUES DE LA LANGUE GRECQUE.

(29) Pour nous conformer au plan général que nous avons esquissé dans l'introduction de ce travail, nous devons étudier l'analogie successivement, dans la formation des thèmes et des mots, c'est-à-dire dans la dérivation et la composition, puis dans les flexions nominales ou la déclinaison, enfin dans les flexions verbales ou la conjugaison. La langue que nous aurons essentiellement en vue est la langue grecque commune, dont diffère très peu le dialecte attique. Nous ne saurions entrer dans le détail des divers dialectes, par la simple raison que cette étude est purement grammaticale, et que les dialectes en général se distinguent les uns des autres bien plutôt par leurs caractères phoniques que par leur structure morphologique ; toutefois, nous ne repousserons point les formes archaïques ou dialectales, en tant qu'elles nous fourniraient un précieux secours dans nos recherches ou qu'elles nous présenteraient des particularités curieuses et dignes d'explication.

L'étude de la formation thématique comprend naturellement celle des thèmes primaires, des thèmes secondaires et des mots composés. Toutefois, avant d'aborder le mécanisme proprement dit de la dérivation, il convient de

mettre hors de cause un certain ordre d'altérations qui affectent plutôt les mots tout faits que les thèmes, et que, pour cette raison, nous appellerions volontiers analogies superficielles. Elles rentrent dans notre sujet, puisqu'elles se rattachent à l'analogie, mais n'y tiennent que par un lien bien ténu, parce qu'elles intéressent beaucoup plus la phonétique que la morphologie. C'est même une des sérieuses difficultés de cette matière, de faire le départ de ce qui est dû à la simple altération et de ce qui doit être attribué à la confusion analogique. Ce travail préliminaire est indispensable; car il importe de ne point confondre avec les perturbations thématiques les contaminations très postérieures qui ont atteint les mots déjà formés.

CHAPITRE 1er.

ANALOGIES SUPERFICIELLES.

(30) Nous avons dans l'introduction donné plusieurs exemples de corruption de mots du fait de l'analogie, et nous avons fait remarquer que ce phénomène, insignifiant en lui-même et en tant qu'il se restreint à quelques mots isolés, devient au contraire fort intéressant et mérite de trouver place dans une étude linguistique, lorsqu'il se produit dans toute une classe de mots, où il est amené par une similitude tout extérieure et fortuite. Or, il n'est point de langue où pareils effets soient plus communs qu'en grec, sans doute parce que le sens mélodique inné des Hellènes, sens d'une délicatesse dont notre grossièreté ne saurait approcher ni même se former une idée, les contraignait invinciblement à transporter à des mots auxquels elles étaient primitivement étrangères les articulations qui dans d'autres mots semi-homophones flattaient leur oreille. Ces analogies phoniques se peuvent ramener à cinq classes principales.

§ 1er. — *Chute de l'aspiration initiale.*

(31) La chute de l'aspiration initiale n'est presque jamais due à l'analogie : elle est la conséquence d'une certaine paresse de prononciation, l'application manifeste de la loi du moindre effort, à laquelle toutes les langues obéissent plus ou moins. C'est ainsi que les langues modernes issues du latin n'écrivent plus l'*h* ou ne prononcent plus l'articu-

lation qu'il représente, et qu'en romaïque l'esprit doux et l'esprit rude ont exactement la même valeur, une valeur nulle. Ce travail avait déjà commencé en grec ancien, et l'analogie n'a certainement rien à voir à des formes telles que ἵδιος (=*σϝίδιος), ἱδίω (*sudo* = *σϝιδ-ί-ω), ἑσθής (=*ἑσ-τήτ-, cf. ἕννυμι=**was-néumi*, régul. **us-néumi*), formes assez rares d'ailleurs dans la κοινή, mais qui pouvaient foisonner dans certains dialectes (1). Toutefois il semble bien que la dégradation ne soit plus exclusivement phonique, quand elle s'attaque d'une manière à peu près constante à une certaine initiale, susceptible d'être confondue avec une autre dont elle n'est distinguée précisément que par son aspiration, bien plus, quand cette initiale, débris d'une racine proethnique, est tantôt intacte, tantôt altérée, suivant que le mot dont elle fait partie a conservé plus ou moins apparent le sens primitif de cette racine. Il s'agit de l'α préfixé.

Cet α a une double origine. Représentant de l'*n* négatif (forme affaiblie de *ne-*) devenu *n*-voyelle dès la période proethnique, phonème que le sanskrit rend également par *a*, le latin par *in*, les langues germaniques par *un*, il est naturellement dépourvu d'aspiration : v. g. ἄ-βα-τος = **n-gm-tós*, ἄ-κρα-τος = **n-kr-tós* (ou **n-kra-tós*, si la racine est dissyllabique, κερα), etc. Au contraire, substitut légitime de la racine *sem*, qui au degré réduit devient *sm* avec *m*-voyelle, et impliquant le sens d'unité et d'union, il se prononçait et devait se transcrire ἁ pour σα, comme on le voit dans ἅ-παξ = **sm-pag-s*, ἁ-πλόο-ς = lat. **sem-plec-s*, etc. Or très souvent l'α collectif ne porte que l'esprit doux. Il est clair qu'on a dû le confondre avec l'ἀ négatif dans les cas où cette confusion n'était pas rendue impossible par le sens même du mot où il entrait. En effet, celui-ci étant beaucoup plus commun, il n'est point surprenant que

(1) Cf. ἴγα· σιώπα Κύπριοι. Hesych. — Le lesbien surtout était ψιλωτικόν. V. G. Meyer, *Gr. Gr.*, § 248.

l'ἁ collectif ait tendu à se modeler sur lui. Il serait même possible que l'un eût été considéré comme une variation accidentelle de l'autre, et cette idée, si bizarre qu'elle puisse paraître au premier abord, l'est moins, à coup sûr, que celle de Bopp, qui avait cru découvrir dans l'augment syllabique une variété de l'ἀ négatif (1). On ne s'étonnera donc point que le vulgaire, habitué à n'accompagner que d'une aspiration à peine sensible les nombreux ἀ préfixés de la langue, leur ait assimilé les très rares ἁ préfixés dont le rôle était tout différent Toutefois, et c'est là surtout ce qui prouve que l'analogie est ici en jeu, cette assimilation n'a pu se produire dans les mots où l'idée d'unité ou de collectivité représentée par le préfixe apparaissait encore avec une netteté suffisante, comme dans les exemples ci-dessus, et dans ἅπας, ἁθρόος (2), où ἁ ne peut manifestement signifier qu'unité ou ensemble (3). L'esprit rude a disparu, au contraire, dans ἀ-δελφό-ς, ἀκόλουθος, ἀλίγκιος, ἀκριβής, et nombre d'autres où la conscience populaire ne démêlait plus le sens collectif ou intensif du préfixe, et même dans ἄλοχος, ἄκοιτις, où il semble pourtant que ce sens eût dû survivre. L'analogie a favorisé la paresse de l'organe, et l'ignorance étymologique les a laissées agir; car, si la réduction phonique eût agi seule, on ne concevrait pas qu'elle eût tantôt respecté tantôt fait disparaître l'aspiration.

Cependant, le principal rôle ici appartient bien encore à la ψίλωσις, et ce qui le prouve, c'est l'existence des formes parallèles ὁ-πατρο-ς, ὁ-ζυξ, sur lesquelles l'analogie des ἀ

(1) Bopp, *Gr. comp.* III, § 587.

(2) Dans ces mots ainsi que dans les suivants, la racine est *sem*, avec (V. Curtius, *Gdzg.* 5, p. 392): mais en grec du moins, elle s'est confondue avec *sem*, un.

(3) Quand l'aspiration disparaît dans ce dernier mot, il est curieux de voir l'accent reculer jusqu'à la 1re syllabe, comme dans les trissyllabes où l'α est privatif : att. ἄθρους pour *ἀθροῦς. Il est vrai qu'on trouve aussi ἄθρους, mais l'accentuation du type à esprit rude a pu subir l'influence de celle du type à esprit doux. Cf. ἄθροος (régul), sans bruit.

préfixés ne pouvait point agir et qui pourtant montrent l'esprit doux, alors que la comparaison avec ὁμό-πατρο-ς, etc., devait tout au contraire faire maintenir l'esprit rude. Le phénomène est donc dans ce dernier cas purement mécanique; mais l'analogie n'en a pas moins exercé une action incontestable sur la chute de l'aspiration dans le premier.

§ 2. — *Aspiration initiale hystérogène.*

(32) A l'inverse du phénomène précédent, l'on constate assez fréquemment la prothèse d'une spirante gutturale, dont les Grecs, dès le temps d'Homère, font un singulier abus; mais dans ce cas la phonétique est beaucoup moins en cause que l'analogie, car le principe de moindre action tend d'ordinaire à effacer les aspirations primitives, et la naissance d'une aspiration hystérogène a presque toujours une cause étrangère au développement régulier du langage. Aussi, à part quelques exemples, tels que ἵππος pour *ἴππος = ἰκ-ϝο-ς, où l'aspiration paraît se rattacher à des lois phoniques encore mal connues, il est en général assez aisé de découvrir le modèle vers lequel s'est dirigé tel mot dont la spirante initiale contredit l'étymologie, d'attribuer l'esprit rude de ἡμεῖς (pour *ἀ-σμέ-ς = *m-smé-s*) ἧμαι, ἵστωρ à l'influence analogique de ὑμεῖς, ἕζομαι, ἵστημι [1]. Mais c'est bien peu de chose que ces quelques mots isolés, bons tout au plus à mentionner dans un vocabulaire étymologique, en comparaison des deux grandes classes de racines qui se sont chargées, toutes sans exception, d'une aspiration prothétique, due à l'analogie d'un certain nombre d'entre elles.

(33) Les racines helléniques qui commencent par un ρ représentent trois sortes de racines proethniques, à savoir celles qui commencent par *sr*, par *wr*, et enfin par *r* simple: les

(1) Curtius, *Gdzg.*5, p. 690.

premières devaient porter l'esprit rude en remplacement du σ disparu (1) ; les secondes étaient indifférentes entre le ῥ et le ῤ, puisque le *w* indo-européen a également bien pour représentants l'esprit rude et l'esprit doux ; toute l'analogie des premières les a toutes dirigées vers la forme à esprit rude ; enfin, les racines en *r* pur ne devaient porter aucune aspiration; mais, beaucoup moins nombreuses que les précédentes, elles se sont pliées à leur loi, et l'*r* initial s'y est nuancé d'une gutturalisation sans doute légère, que n'explique point leur histoire. C'est ainsi qu'on a : 1° très régulièrement, ῥάπτω, rac. *sreak*, lat. *sarc-io*, ῥοφέω, lat. *sorb-eo*, et ῥέω pour *σρέϝ-ω, rac. *sreu*, cette dernière, d'une fécondité exceptionnelle, engendrant au moins la moitié des thèmes à ρ initial ; 2° régulièrement encore, ῥαγ-ή, ῥήγ-νυ-μι, rac. ϝρηγ, qu'on apparente parfois avec le proethnique *bhreag* de *frang-o*, ῥίζα pour *ϝρίζα, ht-all. *wurz-el*, ῥέζω (faire) = *ϝρεγ-j-ω par métathèse de la rac. *werg* de ἔργον, éléen ϝάργ-ο-ν, ht-all. *werk*, et nombre d'autres ; mais 3°, avec aspiration illégitime, ῥέζω (teindre) (2) pour ρεγ-j-ω, sk. *rang̃-*, d'une racine *reg* (?), ῥάπυς, lat. *rapa*, vx-ht-all. *ruoba*, ῥάκος, à moins qu'on ne veuille admettre que le latin *lacer* est pour **vlacer*, ce qui manque de vraisemblance (3), enfin ῥίς = *ρί-ν-ς, que, malgré son origine obscure, on ne peut guère séparer, ce semble, du vx-ht-all. *riuh-u*, all. mod. *riechen* (flairer) (4). Le très petit nombre des thèmes à *r* pur initial explique suffisamment l'influence que les autres ont exercée sur eux.

(1) Cette explication, qui est celle de Schleicher, peut fort bien se concilier avec la prononciation du ῥ telle qu'elle résulte des documents que nous a transmis l'antiquité (Cf. G. Meyer, *Gr. Gram.*, § 167). Il est très probable, en effet, que déjà bien antérieurement à l'époque classique le ῥ valait *rh* ; mais il n'en résulte pas que sa prononciation n'ait jamais été *hr*.

(2) Ῥέξαι· παρ' Ἐπιχάρμῳ τὸ βάψαι. *Thesaur.*, v° ῥῆγος.

(3) Malgré l'éol. βράκος, qui a pu, tout comme ῥάκος, se diriger sur l'analogie de ῥήγνυμι.

(4) Cpr. pourtant celtiq. *sren-im* (sterto). G. Meyer, § 164. Pictet *Orig. Ind.-Eur.*, I, p. 156.

Cette influence est si générale qu'elle atteint même les mots introduits postérieuremennt dans la langue grecque qui d'ailleurs n'offrent point trace d'aspiration dans celle d'où ils sont tirés, comme Ῥάβεννα, Ῥάουεννα [1], et les mots grecs où le ρ n'est devenu initial qu'à la suite d'une aphérèse, comme ῥύω, ῥύομαι pour ἐρύω, lat. *verro*, ou, si l'on conjecture dans ce thème quelque souvenir posthume du *w* de *ϝερύ-ω, la conjonction ῥα pour ἄρα, qui ne laisse pas place à pareille hypothèse.

Elle est si énergique enfin, qu'elle persiste à la suite d'une métathèse qui déplace le ῥ et lui substitue une initiale vocalique : ἅρπαξ pour *ῥάπαξ, lat. *rap-ac-s*, rac. *reap*.

Le procédé n'est pas aussi clair, quand deux ρ se suivent dans le corps d'un mot. On voit cependant, en partant d'une forme telle que περίῤῥυτος = *περὶ-σρυτό-ς, que la consonne s'assimilait au ρ subséquent, et que, malgré cette assimilation, le souvenir de cette consonne disparue suffisait pour affecter d'une nuance plus rude la prononciation du second ῥ, ce qu'on crut devoir marquer en les surmontant de deux signes différents. Puis, cette nuance s'étendit par analogie à tous les ρ redoublés, et avec elle la transcription adoptée pour la noter, v. g. ἄῤῥην, ὀῤῥός, ὀῤῥω-δεῖν. Peut-être aussi le ρσ de ἄρσην (sk. *vrš-an-*), ὀρσός, etc., a-t-il été traité phoniquement comme σῥ.

(34) Dans les racines à υ initial le phénomène est beaucoup plus intéressant, parce qu'il présente deux faces distinctes. Pour les faire voir, il faut énumérer toutes ces racines, qui sont au nombre de 20, en représentant chacune d'elles par le mot le plus simple parmi ses dérivés. On en distinguera ainsi trois classes.

A. On a d'abord, avec spirante proethnique : 1. ὕει, rac. *su* (effundere). 2. υἱός, rac. *su* (gignere), sk. *sū-nu-s*. 3. ὑλάω, racine inconnue, mais pour laquelle l'onomatopée autorise

(1) Toutefois, à l'époque où ce mot a passé du latin au grec, l'esprit rude n'était probablement plus qu'un simple ornement graphique du ρ initial.

à restituer une forme *wur*. 4. ὕλη, pour lequel le latin *silv-a* indique clairement une *s* initiale. 5. ὑλία, d'origine obscure, mais très vraisemblablement avec *s* initiale [1]. 6. ὕπνος pour *σύπ-νο-ς, qui correspond, mais avec racine affaiblie, à un proethnique *swop-no-s*, lat. *somnus* pour **sop-nu-s* = **svop-nu-s* [2]. 7. ὑμεῖς = sk. véd. *jušmē*. 8. ὗς, avec son doublet σῦς, lat. *sūs*, all. *sū*, *sau*. 9. ὑσμίνη = **judh-ménea* [3], rac. *judh* (aequum, pugnare), dont le sanskrit montre plusieurs dérivés.

B. Viennent ensuite six cas fort remarquables: 10. ὑγιής, racine *ug*, dont la forme forte est *weg*, lat. *veg-eo*. 11. ὑγ-ρό-ς, racine *ug*, peut-être identique à la précédente, lat. *ūvor*, *ūvidus*, pour **ugv-or*, etc. 12. ὕδωρ, rac. *ud*, dont la forme forte est *wed*, v. g. phryg. βεδυ, sl. *vodá*, forme faible béot. οὔδωρ et lat. *ūdus*, *unda* (l'*n* est épenthétique). 13. ὕδω (dico), rac. *wed*, sk. *vad* (dicere, jubere), forme faible *ud*. 14. ὕδνης· εἰδώς, ἔμπειρος (Hesych.), rac. *wid* (?). 15. ὑφή (tissu), rac. *webh* visible dans l'allemand *web-en*, forme faible *ubh*. Dans ces six racines il y a une spirante initiale; mais, comme cette spirante est déjà représentée par l'*u*, qui la remplace quand la racine, passant du degré fort au degré faible perd son *e* et change son coefficient en voyelle, suivant l'échelle descendante *wed*, *wd*, *ud*, il est clair qu'elle ne peut avoir en outre produit l'esprit rude. Et toutefois le souvenir de cette spirante transformée, combiné peut-être avec l'analogie des racines à ὑ initial, est resté assez vivace pour déterminer une aspiration prothétique.

C. On voit que les mots qui commençaient par ὑ, avec aspiration ou primitive ou motivée par le souvenir de la spirante, étaient de beaucoup les plus nombreux parmi ceux à υ initial. Il ne reste plus, en effet, que : 16. υἱός (con-

(1) Curtius, *Gdzg*⁵, p. 374.

(2) Comme l'afghan *khūb* et l'arménien *qhūn* (sommeil) en regard du persan moderne *khwāb*, soit zd **qhaf-na-*.

(3) Avec affaiblissement probable d'*e* en *i*, comme dans lat. (*amā-)mini*.

vexe), d'origine obscure, cf. sk. *ubǧ* (opprimere), mais qu'en tout cas on ne peut rattacher à κυφός (même sens) en admettant ' = κ. 17. ὑπέρ, en regard du sk. *upári*. 18. ὑπό, en regard du sk. *úpa* (1). 19. ὕστερος, ὕστατος (dernier), ὑστέρα, (matrice), sk. *ut-tamá-s*, comparatif et superbatif du thème *ud-*, got. *ut-* (anglais *out*), etc. Ici on ne peut méconnaître l'influence analogique de la spirante initiale des autres mots : l'υ initial a pris l'esprit rude d'une manière régulière par cela seul qu'il le portait la plupart du temps. Qu'on y joigne encore le mot étranger ὕσσωπος, transcription grecque du sémitique '*zwb* (vocalisé *ézeûb*), dont l'alef initial n'a guère pu déterminer l'esprit rude hellénique. Ce sont là les seuls cas où la prothèse se soit opérée sans même une apparence de raison étymologique (2).

(35) Il n'y a rien de plus à dire de l'aspiration hystérogène, sinon qu'on la rencontre encore, mais seulement comme irrégularité graphique, car il serait absurde de supposer que les Grecs prononçassent deux aspirées consécutives, dans les liaisons du type ἀφ' οὗ. L'esprit rude de οὗ a produit tout son effet quand il a fait permuter en aspirée la consonne précédente, et l'orthographe normale serait ἀφ' οὐ. La transcription avec esprit rude ne peut dès lors être attribuée qu'à l'influence analogique de οὗ isolé.

§ 3. — *Perturbations vocaliques.*

(36) La plupart des perturbations vocaliques qui ne dépendent pas exclusivement de la phonétique, se rattachent à l'étude de la formation des thèmes, où nous les retrouverons, ou bien n'affectent que des mots isolés et cessent dès lors d'appartenir à l'analogie grammaticale. De la première espèce sont les assimilations telles que τράφω pour τρέφω

(1) Les formes sanskrites, germaniques et slaves mettent la prothèse hors de doute. Quant au lat. *s-uper*, V. Curtius, *Gdzg.*5, p. 289.

(2) On a omis quelques mots dont l'origine est tout-à-fait inconnue.

et γράφω pour *γρέφω, où le thème du présent est copié sur celui de l'aoriste thématique (1) ; de la seconde, les jeux de mots tels que ἔποψ, pour *ὄποψ (cf. lat. *upūpa*), amené par la ressemblance tout extérieure avec ἐπόπτομαι (2). Il n'y a donc à signaler sous ce titre qu'un certain nombre de phénomènes dont les causes sont très obscures et où l'on ne peut qu'avec la plus grande réserve assigner une place à l'analogie.

(37) 1° MM. Brugman et Havet (3) ont signalé l'influence phonique du ρ, qui tend à nuancer en α l'ε précédent. Il y a sans doute dans ce fait une réminiscence vague de la manière dont la langue grecque a traité l'*r*-voyelle ; mais la permutation est avant tout mécanique, car on la voit se produire dans d'autres langues, et notamment, en syllabe fermée, dans les patois du français. Toutefois, si φάρω, dialectal (locrien) pour φέρω, se rattache à cette cause, on n'en saurait dire autant du panhellène φᾶρος, lequel supposerait une racine φαρ, soit proethnique *bhar*, d'où il serait dérivé fort régulièrement par insertion de l'*e* comme dans tous les thèmes en -εσ- et en vertu de l'équivalence φᾶρος : rac. φαρ = τεῖχος : rac. θιγ de θιγγάνω. Or, comme il n'existe point de racine *bhear* et que d'ailleurs φᾶρος se rattache manifestement à φέρω, force est bien d'admettre que, la forme faible de la racine proethnique, soit *bhr*, ayant donné φαρ, cette forme a été traitée, en vue de la dérivation de φᾶρος, comme l'eût été une racine contenant un α primitif : corruption à laquelle n'a peut-être pas été étrangère la forme du présent avec α accidentel φάρω. Il y a eu là une confusion analogique entre plusieurs phonèmes semblables, quoique d'origine différente.

(38) 2° L'allongement des thèmes nominaux monosyllabiques, comme κλώπ-ς, σκώπ-ς, φώρ, est inexplicable, si l'on n'admet

(1) G. Meyer, *G. Gr.*, § 20.

(2) Saussure, *Mém.*, p. 107. — Cette étymologie est envisagée tout différemment par M. Curtius, *Gdzg.* 5, p. 264.

(3) *Studien*, V, p. 311 sq., et *Mém. Soc. Ling.*, II, p. 167.

pas l'influence, sur certains d'entre eux, de l'*s* final du nominatif, influence qui s'est étendue par analogie aux autres cas. Mais, tout en ne rejetant pas cette explication, il faut bien reconnaître qu'elle est insuffisante pour un grand nombre de thèmes helléniques ou autres (1). Ne pourrait-on pas supposer quelque influence analogique des thèmes dérivés d'une racine contenant un *o* primitif ? Il est certain que κλώπ-, en regard de la racine κλεπ, φώρ-, en regard de la racine φερ, ne se peuvent concevoir; mais, au contraire, on comprend fort bien οἴν-οψ (1er degré) et εὔ-ωψ (2e degré) issus tous deux de la racine οπ. Or, comme κλεπ, φερ ont pour 2e forme κλοπ, φορ, et deviennent sous cette forme homophones de οπ, il n'est pas surprenant que l'on ait imposé à quelques-uns de leurs dérivés l'allongement que l'on remarquait dans quelques thèmes issus de la racine οπ. Autrement dit, on est parti ici du degré fléchi de ces racines, pris par analogie pour le degré réduit, tout comme, dans l'exemple précédent, on était parti d'une forme réduite altérée, supposée normale.

(39) 3° L'allongement de la voyelle dans un grand nombre de thèmes lorsqu'il s'y est produit une métathèse, v. g. θνή-σκω, βι-βρώ-σκω, rac. θαν, βορ, etc, est un phénomène jusqu'à présent inexpliqué. M. J. Schmidt suppose qu'à la suite de la métathèse la voyelle radicale s'est contractée avec une voyelle épenthétique, qui s'était développée à la suite de la vibrante ou de la nasale, pour en faciliter la prononciation (2) ; mais cette épenthèse n'a pas trouvé place dans tous les thèmes à métathèse, puisque dans plusieurs la métathèse ne se complique pas d'allongement, et dans la plupart même de ceux qui s'allongent elle est fort difficile à justifier (3). On pourrait tout concilier en admettant que quelques racines, en petit nombre, recevaient l'épenthèse

(1) V. Saussure, *Mém.*, p 213 ; Osthoff, *Vh.*, p. 148. i n.

(2) *Vocal.*, II, p. 315.

(3) G. Meyer, *Gr. Gr.*, § 155.

vocalique [1], et que d'autres, qui ne la recevaient point, ont néanmoins subi l'allongement à l'imitation des premières. Mais cette conjecture, si satisfaisante qu'elle soit en elle-même, n'est à vrai dire étayée par aucune preuve.

(40) 4° Les formations du type στρωφάω, en regard de στρέφω et στροφή sont évidemment dues à quelque perturbation analogique du genre de celle de κλώψ; car le rapport est le même que celui de κλωπάομαι à κλέπτω et κλοπή. La seule différence consiste en ce que la langue a tiré directement στρωφάω de στρέφω sans l'intermédiaire d'un thème nominal *στρώφ-.

(41) 5° Le singulier allongement final de σκώρ (σκατός) fait penser à la longue des monosyllabes tels que φώρ, et l'on se demande si l'analogie n'y a point pris quelque part. Il est vrai que le dissyllabe ὕδωρ présente aussi cette longue inexplicable. En tout état de cause le remarquable doublet τέκμαρ τέκμωρ montre bien qu'elle est hystérogène.

Telles sont les principales perturbations vocaliques que l'analogie a pu déterminer. Nous ne nous dissimulons pas l'insuffisance des hypothèses proposées; mais il nous a paru bon de mentionner au moins en passant ces curieux phénomènes, parce qu'ils se seraient immanquablement offerts à nous dans l'étude des flexions et nous auraient arrêtés, si nous n'avions pris la précaution de les écarter dès le début.

§ 4. — *Perturbations consonnantiques.*

(42) Les altérations de consonnes, en dehors des cas isolés d'étymologie populaire, ont généralement pour cause une permutation phonique qui, s'étant produite normalement dans des conditions où elle devait se produire, se propage par analogie dans des formes dérivées ou fléchies où rien ne la motive plus. C'est ce que montreront quelques exemples.

(1) Ce premier point est hors de doute, à cela près seulement que la voyelle qui produit l'allongement fait peut-être partie intégrante de la racine.

1° Le cas le plus remarquable en ce genre est la substitution du ν au μ dans le corps d'un mot, causée par la permutation régulière du μ final. Ainsi εἷς, qui équivaut à *σέμ-ς, (cpr. *sim-plex*, *singuli* et le *sem* copulatif, cités plus haut), devrait se décliner *ἑμ-ός, *ἑμ-ί, *ἕμ-α [1]; mais, ocmme le nominatif neutre est ἕν pour *ἕμ, le grec n'admettant pas le μ final, ce ν s'est infiltré dans toute la flexion du neutre, et de là dans celle du masculin, dans toutes les formes enfin du thème ἑμ-, entièrement remplacé par ἑν- et devenu méconnaissable. On a de même χιόνος pour* χιόμ-ος, cf. lat. *hiem-is*, à cause du nominatif χιών; et un fait semblable s'est produit dans βαίνω et *venio* (= *βαμ-*j*ω, **gvem-io*, sk. *gam*, etc.), admirablement expliqués par M. Brugman [2].

2° Toute sonore suivie d'une sourde permute régulièrement en sourde : il en résulte que parfois la sourde, prise pour consonne thématique, remplace la sonore partout ailleurs. Ainsi σφάττω, comparé à σφαγή, σφάγιος, etc., est certainement moins pur que l'inusité σφάζω = *σφαγ-*j*ω; mais comme σφάζω fait régulièrement au futur σφάκ-σω, tout comme πράκ-σω, le présent se modèle sur πράττω [3]. Il n'y a rien là que de très ordinaire.

3° C'est l'inverse qui se produit dans ἀλλαγή (de ἀλλάσσω = *ἀλλ-άκ-*j*ω, cf. sk. *anja-ká-*), πάταγος, πτέρυγος (gén. de πτέρυξ), et autres formations dont la base est un verbe en -σσ- normal [4], issu de la fusion d'une gutturale forte avec un *j* subséquent : c'est-à-dire que la langue, trompée par l'homophonie des formes où la sonore avait permuté, a construit un aoriste passif d'après le rapport ἠλλάγην : ἀλλάξω = ἐσφάγην : σφάξω, et modelé ἀλλαγή sur σφαγή.

(1) Plus exactement *σμ-ός,-*σμ-ί,*ἕμ-α, mais nous n'entrons pas encore dans le détail des flexions nominales.

(2) *K. Z.*, XXIII, p. 592 sq.

(3) V. une explication différente, mais conciliable avec celle-ci dans Curtius, *Gdzg.*[5], p. 674.

(4) Curtius, *Vb.* [2], I, p. 874.

4° Il en faut dire autant des formations du type κρυφῆ, (περι-)καλυφή, et aussi καλύβη, si l'on part, avec M. Curtius, de thèmes élargis au moyen d'un π (1) : *καλυφή, dans ce cas, s'est modelé sur βαφή, et καλύβη sur βλάβη, à raison de l'homophonie des présents βάπτω (pour *βάφ-τω, que fait présumer le sk. *gāh*, se plonger), βλάπτω (pour *βλάβ-τω) et κρύπτω, καλύπτω. Mais ce procès se rattache aussi sans doute à la formation des aoristes passifs et des parfaits aspirés.

On nous saura gré de ne pas multiplier les exemples d'une altération bien connue, mais que nous ne pouvions passer complètement sous silence. Bornons-nous à faire observer qu'il n'y faudrait pas joindre, malgré l'apparence, les types πίστις, πεῦσις, etc., lesquels, penserait-on, devraient sonner *φίστις, *φεῦσις, puisque la cause qui a fait permuter le φ en π dans πείθω, πεύθω (rac. *bheidh*, lat. *fīdus* = *feid-us*, et *bheudh*, sk. *bōdhāmi* pour **bhōdhāmi*) n'existe point ici. Ces thèmes en effet ont suivi la marche *φίθτις, *πίθτις, πίστις, c'est-à-dire que la seconde aspirée n'a permuté en sifflante qu'après que la première s'était changée en forte sous son influence.

§ 5. — *Nasalisation hystérogène.*

(43) « Nous posons en principe, dit M. de Saussure (2), que dans tout présent du type μανθάνω on a le droit de tenir la nasale de la syllabe radicale pour un élément étranger à la racine, introduit probablement par épenthèse. » Le schème de cette épenthèse est, suivant M. G. Meyer (3), *λάθ-νω, *λάνθ-νω, λανθ-άνω. Mais elle demeure inexpliquée. L'analogie ne pourrait-elle contribuer à l'éclaircir ?

Prenons une racine du double type μενθ et μᾱθ, soit proethnique *mendh* et *meadh*, comme il en existe quelques-

(1) Curtius, *Vb.* 2, I, p. 242 et 243, et *Gdzg.* 5, p. 529 et 589

(2) *Mém.*, p. 151.

(3) *Gr. Gr.*, § 501.

unes en grec. A la forme faible, dit M. de Saussure [1], ces deux racines deviendront identiques. Cela est vrai pour la période hellénique, mais non pour la période gréco-italique; car, tant que la nasale sonante du degré réduit n'a point permuté en *a*, phénomène exclusivement propre au grec et au sanskrit, la forme faible de μενθ est μ*n*θ, tandis que celle de μᾱθ est μαθ. Eh bien, serait-il surprenant, vu la synonymie absolue, que ces deux formes si voisines se fussent confondues en une seule, que l'*n* de la première se fût glissé dans la seconde ou l'α de celle-ci dans la première, et qu'il en fût né un hybride tel que *μάνθ-νω, μανθάνω, alors surtout que l'action régressive de la nasale du suffixe tendait à introduire dans le thème de *μάθ-νω une nasale épenthétique? On pourrait objecter, il est vrai, que de ce procès, supposé gréco-italique, il n'y a point trace dans le latin, qui ne connaît pas ces verbes en -άνω; mais ce ne serait pas le seul exemple d'une classe de verbes qui, très-riche dans une langue, a complètement disparu d'une autre langue très-proche parente de la première.

Quoi que l'on pense d'une hypothèse qui nous exposera sans doute au reproche de présomption, nous ne pouvons nous empêcher de trouver qu'elle rend suffisamment compte de la nasalisation et de l'altération vocalique hystérogènes qui affectent les thèmes en -άνω. Car la langue, une fois en possession du présent μανθάνω, qui semblait issu de la racine μενθ, forma tout naturellement des présents semblables sur toutes les racines à coefficient nasal, λαγχάνω sur λεγχ, χανδάνω sur χενδ; puis, rapprochant ces formes de celles de l'aoriste thématique, qui n'en différaient extérieurement que par l'absence de la nasale, elle tira d'un grand nombre d'aoristes des thèmes de présents en les nasalisant; car λαμβάνω, λιμπάνω, πυνθάνομαι sont bien évidemment construits sur ἔλαβον, ἔλιπον, ἐπυθόμην, comme λαγχάνω sur ἔλαχον ou μανθάνω sur ἔμαθον.

(1) *Mém.*, p. 152.

(44) On explique généralement la nasalisation du thème par le seul effet de la nasale suffixale [1]; mais cet effet, fort problématique, se concevra bien mieux s'il est amené par une confusion analogique. Une fois μανθάνω construit, il semble à l'oreille que la finale -άνω exige la présence d'une nasale dans le thème; mais on ne voit pas comment cette illusion aurait pris naissance sans une forme sur laquelle elle pût s'étayer. D'ailleurs il y a des cas dans lesquels cette explication fait défaut : ce sont toutes les formations, si nombreuses, telles que ῥόμβος (et ῥέμβω), στρόμβος, γρομφάς, ἴαμβος, τύμπανον, comparées aux verbes ῥέπω, στρέφω, *γρέφω (présent normal auquel s'est substituée la forme aoristique γράφω), ἰάπτω, τύπτω, etc. Or, à la base de ces substructions modernes, il y a très probablement des doublets antiques de racines, comme celui que montre μενθ — μᾱθ. Supposons, ce que la linguistique indo-européenne démontrera, croyons-nous, avant peu, que toute racine normale, c'est-à-dire composée de l'*e* précédé ou suivi de consonnes, ait eu dans la langue proethnique la propriété de nuancer sa signification fondamentale en adjoignant à l'*e* un coefficient quelconque, que, par exemple, une racine *wrep* (ῥέπω) ait pu se modifier tour à tour en *wreap*, *wreip*, *wreup*, *wremp*, etc., variété infinie de flexions dont les langues indo-européennes ne garderaient plus que de pâles vestiges [2]. Il est clair que dans ce cas *ῥόμπος, *στρόμφος [3] seraient des formations tout à fait régulières issues des racines ῥεμπ, στρεμφ, lesquelles ne seraient elles-mêmes que des doublets proethniques de ῥεπ, στρεφ. Il n'est pas moins certain que

(1) Curtius, *Vb*², I, p. 249.

(2) On comprendra que l'obscurité de la question et la nature même de notre essai nous interdisent d'insister sur cette hypothèse. Disons simplement que certaines formations la suggèrent d'une manière irrésistible et que nous la rencontrerons encore sur notre route. Si l'*e*, avec les consonnes qui l'entourent, est le substratum de la racine, si le phonème qui l'accompagne la plupart du temps n'est qu'un coefficient, il est vraisemblable que ce coefficient nuance le sens de la racine et peut, par suite, alterner avec un autre.

(3) Postérieurement ῥόμβος, etc., par l'influence adoucissante de la nasale.

pareil phénomène ne pouvait se produire dans les racines où l'*e* était déjà suivi d'un coefficient, comme *jeap* (ἰάπτω) et *teup* (τύπτω). Mais, comme *στρέμβω, doublet de στρέφω, n'existait plus ou même n'avait jamais existé en grec, le sentiment linguistique, rapportant directement στρόμβος à στρέφω, tirait par un procédé identique ἴαμβος de ἰάπτω et τύμπανον de τύπτω. La conjecture que nous hasardons a le grand tort de n'être point mûre; mais, en dehors d'elle, nous ne voyons qu'arbitraire dans toutes les explications possibles de la nasale épenthétique (1).

(45) Telles sont les principales altérations phoniques qui ne nous ont point paru dépendre d'une cause exclusivement mécanique et dont cependant l'étude ne saurait être sans inconvénient rattachée à celle de l'analogie morphologique. Ce travail de déblai terminé, nous pouvons, en parcourant rapidement les divers ordres de thèmes, signaler ceux dont la formation n'obéit pas aux lois découvertes jusqu'à ce jour et laisse dès lors supposer une contamination analogique.

(1) V. Curtius, *Gdzg*5. p. 55.

CHAPITRE II.

FORMATION DES THÈMES PRIMAIRES.

(46) Les éléments à considérer dans la formation primaire sont : la nuance vocalique de la racine, celle du suffixe, et la place de l'accent. La nuance vocalique régulière n'est point parfaitement connue pour tous les cas, en sorte que certaines perturbations nous échappent encore, ou que des formes qui nous paraissent troublées sont peut-être normales. On ne saurait être trop réservé sur ces questions obscures. En outre, là même où la règle de formation est bien constatée et où il est dès lors possible d'en reconnaître la violation, il serait souvent téméraire de la rapporter à l'analogie; car elle pourrait être due à quelqu'autre cause mystérieuse ; l'analogie est une explication trop facile et trop commode pour qu'on l'admette autrement qu'avec une extrême circonspection. Quant à la tonalité, nous ne considérerons pas en général comme un phénomène d'analogie la régression de l'accent vers la racine, qui paraît obéir dans toutes les langues à une loi d'un ordre tout différent, bien que fondée, elle aussi, sur le principe d'uniformité; mais au contraire les cas, très rares, où l'accent a passé de la syllabe thématique à la syllabe suffixale appartiennent presque certainement à notre sujet ; car on ne voit guère que l'analogie qui ait pu contrarier l'application d'une loi aussi positive, aussi universelle que celle de la régression tonique.

Nous examinerons successivement les thèmes nominaux et les thèmes verbaux de formation primaire, et dans c[illegible]es deux classes nous aurons encore à distinguer les thèmes obtenus à l'aide de suffixes qui remontent à la langue proethnique et ceux dont la morphologie paraît exclusivement hellénique.

SECTION Ire. — THÈMES NOMINAUX.

§ 1er. — *Types proethniques.*

(47) I. THÈMES-RACINES. — Il n'y a point, jusqu'à présent, de règle certaine pour la nuance vocalique des thèmes-racines nominaux, d'ailleurs fort rares en grec en dehors de la composition. On trouve indifféremment la racine réduite, comme dans πτύχ-ς (pli), ou normale, comme dans *ἕν-ς (un), ou fléchie, comme dans ὄπ-ς (voix) ; pourtant il semble bien qu'une loi ait dû à l'origine présider à ces formations, puisqu'il en existe une, parfaitement reconnaissable, pour les thèmes-racines verbaux. Le degré normal et le degré fléchi sont sans doute les seuls légitimes à l'origine, au moins dans les thèmes qui ne font point partie d'une composition ; pour le second terme d'un composé, *açva-jŭğ*, σύ-ζυξ, la réduction pourrait s'expliquer à la rigueur par le recul proethnique de l'accent sur le premier terme. Mais l'analogie des cas faibles a introduit le degré réduit aux cas forts, et partant au nominatif, comme, en sens inverse, le degré normal ou fléchi et même l'allongement du nominatif a contaminé les autres cas (1). Au reste, cette altération est bien antérieure à la période hellénique, puisqu'elle se retrouve dans toutes les langues congénères : dès lors elle n'appartient plus à aucun titre à notre sujet.

(1) L'étude de la déclinaison mettra ce point en lumière. V. *inf*, nos 241-246.

48) II. Thèmes en *-e-*, *-o-*, gr. -ε-, -ο-, masculins-neutres en général. — La plupart de ces thèmes sont oxytons et ont la racine fléchie, comme νομ-ό-ς, λοιπ-ό-ς, etc. Cette formation paraît régulière. Si plusieurs de ces thèmes à racine fléchie sont devenus paroxytons, comme νόμ-ο-ς, τόκ-ο-ς, on ne peut dire avec certitude que l'accent se soit déplacé, car la même accentuation s'observe dans toute la famille. Il se peut donc que la langue primitive ait distingué deux classes de thèmes en *-o-* fléchis, les uns oxytons, les autres paroxytons [1]. En tout cas, la différence de signification établie par la langue grecque entre φορ-ό-ς et φόρ-ο-ς, et les similaires, est certainement hystérogène, et due à cette illusion naturelle qui attribue tôt ou tard une valeur dynamique à une nuance de son d'ordre purement mécanique à l'origine.

L'indo-européen avait en outre des thèmes en *-e-*, *-o-*, oxytons, à racine réduite, qui apparaissent surtout en composition. A cette classe appartiennent στρ̥αϐ-ό-ς, ταρ̥σ-ό-ς, ζυγ-ό-ν, et avec régression de l'accent στίχ-ο-ς, (δί-)φρ-ο-ς, etc., enfin avec *e* radical conservé parce qu'il ne pouvait tomber πέδ-ο-ν, ce dernier cas fort rare. La question est de savoir si les thèmes du type πελ-ό-ς et ceux du type ἔρ̥γ-ο-ν, χέρ̥σ-ο-ς rentrent dans cette classe, autrement dit s'ils ont illégitimement recouvré leur *e* radical.

Au premier abord il ne répugne pas d'admettre une classe de thèmes en *-o-*, paroxytons, avec racine normale, car il existe une classe importante de thèmes verbaux de cette nature; mais on ne peut rien conclure des thèmes verbaux aux thèmes nominaux, dont la morphologie paraît absolument distincte [2]. D'autre part il est presque certain que πελ-ό-ς est troublé, car il ne peut sans doute être à la fois oxyton et au degré normal : il faut, ou que l'accent de *πέλ-ο-ς se soit porté sur le suffixe, ou que *πλ-ό-ς ait recouvré son *e*; or cette dernière hypothèse est la plus vraisem-

(1) Saussure, *Mém.*, p. 84.

(2) V. *infra*, n° 91.

blable de beaucoup, appuyée d'ailleurs par le latin *pul-lu-s* (= gr. *πl-ϝό-ς) comparé au grec πελ-λό-ς. Quant au type ἔργ-ο-ν, sans doute on ne peut lui opposer l'éléen ϝάργον, dont l'α est un simple substitut mécanique de l'ε, mais bien le zend *varĕz* (faire) et *vĕrĕz* (ouvrage), dont l'apophonie paraît correspondre à celle du degré normal au degré réduit. On est donc fondé à croire que ces thèmes sont altérés, mais l'altération est en partie proethnique. Les causes qui l'ont déterminée sont, l'analogie des thèmes en *-o-* où l'*e* radical ne pouvait pas tomber, et surtout celle des thèmes verbaux en *-o-* (λέγω, *ἔργω = sk. *vráǵ-ā-mi*), qui précisément exigent l'*e* radical. Elle se conçoit encore mieux en sanskrit, où l'*o* radical se confondait entièrement avec *e* en syllabe fermée.

Le suffixe, non plus qu'en général les autres suffixes en *-o-* (*-e-*), ne subit d'altération que dans les flexions casuelles, où on le retrouvera.

(49) III. Thèmes en *-ea*, gr. -ᾱ, -η, féminins en majorité. — Ces thèmes sont, ou oxytons et réduits, βαφ-ή, φυγ-ή, ou paroxytons à racine normale, ἔρσ-η, λεύκ-η. L'accent est remonté dans les types δίκ-η, λύπ-η. Il est fort curieux que cet oubli de la tonalité régulière soit allé jusqu'à donner une accentuation différente à πάγ-η et ῥαγ-ή, dont cependant l'homomorphisme sautait aux yeux.

Les thèmes du genre de πλοκ-ή, ῥωγ-ή (oxytons et fléchis) ne choquent point à première vue et l'on serait tenté de les envisager comme légitimes au même titre que les masculins du genre de πλόκος; pourtant l'absence presque complète de ces types en sanskrit donne à penser qu'ils sont nés, dans la branche européenne de la famille, de l'analogie des masculins (1). Rien n'est plus plausible que cette conjecture. Nous avons vu déjà naître, dans la famille indo-européenne, par un phénomène d'analogie proethnique, les féminins des thèmes d'adjectifs en *-to-*, *-no-*, *-ro-*, etc. (2). Il n'y a rien

(1) V. Saussure, *Mém.*, p. 82.
(2) V. *supra*, n° 14.

d'étonnant à ce que les langues européennes de la famille aient poussé l'assimilation plus loin et tiré πλοκή de πλόκος à l'imitation de l'apophonie proethnique *ek-wo-s*, *ek-wea*. L'accentuation de πλοκή se serait modelée sur celle du type φυγή.

Bien plus, ce procès une fois admis éclaire d'un nouveau jour l'altération des thèmes en *-o-* ; car, si πλόκος a pu engendrer πλοκή, à plus forte raison le régulier λεύκ-η a-t-il pu agir sur le régulier *λυκ-ό- et le transformer en λευκ-ό-ς, type où la tonalité paraît contredire le vocalisme. Il y a donc eu action réciproque de ces deux ordres de thèmes l'un sur l'autre.

Les masculins de cette classe, très rares en tant que thèmes primaires (v. g (ὁπλο-)μάχη-ς), ne diffèrent des féminins que par le ς désinentiel. Beaucoup d'entre eux sont visiblement hystérogènes, comme πώλης.

Les thèmes redoublés tels que ὀδ-ωδ-ή, ὀπ-ωπ-ή, d'ailleurs fort rares, sont spéciaux au grec et évidemment issus des parfaits redoublés. Ils ont subi les mêmes altérations ; car ἐδ-ωδ-ή, mauvaise imitation de ὀδ-ωδ-ή (1), est une forme aussi corrompue en son genre que ἔδηδα (inf. n° 357) dans le sien, et il en faut sans doute dire autant de ἀγωγή, ἀκωκή, où la nuance ω est empruntée à des parfaits disparus.

(50) IV. Thèmes en *-ei* : 1er ordre, gr. -ῳ, féminins. — Avec une étonnante sagacité, M. Ahrens (2) a reconstruit la forme thématique des substantifs grecs en -ώ, et démontré que cette finale équivalait à -ῴ, -ώι, par suite *-όι* = *-ói* avec l'allongement hystérogène. Trois considérations principales militent en faveur de ce rapprochement : 1° on ne saurait à quelle autre formation proethnique rattacher les noms grecs en -ώ, qui, bien que peu nombreux, ont tous les caractères de l'antiquité la plus respectable ; 2° on ne trouve-

(1) D'après ὀδ-ωδ-ή (= *od-ood-ea* ou *od-eod-ea*), on attendrait *δ-οδ-ή ou *ἐδ-οδ-ή, ou encore *ἐδεδή.

(2) Cf. *K. Z.*, III, p 81 sq.

rait en grec aucun thème qui correspondît au type sanskrit *sákk-ā*; 3° enfin, si les noms grecs en -ώ sont bien les correspondants de ceux en *-ei* (*-oi-*) de flexion forte, ils doivent être homomorphes de ceux en *-eu* de flexion forte, qui, nous allons le voir, sont certainement oxytons; or c'est ce qui se vérifie constamment en grec, Λητ-ώ, πειθ-ώ, ἠχ-ώ, etc. Là, il est vrai, s'arrête le parallélisme : on ne comprend pas pourquoi la racine est normale, tandis que l'accentuation et l'analogie des thèmes en *-eu* exigeraient le degré réduit, ni pourquoi le suffixe a pris en grec d'une manière invariable la nuance *-oi*, ni enfin pourquoi cette formation se restreint à des noms féminins. Il faut que ces thèmes, à raison de leur petit nombre et de leur forme étrange, aient passé par une série de transformations dans le détail desquelles il serait imprudent de vouloir entrer dès à présent; toutefois, parmi les causes perturbatrices que la science découvrira dans la suite, on peut signaler l'influence probable des noms en -ώς (comme ἠ-ώς), dont la déclinaison est toute semblable, bien qu'ils soient d'origine toute différente, et dont le thème contient toujours l'*e* radical.

(51) V. Thèmes en *-ei* : 2e ordre (1), gr. -ι-, -ε*j*-. — Cette classe est aussi obscure que la précédente. Le sanskrit la compose en grande majorité de thèmes oxytons et fléchis, auxquels le grec répond par μολπ-ί-ς (2) et, avec régression de

(1) On sait qu il y a deux sortes de thèmes en *-ei-* (*-oi-*) et de thèmes en *-eu-* les uns, comme Λητ-ώ et Ζ-εύ-ς, suivent les règles ordinaires de la déclinaison et admettent la distinction des cas forts et des cas faibles; les autres obéissent à une flexion d'un genre spécial, qui exige tour à tour l'insertion ou l'expulsion de l'*e* précédant la désinence, suivant que celle-ci commence par une voyelle ou par une consonne : tels sont πόλι-ς πόλε(*j*)-ος et ἡδύ-ς ἡδέ(ϝ)-ος. On oppose souvent ces deux flexions l'une à l'autre, en les qualifiant respectivement de *forte* et de *faible*, et c'est la terminologie de M de Saussure, que j'ai dû suivre à plusieurs reprises, ne pouvant me flatter d'en inventer une meilleure. Il faut pourtant bien reconnaître qu'elle est défectueuse, en ce sens qu'on ne voit aucune raison d'appeler forte la déclinaison ordinaire et faible la déclinaison exceptionnelle : j'ai donc préféré, en thèse générale et autant que faire se pouvait, appeler thèmes en *-ei-* ou *-eu-* du 1er ordre, ceux qui suivent la règle commune, et thèmes en *-ei-* ou *-eu-* du 2e ordre, ceux, beaucoup plus nombreux, qui s'en écartent.

(2) Μολπίς ἐλπίς (Hesych.). C'est le seul de cette classe qui soit resté oxyton, et encore est-il probable qu'il se déclinait μόλπιδος comme ἐλπίδος.

l'accent, στρόφ-ι-ς, etc. Il y a aussi une série peu nombreuse d'oxytons à racine réduite, comme *as-í* (= *ns-éi-*, cf. lat. *ens-i-s*) et *pur-í*, à laquelle pourrait bien appartenir πόλ-ι-ς pour *πολ-ί-ς = *prà-éi-* (1). Les formations qui s'écartent de ces types sont vraiment insignifiantes, comme δῆρ-ι-ς (lutte), qui montre l'*e* radical (soit *dear-i-*), et dont δάρ-ι-ς· σπιθαμὴ Ἀρκάδες (Hesych.) offre vraisemblablement, moins l'accentuation, la forme primitive.

(52) VI. Thèmes en *-eu-*, 1er ordre, gr. -ευ-, -υ-. — Fort maltraités dans leur radical ainsi que dans leurs flexions, ces thèmes sont encore fort peu connus, à l'exception de Ζ-εύ-ς (= *di-éu-*), βοῦς et ναῦς, qui reproduisent fidèlement un type proethnique oxyton à racine réduite. On ne sait que penser du type δρομ-εύ-ς, puisqu'on en est encore à se demander si cette formation est primaire ou secondaire. C'est avec les thèmes secondaires que nous l'étudions. Quant aux très rares thèmes du type νέκ-υ-ς, πλῆθ-υ-ς, s'ils sont troublés, l'altération remonte loin, puisque le zend y répond par *naç-u* : il est vrai que dans *nek-éu-* l'*e* radical ne pouvait pas facilement tomber, et que ce type a fourni un modèle sur lequel d'autres ont pu se mouler. En tout cas ces paroxytons en -υ- sont en trop petit nombre pour qu'on s'y arrête; car le thème ἰχθύ-ς est hors de question, l'ι y étant prothétique et l'υ radical (2) comme dans δρῦς, ὗς.

(53) VII. Thèmes en *-eu-*, 2e ordre, gr. -υ-, -εϝ-. — Ce suffixe est très-commun, et la formation qu'il caractérise s'est conservée très-pure : les thèmes de ce genre sont oxytons et expulsent l'*e* radical, v. g. βαθ-ύ-ς = *bndh-ú-s*, en regard de βένθ-ος = *béndh-os*, (ἐ)λαχ-ύ-ς = *lngh-ú-s*, etc., et les langues congénères montrent le même procès. L'accentuation n'est jamais troublée, mais le vocalisme l'est dans εὐρ-ύ-ς, ὠκ-ύ-ς, ἡδ-ύ-ς : εὐρ-ύ-ς pour *ὑρ-ύ-, sk. *ur-ú-s* a certainement

(1) Cf. Saussure, *Mém.*, p. 254 sq. et surtout p. 264.

(2) Cf. Curtius, *Gdzg5*, p. 676.

subi l'influence de εὖρος ; quant aux deux autres, ce n'est pas en grec qu'ils se sont corrompus, puisque le sanskrit répond par *svād-ú-s* et *āç-ú-s*, au même degré que le latin régulier *ōc-ior*.

Les paroxytons, primitivement oxytons, à racine fléchie, δόρ-υ, γόν-υ [1], n'ont pas d'importance autrement que comme derniers vestiges d'un type qui a pris plus d'extension dans d'autres langues.

(54 VIII. Thèmes en *-je-* (*-jo-*) et *-jea-* [2], gr. -ιε- (-ιο-) et -ία, suffixe assez rare en tant que suffixe primaire. — Il paraît y en avoir deux séries : les uns oxytons à racine réduite, ἄγ-ιο-ς, στύγ-ιο-ς, les autres oxytons à racine fléchie, μοῖρα =* μόρ-*j*α, γλῶσσα = *γλώχ-*j*α, ὄσσα = *ϝόκ-*j*α, tous d'ailleurs devenus paroxytons ou même proparoxytons, puisqu'en grec le suffixe se scinde souvent en deux syllabes. On ignore si tous les thèmes fléchis étaient nécessairement oxytons ; sinon, ceux qui ne l'étaient pas ont pu contribuer à faire reculer l'accent dans les autres. Quant à ceux du type (ἐ)ρείπ-ιο-ς, ils ont été certainement troublés dans leur vocalisme par l'analogie [3].

(55) IX. Thèmes en *-we-* (*-wo-*) et *-wea*, gr. -ϝε- (-ϝο-) et ϝη, de même formation que les précédents. — Cette formation, plus rare encore que la précédente, est facilement reconnaissable dans les deux types πολλή pour *πολ-ϝή = *prà-wéa* (oxyton réduit), et οὖλο-ς pour *ὀλ-ϝό- avec régression de l'accent = *sor-wó-*. Dans ἵππο-ς = *ἐκ-ϝό- [4], l'*e* radical ne

(1) Cf. Saussure, *Mém.*, p. 222.

(2) Si nous écrivons *-je-*, et non *-ie-*, c'est pour nous conformer à la transcription usuelle, et non pour nous inscrire en faux contre les conclusions du remarquable mémoire de M. Havet, inséré aux *Mém. de la Soc. de Ling.* II, p. 177 sq. et confirmé *ibid.* p. 321 sq.

(3) Cf. le verbe (ἐ)ρείπ-ω.

(4) L'équivalence ι pour ε est encore incompréhensible. Si les langues congénères ne témoignaient si unanimement en faveur de l'*e* proethnique, ne serait-on pas tenté d'expliquer *ἴκϝος par *κ-ϝό-ς, racine réduite avec prothèse, comme ἴσ-θι (sois) par ἴ-σ-θι = *σ-θι ?

pouvait guère tomber, car la racine n'eût plus été reconnaissable; d'ailleurs la perturbation est proethnique. Faute de termes de comparaison en nombre suffisant, on ne s'explique pas λαιό-ς = *λαι-ϝό-, lat. *læ-vu-s*, où la racine ne paraît ni réduite ni fléchie.

(56) X. Thèmes en *-wós-*, *-us-*, gr. -ϝότ-, -υσ-. — Ce suffixe, très-commun en grec est peut-être un élargissement du précédent. Mais il ne se comporte pas tout-à-fait de même. Il exige régulièrement la racine redoublée et réduite et s'est restreint, là où il a persisté, c'est-à-dire en sanskrit et en grec, à la formation du participe du parfait, v. g. *vi-vid-vás-*, *ϝε-ϝιδ-ϝότ-, d'où εἰ-δώς. Le grec a conservé intacte l'accentuation proethnique; mais au contraire le vocalisme fléchi du singulier du parfait indicatif, λέ-λοιπ-, s'étant introduit dans toutes les autres formes de ce temps, a aussi infecté le participe, et l'on a presque partout le type λε-λοιπ-ότ- au lieu de *λε-λιπ-ότ- = i.-e. *re-rik-wós-* : ce que l'étude de la conjugaison fera mieux ressortir.

Les altérations du suffixe appartiennent aux analogies de la déclinaison. Mentionnons seulement en passant le beau reste d'apophonie antique que présente le féminin λε-λοιπ-υῖα = *re-rik-ws-jéa*, où l'*o* suffixal tombe par suite de l'affixation du nouvel élément *-je-* (1). Quant aux types γε-γα-ῶτ-, τε-θνη-ῶτ-, où l'ω persiste dans toute la flexion, ils présentent un allongement illégitime qui procède comme dans εὔ-ωπ-, de l'extension de la longue du nominatif aux autres cas, s'il n'est un effet accidentel de la chute du ϝ.

(57) XI. Thèmes en *-en-* (*-on-*), gr. -εν-, -ον-. — Il ne nous appartient pas de rechercher ici dans quelles conditions et pour quelles causes la voyelle du suffixe peut revêtir tour à tour les deux aspects *e* et *o*. Il suffit de constater ce phénomène et de poser en fait que les deux suffixes -εν- et -ον- n'en font qu'un, ce que démontre irréfutablement l'apo-

(1) V. *sup.*, n° 54.

phonie φρ̥-έν- (ἄ-)φρ-ον- (φρήν ἄφρων). Celle-ci, comparée avec l'apophonie inverse αἰδ-όσ- (ἀν-)αιδ-έσ- (αἰδώς ἀναιδής), donne à penser que l'*e* et l'*o* s'équivalent exactement et se remplacent l'un l'autre en vertu d'un mécanisme qui exige *o* dans le composé quand le simple montre *e*, et réciproquement. Et c'est là un des faits qui prouvent à l'évidence qu'il n'y a en réalité aucune gradation de *e* à *o*, et que les termes, 1er *degré*, 2e *degré* de la racine sont tout à fait impropres à désigner ces deux états du même phonème.

Quoi qu'il en soit, en ce qui concerne le vocalisme du thème et l'accentuation, les exemples les plus anciens et les plus sûrs, tant en grec que dans le reste de la famille, s'accordent à montrer les thèmes en -εν- oxytons et à racine réduite : v. g. φρ̥-έν- (φρήν) = *bhr̥-én-*, ῥήν (brebis) (1) pour *ϝρ̥-έν- = *wr̥-én-*, ἄρ̥σ-εν- (ἄῤῥην) = sk. *vr̥š-an-*, et κύων pour *κυ-όν- = *kw-ón*, avec régression de l'accent dans ces deux derniers. Les flexions presque pures de *ϝρ̥-έν- et de *κυ-όν- prouvent la haute antiquité de ces deux types (2). Beaucoup plus récentes paraissent être les formations qui montrent l'*e* radical, comme *πευθ-έν-, εἰκ-όν- (πευθήν, εἰκών) : l'une a été influencée par πεύθομαι, l'autre par un verbe *εἴκω disparu, dont l'existence est bien démontrée par le parfait ἔοικα et son participe εἰκώς. Malheureusement l'on n'a pas la même ressource pour l'explication de τέρ̥-ην, thème très ancien qui est troublé au double point de vue du vocalisme et de l'accentuation. L'allongement hystérogène que nous avons signalé au début de cette Ire partie (n° 38) et rapporté, en partie du moins, à un phénomène analogique, a aussi très fortement sévi sur cette classe : accusatifs λειχ-ῆν-α, πευθ-ῆν-α, τριβ-ῶν-α.

(58) XII. Thèmes en *-me-* (*-mo-*) et *-mea*, gr. -με- (-μο-) et -μη. — Nous retrouvons ici les deux séries, dont l'une réduit la racine en accentuant le suffixe, sk. *idh-má-s* (combus-

(1) Dans πολύ-ῤῥην, et ῥάνα· ἄρνα, Ῥωμαῖοι δὲ βάτραχον (Hesych.).

(2) V. *inf.*, n° 254.

tible), *judh-má-s* (combat), gr. ἀκ-μή, πυγ-μή, et dont l'autre fléchit la racine en portant l'accent, tantôt sur la syllabe radicale, tantôt sur la syllabe suffixale, sk. *dhár-ma-s* (règle), *ghar-má-s* (chaud), gr. οἶ-μο-ς, λοι-μό-ς. A cette série appartient φλογ-μό-ς, qui paraît régulier et ne l'est point : il est en effet, comme φλόξ, dérivé suivant la loi générale d'une racine φλεγ ; mais celle-ci est imaginaire et suggérée seulement par l'existence du verbe φλέγ-ω, corruption pour *φλήγ-ω, racine *bhreag*, lat. *flag-r-are*.

A la règle de l'expulsion de l'*e* font exception : δεσ-μό-ς, où l'*e* ne pouvait pas tomber ; θερ-μό-ς et θέρ-μη, que contredit si manifestement le latin *for-mu-s*, et que l'analogie de θέρος, θέρομαι a pu substituer au régulier *θορ-μό- ; enfin des créations beaucoup plus récentes, comme κευθ-μό-ς, δειμό-ς, qui se sont modelées sur les neutres en -μα par suite de la similitude extérieure qui les en rapprochait ; précisément ces neutres, on va le voir, exigent l'*e* dans la racine (1). Il est assez curieux que ces thèmes hystérogènes à racine non réduite aient tous l'accent sur le suffixe. Il semble que la conscience linguistique ait voulu les légitimer en leur imposant rigoureusement une accentuation à laquelle même les plus légitimes n'étaient pas toujours restés fidèles.

(59) XIII. Thèmes en *-men-*, *-mon-* (masculins) et *-mn-* (neutres), gr. -μεν-, -μον- (-μων-) et -μα. — L'accord entre les diverses langues de la famille est manifeste dans cette classe : les thèmes formés à l'aide de ces suffixes sont au degré réduit quand le suffixe contient *e*, et au degré normal quand il l'expulse ou le fait permuter en *o*, jamais d'ailleurs au degré fléchi, excepté dans οἶ-μα, thème très-ancien, qui a été corrompu par l'influence de οἶ-μο-ς (2). Exemples : 1° πυθ-μήν, λι-μήν ; 2° τέρ-μων, τλή-μων, λειμών (ce dernier est devenu oxyton sous l'influence de λιμήν) ; 3° σπέρ-μα, ζεῦγ-μα, etc. L'accentuation est troublée çà et là,

(1) La formule précise est κευθμός : κεῦθμα = δεσμός : δέσμα.

(2) La formule précise est οἶμα : οἶμος = δέσμα : δεσμός.

mais se conserve toujours pure dans les neutres en -μα. Les irrégularités du vocalisme ne sont en général qu'apparentes; pourtant la 2e série a le degré réduit dans ἄκ-μων et ἴδ-μων. Il n'y a rien à ajouter à la lumineuse explication que donne M. de Saussure de l'analogie, d'ailleurs proethnique, qui a créé *ϝίδ-μον- pour *ϝείδ-μον- (1), sinon qu'elle s'applique exactement, *mutatis mutandis*, à ἄκ-μον-. Parmi les neutres, δόγ-μα et ὄν(ο)-μα ont aussi la racine réduite, autant qu'on en peut juger; mais, faute d'en bien connaître la forme radicale, on doit renoncer à rendre compte de la perturbation qu'ils ont subie. Enfin le suffixe -μον- est parfois troublé, et l'on trouvera plus loin un essai d'explication des hystérogènes en -μῶν- (2).

(60) XIV. Thèmes en *-ne-* (*-no-*) et *-nea-*, gr. -νε- (-νο-) et -νη, suffixe assez rare, et accessoirement *-nei-*, *-neu-*, gr. -νι-, -νυ-, plus rares encore. — Les deux séries d'oxytons sont représentées, à l'accentuation près, par οἶ-νο-ς (3), θρό-νο-ς, πόρνη, pour le degré fléchi, et par ὕπ-νο-ς (= *sup-nó-*), τέκ-νο-ν, où l'*e* radical ne pouvait pas tomber, pour le degré réduit. L'accentuation est restée régulière dans ποι-νή (1re série) et dans σεμ-νό-ς (= *σεβ-νό-), στεγ-νό-ς (2e série), où l'*e* devait subsister. Elle l'est également dans φερ-νή, dont le vocalisme est troublé sans qu'on en puisse indiquer la cause avec certitude; toutefois, si ce thème n'est point pour *φορ-νή, mais pour *φαρ-νή (2e série), on remarquera que pas un dérivé de la racine φερ n'en a conservé le degré réduit à *r*-voyelle, si ce n'est φαρέτρα et φάρμακον, qui sont douteux. Quant à δει-νό-ς, il a subi la même influence qui a sévi sur δει-μό-ς et δει-λός. Somme toute cette classe a été très-peu altérée par l'analogie. Les suffixes -νι- et -νυ- sont absolument sans intérêt.

(1) *Mém.*, p. 182, i. n.

(2) V. *infra*, n° 125.

(3) Qui n'est pas contredit par le latin *vei-no-m* = **voi-no-m* (*Bull. Soc. Ling.*, n° 21 p. 42).

(61) XV. Thèmes en *-méne-*, *-mne-* et *-moné-* (*-monéa*), gr. -μενε- (-μενο-, -μένη), -μνε- (-μνο-, -μνη) et -μονή. — La plus répandue de ces formes en grec est la première, qui devait jadis s'accentuer sur la pénultième. Le sanskrit *sa-sr-mānā́* est oxyton, il est vrai; mais le suffixe y correspond à -μονό- et non à -μένο-; d'ailleurs l'accentuation régulière d'un type -μενο-, conservant l'*e* du suffixe est bien -μένο-, tandis que -μονό- et -μνό- seraient régulièrement oxytons. Il semble donc, chose singulière, que les participes du parfait médio-passif comme λε-λειμ-μένο-ς aient conservé l'accentuation primitive, tandis que dans les autres formations en -μενο- et dans celles en -μνο- l'accent est remonté. Mais on ne saurait dire pourquoi l'accent a eu plus de fixité dans le premier cas que dans les autres. Quant à -μονή, l'accent y est resté sur la finale.

De cette place de l'accent, il est aisé d'inférer le degré réduit de la racine, que montrent en effet constamment, et les langues congénères, et le grec lui-même, dans les formations primaires très-peu nombreuses dans lesquelles entrent ces suffixes. Pour le premier l'on a θέ-μενο-ς, δό-μενο-ς, τι-θέ-μενο-ς, etc.; l'*e* radical des participes du parfait passif comme λε-λειμ-μένο-ς est une intrusion analogique qui n'offre aucune difficulté et qu'expliquera la conjugaison. La seconde et la troisième série ne contiennent guère que des formations hystérogènes : στρω-μνή est régulier, avec l'allongement des thèmes à métathèse, et χαρ-μονή (racine réduite, cf. χάρ-ι-ς et χαίρω) est absolument irréprochable; mais φλεγ-μονή est tiré d'un thème verbal corrompu, et πεισ-μονή, κλαυθ-μονή se sont formés à une époque où toute apophonie était devenue impossible.

(62) XVI. Thèmes en *-re-* (*-ro-*) et *-rea*, gr. -ρε- (-ρο-) et -ρᾱ. — 1° Oxytons (1) fléchis : σφοδ-ρό-ς, et, avec régression de l'accent, δῶ-ρο-ν, χώ-ρα. — 2° Oxytons réduits : (ἐ)ρυθ-ρό-ς, λυπ-ρό-ς, et, avec régression de l'accent, ἄκ-ρο-ς.

(1) Ou paroxytons. Nous rappelons encore une fois que l'accentuation est variable et douteuse.

La plupart des exceptions sont d'une parfaite limpidité. Ainsi φαιδρός est certainement pour *φαδ-ρό- (= *bhad-ró-* ou *bhnd-ró-*), avec un ι épenthétique auquel l'influence analogique de φαίνω ne saurait être étrangère. Au lieu de λαμπ-ρό-ς, on attendrait *λαπ-ρό- = λ*m*π-ρό-, comme dans λαπή et le latin *limpidus* = **lemp-ido-*; mais tous les dérivés de la racine λεμπ ont été à tel point troublés qu'on ne trouve plus trace de sa forme primitive, si ce n'est par conjecture dans ("O)λυμπ-ο-ς, éolien pour *"Ολομπ-ο-, racine fléchie avec ο prothétique. Quant à δει-λό-ς, βη-λό-ς et quelques autres, on voit bien qu'ils se sont dirigés sur δεῖ-μα, βῆ-μα, comme les thèmes en -μό- et en -νό- que nous venons d'étudier.

(63) XVII. Thèmes en *-te-* (*-to-*) et *-tea*, gr. -τε- (-το-) et -τη. — Il est difficile de trouver, soit dans la langue grecque, soit dans toute autre, une classe de thèmes plus profondément troublée que celle des oxytons en *-té-*, qui se sont presque restreints en grec à la fonction de noms verbaux. Et ce qu'il y a de remarquable, c'est que leur accentuation est demeurée intacte, tandis que leur vocalisme était presque partout contaminé par celui du thème verbal d'où on les a crus dérivés et dont ils étaient morphologiquement aussi indépendants que les formations en *-me-*, *-ne-*, *-re-* ou tout autre suffixe. Sans doute, le grec possède encore de beaux restes de l'antiquité dans σ-τό-ς (*sta-tó-*), πισ-τό-ς, κλυ-τό-ς, θε-τό-ς, σπαρ-τό-ς (*spr-tó-*), τα-τό-ς (*tn-tó-*), et autres similaires à racine réduite; mais combien d'anomalies ne présente-t-il pas, répondant au sk. *bhr-tá-s* par φερ-τό-ς, au lat. *frăc-tu-s* par ῥηκ-τό-ς, au lat. *lĭc-tu-s* par λειπ-τό-ς, etc.! On ne peut douter que les thèmes des formes verbales φέρω, λείπω, ῥήξω (fut.), contenant tous l'*e* radical suivant la règle de leur formation, n'aient produit ces altérations (1). Cette influence paraît même si énergique, si étendue et, disons-le, si naturelle, qu'il y a lieu de se demander, non comment

(1) L'analogie est partie, comme d'habitude, de thèmes où l'*e* radical ne pouvait tomber. Formule φερτός : φέρω = δεκτος : δέχομαι.

elle a pu s'exercer, mais comment certains thèmes en ont été préservés. La réponse à cette question est assez aisée, bien que multiple. L'analogie n'a pas atteint, parmi les noms verbaux : 1° ceux dont le thème verbal correspondant présentait souvent le degré réduit, en sorte que leur propre vocalisme ne semblait rien avoir d'insolite, στα-τό-ς, θε-τό-ς ; 2° ceux en regard desquels il n'existait point de thème verbal en -ο-, mais un autre, de formation différente, admettant la réduction de la racine, comme κλυ-τό-ς, qui n'a point de corrélatif *κλεύ-ω, mais bien κλύω = *κλυ-*j*ω ; 3° ceux dont le vocalisme *sui generis* était très différent de celui du thème verbal correspondant, comme τα-τό-ς, qui ne pouvait guère être influencé par τείνω. Telles sont les principales causes qui ont fait obstacle à la contagion et conservé quelques types proethniques (1).

Le suffixe verbal -τέο-, quelle qu'en soit d'ailleurs l'origine (2), se comporte exactement comme le précédent, auquel il ne fait que se substituer. Ici aussi l'analogie a fait son œuvre.

Les oxytons ou paroxytons en -το- à racine fléchie sont naturellement beaucoup moins nombreux que les oxytons réduits et ne présentent d'ailleurs aucune particularité intéressante. Exemples : βρον-τή, μορ-τό-ς (Hesych.), νόσ-το-ς, χόρ-το-ς, κοί-τη.

Les noms d'agent en -τη-(ς), suffixe extrêmement rare en tant que primaire, ne diffèrent pas des précédents et obéissent aux mêmes règles. On trouve le degré réduit dans κρι-τή-ς, (παν-)όπ-τη-ς et la racine fléchie dans (κυνο-)φόν-τη-ς.

(1) Il faut aussi remarquer que quelques thèmes se sont conservés en tant qu'adjectifs réputés indépendants des verbes à thème en *e* auxquels ils correspondaient : le contraste de l'adjectif πιστός et du verbal πειστέον est tout-à-fait instructif à cet égard, comme celui de l'archaïque φυκτός auquel se substitue φευκτός nous éclaire sur les progrès incessants de cette corruption, qui eût peut-être fini par envahir tous les thèmes en *-tó-*. Dans les numéraux l'apophonie s'est assez bien conservée, v. g. πεμπ-τό-ς = *penk(e)-tó-s*, ἑ-κα-τό-ν (pour *ἀ-κα-τό-ν?) = *sm-kn-tó-m*.

(2) Cf. Schleicher, *Cpd.*[4] p. 381 ; Curtius, *Vb.*[2], II. p. 384 sq., et G Meyer, *Gr. Gram.*, § 600.



Il est vrai que (εὐ-)έκ-τη-ς montre l'*e* radical; mais, si l'on rattache ἐχ à la racine *segh*, on voit que l'*e* ne pouvait pas tomber, et même si on le fait dépendre de la racine *wegh*, on obtient une réduction en *υχ = *wgh*, qui eût été presque inintelligible, et dont en tout cas aucune autre trace n'existe plus en grec.

(64) XVIII. Thèmes en *-tei-*, gr. -τι- (-τεj-) et -σι- (-σεj-), suffixe aussi répandu que le précédent et formation troublée par les mêmes causes. Ici l'accentuation même n'a point survécu, car l'accent est remonté partout, jusque dans les thèmes où la réduction de la racine s'est conservée, et l'on a κάρ-σι-ς = *kr-téi-*, τά-σι-ς = *tn-téi-*, φά-τι-ς, πό-σι-ς, tout comme δέξι-ς pour *δεχ-σί- = *degh-téi-*, où l'*e* radical devait subsister, et λεῖψι-ς, δεῖξι-ς, ζεῦξι-ς, etc., où il est resté à l'imitation de δέξι-ς et d'après l'analogie δέχομαι : λείπω. Les formations secondaires, fort nombreuses dans cette classe, et d'ailleurs insusceptibles de subir aucune apophonie radicale, v. g. εὕρε-σι-ς : εὕρ-ε-, ont peut-être aussi joué un rôle dans cette assimilation. Au surplus, le sentiment linguistique a montré ici encore l'étonnante logique qui préside à presque toutes ses formations : il est certain en effet que λειπτός appelait fatalement λεῖψις.

Les deux types μῆ-τι-ς ot μάν-τι-ς, issus, l'un de rac. *mea*, l'autre de rac. *men*, devaient confluer en *μα-τί-, qui représenterait à la fois *ma-téi-* et *mn-téi-*. Ce qui s'est passé ici confirme notre hypothèse sur l'origine de μανθάνω (1) : l'*a* du premier type s'est insinué dans le second à l'époque où la nasale sonante n'avait pas encore donné α, et en a fait *μαν-τί-. La corruption de μῆ-τι-ς est moins aisément explicable, en présence des formes comme (με-)μα-ώς et (αὐτό-)μα-το-ς, qui toutes appelaient le degré réduit. On peut seulement entrevoir qu'après régression de l'accent la syllabe μά s'est allongée sous l'influence de la longue que présentaient les thèmes similaires, mais la formule précise ne

(1) V. *supra*, n° 48.

saurait se poser. L'analogie la plus vraisemblable est celle de l'allongement hystérogène des thèmes à métathèse, comme (βού-)βρω(σ)-τι-ς, qui a certainement agi sur (ἄμ-)πω-τι-ς = (ἀνά-)πο-σι-ς [1].

Le suffixe -σία, qui n'est qu'un élargissement du précédent [2], se comporte comme lui en formation primaire, v. g. θυ-σία.

(65) XIX. Thèmes en *-teu-*, gr. -τυ- (-τεϝ-) et exceptionnellement -συ-, de même formation que les précédents, du reste en fort petit nombre. — L'homomorphisme indique une série d'oxytons réduits que représentent, avec altération des flexions casuelles, κρα-τύ-ς [3] (gén. κρα-τύ-ος pour *κρα-τεϝ-ος) et, avec régression de l'accent, ἄσ-τυ = *ϝασ-τύ. Dans βρω-τύ-ς la longue vient de la métathèse. Mais il y a en outre des traces incontestables d'une série de paroxytons fléchis, à laquelle appartiennent sk. *vās-tu* (maison) = *wóas-teu-* [4], et gr. οἰ-σύα, avec suffixe -σύα = -συ- + -*jā*.

(66) XX. Thèmes en *-ter-* et *-tor-*, gr. -τερ- et -τορ-, noms de parenté et noms d'agent — Les questions soulevées par ces thèmes étranges, qui se présentent sous les aspects les plus variés, sont tout à fait inextricables, et M. de Saussure renonce complètement à les résoudre [5]. Ce n'est pas nous qui oserons nous hasarder en un tel labyrinthe. Bornons-nous à dégager les points qui se laissent le plus aisément entrevoir :

1° Le suffixe -τέρ- des noms de parenté portait certainement l'accent et réduisait la racine, πα-τήρ, θυγ(ά)-τηρ : dans

(1) D'après M. Osthoff, le suffixe -τι- ne pouvait phoniquement permuter en -σι- qu'après une voyelle, tout au plus encore après une nasale ou une vibrante, jamais après une explosive. Le type λεῖψις, πεῖσις. etc. (pour *λεῖπ-τι-, *πεῖθ-τι-) serait donc refait par analogie sur les types réguliers στάσις, θέσις, etc. *Vb.*. p. 178.

(2) -σία = -σι- + -*jā*. V. *infra*, n° 117.

(3) Pour *κρατ-τύ-, cf. κάρτερος.

(4) D'après cela, on voit que le grec ἄσ-τυ serait avec le sanskrit *vās-tu* (paroxyton) dans le même rapport de vocalisme que le grec ὕπ-νο-ς avec le sanskrit *svápna-s*.

(5) *Mém.*, p. 282.

ces conditions, on ne comprend pas le vocalisme de μή-τηρ, thème très-ancien, dont l'altération, si tant est qu'il soit altéré, serait d'ailleurs proethnique.

2° L'apophonie πα-τήρ, ἀ-πά-τωρ est la même que celle de φρήν, ἄ-φρων, déjà signalée, et n'implique aucune corruption du suffixe primitif.

3° Le suffixe -τέρ- des noms d'agent (-τῆρ- avec allongement postérieur) paraît être le même que le précédent et exiger aussi la réduction de la racine, v. g. δο-τήρ; mais le type πεισ-τήρ à racine pleine s'est propagé par suite de l'analogie de πείθω, en même temps que les types πεισ-τό-ς, λεῖψι-ς, qu'on a déjà expliqués. Il est naturel, en effet, que le nom d'agent ait subi l'influence du thème du verbe dont il semblait dépendre. Toutefois, cette explication n'a rien de spécial au grec, puisque pareille perturbation se rencontre déjà en sanskrit.

4° Le grec tendrait à indiquer que le suffixe -τορ- formait des paroxytons à racine pleine non fléchie, comme δώτωρ, βώτωρ (1); mais, outre que beaucoup de noms d'agent en sanskrit ont à la fois *-tor-* (sk. *-tār-*) comme suffixe et présentent pourtant la racine réduite (2), le thème latin *dă-tor-* doit suffire à prévenir sur ce point une conclusion précipitée. Il y a là un tissu de contradictions trop serré pour qu'on en aperçoive la trame.

5° La confusion des deux types δοτήρ et δώ-τωρ produit en grec un type δώ-τηρ ou δω-τήρ (l'accentuation paraît flottante), βω-τήρ, etc., ce dernier condamné par les meilleures autorités grammaticales.

6° Les formations où entre le suffixe *-tro-*, gr. -τρο- et -τλο-, qui dépend du précédent en tant du moins que fonctionnellement les noms d'instrument dépendent des noms

(1) Malgré ἵσ-τωρ (pour *εἴσ-τωρ), lequel paraît résulter de la même action d'analogie que ἴδ-μων. V. Saussure, *Mém.*, p. 182 i. n.

(2) Il serait abusif et vraiment arbitraire de supposer que ces thèmes en *-tor-* ont été troublés par l'analogie de ceux en *-ter-*. On ne voit pas sur quoi s'appuierait pareille hypothèse, contredite d'ailleurs par les formes latines.

d'agent (1), ne sont pas moins obscures ni moins sujettes à controverse. On s'attendrait à l'accentuation du suffixe et à la réduction de la racine, et c'est bien en effet ce que montrent la plupart des exemples tirés du paléoslave, v. g. *ši-lo* (alène), *grŭ-lo* (gorge), et du grec, sauf la régression de l'accent, νίπ-τρο-ν, βά-θρο-ν = *gm-tró-* ou *ga-tró-*, χύ-τλο-ν, θύ(σ)-θλο-ν, etc.; car ῥή-τρα et (ion.) φρή-τρη ne paraissent présenter que l'allongement dû à la métathèse. Mais voici que le sanskrit répond par de nombreux paroxytons fléchis, tels que *çrō-tra-m* (oreille), *gā-tra-m* (membre) = i.-e. *góa-tro-*, *vás-tra-m* (vêtement), avec lesquels s'accordent le latin *claus-tru-m* et le gothique **blōs-tra-* (2). Bien plus, dans l'oxyton sanskrit *vak-trá-m* (bouche) on constate aussi le degré fléchi ou tout au moins la racine pleine, au lieu du régulier **uk-trá-*. Que conclure de là, sinon que, dès la période proethnique, cette classe a été très-profondément troublée, en même temps que celle des noms d'agent et sans doute par une cause semblable, qu'il faut se résigner à ignorer jusqu'à plus ample informé? En tout cas. c'est le grec qui semble avoir le mieux conservé le vocalisme primitif, et les quelques thèmes qui montrent l'*e* radical, comme κέν-τρο-ν, sont des legs de l'indo-européen (3).

(67) XXI. Thèmes en *-teat-*, grec -τητ-. — Cette formation devait, à plus forte raison, eu égard à ce qui se passait dans ces dernières, réduire la racine, puisqu'elle accentuait certainement le suffixe, v. g. ἐσ-θής = **ϝεσ-τήτ-ς*. Cependant ce thème lui-même montre la racine pleine, au lieu de *ὑσ-τήτ- qu'on attendrait. Mais la comparaison du sk. *vás-tra-m* et

(1) Morphologiquement nous devrions comprendre dans une seule division distincte les thèmes en *-téro-* (gr. -τερο-), *-toró-* (lat. *-toro-*, *-tūro-*) et *-tró-* (gr. -τρο-, lat. *-tro-*), comme nous l'avons fait plus haut, n° 61, pour les suffixes -μενο-. μονή et -μνο-. Mais si ces thèmes se rapprochent les uns des autres au point de vue morphologique, ils diffèrent du tout au tout au point de vue fonctionnel : -τερο- en grec ne forme que des comparatifs, et -τορο- est si rare (cf. Schleicher, *Cpd*4, p. 430) qu'on peut le négliger. Force est donc bien de les étudier séparément. On trouvera -τερο- plus bas, n° 72.

(2) Restitué d'après vx-ht-all. *bluostar* (victime). V. *Cpd*4 p. 434.

(3) V. *Gdzg*5, p. 742.

du lat. *ves-ti-s*, thèmes absolument identiques, sauf la différence du suffixe, indique que cette altération ne s'est pas produite en grec et que bien avant la période hellénique la racine *wes* (vêtir) avait complètement perdu la faculté de se réduire. Au reste le suffixe primaire -τητ- est beaucoup trop rare pour nous arrêter davantage.

(68) XXII. Thèmes en *-ńt-* (1), gr. -ντ-, faisant fonction de participes actifs. — Toutes les langues indo-européennes s'accordent sur la réduction de la racine devant le suffixe primaire *-ńt-*; et le grec obéit à la loi générale, θέ-ντ-, τι-θέ-ντ-, στά-ντ-, ἱ-στά-ντ-, δό-ντ-, δι-δό-ντ- (θείς, τιθείς, στᾶς, ἱστᾶς, δούς, διδούς), etc. Il y a peu de formes où le vocalisme proethnique se dégage avec plus de netteté. Un seul point est encore douteux, ou du moins tenu pour douteux par M. G. Meyer (2), car les autres linguistes sont unanimes à résoudre la question comme l'ont fait Bopp et Schleicher : c'est l'identité du suffixe qui a donné θείς τιθείς dans les participes athématiques avec celui d'où est provenue la finale sans sigma des participes thématiques, ἰδών, φέρων. Qui a raison, du grec, qui possède deux finales si nettement distinctes, ou des autres langues de la famille, qui s'accordent à les confondre ? La question nous paraît fort délicate, et, jusqu'à présent, insoluble ; mais heureusement nous n'avons pas à nous prononcer sur le mérite des deux opinions en présence ; car, si tant est qu'il se soit produit ici une corruption analogique, ce sont les langues autres que le grec qui l'ont subie, et c'est le grec au contraire qui reflète dans toute sa pureté le dimorphisme proethnique.

C'est un problème moins obscur mais néanmoins assez compliqué qui se pose à propos des trois formes ἴ-ο-ντ- (ἰών) ἔ(σ)-ο-ντ- (homér. ἐών) et (ὀ)δ-ό-ντ- (ὀδούς), participes athématiques qui semblent bien au premier abord avoir subi l'ana-

(1) V. Osthoff, *K. Z.*, XXIII, p. 579 sq.

(2) V. *Gr. Gramm.*, § 318, Anm., et, en sens contraire, les autorités citées *ibid.* par le savant et consciencieux linguiste.

logie des participes thématiques comme φέρων. Pourtant le latin répond au premier, non seulement par *i-ent-* = ind.-eur. *i-ṅt-* avec nasale sonante accentuée, mais encore par *e-unt-*, qui paraît même montrer la forme pleine de la racine (*ei-unt-*?). Le second est certainement hystérogène quant au radical, qui devrait être σ-, tel que le montre le participe le plus usité ὤν = *σ-όντ- avec chute de l'aspiration par analogie de εἰμί; mais, quant au suffixe, il est également difficile de rien affirmer, puisque le latin a en même temps *s-ent-* (*Dii consentes*) et *s-ont-* (*sons*, coupable). Enfin (ὀ)δ-ό-ντ- n'a pas de corrélatif latin, il est vrai, puisque *d-ent-* ne montre que la nasale sonante, et l'on ne peut pas non plus se fonder sur la contraction ὀδούς pour soutenir que l'ο de ὀδόντ- est d'une autre nature que celui de φέροντ-; car le parallélisme, troublé en vieil-ionien et en attique, se rétablit en néo-ionien par la forme ὀδών (1) identique à φέρων. Mais l'accentuation si pure de ὀδ-όντ- fait qu'on répugne à croire ce thème corrompu; et d'ailleurs quelle apparence que les participes thématiques aient pu troubler par leur analogie une forme, participiale sans doute à l'origine, mais devenue de très bonne heure purement nominale dans la langue courante, qui n'en pouvait plus soupçonner l'étymologie?

On voit combien sont embarrassantes ces considérations contradictoires. L'explication par l'analogie est toujours aisée; mais c'est précisément parce qu'elle est trop aisée qu'il s'en faut défier. Et cependant, à moins d'une analogie gréco-italique pour les deux premiers cas, exclusivement hellénique pour le troisième, on ne voit vraiment pas d'où serait provenu l'ο de ces trois formes, sinon de la nasale sonante elle-même, par une filiation encore bien obscure, sur laquelle M. de Saussure, qui émet l'hypothèse, ne nous paraît pas s'expliquer avec une suffisante netteté (2). La question reste en suspens, mais malgré les doutes accu-

(1) Herod., VI, 107.

(2) *Mém.*, p. 259.

mulés autour d'elle la solution par l'analogie est encore la plus vraisemblable.

(69) XXIII. Thèmes en *-es-* (*-os-*). gr. -εσ- (-ος), neutres en grande majorité. — La règle des formations de cette espèce est d'une simplicité et d'une rigueur étonnantes, au moins pour la série des paroxytons, la seule qui compte en grec un nombre imposant de représentants. On a déjà vu [1] que les thèmes en *-es-* ont la racine pleine : en latin *foid-es-* (*foedus*) et *pond-es-* (*pondus*) sont fléchis, mais les autres mots comme *op-us*, *on-us*, proviennent de thèmes qui ont *o* dans la racine et sont oxytons avec racine réduite, tout comme *voln-us*, lequel nous reporte à une racine pleine *wren*, qui est celle du sk. *vran-á-m* (blessure). Les exemples tirés du sanskrit ne sont pas moins affirmatifs, et le grec ne déroge guère non plus à cette loi si claire, v. g. μέν-ος, γέν-ος, κλέ-ος = κλέϝ-εσ- (rac. *kreu*), μῆκ-ος (= *méak-os*, cf. racine réduite *mak* dans μακ-ρό-ς), (ἔ)ρευθ-ος, opposé à (ἐ-)ρυθ-ρό-ς, etc. Les exceptions sont : au degré réduit, βάθ-ος, θάρσ-ος, βάρ-ος, τάχ-ος, qui ont suivi l'analogie de βαθ-ύ-ς, θαρσ-ύ-ς [2], etc., et πάθ-ος, doublet hystérogène du régulier πένθ-ος, dû probablement à l'influence du verbe παθεῖν, mais sans qu'on puisse dans ce cas trouver une formule précise d'analogie, enfin ἄγ-ος (cf. sk. *āgas*) et ἅγ-ος, qu'il faut rapprocher de ἅγιος et ἅγιος ; au degré fléchi, ὄχ-ος, pour *ἔχ-εσ-, forme régulière attestée par Hésychius (ἔχεσφιν· ἅρμασιν, ἢ μᾶλλον ὄχεσφιν) et troublée par la tendance à assimiler à ὀχέω un thème qui dans ἔχω n'avait plus du tout le sens de *vehere*, et δυσ-πον-ής [3], dû à un passage anormal du mot πόνος à la déclinaison périttosyllabique, phénomène pareil à celui que nous avons constaté dans *pondus*.

Le sanskrit accuse en outre une série d'oxytons à racine réduite, dont le type est *uš-ás-*, et dont le grec a conservé

(1) V. *supra*, nº 10.

(2) Formule βάθος : βαθύς = ἦδος : ἡδύς, ce dernier altéré proethniquement, *sup.*, nº 58. Le régulier βένθος s'est néanmoins maintenu.

(3) Hom. *Odyss.*, Ξ, 498.

deux représentants probablement très altérés dans αἰο-όσ- (αἰδ-ώς), dont l'étymologie est inconnue, et dans ἠώς = *αὐσ-όσ- (cf. lat. *aur-ōr-a*). Cette classe, si maltraitée qu'elle nous apparaisse, a pu avoir sur la précédente une influence qui mérite de fixer notre attention.

En effet, si le vocalisme radical des thèmes en -εσ- est d'une pureté presque irréprochable, on n'en saurait dire autant du vocalisme suffixal et de l'accentuation. Dans les thèmes qui font fonction d'adjectifs, la voyelle du suffixe a toujours la nuance *e*, même au nominatif, tandis qu'au nominatif-accusatif des thèmes qui jouent le rôle de substantifs elle est au degré fléchi. De plus les paroxytons réguliers en -εσ- deviennent oxytons en passant du sens de substantifs au sens d'adjectifs. Il suffit de comparer, d'une part, αἰδώς et ἀναιδής, de l'autre, λῆθος et ἀληθής, ψεῦδος et ψευδής, pour constater cette migration de l'accent, qui résulte évidemment d'une altération hellénique, car il n'y a rien de semblable dans les autres langues, et l'on concevrait difficilement d'ailleurs que, dans ψευδ-έσ-, par exemple, l'accent affectât le suffixe sans que la racine se réduisît. Essayons de nous rendre compte de la cause de cette permutation.

Il faut, suivant nous, partir de l'apophonie αἰδώς ἀναιδής, que l'on constate sans l'expliquer encore, mais qui du moins a le mérite de ne pas déplacer l'accent et d'avoir des corrélatifs dans d'autres séries (1). L'accentuation régulière du thème (ἀν-)αιδ-έσ- a pu s'étendre, par suite de l'analogie de la désinence aux adjectifs composés issus de thèmes oxytons, v. g. (ἀ-)ληθ-έσ- pour *(ἀ-)λῆθ-εσ-, (εὐ-)σεϐ-έσ- pour *(εὐ-)σέϐ-εσ-. C'est ce point qu'on admettra le plus difficilement; car on ne voit pas comment le seul ἀναιδής a été assez puissant pour plier à son analogie les paroxytons si nombreux de la 1re série. Si pourtant l'on veut bien réfléchir que l'apophonie λῆθος *ἀλήθης a pu aisément, à une

(1) V. *supra*, n° 57.

époque où la notion de l'accentuation et du vocalisme primitifs était émoussée, favoriser et motiver une mutation de l'accent de l'une à l'autre forme, pour peu qu'un seul type oxyton servît de modèle; si l'on songe que les oxytons, assez nombreux en sanskrit [1], ne se sont pas toujours bornés en grec aux seuls types αἰδώς et ἠώς, mais ont sans doute formé à une époque reculée une famille importante, confondue plus tard avec celle des paroxytons et avec les noms en -ώι (Λητώ) et en -ώυ (ἡρώς); si l'on pèse, en un mot, toutes ces raisons, peut-être ne fera-t-on pas trop de difficulté de nous accorder l'hypothèse primordiale sur laquelle se fonde notre explication.

L'accentuation ἀληθής, εὐσεβής une fois consacrée, il n'est pas surprenant qu'on l'ait étendue à tous les adjectifs de cette classe, ne fût-ce que pour les différencier des substantifs, et qu'on ait accentué, par exemple, ψευδ-έσ- (faux) en opposition à ψεῦδ-εσ- (mensonge). La preuve que cette accentuation ne se fonde que sur la fonction du thème et n'a rien de morphologique, c'est que l'accent reste régulièrement placé, non seulement sur les substantifs, mais encore sur les adjectifs eux-mêmes lorsqu'ils sont pris substantivement, v. g. (τρι-)ήρ-ης, (Δημο-)σθέν-ης. Il faut donc qu'il se soit produit ici une association d'idées illégitime entre la place de l'accent et la fonction du thème. Ce procès de différenciation hystérogène concorde pleinement avec la tendance, qu'on remarque en toute langue, à attribuer tôt ou tard une valeur significative aux phénomènes mécaniques de vocalisme et d'accentuation; et, en l'admettant, nous restons conséquent avec notre principe, qui nous interdit d'expliquer par l'analogie la régression de l'accent, mais nous permet de rapporter à cette cause les cas exceptionnels où il passe du radical au suffixe.

(70) XXIV. Thèmes en *-jos-* (?), gr. *-ιοσ-, devenu de très bonne heure, et peut-être dès l'époque proethnique, au

(1) Schleicher, *Cpd*⁴, p. 453.

moins au nominatif, -ιον-, suffixe du comparatif qui s'adjoint en principe immédiatement à la racine. — Il y a aussi peu de doute sur le vocalisme et l'accentuation de ces thèmes que sur ceux des thèmes en *-es-* : les uns et les autres sont paroxytons et ont la racine pleine, ce que met surtout en évidence le comparatif des adjectifs qui réduisent la racine au positif, v. g. πολ-ύ-ς = *prà-éu-* et πλέ-ιον- = *préi-jos-*, μι-νύ- (thème restitué d'après l'adjectif μινυρός) = *mi-néu-*, et μείων pour *μεί-jov- = *méi-jos-*, κρατ-ύ-ς = *krt-téu-* et κρε(ί)σσων pour *κρέτ-jov- = *krét-jos-*, etc. Le même contraste n'existe plus entre κακ-ό-ς et κακ-ίων, καλ-ό-ς et καλλ-ίων, parce que les thèmes de ce genre se sont de fort bonne heure et en grand nombre pliés à l'analogie des adjectifs dont ils ont semblé dépendre. C'est ici, comme plus haut, comme dans l'assimilation du nom verbal en -τό- au thème du verbe en -ω, l'influence de la valeur fonctionnelle du thème sur sa constitution morphologique, qui a jeté le trouble dans cette classe si intéressante. Il semble que le comparatif de γλυκύς, ἐλαχύς, βαθύς ne puisse être que γλυκίων, ἐλαχίων, βαθίων, et les formes primitives *γλεύκ-ιον-, *(ἐ)λέγχ-ιον-, *βένθ-ιον- disparaissent insensiblement, emportées par une tendance croissante vers l'uniformité, que favorise à l'origine l'identité de vocalisme de quelques thèmes où la forme du positif est troublée, comme ἡδ-ίων ἡδ-ύ-ς. Bien peu de thèmes ont échappé à cette réduction hystérogène ; mais ce qui prouve bien qu'elle est purement hellénique, c'est, outre le témoignage des langues congénères, le vocalisme des thèmes les plus anciens, cités plus haut. S'il s'est conservé pur dans ces quelques exemples, c'est que la forme du positif et celle du comparatif étaient extérieurement trop différentes pour que l'une pût agir sur l'autre, ou encore que le comparatif avait pris, dans l'usage courant, un sens bien distinct de celui du positif, comme il est advenu pour κρατύς κρείσσων. D'antres altérations sont moins profondes et moins dignes de remarque : κρείσσων et μείζων, d'ailleurs réguliers, ont laissé s'introduire dans le

radical un ι épenthétique, qu'on peut attribuer à l'influence du ι suffixal, et les formes hérodotéennes κρέσσων et μέζων sont plus pures; χείρων = *χέρ-jον-, en face du positif χέρ-ης, est irréprochable, mais χερείων semble équivaloir à *χερέσ-ιον- et être tiré du thème χέρ-εσ-, au lieu de sortir de la racine χερ, comme l'exige la loi de la formation par -ιον-, et il en faut dire autant de ἀρε-ίων; enfin le τ de βελτίων paraît aussi une épenthèse analogique (1).

Mais nous n'avons pas tout dit, tant s'en faut, quand nous avons examiné le vocalisme radical des thèmes en *-jos-*: la forme du suffixe appelle également notre attention, et le problème qu'elle soulève est des plus épineux. On soupçonne ici une incroyable accumulation de perturbations analogiques ou une série de dégradations phoniques qui ne sont pas moins étonnantes. Nous avons posé *-jos-* (en flexion *-jes-*) pour le suffixe proethnique : ne serait-ce point plutôt *-jons-*, que le sanskrit et le grec tendraient à faire admettre? Il est vrai qu'ils ne s'accordent point tout-à-fait: car dans une forme où le sanskrit montre clairement *-jons-*, accus. *máhī-jāns-am*, le grec a simplement *-jos-*, μείζω pour *μείζοα = *μείζ-οσ-α; mais qui pourrait dire si, dans les cas où le sanskrit semble supprimer la nasale du suffixe, son *a* n'est point tout au contraire le représentant et le résidu de la nasale devenue voyelle per la chute de l'*o*, v. g. gén. *máhī-jas-as* = **mahī-jns-às*? L'hypothèse est hardie, mais elle n'a rien que d'admissible, étant donnée la chute de l'*o* que montre le superlatif μέγ-ισ-το-ς. Que si l'on objecte que les formes grecques μείζονος et même μείζονα sont calquées sur l'analogie du nominatif μείζων, nous y souscrivons; toujours est-il que ce nominatif existe, qu'il concorde avec le sk. *máhījān*, et qu'il n'y a vraiment pas une explication plausible, d'analogie ou autre, pour l'intrusion de la nasale dans cette finale primitive supposée **-jos-*. Qu'im-

1) V. *inf.*, n° 72. — Sur l'accentuation étrange de θᾶσσον, μᾶλλον, cpr. Ascoli, *Krit. Stud.*, p. 29.

porte que le sanskrit affectionne cette finale *ān*? Sans doute nous avons admis une corruption analogique dans le participe en *-vān*; mais là elle est visible et palpable; les participes en *-nt-* ont servi de modèle; enfin le grec -ϝώς nous remet sur la voie, tandis que dans l'espèce actuelle il confirme le témoignage du sanskrit. Se référera-t-on au latin et au paléoslave, qui n'offrent plus trace de la nasale? mais ces langues plus récentes ne sauraient infirmer l'hypothèse de l'existence d'une nasale proethnique, très mobile, peu sensible, qui se serait effacée d'âge en âge et aurait fini par disparaître dans les idiomes les plus éloignés de la souche.

En sens inverse on observe que *μείζοσ-α concorde entièrement avec **mag-jos-em* et *μείζοσ-ες avec **mag-jos-es* (lat. *majōrem*, *majōres*), en sorte que le grec confirme en certains points le sanskrit et en d'autres le latin. On remarque que le suffixe du comparatif, quand un suffixe secondaire s'y adjoint, devient -ισ- = *-is-* (gr. μέγ-ισ-το-ς), ce qui se conçoit fort bien en partant de *-jos-*, dont *-is-* est la réduction régulière, mais ne saurait se concilier avec *-jons-* (1). Enfin on ne peut s'empêcher de reconnaitre l'homomorphisme des thèmes en *-es-* et de ceux qui nous occupent : les uns et les autres sont paroxytons et exigent la racine normale; or le suffixe *-es-* n'offre en aucune langue la trace d'une nasalisation organique : c'est une grave présomption contre la légitimité de la nasale du suffixe *-jo(n)s-*. Oui sans doute, mais, encore une fois, où donc le sanskrit et le grec auraient-ils pris cette nasale? La question est vraiment inextricable.

Au surplus, si le ν de μείζων est analogique, on voit que cette analogie existait déjà, au moins en germe, dans la période proethnique : on nous pardonnera donc de poser le problème sans le résoudre. De ce rapide examen nous dégagerons pourtant un enseignement : malgré les probabi-

(1) Voy. pourtant *infra*, n° 71.

lités morphologiques, c'est beaucoup s'avancer que d'affirmer d'ores et déjà, avec M. Brugman (1), l'existence d'un suffixe unique et sans nasale, et mieux vaut, en attendant la solution définitive, admettre, avec M. G. Meyer (2), le doublet -ιονσ-, -ιοσ-, sans toutefois s'en dissimuler l'invraisemblance et la bizarrerie.

(71) XXV. Thèmes en *-is-to-*, gr. -ισ-το-, faisant fonction de superlatifs par rapport aux comparatifs précédents (3). — Le suffixe *-té-* (*-tó-*) primaire porte l'accent : il n'y a pas de raison pour qu'il en soit différemment du suffixe *-te-* secondaire; pourtant, même en sanskrit, l'accent reste ici sur la syllabe radicale. Il y a une autre difficulté : on ne voit pas pourquoi le suffixe *-jos-* s'affaiblit après l'adjonction de *-te-*, alors qu'il ne portait pas l'accent avant cette adjonction et que l'accent ne passe pas sur le second suffixe. La syllabe -ισ- ne serait-elle pas la même que la syllabe -ιοσ- du comparatif? Il est généralement admis que la syllabe qui précède la désinence dans les thèmes paroxytons ne s'affaiblit dans aucune flexion (4) : pourquoi n'en a-t-il pas été de même de -ιοσ-, qui joue bien ici le rôle de syllabe prédésinentielle par rapport au suffixe secondaire -το-? On pense involontairement à une sorte d'analogie proethnique pareille à celle qui a créé en sanskrit la flexion *bháran bháratas*, car les deux termes sont identiques, et de toutes manières il répugne de séparer -ισ-το- de -ίων.

Le suffixe -ισ-το- ne se comporte pas autrement que -ίων : les types les plus anciens et les plus sûrs ont la racine normale, φέρ-ισ-το-ς, κέρδ-ισ-το-ς, μέγ-ισ-το-ς, et tous ceux qui sont corrompus au comparatif le sont de même au super-

(1) *K. Z.*, XXIV, pp. 54 sq.

(2) *Gr. Gramm.* § 314.

(3) Cette formation est secondaire, mais elle nous a paru inséparable de la formation primaire sur laquelle elle s'appuie.

(4) Cpt. Brugman, *Stud.*, IX, 383; Saussure, *Mém.*, p. 208 sq. V. aussi *infra*, nos 264 sq.

latif, πάχ-ισ-το-ς, τάχ-ισ-το-ς, etc. Il en est même un dont la forme en -ιων est pure et la forme en -ισ-το- altérée : κρείσσων, on l'a vu, a été préservé de l'analogie de κρατύς, parce qu'il n'y avait point synonymie entre ces deux mots; mais *κρέτ-ισ-το-, qui avait continué à signifier « le plus fort », est devenu κράτιστος. Le double superlatif πρώτιστος, comme en sens inverse le double comparatif μαλλότερον (1) est un exemple curieux d'analogie pléonastique : πρῶτος, μᾶλλον n'ont dans leur forme rien qui dénonce à première vue leur étymologie et leur signification, et le vulgaire éprouve le besoin d'en préciser le sens en greffant un nouveau suffixe sur celui qu'ils renferment déjà et qui lui échappe. C'est ainsi que l'illettré dira *plus pire, plus moindre,* parce qu'il lui semble que l'adverbe *plus* est seul en possession du droit de former des comparatifs. Aucune langue n'échappe à ces corruptions.

(72) XXVI. Thèmes en *-téro-*, gr. -τερο-, autre indice de comparatif, très rare en tant que primaire. — Il est probable, d'après ce qui a été dit des thèmes en -μένο- (2), que la syllabe *-te-* portait l'accent; autrement elle se serait réduite et l'on aurait eu le suffixe *-tro-*. D'autre part, si l'accent affectait le suffixe, la syllabe radicale devait se réduire. Quoique l'accentuation soit fort incertaine déjà en sanskrit, le vocalisme ne laisse point place au doute, v. g. *í-tara-s, ut-tára-s, án-tara-s,* ce dernier pour **ń-tara-* (l'accent est revenu sur l'*n*-voyelle) comme le montrent le latin *inter* et le gothique *undar*. Le grec a fait partout rétrograder l'accent, mais son vocalisme est également fort bien conservé, v. g. φίλ-τερο-ς, ὕσ-τερο-ς, ἅ-τερο-ς = *σm̥-τερο-, ce dernier attesté par les formes attiques ἅτερος, θατέρου, etc., mais transformé en ἕτερος dans la langue commune par

(1) *Thesaur*, v° μάλα *in fine* : dorisme. On trouve aussi le double barbarisme χερειότερος (*ibid.*, v° χείρων), mais très-rarement.

(2) V. *supra*, n°s 61 et 66.

l'évidente analogie de εἷς ἑνός (1). Le doublet κάρ-τερο-ς κρά-τερο-ς répond parfaitement au proethnique *kr̥-téro-*. Toutefois βέλ-τερο-ς et φέρ-τερο-ς ont la racine normale. On a déjà fait observer que le grec paraît éviter le degré réduit de la racine φερ, et l'on a d'ailleurs, pour expliquer φέρ-τερο-ς, l'analogie très naturelle de *φερ-ίων, qu'on peut restituer d'après le superlatif φέριστος. On expliquera de même par βελ(τ)ίων βέλ-τερος pour *βλα-τέρο-, et l'on remarquera l'analogie en sens inverse qui a motivé l'intrusion du τ de βέλτερος dans la forme régulière *βέλ-ιον-; car *βέλ-ιον- équivaut au lat. *mel-ior-*, que rien n'autorise à rapprocher de μᾶλλον.

(73) XXVII. Thèmes en *-tato-*(?), gr. -τατο-, faisant fonction de superlatifs par rapport aux comparatifs précédents. — L'origine de cette forme, peut-être exclusivement hellénique, est obscure et controversée (2). Quoi qu'il en soit, le suffixe -τατο- est l'homologue parfait de -τερο-, et, d'une extrême rareté d'ailleurs en formation primaire, comporte le même vocalisme, φίλ-τατο-ς, ὕσ-τατο-ς, et les mêmes corruptions analogiques, φέρ-τατο-ς.

(74) XXVIII. Thèmes en *-ké-* (*-kó-*), gr. -κό-, -κή-. — Ce suffixe, qu'on rencontre si rarement en formation primaire, clora notre énumération. Malgré son extrême rareté dans toute la famille indo-européenne, on peut affirmer avec certitude qu'il portait l'accent et exigeait la racine réduite. En effet, le grec l'accentue toujours en tant que secondaire (3), et cette accentuation ne peut être qu'un legs de la langue proethnique; car on la voit confirmée dans tous les idiomes de la famille par le degré réduit de la racine. v. g.: sk. *çúš-ka-s* (sec) = i.-e. *sus-kó-*, lat. *lŏ-cu-s* = **stlŏ-co-*, et *pau-cu-s*

(1) La formule pourrait bien être ἕτερον : ἕν = πότερον : πόν, par une sorte de confusion du ν thématique et du ν désinentiel.

(2) Cf G. Meyer, *Gr. Gramm.*, § 394.

(3) V. *infra*, n° 141.

(= proethnique *parv-kó-* (1)), paléosl. *plŭ-kŭ* (peuple, = proethn. *prà-kó-*, cpr. sl. *plŭ-nŭ*, plein, et vx-ht-all. *fol-c*, peuple), et *zla-kŭ* (gazon), qui répond à une forme proethnique *ghr-kó-* (2), etc. Mais que dire alors du thème θή-κη, au lieu duquel on attendrait *θε-κή ? Il est vrai que θή-κη est confirmé par le sk. *dhā-ká-* (possesseur), mais non quant à l'accentuation ; et, d'après ce qu'on sait, l'accentuation de *dhā-ká-* semble incompatible avec le vocalisme de ce thème, à moins qu'on ne veuille admettre dans cette classe une série d'oxytons à racine fléchie, où l'on ferait entrer l'unique type *dhā-ká-* = *dhoà-kó-*, gr. *θω-κό-. Si l'on se décidait à séparer ainsi *dhā-ká-* de θήκη, il se pourrait qu'on reconnût que le suffixe de ce dernier thème n'est point -κη, mais simplement -η = *ea*, autrement dit, que θήκ-η est une formation parfaitement régulière, avec radical accentué et normal, comme λεύκ-η, etc. (3), de la racine conjecturale *dheak*, la même qui a donné en latin *făc-io*. Le double sens de *faire* et *placer* qu'on remarquerait ainsi dans les deux racines *dheà*, gr. θη, et *dheak*, gr. θηκ, confirmerait assez l'hypothèse très ancienne qui voit dans celle-ci une modification ou un élargissement (*weiterbildung*) de la première (4).

(75) Telles sont les formations qui remontent certainement à l'époque proethnique et dont on peut par conséquent, avec une suffisante approximation, restituer le vocalisme et expliquer les altérations. Il va sans dire qu'on ne saurait atteindre la même précision dans l'étude des thèmes purement helléniques, soit parce qu'ils se sont formés à une époque où la notion du vocalisme primitif s'était oblitérée, soit aussi parce que, même en les supposant soumis à une loi constante, on ne peut, faute de termes de comparaison dans le reste de la famille, dégager cette loi avec certitude.

(1) Cpr. une forme où la réduction est certaine, παῦ-ρο-ς = *παυ-ρό-.

(2) Cpr. une forme où la réduction est certaine, *zla-to* (or) = *ghr-tó-*.

(3) V. *supra*, n° 49.

(4) Schleicher, *Cpd*⁴, p. 725, et Curtius, *Gdzg*⁵, p. 61 sq.

§ 2. — *Types helléniques.*

(76) Nous comprenons sous ce titre, en opposition aux thèmes que nous venons d'étudier, non seulement ceux qui n'apparaissent que dans le domaine hellénique ou gréco-italique, et qui par là même n'offrent en général qu'un médiocre intérêt, mais encore ceux dont on ne peut reconstituer que par conjecture la physionomie proethnique, et qui n'ont dans les langues congénères qu'un petit nombre de représentants douteux. Et, comme en cette matière, ainsi qu'en toute autre, il est bon d'aller du connu à l'inconnu, nous commencerons par une classe de thèmes dont la morphologie est déjà élucidée d'une manière satisfaisante et qui nous aidera peut-être à en comprendre une autre encore fort mal connue.

(77) I. Thèmes en -αρ (-ωρ) alternant dans les flexions casuelles avec -ατ- (parfois -αρ̣- se maintient), v. g. ἧπ-αρ, -ατ-ος, ὕδ-ωρ, -ατ-ος, θέν-αρ, -αρ̣-ος. — Les deux premiers types se ramènent assez bien à une formation proethnique par les suffixes alternants *-rt-* (*r*-voyelle) = gr. -αρ̣(τ)- et *n*- (voyelle), gr. -α- avec un τ épenthétique, comme dans σπέρ-μ̣ατ-ος = *spér-mn(t)-às* (1). Toutefois il faut bien reconnaître que la chute du τ au nominatif, où il devrait figurer, et son intrusion dans les flexions casuelles, où il n'a que faire, forment un contraste assez bizarre. Si l'on admet ce premier point, que cette singularité ne doit pas nous faire repousser, on voit que les thèmes helléniques de cette classe ont été profondément troublés; en effet, les rares formes corrélatives, dans les divers idiomes, indiquent, comme on doit s'y attendre d'après l'accentuation, la racine normale, zd *jāk-arĕ* (gr. ἧπ-αρ), vx-sax. *wat-ar* (gr. *ϝέδ-αρ, cf. phryg. βεδ-υ), sk. *çák-rt* (gr. *σέκ-αρ corrompu en σκ-ώρ), etc., la-

(1) V. Saussure, *Mém.*, p. 225, et *inf.* n° 270.

quelle se réduit dans les flexions casuelles, gr. ὕδ-ατ- (= *ud-n(t)-*), σκ-ατ- (= *sk-nt-*), etc. (1). D'après cela, on constate que le grec a laissé s'infiltrer la forme pleine dans les flexions de ἧπ-ατ-, où l'on attendrait *ἀπ-ατ- = *jăk-n(t)-*, et qu'au contraire le degré réduit des flexions casuelles a fait invasion au nom.-accus. de ὕδ-ωρ, σκ-ώρ. Malgré leur étrangeté apparente, toutes ces analogies n'ont rien que de fort simple; car la déclinaison de ces thèmes a dû paraître très compliquée et même tout à fait inintelligible, dès que le sentiment linguistique s'est tant soit peu obscurci : aussi les mêmes altérations se retrouvent-elles partout.

Maintenant faut-il aller plus loin et ranger dans cette catégorie les deux seuls thèmes où -αρ- persiste dans les flexions, θέν-αρ-, νέκ-τ-αρ-, et en outre les indéclinables, τέκμαρ, πῖαρ? La question est indécise. En faveur de l'assimilation on dirait : que l'on ne voit pas à quoi rattacher ce suffixe exceptionnel -αρ-, dont le vocalisme est identique à celui de ἧπ-αρ; que le vocalisme et l'accentuation du radical sont également ceux des thèmes en *-rt-*; qu'enfin, puisque le nom.-accus. de ἧπ-αρ a imposé par analogie son vocalisme aux autres formes casuelles, une analogie semblable et plus énergique a bien pu introduire dans ces dernières formes le ρ au lieu et place du τ (2). Il ne faut point se laisser arrêter par cette objection, que ces thèmes n'ont nulle part de corrélatifs qui ramènent à un primitif *-rt-*; car ces formations en *-rt-* ont été certainement beaucoup plus nombreuses dans la langue proethnique que nous ne les voyons dans ses divers descendants, où elles se sont peu à peu réduites par voie d'analogie. Le latin nous en montre aussi quelques-unes, qu'aucune autre langue ne reproduit, comme *fem-ur*, et peut-être même l'isolé *cap-ut* = **cap-ur(t)-*(?). La conjecture n'est donc pas inadmissible, mais les éléments de

(1) Mais cette apophonie est partout fort troublée et entourée d'obscurités.

(2) On a le choix entre les formules qui rendraient compte de ce procès. Une des plus simples serait θέναρος : θέναρ = δοτῆρος : δοτήρ.

décision font défaut, et nous ne la hasardons qu'avec une extrême réserve.

L'isolé δάμ-αρ, qui se rattache sans aucun doute à la racine δαμ (1), est encore plus curieux, en ce qu'il se présente en flexion casuelle sous la forme δάμ-αρτ-, qui est, quant au suffixe, la reproduction exacte du type proethnique. Mais le vocalisme radical ne concorde pas avec celui des thèmes en *-rt-* : on attendrait *δῆμ-αρτ-. Il faudrait donc dire que ce thème se fléchissait jadis *δῆμ-αρ, *δαμ-ατ-ός, et que le degré réduit des flexions casuelles a altéré le nom.-accus., tandis que le ρ de ce dernier cas pénétrait dans les flexions casuelles. Bien plus, il faudrait, puisque tous les thèmes de cette classe sont neutres, admettre que δάμαρ était neutre à l'origine, ce qui s'accorderait assez avec la brutalité des sociétés primitives, et a passé plus tard au genre féminin de par le progrès des mœurs et l'analogie de signification (2). Tout cela est possible sans doute, et l'on comprendra que nous ayons cru pouvoir l'indiquer en passant : mais on ne nous pardonnerait pas de nous y appesantir.

L'allongement hystérogène et la vocalisation anormale du suffixe dans ὕδωρ, σκώρ, τέκμωρ, ont déjà fixé notre attention (3).

(78) II. Thèmes en -ατ-, tous neutres, paroxytons, à racine normale : σέβ-ας, κέρ-ας, δέμ-ας, πέρ-ας, τέρ-ας, etc. — L'origine de cette famille est encore très obscure. Une opinion assez accréditée la rattache, par un lien mal défini (4), aux thèmes neutres en -εσ- (-ος), dont elle montre en effet l'accentuation, le vocalisme radical, et même parfois le vocalisme suffixal dans les flexions casuelles ; car les formes κέρεὸς,

(1) Curtius, *Gdzg*5, p. 232.

(2) Dans les tribus exogames, la femme conquise (rac. δαμ, se rendre maître) n'est qu'un butin, un meuble, et l'exogamie paraît se trouver à la base de la plupart des sociétés.

(3) V. *supra*, n° 41.

(4) G Meyer, *Gr. Gramm.*, § 315.

τέρεος, etc., sont courantes dans l'ionien moderne [1]; οὖδας ne se fléchit jamais autrement, non plus que βρέτας, et le type βρέτα-ι est si rare et si douteux, que les anciens grammairiens classaient βρέτας parmi les indéclinables. S'il en était ainsi, la flexion κέρας κέρατος serait hystérogène et refaite sur le modèle εἰδός εἰδότος, ce qui ne souffrirait guère de difficulté. Mais ce que cette explication néglige, c'est l'origine de l'α : comment *κέρ-εσ-, par exemple, ou *κέρος serait-il devenu κέρας? Rien ne justifie ce changement. Puisque la lice est ouverte, qu'il nous soit permis d'y entrer.

Soit un type tel que *κέρ-αρ, ind.-eur. **kér-rt*, identique aux précédents : il se fléchira *κρ-ατ- ou *καρ-ατ- = **kr-n(t)-*, ainsi qu'on vient de le voir. Toutefois, si le thème du nom.-accus. influence celui des autres cas, on pourra avoir la flexion *κέρ-αρ κέρ-ατ-, dont le modèle nous est fourni par celle d'ἧπαρ. Que maintenant la forme κέρ-ατ- réagisse à son tour sur le nom.-accus., et κέρας prendra naissance de la façon la plus naturelle, en vertu du rapport εἰδότος εἰδός ou φωτός φῶς, surtout s'il existe déjà un doublet en ς comme *κέρος pour l'aider à naître et le légitimer en quelque sorte.

Que l'on nous comprenne bien : nous ne disons pas qu'il ait jamais existé un *κέραρ ou un *κέρος, et la racine κερ a été choisie simplement à titre d'exemple. Le type en -ας a pu naître à propos de tout autre thème et se propager par voie d'analogie. Tout ce que nous disons, c'est que l'apophonie de ἧπαρ et σκώρ était jadis plus étendue qu'elle ne nous paraît et qu'elle se reproduisait autrefois dans quelques-uns des thèmes qui se fléchissent en -ας -ατ-. Il est possible qu'on retrouve des traces de l'élargissement de ces thèmes par un *n* proethnique, dans le sanskrit *çrnga* (κέρας), le gr. παρά, dont la racine est περ, comme pour πέρας, et qui équivaut phoniquement à *pr-ń-t-* (?), enfin dans le latin *car-n-*, que malgré la haute autorité de M. Bréal [2], nous avons

(1) Kühner, *Gr. Gramm.*, § 121.

(2) *Mém. Soc. Ling.*, II, p. 380.

quelque peine à séparer de κρέας (1). En tout cas, il y a mieux qu'une trace de l'*r*-voyelle primitif dans le doublet πεῖραρ, qui, bien que troublé dans son vocalisme radical, se rattache aussi légitimement à πέρας que τείρεα (2) à τέρας. Enfin les flexions τέρεος, κέρεος nous reportent incontestablement à des types au nom.-accus. en -ος, et l'homomorphisme absolu de *κέρος κέρας, joint à la facile confusion des deux finales atones, expliquerait assez le mélange de ces deux ordres de thèmes.

Nous ne nous dissimulons pas la gravité des objections qu'on peut élever contre cette hypothèse. Elles se résument en une seule : ce sont là beaucoup d'analogies accumulées et bien faiblement étayées. Sans doute. Mais le procès que nous soupçonnons n'est que vaguement esquissé, et les progrès de la linguistique permettront peut-être de le simplifier.

Quelle que soit l'explication adoptée, la loi du groupe apparaît toujours avec une profonde netteté, et deux thèmes seulement y dérogent, οὖδας et γῆρας. Il ne faut point chercher à expliquer οὖδας, puisqu'on n'en connaît même pas exactement l'étymologie (3). Quant à γῆρ-ατ-, il n'est évidemment pas au degré normal de la racine *ger*, puisque ce degré est représenté par le thème γέρ-οντ- (γέρων) ; mais, puisqu'il n'y a point de relation phonique régulière entre γέρ- et γῆρ-, il semble qu'on doive séparer l'un de l'autre ces deux thèmes, que, malgré leur synonymie, on ne saurait apparier. On serait tenté de faire dériver γῆρας de la rac. *gear* (lourd), et dans ce cas ce thème serait parfaitement normal : γῆρας aurait donc signifié « pesanteur », puis par métaphore « pesanteur des ans », et enfin l'homophonie de

(1) Toutefois, si *car-n-* (pour **carv-(e)n-*) présentait la forme réduite d'une racine ***krew***, la nuance vocalique du thème devrait être *o* ou bien *u*. D'autre part le genre féminin séparerait aussi *car-n-* du gr. κρί-ας (pour *κκρϝ-ατ- = *krw-n(l)-*). La question est épineuse.

(2) Ἅπαξ εἰρημένον. Il., Σ. 485.

(3) Cf. *Gdzg*⁵, p. 241.

γέρ-ων l'aurait restreint à ce dernier sens. Il est vrai que le grec a développé en β la gutturale palatale de la rac. *gear*, v. g. βαρ-ύ-ς; mais l'arcadien ἐπι-ζαρέω (ζ = *gj* pour *gw*) montre bien que la forme à gutturale n'est pas inconnue à la langue grecque.

Les deux isolés, paroxytons au degré fléchi, δόρ-ατ- et γόν-ατ-, paraissent correspondre, sous leur forme régulière δούρατ- = *δόρϝ-ατ-, et γούνατ- = *γόνϝ-ατ-, aux paroxytons sanskrits *dāru-n*-, *ǧānu-n*- (1), avec le τ épenthétique développé à la suite de la nasale; mais ils ont été influencés par l'*o* régulier des paroxytons en -υ, δόρ-υ, γόν-υ.

(79) III. Thèmes en -άδ-, féminins en majorité. — Bien qu'on ignore encore si ce suffixe -άδ-, très répandu en grec, doit être envisagé comme primitif, ou s'il se compose de deux suffixes primitifs soudés ensemble, bien que la controverse à laquelle il a donné lieu et qui n'est sans doute point près de finir, porte précisément sur ce point délicat, on peut néanmoins le ranger parmi les suffixes primaires, en ce sens qu'il se comporte comme tel et s'attache, comme le ferait un suffixe primaire, à la forme réduite, normale ou fléchie de la racine, v. g. δυάς, λευκάς, δρομάς.

Peu de questions sont plus obscures que celle de l'origine de ce suffixe, que seule la langue grecque a développé, car on n'en trouve nulle part aucun exemple, même en latin, et les types helléniques seraient vraiment isolés, si le sanskrit n'en présentait cinq, tout à fait exceptionnels, dont quatre d'étymologie inconnue, *dṛš-ád* (meule), *çar-ád* (automne), *dar-ád* (cœur), *bhas-ád* (anus), et *van-áḍ* (désir, rac. *van*). On se trouve dès lors naturellement amené à penser que le grec n'a pu tirer le suffixe -άδ- de la langue proethnique, autrement les langues congénères en présenteraient au moins quelques traces. Mais de quelle combinaison hystérogène serait-il le produit? quels éléments ont concouru à

(1) Cf. Saussure, *Mém.*, p. 29.

le former? L'expansion d'un pareil suffixe est déjà bien étonnante par elle-même; combien ne l'est-elle pas davantage, lorsqu'on ne parvient pas à retrouver le point de départ de l'analogie qui l'a propagé?

L'hypothèse justement célèbre de M. Curtius (1), à laquelle il nous serait bien difficile de nous rallier au point de vue de la phonétique, a du moins le sérieux et incontestable mérite de comprendre en un système d'ensemble tous les suffixes grecs où apparaît le δ, c'est-à-dire les suffixes -αδ-, -ιδ-, -υδ-, ceux des patronymiques, ceux des diminutifs, la particule -δε de l'illatif, et d'autres encore. Nous ne saurions le suivre dans tous les détails du brillant développement auquel nous renvoyons : bornons-nous à dire que, selon lui, dans le cas qui nous occupe, le δ est le substitut légitime d'un *j*, qui lui-même est le résidu de l'ī, indice secondaire des noms féminins très-répandu en sanskrit. Soit un substantif masculin tel que Βορέας, th. Βορέα-; on en a tiré par l'adjonction de l'affixe ī, un féminin *Βορεά-ī-ς (fille de Borée), qui s'est décliné *Βορεά-ι-ς Βορεά-δ-ος, l'ī s'abrégeant et le *j* intervocalique de *Βορεά-j-ος permutant en δ; puis le δ des cas obliques s'est introduit par analogie au nominatif, soit *Βορεά-δ-ις; mais le ι, ayant permuté en δ aux cas obliques, ne pouvait se maintenir au nominatif, et une nouvelle analogie, doublée d'un procès phonique pareil à celui qui a substitué νύξ à *νόκ-τι-ς, l'a fait disparaître et a donné *Βορεά-δ-ς, d'où enfin la flexion connue Βορεάς Βορεάδος (2).

Ce qui frappe au premier abord dans cette explication, c'est l'extrême complication du procès analogique supposé; c'est ensuite le choix, au moins singulier, d'une formation tertiaire, pour rendre compte d'une catégorie morphologique où foisonnent les thèmes qui sont ou semblent primaires. Sans doute, M. Curtius n'a choisi cet exemple que pour la commodité de sa démonstration, mais il n'en reste

(1) *Gdzg*⁵, p. 636 sq.

(2) *Gdzg*⁵, p. 643.

pas moins qu'on pourrait sans trop d'exigence souhaiter de trouver au moins une formation d'apparence primaire à la base d'une série analogique aussi riche en thèmes d'aspect simple, tels que δυάς, λευκάς, δρομάς, φοράς, ὁλκάς, φυγάς, σποράς, et tant d'autres. « On voit dès lors, ajoute l'auteur (1), que λευκάς, comparé à λευκός, est avec Βορεάς dans le même rap port que ἑτοιμάζω avec δικάζω, c'est-à-dire que, ici la voyelle α est commune au thème primaire et au secondaire, là elle se restreint à ce dernier. » Et rien de plus. Ainsi le type Βορεάς suffit à expliquer ce puissant développement analogique. Et comment? par quelle secrète affinité entre Βορέας et λευκός le rapport Βορέας Βορεάς appelait-il le rapport assez dissemblable λευκός λευκάς? Il n'y a point parité entre ces diverses formations : aussi, tout en admirant l'ingénieuse sagacité de M. Curtius, on hésite, on ne se sent pas convaincu.

Ajoutons que sa théorie de l'équivalence δ = *j* est tenue pour très douteuse par la plupart des linguistes qui font autorité en ces matières, et qu'elle paraît contraire au principe physiologique de moindre action. Ajoutons que l'accentuation de Βορεάς, avec l'étymologie proposée, a lieu de nous surprendre; car, si, dans le type *Βορεα-ί-ς *Βορεα-δ-ί-ς, l'accent eût porté sur le ι, on ne comprendrait pas que cette voyelle accentuée eût si facilement disparu, en cédant son accent à l'α précédent; si au contraire l'accent n'a point passé sur le suffixe, on n'aperçoit aucune raison plausible qui ait pu le faire avancer vers l'extrémité du mot: l'accentuation de Βορέας aurait dû se maintenir dans *Βορέα-ι-ς (2). Dira-t-on que Βορέας était lui-même oxyton, quand cette dérivation s'est produite? Cela est possible, mais encore faudrait-il le démontrer, et ce point, dont peut-

(1) *Gdzg*⁵, p. 644.

(2) On n'objectera point que l'accent a été ramené par la longueur de la finale de *Βορεα-ῖ-ς; car, à l'époque lointaine où cette finale était encore longue, les règles exclusivement propres à l'accentuation hellénique n'avaient pas encore pris naissance.

être nous nous exagérons l'importance, n'est pas même effleuré.

L'accentuation s'explique d'elle-même au contraire, si l'on admet une affinité proethnique entre les thèmes grecs en -άδ- et les oxytons sanskrits en *-ád-*. Si peu nombreux que soient ces derniers, on ne saurait, ce semble, les négliger, alors surtout qu'ils offrent une si parfaite conformité d'accentuation avec ceux du grec. Or ils ont toute l'apparence de thèmes primaires régulièrement formés : cela est probable pour *bhas-ád*, *çar-ád* et *dar-ád*, dont on ignore la racine, mais qui montrent *ă* dans la syllabe radicale, et évident pour *dr̥š-ád*, si, en admettant un métaplasme dont il y a d'autres exemples, on le tire de la racine *dhers* (ferme, solide), gr. θρασ-ύ-ς (1); quant à *van-ád*, qui montre la racine pleine, il a dû être influencé par le présent *vanōmi*, qui semble la montrer aussi, tandis qu'en réalité il contient la forme réduite avec *n*-voyelle **vn-nō-mi*. Gardons-nous d'insister sur ces données hypothétiques. Qu'il nous suffise d'avoir constaté l'existence possible, dans la langue proethnique, d'un suffixe *-ád-*, qui portait l'accent et réduisait la syllabe radicale : dès lors, le type φυγάς = **bhug-ád-s*, par exemple, serait légitime au même titre que les oxytons sanskrits. Or, on comprend sans peine l'expansion analogique d'un pareil type, surtout si elle est favorisée par certaines circonstances accessoires : ce ne serait pas le seul exemple d'une formation indo-européenne perdue par la plupart des langues de la famille et amenée au plus haut degré possible de développement par une seule d'entre elles.

On remarquera maintenant que l'élément δ paraît surajouté en grec même à des thèmes-racines, et que cette épenthèse semble bien avoir une origine analogique. Ainsi le δ est encore radical dans le type φράδ- (ἀποφράς, cf. φράζω, ἀριφραδής, πέφραδον); mais on n'en saurait dire autant du

(1) *dhr̥š-ád* est donné par le *Dict. de S.-Pétersbg* comme doublet très rare de *dr̥š-ád*.

type σπάδ- (λυκο-σπάς), qui répond à un radical σπᾱ dans σπάω = *σπά-ϳω, et où le δ n'a guère pu provenir d'un *j* proethnique. On ne peut se défendre de songer ici à l'analogie [1]. Mais elle s'impose, pour ainsi dire, quand on vient à considérer le thème σταδ- (παραστάς) et ses dérivés στάδ-ιον, στάδ-ιος, etc. [2] Si le grec est incontestablement le seul idiome indo-européen qui présente la racine *stea* sous la forme *stad*, comment s'étonner qu'il soit aussi le seul à posséder une telle abondance de thèmes en *-ád*? Et qu'on observe l'accentuation de ces deux types de noms en -άς : ils sont tous uniformément oxytons : n'est-ce pas là une présomption en faveur de la connexité de leur origine? Que si l'on demande enfin par quelle raison cet élément dérivatif δ tendait avec tant de force à se propager en grec, on peut répondre que le thème pronominal *de-*, dont l'existence a été mise hors de doute par les savants travaux de M. Bréal [3], s'était mieux conservé et plus développé en grec que partout ailleurs, et que l'emploi dans la dérivation d'une forme pronominale, généralisée par l'analogie, est un procédé puisé aux plus pures sources du langage indo-européen.

Tout s'éclaire dès lors dans la genèse de ces oxytons en -άδ- qui semblaient isolés. Le rapport φυγή φυγάς, étayé sur celui de la racine στᾱ au thème στάδ- et sur l'existence d'un élément pronominal δ devenu dérivatif, a propagé le suffixe -άδ- en dehors de la classe des oxytons à racine réduite, les seuls thèmes de ce genre que connût la langue primitive. A mesure que se sont formés les féminins hystérogènes à racine fléchie, φορά, σπορά, etc. [4], la langue en a tiré de même les dérivés φοράς, σποράς; puis, dès qu'il y eut, de par cette analogie envahissante, un seul thème en -άδ- qui

(1) Formule σπάδ- : σπάσω = φράδ- : φράσω.

(2) Formule στάδ- : στάσις = φράδ- : φράσις.

(3) *Mém. Soc. Ling.*, I, p. 193 sq. Cf. Corssen, *zur Ital. Sprachkunde*, p. 368 sq.

(4) V. *supra*, n° 49.

parut correspondre à un thème en -ό-, le sentiment linguistique, rapportant par exemple φοράς à φορός, créa νομάς, λευκάς d'après νομός, λευκός. Comme φοράς s'appariait également bien à φόρος, on tira δρομάς, κυκλάς de δρόμος, κύκλος, ensuite τετράς du radical apparent de τέτταρες, sur le modèle de δυάς, τριάς, qui eu égard à leur forme radicale pourraient être légitimes, et enfin, sans autre règle que le caprice de l'analogie déchaînée, εἰκάς de εἴκοσι, αἱμάς de αἷμα, φοιτάς du thème apparent de φοιτά-ω et λαμπάς de λάμπω, pour ne citer que les types les plus remarquables. C'est à cette période de l'évolution du langage que se rapporterait selon nous la naissance du type Βορεάς tiré de Βορέα-ς, et, indépendamment du changement de place de l'accent qui se trouve ainsi expliqué, on avouera qu'il est plus facile de concevoir un suffixe primaire transporté à la dérivation secondaire qu'un suffixe essentiellement secondaire remontant le courant de la langue pour en contaminer les formes les plus anciennes.

Il faut tout dire : la théorie de M. Curtius cadre mieux avec le genre des thèmes en -άδ-, qui sont féminins, au moins en grande majorité, particularité que M. L. Meyer lui-même déclare digne d'attention, bien qu'il n'en tienne aucun compte dans sa propre explication [1]. Mais les cinq thèmes en *-ád-* conservés par le sanskrit sont tous féminins, ce qui semblerait indiquer que tel était le genre de cette classe de thèmes en indo-européen, et malgré leur rareté cette concordance n'est pas sans valeur. D'ailleurs beaucoup de thèmes grecs en -άδ- sont des adjectifs susceptibles de revêtir l'un ou l'autre genre [2], et, si ces deux considérations paraissaient encore insuffisantes, on pourrait les corroborer en faisant remarquer que les thèmes en -ιδ-, où, comme on va le voir, une circonstance particulière explique la prédo-

(1) L. Meyer, *Vgl. Gram.*, II, p. 108, et *Bezzbg. Btr.* I, p. 1 sq.

(2) Ainsi Ἀρκάς est des deux genres, en tant qu'adjectif; mais, si le hasard avait voulu que ce mot vînt à signifier « l'Arcadie », il serait du féminin, tout comme (γῆ) Ἑλλάς.

minance du genre féminin, ont pu influencer à ce point de vue les thèmes en -άδ-, en faisant croire à une corrélation organique entre ce genre et l'affixe δ.

Résumons-nous. L'indo-européen possédait un très petit nombre de thèmes en *-ád-*, oxytons, à racine réduite. La langue grecque en a hérité, comme ses congénères; mais, tandis que celles-ci les perdaient ou les confondaient avec d'autres, elle seule les conservait, en complétait le système et propageait cette finale -άς à travers le lexique tout entier, à la faveur de diverses circonstances qui tendaient à développer ce mode de formation.

(80) IV. Thèmes en -ιδ- et, accessoirement, -ιθ- (1). — Ce suffixe est plus difficile à élucider que le précédent, parce que le sanskrit ne fournit ici aucun terme de comparaison : aussi M. Curtius est-il quelque peu fondé à considérer le δ comme le représentant d'un *j* développé à la suite de l'ῑ indice du féminin, autrement dit à restituer pour πατρίς une série *πατρ-ῑ-, *πατρ-ῑj-, *πατρ-ῑδ- et enfin πατρ-ίδ-, où, remarquons-le, l'accentuation oxytonique concorde avec le degré réduit de la syllabe qui précède le suffixe, et où la longueur de la syllabe suffixale, postérieurement abrégée, dans les types homériques κνημῖδες, σφρηγῖδα, trouve aussi une explication très naturelle (2). Constatons toutefois qu'au point de vue phonétique l'une et l'autre circonstance s'expliquera également bien, si l'on suppose que les féminins réguliers en -ῑ-, soit *πα-τρ-ῑ-, se sont élargis au moyen d'un δ épenthétique pris à d'autres thèmes (3). Or c'est là, ce nous semble, la marche suivie par ce suffixe : comme dans le cas précédent,

(1) Ces derniers sont si peu nombreux qu'on pourrait à la rigueur les négliger : on n'en compte que quatre (encore n'y en a-t-il que deux en -ιθ- pur), à savoir ὄρνις, μέρμις, ἕλμινς (= *vermis?*) et πείρινς.

(2) *Gdzg*⁵, p. 688 sq.

(2) On admet généralement que l'ī des féminins sanskrits est issu de la contraction du proethnique *-jā-*; mais, comme le fait remarquer M. Curtius, cette origine ne fait nullement obstacle à ce que, à une époque très postérieure, cet ī se soit scinde en *-ij*. C'est plutôt l'équivalence hypothétique *δ = j* qui laisse à désirer dans la théorie de l'éminent étymologiste.

il nous répugne d'aller du compliqué au simple, d'expliquer par des formations secondaires l'existence de thèmes qui ont tout l'aspect de thèmes primaires

Le suffixe -ίδ- sert, il est vrai, à former le féminin d'un grand nombre de noms, ἱερίς, ἡρωίς, πατρίς, αὐλητρίς; mais il est malaisé de croire que telle ait été sa fonction primitive. Serait-il téméraire de supposer que des thèmes courts, à racine réduite, d'un emploi usuel et ancien, portant toutes les marques d'une formation quasi-proethnique, tels que gr. σίνις (msc.) (1), παῖς (= πά-ιδ-, des deux genres), κοπίς (fm.), lat. *lapis* (msc.), *capis* (fm.), doivent nous faire remonter à une phase du langage antérieure à celle que représentent ces féminins secondaires et tertiaires? On objecte, il est vrai, que les thèmes en -ίδ- ont contaminé ceux en -ι-, incontestablement primitifs, et se sont confondus avec eux. Oui, sans doute, cette confusion s'est produite en grand, mais dans le cours du développement de ces thèmes : elle n'a pas présidé à leur naissance, et même elle paraît relativement tardive, car les thèmes en -ίδ-, presque tous oxytons, ont à peine subi la conséquence de la régression de l'accent qui a troublé la plupart de ceux en -ι-. Il fallait que la tonalité fût bien fixée pour résister à cette influence.

Si le sanskrit ne peut nous rendre raison du suffixe *-id-*, négligerons-nous les quelques thèmes latins qui le présentent? Ils sont insignifiants, dira-t-on, au nombre de cinq ou six au plus. Qu'importe leur nombre? Ils existent, et, si l'on veut les séparer des grecs en -ίδ-, il faudra bien trouver pour eux une explication; car, en linguistique les formes les plus rares ne sont pas les moins importantes. Or on ne soutiendra pas, en latin du moins, l'équivalence *id* = *ij*. D'ailleurs, qui nous permet d'affirmer *a priori* que le

(1) Il n'y a pas d'exemple de σίνις antérieur à Eschyle, mais le mot n'en doit pas moins être envisagé comme très ancien. Quelle apparence que la langue eût créé un thème en -ιδ- paroxyton et du genre masculin à une époque où tous les thèmes en -ίδ- étaient féminins et oxytons? σίνις et παῖς sont les vestiges d'un temps où le suffixe -ιδ- n'avait pas encore de fonction exclusivement féminine.

latin était pauvre en thèmes semblables? Il en avait peut-être beaucoup, sinon autant que le grec, et des exemples tels que *clāv-is* = gr. *κληϝ-ιδ- et *pelv-is* = gr. πελλ-ιδ- (πελλίς), qui se sont sans doute pliés par analogie à la déclinaison des thèmes en *-i-*, donnent fort à penser. Or, si le latin possède, comme le grec, des thèmes en *-id-*, il est bien plus simple d'admettre que cet *-id-* est un suffixe qui s'est développé d'une manière toute spéciale dans le domaine gréco-italique, et qui surtout a pris beaucoup d'extension en grec à raison de la valeur dérivative attribuée dans cette langue à l'élément pronominal δ, ainsi qu'il a été dit plus haut.

Rien n'autorise à croire que ce suffixe fût déjà développé dans la langue proethnique; mais il avait pu du moins former quelques types perdus ailleurs, sur lesquels l'analogie gréco-latine s'est ensuite exercée. Il était oxyton et réduisait la racine, comme le montrent, et son accentuation persistante, et le vocalisme des quelques thèmes déjà cités, auxquels il faut peut-être ajouter *πά-ιδ-, d'origine inconnue, et *ὀλπ-ίδ- (espérance), restitué d'après ὀλπ-ιδ- (1) et le latin *volup* (degré réduit de la racine *werp*), mais corrompu de bonne heure en ἐλπ-ιδ- par l'analogie de ἔλπομαι et des autres descendants de cette racine, qui tous avaient gardé l'*e* radical. Peu de thèmes remontent à un aussi lointain passé, et cette classe tout entière se dénonce comme hystérogène par son vocalisme arbitraire. Une fois en possession de ce suffixe -ιδ-, la langue l'utilisa pour toutes sortes de dérivations et tira κλη-ιδ- de κληίω, *κνημ-ιδ- (allongé κνημ-ῑδ-) de κνήμη, à l'imitation de ἔλπομαι ἐλπίς ou de κοπή κοπίς.

Mais, de ce que les thèmes primaires en -ιδ- n'ont pu naître de l'analogie des secondaires en -ῑ-, s'ensuit-il qu'il n'y ait aucun lien entre ces deux formations? Il ne faudrait pas tomber dans cet autre excès. M. Curtius confesse qu'il admettra volontiers l'épenthèse d'un δ dans ces derniers,

(1) *Thesaur.* v° ὄλπα (Hesych.) donne ὀλπίς et ὀλπίζω.

pourvu qu'on lui montre le type auquel ce δ a été emprunté. Eh bien, ce type, ce sont les thèmes κοπ-ίδ-, *lap-id-*. Le grec en a introduit le δ dans ses féminins secondaires, comme le latin les a élargis par l'addition d'un élément *c*, bien autrement difficile à expliquer. Et la preuve que le δ de πατρ-ίδ- est bien réellement postérieur à celui de κοπ-ίδ-, c'est que le latin répond à πα-τρ-ί(δ)- par *vic-tr-ī(c)-*, tandis qu'il répond à κοπ-ίδ- par *lap-id-*. Le gréco-italique a éprouvé le besoin d'un adjuvant de prononciation à la suite de l'ī indice du féminin, mais ce n'est pas le même adjuvant qui a prévalu en grec et en latin [1].

En sens inverse, le genre des féminins secondaires a pu influencer en partie les primaires en -ίδ-, en supposant qu'ils ne fussent pas tous féminins à l'origine. La quasi-unanimité des thèmes grecs et latins en faveur du féminin, ne peut guère s'expliquer que par une influence de ce genre [2]. La longueur accidentelle de l'ι dans les exemples cités est également due à l influence analogique de l'ῑ des féminins.

On remarquera que l'accentuation s'est troublée précisément dans les masculins de la série, σίνις, *πά-ις, Δάφνις, et dans ceux des féminins qui ont subi l'influence des thèmes en -ι-, v. g. accus. ἔριν, ὄπιν, des thèmes ἔρ-ιδ-, ὄπ-ιδ-. Mais peut-être ces derniers sont-ils au contraire des thèmes en -ι- qu'on a par analogie déclinés en -ιδ-.

Le suffixe -ιθ-, très rare, n'est sans doute qu'une variante du précédent, soit proethnique, *-id-* ou *-idh-* [3], comme tendrait à l'indiquer le rapprochement de *lap-id-* avec Λάπ-ιθ-(ος), nom d'une montagne en Arcadie, soit simplement hellénique.

(81) V. Thèmes en -υδ- et accessoirement -υθ-, χλαμ-ύδ-, κόρ-υθ- (χλαμύς, κόρυς). — Ces formations sont fort rares et fort obs-

(1) On retrouve le *c* latin dans μάσ-τιγ-ς (?), exemple isolé.

(2) L'unique msc. lat. *lap-id-* est trés important, à raison de son caractère nettement primitif.

(3) Cpr. aussi (ἐπ-)ηλυδ- pour *-ηλυθ-, où le θ est radical.

cures. En suivant notre idée on admettra que le suffixe *-úd-* est de même famille que les précédents, mais qu'à la différence de ceux-ci il n'a pas eu en grec plus d'expansion que *-ád-* en sanskrit ou *-íd-* en latin.

(82) VI. Thèmes en -αx- ou -αγ-, peu nombreux et exclusivement gréco-latins. — La racine est réduite, λίθ-αξ, ῥύ-αξ, ἅρπ-αξ, *rap-āx*, *sal-āx*, *vor-āx*; mais en grec l'accent a reculé; le latin avec son *ā* long et accentué paraît plus pur [1]. La racine réduite est surtout attestée par le très-ancien κόρ-αξ comparé au latin *cor-vu-s*. Postérieurement ce suffixe fut employé comme élément dérivatif sans égard au vocalisme, βῶλ-αξ, θώρ-αξ, *ed-āx*, *fer-āx*, etc.

En comparant λιθάζω, λαβράζω à λίθ-αx-, λάβρ-αx-, ἅρπ-αγ- à *rap-āc-*, *vor-āg-o* à *vor-āc-*, on croit voir que la vraie forme du suffixe était originairement *-āg-*, mais que la sonore ayant permuté en sourde devant le ς désinentiel du nominatif, la sourde s'est ensuite étendue par analogie aux autres cas [2]. Le rapport de cette gutturale indécise avec celle que révèle le rapprochement de *victri-c-s* et μάστι-γ-ς n'échappera à personne.

(83) VII. Thèmes en -ητ-, assez rares, exclusivement propres au grec, et d'ailleurs d'une antiquité fort contestable. — Le vocalisme varie, mais l'accentuation est constante, πέν-ης, -ητ-ος, πλάν-ης, -ητ-ος. Toute cette classe nous paraît hystérogène. Elle se compose sans doute de simples thèmes en -η- comme πώλης, ὁπλομάχης, etc., qui, à raison du ς désinentiel, ont été confondus dans la déclinaison avec des thèmes contenant un τ comme ἀδμής = *(ἀ-)δμή-τ-ς [3]. Dans ces derniers le τ passe généralement pour une réduction du suffixe *-tó-* ou *-téi-*. Il est certain que les deux exemples cités plus haut ont toutes les apparences de thèmes en *-ea*,

(1) Cpr. en grec l'ionien θώρ-ηx-ς, rac. inconnue, et le panhellène μύρμ-ηx-ς.

(2) V. *Gdzg*⁵, p. 584, une opinion toute contraire,

(3) Formule πλάνητος : πλάνης = ἀδμῆτος : ἀδμής.

l'un paroxyton à racine normale (πέν-η-), l'autre oxyton à racine réduite (πλαν-ή-) où l'accent aurait reculé comme dans le féminin πλάνη (error). Il est également certain que cette confusion se manifeste encore à l'époque historique dans les exemples tels que ἕρπ-ης (-ητ-ος), en face de (σιγ-) ἑρπ-η-ς (-ου). Elle n'a donc rien que de vraisemblable, surtout au temps où les thèmes πλάν-η (fm.) et *πλάν-η-ς (msc.) se confondaient dans les flexions casuelles et où le sentiment linguistique devait tendre à les différencier.

(84) VIII. Thèmes en -ιτ-. — Ce suffixe est si rare, qu'il doit provenir d'une confusion du même genre. En tous cas, la comparaison du thème primaire χάρ-ιτ- avec le secondaire χαρί-εις montre clairement l'épenthèse du τ (1), d'autant que *χάρ-ι- pour *χαρ-ί- est un thème en *-ei-* à racine réduite très correctement formé.

(85) IX. Thèmes en -φο-. — Ce suffixe, assez répandu en tant que secondaire dans la famille indo-européenne, v. g. ἔλ-α-φο-ς = i.-e. *el-n-bhó-* (cf. slave *jelen*), est peut-être primaire dans ψῆ-φο-ς et κνά-φο-ς, qui n'ont aucune importance. Encore ce dernier se rapporte-t-il sans difficulté au verbe κνάπ-τω, où la labiale est radicale.

(86) X. Thèmes en -ερ- et -ορ-, hystérog. -ωρ. — Ces suffixes, d'ailleurs peu répandus, sont avec le *-r(t)-* des neutres dans le meme rapport que -μεν et -μον- avec -μα = *-mn(t)*. Ce qu'il y a de curieux, c'est que ce parallélisme se poursuit dans le vocalisme : comme -μεν- et -τερ-, -ερ- semble exiger la racine réduite, ἀ-έρ-, ἀ-ιθ-έρ- (ἀ prothétique ?), tandis que -ορ-, ainsi que -μον- et -τορ-, accompagne la racine normale, *ἑλπ-ωρ(-ή), ἔλδ-ωρ, ἕλ-ωρ, πέλ-ωρ. La coïncidence serait frappante, si ces derniers n'étaient neutres; mais ces thèmes sont trop peu nombreux, et l'analogie a pu trop aisément s'y glisser, pour qu'on se hasarde à se prononcer sur ce point.

(1) Cpr. pourtant gr. μέλ-ιτ- et got. *milith* (miel).

Tels sont les types helléniques de thèmes nominaux qui nous ont paru présenter quelqne intérêt au point de vue de l'analogie. Les autres sont secondaires, ou obscurs, ou trop peu nombreux pour qu'on se flatte de pouvoir constater les perturbations de ce genre qu'ils auraient causées ou subies.

SECTION II. — THÈMES VERBAUX.

§ 1er. — *Types proethniques.*

(87) I. Thèmes-racines simples. — La nuance vocalique de ces thèmes verbaux fort rares est le degré normal ou réduit, suivant le suffixe personnel qui s'y attache, sk. *ás-mi*, *s-más* : on ne peut donc l'étudier que dans la conjugaison.(1). Cette observation s'applique à toutes les formations athématiques qui vont suivre, et il serait superflu de la répéter à propos de chacune d'elles.

Les thèmes-racines anormaux que Lobeck a nommés « présents inarticulés », comme ἔγ-μεν· ἔχειν (Hesych.), ἔδ-μεναι (Hom.), φέρ-τε (2), sont très probablement analogiques. Il est vrai que dans ἔγ-μεν, rac. σεχ, l'ε ne pouvait pas tomber, et que celui de la racine ἐδ n'était guère plus mobile; il est vrai aussi que la forme faible de la racine φερ a disparu de bonne heure. Malgré cela il est difficile de croire que des formes aussi rares soient primitives. Seulement le latin *fer-te* et le sk. *bhár-ti* nous avertissent que cette analogie remonte à la période proethnique. Le grec l'a développée davantage dans quelques formes évidemment hystérogènes, comme (ποτι)δέγ-μενος, ἄμειπτο (3), employées surtout par les poètes en vue des exigences du rythme dactylique.

(1) V. *infra*, nos 346 sq.

(2) *Il.*, I, 171, Δ, 345. Cf. Curtius, *Vb2*, I, p. 155, et G. Meyer, *Gr. Gram.*, § 484.

(3) Kühner, *Gr. Gram.*, I, p. 771 et 798.

(88) II. Thèmes-racines avec augment (aoristes athématiques). — Cette formation obéit à la même loi que la précédente : ἔ-θη-ν, ἔ-θε-μεν (rac. *dheà*), etc.; mais l'apophonie régulière a, comme on le verra, subi de profondes et nombreuses atteintes.

(89) III. Thèmes-racines à réduplication. — Deux séries.

1. Présents athématiques : la voyelle de la syllabe de réduplication est toujours ι, et la syllabe radicale alterne, suivant le suffixe personnel, du degré normal au degré réduit : ἵ-στη-μι, ἵ-στα-μεν, etc. Cette série renferme un présent irrégulier quant au redoublement, que nous pouvons dès à présent mettre hors de cause : c'est ἵπταμαι, qui, s'il était primitif, ferait *πί-πτα-μαι; l'esprit rude ne pouvant représenter le π, il est à croire que ce thème, d'ailleurs fort récent, est calqué sur ἵσταμαι et sur la relation ἔστην : ἔπτην.

2. Parfaits proethniques (sans κ) : la voyelle de la syllabe de réduplication est toujours ε; la syllabe radicale alterne du degré fléchi ou normal au degré réduit : λέλοιπ-α, *λέ-λιπ-μεν. L'accentuation et l'apophonie sont profondément troublées [1].

(90) IV. Thèmes en *-e-* (*-o-*), gr. -ε- (-ο-). — Deux séries.

1. Aoristes thématiques : oxytons à racine réduite, πτ-έ-(σθαι), σχ-εῖν, φυγ-εῖν, λαθ-εῖν, etc. Le vocalisme hellénique est en général très pur; mais il n'en est pas de même de l'accentuation, et il importe tout d'abord d'expliquer pourquoi nous qualifions d'oxytons des thèmes qui dans toutes les formes conjuguées font reculer l'accent le plus loin possible. Mais cette difficulté ne saurait nous arrêter : on connaît la tendance de l'accent à la régression; on sait aussi qu'elle est plus forte dans la conjugaison que partout ailleurs. Puis l'impératif, l'infinitif et le participe, où apparaît le thème oxyton, ne laissent aucune place au doute; car on ne voit pas du tout comment un thème *λάβ-ε-

(1) V. *infra*, nos 356 sq.

aurait donné à l'impératif λαϐ-έ, à l'infinitif λαϐεῖν, tandis qu'on s'explique fort bien que le thème *λαϐ-έ- se soit corrompu en ἔ-λαϐ-ε. A toutes les influences qui s'exercent ordinairement sur l'accent, il faut joindre ici celle de l'augment, qui tend toujours à le faire reculer : déjà le sanskrit pose en face du régulier *lipá-m* (1) le proparoxyton *á-lip-am*. Le grec a fait un pas de plus et l'accent a rétrogradé dans λίπε et λίπω, formes sans augment, tout comme dans ἔλιπε. Mais les formes non conjuguées ont été préservées de cette altération par leur nature plus nominale que verbale, et quelques impératifs y ont échappé, sans doute parce que le ton impératif s'accommode mieux de l'accent sur la finale.

Cela posé, on voit que l'aoriste thématique doit offrir la racine réduite, et bien peu d'aoristes y manquent, soit en grec, soit dans les autres langues. Peu de formes se sont mieux conservées que celle-là. Pourtant quelques aoristes montrent l'*e* radical : τεκεῖν est hors de question, l'*e* n'y pouvait pas tomber, et ce type a pu contribuer à altérer d'autres thèmes ; la voyelle de γεν-έσθαι a été ramenée par celle de γένος ; πεσεῖν (pour *πτεῖν) a subi une influence obscure, mais favorisée peut-être par une tendance à distinguer ce thème de celui de πτέσθαι, dont le sens est différent, bien qu'il descende de la même racine ; ταμεῖν n'est, pas plus que τεμεῖν, quoique M. G. Meyer semble l'admettre (2), la forme réduite de la racine τεμ, et tout ce qu'on peut dire là-dessus, c'est que, l'aspect régulier du présent *τα-νω = *τm-νω ne parlant plus à l'esprit, à cause de la totale disparition du μ, que l'autre nasale semblait en quelque sorte remplacer, ce μ s'est glissé dans la forme faible, d'où τάμνω, ou la racine pleine a subsisté, τέμνω. après quoi le vocalisme de ces deux présents a pénétré dans l'aoriste *τμ-εῖν ; ὤφελον est un imparfait pris pour un aoriste, comme le montre

(1) Cf. Whitney, *Sk. Gr.*, §§ 848 et 858.
(2) *Gr. Gram.*, § 499.

l'attique ὦφλον. Enfin il faut ranger parmi les formes qui pouvaient conserver ou reprendre l'ε les deux aoristes ἑλεῖν et ἑρέσθαι. Voici comment : par la chute de l'ε ces formes sont devenues d'abord *ϝλεῖν et *ϝρέσθαι ; mais le ϝ cessant de sonner dans la prononciation, elles ne représentaient plus rien, et l'ε y est tout naturellement rentré sous l'influence des formes qui l'avaient gardé. Faute de termes de comparaison on se résigne jusqu'à présent à laisser sans explication εὑρεῖν et ἐπαυρεῖν.

Outre les aoristes à racine pleine, il y en a quelques-uns qui offrent dans leur radical une voyelle singulière. On a déjà vu ταμεῖν. Éliminons à sa suite καμεῖν, κτανεῖν, qui ont subi une influence semblable, et θανεῖν, qui est peut-être régulier. Éliminons aussi ὤρετο, où, en dépit du sk. *r-nō-mi*, tout indique un *o* primitif, ὀλέσθαι [1], et μολεῖν (prés. βλώσκω), dont la racine est inconnue. Il reste θορεῖν, πορεῖν, *τορεῖν (ἔτορε), βαλεῖν (rac. βελ) et ἀρέσθαι (rac. ϝελ) [2], tous thèmes, qu'on le remarque bien, qui ont pour voyelle radicale un *e* sans coefficient suivi d'une liquide et dont par conséquent le degré réduit exigerait l'absence de toute voyelle. Pour en rendre compte, M. de Saussure recourt à sa belle et ingénieuse théorie des sonantes longues, fondée sur celle des racines dissyllabiques [3] ; mais, comme elle est encore fort incomplète et contestée en certains points, malgré le mérite qu'on lui reconnaît [4], comme d'autre part elle exigerait de longs développements tout à fait étrangers à notre sujet, nous devons nous borner à renvoyer au mémoire de l'éminent linguiste. Disons seulement qu'on pourrait encore expliquer cette insertion vocalique anormale par la suppo-

(1) Cf. lat. *orior* et *ab-ol-ēre*.

(2) Ce dernier, que je cite d'après M. G. Meyer (*ἀρίσται*, § 526), provenant d'une inscription locrienne, il y faut sans doute reconnaître une forme grecque *ἑρέσθαι = ἑλέσθαι (prendre), dans laquelle le voisinage du ρ a nuancé l'ε en α, comme dans le locrien φάρω = φέρω (*sup.*, nº 87).

(3) *Mém.*, p. 239 sq., et spécialement p. 263 sq

(4) Cf. G. Meyer, *Gr. Gram.*, § 493, i. n.

sition d'une épenthèse vocalique qui affecterait, quelquefois, mais non toujours (cf. ἐπλόμην, ἔγρετο), le degré réduit des racines terminées par une liquide; la voyelle anaptyctique serait ο ou α, ou plutôt un phonème intermédiaire indiqué par l'équivalence πορόντες = *parentes* (1). En tout cas, l'analogie serait ici entièrement hors de cause.

La plupart des aoristes thématiques appartiennent à l'âge le plus ancien de l'hellénisme; dans la période historique de la langue il s'en forma très peu. Mais, à cette époque, la loi qui les régissait était complètement oubliée, et l'analogie les forgea de toutes pièces sans autre donnée qu'un très vague sentiment de la nécessité d'abréger la voyelle radicale du présent : ainsi fut tiré χανεῖν de χαίνω, θενεῖν de θείνω, ἀγγελεῖν de ἀγγελλω, thème secondaire. Le type ἁμαρτάνω ἁμαρτεῖν, secondaire aussi, quoique fort ancien, se reproduisit dans αἰσθάνομαι αἰσθέσθαι, et quelques autres, et, ce qui n'est pas le moins curieux, dans κιχεῖν, tiré de κιχάνω comme s'il fallait le couper κιχ-άν-ω, thème secondaire, tandis qu'il vaut κι-χά-νω, verbe redoublé hystérogène dû à une corruption de κί-χη-μι.

(91) 2. Présents thématiques : paroxytons, à racine normale, φέρ-ω, φεύγ-ω, ἔχ-ω, πέτ-ο-μαι, λήθ-ω, etc. Les très rares formations qui font exception à cette loi facilement observable, ont presque toutes la racine réduite, v. g. στίχω (inusité, mais cité par les grammairiens, Kühner, *Gr. Gr.*, I, p. 909), λίτομαι, γλύφω, ἄγω, ἄρχω, μάχομαι, γράφω, λάμπω (2). Pourtant βόλομαι = *vŏlo* (Kühner, I, p. 778) paraît fléchi, mais c'est une pure illusion; car βόλομαι équivaut à *β*l*-νο-μαι, et l'ο y est anaptyctique, comme il vient d'être dit, ou bien le groupe ολ est le représentant d'une sonante longue (3).

(1) *Gdzg*5, p. 282.

(2) Il y en a en tout 18 à 20 sur environ 158 thèmes primaires en -ο-. Cf. Curtius, *Vb*2, I, p. 210 sq. et 223 sq. — Il faut mettre hors de question βρίθω, où le ι vaut ιν en vertu d'un procès phonique qui rappelle l'affaiblissement français *sire* pour **senre*. G Meyer, *Gr. Gr.*, § 82.

(3) Saussure, *Mém.*, p. 265, i n.

On admet généralement que ces thèmes de présents à racine réduite sont, pour la plupart du moins, des thèmes d'anciens aoristes, et ce point a été exposé déjà avec trop de compétence et de précision [1] pour que nous nous flattions de l'élucider davantage. Nous nous contenterons de faire observer que, bien loin de trouver étrange cette altération, on doit s'étonner qu'elle ne soit pas plus commune; rien en effet n'était plus aisé que de prendre un aoriste thématique pour un imparfait, ces deux temps différant à peine par le sens et concordant, au seul vocalisme près, quant à la forme, et dès lors on se trouvait tout naturellement amené à refaire sur cet imparfait apparent un présent hystérogène, analogie dont la formule la plus simple est στίχω : ἔστιχον (aor.) = φέρω : ἔφερον.

Toutefois, cette explication est probablement insuffisante, en ce sens qu'il serait sans doute abusif de restituer sans preuves un thème aoristique disparu pour chacun des thèmes de présents irréguliers : une fois quelques thèmes de ce genre introduits, d'autres analogies non moins puissantes ont pu entrer en jeu. Supposons que la langue ait tiré le présent μάχομαι d'un aoriste ἐμαχόμην : il n'en fallait pas davantage pour que la relation μάχη μάχομαι se développât dans βλαβή βλάβεται (Kühner, I, p. 786), ὀρυχή ὀρύχω, ἀρχή ἄρχω. Il suffisait donc de quelques types aoristiques pour en engendrer d'autres. Le seul λάμπω résiste à cette explication; car, issu de le racine λεμπ, il n'eût pu faire que *λάπω au degré réduit, et d'autre part le sens de λάμπη ne concorde pas avec celui de λάμπω, en sorte que celui-ci n'a pu être influencé par celui-là; mais peut-être λάμπη a-t-il jadis signifié « lumière », et d'ailleurs on a vu que la vraie forme de cette racine n'apparaît plus nulle part en grec. Enfin les deux verbes ἄγω et ἄγχω présentent une difficulté particulière, parce qu'ici le grec se rencontre avec

(1) Entre autres par M. de Saussure, *Mém.*, p. 159 sq.

le latin, *ăgo*, *ango*, et que cette coïncidence ne saurait être l'effet d'un pur hasard. Mais, comme il n'y a aucune raison de renoncer pour ces deux thèmes à une explication que tout confirme, on peut sans témérité reconnaître une analogie au moins gréco-italique dans *ango* et proethnique dans *ăgo* rapproché du sanskrit *áǵ-ā-mi*.

Restent quelques thèmes qui, tout au contraire, ont un ω dans la racine et qu'on devra par suite considérer comme hystérogènes, à moins d'admettre que l'ο y est radical; or c'est ce que l'étymologie repousse, par exemple, pour διώκ-ω comparé à διήκ-ονος et à *jăc-io*, pour τρώγ-ω, qui fait à l'aoriste ἔ-τραγ-ον. L'apparente régularité de ces thèmes cache donc un *o* de flexion, dont on se rend compte assez aisément. On a vu que le thème du parfait exige l'*o* de flexion, et l'on verra [1] dans quelles conditions cet *o* alterne régulièrement avec *e* : ainsi λήθ-ω fait λέ-ληθ-α, et non *λέ-λωθ-α. Supposons un verbe qui aurait conservé le parfait en *o*, soit *τρήγ-ω, *τέ-τρωγ-α; l'apophonie du parfait n'étant plus comprise, un présent τρώγ-ω se formera sur *τέτρωγ-α en conformité de la relation λέ-ληθ-α λήθ-ω, et les types ἀνώγω ἄνωγα, γεγωνέω γέγωνα rendent ce procès sensible. Mais cette formation est rare, parce que peu de parfaits ont fidèlement conservé leur thème fléchi [2].

(92) V. Thèmes en *-e-* (*-o-*) avec réduplication. — Bien que cette classe ne soit plus guère représentée en sanskrit que par quelques aoristes thématiques redoublés, on n'hésite pas à la ranger parmi les formations proethniques; en effet, ces aoristes n'ont, en plus des présents grecs si connus, que l'augment : ce sont donc, à proprement parler, des imparfaits tirés de ces présents que le sanskrit a perdus [3], et, si par malheur l'accent n'avait passé sur l'augment, ils justi-

(1) V. *infra*, n°s 356 sq.

(2) G. Meyer, *Griech. Gramm.*, § 49.

(3) Il a pourtant gardé *sīdā-mi* (= i.-e. *sī-sd-ó-*). et le latin, *sīdo*, *gigno*.

fieraient par l'accent sur la finale le degré réduit qui est la loi de formation des thèmes de cette classe.

Le grec a, au présent, ἴ-σχ-ω, πί-πτ-ω, (ἔν-)ι-σπ-ε, γί-γν-ο-μαι, et quelques autres, que M. Curtius considère, bien à tort selon la nouvelle école, comme des anomalies (1). Malgré l'autorité qui s'attache aux décisions de l'illustre linguiste (2), l'explication la plus claire de τίκτω est encore la métathèse de l'imprononçable *τί-τκ-ω, motivée par la nécessité d'expulser l'ε; car en partant de *τέκτω l'ι est incompréhensible. Quant à ἵζω, il semble que l'hypothèse *σί-σδ-*j*ω (rac. *sed*) ne soit point nécessaire; on a quelque peine à supposer ici l'intrusion du suffixe -*j*ο-, que rien ne légitime (3), et le sanskrit et le latin s'accordent pour témoigner en faveur du régulier *σί-σδ-ω : ne pourrait-on ici admettre exceptionnellement l'équivalence phonique ζ = σδ, normale d'ailleurs de la κοινή à l'éolien?

(93) A l'aoriste la voyelle de réduplication est ε : comme tout indique cependant que l'aoriste est au fond identique au présent (4), il faut que cette voyelle se soit dirigée sur l'analogie des formes à peu près corrélatives de la conjugaison athématique, à savoir, au présent, sur celle de τίθημι, à l'aoriste sur celle de λέλοιπα. Le degré est réduit : ἐ-λέ-λαθ-ο-ν, ἔ-πε-φν-ο-ν, ἤγ-αγ-ο-ν. L'augment, qui, le sanskrit le montre, doit précéder la syllabe de réduplication, tombe ici plus facilement que partout ailleurs : c'est qu'il n'était plus nécessaire pour différencier ces imparfaits des présents qui, après les avoir produits, étaient tombés en désuétude, et qu'au surplus l'aoriste thématique redoublé tombait directement sous le coup de l'analogie du parfait, qui a la réduplication sans augment.

(1) *Vb*², II, p. 424 sq.

(2) Cf. *Vb*², I, p. 244

(3) Pourtant il est certain que le grec a quelques verbes hystérogènes en -*j*ω avec redoublement : v. g. τιταίνω = τι-τn-*j*ο-. V. Osthoff, *Vb.*, p. 340.

(4) On sait qu'en sanskrit la voyelle de réduplication de ces aoristes est généralement un *i*, comme dans les présents redoublés. Cf. Whitney, *Sk. Gr.* § 856 sq.

(94) VI. Thèmes en *-jó-*, gr. *-je-* (*-jo-*)[1]. — La racine est ordinairement réduite, aussi bien en grec que dans toutes les langues congénères : ainsi λύ-ω (= *λυ-jó-), κα-ίω (= *καϝ-jó-), πτύσσω (= *πτυχ-jó-), σχίζω (= *σχιδ-jó-), βάλλω (= *β*l*-jó-), même καίνω (= κ*n*-jó-, avec une épenthèse destinée à faciliter la prononciation de l'*n* sonant). L'oxyton que nous indiquons partout est une restitution conjecturale ; car, même en sanskrit, l'accent a déjà passé sur la syllabe radicale. Mais le recul de l'accent n'a plus rien qui nous étonne.

La loi des thèmes en *-jo-* n'est ni contestée ni contestable; mais il faut convenir que le grec envisagé seul la rendrait fort suspecte, car il l'a bien mal observée. Très nombreux sont les thèmes qui associent à ce suffixe la racine pleine[2] et dont les principaux types sont πλε-ίω, στέλ-λω, σπείρω, τείνω, λεύσσω et πλήσσω. On peut négliger l'isolé ἐσ-θ-ίω, à cause du θ épenthétique qui a peut-être troublé le vocalisme.

Parmi ces exceptions, toutes ne sont pas dues à l'analogie. Il convient d'abord d'écarter les quelques formes où l'expulsion de l'ε était empêchée, comme πείκω (= πεκ-jó-), puis les types πλείω, θείω, qui ne sont autres sans doute que les thèmes en -ο- *θέϝ-ω, *πλέϝ-ω, où l'insertion du *j* n'est qu'une tentative maladroite pour rendre sensible à l'oreille le son vague et flottant du ϝ en voie de disparition ; enfin τρείω, pour τρέω, imité des précédents (cf. πλείω πλέω). Cela posé, la plupart des thèmes irréguliers de cette classe s'expliquent sans difficulté par l'influence de thèmes corrélatifs en -ο-. En effet la langue proethnique et sans doute aussi le grec très ancien avaient encore des thèmes en grand nombre, tels que *πέρ-ε- (cf. got. *făr-an*), *φθέρ-ε-, etc., conservés d'ailleurs en grec par les futurs en -ῶ, φθερῶ = *φθερ-έ-σ-ω : les uns avaient leur doublet en *-jó-*, comme le régulier φθαίρω (=*φθ*r*-*j*ω); pour d'autres, le doublet ne naquit que plus tard ;

(1) On connaît les substituts helléniques du *j*.

(2) Au nombre de 34 sur environ 160 formations de ce genre. V Curtius, *Vb²*, I p. 800 sq et G. Meyer, *Gr. Gr.*, § 511 sq.

mais de toutes façons on comprend avec quelle facilité la nuance vocalique des paroxytons en *-o-* dut déteindre sur celle des thèmes en *-jó-*, surtout quand ceux-ci furent devenus paroxytons, et lorsque les premiers commencèrent à faire régulièrement fonction de futurs par rapport aux seconds. Ce n'est pas effectivement à une époque fort reculée qu'il faut faire remonter cette analogie, et la preuve, c'est qu'elle ne s'est pas produite en latin comme en grec : le latin répond au régulier πάλλω par l'anormal *pello*, et réciproquement à l'anormal τέλλω par le régulier *tollo*. Etant donc donnés, d'une part, les thèmes en *-jó-* réguliers, φθαίρω, *στάλλω, *κταίνω, et leurs futurs φθερ-έ-ω, στελ-έ-ω, κτεν-έ-ω, non moins réguliers, d'autre part, il était impossible que l'ε de ceux-ci ne se glissât point çà et là au présent, et quelques présents ainsi modifiés suffirent à contaminer tous les autres, tant le lien, non morphologique, mais significatif et fonctionnel, qui unissait ces deux ordres de thèmes, s'accommodait peu d'un vocalisme différent. Et ce qui montre combien était irrésistible la tendance à uniformiser le vocalisme de cette conjugaison, c'est que, dans les cas où le thème du présent s'est maintenu, c'est le thème du futur qui s'est altéré, l'analogie a agi en sens inverse, et βάλλω a produit βαλῶ (pour *βελῶ) (1) comme στελῶ engendrait στέλλω.

Deux types hystérogènes, les deux derniers cités, résistent à toute tentative d'explication de ce genre. Mais, si l'on considère que le type πλήσσω est plutôt récent, forgé à une époque où s'était perdue toute notion du vocalisme primitif, on verra sans peine que c'est l'analogie de l'aoriste et du futur sigmatiques qui est ici en cause. S'il a jamais existé un verbe *πλάσσω ou mieux *πλάζω « frapper », certes la mutation *πλάζω πλήξω a dû paraître fort étrange, et il n'est pas étonnant que l'η, qui n'est après tout qu'un allongement vocalique, ait pénétré dans le thème du présent ; car il s'ap-

(1) M. G. Meyer (*Gr. Gr.*, § 535) paraît considérer βαλῶ comme régulier : mais nous avons peine à croire que nous ayons bien saisi sa pensée.

puyait en outre sur πλήγνυμι et πληγή, et les thèmes en -ο-, très nombreux, donnaient l'exemple d'un vocalisme identique au présent et au futur, exemple sur lequel l'analogie s'est largement exercée (1). Ainsi se sont formés πρᾱσσω (d'après πρᾱξω et πρᾰγμα), πήσσω et beaucoup plus tard ῥήσσω (Kühner, I, p. 892 et 902), etc. A défaut d'autre explication pour λεύσσω, on ne peut s'empêcher de penser à un futur régulier *λεύξω, tombé en désuétude; car à coup sûr ce n'est point λευκός qui a pu l'influencer. Enfin l'isolé πτώσσω, comparé à son aoriste ἔπτακον et à πτήσσω, autre irrégulier, rappelle ce qui a été dit de τρώγω ἔτραγον (2), sans qu'il soit possible de déterminer précisément par quelle voie l'ω du parfait (d'autant que le parfait de ce verbe est πέπτηκα) aurait pu contaminer, d'abord le futur sigmatique, puis le présent; mais peut-être aussi πτώσσω est-il simplement refait par analogie sur πτώξ, d'après la relation πτύξ πτύσσω.

(95) VIII. Thèmes en *-ske-* (*-sko-*), gr. -σκε- (-σκο-), dits inchoatifs. — Ici, fort heureusement, le sanskrit a conservé l'accentuation primitive : l'accent ne s'est guère porté sur la racine que dans les thèmes qui avaient ou paraissaient avoir un *a* radical, comme le fait voir le contraste de *u-ččhá-ti* et de *gá-ččha-ti*. La loi de ces thèmes est donc fort simple : ils sont originairement oxytons et ont la racine réduite, βά-σκω, *po(r)-sco*, parfois redoublée, πι-πί-σκω, mais en gréco-latin l'accent a reculé.

Cette classe est beaucoup plus pure que les précédentes, si l'on écarte, comme nous en sommes convenus, les thèmes à métathèse, βλώσκω, θνήσκω, γιγνώσκω, etc. Il est vrai que, dans ce dernier du moins, M. Curtius conteste la métathèse (3); mais cette vue, il le déclare lui-même, n'est exacte que dans le domaine gréco-italique, qui ne connaît la racine *geon* (?) que sous la forme *gneo*, et, en se repor-

(1) V. *infra*, n° 101 : v. g. λήθω λήσω, φεύγω φεύξω, etc.

(2) V. *supra*, n° 91.

(3) *Vb²*, I, p. 281.

tant à l'indo-européen, on constate la métathèse dans γι-γνώ-σκω tout comme dans μι-μνή-σκω [1]. Au contraire, il n'y en a point dans πι-πρά-σκω, qui montre fort régulièrement le degré réduit de la racine περ [2] (cf. πέρνημι, πόρνη).

En dehors de la métathèse on relève les thèmes du type σμήχω (νήχω, ψήχω), puis deux thèmes à ι intercalaire [3], εὑρίσκω, ἐπαυρίσκω, enfin εὔχομαι et ἔρχομαι, qui paraissent irréguliers. Mais, d'abord, il n'est point prouvé que le type σμήχω contienne σκ, et le χ pourrait bien n'etre qu'un élargissement de la racine σμᾱ, réduite dans σμάω (= σμα-ϳό-). Quant à εὑρίσκω et ἐπαυρίσκω, on n'en connait point la forme radicale : si celle du premier est *weur* [4], on ne voit point de raison qui ait pu empêcher l'expulsion de l'*e* radical, mais il subsiste aussi dans εὑρεῖν ; pour ἐπαυρίσκω, on pourrait conjecturer (*ἐπ-)αρϝ-σκό-, et alors la racine, contenant αρ = *r*-voyelle, serait réduite, comme elle l'est certainement dans πι-φαύ-σκω, où apparaît un élargissement en *bheau* (cpr. φαῦος) de la racine *bhea*. Dans εὔχομαι ne faudrait-il pas voir une racine *eugh*, qui dès lors présenterait régulièrement le degré normal ? car le rapprochement avec sk. *vāñ-čchī-mi* [5] est absolument insoutenable au point de vue phonique, et d'ailleurs le thème nominal εὐχή donne à réfléchir. Il est vrai que l'accentuation et le vocalisme d'εὐχή ne sont pas d'accord ; mais on sait que quelques paroxytons en *-ea* se sont accentués à l'imitation des oxytons. La même observation s'applique à ἔρχομαι : il se peut que la racine soit *ergh*, et dans ce cas ἔρχομαι serait la forme normale du thème qui nous est apparu dans ἄρχω troublé

(1) Ce qui tendrait à prouver que l'allongement i[illegible] de la métathèse remonte à une haute antiquité

(2) Mais l'ionien πιπρήσκω (Kühner, I, p. 889), paraît avoir suivi l'analogie des thèmes à métathèse.

(3) Cette insertion est obscure, mais semble purement euphonique.

(4) Cf celt. *fúar*. *Gdzg*⁵, p. 742.

(5) *Gdzg*⁵, p. 702.

par l'analogie de ἀρχή [1]; toutefois le rapprochement du sanskrit *ṛ-čćhā-mi* commande ici la plus grande réserve.

(96) VIII. Thèmes en *-neu-*, gr. -νυ-, long ou bref, suivant l'affixe personnel qui s'y attache. — La tonalité sanskrite ne laisse aucun doute sur l'accent primitif : il reposait sur le suffixe, et passait sur la désinence personnelle quand elle était susceptible de le recevoir : en conséquence ce suffixe perd régulièrement son *e*, suivant le schème sanskrit *či-nō-mi* (l'accent sur *nō*) *či-nu-más*. Le grec devrait répondre par *τα-νεύ-μι *τα-νυ-μέν* (= i.-e. *tn-néu-mi*, *tn-nu-mé*); mais, bien entendu, l'accent est remonté jusqu'à la racine, et d'autre part l'ευ du suffixe est devenu un simple υ long sous l'influence de l'υ atone du pluriel et par analogie de la conjugaison à radical alternant [2].

Les irrégularités, fort nombreuses, des thèmes de cette classe sont de deux sortes : la racine, qui devrait toujours se réduire [3], est souvent au degré normal, v. g. δείκ-νῡ-μι, πήγ-νῡ-μι, ζών-νῡ-μι, et parfois même elle semble fléchie, v. g. στόρ-νῡ-μι, rac. στερ. On ne sait à quelle catégorie rattacher les quatre thèmes qui ont αι dans la racine, à savoir αἴ-νυ-μαι, δαί-νῡ-μι, καί-νυ-μαι et ψαί-νῡ-μι, les trois premiers bien connus, le dernier donné seulement par Hésychius.

L'analogie des thèmes où l'expulsion de l'ε était empêchée a puissamment contribué à le maintenir ou à l'introduire dans les autres. Parmi ces thèmes il ne faut compter, ni δέχ-νυ-μαι, ni πλέγ-νῡ-μι (deux fois dans Oppien, *Cyn.*, III, 213, *Hal.*, 1, 311), formations hystérogènes, mais bien *σϐέσ-νυ- [4] (σϐέννῡ-μι) et *ϝέσ-νυ- [5], dédoublé postérieurement

(1) *Gdzg*⁵, p. 189.

(2) Formule τανῡμι : τάνυμεν = ἵστημι : ἵσταμεν.

(3) Exemples ϝάγ-νυ-, τί-νυ-, ἄρ-νυ-; mais sur 51 thèmes les irréguliers apparents ou réels sont au nombre de 30 environ.

(4) On ne le trouve qu'à partir d'Hésiode, mais il peut fort bien être antérieur.

(5) On sait que le grec ne vocalise pas aisément le digamma initial.

en ἕννῡ-μι et εἵνῡ-μι. Ce dernier a servi de modèle à δείκ-νῡ-μι, ζεύγ-νῡ-μι, tirés de *δείκω, *ζεύγω, formes conjecturales, mais bien calquées sur les futurs δείξω, ζεύξω; les premiers, à (ὀ)ρέγ-νῡ-μι, ἔργ-νῡ-μι, imités de ὀρέγω, ἔργω (ion). On s'habitua ainsi à une sorte de corrélation entre les thèmes en *-o-* et ceux en *-nu-* (1), dont quelques-uns même supplantèrent complètement ceux qui leur avaient donné naissance, et l'on tira, à des époques diverses, πήγνῡμι de *πήγω (πήξω), φώγνῡμι de φώγω, δέχνυμαι de δέχομαι, etc.

Les thèmes qui ont ω dans la racine proviennent de l'analogie de ζώννῡμι, dont l'altération est elle-même fort curieuse : le régulier serait *ζόσ-νυ- (2), qui s'est dédoublé en *ζόν-νυ- (assimilation) et *ζώ-νυ- (allongement compensatoire); puis ces doublets se sont réciproquement influencés, et, à la faveur aussi de ζώνη régulier, l'ω a envahi le thème à ν redoublé. Une fois ζώννῡμι créé, le rapport ζώννῡμι : ζώσω (= *ζώσ-σω régulier) s'est reproduit dans ῥώννῡμι : ῥώσω et χώννῡμι : χώσω. Ce dernier, très récent d'ailleurs, est même un triple barbarisme; car l'ω y serait irrégulier alors même que l'*o* serait radical comme dans ζώννῡμι; mais l'ο est ici le représentant d'un *o* de flexion introduit dans χόω à l'imitation de χό(ϝ)ος, et enfin le double ν ne répond à rien.

La formation la plus étrange de cette série est κτίννῡμι, qui avec son ι radical pourrait à première vue passer pour un type à racine réduite; mais rien ne justifie l'existence d'une racine *ktein* : il faut donc que κτίννῡμι ait été forgé d'après κτείνω, où la syllabe κτειν aura été prise pour racine. On a d'abord formé κτείνῡμι comme δείκνῡμι; puis l'analogie de κῑνυμαι (ι long hystérogène) a créé κτῑνῡμι; celle des thèmes à double ν, accompagnée d'une tentative pour rendre graphiquement la longueur de l'ι, a donné κτίννῡμι; et enfin, celle de κίνυμαι (ι bref régulier) a transformé ce dernier en κτίνῡμι (Kühner, I, p. 854). Tous les

(1) C'est pourquoi on a jugé bon d'étudier les thèmes en *-o-* avant ceux-ci.

(2) L'*o* est proethnique. Cf. *Gdzg*5, p. 627.

cas possibles d'altération se sont donc accumulés sur ce seul thème.

Les thèmes du type στόρνῡμι, θόρνῡμι, etc., en dehors de ceux où l'*o* paraît radical, ὄλλῡμι, ὄρνῡμι (1), sont plus difficiles à expliquer. Il a déjà été fait mention de l'ingénieuse hypothèse de M. de Saussure (2). Que si l'on préfère admettre une épenthèse dans στορεῖν, on peut expliquer στόρνῡμι par l'analogie (3). Ce qui complique la difficulté, c'est que στρώσω, d'où est sorti στρώννῡμι, semble indiquer un *o* radical, soit une racine *steor*, variante à coefficient de la racine simple *ster*. Cette donnée nous ramène au problème déjà posé (4) des doublets de racines, que les thèmes suivants feront apparaître avec plus de netteté.

(97) IX. Thèmes en *-nea-*, gr. -να-, long ou bref, comme ci-dessus. — Ces thèmes sont homomorphes des précédents, oxytons et à racine réduite, mais très déformés en grec. On peut citer comme réguliers δύ-να-μαι, μάρ-να-μαι, δάμ-νη-μι (5). Mais la plupart des thèmes de cette famille sont atteints d'une affection jusqu'à présent inexplicable : un ι illégitime s'est introduit dans la racine, et l'on a πίτ-νη-μι, σκίδ-νη-μι, πίλ-νη-μι, κίρ-νη-μι, là où l'on attendrait *πέτ-να-, *σκέδ-να-, *πλά-να- (cf. πίμ-πλα-μεν), *κρά-να-, racines *pet*, *sked*, où l'*e* ne peut tomber, *per*, *ker* (6). On ne trouve l'ε que dans πέρ-νη-μι en regard de περ-ά-σω. Le récent κρήμ-νη-μι, en regard de κρεμ-ά-ω, présente le même allongement inexplicable que κρημνός.. On voit que cette formation soulève bien des questions ardues, et que l'hypothèse même de M. de Saussure, encore incertaine, ne saurait les résoudre toutes.

(1) Et peut-être εἴγνυμι, rac. inconnue. V. *supra*, N° 90.

(2) *Mém.*, p. 265.

(3) Formule στόρνυμι : στορεῖν = ἄγνυμι : ἀκαχεῖν.

(4) V. *supra*, n° 44.

(5) Pour *δόμ-να-(?). Le latin répond ici par un *o* à l'α grec.

(6) Cf. πετάννυμι. σκεδάννυμι, κεράννυμι. thèmes qui indiqueraient une racine dissyllabique.

On peut recourir à diverses explications, mais aucune n'est satisfaisante. Si l'on part de thèmes qui ne pouvaient expulser l'*e*, et qu'on pose *πέτ-να-, *σκέδ-να-, on dira que πέρ-νη-μι s'est modelé sur eux; mais ceux-ci ne sont point prouvés, et l'on ne voit point comment l'ε supposé aurait permuté en ι. Prétendra-t-on, au contraire, que l'ι est un substitut de l'ε, qui, ne pouvant tomber, s'est du moins affaibli en ι? Cela est diamétralement contraire aux lois phoniques de la nouvelle école : l'*e* tombe, ou demeure s'il ne peut tomber, et il n'y a point de terme moyen entre ces deux alternatives. On voit où nous nous trouvons irrésistiblement ramenés : à la supposition de racines *peit*, *skeid*, etc., doublets des racines connues *pet*, *sked*, etc., et dont les thèmes πίτ-να-, σκίδ-να-, etc., seraient des dérivations régulières. L'existence de pareilles insertions et variations de coefficients radicaux est mise hors de doute par des doublets démontrés tels que rac. *pei peo* (boire), πίνω *pōto*; et, en suivant cette piste, on montrerait peut-être que la langue indo-européenne s'est développée, comme certains idiomes de l'Afrique et de l'Amérique, par voie d'infixation (1). Quel vaste et magnifique domaine à explorer, pour celui qui se sentirait la force et la patience de refaire à ce point de vue nouveau l'œuvre de Chavée! Avons-nous besoin d'ajouter que nous nous reconnaissons incapable d'assumer cette tâche, et qu'en tout cas elle est étrangère à l'objet de la présente étude?

(98) X. Thèmes en *-jea-*, gr. -ιη- et -ῑ-, indice du mode optatif. — Cette formation est primaire, en tant qu'elle a pour base la racine simple ou redoublée du présent et de l'aoriste athématiques. Le suffixe, comme les précédents, porte l'accent ou le cède aux désinences : en conséquence la racine est réduite, et généralement le grec observe cette loi, v. g. τι-θε-ίη-ν, θε-ίη-ν, δο-ίη-ν, βα-ίη-ν, γνο-ίη-ν, à l'accent

(1) Peut-être remonterait-on ainsi à un état antégrammatical où se concilieraient le sémitisme et l'âryanisme. Cf. *Esquisses morphologiques*, Lille, Quarré, 1882.

près, qui s'est fixé sur la syllabe radicale. Il n'y a, à proprement parler que deux exceptions: encore un seul thème est-il troublé dans la racine : c'est εἵη-ν = *ἐσ-ϳή-, auquel le sanskrit et le latin répondent par des formes réduites. *s-jā-m*, *s-iē-m*, et où s'est introduit l'ε de l'indicatif, d'ailleurs généralisé, on le sait, par l'analogie. Quant à ἱείη-ν pour *ι-ϳή-, il s'y est glissé un ε euphonique, pour lequel εἵη-ν et ἱείη-ν ont servi de modèles. Nous ne parlons pas en ce moment de ἰοίην, ni, à plus forte raison, de ἴοιμι, κεοίμην, barbarismes beaucoup plus accentués et plus récents.

(99) XI. Thèmes en *-e-* (*-o-*), gr. -ε- (-ο-), indice du mode subjonctif. — Cette formation est primaire en tant qu'elle a pour base la racine simple ou redoublée (présent et aoriste athématiques, parfait). Les thèmes qui en dépendent ont l'accent sur la racine, qui est normale, v. g. στή-ο-μεν; mais elle a été troublée par diverses influences dont l'étude est inséparable de celle de la conjugaison.

(100) XII. Thèmes en *-mena(i)*, etc., gr. -μεναι, -ναι, etc., indices du mode infinitif. — Ces thèmes sont nominaux et non verbaux, et se rattachent à des formations nominales déjà étudiées [1]. Quant au détail de leur structure, il faut le renvoyer à l'étude de la conjugaison.

(101) XIII. Thèmes en *-s-*, gr. -σ-, indice de l'aoriste sigmatique. — On ne sait jusqu'à quel point il est exact de ranger parmi les suffixes un indice dépourvu de voyelle ; il faut pourtant remarquer que la voyelle s'y trouve virtuellement, si l'on admet l'opinion, jadis fort accréditée, qui voit dans cet *s* un représentaut, nous dirions une réduction, de la racine *es*. Dans ce cas, il est vrai, nous serions ici en présence d'une forme composée; mais après tout quelle différence y a-t-il entre une composition et une suffixation? la simple distance de la racine qui, en deve-

(1) V. *supra*, n° 61.

nant mot vide, n'en reste pas moins usitée comme mot plein à celle qui dans l'usage a entièrement perdu cette dernière acception : nuance presque négligeable.

Dans les thèmes d'aoristes sigmatiques, l'accent affectait la syllabe radicale ; mais il passait sur les désinences personnelles susceptibles de le recevoir, c'est-à-dire celles du pluriel, du duel et de la voix moyenne (1). Toutefois, de très bonne heure, l'accent passe sur l'augment, de sorte que le vocalisme de ce temps a subi, même en sanskrit, d'importantes altérations, que la conjugaison mettra en lumière. Le grec a, dans cette classe, beaucoup de formations régulières, comme ἔ-τρεπ-σ-α, ἔ-λειπ-σ-α, ἔφευγ-σ-α (Hesych.), etc., qu'on peut comparer aux aoristes thématiques correspondants ἔ-τραπ-ο-ν, ἔ-λιπ-ο-ν, ἔ-φυγ-ο-ν, etc. Mais, comme le pluriel, le duel et la voix moyenne avaient la racine réduite par suite de perte de l'accent, et que d'ailleurs, on le répète, le vocalisme de ces aoristes se troubla sans doute et tendit à s'uniformiser dès l'époque proethnique, l'apophonie primitive disparaissant tout à fait, le degré réduit se glissa souvent au singulier de l'actif, comme en sens inverse le degré normal de celui-ci contamina parfois le pluriel et le moyen : autrement dit la langue forma ἐλείψαμεν sur ἔλειψα, mais, en sens inverse, *ἔ-σχιδ-σ-α sur *ἐ-σχιδ-σ-μέν (2).

Le procès analogique n'est pas difficile à saisir. Dans les aoristes de verbes dont le présent offrait la racine normale, parce qu'il était formé à l'aide du suffixe *-o-*, v. g. λείπω, le degré normal de la racine, favorisé par le thème du présent, tendait, non seulement à se maintenir au singulier de l'aoriste, mais encore à se propager au-delà. Au contraire, quand le thème du présent était réduit par l'adjonction du suffixe *-jó-* ou *-tó-*, v. g. σχίζω, τύπτω,

(1) Cf. Brugman, *Studien*, IX, p. 311 sq.; Saussure, *Mém.*, p. 191 ; G. Meyer. *Gr. Gramm.*, § 528.

(2) V. *infra.* n°s 338 sq.

l'aoriste régulier *ἔσχειδσα, *ἔτευψα devait presque inévitablement céder la place aux formes réduites; car, d'une part, on perdait la notion des suffixes formatifs qui étaient entrés dans le thème du présent, et σχίζω ne paraissait pas différer thématiquement de λείπω, en sorte que la formule ἔσχισα : σχίζω = ἔλειψα : λείπω se construisait, pour ainsi dire, d'elle-même; et, d'autre part, l'ennemi était déjà dans la place, puisque le pluriel et le moyen offraient régulièrement la racine réduite. Ce n'est pas à dire que cette contamination soit universelle : l'aoriste a parfois une voyelle longue, vestige de l'ancienne diphthongue : ainsi ἔλῡσα se pose en face de λύω; mais, la plupart du temps, le thème du présent devient celui de l'aoriste. Ce n'est pas à dire non plus que le grec primitif eût scrupuleusement conservé l'apophonie *ἐσχείδσα *ἐσχιδσμέν, déjà troublée en sanskrit; il a suffi que la racine réduite apparût dans quelques thèmes aoristiques pour qu'elle se glissât dans les autres, à la faveur de celle du thème du présent.

Les phénomènes phoniques auxquels donne lieu la fusion du σ avec la consonne radicale précédente, sont bien connus. Un seul nous intéresse : les verbes en ζω prennent parfois un ξ à l'aoriste, alors que le ζ représente tout autre chose qu'une gutturale radicale; στίζω fait correctement ἔστιξα, mais on trouve aussi καθ-ίξας [1], de καθ-ίζω (= *σι-σδ-), et cette prédominence de la gutturale s'accentue surtout dans les thèmes secondaires. Ce seul fait enlève quelque poids à la spécieuse conjecture de MM. Curtius [2] et J. Schmidt, suivant laquelle le ξ serait dû à l'influence du *j* contenu dans le ζ et converti dans la prononciation courante en une sorte de semi-gutturale ou de palatale mouillée, soit un schème tel que (δ)-*j*ω, (δ)-γ*j*ω, d'où enfin -γσ- et -ξ-. Si ce processus était réel, il se serait produit aussi bien dans les thèmes primaires que dans les verbes dérivés : s'il se res-

(1) Theocr., I, 12.

(2) Curtius, *Vb*²., II, p. 298; Kühner, *Gr. Gram*., I, § 20, 2 c

treint presque à ceux-ci, on doit y reconnaître une corruption récente. D'ailleurs, c'est sur la racine et non sur le thème du présent que se greffe le σ aoristique. C'est donc tout simplement l'analogie des racines à gutturale qui a altéré l'aoriste des racines à dentale [1], d'autant plus aisément que le ξ des premières était, à l'égard du ζ du présent, un caractère différenciatif beaucoup plus marqué que le simple σ des autres. A défaut même de cette analogie si plausible, la phonétique à elle seule condamnerait l'hypothèse de M. Curtius [2].

(102) Mais ce ne sont pas là les seules altérations analogiques qu'ait subies la forme de l'aoriste sigmatique : la plus grave de ces irrégularités, c'est précisément l'existence même du σ dans tous les aoristes de ce genre sans distinction. Cette proposition, qui semble paradoxale au premier abord, a été mise à peu près hors de contestation par M. Osthoff [3].

Si en effet on admet comme rigoureuse la loi de la chute du σ intervocalique en grec (et l'on ne voit aucune raison qui puisse l'empêcher de s'exercer dans le cas actuel), il faut dire que les aoristes du type ἔστησα, ἔλῡσα ont dû nécessairement devenir et sont devenus, à un moment donné de l'histoire de la langue, *ἔστηα, *ἔλῡα, puis que le σ y est revenu à une époque postérieure, sous l'influence des aoristes qui l'avaient régulièrement conservé, ἔδειξα, ἔλειψα. Il n'y a rien à objecter à cette irréprochable argumentation. Tout au plus pourrait-on faire observer quc l'α final

(1) G Meyer. *G. Gram.*, § 529.

(2) L'éminent linguiste cite en exemple les verbes en εύω, gr. mod. *évo*, qui ont donné εὔτω, maintenant prononcé *éfso* Mais il n'y a point parité entre les deux situations. Il est fort possible qu'en grec ancien εύω se prononçât *éwō*. En fût-il autrement le son vocalique de *eu* changé en *ev* n'impose aux organes de la voix aucun effort nouveau. Il en faut un, au contraire, fort sensible pour prononcer la palatale mouillée *gj* après un *d*, et la transformation de *j* en *gj* est en complet désaccord avec le principe de moindre action dont doit s'inspirer toute théorie phonétique.

(3) *Vb.*, p. 175 et 325 sq.

de l'aoriste grec est le représentant d'un *m*-voyelle, ἔστη-σ-α = *ἐστή-σ-*m*, et que par suite la loi du σ intervocalique était peut-être restreinte dans son application. Mais nous voyons le σ tomber dans πλείω = *πλέ-*j*οσ-*m* (acc. msc. sg.) tout comme dans πλείω *= πλέ-*j*οσ-α (acc. pl. nt.), et dès lors, quoique le premier ait pu à la rigueur se plier à l'analogie du second, il semble bien que la notion de la sonante se soit effacée de très bonne heure chez les Grecs. Au reste les preuves historiques de ce procès ne font pas absolument défaut : on lit νικάἀς = νικήσας dans l'inscription de la stèle de Damonon, et M. G. Meyer (§ 224) cite quelques autres exemples de la chute du σ aoristique. On aurait donc ici le cas extrêmement rare d'un indice régulier dont la présence serait une irrégularité.

103) XIV. Thèmes en *-se-* (*-so-*), gr. -σε- (-σο-), indice de l'aoriste sigmatique thématique. — C'est sans doute une analogie proethnique qui a donné naissance à cette forme bien peu commune, plus répandue en sanskrit qu'en grec, et inconnue partout ailleurs : elle est née en effet d'une combinaison illégitime de l'aoriste sigmatique et de l'aoriste thématique. Elle a emprunté, à celui-ci le degré réduit de la racine et l'*o* thématique, à celui-là l'*s* formatif, et a fondu tous ces éléments hétérogènes dans le type *á-dik-ša-m*, rac. *deik*. En grec l'analogie de l'aoriste sigmatique l'a emporté, et la racine s'est généralement allongée, v. g. δύσετο, βήσετο ; pourtant ἴξον montre le degré réduit. Il faut remarquer qu'en grec l'influence de l'aoriste sigmatique était beaucoup favorisée par la similitude absolue de la 3e personne du singulier de l'actif de ces deux temps [1] : ἔπεσα (= *ἔ-πεσ-σα) comme ἔπεσον faisait ἔπεσε, et dans ἔπεσον (= *ἔ-πετ-σο-) l'ε ne pouvait pas tomber. Et même cet aoriste ἔπεσον, avec son ε régulièrement conservé a pu avoir une très forte influence sur le maintien de l'ε dans πεσεῖν, que

(1) Cf. G. Meyer, *Gr. Gramm.*, § 580.

nous avons déjà signalé (1). On observera enfin que cette thématisation accidentelle est exactement de même nature que celle qui se produit toujours au subjonctif de l'aoriste sigmatique et qui y substitue l'hystérogène λείψωμεν au régulier *λείψ-ο-μεν.

§ 2. — *Types helléniques.*

(104) I. Thèmes en -τε- (-το-). — Ce suffixe qui apparaît au présent de certains verbes, se rencontre ailleurs qu'en grec : le latin notamment, en offre des traces indeniables, v. g. *plec-to* ; mais le grec l'a développé dans des proportions tout à fait insolites. Bopp voyait dans le τ un simple substitut du ν dont il sera question plus bas (2) : hypothèse abandonnée aujourd'hui. M. Curtius, qui l'a d'abord expliqué par un élargissement de la racine, est revenu de lui-même sur cette opinion. Restent en présence deux hypothèses également plausibles, entre lesquelles on a peine à se décider : ou bien le τ est, après une labiale, le représentant légitime du *j* indo-européen, autrement dit, les racines à finale labiale forment en π-το- les présents que celles à finale gutturale ou dentale forment en ζο- ou σσο- (3); ou bien ce -το- est identique au suffixe formatif du nom verbal, v. g. τυπ-τό-ς, τύπ-τω (4). En tout cas l'analogie paraît désintéressée dans la question.

Quelle qu'en soit l'origine, on voit que le degré réduit est la loi de ces thèmes. C'est aussi leur forme la plus

(1) Avons-nous besoin de faire observer que toutes ces explications se réfèrent à un point de vue diamétralement opposé à celui de Schleicher, qui considérait l'aoriste en *-sa-* comme un primitif, dont l'aoriste en *-s-* était une abréviation (V. *Cpd.*^{4}, p. 796 sq.), et qu'elles s'inspirent sans réserve des belles et fécondes théories développées récemment par M. Brugman (*Stud.*, IX, p. 313 sq.) ?

(2) V. Bopp, *Gr. comp.*, III, § 498.

(3) Curtius, *Vb.*^{2}, I, p. 234 sq. Et de fait, il n'y a pas une racine à labiale parmi les thèmes en *-jo-*, tandis que les thèmes en -τε- n'en offrent presque pas d'autres.

(4) G. Meyer, *Gr. Gram.*, § 498.

fréquente : τύπ-τω, μάρπ-τω, ῥίπ-τω, κόπ-τω (1). Parmi les homériques, il n'y a d'irrégulier que κλέπ-τω, puisque σκέπτομαι ne pouvait se réduire ; or à l'irrégularité de κλέπτω répond celle de κλεπτός. Beaucoup plus récents sont : πέπτω et πέκτω, qui d'ailleurs ne pouvaient se réduire ; δρέπτω, tiré de δρέπω ; θώπτω et σκώπτω, manifestement hystérogènes ; κάμπτω et γνάμπτω, dont le vocalisme est ambigu ; χρέμπτομαι, où le π lui-même semble anaptyctique, et enfin δύ-π-τω (*Thesaur.*, aquas subeo), où il l'est très certainement. Ainsi le sens linguistique s'est oblitéré au point qu'on a pu considérer comme une simple finale verbale un groupe de consonnes qui contenait un élément essentiellement radical.

(105) II. Thèmes en -νε- (-νο-). — Ce suffixe est également caractéristique du présent. L'origine en est fort obscure, et peut-être convient-il de la rapporter à deux procès distincts. On ne voit aucun inconvénient à l'expliquer par le suffixe *-nea-* traité thématiquement, dans les thèmes qui offrent la syllabe radicale brève, c'est-à-dire le degré réduit : c'est en effet la loi des formations en *-néa-*, et les deux thèmes δάμ-νο- et δύ-νο- (2), en regard de δάμ-νη-μι et et δύ-να-μαι, sont des exemples positifs de ce genre de confusion analogique. Il est donc permis de supposer que le même fait s'est produit dans δάκ-νω (= *δm̥κ-νό-?), τάμ-νω (3) (dor. et ion.), πί-νω et βούλο-μαι (= *βόλ-νο-). A cette classe se rattacheraient les thèmes qui, sans réduire la racine, ont du moins la syllabe radicale brève, et où l'apparition de l'ε dépend de causes perturbatrices qui nous sont déjà connues, à savoir τέμνω, corrompu comme τεμεῖν, et εἴλω, dor. ϝήλω = *ϝέλ-νο-, rac. *wer*. Mais on se trouve fort embarrassé en présence des thèmes à syllabe radicale longue : ceux-ci s'expliqueraient de la même manière que les précédents,

(1) L'*o* est radical. Cf. sl. *skop-iti* (châtrer).

(2) ἔδαμνον est donné par Hésychius comme synonyme de ἐδάμαζον, et δύνομαι (pour δύναμαι) est une forme courante en byzantin et en romaïque, d'après M. G. Meyer, § 402. Cpr. la thématisation artificielle du subjonctif de ces verbes, *infra*, n° 373.

(3) Cf. *supra*, n° 90.

si l'on supposait que la syllabe radicale, brève à l'origine, a subi un allongement postérieur; car cette syllabe, supposée brève, aurait tous les caractères du degré réduit; malheureusement, c'est au contraire dans Homère qu'elle est longue et dans la versification posthomérique qu'elle s'abrège. Peut-on, dès lors, admettre que τῖνω, φθῖνω, φθᾶνω, etc., présentent régulièrement la racine réduite?

Cela est difficile à soutenir. Il faudrait partir d'un régulier τίνω, dont, au temps d'Homère, la pénultième brève se serait allongée sous l'influence de τῖω (= *τείω), pour s'abréger de nouveau plus tard sous l'influence des thèmes à voyelle brève. Ce procès est bien compliqué, et l'analogie n'explique pas suffisamment ces allongements si multipliés dans Homère; elle fait même tout à fait défaut pour φθᾶνω, et ne rend pas compte des formes éoliennes telles que δίννω (Kühner, I, p. 800), à moins qu'on ne voie dans le double ν qu'un signe graphique de la longueur de l'ι. Enfin, est-il probable qu'un thème altéré soit rétabli par une corruption postérieure, qu'une secousse consolide l'édifice qu'une première secousse a ébranlé? Il y a dans ces objections de sérieuses raisons, sinon de décider, au moins de douter, et de ne pas rejeter la doctrine de M. Curtius, qui envisage ces thèmes à syllabe longue comme des formations secondaires ou des thèmes en -νυ- passés à la conjugaison thématique (1), *τι-νύ-ω, *τί-νϝ-ω, τῖνω. L'action de l'analogie, restreinte ainsi à l'abréviation postérieure de la voyelle (2), déjà favorisée par la tendance naturelle à l'allégement phonique, serait plus concevable, et l'on comprendrait comment la racine paraît ici à la fois réduite et longue; enfin δίννω s'expliquerait sans peine par *δίνϝω avec assimilation.

(106) III. Thèmes en -ανε- (-ανο-). — La plupart de ces thèmes présentent une nasalisation radicale, qu'on a déjà tenté

(1) *Vb*²., I, p. 249 et *infra*, n°ˢ 178 et 176.

(2) I. e. τίνω pour τῖνω, calqué sur πίνω.

d'expliquer [1]. D'autres, beaucoup plus récents, ont un *e* dans la racine, contrairement à la loi qui exige évidemment le degré réduit. L'analogie qui a introduit cet *e* est exceptionnelle et fort curieuse : le verbe λαμβάνω possède, lui seul, un futur à nasale, λάμψομαι, soit primitif, soit plutôt imité du présent [2] ; la relation λάμψομαι : λαμβάνω s'est reproduite dans λή(θ)σομαι : ληθάνω, et à son tour le rapport λήθω : ληθάνω s'est développé dans κεύθω : κευθάνω [3], et autres thèmes ainsi tirés directement de thèmes en *-ο-* ; puis le groupe -άνω, se répandant de proche en proche, a fini par être considéré comme une simple finale verbale, dans θηγάνω, ἠχάνω [4] et même αἰσθάνομαι, bien que ce thème soit plus ancien. La longueur exceptionnelle de l'α dans ἱκᾶνω et κιχᾶνω est inexplicable [5].

(107) Les élargissements de thèmes verbaux au moyen des consonnes θ, κ, χ, etc., pourraient trouver place ici. On sait que les formations de ce genre paraissent plutôt constituées par la réunion de deux racines verbales que par l'adjonction d'un suffixe à une racine. Elles rentreraient donc dans la composition, si l'on pouvait déterminer exactement l'élément radical représenté par la consonne affixée ; mais on tend de plus en plus à abandonner l'hypothèse de la composition, du moins telle que l'a formulée Schleicher, et, dans l'état présent de la science, il vaut mieux rattacher ces types à la dérivation secondaire, dont ils facilitent l'étude [6].

(1) V. *supra*, n° 43.

(2) V. g. κάμψω de κάμπτω. Saussure, *Mém.*, p. 151. *Contra* : J. Schmidt, *Voc.* I, p. 118.

(3) En regard du semi-régulier κυνθάνει· κρύπτει (Hesych.).

(4) Δίκην δ' ἐπ' ἄλλο πρᾶγμα θηγάνει βλάβης. Æsch., *Agam.*, v. 1535. — ἤχανεν· εἶπεν (Hes.).

(5) Cf. G. Meyer, *Gr. Gr.* § 503, anm. 2.

(6) V. *infra*, n° 178 sq.

CHAPITRE III.

FORMATION DES THÈMES SECONDAIRES.

(108) Beaucoup de thèmes secondaires sont encore proethniques, et les lois du vocalisme et de l'accentuation s'y laissent aisément apercevoir; mais la plupart ont pris naissance sur le sol grec, et sont sujets à deux sortes d'anomalies bien distinctes : ou le suffixe secondaire s'adjoint au thème primaire sans en respecter ou en changer régulièrement le vocalisme; ou bien un thème secondaire est directement tiré de la racine, sans l'intermédiaire d'aucun thème primaire, et à l'imitation de thèmes secondaires normalement dérivés [1]. Dans cette nouvelle étude, nous suivrons autant que possible le même ordre que dans celle des thèmes primaires; toutefois, la distinction des types proethniques et des types helléniques n'ayant plus ici qu'une médiocre importance, nous y substituerons celle des suffixes primaires employés en tant que secondaires et des suffixes qu'on ne trouve jamais que dans cette dernière fonction.

SECTION Ire. — THÈMES NOMINAUX.

§ 1er. — *Suffixes primaires en dérivation secondaire.*

(109) I. Le suffixe -o- est bien rarement secondaire. S'il l'est dans ἀστός, comme le conjecture Schleicher [2], ce thème est très pur au double point de vue de l'accentuation et du vocalisme; car l'ό, portant l'accent, a dû réduire le suffixe

(1) Mais on ne saurait s'imposer trop de circonspection sur ce point; car, de ce qu'un thème primaire ne se rencontre pas dans la langue telle que nous la connaissons, on n'a pas le droit d'induire qu'il n'y ait jamais existé.

(2) *Cpd*⁴, p. 370.

primaire précedent -τεϝ-, et ἀστός équivaut à *ἀσ-τϝ-ό-. Le type χρύσ-ε-ο-ς est pur aussi, l'ε prédésinentiel ne pouvant tomber devant le suffixe secondaire (1); mais l'accent a reculé. Plus tard, la langue forme des dérivés secondaires, comme ὀπ-ᾱδ-ό-ς (avec chute de l'aspiration, pour ὁπαδός, que l'on rencontre quelquefois), ὅμ-αδ-ο-ς, de *ὀπ-άδ- (restitué d'après ὀπάζω), ὁμ-άδ-, où n'apparaît plus trace d'une loi de formation quelconque. La longue de ὀπᾱδός (dor.) et ὀπηδός est embarrassante.

(110) II. Le suffixe -η est encore plus rare que le précédent. La dérivation paraît normale dans δωρεά, γενεά (= *γέν-εσ-ά, l'ε atone de γέν-εσ- ne devant pas tomber (2). Le curieux féminin ἡγεμόν-η· Ἄρτεμις καὶ Ἀφροδίτη (Hesych.), tiré peut-être du génitif ἡγεμόν-ος, est un barbarisme qui rappelle la variation analogique du français *grand grande*, imitée du régulier *long longue*.

(111) III. Le suffixe -ω n'est presque jamais secondaire. Des néologismes du genre de θηλώ sont insignifiants.

(112) IV. Le suffixe secondaire -ι- est fort rare et presque partout hystérogène, par exemple dans κίθαρις, δύναμις. Pourtant la réduction du suffixe primaire apparaît dans γάσ-τρ-ι-ς.

(113) V. Le suffixe -υ- du 1er ordre paraît avoir pris dans la dérivation secondaire une extension considérable, due en grande partie à l'analogie : en effet, on tend de plus en plus à admettre que la finale des thèmes du type γραφ-εύ-ς équivaut à -ηύ- (3), et de là à la décomposer en deux suffixes distincts, soit *γραφ-η-ύ-, il n'y a qu'un pas. Il y aurait donc dans ces formations une accumulation de suffixes qu'on pourrait représenter approximativement par le schème proethnique *grbh-ea-éu-s;* seulement, l'on ignore jusqu'à présent comment ces suffixes se comportaient

(1) Saussure, *Mém.*, p. 188. — Toutefois Kühner (*Gr. Gram.*, § 20, 2 b.) conjecture ici le suffixe primaire *-jó-*, et le doute nous paraît permis.

(2) Saussure, *Mém.*, p. 203.

(3) G. Meyer, *Gr. Gr.*, § 321 ; L. Meyer, *Bezz. Btr.*, I, p. 20.

entre eux. Peut-être, faute de termes de comparaison dans les autres langues, sera-t-on réduit à l'ignorer toujours, et en tout cas l'on ne s'étonnera pas de l'incertitude et de l'irrégularité de ce type conjectural, si l'on songe que la loi du suffixe *-u-* du 1er ordre est encore inconnue, même dans les thèmes primaires (1).

D'après cela, les véritables noms en -εύς seraient dérivés de féminins en -η, par exemple, γραφ-εύς de γραφ-ή, ἀγωγ-εύς d'ἀγωγ-ή, ἱερεύς de ἱερ-ά ; puis, quelques féminins en -η ayant pour corrélatifs des masculins en -ος, la syllabe -εύς serait devenue également suffixe de dérivation par rapport à ceux-ci, et, par suite, à tous les masculins, ἱππεύς, δρομεύς, κεραμεύς (2), etc. Enfin -εύς, envisagé dans son ensemble comme une finale dérivative, sans égard à son origine, apparaît dans les types γραμματεύς, δεκαδεύς, δαιτυμονεύς, etc.

VI. Le suffixe -υ- du 2e ordre n'est presque jamais secondaire, πέλεκ-υ-ς, ἥμισ-υ-ς (l'étymologie de ces thèmes est douteuse), et ne soulève aucune observation intéressante.

(114) VII. Le suffixe -ιο- est un des plus communs dans le domaine gréco-italique et s'attache à presque tous les thèmes primaires : la syllabe qui le précède doit perdre son *e*, puisque tout fait présumer que le suffixe -ιο- portait primitivement l'accent ; mais l'accent est remonté, et le vocalisme est souvent troublé, sauf dans les formations les plus anciennes, comme on s'en assurera en examinant successivement les divers thèmes modifiés par cet élément.

(115) 1. Finale *-e-* : l'*e* disparaît en général, οὐράν-ιο-ς, καθάρ-ιο-ς ; parfois il subsiste, ἑταιρε-ῖο-ς, en regard de ἑταίρ-ιο-ς, sans qu'on puisse affirmer qu'il y ait dans le premier cas une irrégularité, puisqu'il n'est pas absolument prouvé qu'il dût subsister ; pourtant l'*e* prédésinentiel ne tombe pas non plus devant les désinences casuelles (3). Dans ἄπ-ιο-ς,

(1) V. *supra*, no 52.

(2) Formule ἱππεύς : ἵππος = ἱερεύς : ἱερός.

(3) Cf. *infra*, no 215 sq.

l'ο final de ἀπό est traité, à tort sans doute et par analogie, comme un *-o-* thématique.

(116) 2. Finale *-ea* : l'*e* disparaissant, il reste un α bref devant le suffixe, δίκ-α-ιο-ς, βί-α-ιο-ς, νυμφαῖον, etc. Quelques thèmes, pliés à l'analogie des précédents, perdent toute la finale, v. g. θαλάσσ-ιο-ς. Plus souvent encore la finale -αῖο-, envisagée dans son ensemble comme un suffixe dérivatif, s'introduit dans des formations où elle n'a que faire (1).

(117) 3. Finale *-ei-* : l'*e* tombe devant le suffixe, v. g. θυσία (= *θυ-τι-ϳά). Mais, quand le thème est en *-oi-* (1er ordre), les dérivations, d'ailleurs hystérogènes, ne témoignent d'aucune apophonie, v. g. πα-τρ-ῷος (= *πα-τρ-ωι-ϳό-). On sait d'ailleurs combien cette finale ῳ a été maltraitée.

(118) 4. Finale *-eu-* : à l'inverse de ce qui se passe dans le cas précédent, on ne constate la chute de l'*e* que dans le thème νεκ-υ-ία, sur la régularité duquel on ne peut se prononcer, puisqu'il appartient aux thèmes du 1er ordre dont la loi est inconnue. Que l'ε se soit maintenu dans les formations tertiaires telles que βασίλειος (= *βασιλ-εϝ-ιό-), c'est ce qui ne saurait surprendre, surtout si l'on admet notre hypothèse sur les thèmes en -εύ-. Mais on s'étonne de rencontrer ἡδεῖα pour *ἡ-δυ-ιά, en face du sanskrit *svād-v-ī*. L'ε a été soutenu ou ramené par l'analogie des flexions casuelles qui le renfermaient, autrement dit l'on a refait *ἡδ-έϝ-ϳα sur le locatif *ἡ-δέϝ-ι (2). Le sanskrit a quelque chose d'analogue dans son suffixe *tav-ja-*, qui en védique apparaît sous la forme *-tv-ja-* (3).

(119) 5. Finale *-es-* : ce suffixe, ne portant pas l'accent, ne se réduit pas en présence de -ιο-, v. g. αἰδοῖος (=*αἰδ-οσ-ιό-), ἀλήθεια (=*ἀ-ληθ-εσ-ιά). Dans ἡῷος pour *ἡοῖος, l'allongement

(1) V. *infra*, n° 146.

(2) Le sk. *svādvī* interdit de penser que la dérivation suive la loi de la flexion faible, qui prohibe l'expulsion de l'*e*. V. *infra*, n° 258.

(3) Schleicher, *Cp*t4, p. 379. — Le type μητρυιά (= i.-e. *mā-tr-w-jéa*) opposé à πατρωός (= i.-e. *pă-tr-ow-jó-s*) paraît offrir une apophonie d'une remarquable régularité.

hystérogène du nominatif a passé dans la dérivation. Les groupes -οῖο-, -εῖο- ont été à leur tour envisagés comme des suffixes et employés comme tels [1].

(120) 6. Finale *-wós-* : l'apophonie est une des plus correctes de la langue grecque : *λε-λοιπ-ϝότ-, *λε-λοιπ-υσ-ιά ; mais l'accent est remonté, λελοιπυῖα.

(121) 7. Finales en *-en-* et *-on-* : la réduction du suffixe se dénonce, soit par la chute de la voyelle, κυ-ν-ία, ποί-μν-ιο-ν, soit par l'α épenthétique déjà signalé, θεράπαινα (= *θεραπ-*n*-*j*ά) ; mais beaucoup de thèmes conservent l'*e* ou l'*o* comme τέρεινα, τερμόν-ιο-ς, et, dans les formations récentes ainsi que dans les flexions casuelles, le maintien de la voyelle est constant. Les neutres en -μα insèrent devant le suffixe le τ des formes casuelles, v. g. θαυμάσιος (= *-ματ-ιό-). Il est peu probable que l'isolé τέρμιος soit issu de τέρμα [2] : il dérive bien plutôt d'un inusité *τέρμος.

(122) 8. Finale *-ter-* : ici encore les formations les plus anciennes, v. g , πά-τρ-ιο-ς, montrent l'expulsion de l'*e* suffixal ; mais la plupart du temps, il subsiste, comme dans le type δότειρα (= *δό-τερ-*j*α), contredit par le sk. *dā-tr-ī* [3]. Dans le suffixe -τήρ-ιο-ν, non seulement la voyelle s'est maintenue, mais l'allongement du nominatif en -τήρ s'est introduit.

(123) 9. Finale *-nt-*. Quand cette finale est précédée d'un ε qui ne fait pas partie de la racine, c'est-à-dire dans le suffixe secondaire -ϝεντ-, le grec a conservé un remarquable souvenir de l'apophonie primitive ; en effet πτερόεις, par exemple (= *πτερο-ϝέντ-ς), ne fait pas au féminin *πτεροεῖσα (= *πτε-ρο-ϝεντ-*j*ά, cpr. τιθεῖσα), mais bien πτερόεσσα. Il est vrai que ce dernier n'est pas non plus régulier ; mais, comme il n'a jamais pu sortir de *πτεροϝεντ*j*α, force est bien

(1) V. *infra*, nos 147 et 148.

(2) Il faudrait poser la fausse analogie τέρμιος · τέρμα = θαλάσσιος · θάλασσα mais le type θαλάσσιος est trop rare.

(3) Le slave, également corrompu, répond par *da-tel-ĭ*.

d'admettre que le grec avait le féminin régulier *πτε-ρο-ϝn̥τ-jά, avec *n* sonant, lequel a donné *πτεροασσά, et que plus tard cet α, dont on ne s'expliquait plus l'origine, a permuté en ε par analogie du masculin-neutre (1). Quant aux thèmes où l'ε était radical et à ceux où le groupe ντ était précédé d'un ο thématique, θέ-ντ-, φυγ-ό-ντ-, φέρ-ο-ντ- (θείς θεῖσα, φυγών φυγοῦσα, φέρων φέρουσα), ils ne sont pas plus susceptibles d'apophonie dans cette dérivation que dans la déclinaison, où nous les retrouverons (2).

Telles sont les principales manifestations du suffixe -ιο- secondaire. Quant à son homologue -ϝο-, déjà méconnaissable en formation primaire, il est sans application dans les dérivés.

(124) VIII. Le suffixe -ϝότ- est secondaire dans tous les parfaits en -κ-, à plus forte raison dans ceux des verbes dérivés. Il conserve partout l'accent qui le frappait à l'origine, mais ne produit aucune apophonie, puisqu'il n'en produit même pas quand il est primaire.

(125) IX. Le suffixe secondaire -εν-, -ον- paraît fort rare, surtout le premier; mais ce n'est peut-être qu'une illusion. En effet, M. de Saussure (3) pose la délicate question de savoir pourquoi, dans les thèmes en -μων, l'accusatif ancien en -μονα et l'accusatif hystérogène en -μῶνα se répartissent exactement entre paroxytons et oxytons (4). Ne serait-ce point que les premiers seuls sont primaires, tandis que les autres sont formés par l'adjonction d'un suffixe secondaire -ον- à un thème primaire en -μό-? Ainsi τέρμων serait bien τέρ-μον-, mais κευθμών serait *κευθ-μέ-ον- avec contraction proethnique, exactement comme κοινών est sans aucun doute issu de κοινός. La comparaison du latin *ai-vo-* (*aevum*) avec le grec αἰῶν- rend également sensible pour ce dernier le procès dérivatif αἰ-ϝέ-ον-, d'où αἰϝῶν- (nom. αἰών). L'accentuation

(1) Saussure, *Mém.*, p. 35.
(2) V. *infra*, n°° 262 et 268.
(3) *Mém.*, p. 219.
(4) Toutefois, cela n'est pas absolument rigoureux, puisque ἡγεμών fait ἡγεμόνα

périspomène semble elle-même témoigner en faveur du souvenir d'une contraction.

(126) X. Le suffixe secondaire -μό- est fort usité, surtout à la suite des thèmes primaires en -αγ- et -ιγ-, -αδ- et -ιδ-, qui sont presque exclusivement helléniques, ἁρπ-αγ-μό-ς, στηρ-ιγ-μό-ς, ἐρ-ισ-μό-ς, etc.; c'est assez dire qu'il ne produit aucune apophonie. Pourtant il porte presque toujours l'accent et ne le perd qu'à la suite du suffixe -σι-, qui apparaît devant lui au degré réduit, δρά-σι-μο-ς. Devant ce suffixe -μό-, comme devant beaucoup d'autres secondaires, se développe très souvent un σ anaptyctique, dû moitié à l'euphonie et moitié à l'analogie, et dont l'origine doit être recherchée dans le thème du parfait moyen des verbes dérivés (1): nous nous bornons donc à le signaler ici, v. g. κε-κέλευ-σ-μαι, κελευ-σ-μό-ς. Par analogie ce σ a même envahi certains thèmes en -μό- dérivés de thèmes verbaux qui n'admettent pas régulièrement cette épenthèse, πατη-σ-μός, ἀγαπη-σ-μός. La consonne euphonique est un θ dans κηλη-θ-μός, soit que le θ eût parfois déjà le son mi-sibilant, soit qu'il fût emprunté à ἀρ-θ-μό-ς, πορ-θ-μό-ς, où il paraît un appendice radical.

(127) XI. Le suffixe secondaire -μην est fort rare; mais il n'en va pas de même du suffixe -μων, et surtout de -μα, qui s'est multiplié à l'infini, αἰδή-μων, ποίη-μα, αἴσθημα, πάθημα, μίσθωμα, ψήφισμα. Il n'est presque pas un verbe dérivé qui ne forme ainsi un substantif neutre, et l'on voit par πάθη-μα (rac. παθ) que de simples racines sont traitées à cet égard par analogie comme des verbes dérivés. Deux faits sont à relever dans ces formations, à savoir, suivant la nature du thème verbal qui leur sert de base, l'épenthèse du σ déjà mentionnée, et l'allongement de la voyelle thématique, dont il faut renvoyer l'examen à l'étude de l'aoriste sigmatique des verbes dérivés (2).

(1) V. *infra*, n° 184.
(2) V. *infra*, n° 182.

(128) XII. Le suffixe -νο- est bien rarement secondaire; du moins se présente-t-il ordinairement sous la forme -ινο- ou -ανο-, qui n'est pas encore bien éclaircie. Pour -ινο- on peut supposer un primitif -ε-νο-, où l'ε représente la finale du thème primaire, soit *κηρ-έ-νο-, *φηγ-έ-νο, de κηρ-ό-ς, φηγ-ό-ς; mais on ne voit pas comment cet ε s'est affaibli en ι. A coup sûr le procès formatif est très ancien, puisque le latin répond par *fāg-ĭnu-s* et même par *dīvīnu-s* (= *dīv-ĕ-ĭno-*). Plus tard -ινο- tout entier a passé pour suffixe dérivatif, v. g. διφθέρ-ινο-ς. Quant à -ανο-, c'est sans doute le suffixe primaire -νο- devant lequel s'est développé un α de prononciation : ce qui le prouve, c'est que deux thèmes ainsi formés ont la racine fléchie, sans qu'on puisse les ramener d'ailleurs à aucun thème primaire qui exige cette apophonie, à savoir ὄργανον et πόπανον (1), qu'il est permis de rapporter à *ὄργ-νο- et *πόπ-νο-. L'épenthèse vocalique s'explique d'autant mieux que l'un est très dur et l'autre presque imprononçable. Au contraire dans στεγ-α-νό-ς, le suffixe -νο- est secondaire, et l'α est la finale de στέγη. De ces deux sources est issu le suffixe -ανο- qui s'est propagé ensuite dans στέφ-ανο-ς, δρέπ-ανο-ν, etc. L'accentuation est variable : en général les substantifs sont paroxytons, mais les adjectifs sont restés oxytons; cette distinction n'a évidemment rien de primitif.

(129) XIII. Le suffixe -μενο- est secondaire dans tous les verbes thématiques, φερό-μενο-ς, πυθό-μενο-ς, etc. On voit que la voyelle thématique du verbe est au degré fléchi, et le latin confirme cette nuance vocalique, puisqu'il a *Vertumnus* (= **verto-m(e)no-*). Mais le type βέλεμνον (= *βελέ-μ(ε)νο-ν, synonyme de βαλλό-μενο-ν), type évidemment fort ancien et d'apparence plus pure, dérange cet accord. En outre, l'infinitif φερέ-μεναι qu'on ne saurait séparer de φερό-μενο-ς, montre l'ε thématique devant le suffixe. Il est probable, en effet, que dans la période gréco-italique l'*e* thématique s'est changé

(1) On sait qu'une restitution *ὀργᾱ, *ποπᾱ est inadmissible. V. *sup.*, n° 49.

en *o* sous l'influence des flexions verbales qui exigeaient l'*o*, et dont l'une, celle de 1re personne du pluriel (1), ressemblait beaucoup à la forme en -μενο-.

(130) XIV. La dérivation à l'aide du suffixe -ρό- (-λό-) est restée très pure dans certains types : l'accent repose sur la finale, et le suffixe primaire qui précède est au degré réduit, à moins qu'il ne consiste en un *e*, qui ne peut tomber, v. g. χαλα-ρό-ς, αἴθα-λο-ς, ce dernier certainement dérivé d'un inusité *αἰθή (feu), ἰσχυ-ρό-ς, mais φθονε-ρό-ς, τραπε-λό-ς (le verbe τραπέω, identique au lat. *torqueo*, fait supposer l'existence d'un thème primaire *τραπό-ς). Dans les formations plus récentes, le suffixe primaire ne se réduit plus, σιγη-λό-ς, σιωπη-ρό-ς, λυπη-ρό-ς ; et enfin, cette finale tout entière est suffixée, comme dans θυηλή, auquel on ne connaît pas de primitif *θύα ou *θυέω, et dans οἰνηρός, dérivé de οἶνος et non de οἴνη. Il n'est pas aussi facile de s'expliquer l'épenthèse de l'ω, d'ailleurs fort rare, ἁμαρτωλή, εἴδωλον.

(131) XV. Le suffixe secondaire -τό- s'attache parfois au thème en *e* du verbe, au lieu de s'adjoindre à la racine pure : en ce cas la voyelle est toujours au degré normal, ὑ-ε-τό-ς, εὑρ-ε-τό-ς. Le plus souvent, dans les verbes dérivés, ce suffixe est précédé de l'allongement vocalique, ποιη-τός, ou de l'épenthèse sigmatique, ἀνήκουσ-τος. On sait qu'il est toujours affecté de l'accent.

(132) XVI. La même observation s'applique aux thèmes en -τη-, dont le nombre est considérable. On trouve avec le thème primaire en -*e*-, δραπ-έ-τη-ς (2), εὑρετής, ναιέτης, etc., et παν-δερκ-έ-της, opposé à μονο-δέρκ-της qui montre la racine simple. La longue ou le σ des verbes dérivés, ποιη-τής, ἀκουσ-τής, se sont aussi propagés dans cette classe, soit isolément et indépendamment l'un de l'autre, v. g. νεμη-τής (type récent et extrêmement rare), ἐρα-σ-τής, soit en se combinant, comme dans ὀρχησ-τής. L'épenthèse sigmatique est

(1) I. e. φέρ-ο-μεν comparé à *φερ-έ-μενο-ς.

(2) Pour *δρακ-ε-τή-. Cf. *Gdzg*5, p. 238.

même plus fréquente ici que dans les autres formations, sans doute parce que l'on a senti le besoin d'interposer une consonne entre deux syllabes longues et homophones dont le contact immédiat eût produit un effet peu agréable. Le thème le plus étrange de cette famille est ἑρπηστής, pour *ἑρπτής, où toute la syllabe -ησ- est surajoutée.

Le suffixe -της, à la différence de -τός, ne s'adapte pas seulement aux thèmes primaires verbaux, mais aussi aux nominaux, et là apparaissent des traces incontestables de l'ancienne expulsion de l'*e*, sauf quand il termine le thème primaire. οἰκ-έ-της, πρωρ-ά-της, πολ-ί-της, πρεσβ-ύ-της. Mais l'allongement qui précède le suffixe dans les dérivés de thèmes verbaux influence ceux de thèmes nominaux dans αἰχμητής [1], et l'*o* du nominatif de δῆμος se reproduit dans δημότης, exemple unique, puisque dans δεσπότης l'*o* est certainement radical. Puis les finales -ίτης, -είτης, -ήτης se propagent sans loi ni règle, ὁπλ-ίτης, ἱερ-είτης, ψιλήτης. Enfin l'on voit naître la finale -ώτης sous l'influence de l'allongement des dérivés de verbes en -όω, autrement dit στρατιώτης, ἰδιώτης ne viennent certainement pas de verbes *στρατιόω, ἰδιόω, mais sont corrompus, pour *στρατιότης, lui-même irrégulier pour *στρατιέτης. Dans στασι-ώτης, forgé de toutes pièces sur στρατιώτης, l'ω est même entièrement anaptyctique. La finale -ιώτης à son tour devient dérivative dans νησ-ιώτης, et voit se greffer sur elle de nouveanx suffixes, νησιωτικός.

Le suffixe devrait, ce semble, être toujours accentué; en général pourtant les dérivés de verbes sont seuls oxytons [2]. Les différences d'accentuation qui distinguent πεδητής, de πεδάω, et πεδήτης, de πέδη, κεραστής (qui mêle) et κεράστης (cornu) n'ont probablement rien de primitif.

(133) XVII. Il n'y a rien à dire des suffixes secondaires -τερ-, -τορ- et -τρο-, sinon que, formant des dérivés de verbes, ils

(1) Formule αἰχμητής : un vb. fict. *αἰχμάω (cf. αἰχμάζω) = τιμητής : τιμάω. Qu'on remarque l'accentuation de αἰχμητής, qui contraste avec celle des dérivés réguliers de noms.

(2) Encore dans cette classe la tonalité ne paraît-elle pas rigoureusement fixée

donnent lieu aux phénomènes déjà signalés. Le suffixe -τορ-, relativement rare dans les formations antiques, se répand beaucoup dans la moyenne et surtout dans la basse grécité, et l'influence du latin, qui n'a pas d'autre suffixe de nom d'agent, n'est probablement pas étrangère à cette expansion.

(134) XVIII. La loi du suffixe -τητ- est encore fort claire. Quand le thème primaire se termine par *e* (*o*), cette voyelle doit être au degré normal : sk. *dēv-a-tāt-*, zd *haurv-a-tāt-*, lat. *vari-e-tāt-*, et aussi *dūr-i-tāt-*, qu'on peut rapporter à **dūr-e-tāt-*. Toutefois, comme on peut aussi supposer **dūr-o-tāt-*, il est à croire que le latin ne s'est pas entièrement préservé de la contamination qui s'est généralisée en grec, c'est-à-dire de l'introduction de l'*o* par analogie de la nuance vocalique du nominatif du thème primaire, φιλ-ό-τητ-, κουφ-ό-τητ-, βι-ό-τητ-. Cette finale -ότητ-, prise pour un suffixe, est devenue ensuite, vu la nécessité d'une insertion euphonique et l'analogie de l'ο du génitif singulier des thèmes consonnantiques (1), l'indice ordinaire de dérivation de ces thèmes, παντ-ό-τητ-, ἑν-ό-τητ-. Quand le thème primaire ne se termine point par *e* (*o*), l'*e* du premier suffixe est régulièrement expulsé, βραδ-ύ-τητ-, *ceiv-ĭ-tāt-*. Ce suffixe ne s'attache qu'à des thèmes nominaux.

(135) XIX. Au contraire le suffixe -σι-ς, avec sa rare variante -τις, ne s'attache qu'aux thèmes verbaux, pour en tirer des noms d'action. Parmi les thèmes anciens, qui montrent l'*e* pur devant le suffixe, on peut citer λάχ-ε-σις, νέμ-ε-σις, auquel s'oppose un hystérogène νέμησις, bien qu'on ne connaisse pas de verbe *νεμέω (2), et αἵρ-ε-σις, qui en sens inverse a gardé la brève malgré αἱρέω. Mais dans les formations nouvelles la longue l'emporte complètement.

(136) XX. Le suffixe secondaire -τυ-ς est assez rare : il admet, comme les précédents, l'allongement et l'épenthèse sigmatique, βο-η-τύς, γελα-σ-τύς. Il porte toujours l'accent. La

(1) Formule ἑνότης : ἑνός = δεινότης : δεινός.

(2) Cf. *infra*, nos 183, 5, 184 et 186.

longue a pénétré dans quelques dérivations, où l'on attendrait un ε ou la racine simple, comme βαλλ-η-τύς, ἐδ-η-τύς.

(137) XXI. Le suffixe secondaire -ντ- est bien connu. Il ne s'attache qu'à des thèmes verbaux, φέρ-ο-ντ-, παθ-ό-ντ-, λύσ-α-ντ- (1). Le latin répondant à φέρ-ο-ντ- par *fer-e-nt-*, il y a lieu de croire que l'*e* thématique du verbe était normal, et non fléchi, devant -ντ- comme devant -μενο-. Les formes conjuguées où domine l'*o* et dont quelques-unes ressemblent beaucoup à celles du participe (2), ont fait prévaloir cette nuance vocalique.

(138) XXII. Le suffixe -εσ- des substantifs neutres n'est presque jamais secondaire. On remarque au contraire l'extrême diffusion de la finale -εσ- dans les adjectifs composés et dérivés. Cette finale porte toujours l'accent, mais ne produit aucune apophonie. Il est probable que des exemples tels que εὐγενής rattaché par erreur à γεν-ή, tandis qu'il vient de γένος, ont donné naissance aux adjectifs en -ής tirés de féminins en -η; puis ce suffixe commode s'est généralisé, v. g. καναχής, λιπαρής, πιμελής, etc.

(139) XXIII. On sait que les suffixes -ίων et -ιστος sont toujours primaires. C'est par erreur que le premier a été, tout exceptionnellement, attaché à un thème (3).

(140) XXIV. Les deux suffixes -τερος et -τατος sont presque toujours secondaires. En règle générale il semble qu'ils exigent la réduction du suffixe qui précède, en tant du moins que celui-ci peut se réduire, v. g. γλυκ-ύ-τερος, ἀχαρ-ίσ-τερος, μελ-άν-τερος, etc. (4), mais σαφ-έσ-τερος, κουφ-ό-τερος, etc. On ne peut d'ailleurs se prononcer sur ce point, car il est visible que cette formation s'est calquée sur le nominatif de l'adjectif qu'elle amplifie. Cela est surtout manifeste pour les

(1) On sait que cet α est hystérogène : *infra*, nos 338-9.

(2) 3e pers. du plur. *ἔ-παθ-οντ, cpr. nt. *παθ-ό-ντ, et *φέρ-ο-ντι, cpr. loc. sg. φέρ-ο-ντι.

(3) V. *supra*, n° 70.

(4) Et aussi χαρι-έσ-τερος, refait sur χαρίεις, sans doute pour *χαρι-έσ-τερος = *χαρι-ϝντ-τερο-. V. *supra*, n° 123.

thèmes en *-e-* (*-o-*), dans lesquels le sanskrit montre toujours l'*a* bref = *e* proethnique, confirmé d'ailleurs par le très ancien σφ-έ-τερος. La nuance de l'*e* a changé sous l'influence du nominatif κοῦφος, et aussi sous celle de l'ω des comparatifs à allongement, comme σοφ-ώ-τερος, si l'on admet l'ingénieuse conjecture de M. F. Meunier [1], qui fait remonter cet allongement à une haute antiquité et considère l'ω comme une finale d'instrumental [2] pareille à celles de ἀν-ω-τέρω, κατ-ω-τέρω. Quant à la répartition de l'ο et de l'ω entre les thèmes à radical long et ceux à radical bref, c'est évidemment une distinction hystérogène fondée sur l'euphonie.

Cette finale -ότερος et -ώτερος, à raison de sa fréquence, s'est un peu répandue hors de son domaine, v. g. βλακώτερος (de βλάξ), ἐπιχαριτώτερος (Kühner, I, § 154, 5 c., 6). Le nombre considérable des adjectifs en -ής a provoqué une diffusion beaucoup plus forte de la finale -έστερος, qui, non contente de contaminer sporadiquement quelques thèmes en -ο-, ἀνιηρέστερον, αἰδοιέστατος [3], est devenue l'indice régulier du comparatif des thèmes en -ον-. εὐδαιμον-έστατος, ἀφρον-έστερος, etc. Une autre, moins commune, -ίστερος, est rapportée par M. G. Meyer au type ἀχαρίστερος [4], explication qui pourrait suffire, bien que ce type soit peu répandu, pour les formations grecques posthomériques et même récentes, ἁρπαγίστερος, κλεπτίστερος, mais qui est tenue en échec par les comparatifs latins *mag-is-ter*, *min-is-ter*, *sin-is-ter*; il convient d'y reconnaître les deux suffixes du comparatif, -ιοσ- et -τέρο-, greffés l'un sur l'autre, et *min-is-ter*, par exemple, équivaut à *plus moindre*. Il est vrai qu'on ne s'explique pas comment une altération aussi ancienne ne se manifeste pas plus tôt dans le domaine hellénique. Toutefois on peut rattacher à

(1) *Op. cit.*, p. 147.

(2) Ou plutôt d'ablatif. L'auteur cité nous semble avoir confondu ces deux cas. La caractéristique de l'instrumental est -ᾱ, et non -ω.

(3) *Odyss*, β, 190; Pind., *Ol*, III, 44.

(4) *Gr. Gram.*, § 398.

cette formation le mot ἀρ-ίσ-τερο-ς, qui doit être un euphémisme du genre de εὐώνυμος, en opposition à *sin-is-ter* issu de la rac. σιν (nuire); et, si l'on admet l'étymologie assez hasardée de Chavée (1), le mot περιστερά, qui est fort ancien, est un comparatif du même genre. Enfin la finale -αίτερος, assez répandue en attique, provient de παλαί-τερος et περαί-τερος, comparatifs des datifs ou locatifs πάλαι et *πέραι, rattachés par erreur aux adjectifs παλαιός, περαῖος : sur ce modèle ont été créés, d'abord γεραί-τερος (2) (Hom.), puis σχολαίτερος, ἰσαίτερος, et enfin la fausse relation ἴσος : ἰσαίτερος a donné naissance à μεσ-αίτερος, ἰδι-αίτερος, etc.

(141) XXV. Le suffixe secondaire -κός, qui est extrêmement répandu et qui porte toujours l'accent, a dû débuter par s'attacher surtout aux thèmes en -ι-, dans lesquels apparaît une formation régulière à suffixe primaire réduit, v. g. φυ-σι-κό-ς, μαν-τι-κό-ς (3). Puis cette finale -ικό- s'est propagée dès la période gréco-italique et a envahi presque tous les thèmes, ceux en -ᾱ, ὡρ-ικός, en -ο-, λογ-ικός, en -ος, ἀνθικός, en -υ, ἀστ-ικός, en -ευ- même, βασιλικός. Ceux en -ιο- ont résisté, mais en se pliant à l'analogie de ceux en -ιᾱ : ainsi, à l'exemple de καρδ-ια-κός, parfaitement régulier, la langue a créé βιβλ-ια-κός, Πελοποννησ-ια-κός (4), et cette finale -ιακός est devenue d'un usage général dans tous les dérivés d'adjectifs en -ιος.

(142) XXVI. Parmi les suffixes en δ, le seul qui ait une grande importance en tant que secondaire est le suffixe -ίδ-, qui forme un grand nombre de noms féminins, tirés primiti-

(1) *Lexiologie Ind.-Eur.*, Paris, Franck, 1849, p. 197. M. Benfey donne la même étymologie (*Griech. Wurzellex.*, II, 106), que Pictet (*Orig. Ind.-Eur.*, I, p. 103) trouve bien difficile à admettre. En effet, l'accentuation la contredit formellement.

(2) Formule γεραίτερος : γεραιός = παλαίτερος : παλαιός.

(3) En latin *ceiv-i-co-*.

(4) M. Curtius fait remarquer avec beaucoup de justesse que ὁ Πελοποννησιακὸς πόλεμος ne signifie pas « guerre du Péloponnèse », mais bien « guerre des Péloponnésiens ». *Gdzg*5, p. 648.

vement de masculins en -τερ- et postérieurement de tous masculins. La belle apophonie de πα-τρ-ίδ-, αὐλη-τρ-ίδ-, etc., conservée intacte jusqu'aux plus récentes époques de la langue, montre bien l'antiquité de ces formations. Mais il n'y a plus trace d'apophonie, naturellement, dans les pro cédés hystérogènes de juxtaposition ou de substitution de désinence que montrent ἡρωίς, ἡγεμονίς, ἡμερίς, ναυτίς, βασιλίς. On a vu aux thèmes primaires les opinions qui se sont produites au sujet de ce suffixe exclusivement hellénique.

(143) XXVII. Le suffixe -σύνη est quelquefois primaire, δεσπο-σύνη, πί-συνος ; mais ordinairement il est secondaire et s'unit à des thèmes en -ο-, δικαιο-σύνη, puis à des thèmes en -μον- qui perdent le ν, μνημο-σύνη. La forme régulière serait *μνημασύνη, soit *mneā-mn-tu-néa* ; la permutation d'α en ο sous l'influence de μνήμων est toute naturelle. La relation de μνημοσύνη avec μνήμη a engendré τεχνοσύνη, et la finale -οσύνη a passé dans son ensemble pour dérivative dans μαντοσύνη.

(144) XXVIII. Le suffixe -φο-ς, d'ailleurs fort peu répandu, exige le degré réduit du suffixe primaire qui le précède, sk. *vrš-a-bhá-* (taureau), gr. ἔλ-α-φος, lat. *col-um-ba*, et ne soulève aucune difficulté.

§ 2. — *Suffixes exclusivement secondaires.*

(145) Il n'appartient qu'à un traité complet de dérivation hellénique d'énumérer toutes les formations qui pourraient être rangées sous ce titre. Bornons-nous à une revue rapide des plus communes et de celles où l'analogie est intervenue.

(146) I. Le suffixe -αῖος est emprunté aux dérivations de thèmes en -ᾱ, πομπή, πομπαῖος : ce dernier ayant été rapporté au type πομπός, la langue a formé sur le même modèle κηπαῖος, νησαῖος, etc. L'analogie des thèmes en -ια a fourni d'autre part le suffixe -ιαῖος, beaucoup plus rare, v. g. δραχμιαῖος.

(147) II. Le suffixe -εῖος provient peut-être en partie des thèmes en -ε- (ἑταιρέ-ιος), et à coup sûr de ceux en -εσ- (τελεῖος = *τελέσ-ιο-) et en -εϝ-(γραφεῖον=*γραφέϝ-ιο-); puis il s'est propagé dans διδασκαλεῖον, παρθένειος, γυναικεῖον, etc.

(148) III. Le suffixe -οῖος dérive également de ces deux sources. La première se dénonce encore dans l'adjectif δημό-σιο-ς, où le σ est demeuré, on ne sait pourquoi, et qui est peut-être, au double point de vue morphologique et fonctionnel, identique au génitif δήμο-(σ)ιο [1]. La seconde est visible dans αἰδοῖος (=αἰδόσ-ιο-). Là-dessus se sont formés les semi-irréguliers [2] τοῖος, ἀλλοῖος, ὁμοῖος, et le barbarisme παντοῖος.

(149) IV. Le suffixe -εις(=-*ϝεντ-ς), bien que toujours secondaire, est fort ancien, comme le montre l'apophonie qui l'affecte devant -ια [3]. Mais il ne s'est répandu que tard, aussi le type régulier χαρ-ί-εις est-il fort rare; ordinairement il s'attache à des thèmes en -ο- ou en -η, qui ne subissent aucune apophonie, πτερόεις, ἀλκήεις. Parfois, sans doute à la faveur de doublets, les deux finales se sont échangées l'une contre l'autre : on a δενδρήεις en face de σκιόεις. La finale -όεις s'est répandue dans les thèmes consonnantiques, à la faveur de l'ο du génitif de ces thèmes, v. g. δονακ-όεις; toutefois ceux en -εσ- ont reçu de préférence la finale -ήεις, dont ils se rapprochaient davantage, κυδήεις pour *κυδέσ-εις.

(150) V. La finale -αινα, empruntée aux féminins réguliers λέαινα, θεράπαινα, a passé pour indice normal du féminin dans λύκ-αινα, ὕ-αινα, θέ-αινα.

(151) VI. Une autre finale féminine, -ειρα, est empruntée aux thèmes en -ερ- et d'ailleurs peu commune : v. g. δεσπό-τ-ειρα, qui remonte peut-être à un doublet inusité *δεσπο-τήρ.

(1) V. Max Müller, *Sc. of Lang.*, p. 130 de l'édition française, i. n.

(2) Semi-irréguliers, parce que très probablement l'*e* du thème primaire, s'il ne disparaissait pas, devait être normal, et non fléchi, *ἄλλ-ιο- ou *ἀλλ-ἰ-ιο-. *Infra*, gén. *ἵππιο, n° 217.

(3) V. *supra*. n° 123.

(152) VII. Le suffixe -ία-ς paraît primaire dans l'homérique ταμ-ία-ς, où l'analogie de ταμεῖν et de τάμνω (1) permet de reconnaître la racine réduite, mais altérée. Ce -ια- ne serait dès lors qu'une variante du suffixe -ιο-, ou en serait dérivé. Quoi qu'il en soit, il s'est beaucoup propagé dans la dérivation secondaire, v. g. νεαν-ία-ς, λαμπαδ-ία-ς, etc.

(153) VIII. On a déjà vu ce qu'il faut penser de la finale -ινος, dont -ίνεος n'est qu'un élargissement favorable à la métrique dactylique (2). L'évolution de l'ι initial a été favorisée par celui du suffixe -ιμος, qu'il faut rattacher étymologiquement à -σιμος, c'est-à-dire à -μο- greffé sur -σι-, v. g. ὁράσιμος. La fréquence de cette finale -ιμος (car les noms d'action en -σις ont engendré une nombreuse famille d'adjectifs en -σιμος) y a habitué l'oreille des Grecs, et elle s'est introduite ainsi dans d'autres formations, v. g. ἐδώδιμος, δόκιμος. De εἰδάλ-ιμος, dérivé de cette manière de εἰδάλλομαι, la langue a tiré l'étonnant suffixe -άλιμος, qui s'est peu répandu (3).

(154) IX. Les deux suffixes -άδιος, -ίδιος se composent de la finale -ιο- et des suffixes primaires -αδ-, -ιδ-; mais très souvent les thèmes ainsi terminés se passent d'intermédiaires, ce qui se conçoit bien, les types ὁλκ-άδ-ιον, ψηφ-ίδ-ιον ayant été rapportés directement à ὁλκός, ψῆφος. De là les dérivés du genre de ὠμάδιος, ἀγρίδιον. De là aussi l'emploi si fréquent de ce dernier suffixe pour la formation de diminutifs de thèmes en -ο-, en -ι- et en -εσ- (4).

(155) Telles sont les principales formations nominales où se retrouve l'influence de l'analogie. A l'aide de ces données élémentaires, il est facile d'en signaler d'autres à chaque page de l'excellent traité de M. Regnier (5).

(1) Cf. *supra*, nos 90 et 105.

(2) V. *supra*, no 128.

(3) Formule κυδάλιμος : κῦδος = εἰδάλιμος : εἶδος.

(4) On en trouvera une énumération fort longue et très complète dans Kühner, *Gr. Gram.*, I, § 330, 3 et 4.

(5) *Formation des Mots dans la langue grecque.* Paris (Hachette), 1855.

SECTION II. — THÈMES VERBAUX.

(156) Tous les suffixes verbaux secondaires étant en même temps primaires, en ce sens que même les suffixes purement helléniques sont susceptibles de s'attacher immédiatement à la forme radicale, la distinction établie dans la dérivation nominale ne trouve plus place ici.

(157) I. Le suffixe -*j*ω, de beaucoup le plus commun dans la formation des verbes dérivés, varie de forme et d'aspect suivant la finale du thème primaire auquel il s'adjoint.

(158) 1. Les verbes en -έω sont manifestement tirés, à l'origine, de thèmes nominaux en -ε- (-ο-), φιλέω (=*φιλ-ε-*j*ο-), οἰκέω, φορέω, etc. Mais bientôt -έω n'est plus qu'une finale verbale que la langue adapte où il lui plaît : la relation φορά φορέω la substitue d'abord dans nombre de cas à la finale -άω, v. g. φωνέω, ἀπειλέω ; la quasi-homophonie fait tomber l'ι de τελείω (=*τελ-εσ-*j*ο-) et de *βαρείω (=*βαρ-εϝ-*j*ο-), devenus τελέω et βαρέω ; enfin la finale -έω s'attache aux thèmes consonnantiques, dans ἐπιχειρέω et dans ἀφρονέω (opposé au régulier ἀφραίνω = i.-e. *n-bhr-n-jó-*).

(159) 2. Les verbes en -άω dérivent normalement des thèmes à finale féminine réduite : τιμ-ά-ω (α bref) (1), μοιρ-ά-ω, βι-ά-ω, χαλ-ά-ω (cpr. χαλ-α-ρός). Cette classe paraît s'être moins répandue que la précédente ; car la plupart des verbes en -άω qui semblent se rapporter à des thèmes en -ο- s'expliquent par une dérivation normale ou semi-normale : ainsi κολυμβάω, opposé à κόλυμβος, doit provenir d'un substantif inusité *κολύμβη (plongeon) ; ἀντιάω ne vient pas d'ἄντιος, mais du pluriel neutre ἄντια employé adverbialement, et ἱεράω se

(1) M. G. Meyer (§ 55) pose *τιμᾱω, mais les types en -αίνω (*infra*, n° 164) indiquent formellement la réduction du suffixe primaire devant -*j*ο-. Cependant les exemples cités par le savant grammairien montrent une longue, inexplicable, si l'on n'y veut voir une corruption sporadique.

rapporte de même à τὰ ἱερά, νεάω à νέα (jachère), ἀριστάω à un primitif disparu. Même le type ἰχθυάω est régulier, si l'on en croit M. Curtius (1). Toutefois, la finale -έω ayant largement contaminé cette classe, il n'y aurait rien de surprenant à ce que la finale -άω s'y fût parfois substituée dans la classe précédente.

(160) 3. Les verbes en -όω nous paraissent hystérogènes (2). Ce n'est pas qu'on ne puisse signaler quelques traces de cette formation dans les langues congénères : le sanskrit a généralement l'*a* bref devant *-jā-*, *bhar-á-jā-mi* = φορ-έ-ω; mais il montre parfois l'*ā* long qui correspond à un *o* proethnique (3); d'autre part, en latin, *ægrōtus* paraît se rattacher à un verbe en *-oo*. Mais ces exemples isolés semblent bien moins accuser l'existence en indo-européen de verbes en *-ojo-* qu'une tendance proethnique à en former, tendance que le grec seul a largement développée. Ce qui paraît décisif, c'est que les verbes en -όω ont tous, originairement du moins, un sens causatif par rapport au sens actif des verbes en -έω (4). Cela posé, il n'est pas bien difficile d'en comprendre la genèse : un thème δηλο-, par exemple, pouvait produire, soit régulièrement *δηλέω, soit avec infiltration dans la forme verbale de l'ο du nominatif (5), δηλόω. Souvent en effet l'un et l'autre type sont nés; mais les langues, à mesure qu'elles s'enrichissent, tendent en même temps à s'ordonner : mis en présence de deux finales différentes, le sens linguistique fut naturellement amené à assigner à chacune d'elles la nuance significative spéciale dont le contraste de πολεμέω et πολεμόω est le plus frappant exemple. Puis, une fois que la finale -όω parut être l'indice normal des verbes causatifs, elle se propagea avec cette fonction,

(1) *Vb2*, I, p. 344 : primit. *ἰχθυά restitué d'après θηρά.

(2) *Contra* : G. Meyer, *Gr. Gram.*, § 519.

(3) Cf. Whitney, *Sk Gr.*, § 1059.

(4) *Vb2*, I, p. 355.

(5) Cette intrusion de l'*o* thématique nous est déjà familière.

soit dans le domaine des thèmes en -ο-, v. g. ζυγόω, en regard de ζυγέω, et ἀντιόω (primitivement sans doute « opposer », comme ἰσόω « égaler »), en face de ἀντιέω, ἀντιάω (s'opposer, aborder), soit en dehors de ce domaine, dans γεφυρόω, στομόω, πυρόω, et nombre d'autres pour lesquels un ancêtre en -ο- est inadmissible.

(161) 4. La finale -είω = εσ-*jó*- ou -εϝ-*jó*-, fortement influencée par -έω, a un peu réagi sur celle-ci, v. g. οἰκείω (ion.) pour οἰκέω.

(162) 5. La finale -αίω est hystérogène : elle est née de l'analogie de la précédente, βιαίω (Hesych.), χαλαίω [1], et s'est développée à la faveur des adjectifs en -αῖος, cpr. ἰσαίω, ἰσαῖος.

(163) 6. Les finales -ίω et -ύω, peu répandues, dérivent régulièrement des thèmes primaires en -ι- et en -υ-, κον-ί-ω, φι-τύ-ω. Toutefois les dérivations de thèmes en -υ- du 2e ordre paraissent avoir gardé l'*e* suffixal et passé ensuite à l'analogie des verbes en -έω. La finale -εύω, où il ne se produit naturellement plus aucune apophonie, provient des thèmes secondaires en -εύ-, νομ-εύ-ω, τοκ-εύ-ω, et, ceux-ci étant fort nombreux, elle s'est beaucoup répandue au dehors, v. g. θηρεύω, παιδεύω, qui pourtant pourraient avoir un primitif inusité en -εύ-, et ζητεύω, qui n'en a certainement pas. La finale -ούω, d'ailleurs très rare, est obscure.

(164) 7. La finale -αίνω montre régulièrement le degré réduit : ainsi ποιμαίνω équivaut à *ποι-μ*n*-*jó*- avec l'*n* traité en nasale voyelle et l'α épenthétique [2], tout comme ποίμνιον à *ποι-μν-*jó*- avec le *j* traité vocaliquement et l'*n* consonne. La finale -αίνω est également légitime dans les rares dérivations des thèmes obscurs en -αν-, μελαίνω, et en partie dans celles de noms en -ανο-, comme λιταίνω, de λίτανος, bien que le véritable type de dérivation soit *λιτανέ-ω. Par analogie elle s'est introduite dans les formations telles que λευκαίνω, pour lesquelles on peut conjecturer un intermédiaire inusité

(1) Formule βιαίω · βιάω = οἰκείω : οἰκέω.
(2) V. *supra*, n° 121.

*λεύκανος (1), ou mieux encore *λεύκαν- forgé à l'imitation de μέλαν-; il a pu suffire d'un ou deux intermédiaires de ce genre pour propager la finale αίνω, qui, substituée par la quasi-homophonie à la finale -άνω des verbes dérivés, v. g. ὀλισθαίνω, devient enfin un affixe banal et usuel de dérivation dans δυσ-χερ-αίνω, γλυκαίνω, etc.

(165) 8. La finale -ύνω est manifestement analogique, puisque le grec n'a pas de thèmes en -υν- : θαρσύνω est à θαρσύς ce que μελαίνω est à μέλας; de même, ἡδύνω, βραδύνω; puis, sans égard au primitif, κακύνω, μηκύνω, μεγαλύνω. Il en faut dire autant de la finale -είνω, v. g. φα-είνω, du thème φά-εσ- (φάος).

(166) 9. La finale -αίρω est légitime en tant que le verbe qu'elle affecte dérive d'un thème en -αρ-, cemme τεκμαίρω, ou peut-être d'un thème terminé par *r*-voyelle, comme l'obscur ἐχθαίρω, qu'on pourrait rapporter à ἐχθ-*r*-*jó*- avec l'α épenthétique. Puis on a tiré καθαίρω de καθαρός, comme λιταίνω de λίτανος. Il en est de même de -ύρω, légitime dans μαρτύρομαι, mais semi-analogique dans μινύρομαι (th. μινυ-ρό-), et de -είρω, dans ἱμείρω (2) et dans οἰκτείρω (= *οἰκτ-ρε-*jó*-), qui semble avoir subi une métathèse imitée d'ἐχθαίρω.

(167) 10. La finale -λλω (= λ-*jó*-), régulière dans ὀφέλλω, qui dérive d'une racine φελ avec prothèse vocalique, s'est répandue dans les types ἀγγέλλω (3), pour *ἀγγελ-έ-ω, et ποικίλλω, pour ποικιλ-ό-ω. Ce dernier doublet existe.

(168) 11. La finale -άζω, extrêmement commune, remonte visiblement à -αγ-*jó*- ou -αδ-*jó*- dans quelques exemples tels que ἁρπάζω et φοιτάζω; mais, pour la plupart des thèmes de cette classe la langue ne fournit aucun intermédiaire en -αγ- ou -άδ-, et dès lors se pose la question de savoir si, comme l'enseigne M. Curtius (4), la finale -άζω est au fond

(1) V. Curtius, *Vb*², I, p. 370.

(2) Formule ἱμείρω : ἵμερος = καθαίρω : καθαρός.

(3) Formule ἀγγέλλω : ἄγγελος = ὀφέλλω : ὄφελος.

(4) *Vb*², I, p. 341 sq. Kühner admet également cette équivalence (*Gr. Gram.*. § 26 2 d.).

identique à -άω, le ζ n'étant qu'un substitut phonique du *j*, ou si, issue de -αγ- et -αδ-, elle s'est propagée par voie d'analogie. Le problème est fort compliqué ; mais, comme il a déjà été examiné en partie à propos des thèmes en -άδ- [1], on peut se borner à un rapide aperçu.

Les principaux arguments de M. Curtius sont : la très curieuse corrélation des verbes en -άω et de ceux en -άζω, prouvée par une longue liste de doublets, l'équivalence phonique du *j* et du ζ mise hors de doute par quelques exemples, enfin l'extrême rareté et même l'invraisemblance des formations où -άζω représenterait -άδ-*j*ο-, formations recueillies par M. L. Meyer [2]. Mais une première objection nous arrête : tout se tient dans cette théorie : si elle est vraie des verbes en -άζω, elle l'est nécessairement de ceux en -ίζω ; or pour ceux-ci, on va le voir, elle est presque insoutenable. Ainsi νομίζω ne vient certainement pas de *νομ-ιδ-*j*ο- ; mais on ne peut pas non plus le faire remonter à *νομ-ι-*j*ο-, puisque *νομ-ι- n'existe pas plus que *νομ-ιδ-. Force est donc bien de l'expliquer par l'analogie, et l'on ne voit dès lors aucune raison de recourir à une autre explication pour ἀγαπάζω ; car ces deux types sont de formation identique.

La corrélation des verbes en -άω et de ceux en -άζω est frappante, mais superficielle : βιάω, par exemple, fait au futur, avec l'allongement habituel, βιήσω (= βι-ή-σ-ω), tandis que βιάζω fera *βιάσσω = *βι-άδ-σω, et plus tard *βιάσω avec α bref, comme le montrent les leçons contradictoires citées au *Thesaurus*, v^is^ βιάζω et βιάω, et notamment les doublets incontestables βεβιασ-μένος et βεβιη-μένος. Dès lors le parallélisme disparaît. Dira-t-on que les verbes en -άζω = -α*j*ω ont suivi au futur l'analogie des verbes en -άζω = -άδ*j*ω ? C'est encore admettre la contamination de la classe la plus im-

(1) V. *supra*, n° 79.

(2) *Vergl. Gr.*, I, p. 47 et II. p. 6 sq

portante par une infime minorité, et revenir par une voie détournée à l'hypothèse analogique qu'on prétend écarter.

La correspondance phonique de ζ et *j* est incontestable à l'initiale (ζυγόν = sk. *jugám*), mais plus que douteuse et contraire à la loi du moindre effort dans le corps du mot. La rareté des dérivations où -άζω provient de -άδ- n'est pas aussi frappante qu'il semble au premier abord : il y a d'abord les dérivations de la finale -κγ-, qui se confondent avec celles-ci, ἁρπάζω, κολάζω, λιθάζω [1], puis encore μιγάζομαι, πεμπάζω, φοιτάζω, qu'on ne peut guère contester, enfin ὀπάζω, auquel ὀπαδός permet de restituer un primitif *ὀπάς, et δοιάζω, pour lequel l'adjectif δοιός et le substantif δυάς rendent hautement probable l'influence d'un type au moins fictif *δοιάς. Il est vrai que ces verbes sont récents, et qu'on cherche en vain *λαμπάζω, *νομάζω, *σποράζω, et tant d'autres, qu'appelleraient des primitifs en -άδ-. Mais ne peut-on y joindre les verbes en -άζω dérivés de neutres en μα, χειμάζω, θαυμάζω, nombreux et anciens? χεῖμα, en effet, a très légitimement donné χειμαίνω, avec la nasale sonante et l'épenthèse vocalique ; mais il a pu donner tout aussi légitimement, avec le τ épenthétique des flexions casuelles, χειμάζω (= χει-ματ-jό-). Qu'on ne dise pas que le groupe τj fût devenu σσ (cf. αἱμάσσω), et non ζ : cette épenthèse n'avait certainement pas la rudesse d'une dentale primitive, et un adoucissement y est au moins aussi concevable que celui qui apparaît peut-être aussi dans κρεάδιον, χαρίζομαι et τεράζω.

On peut comprendre dès lors sans grande difficulté l'expansion de cette finale -άζω, d'ailleurs si pleine de charme pour l'oreille grecque, et si commode en ce qu'elle se prêtait à la naissance d'une multitude de dérivés ; le rapport δοιός δοιάζω a engendré ἰσάζω, νεάζω, etc.; le rapport θαῦμα θαυμάζω s'est reproduit dans βιάζω, δικάζω, et la corrélation fictive de -άω et de -άζω s'explique ainsi tout naturellement. Le type μίσγω μιγάζομαι a servi de modèle à ῥιπτάζω, et celui-

(1) On a vu que le suffixe primaire est indifféremment -κκ- ou -κγ-.

ci, rapporté à ῥιπτός, rend compte de ῥιπτάζω et d'autres formations où apparaît un τ participial et que l'analogie seule peut légitimer ; car la comparaison de celles-ci avec les verbes latins en *-tāre* montre simplement que dès la période gréco-italique s'était introduit l'usage de dériver du nom verbal en *-tó-* un thème verbal, mais ne prouve pas l'identité phonique du gr. -τάζω avec le lat. *-tō* = *-ta-(j)o*.

La confusion si fréquente des verbes en -άδjω avec ceux en -άγjω dans la formation des temps sigmatiques, a déjà été traitée (1), et l'on n'y reviendra plus.

(169) 12. La finale -ίζω équivaut, sans aucun doute à -ιγ-jo- ou -ιδ-jo-, μαστίζω, σαλπίζω, ἐλπίζω, φροντίζω, et toute explication par -ι-jo- est ici impossible. Pourtant M. Curtius ne recule pas : partant d'une incontestable corrélation entre les verbes en -έω et ceux en -ίζω, il restitue pour ceux-ci une finale -έζω, avec permutation d'ε en ι devant le ζ. C'est cette permutation, base de tout le système, qu'on a peine à admettre ; car elle ne repose, somme toute, que sur trois appuis bien fragiles (2). D'ailleurs il resterait encore à expliquer pourquoi κομίζω fait au futur *κομίσσω, puis κομίσω (ι bref), et non *κομήσω, comme φιλήσω, si κομίζω est au fond absolument identique à κομέω.

Cela posé, l'opposition fréquente des verbes en -ίζω aux verbes en -έω n'est pas de nature à arrêter celui qui se souviendra de la fonction de la finale -ιδ- : cette finale est féminine, et les thèmes en -ε-, d'où dérivent les verbes en -έω sont généralement masculins. Il en résulte qu'ils prennent assez facilement cette finale : or du type masculin sort un verbe en -έω, ἠρεμέω, et du type féminin, un verbe en -ίζω, ἠρεμίζω (3); autrement dit ce couple remonte à

(1) V. *supra*, n° 101.

(2) Ῥίζα = *Ϝρῖζα : douteux et contredit par le vocalisme du lat. *rādix* et du got. *vaúrts*. — Ἵζω = *ἵζω : on admet généralement ἵζω = *σι-σδ-jω. — Reste χθιζός = *χθεσ-jός, mais ce dernier eût donné *χθεσσός ; en tout cas, c'est trop peu d'un seul exemple.

(3) Le premier a le sens actif, et le second, le sens causatif, mais cette distinction n'est sans doute point primitive.

un couple ἤρεμος *ἠρεμίς, dont le second terme, sans doute, n'existe pas, mais dont les couples ἵμερος ἡμερί., ἡγεμών ἡγεμονίς autorisent la reconstitution. C'est ce qui explique que les verbes en -ίζω s'opposent, non pas, comme le dit M. Curtius aux verbes en -έω, mais à tous ceux qui remontent à un thème nominal masculin, βασιλεύω βασιλίζω, ὁμαλόω ὁμαλίζω, et rarement à ceux en -άω ; car ceux-ci remontent à des thèmes nominaux dont la finale, déjà féminine, n'avait pas besoin d'être féminisée par l'adjonction de -ίδ-.

Il va sans dire que tous les thèmes masculins n'avaient pas, tant s'en faut, leur doublet féminin en -ίδ-; mais il a suffi de quelques couples pour engendrer cette finale -ίζω, qui s'est propagée de la même manière et par les mêmes raisons que la précédente. Ainsi se formèrent, de masculins en -ο-ς, λογίζομαι, νομίζω, puis de neutres en -ος. τειχίζω, ὀνειδίζω, de masculins de toute provenance, ἀνδρίζω, μακαρίζω (1). La basse grécité multiplie extraordinairement cette finale, mais sans jamais oublier, fait bien remarquable, l'antipathie primitive des verbes en -ίζω et de ceux en -άω.

(170) 13. Parmi les arguments qui militent contre l'hypothèse de M. Curtius, nous n'avons pas encore mentionné l'extrême rareté des finales -όζω et -ύζω : si, en effet, αἰνέω et αἰνίζω, ἀγαπάω et ἀγαπάζω se valent, il n'y a aucune raison pour qu'on ne rencontre pas çà et là les types *δηλόζω et *φιτύζω. Or c'est ce qui ne se produit jamais : la plupart des verbes en -ύζω remontent à des thèmes à gutturale finale (2), et, si -ύζω est fort rare en comparaison de -άζω et -ίζω, c'est évidemment que les suffixes -άδ- et -ίδ- sont beaucoup plus communs que le suffixe -ύδ-. L'équivalence $\zeta = \delta j$ ressort de ce simple contraste. Quant à la finale -όζω, comme il n'existe pas de suffixe -οδ-, on ne la trouve que dans deux verbes, où elle paraît résulter d'une corruption, δεσπόζω, ἀρ-

(1) Modèles : ἡγεμονίζω, βασιλίζω. Cette solution est à peu près celle de MM. Corssen (*Zur ital. Sprachkunde*, p 360) et G. Meyer, *Gr. Gram*, § 219.

(2) Sauf l'obscur ἑρπύζω, qu'il n'y a d'ailleurs aucune bonne raison d'assimiler à *ἑρπύω, attendu qu'un thème *ἑρπ-ύ- n'est pas plus justifié qu'un thème *ἑρπ-ύδ-.

μόζω. Ce dernier montre la dentale hystérogène de ἁρμόδιος (*ἁρμόδ-jω), développée peut-être par la nasale dentale du thème primaire *ἁρμόν-; en tout cas le procès phonique est tout exceptionnel (1).

(171) 14. La finale -σσω (att. -ττω) ne soulève aucune difficulté : elle équivaut à κ-jω, χ-jω ou à τ-jω, θ-jω : ἀνάσσω, φυλάσσω, αἱμάσσω, κορύσσω. Cette finale s'est propagée dans les types φαρμάσσω pour *φαρμακέω, πυρέσσω pour *πυρετέω.

Les verbes où le σσ provient d'une gutturale ont naturellement un ξ aux temps sigmatiques, φυλάξω. Mais ce ξ s'est répandu dans ceux où le σσ provient d'une dentale, à plus forte raison de ce qui s'est produit dans les verbes en ζω. En effet, tous les verbes formant leur futur en insérant un σ devant l'ω du présent, il eût paru fort étrange que certains verbes eussent le futur semblable au présent, ou même, tout au contraire, retranchassent un σ au futur, en sorte que le type αἱμάσσω, fut. *αἱμάσσω et *αἱμάσω, bien que parfaitement régulier, dut céder la place au futur αἱμάξω, πυρέξω, dont les thèmes à gutturale fournirent le modèle.

Pour les verbes en -ώσσω de la moyenne et de la basse grécité, il n'y a pas de meilleure explication que celle de M. Curtius (2).

(172) II. Le suffixe secondaire -σκω se rencontre : 1° à la suite d'un thème nominal, dans γηρά-σκω, ἡβά-σκω, μεθύ-σκω, et autres verbes dus sans doute pour la plupart à l'analogie (3); 2° à la suite d'un thème verbal dans ἀρέσκω (cf. ἀρε-τή) et dans les formes épiques dites itératives, φεύγεσκε, φυγέσκε, où il exige le degré normal du suffixe primaire. Il est certainement analogique dans les rares cas où il s'attache au faux thème de l'aoriste sigmatique, v. g. αὐδήσασκε, et dans le type ῥίπτασκον (pour ῥίπτεσκον) corrompu par l'α de ῥιπτάζω (4).

(1) Le ν de διαπονια indiquerait un fait analogue dans διαπόζω.

(2) *Vb*², I, p. 375 ; gr. λιμώττω (*λιμ-ώτ-jω) = lat. *balb-ūt-io*.

(3) Formule τελέσκω : τελέω = γηράσκω : γηράω.

(4) Kühner, I, p. 780 et 908.

(173) III. Les verbes dérivés en -ννυ- se dénoncent à première vue comme hystérogènes par le redoublement du ν, qui ne correspond à rien : l'analogie est venue de σβέννυμι par l'intermédiaire de l'aoriste sigmatique [1]. Une autre analogie a propagé le -νυ-. aux temps sigmatiques [2], v. g. *τανύσω (Hom. τάνυσσε), et le futur en -νύσω a engendré ensuite un présent en -νύω [3], en sorte que nombre de verbes en -νυ- ont passé dans la basse grécité à la conjugaison thématique.

(174) IV. Il en est de même de plusieurs verbes en -νη-μι devenu -νάω. Mais, à l'inverse de la précédente, la conjugaison en -νη-μι ne s'est pas beaucoup propagée.

(175) V. Le suffixe -τω est fort rarement secondaire. Il se peut que χαλέπτω, κορύπτω aient été simplement copiés sur κόπτω, τύπτω [4]. Il se peut aussi, si l'on admet avec M. Curtius que le τ vaut *j* après une labiale, que χαλέπτω(=*χαλεπ-*j*ω), pour *χαλεπέω, soit tiré de χαλεπός par le même procédé analogique que ποικίλλω de ποικίλος [5]. Quant à ἀνύτω, ἀρύτω (att.), ils sont refaits avec une dentale anaptyctique sur les parfaits à σ épenthétique de ἀνύω, ἀρύω [6].

(176) VI On ne trouve pas le suffixe -νω secondaire; car ὠδῖνω équivaut manifestement à ὠδίν-*j*ω, et ἀγῖνω, ὀρῖνω sont tirés également de types restituables *ἄγινος, *ὄρινος, comme ποικίλλω de ποικίλος. Nous en voyons la preuve dans ἀγινέω, régulièrement dérivé de *ἄγινος, tout comme δινέω se rapporte au thème δῖνο-, dont l'existence est hòrs de doute [7].

(1) Formule κρεμάννυμι : ἐκρέμασα = σβέννυμι : ἔσβεσα.

(2) Formule *τανῦσω : τάνῦμι = φήσω : φημί.

(3) Formule τανύω : *τανύσω = λύω : λύσω.

(4) Formule χαλέπτω : χαλεπός = κόπτω : κόπος.

(5) V. *supra*, n°s 164 sq.

(6) Formule ἀνύτω : ἤνυσμαι = πλάττω : πέπλασμαι. D'après cette formule on attendrait plutôt *ἀνύττω ; mais le verbal ἀνυτός (nom propre) a pu empêcher le double τ. Au reste on trouve ἀρύσσονται, Hérod , VI, 119.

(7) *Contra*, G. Meyer, § 500. Mais on ne voit aucune raison de considérer δινέω, ἀγινέω comme hystérogènes, alors que δῖνος existe et que *ἄγινος est au moins probable. Tout au contraire le *Thesaurus* rejette ἀγίνω.

Le doublet δίνω δινέω, qui s'explique aisément de cette manière, a servi de modèle à d'autres formations, πίτνω πιτνέω, ἱκάνω ἱκνέομαι, en sorte que -νέω a paru un substitut élargi et légitime de -νω. Toutefois κινέω est obscur : pour s'en rendre compte il faut remonter à l'antique *κινεύμι (sk. *çi-nō-mi*, cf. moy. κίνυμαι), qui, en passant à la conjugaison thématique, eût donné *κινεύω, *κινέϝω, enfin κινέω ; mais la permutation de υ en ϝ n'est guère soutenable.

(177) VII. Le suffixe -άνω est rarement secondaire, et l'analogie seule du rapport λήθω ληθάνω le généralise en cette fonction. Parfois il s'amplifie en -κνάω [1]. Exemples : ὀφλισκάνω, ἐρῡκανάω.

(178) VIII. Le suffixe verbal -θω, exclusivement hellénique, est rare, mais beaucoup plus souvent secondaire que primaire. On sait que l'ancienne école le rapportait à la racine θε (faire), qui se serait affixée au thème verbal en manière d'auxiliaire [2]. Cette hypothèse est aujourd'hui presque abandonnée, et à bon droit, selon nous ; car, sans prétendre trancher d'un mot un débat aussi long et aussi important, nous croyons pouvoir dire qu'une telle juxtaposition aurait besoin, pour être étayée d'une preuve solide, qu'on retrouvât au moins un cas où la prétendue racine θε se fléchît avec la netteté de la conjugaison latine *crē-do crē-didi*.

Faut-il croire que cette classe tout entière doive son origine à l'analogie? Dans cette hypothèse on dirait que, certaines racines se présentant sous deux formes différentes, l'une à voyelle finale, l'autre élargie au moyen d'un θ, comme le montre la comparaison de μά-ω et ἔ-μαθ-ον, de πῆ-μα et ἔ-παθ-ον, ou, plus simplement encore, celle de λήθ-ω et λή-σομαι, où la disparition du θ est purement euphonique, cette consonne d'élargissement a pu se glisser dans d'autres

(1) Cf. G. Meyer, § 504.

(2) Curtius, *Vb*², II, p. 374 sq. Cf. *Cpd*⁴, p. 818.

thèmes, par imitation des précédents : ainsi, à l'exemple de λήθω, seraient nés νήθω (1), πλήθω, ἐνέπρηθον, γήθομαι (2), etc.; à l'exemple de ἔμαθον, ἔσχεθον, πύθω, ἔσθω; et le type ἀλκάθω, manifestement tiré du thème ἀλκή avec la consonne d'élargissement, aurait servi de modèle à la famille assez nombreuse des verbes en -άθω. Si multipliés que soient, dans la langue grecque, ces verbes en θ, dont M. Curtius a eu la patience de dresser la liste complète (3), on ne s'étonnera point, connaissant la fécondité de l'analogie, qu'ils soient tous sortis d'une souche aussi mince. Mais ce qui nous fait hésiter, c'est qu'on ne saurait découvrir aucune raison, euphonique ou autre, de la propagation de cette consonne épenthétique; c'est aussi que ce procès formatif remonte à une très haute antiquité, comme l'indiquent le panhellénique ἐλθεῖν, que l'on a peine à expliquer de cette manière, et surtout le verbe ἐσθίω, qui présente le suffixe *-jo-* à la suite de la racine élargie.

Quoi que l'on doive penser de l'origine du θ, il est certain que l'analogie n'y saurait être étrangère. En admettant qu'il représentât un élément radical juxtaposé, ce ne pourrait être que dans quelques thèmes très anciens, comme ἐλθεῖν, ἔσχεθον, ἔσθω, πύθω, qui montrent cet élément immédiatement soudé à la racine pure, et non dans les thèmes à allongement, νήθω, ni à plus forte raison dans les polysyllabiques, φλεγέθει, ἠγερέθοντο, où l'invasion hystérogène du θ a été favorisée par les facilités que la mesure du vers trouvait dans le thème élargi.

(179) IX. L'élément -κ-, assez rare, v. g. ὀλέ-κ-ω, n'est pas plus clair que le précédent. Schleicher admettait un élargissement de la racine, qu'il n'expliquait pas (4), mais auquel

(1) Formule νήθω : νήσω (fut. de νέω) = λήθω : *λήσω.

(2) Si toutefois le θ n'est pas radical, cf. lat. *gaud-eo*.

(3) Trop complète peut-être, car dans quelques-uns des exemples cités le θ paraît radical. *Vb*[2]. II, p. 367 sq.

(4) *Cpd*[4], p. 725.

il rattachait la formation du parfait en -κα. Mais, aujourd'hui que l'on croit pouvoir donner de cette forme mystérieuse une explication analogique satisfaisante [1], les données du problème paraissent retournées : c'est bien plutôt du parfait en -κα que proviendraient les quelques présents en -κω, et ὀλέκω, par exemple, serait calqué sur ὀλώλεκα et sur la relation λήθω λέληθα.

(180) X. Ce qui rend cette hypothèse fort séduisante, ce sont les facilités singulières qu'elle offre pour l'explication de l'élément -χ-, lequel proviendrait des parfaits aspirés : de τρύω, par exemple, serait sorti un parfait *τέτρυκα ; de *τέτρυκα, un présent *τρύκω ; de *τρύκω, un parfait aspiré *τέτρυχα, et enfin, de celui-ci, un présent τρύχω. Malheureusement pour cette généalogie idéale les deux extrêmes seuls existent ; mais elle n'en est pas moins, dans son ensemble, fort admissible, et corroborée par l'allongement hystérogène des thèmes ainsi élargis [2], v. g. σμάω σμήχω, ψάω ψήχω, etc.

(181) XI. Le suffixe -σείω, qui forme les désidératifs, v. g. ὀψείω, n'a point d'importance : le thème du désidératif est directement dérivé, au moyen de l'affixe *-jo-*, de celui du futur, dont il va être question.

(182) XII. L'indice -σ- de l'aoriste donne lieu, dans les verbes dérivés, à une observation intéressante. On a vu que l'aoriste sigmatique exige le degré normal de la racine [3] : il en résulte que la syllabe radicale y est généralement longue, tandis que celle du présent est fort souvent brève, étant au degré réduit, v. g. λύω ἔλῡσα, ῥίπτω ἔῤῥῑψα. Par imitation de ce procès régulier, les verbes dérivés d'un thème qui finit par une voyelle allongent cette voyelle finale

(1) V. *infra*, nº 186.

(2) Allongement caractéristique des temps dérivés, et, entre autres, du parfait en -κα. V. *inf.*, nºs 182 et 186.

(3) V. *supra*, nº 101.

devant le σ aoristique [1], et cet allongement, bien connu et déjà signalé, s'étend au futur, qui n'est au fond qu'une dérivation de l'aoriste, aux parfaits moyen et actif, aux autres temps dérivés, au nom verbal et à un grand nombre de dérivations nominales. Il est inutile d'insister sûr un phénomène aussi aisé à comprendre et dont l'équivalent se retrouve en latin. Bornons-nous à faire observer qu'on ne doit point, pour cette seule raison, le faire remonter à la période gréco-italique ; car le latin a perdu les formes sigmatiques ou les a confondues avec celles du parfait [2], et l'allongement de *amātus* s'explique tout naturellement par celui de *amābam*.

(183) XIII. Au moyen du suffixe -*jo*-, adjoint en principe au thème de l'aoriste sigmatique, se forme le futur sigmatique [3]. Plusieurs irrégularités sont ici à signaler.

1. Quand la racine du verbe se termine par une consonne, la formation du futur par l'adjonction du suffixe, dont le *j* disparaît dans le σ précédent, ne soulève aucune difficulté, et le degré radical est exactement celui de l'aoriste, v. g. δείξω, λήψομαι pour *δείκ-σ-*jo*-, *λᾱφ-σ-*jo*-, etc.

2. Mais, quand la racine se termine par une voyelle, le σ aoristique, placé entre deux voyelles, v. g. *λῡ-σ-ιο- pour *λῡ-σ-*jo*- devait régulièrement disparaître. On suppose que l'analogie des cas précédents l'a conservé ou réintroduit [4] ; mais cette supposition, à laquelle nous nous sommes rallié pour le σ aoristique, nous paraît ici toute gratuite et inutile. L'ι qui suit le σ n'est point une voyelle : traité comme tel dans le futur dorien et dans quelques formes attiques, en réalité il flotte indécis entre le caractère de voyelle et celui

(1) Formule : ἐφίλησα : φιλέω = ἔλῡσα : λύω.

(2) Cf. Brugman, *Morph. Unt.*, III, p. 53.

(3) L'hypothèse de M. Brugman (*M. U.*, III, p. 58 sq.), qui voit dans le futur un subjonctif d'aoriste, a l'inconvénient d'isoler complètement le futur du grec de celui du sanskrit.

(4) Cf. G. Meyer, *Gr. Gr.*, § 536.

de consonne, et le σ a bien pu demeurer devant lui, sans que pour cela les lois fondamentales de la phonétique grecque fussent violées. Peut-être même ce σ du futur a-t-il contribué à soutenir le σ de l'aoriste, ἔλυσα s'appuyant sur λύσω. La racine a la même forme qu'à l'aoriste, λῦσω, χεύσω, τῖσω, etc.

3. Dans les verbes radicaux dont la racine se termine par une nasale ou une vibrante, la forme du futur diverge de celle de l'aoriste : tandis que le σ aoristique s'attache à la racine pure, v. g. ἔμεινα (= *ἔ-μεν-σ-α), le -σ-jο- du futur admet, entre la racine et lui, un ε épenthétique, dont l'origine est fort obscure, v.g. μενῶ ou μενέω (ion.) = *μενέ-σω (pour *μενέ-σ-jο-). Cette épenthèse, bien qu'hystérogène, est certainement antérieure à l'allongement de la voyelle finale du thème : νέμεσις est bien plus ancien que νέμησις. L'explication la plus plausible serait celle qui partirait d'un futur tel que τελέσω, parfaitement régulier, pour *τελ-εσ-σ-jό-(th. τέλ-εσ-), opposé à un présent restitué *τέλω : on poserait alors la formule analogique μενέω : μένω = τελέω : *τέλω. Malheureusement ce dernier n'existe pas, et rien ne prouve qu'il ait jamais existé, bien que le vocalisme en soit irréprochable. En tout cas on ne se refusera pas à reconnaître dans βαλῶ (pour *βελέω, rac. βελ) une forme contaminée par l'analogie du présent βάλλω et de l'aoriste ἔβαλον.

4. Dans les verbes dérivés, il n'y a rien à remarquer que l'allongement déjà signalé à l'aoriste, v. g. φιλήσω.

5. Toutefois les deux types μενέσω et φιλήσω, quoique entièrement distincts à l'origine, se mélangent et se confondent çà et là. Ainsi la relation régulière τελέσω τελέω s'est reproduite dans γαμέσω, καλέσω, et ceux-ci ont alors subi la chute du σ et la contraction attique, γαμῶ, καλῶ. Inversement le verbe μάχομαι, qui devrait faire au futur *μήξομαι ou *μηχέσομαι, suivant qu'on partirait de la racine pure μᾱγ ou amplifiée μᾱχε, présente, à côté de μαχοῦμαι, où s'est introduit le degré réduit de la racine, déjà irrégulier au pré-

sent, le futur à allongement μαχήσομαι, visiblement emprunté aux verbes dérivés, et les dépendances nominales de ce futur.

6. Une autre confusion, celle du futur en -έω avec le futur en -σω, s'est produite dans le domaine ionien, qui aime les rapprochements vocaliques, et a passé de là, avec la contraction régulière, dans le dialecte attique, v. g. κομιῶ (pour κομίσω), βαδιῶ, οἰκιεῖται [1], etc. Il est à remarquer que ce futur se restreint aux verbes en -ίζω : on peut donc, sans invraisemblance, partir d'un type *κομ-ιδ-έσ-ω, avec l'ε épenthétique comme dans *μεν-έ-σω, et admettre que le δ est tombé par analogie des autres formes du verbe κομίζω, où il n'existe plus qu'à l'état latent; on obtient ainsi la forme ionienne κομιέω. Un seul type de ce genre a pu suffire pour propager cette finale -ιέω, qui, par son accumulation de voyelles, répond si bien au génie du dialecte ionien.

7. Le futur dorien en -σίω et -σέω, v. g. σπευσίω, πραξέω, ἑξῶ, et les quelques attiques tels que πλευσοῦμαι, sont envisagés par MM. Osthoff et G. Meyer [2] comme des formations analogiques dans lesquelles les deux formes du futur se sont superposées l'une à l'autre. On peut se demander pourtant s'ils ne représentent pas le type le plus ancien et le plus pur du futur indo-hellénique en *-sjo-*. Dans σπευ(δ)σίω, πραξίω, par exemple, le σ ne devait pas tomber, puisqu'il n'était pas entre deux voyelles; d'autre part, le *j* a été ici traité vocaliquement et converti en ι. Le σ, conservé normalement dans σπευσίω, s'est conservé ou réintroduit par analogie là où il se trouvait réellement entre deux voyelles, v. g. βοαθησίοντι, διαλυσεῦντι, et enfin le ι de la finale -σίω a permuté en ε sous l'influence du futur en -έω [3]. Ce procès

(1) Kühner, I, p. 783 et 876.

(2) *Vb.*, p. 334; *Gr. Gramm.*, § 538, et les sources citées par ce dernier auteur, sources surtout épigraphiques, mais parmi lesquelles Théocrite (IV, 26, VIII, 13) occupe une place importante.

(3) Dans l'hypothèse inverse on admettrait au contraire une désinence -σέω dans laquelle l'ε devenu semi-voyelle, se serait allégé et transformé en ι très bref, à peu près comme

est fort compliqué, mais il répugne de croire que la classe si importante des futurs doriens ne doive son origine qu'à un barbarisme peu concevable.

(184) XIV. Il n'y aurait rien à dire, dans la dérivation, du parfait moyen, qui se forme sans aucun affixe, s'il n'avait subi quelques altérations beaucoup moins importantes en elles-mêmes que par la manière dont elles se sont propagées.

1. Très rarement le parfait moyen se tire du parfait actif, et montre l'α de conjugaison, déjà anormal au parfait actif(1), v. g. ἀρηρ-ά-μενος (Quint. Smyrn., III, 632). Ce barbarisme n'a pas fait fortune, même dans la basse grécité.

2. Dans les verbes dérivés dont le thème se termine par une voyelle, l'analogie des temps sigmatiques a généralement introduit l'allongement hystérogène, v. g. πεποίημαι. La voyelle allongée s'est introduite sporadiquement dans quelques parfaits radicaux, v. g. νενέμημαι, formé comme μαχήσομαι.

3. Toutefois, après ι et υ, et sporadiquement après α, cet allongement est remplacé par l'épenthèse sigmatique déjà signalée. La connaissance des thèmes helléniques n'est pas encore assez avancée pour qu'on puisse dire avec certitude comment quelques-uns ont échappé à la loi de l'allongement, pourquoi, par exemple, on conjugue τιμάω τιμήσω, mais σπάω σπάσω et κρεμάω κρεμάσω. Toutefois, s'il y a dans σπάσω un δ latent, comme le fait supposer le thème nominal *σπάδ- (2), on comprend sans difficulté le parfait ἔσπασμαι et le verbal σπαστός, dont κρεμαστός n'est dès lors qu'une imitation analogique. L'extrême diffusion de ce σ, qui repré-

en français *siau* pour *séau*. Il est pourtant à remarquer que -σίω est plus commun que -σέω : à pl. 1 on trouve toujours -σίομεν, jamais -σέομεν. M. Brugman (*Stud.*, IX, p. 318) part de la forme -σj.- et admet une épenthèse vocalique, soit -σεjω-, d'où -σίω et -σῶ. Mais cette épenthèse exceptionnelle est peu probable.

(1) V. *infra*, nos 356 sq.

(2) V. *supra*, n° 79.

sente à la fois δ, τ et θ radical, le nombre considérable des dérivés en -άζω et en -ίζω, dans la conjugaison desquels il entrait tout naturellement, l'emploi incontestable de la dentale comme consonne d'élargissement ou de liaison, enfin les facilités euphoniques que présentait cette insertion (1), l'ont généralisée dans la plupart des thèmes à voyelle finale non allongée, non seulement au parfait, mais dans un très grand nombre de dérivations nominales où on l'a déjà rencontrée (2).

4. Il est bien rare que l'épenthèse sigmatique se combine avec l'allongement de la finale. Cela pourtant n'est pas sans exemple. On a vu le thème nominal πατησμός. La basse grécité a propagé ce type, qu'on ne trouve guère que chez les grammairiens.

5. Quand le thème du verbe finit par une gutturale, celle-ci s'adoucit toujours en γ devant le μ de 1ère personne, v. g. ἤλλαγ-μαι. Ce γ s'est propagé par analogie à l'aoriste hystérogène en -ην, v. g. ἠλλάγην, et a beaucoup favorisé, sinon amené, le métaplasme bien connu de ἀλλαγή.

(185) XV. Le très rare aoriste en -κ- est, s'il faut en croire MM. Brugman et G. Meyer (3), le produit d'une confusion fort curieuse. L'ancienne racine δωκ (4), doublet de δω, faisait régulièrement à l'aoriste athématique (5) ἔδωκα : quand cette racine eut disparu de la langue, éliminée par la concurrence victorieuse de δω, l'aoriste ἔδωκα parut se rapporter à δίδωμι et servit de modèle à quelques formations de même

(1) Pour s'en convaincre il suffit de comparer ἤκουσμαι et *ἤκουμαι, et d'observer combien l'épenthèse sigmatique facilite la transition phonique du thème à la désinence.

(2) L'influence décisive a été ici celle des parfaits du genre de τετέλεσμαι, où le σ radical tombait à la 2e pers. du sg. Formule ἤκουσμαι : ἤκου-σαι = τετέλεσμαι : τετέλεσαι (pour *τετέλεσ-σαι).

(3) *K. Z.*, XXV, p. 217 sq.: *Gr. Gram.* § 524.

(4) Cf. sk. *dāç-ati*, dare (Bopp, *Glossar.*) et Tab. de Dali, Z, 16, où l'on croit reconnaître un présent δώκω. *Stud.*, VII, p. 217 sq.

(5) V. *infra*, n° 384.

genre. Peut-être conviendrait-il d'ajouter à ἔδωκα l'aoriste ἔθηκα, qui pourrait bien se rattacher à une racine θηκ, la même que celle du latin *fac-io*. Le vocalisme ne concorde pas, il est vrai, la forme grecque θη valant *dheà*, et la forme latine, *dheak* ; mais on sait que la question des racines où l'*à* joue le rôle de coefficient n'est pas encore élucidée (1). Sur ces modèles ont ensuite été créés ἧκα et ἔστηκα (2).

(186) XVI. Comme on part d'ἔδωκα et ἔθηκα pour expliquer l'aoriste en -κ-, on peut se figurer tous les parfaits en -κ- faits à l'image de δέ-δωκ-α et peut-être, de τέ-θεικ-α (pour *τε-θέεκ-α ? = *de-dhéàk-m*). parfait à vocalisme normal. Malheureusement on ne possède aucun indice sûr d'un pareil procès, et, si quelques formations isolées s'y ramènent sans difficulté, on a peine à croire qu'un seul type, deux au plus, aient pu donner naissance à une famille aussi nombreuse que celle des parfaits en -κ-. La question se complique en outre de la curieuse hypothèse de M. Benloew (3), qui voit dans cette forme un legs de l'ancienne langue pélasgique. Si elle venait à se vérifier, il se pourrait que δέδωκα et τέθεικα, donnant l'illusion de parfaits formés à l'aide d'un κ épenthétique, eussent favorisé cette contamination.

Ce qui montre bien d'ailleurs que le parfait en -κ- n'est qu'une variante du parfait athématique, c'est que les types les plus anciens présentent encore l'apophonie régulière de cette dernière formation, par exemple δείδοικα pour *δε-δϝοί-κ-α, πέπτωκα, ἀφέωκα, etc. Que cette apophonie ait été ultérieurement corrompue par l'influence du présent ou de l'aoriste, que l'on trouve, par exemple, πέφῡκα pour *πέφουκα, βέβηκα pour *βέβωκα., c'est ce qui ne doit pas surprendre, puisque la même influence a déjà altéré le parfait radical, et que, au surplus, en ce qui concerne ce dernier, le degré normal est, comme on le verra, aussi légitime que le degré

(1) V. Saussure, *Mém.*, p. 141 sq. et 175 sq.

(2) Ἔστακαν· ἵστησαν (Hesych.).

(3) V. *supra*, n° 2, 4°.

fléchi au singulier du parfait [1]. D'ailleurs l'apophonie, indice primitif du temps passé, ne paraît plus nécessaire une fois que la langue est en possession d'un indice nouveau et plus clair, le κ hystérogène, qui désormais s'affixera simplement au thème, affecté d'ordinaire de l'allongement vocalique de l'aoriste, δέδυκα, πεφίληκα [2]. C'est du moins là le mode usuel de formation des parfaits en -κ-, à l'exception de quelques-uns, qui ont même admis dans leur racine le degré réduit, à l'imitation du parfait moyen, v. g. ἔκτακα pour *ἐ-κτόν-κ-α, de ἔκταμαι = *ἐ-κτn̥-μαί [3], τέτακα, de τέταμαι, etc. Plus souvent le degré réduit est simplement imité du vocalisme du présent, λέλυκα, κέκλυκα.

Il n'y a rien à dire ici des parfaits aspirés, qui ne se rattachent pas aux précédents, mais aux parfaits radicaux, et où l'aspiration paraît un phénomène purement mécanique. On remarquera seulement qu'ici la perte de l'apophonie, v. g. πέπλεχα pour πέ-πλοχ-α, a été favorisée par l'aspiration, qui, mécanique à l'origine, a passé plus tard pour l'indice véritable du temps parfait. Les grammairiens ont même expliqué πέπλεχα par *πέ-πλεκ-κ-α, ce qui les a amenés à croire que le parfait aspiré n'exigeait non plus l'apophonie que le parfait en -κα. Le vocalisme du présent, γέγραφα, βέβλαφα, a également contaminé cette classe.

Les phénomènes d'analogie auxquels donne lieu l'affixation des indices -ο- du subjonctif et -ιη- de l'optatif aux diverses formes athématiques, et notamment aux aoristes et parfaits, appartiennent à l'étude de la conjugaison [4].

(187) XVII. Il en faut dire autant du plus-que-parfait, qui en principe est tiré du parfait par la simple addition de l'aug-

(1) V. *infra*, nos 376-9.

(2) Allongement imité dans quelques parfaits radicaux, *μεμένηκα*, *νενέμηκα*.

(3) Formule ἔκτακα : ἔκταμαι = λέλυκα : λέλυμαι. — ἀπέκταγκεν, cité par Kühner (§ 267,2), est une autre forme de contamination, où s'est réintroduite la nasale de κτείνω.

(4) V. *infra*, nos 391 sq., 399 sq.

ment, mais dont on ne peut comprendre la désinence qu'après avoir examiné les flexions personnelles des verbes [1].

(188) XVIII. L'aoriste en -η- est exclusivement hellénique. Bien que cet indice -η- se soude de préférence à la racine, on le rencontre aussi parfois dans les verbes dérivés, v. g. ἀλλαγῆναι. L'origine en est fort obscure. M. Brugman la rattache à l'η de métathèse de ἔ-βλη-ν, coupé ἔ-βλ-η-ν, et semble poser la curieuse formule d'analogie ἐφάνην : rac. φαν = ἔβλην : rac. βλ [2], qui s'accorde bien avec le degré réduit de cet aoriste. Le seul inconvénient de cette formule, c'est qu'elle repose sur des racines, et encore sur la forme réduite de ces racines, forme dont il semble que les Grecs dussent ne plus avoir conscience à l'époque récente où cet aoriste est né. Mais, si l'on veut se contenter d'une analogie approximative, peut-être le rapport de signification de l'aoriste sigmatique ἔστησα et de l'aoriste athématique ἔστην rendrait-il assez bien compte de cette formation. Il est certain, en effet, que ἐάγην, ἔβλαβεν, ἐτύπη, ἐλέγην se comportent à tous points de vue à l'égard de ἔαξα, ἔβλαψα, ἔτυψα, ἔλεξα comme ἔστην à l'égard de ἔστησα. Que si l'on arguait, contre cette explication, du degré réduit des aoristes en -η- opposé au degré normal des aoristes sigmatiques, v. g. ἐβράχην ἔβρεξα, ἐπάγην ἔπηξα, ἐῤῥάγην ἔῤῥηξα, il suffirait de faire observer que les aoristes en -η-, une fois formés, se trouvaient beaucoup plus sous l'influence de ceux en -ο-, auxquels ils paraissent s'opposer directement dans la relation du passif à l'actif, que sous celle des aoristes sigmatiques : *ἐλείπην aurait donc pu devenir ἐλίπην par analogie de ἔλιπον, et l'on a modelé de même ἐτράπην sur ἐτραπό-(μην), ἐτράφην sur ἔτραφον ; puis, le degré réduit paraissant la loi de cet aoriste, on a formé, d'après πάγη, ῥαγή, σφαγή, ζυγόν, les types ἐπάγην, ἐῤῥάγην, ἐσφάγην, ἐζύγην. D'ailleurs, très souvent

(1) V. *infra*, nos 407 sq.

(2) Brugman, *M. U.*, I, p. 71 sq.

le vocalisme de l'aoriste passif est le même que celui de l'aoriste sigmatique, soit que ce dernier ait revêtu la forme réduite, ἔτυψα ἐτύπην, ἔθλαψα ἐθλάβην, soit au contraire que le premier montre exceptionnellement la racine pleine, comme dans ἐλέγην, formé, il est vrai, à une époque où l'ε radical ne pouvait plus disparaître, ou dans ἐάγην, dont la longue accuse, ce semble, l'influence d'un type *ἔαξα (1).

(189) XIX. La genèse de l'aoriste en -θη-, beaucoup plus commun que le précédent, se rattache à l'épineux problème des verbes en -θω (2). On croit entrevoir que certains aoristes passifs de verbes en -θω, comme ἐ-σχέθ-η-ν, ἐ-νήθ-η-ν, ont été rattachés à tort aux primitifs dépourvus du θ épenthétique, et qu'on a construit, par exemple, ἐφιλήθην : φιλέω = ἐνήθην : νέω. A part l'explication de Schleicher, dont on connaît le côté faible, il n'y en a vraiment point d'autre que celle-là. Mais il faut bien avouer qu'aucun fait ne la confirme et qu'elle ne rend pas un compte suffisant de la propagation inouïe de cet élément formatif.

Le vocalisme d'une forme aussi moderne importe peu. Il se règle sur le vocalisme général du verbe, qui est celui de l'aoriste sigmatique. Très rarement le degré faible, v. g. τραφθῆναι (Hom.), ἐστράφθην (dor.), s'est introduit par analogie de l'aoriste en -η-. Le type ἐλύθην, ἐτάθην, ἐκτάθην est dû à l'analogie du présent ou du parfait moyen.

L'allongement ou l'épenthèse sigmatique est ici de règle, dans les mêmes conditions qu'au parfait moyen.

On s'expliquera dans une certaine mesure la prodigieuse expansion de cet aoriste en -θη-, devenu l'aoriste passif régulier de la plupart des verbes grecs, si l'on songe que la désinence -η- ne pouvait que difficilement s'adjoindre à la finale d'un grand nombre de verbes dérivés, et que la syllabe -θη- était beaucoup plus apte à cette fonction. Quelques

(1) Kühner, I, p. 757, cite ἰάγην et ἐάγην pour l'aoriste passif, et pour l'aoriste sigmatique, l'infinitif ἆξαι.

(2) V. *supra*, n° 178.

aoristes de ce genre ont donc pu servir de modèles pour la formation de tous les autres.

(190) XX. En adjoignant l'indice -σο- du futur aux deux finales aoristiques précédentes, la langue grecque forme deux futurs passifs hystérogènes, v. g. φαν-ή-σο-μαι, λυ-θή-σο-μαι, ce dernier beaucoup plus répandu [1]. Il n'y a rien de plus à dire de ces futurs que des aoristes dont ils tirent leur origine.

(191) Le suffixe du subjonctif et celui de l'optatif, déjà étudiés comme suffixes primaires, ne présentent, en tant que secondaires, aucune particularité. On les retrouvera d'ailleurs dans l'étude de la conjugaison.

(1) Formule λυθήσομαι : ἐλύθην = θήσομαι : ἔθην

CHAPITRE IV

COMPOSITION.

(192) C'est une vaste et inépuisable matière que celle de la composition grecque, et il y a bien quelque présomption à prétendre la faire tenir en quelques pages. Toutefois, ce n'est pas la composition elle-même, ce sont les perturbations analogiques de la composition qui nous intéressent, et celles-ci, bien que fort nombreuses, se peuvent ramener à quelques cas nettement définis. On distinguera, comme plus haut, les noms et les verbes.

SECTION Ire. — NOMS COMPOSÉS.

(193) Dans toute composition, il faut examiner séparément les deux termes; et, dans un nom composé, le premier terme peut être, ou un nom, ou un verbe. De plus, si le premier terme est un nom, la composition peut être syntactique ou asyntactique [1]. Hâtons-nous d'ajouter que les composés syntactiques qui ne sont contestés de personne, tels que ὁδοι-πόρο-ς, ὀρεσί-τροφο-ς, ναυσι-κάα, νουν-εχ-ής [2], et tant d'autres, ne sauraient trouver place dans ce travail. En effet, l'analogie n'a aucune prise sur eux, non plus qu'elle n'en peut avoir sur les membres bien liés d'une proposition. Si parfois elle a pu faire disparaître la désinence casuelle qui caractérise le premier terme de ces composés, la com-

(1) V. *supra*, n° 12.

(2) Cf. Clemm, *Stud.*, VII, p. 31 sq.

position est dès lors devenue asyntactique et doit être traitée comme telle. Il ne faut donc s'occuper ici que de l'asyntactisme. Ce n'est pas à dire d'ailleurs que quelques composés syntactiques n'aient pu procéder de l'analogie : la langue grecque a sans doute vu naître des mots nouveaux, du genre de διηβολίη (ion.), ἐπηέτανος, dont le premier terme est à l'instrumental, à une époque où la notion même de l'instrumental en -η s'était depuis longtemps effacée de la mémoire des Hellènes; mais de pareils faits sont fort rares, impossibles à déterminer avec certitude, et ne présentent en tout cas aucun intérêt, sauf en ce qui concerne l'influence exercée parfois sur les composés asyntactiques par les syntactiques, influence sur laquelle nous reviendrons [1].

§ 1er. — *Premier terme.*

(194) L'origine même de la composition asyntactique, parfaitement définie par M. F. Meunier [2], indique que le premier terme doit s'y présenter sous la forme thématique pure; et

(1) Il faut dans cette matière délicate se garder de toute exagération, soit dans un sens, soit dans l'autre. M. F. Meunier, par exemple, montre pour le syntactisme une fâcheuse préférence, qui lui fait considérer comme syntactiques beaucoup de composés où n'apparaît en réalité que la forme thématique plus ou moins altérée. Cette tendance, dont lui-même semble en partie convenir (p. 187), nous avons déjà eu l'occasion de la constater (n° 12), et M. Clemm, dans sa substantielle étude sur la composition grecque (*Stud.*, VII, p. 36), la lui reproche assez durement. Est-ce à dire que le savant contradicteur ait toujours échappé au défaut contraire? Nous ne le pensons pas, et nous croyons que plusieurs formes de composition grecque ne s'expliquent que par le syntactisme. Si l'explication de M. Meunier pour ἁλιπόρφυρος (teint avec la pourpre qui se trouve dans la mer) paraît un peu forcée, il n'en reste pas moins que rien ne justifie la restitution d'un thème *ἁλ-(-ς), qui aurait fourni le premier terme de cette singulière composition. Quelle nécessité y a-t-il de supposer un thème *ἀλκ-ι(-ς), alors que le locatif ἀλκ-ί est bien connu, qu'il est resté seul debout de la déclinaison de l'antique thème ἀλκ-, et que d'ailleurs les formations du genre de ἀλκί-νοος s'expliquent parfaitement en admettant un premier terme au locatif, surtout si l'on réfléchit qu'à une époque très ancienne déjà le locatif, confondu avec le datif, faisait fonction d'instrumental, comme le montrent les composés du type ἐγχειβρόμος? N'insistons pas : il ne nous est permis de nous intéresser dans ce débat que dans la mesure des problèmes analogiques qu'il soulève et que nous devons rapidement passer en revue, sans espérer les résoudre. Cpr. aussi G. Meyer, *Stud.*, V, p. 1-115.

(2) *Op. cit.*, p. 193.



c'est bien ce qui se vérifie pour les thèmes nominaux et verbaux dans les compositions les plus anciennes et les plus légitimes; mais, dans la grande majorité des composés et surtout dans les néologismes, l'analogie a très profondément troublé l'application de cette loi fondamentale.

(195) I. Le premier terme est un nom. — 1. Nous commencerons par considérer les cas, très nombreux, où le premier terme est un thème numéral, cas où la forme radicale apparaît le plus nettement et où la composition a obéi à des lois toutes particulières.

La règle est le degré réduit de la racine du numéral. Ainsi le thème ἕν- (= *sém-*) apparaît sous la forme ἁ- (= *sm-*), et c'est beaucoup plus tard, quand cette voyelle ἁ ne parle plus à l'esprit, qu'on commence à former des composés en ἑνο- à l'imitation des autres asyntactiques (1). Il en est de même des thèmes τρι- et πτϝρα-; toutefois ce dernier, encore reconnaissable dans le composé τράπεζα (= *πτϝρα-πεδ-ja*), apparaît d'habitude sous la forme τετρα-, visiblement influencée par l'analogie du thème normal τέτταρες. Les trois numéraux qui finissent, comme ἁ-, par *m*-voyelle, du moins dans leur forme réduite, ἑπτά, ἐννέα et δέκα, ne changent pas en composition, et avec eux se confond l'intermédiaire ὀκτώ, dont un doublet proethnique avait certainement la même désinence. Le thème réduit du nombre 2 est en composition *dwī-* dès la période proethnique, sans qu'on ait jusqu'à présent réussi à expliquer comment cette forme est sortie du thème *du-*, qui paraît être le véritable (2). Sans la longue, on attribuerait volontiers *dwi-* à l'influence analogique de *tri-*. Le grec montre encore distinctement la longue dans la forme ϝείκατι (corrompue pour ϝῖκατι = *dwī-kn-ti*) de la table d'Héraclée, et dans le ἐείκοσι homérique, au lieu duquel M. G. Meyer

(1) V. *infra*, n° 198.

(2) Cf. Havet, *Mém. Soc. Ling.*, II, p. 180 sq.

conjecture ἐ-ϝῖκοσι (1); mais partout ailleurs la syllabe δι = δϝι-, lat. *bĭ-*, a subi un allégement qui l'a abrégée.

On voit que, parmi les thèmes des dix premiers nombres, deux en composition se terminent par un ι et six par un α. Restaient πέντε et ἕξ, terminés, le premier par un *e* proethnique (2), l'autre par une consonne. Or ce dernier ne pouvait s'unir au second terme de la composition qu'au moyen d'une voyelle de liaison, du moins quand ce second terme commençait par une consonne, et l'analogie des autres numéraux a coloré en α cette épenthèse vocalique : autrement dit, ἑξ-ά-πολις s'est tout naturellement modelé sur ἑπτά-πολις, et la même analogie a fait permuter en α l'ε final de πέντε, qui se présente toujours en composition sous la forme πεντα-, πεντά-πολις, πεντα-ετής. La même contamination a atteint la finale ι de εἴκοσι dans εἰκοσα-ετής, tant l'α a paru être la finale normale du numéral en composition.

L'η de liaison qui apparaît dans les noms de dizaines et de centaines, πεντή-κοντα, διη-κόσιοι (ion.), est beaucoup plus embarrassant. Peut-être est-ce une finale d'instrumental singulier, soit *πεντῆ κόντᾱ (cinq fois la dizaine). Peut-être faut-il partir d'un composé syntactique *τρίᾱ κόντᾱ (trois dizaines), avec le premier terme au pluriel neutre (3), d'où l'ᾱ (η) se serait propagé dans les autres numéraux et jusque dans ἑβδομήκοντα et ὀγδοήκοντα, où l'intrusion du nombre ordinal est tout exceptionnelle. En tout cas, on ne voit pas sur quoi se fonde M. G. Meyer (4), pour admettre que la longue de τριᾱ-κοντα, qui est panhellénique, n'est point primitive. Les formes en α bref, comme ἑπτακόσιοι, πεντακόσιοι, τεσσαράκοντα, sont, ou des asyntactiques du genre de πεντάπολις, ou des syntactiques où l'α s'est abrégé comme dans σφαῖρα = *σφαίρᾱ.

(1) *Gr. Gram.*, § 396.

(2) V. *supra*, nº 8.

(3) M. Havet (*Mém. Soc. Ling.*, IV, livr. 3) conteste l'ᾱ long des pluriels neutres, généralement admis jusqu'à présent sur la foi de Bopp et de Schleicher. Il est vrai qu'on n'en trouve pas d'indices certains ; mais la finale ᾱ du pl. nt. a *dû* s'abréger tout comme celle du fm. sg.

(4) *Gr. Gram.*, §§ 397 et 366.

(196) 2. Quand le premier terme du composé est un thème en -ε- (-ο-), sauf les cas exceptionnels d'abréviation (θεσφατος, θέσπις, etc), de chute d'une syllabe (κελαινεφής (1)), d'élision ou de contraction (ἱππιατρία, θεουργός), cas dont l'étude ne saurait rentrer dans notre sujet, la voyelle finale du premier terme est généralement un -ο-, ξανθο-κόμης, ἱππο-τρόφος, etc. Cette nuance vocalique est très probablement hystérogène; car le sanskrit y répond toujours, même en syllabe ouverte, par un *a* bref, dont le corrélatif hellénique serait l'ε. On peut donc admettre que, dès la période gréco-italique, l'*o* thématique s'est substitué à l'*e* par les mêmes raisons analogiques qui l'ont fait prédominer dans la déclinaison. L'euphonie trouvait aussi son compte dans cette liaison plus pleine et plus sonore, en sorte que l'*o* devint, à une époque fort reculée, la voyelle de composition par excellence, et se répandit même, ainsi qu'on va le voir, dans les composés de tous ordres.

Les divers substituts de l'ο de composition sont extrêmement rares. Peut-être rencontre-t-on encore l'ε dans ἀκερσεκόμης, qui, à en juger par son isolement, devrait plutôt être rangé parmi les composés verbaux. Plus fréquent est l'ι, qu'on trouve surtout dans deux familles très nombreuses, celles des composés par ἀργι- et καλλι-, ἀργί-πους, καλλί-γονος. M. Clemm (2) suppose ici une permutation de l'ο thématique en ι sous l'influence analogique des composés en ἀλκι-, ἀλι-, où l'ι serait thématique (3), et il compare cet affaiblissement avec celui que l'on constate dans λογι-κός, πύξι-νος, etc. Il est évident que beaucoup de causes ont pu concourir à produire cet effet; mais, sans nous dissimuler la justesse des termes de comparaison cités par le savant écrivain, nous croyons que l'affaiblissement qu'il conjecture serait bien plus plau-

(1) Pour κελαι(νο)-νεφής. Cf. *sti(pi-)pendium*, *ido(lo-)lâtre*, etc.

(2) *Stud.*, VII. p. 26 sq.

(3) Syntactique, dirions-nous, car il nous semble, malgré M. Clemm, que cet ι est une finale de locatif.

sible s'il partait du thème en ε restitué *ἀργέ-πους. On ne voit guère en effet comment ἀργο- une fois créé a pu devenir ἀργι-, ou comment, si cette permutation était réelle, elle ne se serait pas produite dans tous les thèmes en -ο-; en partant de ἀργε- on conçoit mieux comment, sous des influences diverses, l'ε thématique, que le génie euphonique de la langue grecque tendait à écarter, a pu sporadiquement engendrer un ι. La même influence a dû agir sur ἁμαρτί-γαμος, qui équivaut à *ἁμαρτέ-γαμος, si on le suppose issu d'un nom verbal *ἁμαρτός, tandis que le composé ἁμαρτο-επής, postérieur en date, montre la voyelle de liaison ο qui ne s'est point affaiblie en ι.

Parfois la finale de liaison est α ou η. Le type βιβλια-φόρος est syntactique selon M. F. Meunier [1], qui voit dans le premier terme un accusatif pluriel neutre. Pourquoi non, en effet? Un syntactique tel que βιβλια-φόρος n'est certainement pas plus étonnant que la construction gréco-latine πόδας ὠκύς, *nuda genu*, ou que la construction védique si commune *dātā maghāni* (dator divitias) [2]. Qu'on remarque pourtant que l'α est, même dans la dérivation, le représentant ordinaire de la voyelle thématique après un ι, βιβλιακός, πελοποννησιακός [3], et l'on jugera sans doute inutile de faire intervenir le syntactisme dans une question qui ne paraît relever que de l'euphonie hellénique. La genèse de l'η de liaison, soit du type βαλανη-φάγος, ἐλαφη-βόλος, est plus compliquée, mais non pas beaucoup plus obscure. Dans l'impossibilité de restituer un féminin *βαλάνη, qui d'ailleurs eût également donné *βαλανοφάγος, attendu que les thèmes en -η ont en composition suivi l'analogie des thèmes en -ο-, on peut admettre un composé syntactique où βάλανος serait à l'instrumental; mais cette explication ferait défaut dans nombre de cas. On peut, comme pour βιβλιαφόρος supposer

(1) *Les composés*, p. 117.

(2) M. Bréal, introd. au t. IV de la *Gramm.* de Bopp, p. XII.

(3) V. *supra*, n° 141.

un composé syntactique *βαλανᾱφάγος, dont le premier terme serait à l'accusatif pluriel neutre, en restituant un neutre *βάλανον, appuyé sur la relation de βοτανηφάγος avec βότανον. Voilà pour l'influence possible du syntactisme. D'autre part M. G. Meyer (1) conjecture que cette finale féminine en η vient tout simplement de ce que ἡ βάλανος est du genre féminin, ce qui ne manque pas non plus de vraisemblance, et enfin M. Clemm (2), partant des nombreux composés syntactiques dont le premier terme est à l'instrumental, εὐη-γενής, κατηρεφής, etc., pense que les Grecs s'habituèrent peu à peu à ces finales harmonieuses et dactyliques en -ή-βατος, -η-φάγος, -η-φόρος, -η-βόλος, etc., et tendirent instinctivement à les reproduire. On voit quel réseau d'analogies entrelacées peut présenter un seul cas, d'ailleurs assez rare, de composition.

Jusqu'à présent, on le voit, tous les types exceptionnels de composition s'expliquent assez bien par l'analogie ou l'euphonie. Il en est un pourtant dont on ne saurait rendre compte autrement que par le syntactisme pur ; c'est celui où la voyelle ο paraît accompagnée d'un σ qu'on ne peut évidemment attribuer au thème, θεόσ-δοτος. Ici l'explication de M. F. Meunier (3) devient tout à fait admissible, en tant du moins qu'on la corrige en tenant compte du caractère anaptyctique du ς final de l'ablatif grec. Oui sans doute, le premier terme de ce composé est à l'ablatif; mais il ne faut pas, comme le fait M. Meunier, partir immédiatement de *θεώσ-δοτος, car l'ablatif de θεό-ς ne serait point *θεῶς, mais bien *θεῶ pour *θεῶ(τ), et le ς de οὕτω(ς) n'est probablement dû qu'à l'euphonie. Il faut donc poser *θεώτ-δοτος, qui a donné par dissimilation *θεώσ-δοτος, tout comme *ἐσχιδται a donné ἔσχισται, puis θεόσδοτος par allégement de la voyelle et aussi par analogie lointaine du nominatif θεός. Et cette explication

(1) *Stud.*, V, p. 68.
(2) *Stud.*, VII, p. 26.
(3) *Op. cit.*, p. 149.

peut s'appliquer presque sans changement au type μογοσ-τόκος, où la valeur adverbiale du premier terme du composé est reconnaissable au premier coup d'œil [1].

(197) 3. Thèmes en -ᾱ. — Sauf les composés syntactiques, fort rares dans cette classe en dehors des appellations géographiques, bien peu de composés conservent intacte la finale du premier terme, ἀγγελια-φόρος [2], ἑβδομα-γενής [3]. Ordinairement cette finale permute en ο, βροντο-ποιός, ὡρο-νόμος, ἡμερο-δρόμος, etc. La fréquence de la finale ο et sa prédominance dans la classe précédente et les suivantes, l'existence de doublets et quasi-doublets tels que χῶρος χώρα, ζῷον ζωή, celle des adjectifs qui peuvent revêtir l'une et l'autre finale, celle enfin des noms qui changent de sexe sans changer de terminaison, comme θεός, toutes ces causes réunies ont favorisé la substitution de la voyelle ο à la finale féminine ; et cette substitution a si bien passé en habitude que nous-mêmes la pratiquons tous les jours et à chaque fois que nous créons, en vue des nécessités de la nomenclature scientifique, un composé grec comme *phono-graphe, glosso-pharyngien, dynamo-mètre*, etc.

(198) 4. Thèmes-racines. — Le premier terme apparaît quelquefois sous la forme radicale nue, πυρ-φόρος, πόδ-αργος. Mais, la plupart du temps, il se lie au second terme au moyen d'un ο épenthétique, πυρο-κλόπος, ποδο-στράβη, etc.

Cette voyelle de liaison -ο-, véritable épenthèse que nous allons rencontrer dans un grand nombre de composés de tous ordres, comment s'est-elle introduite? Ici encore on a le choix des explications. Avant tout il faut mettre hors de pair l'influence des composés asyntactiques, extrêmement nombreux, dont le premier terme est un thème en -ο- ; l'oreille grecque s'est habituée à cette finale du premier

(1) Est-il besoin de rappeler que l'adverbe grec est un ablatif?

(2) Ici encore on voit se maintenir l'α après un ι.

(3) ἑβδόμα est un féminin régi par ἡμέρα sous-entendu.

terme, qui s'est ainsi propagée hors de son domaine propre, peut-être à la faveur de quelques doublets très anciens. Maintenant on observera que le thème, ainsi amplifié, rappelait la forme ordinaire du génitif. Il est bien certain qu'il n'y a point de génitif dans πυροκλόπος, puisqu'une composition syntactique eût exigé ici le premier terme à l'accusatif, comme dans πυρφόρος, qui, lui, est peut-être syntactique ; mais il n'en reste pas moins que les Grecs saisissaient entre les deux termes du composé πυροκλόπος la même relation de syntaxe qu'entre les deux termes de la construction πυρὸς κλώψ, et que dès lors cet ο de liaison devait leur paraître légitimé par l'ο du génitif auquel ils le comparaient. Vient enfin l'influence possible de la composition syntactique proprement dite : M. F. Meunier l'a beaucoup exagérée sans doute [1], mais il ne faut point pour cela la méconnaître. Il est clair que ἀνδρο-φονεύς, ἰχθυο-θηρητήρ, ne doivent pas être rangés parmi les syntactiques : le syntactisme, s'il était admissible, exigerait *ἀνδραφονεύς, et ποδοστράβη lui-même, envisagé comme équivalant à *ποδὸς-στραβή, est à peine intelligible. Mais dans le type Ἀλόννησος le redoublement du ν trahit l'ancien ς du génitif, qu'exigeait la construction syntactique ἁλὸς νῆσος, et l'on voit combien la transition était facile à l'asyntactique Ἀλόνησος. En vain dirait-on que les juxtapositions de ce genre sont toutes récentes et ne sauraient entrer en comparaison avec les autres; car, puisqu'elles n'ont rien de contraire au génie de la langue grecque, elles ont pu se produire dès les temps les plus reculés et influencer par conséquent les composés asyntactiques même les plus anciens.

En fallait-il davantage pour que, dans la composition asyntactique dont le premier terme finissait par une consonne, la voyelle euphonique nécessaire pour éviter la rencontre de deux consonnes prît la nuance ο, en vertu d'une double analogie presque irrésistible ? Ainsi πῦρο-

1) *Op. cit.*, p. 196.

κλόπος s'est construit à l'imitation du génitif πυρός et des nombreux composés dont le premier terme finit par un ο, et ce procès s'est à ce point généralisé que la même épenthèse vocalique apparaît dans presque tous les composés, à l'exception de ceux où une autre finale résulte d'une composition syntactique, comme νυκτι-φανής, ὀρει-βάτης, ὀρεσί-τροφος, ἐγχει-βρόμος, etc. Nous avons déjà signalé pareil phénomène en latin et en allemand [1], et il ne nous reste plus maintenant qu'à poursuivre, à travers les principales classes de thèmes, les variétés de cet ο de liaison.

(199) 5. Thèmes en -ι-. — La forme thématique pure est fréquente, πολί-πορθος, parce que l'euphonie n'exige point l'ο de liaison. Pourtant on le voit s'introduire çà et là, par exemple dans πολιοῦχος, πολιοφύλαξ. Les deux types πολια-νόμος et πολισσο-νόμος sont embarrassants : le premier doit contenir un thème secondaire *πολία (= *πολ-ι-*já*, cf. θυσία) en composition asyntactique; le second est peut-être un composé syntactique *πολισσι-νόμος, avec premier terme au locatif pluriel forgé à l'imitation de ποσσί (cf. ποσσί-κροτος), dont l'ι final se serait changé en ο sous l'influence de l'analogie.

(200) 6. Thèmes en -υ-. — La forme thématique pure est de beaucoup la plus fréquente, soit dans les syntactiques dont le premier terme est à l'accusatif neutre, comme ὀξυ-δρόμος, ἡδύ-ποτος, ou les composés faits à leur image, γλυκύ-ῤῥιζα, soit dans les asyntactiques, tels que βου-γενής, ναυ-μαχία. Toutefois l'on constate ici aussi l'intrusion de l'ο : ainsi l'on a δακρύῤῥοος, mais δακρυο-ποιός (ne pas oublier le doublet δάκρυον), δρυ-πετής, mais δρυο-παγής. L'épenthèse se propage là même où l'euphonie ne l'appelle pas.

(201) 7. Thèmes en -εσ-. — Quelquefois la finale -εσ- persiste, σακέσ-παλος, ἀνθεσ-φόρος. Les composés exceptionnels en η sont peut-être syntactiques, ξιφη-φόρος, βελεη-φόρος, le premier

(1) V. *supra*, nº 12.

terme à l'accusatif pluriel neutre. Généralement l'ο de liaison remplace l'-εσ- thématique, ἀνθό-κομος, ψευδό-μαρτυς, substitution bien concevable, puisque les thèmes en -εσ- ont au nominatif la même désinence que ceux en -ο- (1); puis encore, ἀληθόμαντις, bien qu'il n'y ait pas de mot *ἄληθος (2). Il est inutile d'insister sur une confusion aussi claire.

(202) 8. Thèmes en -μα-. — On trouve : 1° le thème simple, ὀνομα-κλυτός, auquel cas la composition pourrait être syntactique ; 2° le thème de déclinaison, amplifié du τ et accompagné de l'ο de liaison, bref la forme amenée par l'analogie du génitif singulier, ὀνοματο-θέτης, αἱματό-ῤῥυτος ; 3° le thème déformé par la substitution de l'ο à l'α final, αἱμο-βαφής, σπερμο-λόγος. Cette dernière altération, qu'on peut attribuer à une abréviation purement mécanique, se conçoit encore mieux quand on songe à l'existence de doublets tels que δέσμα, δεσμός, qui devait presque fatalement l'amener.

(203) 9. Les thèmes terminés par un ν ne s'unissent immédiatement au second terme que quand celui-ci commence par une voyelle, v. g. πλεον-εξία, qu'on pourrait expliquer aussi par une dérivation du régulier syntactique πλεον-έχω. Partout ailleurs s'introduit l'ο épenthétique, λιμενο-φύλαξ, ἀῤῥενόμορφος, ἀγωνο-θέτης, πλειονο-ψηφία, etc. Toutefois l'extrême facilité avec laquelle tombe le ν dans la déclinaison des comparatifs en -ιον- a amené par analogie sa disparition dans quelques composés, d'autant plus aisément d'ailleurs que ce ν était précédé d'un ο, terminaison ordinaire du premier terme des compositions asyntactiques : ainsi s'expliquent le type κρεισσό-τεχνος et le type contracté μείουρος. Cette syncope s'est même reproduite sporadiquement dans les thèmes en -ον-, v. g. ἀκμό-θετον.

(1) ἀνθόκομος : ξανθόκομος = ἄνθος : ξανθός.

(2) ἀληθόμαντις : ψευδόμαρτυς = ἀληθής : ψευδής.

(204) 10. Les thèmes terminés par une explosive ne connaissent guère d'autre mode de liaison que l'épenthèse vocalique. Le type μελί-φθογγος, γερασ-φόρος est très rare, et peut-être syntactique, au même titre que ἡδύ-ποτος, σακέσ-παλος. Partout règne l'ο, ἀσπιδό-δουπος, κερατο-φόρος, κορακο-ειδής, etc. Le type γηρο-τρόφος résulte d'une syncope imitée de celle de αἱμο-βαφής, et le mot κρεο-βόρος, de création toute récente, est copié sur ce type, tandis que κρεω-βόρος contient une contraction normale de la forme pleine κρεατο-βόρος. Le thème ὑδατ- mérite de nous arrêter un instant : parfois on le rencontre en composition, avec l'ο habituel, ὑδατο-τρεφής ; mais le plus souvent il est remplacé par un thème ὑδρο- bien connu. L'ancienne langue a certainement possédé un adjectif *ὑδρός (aquatique), homologue de ὑγρός, attesté d'ailleurs par le substantif ὕδρος, et ce thème, tombé en désuétude comme mot isolé, s'est maintenu comme représentant de ὕδωρ en composition, à raison du rapport d'homophonie qu'on a cru saisir entre ὕδωρ et ὑδρο- (1).

Quelquefois la voyelle de liaison est un η, λαμπαδη-δρόμος, ἀσπιδη-φόρος, et ce n'est pas un de nos moindres sujets d'étonnement de voir l'η, remplacé par l'ο dans les thèmes à désinence féminine, figurer ici dans des formations auxquelles il est absolument étranger. L'explication de ἀσπιδη-φόρος par l'analogie de ξιφη-φόρος serait évidemment insuffisante. Celles que donnent M. G. Meyer et M. Clemm pour le type βαλανη-φάγος pourraient à la rigueur trouver également place ici, et certainement le simple caprice analogique a joué un grand rôle dans l'extension de ces formes. Mais pourquoi ne seraient-elles pas parties d'un type λαμπαδη-δρόμος, syntactique avec premier terme à l'instrumental en -ā, sur lequel se serait modelé illégitimement λαμπαδη-φόρος, qui à son tour aurait servi de modèle à quelques autres ? En tous cas la contamination s'est fort peu étendue.

(1) Ces composés en ὑδρο-, qui rentrent parmi les composés les plus anciens de la langue grecque, montrent bien que l'emploi de la forme du génitif en composition est un procédé hystérogène.

(205) 11. Enfin les thèmes terminés par une liquide ne présentent, en dehors de l'épenthèse vocalique, πατρο-κτόνος, ἀερο-βάτης, aucune particularité digne de remarque.

(206) II. Le premier terme est un verbe. — Dans ce cas la composition est nécessairement asyntactique. En outre elle est toujours hystérogène, comme J. Grimm l'a proclamé le premier, après l'avoir étudiée dans le domaine germanique (1), et comme l'a démontré M. Osthoff en en poursuivant l'étude dans toute la famille indo-européenne (2). Le composé verbal n'est autre chose, à l'origine, qu'un composé nominal mal compris, interprété par un jeu de mots, *umgekehrt*, dit ce dernier auteur. Ainsi, φιλό-ξενος, par exemple, est à l'origiue un composé nominal du genre du possessif (bahuvrîhi) sanskrit *čitra-gu-s* « celui dont la vache est tachetée », et doit se traduire « celui à qui les étrangers sont chers » ; mais, en le traduisant « celui qui aime les étrangers », sens au fond identique, on en vient insensiblement à le rapporter au verbe φιλέω, et l'on forme sur ce modèle et sur les verbes μισέω, τιμάω, des composés de même genre, μισό-ξενος, τιμό-θεος, dont l'existence n'a d'autre base que la simple analogie, puisque le thème μῖσος est absolument différent, comme fonction et comme forme, du thème φίλο-, et qu'il n'existe point de thème τιμο- (3). Ainsi l'analogie règne sans partage dans ce vaste domaine : pas un composé verbal n'appartient à la langue primitive, chaque idiome en particulier s'est créé les siens suivant son genre propre, et c'est à peine si l'on ose parler de régularité ou d'exceptions dans une matière qui ne relève presque plus de la morphologie indo-européenne.

Le grec distingue deux grandes classes de composés dont

(1) *Deutsche Grammatik*, Berlin, 1870-78, II, p. 671.

(2) *Das Verbum in der Nominalcomposition*, Iena, 1878.

(3) Osthoff, *Vb.*, p. 158 sq. — La formule précise est μισόξενος : μισέω = φιλόξενος (composé de φίλος) : φιλέω.

le premier terme est un verbe : les asigmatiques, c'est-à-dire ceux qui présentent le thème du présent de l'indicatif, φερέ-πονος, et les sigmatiques, où l'on reconnaît un thème aoristique, θελξί-φρων.

(207) 1. Il ne doit plus être nécessaire de démontrer que le premier élément des composés ἀγέ-στρατος, φερέ-πονος, ἐχε-χειρία, ἀρχέ-λαος, δακέ-θυμος, etc., est un thème verbal, thème de présent ou, beaucoup plus rarement, d'aoriste thématique. Depuis que la science a nettement séparé l'un de l'autre le thème toujours verbal *bher-e-(o-)* et le thème toujours nominal *bhor-e-(o-)* (φέρω, φορός), nul ne songera plus à chercher avec Bopp un thème nominal dans φερε- et à expliquer l'ε final par un amincissement (?) de l'ο de liaison (1). On abandonnera également l'hypothèse de M. Fr. Müller (2), qui y voit le thème nomino-verbal indifférent *bhar-a-*, ce qui reporterait par delà la période de l'agglutination le phénomène de la composition à élément verbal, contrairement aux données historiques recueillies et coordonnées par M. Osthoff (3). Force est donc bien d'admettre, comme le soutient le savant auteur, que quelques composés à élément nominal ont donné l'illusion d'un premier terme verbal, et que, à leur image, la langue en a formé un grand nombre d'autres, à mesure que croissaient les besoins d'expression de la pensée : dans un type αἴθ-οψ, par exemple, on a cru reconnaître le verbe αἴθω, au lieu de l'adjectif αἰθό-ς ; on a vu dans φυγο-πτόλεμος, dont le premier terme est l'adjectif *φυγό-ς révélé par le latin *lūci-fugu-s*, la forme de l'aoriste thématique de φεύγω, et par cette porte étroite le thème verbal a peu à peu envahi la composition (4) en grec comme

(1) *Gr. comp.*, IV, § 965.

(2) *Einleitung in die Sprachwissenschaft*, p. 111.

(3) *Vb*, p. 12 sq. L'admirable histoire des composés germaniques, par laquelle s'ouvre le livre, permet de suivre à la trace l'envahissement lent et insensible de la composition par le thème verbal.

(4) *Vb.*, p. 142-157.

dans les idiomes germaniques, comme en slave, comme dans les langues romanes, très riches en composés de ce genre, dont le latin n'offre aucune trace (1).

Mais, s'il en est ainsi, comment expliquer que la finale du premier terme verbal diffère presque toujours de celle du premier terme nominal? car, on l'a vu, celle-ci est généralement un ο, tandis que celle du verbe asigmatique est un ε, et que le type verbal en ο, λειπο-ναύτης, λιπό-φθογγος, est d'une extrême rareté. Si les uns se sont modelés sur les autres, ne devraient-ils pas se ressembler dans la forme extérieure? Nullement, dit M. Osthoff (2) : ils se sont ressemblé à l'origine, mais le sentiment linguistique tendait instinctivement à les différencier, et, plus se multipliaient les composés de verbes, plus ce critérium devenait nécessaire. La langue a obéi à cette nécessité en leur imposant l'ε thématique emprunté à la conjugaison, où il domine, et surtout à la finale de l'impératif, tandis que l'ο thématique, qui tout au contraire domine de beaucoup dans la déclinaison, restait la marque des thèmes nominaux (3).

Cela posé, il n'est pas difficile de faire le départ des voyelles de composition ε, ο, ι, les seules qu'on rencontre, en proportions très inégales, dans cet ordre de composés. L'ε a paru la voyelle normale, et c'est exceptionnellement qu'on en rencontre une autre. L'ο n'apparait guère que dans des composés à sens équivoque, indécis, où le sentiment linguistique ne saisissait pas avec autant d'énergie la présence d'un thème verbal, comme βουλό-μαχος, qu'on pouvait rapporter au substantif βουλή, λιπό-φθογγος, qui expliqué par λιπεῖν

(1) *Vb.*, p. 236 sq.

(2) *Vb.*, p. 163-169.

(3) Cette belle explication, que nous adoptons sans réserve, se concilie parfaitement avec notre opinion, suivant laquelle la voyelle de composition du thème nominal était primitivement un *e* ; en effet, la permutation de cet *e* en *o* est bien antérieure à la formation des composés de thèmes verbaux : la preuve, c'est que le latin n'a pas de composés verbaux de ce genre, tandis qu'il montre toujours en composition l'*o* thématique affaibli en *u* ou *i*.

est inintelligible, puis encore dans les mots récents créés à une époque où s'émoussait l'instinct délicat qui avait présidé aux premières formations, ἐθελό-πονος, μελλό-νυμφος, etc., enfin dans les composés de verbes dérivés, μισο-γύνης, τιμό-θεος. Pour ceux-ci, le type φιλο-, primitif du dérivé φιλέω, type très ancien et très répandu en composition, offrait un modèle trop simple et trop facile à imiter pour qu'on cherchât une voie détournée : aussi n'existe-t-il aucune trace de composés tels que *μισεε-γύνης, *τιμαέ-θεος. Le seul exemple qu'on en puisse citer à notre connaissance est écourté, φοβέ-στρατος, et non *φοβεέ-στρατος, et encore Kühner refuse-t-il d'y reconnaître le verbe φοβέω (1).

Le ι de liaison est fort rare : le type de cette formation est ἀρχι-θάλασσος, en regard de ἀρχέ-λαος, ou bien encore le fameux τερπι-κέραυνος, que M. G. Meyer (2) a su si élégamment expliquer par *τρεπε-κέραυνος. D'où vieut ce ι? simple affaiblissement de l'ε, selon M. Clemm (3). Ce procès phonique nous semble bien arbitraire. L'exemple même qu'avait choisi l'éminent philologue ne suggérait-il pas un autre essai d'interprétation, bien hypothétique sans doute, mais pourtant admissible? ἀρχι-θέωρος peut bien signifier « qui commande les théores », mais il peut aussi se traduire « théore en chef », et dès lors on serait amené à reconnaître dans ce mot, ainsi que dans ἀρχίμιμος, ἀρχιερεύς, le locatif d'un thème *ἀρχ- inusité, tout comme dans ἀλκίνοος le locatif d'un thème *ἀλκ-. M. Clemm, il est vrai, repousse avec énergie le syntactisme dans ces formations; mais si, de son propre aveu, ναυσικάα est syntactique, pourquoi donc ἀλκίνοος ne le serait-il pas, alors que l'existence du locatif ἀλκί est hors de doute, tandis que rien n'atteste celle d'un thème *ἀλκι-ς? Or un locatif *ἀρχί n'a rien de plus surprenant, bien qu'il n'y ait point de preuve directe de l'existence d'un thème

(1) *Gr. Gram.*, § 340, anmerk. 9

(2) *Stud.*, VII, p. 180

(3) *Stud.*, VII, p. 47 sq.

*ἀρχ- (1), et au point de vue du sens il rend parfaitement compte de la locution ἀρχιθέωρος. Il doit donc être permis de conclure que l'ε du thème ἀρχε- dans *ἀρχε-θάλασσος a été corrompu par le ι légitime de la construction syntactique ἀρχι-θέωρος, et que cette corruption s'est répandue sporadiquement sur d'autres thèmes, où peut-être l'euphonie réclamait ce changement de voyelle.

(208) 2. Les composés sigmatiques, παυσί-κακος, φαυσί-μβροτος, ἀλφεσί-βοιος, extrêmement nombreux, ont donné lieu à une longue controverse, qu'on peut, ce nous semble, considérer comme épuisée. Parmi les hypothèses multiples qu'ils ont fait naître, il en est deux surtout qui méritent l'attention, l'une (Bopp (2), suivi par Pott) qui voit dans le premier terme un thème nominal en -σι-, παῦσις, φαῦσις, l'autre qui y reconnaît un thème d'aoriste sigmatique élargi au moyen d'un ι épenthétique. C'est celle de Schleicher, de M. Curtius, brillamment développée par M. Clemm (3). Oserons-nous ajouter que c'était aussi la nôtre bien avant que nous eussions pénétré dans le détail de cette intéressante discussion? La seule comparaison de στάσις, par exemple, et de στησί-χορος ne suffit-elle pas à constater la différence radicale de vocalisme qui sépare ces deux formations? ici la racine pleine, là la racine réduite; or on sait que l'aoriste sigmatique exige toujours la forme pleine de la racine. En faut-il davantage pour rattacher στησίχορος à (ἔ-)στησ(-α)? Si une forme en σι- est indispensable pour expliquer la voyelle, faudra-t-il donc imaginer, contre toute règle morphologique, un thème *τερπι-ς pour rendre compte de τερπι-κέραυνος? Toutefois force est bien de reconnaître que l'explication par l'aoriste sigmatique laissait beaucoup à désirer, tant qu'on se figurait que la voyelle thématique de ce temps était un α;

(1) On peut tout au moins poser l'équivalence *ἀρχ- : ἀρχή = ἀλκ- : ἀλκή

(2) *Gram. comp.*, IV, § 965.

(3) *Stud.*, VII, p. 51-64.

mais, aujourd'hui qu'on en connaît la vraie forme, στησ-, παυσ-, φαυσ-, etc. (1), toute difficulté a disparu, et l'on restitue sans peine un type *παύσ-κακος, *φαύσ-βροτος, où s'est inséré, au moment même de sa formation, un léger adjuvant vocalique.

Ainsi raisonnions-nous, ainsi raisonnerait-on encore, non sans vraisemblance, si le lumineux ouvrage de M. Osthoff n'était venu démontrer le caractère hystérogène de tous les composés à premier terme verbal. Mais, puisqu'il est désormais constant que ceux-ci n'ont pu naître qu'à l'occasion et à l'image de composés nominaux qui les ont précédés, on se voit forcé de reconnaître que le thème aoristique ne fait que figurer dans les compositions sigmatiques, et qu'il s'y est introduit subrepticement comme s'est introduit ailleurs le thème du présent. Alors les vues de Bopp et celles de Schleicher se concilient dans une formule supérieure de synthèse : quelques composés primitifs dont le premier terme était un thème nominal en -τι- ont été pris pour des composés verbaux à thème aoristique ; puis le sens linguistique, une fois dévoyé, a construit sur des thèmes d'aoristes sigmatiques une foule d'autres composés du même genre (2). Soit un bahuvrîhi tel que στρεψί-κερως « ᾧ τὰ κέρατα ἐν στρέψει ἐστίν » : l'on a traduit *στρεπ-σ-κέρως « στρέψας τὰ κέρατα », et sur ce modèle ont pris naissance des composés sigmatiques que l'on a tirés directement de thèmes aoristiques. Ainsi s'explique du même coup le ι de liaison, qui est presque la seule voyelle de composition de cette classe, et qui de toute autre manière demeurerait toujours assez obscur. L'erreur des éminents linguistes qui ont frayé la voie victorieusement parcourue depuis par M. Osthoff, a été de chercher l'application d'une loi morphologique régulière et uniforme dans la formation accidentelle de ces étranges hybrides.

(1) V. *supra*, n° 101.
(2) Osthoff, *Ib.*, p. 169-205.

La voyelle de composition est presque toujours ι : quant au thème, il présente toutes les particularités que nous avons déjà signalées dans la formation des thèmes d'aoristes et de noms en -σι- (1), l'élargissement de la forme verbale au moyen d'un ε, ἑλκεσί-πεπλος, ἀλφεσί-βοιος, et l'allongement hystérogène de cette voyelle dans ἀγησί-λαος. Le type φερεσσί-πονος est des plus étranges, mais fort rare : il y faut voir un élargissement du thème φερε- au moyen d'un appendice emprunté aux syntactiques nominaux dont le premier terme est au locatif pluriel, ou peut-être une simple représentation graphique de la longueur de la voyelle dans l'anormal *φερησί-πονος modelé sur ἀγησί-λαος.

Parfois, au lieu du ι de composition, on rencontre l'ε : homérique ἀ-κερσε-κόμης, posthomérique περσέ-πολις ; c'est le thème de conjugaison du futur qui a exceptionnellement influencé celui de l'aoriste. L'ο est plus fréquent, mais on ne le rencontre qu'après Hésiode, μιξο-βάρβαρος, ῥιψο-κίνδυνος, μιξό-μβροτος, à une époque où, comme on l'a vu pour le type ἐθελό-πονος, les différences originaires entre les composés de noms et ceux de verbes tendaient à s'effacer. L'ο s'est introduit ici sous l'influence des noms verbaux en -τό-, dont plusieurs ont pu concourir à la formation de pareils composés : ainsi μιξό-μβροτος, par exemple, pourrait assez aisément s'expliquer par la confusion des deux mots *μικτό-βροτος et *μιξί-μβροτος, l'un composé nominal et l'autre composé verbal (2).

Telle est, vue dans son ensemble, l'œuvre de l'analogie dans la composition nominale. Nulle part ce puissant principe n'a agi avec plus d'énergie ; mais les néologismes qui en procèdent par milliers se rattachent tous, d'une manière générale, aux principes que nous nous sommes efforcé de résumer dans ces quelques pages et qui peuvent suffire à en éclairer l'étymologie.

(1) V. *supra*. nos 135 et 132.

(2) Si l'on tient compte de l'euphonie, on remarquera aussi que *ῥιψικίνδυνος sonne peu agréablement à l'oreille.

§ 2. — *Second terme.*

(**209**) Le second terme d'un composé à sens nominal est nécessairement un thème nominal : il n'y a donc pas ici de sous-distinction à établir. Il n'y a pas non plus matière à longs développements. Sans doute, s'il s'agissait d'énumérer les formes multiples, souvent arbitraires et corrompues que la basse grécité surtout a imposées au second terme des composés, une monographie détaillée serait nécessaire ; mais on ne se propose que d'isoler les accidents analogiques, qu'on peut ramener à quelques chefs essentiels et résumer très rapidement.

(**210**) I. Quand le second terme est un thème-racine, on n'en saurait rien dire de plus que des thèmes-racines isolés ; car on y remarque les mêmes phénomènes, en partie inexpliqués : la racine réduite, σύ-ζυγ-ς, παιδό-τριϐ-ς (cf. sk. *açva-juǧ-*, lat. *opu-fec-s*) ; le degré normal, ἔπι-τεκ-ς (mais ici l'*e* devait subsister), οἰστρό-πληγ-ς, εὔ-ωπ-ς ; l'allongement hystérogène de κλώπ-ς, dans παρά-ϐλωπ-ς, etc. ; et enfin l'allongement hystérogène dû à la métathèse dans les types -δμή-τ- (παρθένος ἀδμής), -κμή-τ-, -θνή-τ-, -βλή-τ-, etc. Tous ces accidents nous sont familiers [1].

(**211**) II. Quand le second terme n'est pas un thème-racine, il y a lieu de distinguer, quant au mode de formation, les composés déterminatifs (karmadhârayas, tatpuruchas) et les composés possessifs (dvigus, bahuvrîhis) [2].

Si le composé est déterminatif (μεγαλόπολις, ἀνδράδελφος), le second terme ne change pas [3], ce qui est fort naturel, puisqu'il conserve en soi le même sens et dans l'ensemble de

(1) V. *supra*, nos 39 et 47.

(2) Nous suivons la classification de M. Whitney : *Sk. Gr.*, § 1247.

(3) Sauf ce qui sera dit, *infra*, n° 212.

la proposition la même fonction que s'il était isolé. Il va sans dire qu'on ne saurait considérer comme anormaux les cas nombreux où l'on rencontre en composition des thèmes inusités à l'état simple, mais d'ailleurs parfaitement réguliers, comme *ποιό- (primitif de ποιέω) ou *δόκο- (pour *δόχο-, rac. δεχ dans δέχ-ο-μαι).

Si le composé est possessif (ἑκατόμπυλος, ἀπάτωρ), alors se produit, dans les thèmes qui en sont susceptibles, l'apophonie déjà signalée [1], αἰδώς ἀναιδής, φρήν ἄφρων, πατήρ ἀπάτωρ. Le thème employé adjectivement a tendu à se différencier du thème en fonction de substantif. Quoique les composés dont le premier terme est un verbe ne rentrent pas, à proprement parler, dans cette classe, l'apophonie s'y produit également, ἐχέ-φρων, ce qui ne doit pas nous étonner, puisque ces composés sont nés, comme on l'a vu, de l'analogie des bahuvrîhis nominaux. L'apophonie s'est même étendue par analogie à quelques composés déterminatifs auxquels répondaient des possessifs très répandus : ainsi πατροπάτωρ s'est modelé sur ἀπάτωρ.

Quand le second terme du composé possessif n'est pas susceptible d'apophonie, il s'adjoint souvent une désinence différenciative. Les thèmes en -ο- ne changent pas, sans doute ; mais, en tant qu'adjectifs, ils deviennent susceptibles de revêtir la désinence masculine et la désinence neutre, tandis que comme substantifs ils n'ont que l'une ou l'autre, v. g. φλοῖσβ-ο-ς, πολύ-φλοισβ-ο-ς, -ο-ν-. Ceux en -η ne changent pas non plus, mais s'adjoignent le ς désinentiel qui affecte tous les noms masculins en -η [2], v. g. ξανθο-κόμη-ς. Toutefois la désinence -ο-ς, qui a tendu à se généraliser, ici comme partout, remplace dans nombre de cas la désinence -η, πολυ-κέφαλο-ς, ἡδύ-χροο-ς, etc. C'est aussi au moyen de cette désinence -ο-ς qu'on amplifie en composition la plupart des thèmes consonnantiques. A mesure que la langue vieillit

(1) V. *supra*, nos 57, 59 et 66.

(2) V. *infra*. no 225.

et se précise, on la voit affecter un nombre toujours croissant de thèmes qui auparavant passaient sans changement de la fonction de substantif à celle d'adjectif. La différence purement fonctionnelle tend de plus en plus à s'accuser par un signe extérieur. On peut comparer, à ce point de vue, dans l'ordre chronologique, καλλίθριξ et καλλίτριχ-ο-ς, πολύχειρ et πολύχειρ-ο-ς, et maintes autres formations (1). C'est également la désinence -ο- qui remplace l'α des neutres en -μα, πολύ-σπερμο-ς (2) ; partout ailleurs elle s'ajoute au thème, soit pur, εὐ-γάλακτ-ο-ς, πολύχειρ-ο-ς, soit plus ou moins modifié, πολυγύναιος, ἀέλλοπος. A cette catégorie appartient αἰπύ-κερως, qui n'a point d'apophonie, mais une vraie contraction pour *αἰπυ-κέρα(τ)-ο-ς, comme le prouve le type conservé εὐ-κέρα-ο-ς ; et, si malgré la contraction ce mot est proparoxyton, c'est que l'origine de l'ω a été oubliée et qu'on l'a confondu avec la longue dialectale de εὔγεως, qui n'a aucune influence sur la tonalité. Parfois les thèmes mêmes que pourrait affecter l'apophonie entrent en composition à l'aide de la désinence : l'exemple le plus ancien et le plus authentique de ce genre est certainement ὄ-πατρ-ο-ς. Enfin, plus rarement, c'est la finale -η-ς ou -ης qui amplifie le second terme, amenée par une analogie, tantôt prochaine, comme dans γυνή, πολυ-γύν-ης, tantôt lointaine et peu saisissable, comme dans ἀελλο-πόδ-η-ς, qui a peut-être été construit sur le nominatif pluriel πόδες.

Les composés oxytons en -ής méritent une mention spéciale, à raison de la remarquable analogie qui a fait naître la plupart d'entre eux. Dans les plus anciens on doit reconnaître un thème en -εσ-, v. g. βουγενής, κορακο-ειδής, ἁμαρτο-επής, de γένος, εἶδος, ἔπος, avec l'apophonie bien connue. Mais on sait que les thèmes nominaux en -εσ- ont régulièrement le même vocalisme que les thèmes verbaux paroxytons en -ε- :

(1) Clemm, *Stud.*, VII, p. 18.

(2) *Ut supra*, αἱμο-βαφής, n° 202. — Il n'y a rien à dire de la terminaison adjective -μον-, qui est le substitut naturel de -μα en composition de ce genre, v. g. πολυ-κύμον-, classe à laquelle l'ingénieuse sagacité de M. de Saussure permet de rattacher le mot Ἀγαμέμνων (*Mém. Soc. Ling.*, IV, p. 432).

il en résulta que le sentiment linguistique, rapportant par exemple les types ci-dessus à ἐγενόμην, *εἴδω, ἕπω, tira de même de τρέφω ὑδατο-τρεφής, de ἐρέφω κατηρεφής, de ἔχω νουνεχής, de φιλέω même θεοφιλής, et que cette finale -ής (-έος), qui parfois peut se confondre avec l'autre finale -ης (-ου), devint l'indice dérivatif de tous les composés dont on tirait le second terme directement d'un thème verbal sans aucun intermédiaire nominal.

(212) III. Jusqu'ici rien que de fort simple dans les changements que subit le second terme d'une composition ; mais l'allongement de la voyelle initiale est un phénomène exclusivement propre à la langue grecque, que les traités spéciaux constatent sans essayer de l'expliquer. M. Regnier y voit l'intention de bien marquer la fin du premier terme et le commencement du second, peut-être le désir d'éviter le concours d'un trop grand nombre de brèves. Cette dernière explication est peu soutenable, en présence des nombreux composés où tout au contraire s'accumulent les syllabes longues, comme εὐήνωρ, ἀμφήκης. La première a plus de poids, mais on ne saurait oublier qu'en saine morphologie l'organe précède la fonction, et que, si la langue a développé cet allongement à raison de son utilité, elle n'a pu le créer de toutes pièces en vue de la fonction qu'il remplit. Dès lors se pose la question de savoir quels sont les types primitifs sur le modèle desquels elle a construit les nombreux composés à voyelle allongée. Ces types sont de deux sortes, autant qu'on en peut juger d'après le caractère de la composition.

1° Il semble d'abord que la remarquable apophonie ἀνήρ ἀνήνωρ ne soit qu'une extension, un développement de l'apophonie φρήν ἄφρων. La permutation de l'une des voyelles du second terme a paru nécessiter, a entraîné, par une sorte d'attraction, qu'on entrevoit mieux qu'on ne saurait la définir, un changement dans la nuance vocalique de l'autre syllabe. Évidemment cette explication, à elle seule, est tout à fait insuffisante : d'abord l'apophonie en question manque absolument de préci-

sion; puis on ne comprend dans cette hypothèse, ni pourquoi la voyelle s'allonge très souvent alors que le thème ne subit d'ailleurs aucune apophonie, ἀν-ώμαλος, αἰγ-ώνυξ, ni pourquoi elle ne s'allonge que quand elle est initiale; car, si l'apophonie η : ω exigeait ἀνήνωρ elle eût dû exiger de même *ἀπήτωρ au lieu de ἀπάτωρ. On ne peut donc considérer l'effet comme purement mécanique, et il faut combiner cette cause avec une autre que nous tenons pour le moment en réserve. Elle n'en demeure pas moins, à nos yeux, la première et la plus puissante, et nous en voyons la preuve dans ce fait, que l'allongement initial se produit de préférence dans les composés possessifs et ceux à premier terme verbal, où, comme on l'a vu, l'apophonie est de règle : εὐήνωρ, ἀνήνωρ (cui nihil virile est), εὐήνεμος, ἀνώνυμος et tant d'autres sont des composés possessifs, et il en est de même de δεισήνωρ, qu'il faut certainement traduire « cui homo timori est ». On ne s'arrêtera pas à l'objection que beaucoup de bahuvrîhis du type ἄνοδος ne montrent pas l'allongement : le procédé étant hystérogène, il serait surprenant qu'il se fût développé avec une rigoureuse logique. Ce qui est plus grave, c'est que beaucoup de composés simplement déterminatifs allongent également l'initiale du second terme, ἀνήκεστος, ἀνώμαλος, ὑπήκοος, δυσήνυστος. Mais nous avons également vu l'apophonie de ἀπάτωρ contaminer par analogie le déterminatif πατροπάτωρ : combien n'est-il pas plus naturel de voir se propager un allongement qui plaisait évidemment à l'oreille grecque? D'ailleurs, dans plusieurs composés, le sens a pu être primitivement possessif et devenir plus tard déterminatif; dans plusieurs autres, le sens est flottant et indécis, et le sentiment linguistique a pu s'y tromper : c'est ainsi que ἀμήτωρ, qui signifie sans aucun doute à l'origine « sine matre », a pu, dans la locution μήτηρ ἀμήτωρ, paraître signifier « haud mater », tandis qu'il s'interprète en bahuvrîhi par « cui nihil materni inest » (1). On pourrait multiplier les exemples

(1) Soph., *El.*, 1154. — Il en est de même de γῆ παμμήτωρ, traduit « omnium mater », tandis que le sens primitif a pu être « omnibus materna ».

de ce genre. L'important n'est pas ici de constater un départ absolu entre les déterminatifs et les possessifs, mais simplement de surprendre, entre ces deux ordres de composés, une tentative rudimentaire de différenciation tout à fait conforme à l'admirable précision du génie grec. A cet égard le contraste des deux types σαρδόνυξ « onyx de Sardes » et αἰγώνυξ « capripes » est particulièrement instructif : αἰγόνυξ n'apparaît comme substitut de αἰγώνυξ que dans la plus basse grécité, et, quant à σαρδώνυξ, le *Thesaurus* l'envisage comme un simple barbarisme. Ainsi l'assimilation progressive des possessifs aux déterminatifs ne serait due qu'à une oblitération insensible du sentiment linguistique. Enfin il ne faut pas s'étonner que l'allongement ait franchi la limite de ce qui nous a semblé être son domaine, puisqu'il ne procède pas seulement de l'apophonie des composés possessifs, mais d'une autre cause encore à laquelle la distinction des possessifs et des déterminatifs est tout à fait étrangère.

2° Cette cause, c'est l'existence de composés syntactiques dont le premier terme était à l'instrumental et finissait en η, tandis que le second terme commençait normalement par un ε ou un α qui se fondait dans l'η : on a vu à tort dans l'η l'allongement de l'initiale du second terme, et l'on a transporté cet allongement à d'autres composés ; puis par imitation l'ο initial du second terme s'est également allongé en ω. Ainsi il n'est guère possible de méconnaître des formes instrumentales dans χαλκήλατος = *χαλκῆ ἐλατός « ære fabricatus », διφρήλατος « curru vectus », et il s'en cache peut-être d'autres dans κατηρέφης, διηνέκης, ἔπηλυς, etc. ; il se pourrait même à la rigueur que εὐήνεμος contînt l'instrumental *εὐη de l'adjectif *εὐς, proethnique *es-ew-ā* de *es-u-s*. Que l'on rapporte maintenant l'η à l'initiale des mots ἐλαύνω, ἐρέφω, ἐνεγκεῖν, ἄνεμος, que l'on transporte ce rapport à d'autres formations, en songeant surtout à la prédilection des Grecs pour ces belles finales dactyliques, et l'on se rendra compte du procédé d'où sont issus les types si communs ἀνήνεμος, δυσήνεμος, εὐώνυμος, ἀνώμαλος, τριώβολον, πανώλεθρος. L'allonge-

ment de διφρήλατος a entraîné presque nécessairement celui de διφρηλάτης, dont celui de ἀνδρηλάτης est une imitation, mais le régulier αἰγελάτης montre encore la brève primitive. Multiplier ici les exemples serait empiéter sur l'œuvre du lexicographe; il suffit d'avoir indiqué le principe de la transformation.

Encore une fois, aucune des deux causes que nous avons étudiées ne saurait, prise isolément, expliquer le phénomène de l'allongement; mais, combinées ensemble, elles nous paraissent en rendre un compte satisfaisant, en même temps que ce concours accidentel de deux causes absolument différentes peut servir à faire comprendre ce qu'il y a d'incertain et d'arbitraire dans l'emploi de ce singulier procédé de composition.

Section II. — Verbes composés.

(213) Cette partie de notre essai sera de beaucoup la plus courte : l'on sait en effet qu'il n'existe point en grec de verbes composés, en dehors de la simple juxtaposition d'un adverbe ou d'une préposition et d'un verbe, qui est un procédé syntactique, et non morphologique. Tous les verbes qu'à un examen superficiel on serait tenté de croire composés, comme δυστυχέω, οἰνοποτάζω, πολιορκέω, et tant d'autres, sont en réalité des dérivés de composés nominaux; déjà M. Regnier l'enseignait [1], et M. Nauck, argumentant contre M. Curtius, fait bien saisir l'importance de cette distinction au point de vue de l'augment et du redoublement [2]. Quelques-unes de ces dérivations obtenues à l'aide du suffixe *-jo-* sont affectées des irrégularités que nous a rendues familières l'étude de ce suffixe : par exemple, ἀπινύσσω (= *ἀ-πινύτ-*j*ω), de ἀπίνυτος, et ἀηθέσσω (= *ἀηθετ-*j*ω), de *ἀ-ήθετο-, au lieu desquels on attendrait *ἀπινυτέω, *ἀηθετέω, rappellent absolument la corruption ποικίλλω pour *ποικιλέω [3]. De la même

(1) *Op. cit.*, § 287.
(2) *Bull. Acad. Imp. S.-Ptbg*, XXIV, p. 380.
(3) V. *supra*, n°s 167 et 171.

manière s'expliquera le pindarique ἀμείρω, pour *ἀμερέω, dérivé d'un composé nominal *ἄμερος, qui existe en tant que nom propre.

Toutefois il est un type très rare et tout exceptionnel dont l'hypothèse de la dérivation ne saurait rendre compte : c'est le type ἀτίω, qui se reproduit dans ἀτίζω, ἀτιμάω, ἀτιμάζω, ἀμέρδω, et que M. Nauck déclare inexplicable (1). Le fougueux et parfois violent adversaire de M. Curtius se refuse à croire, et avec raison selon nous, que ἀτίζω et ἀμέρδω procèdent directement, comme l'enseigne celui-ci (2), de la racine τι, μερ, au moyen du suffixe *-jo-*. Si ce procédé morphologique avait eu cours en grec, il se révèlerait évidemment par tout un ensemble de formations de ce genre, et non par quelques mots isolés. Pour nous, ἀμέρδω (Hom.) n'est pas plus radical que ἀμείρω (Pind.) : l'un et l'autre vaut *ἀ-μέρ-*j*ω pour *ἀ-μερέ-*j*ω, et dérive irrégulièrement de *ἄμερος. Pour ἀτιμάω et ἀτιμάζω, il y a lieu également de restituer un primitif *ἀτίμης, dont rien sans doute ne démontre l'existence, mais qui, en regard de τιμή, est plus régulier que ἄτιμος (3). Une fois ἀτιμάζω créé, il a pu, par comparaison avec τιμάω d'une part et τίω de l'autre, donner naissance à ἀτίζω (4) ; et ἀτίω, à son tour, est né du rapport ἀτιμάω : τιμάω, si mieux on n'aime le faire procéder de l'identité superficielle de τίσω, futur de τίω, et de ἀτίσω, futur d'ἀτίζω (5). Ainsi s'expliqueraient, par une série d'influences analogiques, les deux ou trois verbes composés de la langue grecque.

(1) *Loc. cit.*, p. 356.
(2) Curtius, *Gdzg*5, p. 651,
(3) V. *supra*, n° 211.
(4) Formule ἀτίζω : τίω = ἀτιμάζω : τιμάω.
(5) Formule ἀτίω : τίω = ἀτίσω : τίσω.

DEUXIÈME PARTIE.

DE L'ANALOGIE

DANS LES FLEXIONS NOMINALES DE LA LANGUE GRECQUE

(214) Après avoir étudié les perturbations analogiques auxquelles sont sujets les thèmes en formation, nous passons à celles qui affectent les thèmes déclinés. A cet effet, il nous a paru nécessaire de présenter, pour les principaux d'entre eux, un schème triple, comprenant la forme proethnique restituée autant que possible, la forme hellénique régulière déduite de celle-ci, et enfin les formes helléniques transmises par les auteurs ou les grammairiens. Une brève analyse justifiera nos restitutions conjecturales et rendra raison des formes grecques en tant qu'elles s'écarteraient de la déclinaison proethnique.

Quant à l'ordre suivi dans cette étude, il semble au premier abord qu'il faille examiner à part la déclinaison forte et la déclinaison faible; mais, si l'on songe que tous les thèmes de flexion forte passent à la flexion faible au pluriel et au duel, on verra qu'une pareille méthode nous eût conduit à séparer l'étude du singulier de celle du pluriel, ce qui ne se pourrait faire sans inconvénients, puisqu'ils se sont réciproquement influencés et qu'il im-

porte en conséquence de les maintenir en regard l'un de l'autre. Il a donc paru préférable d'examiner d'abord la déclinaison parisyllabique, qui n'est ni forte ni faible, et qui, ayant conservé tous les cas proethniques, nous fournira pour nos inductions ultérieures une base large et solide. Seulement, comme en matière aussi délicate la plus vulgaire prudence commande de n'avancer que pas à pas, nous réserverons, dans cette étude préliminaire, la solution des problèmes dont la déclinaison parisyllabique à elle seule ne saurait donner la clef, par exemple, la question de la forme désinentielle du datif singulier, du génitif et du locatif du pluriel, du cas oblique du duel, et nous les traiterons dans une section suivante, qui formera comme la transition de la déclinaison parisyllabique à la déclinaison imparisyllabique. Enfin, après avoir donné à cette dernière étude tout le développement qu'elle comporte, nous examinerons les nombreuses et difficiles anomalies des flexions pronominales.

(215) Avant d'entrer en matière, rappelons brièvement les lois qui paraissent présider aux divers ordres de flexions.

1° La flexion dite forte consiste en ce que la syllabe qui précède immédiatement la désinence garde l'*e* aux cas forts et se réduit aux cas faibles.

2° Cette apophonie, attribuée par M. A. Bergaigne à un élargissemont des thèmes déclinés (1), paraît, d'après les plus récents travaux résumés et complétés par M. de Saussure (2), résulter de l'accentuation, qui affecte tour à tour la syllabe prédésinentielle et la désinence. Quoi qu'il en soit, le point important, le seul qu'il faille retenir de ce débat, c'est l'accord des deux éminents linguistes sur la distribution des cas en forts et faibles.

3° Les cas forts sont le nominatif, l'accusatif, le vocatif

(1) *Mém. Soc. Ling.*, II, p. 372 sq.

(2) *Mém.*, p. 194 sq.

et le locatif. Les cas faibles sont le datif, le génitif, l'instrumental, et probablement l'ablatif (1).

4° La flexion dite faible consiste en ce que la syllabe prédésinentielle garde l'*e* quand la désinence commence par une voyelle, et se réduit devant une consonne.

5° La flexion forte est celle de tous les thèmes oxytons, à l'exception de la plupart des thèmes en *-éi-* et *-éu-*.

6° La question de savoir si les règles de la flexion forte s'appliquent aussi aux thèmes paroxytons, est controversée, et nous la retrouverons (2).

7° Tous les thèmes, même de flexion forte, paraissent suivre la flexion faible au pluriel et au duel.

8° Ni l'une ni l'autre de ces flexions n'est applicable aux thèmes en *-e-* (*-o-*), par la raison que l'*e* qui précède immédiatement la désinence ne peut tomber, non plus qu'aux thèmes en *-ea-*, dont la déclinaison n'est pas encore bien élucidée.

(1) Le sanskrit ne peut naturellement nous guider; mais le zend traite toujours l'ablatif comme cas faible. Il est vrai que ses thèmes sont très altérés. Il n'importe d'ailleurs pour notre étude.

(2) V. *infra*, nos 264 sq.

CHAPITRE Ier.

FLEXIONS NOMINALES PROPREMENT DITES.

SECTION Ire. — DÉCLINAISON PARISYLLABIQUE.

§ 1er. — Thèmes en *-e-* (*-o-*).

(216) Presque toute la flexion des thèmes en *-e-* se réduit à l'alternance de l'*e* et de l'*o* dans la syllabe prédésinentielle, en sorte que, si l'on connaissait exactement la loi de cette alternance dans la langue proethnique, on en déduirait sans peine la forme régulière de la déclinaison grecque. Mais la confusion phonétique ou analogique des phonèmes *e* et *o* dans la plupart des langues indo-européennes rend cette recherche fort malaisée.

(217) I. Voici d'abord un essai de restitution des flexions du singulier :

N. *ekwo-s*, *jugo-m* (1).	ἱππο-ς, ζυγο-ν.	ἵππο-ς, ζυγό-ν.
V. *ekwe*, *jugo-m*.	ἱππε, ζυγο-ν.	ἵππε, ζυγό-ν.
A. *ekwo-m*, *jugo-m*.	ἱππο-ν, ζυγο-ν.	ἵππο-ν, ζυγό-ν.
L. *ekwe-i* (?).	ἰππε-ι (?).	οἴκο-ι.
D. *ekwo-ei* (?).	ἱππο-ει (ἱππωι) (?).	ἵππῳ.
G. *ekwe-sjo* (?).	ἱππε-σιο (?).	ἵππο-ιο (-οο, -ου, -ω).
I. 1. *ekwe-ā*.	ἱππε-ᾱ (ἱππῆ).	χαλκῄ(-λατος) (2).
I. 2. *ekwo-bhi*.	ἱππο-φι.	αὐτό-φι.
Ab. *ekwo-et*.	ἱππο-ετ (ἱππω).	οὕτω, οὕτως.

1. La forme du nominatif est régulière. La désinence du

(1) On a cru pouvoir négliger l'accentuation, qui n'influe nullement sur cette flexion.

(2) V. *supra*, n° 212, 2°.

nominatif neutre, pareille à celle de l'accusatif, a déjà été expliquée par un phénomène d'analogie proethnique [1].

2. La nuance vocalique du vocatif n'est pas contestée. L'identité du nominatif et du vocatif dans la plupart des thèmes à déclinaison imparisyllabique, a amené dans le cas qui nous occupe l'emploi assez fréquent du premier pour le second.

3. L'accusatif est régulier. Dans la déclinaison attique il perd parfois sa désinence, λαγώ pour λαγών. Cette chute est due à l'analogie de l'imparisyllabique ἥρω = ἥρωα [2].

4. Avec le locatif commencent les incertitudes : la voyelle prédésinentielle était-elle normale ou fléchie ? On l'ignore, faute d'un nombre suffisant de termes de comparaison. Pourtant la plupart des témoignages sont en faveur de l'*e* : l'osque fait *terei*, le slave *vlŭčě*, le lithuanien *vilkè*, et le sanskrit, le zend, le latin, avec *açvē*, *açpē*, *humī*, sont assurément plus près de *ei* que de *oi* [3]. Mais ce qui paraît décisif, c'est que le grec dépose ici contre lui-même, par ses formes doriennes τουτεῖ, τεῖδε (Kühner, I, p. 726 γ), et ses adverbes, dont la base est certainement un locatif, πανδημεί, πανδημί, identiques au *humī* latin, voire αἰεί, si c'est le locatif d'un thème *αἰ-ϝό-, dont le dérivé αἰ-ῶν- fait présumer l'existence [4]. Car, si la terminaison du locatif eût été originairement -οι, on ne voit pas quelle influence eût pu substituer un ε à l'ο, tous les cas ayant l'ο, sauf le vocatif, dont on ne concevrait pas ici l'intervention, et le 1er instrumental, qui a presque disparu ; tandis que le fréquent emploi du nominatif et de l'accusatif rend au contraire fort vraisemblable l'extension de la nuance vocalique de ces deux cas, qui a contaminé toute la flexion comme elle prédomine dans les dérivations de toutes sortes. Nous admet-

(1) V. *supra*, n° 14.

(2) Formule λαγώ : λαγώς = ἥρω : ἥρως. — Cf. Kühner, § 114, anmerk. 1.

(3) Si la véritable forme latine est *humoi* et non *humei* (Bücheler-Havet, p. 187), on n'en a pas moins le droit de restituer un locatif préitalique *humei*, où l'*o* s'est introduit par analogie.

(4) V. *supra*, n° 125.

tons donc que le locatif régulier serait *οἴκει et que l'ε a cédé à l'influence du vocalisme du nominatif. Toutefois cette altération est fort ancienne, en germe au moins dès la période gréco-italique; car l'éolien, d'ordinaire si pur et si voisin du latin, a un locatif ἄλλυι qui ne peut évidemment s'expliquer que par ἄλλοι.

5. La question de la désinence du datif mise à part (1), la nuance *o* de la syllabe prédésinentielle, sur laquelle l'*ā* du sanskrit et du zend ne fournit aucune indication, semble prouvée par le latin *equō*, le gothique *fiska*, et peut-être par la forme du datif des féminins (2).

6. La désinence du génitif est panâryenne; mais elle n'en est pas pour cela plus régulière. C'est une flexion pronominale transportée dans la déclinaison nominale par une analogie proethnique (3), à laquelle, selon toute apparence, le latin n'a échappé qu'en perdant le génitif de ces thèmes. Nous n'insisterons pas sur une corruption qui n'est point propre à l'hellénisme.

La nuance vocalique devait être *e*. Il est vrai que le grec ne présente aucune forme, même exceptionnelle, en -εω: mais les congénères sont unanimes: got. *fiski-s*, vx-ht-all. *visce-s*, et paléosl. *či-so* (th. *či-*). Seul, le vieux-saxon fait exception, et l'on ne voudra pas donner à son témoignage une autorité qui contrebalance tous les autres. Le sanskrit et le zend ont *açva-sja* et *açpa-hjā* avec *a* bref, tandis que *o* en syllabe ouverte eût donné *ā*; toutefois, comme cette concordance phonique n'est pas absolument rigoureuse, et que d'ailleurs l'*a*, devant le groupe qui le suit dans ces deux types, n'est point à proprement parler en syllabe ouverte, cette dernière considération ne pourrait tout au plus être invoquée que comme supplément de preuve. Le latin, dont le témoignage serait ici le plus précieux, ne peut malheu-

(1) *-ei* ou *-ai*: *infra*, n° 231.

(2) V. *infra*, n° 222, 5°.

(3) Formule *ekwo-sjo*: *ekwo-m* (accus.) = *to-sjo*: *to-m* (accus.).

reusement nous éclairer; car son génitif est sans doute un locatif (1); et, quand il serait vrai, comme l'enseignait Schleicher, que *equī* fût pour **eque-is*, la nuance vocalique de ce dernier thème ne prouverait encore rien quant à celle du thème décliné avec l'affixe *-sjo*, qui paraît tout différent. Mais en somme le degré normal est le plus probable, et la corruption *ἵπποσιο s'explique par la même influence troublante que celle de οἴκοι.

7. Le vocalisme du 1er instrumental est inconnu, parce que la plupart des langues indo-européennes l'ont perdu et qu'en grec même il a presque disparu. Néanmoins on peut en toute assurance conclure en faveur de l'*e*, que montrent tous les exemples grecs et que le sanskrit ni le zend ne sauraient naturellement ni contredire ni confirmer.

8. L'*o* du 2e instrumental est régulier. Le paléoslave le reproduit par un *o*, et le lithuanien, par un *ù*, *vlŭko-mu*, *vilkù*. De plus, le latin et l'osque ont un *o* devant la désinence du datif pluriel, *equo-bus* = *ekwo-bhjàms*, et il y a tout lieu de croire que le vocalisme du thème était le même devant toutes les désinences en *bh*, qui forment dans la déclinaison une classe à part. La forme grecque est donc régulière.

9. La désinence de l'ablatif devait être *-et* ou *-ed* (2); mais on n'a sur ce point que le témoignage du latin, *vōc-ed* = *wok-et*; les autres langues ont perdu l'ablatif ou ne sauraient nous éclairer sur le vocalisme. En admettant *-et*, on voit que la voyelle prédésinentielle, pour produire le son gréco-latin *ō*, *equōd*, οὕτω, devait être *o*; mais on ne saurait dire si l'*o* est proethnique ou si un phénomène d'analogie gréco-italique l'a substitué à l'*e* (3).

(218) II. Le schème de la déclinaison du pluriel est beaucoup plus difficile à construire, parce que la question du vo-

(1) Cf. Bücheler-Havet, § 172 sq.

(2) Cf. Bücheler-Havet, § 226 i. n.

(3) La seconde hypothèse est la plus probable, étant donnés les nombreux ablatifs (adverbes) latins en *ē*, *doctē* = **docte-ed*.

calisme se complique de celle des élargissements du thème.

N. *ekwo-es* (?), *juge-ā*.	ἱππο-ες, ζυγε-α (ζυγᾱ).	ἵπποι. } ζυγά.
A. *ekwo-ms*, *juge-ā*.	ἱππο-μς (ἵππως), (ζυγᾱ).	ἵππους, ἵππως, etc. } ζυγά.
L. *ekwo-swe* (?).	ἱππο-σϝε (-συ).	ἵπποι-σι.
D. *ekwo-eis*.	ἱππο-εις (ἵππωις).	ἵπποις.
G. *ekwo-om*.	ἱππο-ον (ἵππων) (?).	ἵππων.
I. *ekwo-bhjàm(s)*.	ἱππο-φιν.	

1. Nous sommes dispensé de rechercher si la voyelle thématique du nominatif pluriel était normale ou fléchie, par la raison que la forme grecque ne reproduit point le pluriel proethnique. L'*o* paraît probable, quoique le neutre, par un contraste inexplicable, ait certainement l'*e*. Il semble d'ailleurs que le degré fléchi soit l'indice général des formes du pluriel.

La flexion pronominale qui s'est substituée à la flexion nominale est due sans doute à l'analogie du pluriel neutre, identique dans les deux flexions (1). Au reste cette altération n'est pas spéciale à la langue grecque : elle se retrouve en latin, en celte, en paléoslave et en lithuanien, ce qui prouve qu'elle s'est produite dans la période européenne du langage. L'unique exemple hellénique de pluriel en -ες dans cette classe de thèmes, est visiblement hystérogène et dû à l'analogie de la déclinaison imparisyllabique (2).

Le nomin.-accus. neutre est le résultat d'une contraction fort ancienne ; car une contraction grecque eût donné η en ionien. L'abréviation de l'ᾱ final, dans ζυγά comme dans τρία, doit être considérée comme mécanique.

L'identité du vocatif et du nominatif est de règle au pluriel. De là la tendance qu'accuse presque partout le vocatif à s'identifier au nominatif, même au singulier.

2. L'accusatif pluriel dérive de l'accusatif singulier par l'adjonction d'un *s* : la nuance vocalique est donc l'*o*, que le

(1) Formule ἵπποι : τοί = ζυγά : τά.

(2) εὔνους pour εὔνοοι. *Corp. Inscr. Att.*, II, 315, 19.

grec reproduit fidèlement, avec un allongement compensatoire, lesb. ἵπποις, vx.-dor. ἵππως, ion. ἵππους, et parfois même sans allongement, τὸς θεός [1].

3. A première vue le locatif est très altéré : il l'est d'abord par une épenthèse vocalique, ἵπποι-σι pour *ἵππο-συ, qu'il doit, au moins en partie, à l'influence du datif; car ces deux cas se sont de fort bonne heure, sinon confondus, du moins rapprochés l'un de l'autre [2]; il l'est ensuite dans sa voyelle désinentielle, mais cette contamination appartient à l'étude des flexions imparisyllabiques [3]. L'est-il en outre dans le vocalisme prédésinentiel? C'est ce qu'on ne saurait décider avec certitude : l'*o* a pour lui le lithuanien, *vilku-šu*, mais contre lui le paléoslave *vlŭčě-chŭ*; le sanskrit et le zend, corrompus par une épenthèse, ne fournissent aucun élément de décision; quant au cas osque en *-ois*, puis *-uis*, c'est évidemment un datif, comme l'enseigne Schleicher. Si l'on admet, ce qui est assez vraisemblable, que le vocalisme du locatif pluriel était le même que celui du locatif singulier, on comprend sans peine comment le grec l'a altéré à la fois dans l'un et l'autre cas, d'autant qu'au pluriel on peut invoquer l'influence analogique du datif.

4. Nous appelons datif, avec M. G. Meyer (§ 375), le cas proethnique qui a donné au sanskrit l'instrumental en *-āis*, parce que le sens et la fonction importent peu pour qui n'étudie que l'accord ou l'irrégularité des formes, parce qu'il nous paraît abusif de supposer, avec Schleicher, la chute du *bh* dans *ekwo-bhis* [4], parce qu'enfin le cas ainsi restitué se comporte au regard du datif singulier comme

(1) G. Meyer, *Gr. Gram.*, § 361. — Cette forme est très commune dans les inscriptions. Cf. Cauer, *Delect. Inscr. Gr.* (Lips. 1877), 45, 15, 18; 48, et pass.

(2) Le phénomène semblable qui se produit en sanskrit n'a rien de commun avec celui-ci; car on ne le retrouve nulle part ailleurs, et en sanskrit, affectant d'autres cas encore que le locatif, il paraît résulter d'un élargissement thématique.

(3) V. *infra*, n° 237.

(4) Que le védique présente *açvē-bhis*, cela ne prouve nullement l'identité radicale de cette forme avec *açvāis*, et nous tenons pour suspecte toute théorie qui admet la chute d'un élément phonique aussi énergique et aussi persistant que le *bh*.

ἵππους à l'égard de ἵππον. Nous admettons donc *ἵππωις, avec contraction prohellénique pour ἱππο-εις, et la forme du cas osque en *-ois* se trouve ainsi élucidée. Le latin *equeis* est un substitut hystérogène de *equois* (1). Si le grec a ἵπποις, et non *ἵππῳς, c'est que, les deux formes du locatif et du datif tendant à se confondre, le locatif a introduit la brève au datif, auquel, en sens inverse, il a emprunté un ι épenthétique.

5. La désinence du génitif est obscure (2), mais elle importe peu dans le cas présent ; car, comme elle contenait certainement un *o*, elle ne pouvait manquer de donner en grec un *ō* long, par contraction avec la voyelle prédésinentielle, quelle que fût cette dernière ; et ceci nous dispense même de rechercher la nuance du vocalisme prédésinentiel, qui est difficile à déterminer. Le grec est exempt des épenthèses encore mystérieuses qu'admet le génitif pluriel en sanskrit, en zend et en latin : les rares génitifs du type νησάων (3) sont purement et simplement imités de ceux des thèmes en -α.

6. La finale de l'instrumental est encore inconnue, car on ne saurait méconnaître le caractère arbitraire des restitutions de Schleicher pour les cas en *bh*. Il est vrai que la forme *ekwobhis* a l'avantage de s'opposer régulièrement à *ekwo-bhi* ; mais la nôtre explique le ν soi-disant paragogique et s'apparie avec la forme hypothétique du cas oblique du duel, telle que nous croyons devoir la poser (4) ; d'ailleurs, elle ne diffère pas sensiblement du cas en *-bhjams,* qui est généralement admis, puisque l'*à* n'est qu'une notation de l'affaiblissement phonique de l'*a*. La désinence grecque serait donc -φῖν (5), abrégée par l'analogie de celle du singu-

(1) Bücheler-Havet, § 330.

(2) V. *infra*, n° 288.

(3) Callimach., *Hymn. in Del.*, 66.

(4) V. *infra*, n° 219.

(5) On sait que le groupe *-jà-* se traduit déjà proethniquement par un ῑ long. V. *supra*, n° 21.

lier. Au reste, il ne faut toucher qu'avec réserve à ces questions délicates ; car, malgré d'excellents travaux, la théorie des cas en *bh* est encore à faire. Le grec n'en présentant que de rares spécimens, elle ne saurait évidemment trouver place dans cette étude.

Le cas en -φι et le cas en -φιν s'emploient indifféremment l'un pour l'autre [1] : ils se sont confondus à la faveur de leur ressemblance et de l'usage du ν paragogique.

(219) III. Les formes du duel sont encore moins claires que celles du pluriel.

Dir. *ekwo-e.*	ἱππο-ε (ἵππω).	ἵππω.
Obl. *ekwo-jàm.*	ἱππο-(ι)ιν.	ἵπποιιν, ἵπποιν.

Le degré fléchi semble assuré aux deux cas, et au neutre comme au masculin ; toutefois la forme δυεῖν donne à réfléchir ; car il serait bien étrange que le vocalisme du duel se fût conservé pur partout, excepté dans le nombre 2.

La désinence du cas direct n'est pas controversée.

Quant à celle que nous admettons pour le cas oblique, nous ne pourrons la justifier qu'en traitant de la déclinaison imparisyllabique [2]. Bornons-nous à faire observer qu'elle cadre bien avec la forme grecque, et que la désinence du cas oblique du duel des thèmes en -ο- est précisément en grec la seule qu'on doive expliquer, puisqu'elle a infecté par analogie tous les autres thèmes. Nous ne saurions, encore une fois, admettre la chute du *bh* : ἵπποιν n'est donc pas pour nous le même cas que sk. *açvā-bhjās*, et nous ne voyons aucune raison de les identifier ; d'ailleurs jamais -*(bh)jām(s)* n'eût pu donner -ιιν ou -ιν en grec. Quant à la question de savoir lequel est régulier, de -ιιν ou de -ιν, autrement dit, s'il faut admettre ἵππο-ιιν = *ekwo-jàm* ou simplement *ἵππο-ῖν régulier, devenu ἵπποιιν avec un ι épenthétique comme dans ἵπποισι, elle est étrangère à notre sujet ;

(1) Cf. Kühner, I, § 185.
(1) V. *infra*, n° 237.

toutefois la concordance phonique bien démontrée *jà* = ι doit faire préférer cette dernière solution [1]. Il se peut d'ailleurs que ἵπποιιν ne soit qu'une prononciation particulière du primitif *ἵππο-ῑν.

(220) Ce premier coup d'œil jeté sur la déclinaison hellénique nous a fait apercevoir déjà bien des anomalies, et nous en a fait entrevoir d'autres, dont nous avons dû différer la solution. Nous abordons maintenant l'étude d'une classe de thèmes qui a été fortement influencée par la précédente.

§ 2. — Thèmes en *-ea*.

(221) La flexion des thèmes à finale féminine est encore très obscure : il semble, en effet, qu'elle ait tendu de fort bonne heure à se modeler sur la flexion en *-e-* (*-o-*). Par un parallélisme singulier, dont aucune loi phonique ne saurait rendre raison, ces thèmes présentent un *ā* long partout où les précédents ont *o* et un *a* bref là où ceux-ci ont l'*e* normal [2]. En présence d'une corrélation aussi nettement constatée d'une part, aussi inexplicable de l'autre, on ne peut se défendre de songer à un phénomène d'analogie proethnique.

(222)

I. Sg.	N.	*ekwca.*	χώρᾱ, δίκᾱ, δόξᾱ.	χώρᾱ, δίκη, δόξα.
	V.	*ekwa.*	χῶρα, δίκα, δόξα.	χώρᾱ, δίκη, δόξα.
	A.	*ekwea-m.*	χώρᾱ-ν, δίκᾱ-ν, δόξᾱ-ν.	χώρᾱ-ν, δίκη-ν, δόξα-ν.
	L.	*ekwa-i?*	χώρα-ι?	χαμα-ί, πάλα-ι.
	D.	*ekwea-ei.*	χώρᾱ-ει (χώρᾳ).	χώρᾳ, δίκῃ.
	G.	*ekwa-às.*	χώρα-?ς (χώρᾱς).	χώρᾱ-ς, δίκη-ς.
	I. 2.	*ekwea-bhi.*	χωρᾱ-φι.	κρατερῆ-φι βίη-φι.

1. Le nominatif est régulier : la permutation ionienne de l'ᾱ final en η, le maintien de l'ᾱ long en attique après une voyelle ou un ρ, enfin l'abréviation de cet α partout ailleurs, en grec comme en latin, sont des phénomènes

(1) Cpr. A. Bergaigne, *op. cit.*, p. 360.

(2) Saussure, *Mém.*, p. 93, 135 et 217.

mécaniques ; toutefois le dernier a pu être favorisé par la brévité primitive de la finale du vocatif.

2. En effet, bien que le vocatif ait été généralement remplacé par le nominatif, le grec possédait un vocatif archaïque en α bref, dont la régularité est incontestable.

3. L'accusatif est régulier, moins les altérations phoniques de l'ᾱ, qu'il a empruntées au nominatif.

4. On considère parfois le locatif comme hystérogène et l'on voit dans χαμαί une simple imitation de οἴκοι [1]. Il nous semble pourtant que cette forme si antique, tombée en désuétude de bonne heure, mais attestée par des locutions adverbiales et des désinences d'infinitifs, doit être contemporaine, et non issue de οἴκοι (ou plutôt *οἴκει) ; et ce qui nous confirme dans cette opinion, c'est la corrélation constatée de l'α bref de χαμαί avec l'ε de *οἴκει. Le locatif régulier, dit-on, eût été χαμᾱί, et partant se serait confondu avec le datif. C'est supposer ce qui est en question, à savoir que le locatif proethnique avait l'$\bar{a}$ long. Il est bien plus probable que l'α a toujours été bref ; car, s'il eût été long, on ne voit pas pourquoi il se serait abrégé, tandis que, bref, l'analogie du datif tendait à l'allonger. On objecte encore que l'indo-européen formait autrement le locatif de ces thèmes. Non, mais tout au plus l'âryen, et encore le zend a-t-il une forme pareille, *açpōi* [2]. Concluons donc que χαμαί s'oppose exactement, non à οἴκοι, mais à *οἴκει, et doit être régulier.

5. Le datif, sauf les permutations phoniques, n'a rien que de normal : on y retrouve le parallélisme ᾱ : ο, qui est comme le fil d'Ariane de ce labyrinthe.

6. En vertu de ce parallélisme le génitif devait avoir l'*a* bref, et il pouvait l'avoir en effet, à condition qu'on admette que l'$\bar{a}$ long est dû à la contraction proethnique de l'*a* bref thématique avec le phonème indécis représenté par *à* ; mais

(1) G. Meyer, *Gr. Gramm.*, § 349.

(2) *Cpd*⁴, p. 550.

affirmer la brévité primitive serait peut-être pousser trop loin l'esprit de système, d'autant qu'on n'est pas absolument sûr de l'ε au génitif des thèmes en -*o*-.

7. Le 1er instrumental, qui n'est plus qu'un adverbe de lieu (1), ne soulève aucune difficulté. Le second, très usité dans Homère et le cycle épique, montre clairement l'*ā* long corrélatif de l'*o*. Ce dernier paraît s'être introduit sporadiquement dans la flexion féminine : l'instrumental ἐσχαρό-φι, en regard du nominatif ἐσχάρη et en l'absence d'un doublet *ἐσχαρό-, doit être un barbarisme analogique, amené en partie par les nécessités du rythme, et il en faut dire autant des formes δεξιό-φιν, ἀριστερό-φιν, si elles impliquent le substantif χείρ. La fausse transcription βίηφι, due à la confusion avec le datif, est bien connue et facile à comprendre. L'ablatif fait ici complètement défaut, comme dans tout le reste de la déclinaison.

(223)

II. Pl.	N. *ekwea-es.*	χώρᾱ-ες, δόξᾱ-ες.	χῶραι, δόξαι.
	A. *ekwea-ms.*	χώρᾱ-μς (χωρᾱς).	χώρᾱς.
	L. *ekwea-swe.*	χώρᾱ-σϝε (-συ).	χώραι-σι.
	D. *ekwea-eis?*	χώρᾱ-εις (χώρᾱις)?	χώραις.
	G. *ekwea-om.*	χώρᾱ-ον? (χώρων).	χωρᾱ-ων, χωρῶν.
	I. *ekwea-bhjàm(s)*	χωρᾱ-φῖν.	χώρᾱ-φιν.

1. Le nominatif est emprunté, comme celui des thèmes en -*e*-, à la flexion pronominale (2), et le vocatif n'en diffère pas.

2. L'accusatif χώρᾱς et (lesb.) χώραις est tout à fait régulier.

3. Le locatif est plus pur que dans les thèmes en -*e*-, car l'une de ses formes (χώρᾱ-σι) ne montre pas le ι épenthétique; mais, parallèlement à celle-ci et à une époque fort ancienne, l'analogie de ἵπποισι engendre χώραισι, et dès lors les formes pures αὐτῆσι, τῆσι sont pourvues à tort d'un ι souscrit. On n'ose invoquer ici l'influence du datif en -αις, qui pourrait bien n'être aussi qu'un produit de l'analogie.

(1) V. *infra*, n° 302.

(2) Formule χῶραι : ταί = ἵπποι : τοί.

4. Il n'existe pas, en effet, pour χώραις de corrélatifs indo-européens comme on en tronve pour ἵπποις. Ce n'est pas à dire que χώραις soit nécessairement hystérogène ; car, somme toute, le type *ekwea-eis* est aussi légitime que le type *ekwo-eis* ; mais, en fait, le premier ne se rencontre qu'en grec, et cela seul suffit à le rendre suspect. Si l'on vient, en outre, à songer que le cas en -αις est presque inconnu encore à l'époque homérique (Kühner, I, § 104, 10), on ne peut se défendre d'admettre ici une influence analogique des thèmes en -ο- déjà constatée au locatif (1).

5. Contrairement à l'hypothèse de Schleicher, encore assez généralement admise (2), nous hésitons à restituer pour le génitif grec un type *χωρᾱ-σων identique à *rosā-rum*. Il nous semble qu'il faut laisser au latin ces élargissements de thèmes ou ces consonnes épenthétiques, par lesquelles il se rapproche du sanskrit et du zend et se sépare nettement du grec. Mais, cette question étant étrangère à l'étude de l'analogie, bornons-nous à constater que χωρῶν, dor.-éol. χωρᾶν, n'a pu phoniquement provenir que de *χωρᾱ-σων ou de χωρᾱ-ων ; or l'une et l'autre forme est légitime, si l'on admet que la désinence du génitif pluriel était -ων, soit *-eom* (?) ; l'une et l'autre est anormale, si l'on pose -ον = *-om*, et, dans ce cas, la longue a été transportée des thèmes en -ο-, où elle résulte d'une contraction prohellénique, aux thèmes en -α et à tous les autres. C'est la solution qui nous paraît la plus vraisemblable et que nous nous efforcerons de justifier (3). Il est à remarquer que, si les substantifs féminins sont périspomènes, les adjectifs ne le sont pas plus au féminin qu'au masculin, v. g. ἁγίων aux trois genres. Serait-il téméraire de voir dans cette accentuation le ressouvenir de la formation réelle du génitif pluriel féminin *ἁγίᾱσων, conservé intact parce qu'il s'appuyait, pour ainsi

(1) Cf. G. Meyer, *Gr. Gramm.*, § 378.

(2) *Cpd*4, p. 546. Cf. Bergaigne, *op. cit.*, p. 361, et Bücheler-Havet, § 219.

(3) V. *infra*, n° 288.

dire, sur un génitif masculin paroxyton? C'est sans doute aller chercher bien loin une explication qui semble être sous la main : le génitif masculin-neutre, dira-t-on, est ici employé pour les trois genres, ou bien l'analogie de ce génitif a fait remonter l'accent de *ἁγιῶν. Mais tout indique, au contraire, que l'analogie a agi en sens inverse, puisqu'en attique le périspomène a envahi ces génitifs féminins, χιλιῶν δραχμῶν (1).

6. Il n'y a rien de plus à dire de l'instrumental que ce qui a été dit de cette forme dans les thèmes en -ο-.

(224) III. D. Dir. *ekwea-e?* | χώρᾱ-ε, γλώσσᾱ-ε. | χώρᾱ, γλώσσᾱ.
Obl. *ekwea-jàm?* | χωρᾱ-ῖν, γλωσσᾱ-ῖν. | χώραι-ιν? (χώραιν).

Il semble, au premier abord, que le cas direct soit tout à fait pur. Chose curieuse, ce qui le dénonce comme hystérogène, c'est précisément son admirable régularité, c'est son ᾱ panhellène, car un ᾱ prohellénique eût donné η en ionien. On admet donc que χώρᾱ est refait sur ἵππω (2), et cette solution préjuge le sort du cas oblique, qui, bien que régulier en apparence, n'apparaît que fort tard dans la langue et ne peut dès lors être envisagé que comme une imitation de ἵπποιν.

(225) IV. La classe des thèmes masculins en -ᾱ-, qui se déclinait proethniquement comme la précédente, présente en grec quelques particularités analogiques fort intéressantes.

1. Le nominatif se présente sous trois formes, dont deux restreintes aux thèmes appellatifs en -τᾱ-, et la troisième généralement répandue : α long, μητιέτᾱ Ζεύς ; α bref, ἱππότα, ἠπύτα, ἡχέτα ; enfin ης ou ᾱς, πολίτης, ταμίας. Bien qu'on ne trouve l'α long qu'à l'arsis, il n'en faut pas conclure que l'allongement soit artificiel ; un ᾱ est au contraire la seule désinence régulière possible de ces thèmes. Il est vrai qu'en ionien on attendrait un η, mais la forme peut être éolienne. La désinence en α bref est manifestement hystérogène. En

(1) G. Meyer, *Gr. Gr.*, § 371 *in fine*, d'après Suidas.
(2) G. Meyer, *Gr. Gr.*, § 380.

vain objecterait-on que le latin y répond par *scrībă* et le slave par *slugă* (serviteur). Il en résulte simplement que cette terminaison a subi la même dégradation phonique que celle des féminins. En grec le phénomène est double : il y a eu peut-être dégradation phonique ; mais il y a eu à coup sûr influence analogique de la finale brève du vocatif. En effet ces appellatifs devaient être fort souvent employés au vocatif dans les invocations liturgiques ou poétiques, et cela est si vrai qu'ils se sont, pour ainsi dire, figés et immobilisés en cette forme, et qu'on les rencontre au vocatif accolés en épithète à des noms propres au datif, à l'accusatif ou au génitif [1]. Il semble que l'adjectif de la formule d'invocation en soit venu à faire corps avec le nom propre auquel il était joint et à ne former avec lui qu'un seul mot, un composé asyntactique. Rien ne s'impose à l'esprit, rien n'est tenace comme une formule toute faite, et surtout une formule religieuse. On remarquera en outre que la brévité de la finale était dans bien des cas favorable au rythme épique.

Quant au nominatif général en -ης (-ᾱς), il est certainement dû à l'analogie des thèmes en -ο-. Du jour où, suivant l'hypothèse de M. Delbrück [2], ces noms en -τη- ont passé du genre féminin au masculin, ils ont tendu à se différencier des thèmes féminins et à prendre le signe caractéristique des masculins : autrement dit, *ἱππότη fm. « cavalerie » est devenu ἱππότης msc. « cavalier ». Puis le ς final a paru l'indice légitime de tous les masculins en -η (-ᾱ), et s'est propagé dans la classe tout entière, de par l'analogie de ἵππο-ς, οἶκο-ς, etc.

2. Le vocatif a conservé la finale en α bref perdue par les féminins ; cela n'a rien de surprenant, puisque le nominatif la lui a souvent empruntée. Cependant on trouve assez fréquemment un vocatif en ᾱ, influencé par le nominatif

(1) V. les exemples, G. Meyer, *Gr. Gr.*, § 325, entre autres Arat., *Phæn.*, 664. — On sait qu'en grec moderne cette finale α s'est étendue à tous les cas du singulier V. Rangabé, *op. cit.*, p. 40, 48 et 49.

(2) *Syntaktische Forschungen*, IV, p. 8 sq.

ou par le vocatif des féminins. On trouve aussi une finale -ες, qui provient de la confusion des thèmes en -η- avec ceux en -εσ-, dont la désinence est la même au nominatif [1].

3. L'accusatif est régulier. Mais on y constate sporadiquement en néo-ionien la même altération, v. g. Γύγεα pour Γύγην, et même δεσπότεα [2], comme Σωκράτεα.

4. Le nominatif s'étant rapproché des thèmes en -ο- par l'adjonction du ς final, le génitif dut tendre également à revêtir la désinence exclusivement propre au génitif des thèmes masculins [3], d'autant plus que tous les autres cas se ressemblaient dans les deux déclinaisons, et que, d'ailleurs, si le génitif avait conservé sa forme proethnique, il n'aurait plus différé du nominatif. Il s'est donc formé un génitif (éol.) πολίτᾱο, (dor. contracté) πολίτᾱ, (ion.) πολίτεω. L'attique a parfois imité le génitif dorien, qui a fini par prévaloir en grec moderne, en se confondant avec le vocatif; mais la langue populaire a refait un génitif en -ου, copié encore une fois sur celui des thèmes en -ο- après la contraction de *ἵπποο en ἵππου [4]. Voilà donc un phénomène d'analogie qui se reproduit à deux reprises, et dans des conditions presque identiques, à plusieurs siècles de distance : tant sont constants les procédés de l'esprit humain

On trouve aussi, au génitif et à d'autres cas, quelques traces de l'analogie des thèmes en -εσ-. A cela près, la flexion des masculins en -η- ne diffère pas de celle des féminins.

Section II. — Aperçu général des désinences de la déclinaison imparisyllabique.

(226) L'examen de la flexion des thèmes en *-e-* et *-ea* avait cela de commode et de particulièrement instructif, que

(1) Πρήξασπες (Herod., III, 84) : Πρηξάσπης = Σώκρατες : Σωκράτης.

(2) Herod., I, 11.

(3) Formule πολίτᾱ-σjο : πολίτης = ἵππο-σjο : ἵππος.

(4) Cette analogie est boiteuse, de quelque façon qu'on essaie de construire la formule, v. g. πολίτου : πολίτης = ἵππου : ἵππος.

nous n'avions pas à tenir compte de la chute de la voyelle prédésinentielle, qui ne s'y produit jamais. Avant d'aborder les classes de thèmes où elle doit normalement se produire, il nous faut examiner de plus près et déterminer avec plus de précision les désinences de chaque cas, en tirant parti des données qui résultent de l'étude précédente.

De la forme thématique, en effet, qui change ou doit changer suivant la loi de la chute de l'*e*, il y a fort peu de chose à dire ici. Il ne faut que constater encore une fois l'allongement de la syllabe thématique, qu'on a déjà signalé sans prétendre l'expliquer (1). Là où le ς final du nominatif est tombé, on a la ressource de l'allongement compensatoire, v. g. χείρ = *χέρ-ς, κτείς = *κτέν-ς, Ἕλλην = *Ἕλλεν-ς, πατήρ = *πατέρ-ς, etc. C'est l'explication de Schleicher (2), et l'on peut la conserver, bien qu'elle pèche au point de vue phonique. Là où le ς est demeuré, mais où le thème à allongement est exclusivement hellénique, comme dans ἀλώπηξ, μύρμηξ, on peut songer à une imitation analogique de l'allongement compensatoire ou à une longue suffixale. Mais que dire des thèmes-racines tels que κλώψ avec la longue à tous les cas? que dire surtout du thème *pād-*, où le gothique *fōt* indique une longue proethnique? Évidemment la question n'est pas mûre, et au surplus elle nous entraînerait hors du domaine hellénique.

Nous y restons au contraire et nous constatons un phénomène analogique, quand nous comparons la flexion casuelle de χείρ, θήρ, μύρμηξ et tant d'autres, avec celle de φρήν, δαίμων, ἀλώπηξ; car aucune loi phonique ni morphologique n'expliquera pourquoi le premier type garde partout la longue du nominatif, tandis que le second la remplace par la brève. Il résulte de cette simple comparaison que des analogies sporadiques se sont produites isolément dans un certain nombre de thèmes à allongement, sans qu'on puisse

(1) V. *supra*, n° 38.

(2) *Cpd*[4], p. 511. Cf. Saussure, *Mém.*, p. 218.

dire comment elles ont affecté tels thèmes de préférence à tels autres : θήρ eût pu faire à l'accusatif (cas fort) *θέρα [1], et χείρ, *χέρα, si l'usage eût consacré la forme régulière, mais la longue du nominatif a contaminé tout le thème de flexion ; et réciproquement φρήν aurait pu donner *φρῆνα, si ce barbarisme eût pris faveur. Le hasard seul a présidé à cette distribution. La preuve nous en est fournie par les formes restées régulières que la corruption envahit sous nos yeux et par les formes dont l'irrégularité ne souffre pas un instant la discussion : ainsi le locatif pluriel normal χερσί est remplacé çà et là dans les inscriptions par le type à allongement χειρσίν ; ainsi encore le génitif μεινός, issu de μείς, et comparé à μηνός qui vient de μήν, se dénonce comme hystérogène et dénonce en même temps son congénère. L'allongement de la syllabe thématique est donc, dans la plupart des cas, un phénomène sporadique et superficiel, que nous pourrons désormais négliger dans l'examen de la déclinaison.

Cela dit, passons à l'étude des désinences.

§ 1er. — *Singulier.*

(227) I. Nominatif. — L'indice bien connu est le ς final, dont la chute n'est qu'un accident phonique.

(228) II. Vocatif. — Ce cas est sans désinence. Très souvent il s'assimile au nominatif : l'identité du nominatif et du vocatif du duel et du pluriel est pour beaucoup, on l'a vu, dans cette assimilation. Là où le vocatif reste sans désinence, il s'assimile du moins au nominatif quant au vocalisme thématique, v. g. πόλι et non *πόλει, γλυκύ et non *γλυκεύ [2].

(229) III. Accusatif. — L'indice est *m* : si la syllabe qui précède se termine par une voyelle, comme on l'a vu jusqu'à

(1) Cf. lat. *fer-a*, gr. θηρ-ίον.

(2) Ce vocalisme restitué semble en contradiction avec l'accentuation, car, en sanskrit, le vocatif n'est pas accentué, ou, s'il l'est, ce n'est jamais sur la finale (Whitney, *Sk. Gr.* § 314) ; mais dans les types ci-dessus le vocalisme ne dépend pas de l'accent.

présent, l'*m* est consonne et se traduit par un ν ; si elle se termine par une consonne, l'*m* est vocalique et devient α. On sait que le grec a beaucoup mieux conservé que le sanskrit [1] l'accusatif proethnique : les formations du genre ds *pādam*, v. g. γυναῖκαν [2], sont tout à fait exceptionnelles et d'ailleurs exclues de la bonne grécité.

(230) IV. Locatif. — On a dit plus haut que le locatif était un cas fort. Pourtant le sanskrit déjà accentue la désinence, *vāč-í*, et souvent réduit le thème *nā-mn-i*, et le grec montre toujours au locatif-datif la même réduction qu'au génitif, qui est sans nul doute un cas faible. Comment concilier cette contradiction ? Remarquons d'abord que le sanskrit possède tout à la fois la forme réduite et la forme pleine, et que même, dans certains cas, il préfère la seconde, *áçmani*, *mātári*, sans qu'on puisse décider laquelle est légitime, laquelle hystérogène, l'une pouvant provenir de l'analogie des cas faibles aussi bien que l'autre de celle des cas forts. Mais voici qui est plus probant : en général, les cas forts sont paroxytons, les cas faibles ont l'accent sur la désinence, v. g. *mātári* et *mātús* (= **mātrás*) ; or jamais, sauf dans quelques monosyllabes [3], l'*i* du locatif ne porte l'accent, alors même que le thème est réduit : *nāmni* est accentué comme *nāmani*, et *vidúši*, fait tout exceptionnel, a l'accent sur la syllabe réduite. Dès lors, qu'y a-t-il de plus vraisemblable ? ou que le locatif, cas fort, ait cédé, quelquefois quant au vocalisme, plus rarement encore quant à l'accentuation, à l'analogie des cas faibles très nombreux, surtout à celle du datif, dont il se rapprochait beaucoup ? ou que le locatif, primitivement oxyton, ait fait reculer son accent et corrompu son vocalisme sous l'influence d'une cause mystérieuse, même dans ces thèmes en *-tér-*, qui passent pour refléter avec tant de fidélité

(1) V. *supra*, n° 16.

(2) Inscr. d'Olbie, *C. I. G.*, 2089.

(3) V. g., *vāčí*, *nāví*, mais *gávi* et (véd.) *djávi*.

toutes les nuances de la flexion proethnique? Il nous semble que le choix est aisé entre ces deux hypothèses : le locatif était un cas fort.

Que l'on rapproche de ces arguments l'incapacité bien constatée des finales en *i* à recevoir l'accent (1), et l'on demeurera convaincu, croyons-nous, que le grec, en traitant le locatif comme cas faible, lui a fait subir une altération profonde, dont on ne saurait trouver l'équivalent en âryen. Non seulement le thème se réduit, mais encore l'ι final porte l'accent, ὀπί, κυνί, et cela dans une langue dont la tendance est de faire remonter l'accent vers la racine. Il faut manifestement plus qu'une simple analogie pour rendre raison d'un phénomène aussi contraire au génie de l'hellénisme; il faut que le locatif ait été confondu avec un cas faible de manière à ne plus faire qu'un avec lui, à lui prêter sa finale en empruntant son accentuation. On voit où tend notre conclusion : le locatif *κϝόνι et le datif *κυνέι, fondus ensemble, ont donné l'hybride locatif-datif κυνί.

On enseigne communément que le datif a disparu en grec. Disparu : cela est-il possible? On a vu que, dans les thèmes en -ο-, où il s'est conservé, le locatif et le datif se sont fortement influencés l'un l'autre. Ce fait seul éveille le soupçon : combien pareille influence réciproque ne semble-t-elle pas plus probable dans une flexion où le datif s'absorbe dans le locatif qui en usurpe les fonctions? Est-il croyable qu'une forme aussi nécessaire, aussi usitée que celle du datif tombe en désuétude sans laisser au moins un vestige de son existence? que l'accentuation et le vocalisme du cas disparu revivent dans son substitut, et cela par le pur effet du hasard ou de l'analogie de formes éloignées, alors qu'entre ces deux désinences presque semblables la fusion de sens fait implicitement supposer une fusion de formes? C'est donc en partant tout à la fois du locatif et du datif proethniques que nous étudierons le locatif-datif grec, qui nous paraît procéder de l'un et de l'autre.

(1) Saussure, *Mém.*, p. 190.

(231) V. Datif. — Pour rendre admissible le procès qu'on vient d'esquisser, il faut, comme on l'a fait jusqu'à présent, restituer le datif proethnique en *-éi*, et non en *-ái*, car on concevrait difficilement la fusion des deux formes *κϝόνι et *κυνάι, tandis que les deux désineuces -ι et -ει sont presque identiques [1]. Aucun argument, en effet, ne paraît militer en faveur de la désinence *-ái*, qui contredirait la loi suivant laquelle tout suffixe accentué paraît devoir contenir un *e*; et, jusqu'à ce qu'on démontre que les infinitifs en -αι sont des datifs de thèmes consonnantiques plutôt que des locatifs de thèmes en -α, il sera licite de poser *-éi* = -έι pour la finale du datif [2].

(232) VI. Génitif. — Le phonème indécis *á* (sk. *á*, gr. ό, lat. *u*, etc.) porte l'accent, et le thème est régulièrement réduit.

(233) VII. Instrumental. — Il n'y a plus trace ici de l'instrumental en *-ā*, sauf l'adverbe πάντ-η, dor. παντ-ᾶ, dont l'accentuation périspomène et le complet isolement font penser à une création analogique sur le modèle de ἀλλῇ, πανταχῇ, bien plutôt qu'à une formation primitive. Le second instrumental apparaît encore, tant au singulier qu'au pluriel, dans quelques thèmes en -εσ-, ὄχεσ-φι, στήθεσ-φιν. Nous pourrons désormais négliger ces restes insignifiants de l'ancienne langue.

(234) VIII. Ablatif. — On ne découvre plus aucune trace de ce cas. Dans les thèmes à signification d'adjectifs, la langue s'est refait, sur le modèle de celui des thèmes en -ο-, un ablatif inconscient, faisant fonction d'adverbe, et dont il est curieux d'opposer une fois pour toutes la forme corrompue à celle qu'eût donnée la flexion régulière : σώφρων. par exemple, fait σωφρόνως, au lieu de *σωφρονέ(τ) [3]; ἀληθής, ἀληθῶς, au lieu de *ἀληθεσ-έ(τ), et γλυκύς, γλυκέως, au lieu de *γλυκεϝ-έ(τ). Cela dit, il ne sera plus question de l'ablatif hellénique.

(1) Surtout si -ει se résout en ῑ. V. G. Meyer, § 345.

(2) Cpr. G. Meyer, *Bezzbg. Btr.*, I, p. 86, et *Gr. Gramm.*, § 345 i. n. *Contra* : Osthoff, *M. U.*, II, p. 114 sq.. et Saussure, *Mém.*, p. 198 sq.

(3) Exactement *σωφρ̥νέ(τ), l'ablatif étant un cas faible.

§ 2. — *Pluriel.*

(235) I. Nominatif-vocatif. — L'indice est -ες = *-es.*

(236) II. Accusatif. — L'*m* de l'accusatif, suivi de l'*s* du pluriel, est presque toujours vocalique, d'où la désinence -ας. Les neutres ont à ces trois cas un *ā* long qui s'est abrégé.

(237) III. Locatif. — Ce cas fait fonction de datif, mais il n'a rien de commun avec le datif proethnique, qui ressemblait trop peu au locatif pour pouvoir l'influencer, comme au singulier, et qui a complètement disparu. C'est donc sans doute l'emploi du locatif comme datif au singulier qui a amené par analogie la même déviation de sens au pluriel.

L'indice proethnique de ce cas est *-swé*, réduit *-su*; l'indice hellénique est -σι ou -σσι. Schleicher admettait -σσι, qu'il expliquait par -σϝι, et celui-ci par *-sva*, dont l'*a* s'était affaibli en *i* (1) ; mais cette donnée phonétique de l'affaiblissement vocalique est de plus en plus délaissée. Aujourd'hui on tend à poser -συ et à admettre la permutation de l'υ en ι sous l'influence de l'analogie de la finale du locatif singulier; v. g. *πόσσυ devenu ποσσί par analogie de ποδί ; mais ceux mêmes qui se contentent de cette hypothèse, faute d'une meilleure, sont les premiers à en reconnaître l'insuffisance (2). Nous pardonnera-t-on de hasarder la nôtre, tout incomplète et grossière qu'elle nous paraît à nous-même? Peut-être contient-elle une parcelle de vérité, que l'avenir dégagera.

On a vu plus haut (3) que la désinence du cas oblique du duel a pu être *-jām*, d'où en grec -ῑν, et avec une semi-voyelle anaptyctique, -ϳῑν, -ϳιν, v. g. ἵπποιιν. Prenons maintenant un de ces thèmes, très anciens, assez nombreux et fort usités, dont le duel était nécessairement d'une application beaucoup plus fréquente que le pluriel, le nom d'un des organes doubles du corps. Prenons-le terminé par un κ,

(1) *Cpd*4, p. 557.

(2) G. Meyer, *Gr. Gramm.*, § 372.

(3) V. *supra*, nº 219, et cpr. *infra*, nº 239.

un τ ou un σ : il en existe plusieurs de ce genre, ὀκ-, οὐατ-, στήθεσ-, σκέλεσ-, γόνατ-, etc. Le locatif pluriel du type οὐατ- était donc *οὔατ-συ, *οὔασσυ ; le locatif du duel était *οὔατ-ϳιν, *οὔασσιν : comprend-on dès lors que ces deux formes se soient fondues en une seule et que la voyelle ι ait prévalu à la désinence à l'aide de l'analogie combinée du locatif singulier et de l'instrumental des deux nombres [1] ?

Ce n'est là qu'un début, car tous les thèmes n'ont pas une finale susceptible de donner σσ en se combinant avec la désinence -ϳιν ; mais, une fois entrée dans la voie de l'assimilation, la langue ne s'y est pas arrêtée : possédant *πόσσυ (= *πόδ-συ) et *πόζιν (= *πόδ-ϳιν), *ὄξυ (= *ὄκ-συ) et *ὄσσιν (= *ὄκ-ϳιν), elle les a uniformisés en *πόσσιν et *ὄσσιν ; puis la terminaison -σσιν, adoucie en -σιν, a paru l'indice régulier du locatif pluriel, et le ν, devenu mobile et considéré comme paragogique, a quitté cette désinence, qui a ainsi perdu sa physionomie originelle reconstituée par l'analyse.

Sans doute nous n'avons fait qu'échafauder des hypothèses, mais chacune d'elles prise à part est au moins aussi satisfaisante que l'explication du -σι désinentiel donnée par les meilleurs auteurs. Objectera-t-on qu'une désinence *-jàm* au locatif du duel n'est rien moins que démontrée ? Rien du moins ne la contredit, et la légitimité du procès analogique analysé plus haut la rend fort vraisemblable. Ce dernier argument ressemble à une pétition de principes. Mais n'y a-t-il pas lieu de tenir quelque compte d'une explication qui éclaircit à la fois et le double σ, et l'iotacisme, et le ν paragogique ? Car, pour le ν final, il est un point qu'on n'a jamais assez considéré : pourquoi, dans la flexion

(1) Formule *οὔασσιν : οὖατι = *οὔατ-φιν : *οὔατ-φι. — On expliquerait de même par une forme de duel στήθεσσιν, γούνασσι, κέρασσι et nombre d'autres locatifs pluriels. Il n'y a pas à argumenter de ce que le groupe consonnantique qui, dans notre hypothèse, eût produit le σσ aurait dû donner ττ en béotien, en thessalien et en attique. On sait que ce ττ est né très tard dans le domaine hellénique (G. Meyer, § 283) : quand il a pris naissance, la désinence -σσιν était depuis longtemps devenue -σιν par confusion avec le -συ du locatif pluriel, et les formes béotiennes en -εσσι (Kühner, § 118, 9) sont manifestement hystérogènes et dues à l'analogie des thèmes en -εσ- (*infra*).

nominale, n'intervient-il jamais qu'au pluriel (1) ? pourquoi dit-on ποσσίν, et non *ποδίν, φέρουσιν, et non *φέροντιν ? au seul point de vue de l'euphonie, il y a même raison de part et d'autre. Quelle inconséquence n'est-ce pas, enfin, d'envisager tour à tour, pour les besoins de la thèse, ce ν final comme un élément essentiel dans l'instrumental en -φιν, comme un élément paragogique dans le locatif en -σιν, alors qu'il apparaît ici et là dans des conditions absolument identiques !

Nous n'insisterons pas davantage sur une conjecture qui a encore grand besoin d'être dégrossie. Nous ne nous arrêterons pas non plus à justifier l'accentuation du locatif pluriel des monosyllabes, ποσσί, κυσί. Il est peu probable qu'au pluriel le suffixe -συ, étant au degré réduit, ait porté l'accent ; il est possible qu'au duel le ton fort ait affecté la désinence, mais nous l'ignorons. Admettons donc qu'on ait accentué jadis *πόσσυ et *πόσσιν : il n'est pas difficile de comprendre que l'accentuation de ποδί ait plus tard réagi sur ποσσί.

Si nous nous sommes bien fait entendre, on aura saisi la raison pour laquelle les plus anciens locatifs se présentent sous la forme -σσι ; le double σ n'est pas désinentiel, mais l'analogie qui a propagé la désinence ne pouvait manquer de le propager du même coup, parce qu'il semblait faire corps avec elle : ainsi *νέκυ-συ a été remplacé par νέκυ-σσιν, *πολύ-συ par πολέ-σσι. Et toutefois l'analogie inverse s'est produite en même temps, c'est à dire que le σ unique du locatif pluriel a réagi sur la désinence fictive -σσιν et l'a réduite à -σιν : de là les doublets très anciens δέπασσιν κέρασιν (2). Enfin la réduction a généralement prévalu. Il resterait à expliquer les locatifs fort nombreux du type πόδεσσι, κύνεσσι, ἀκουόντεσσι, etc. Sur ce point les linguistes hésitent beau-

(1) Il est vrai qu'on trouve des exemples du ν paragogique au singulier, comme le cypriote ἀργύρων pour ἀργύρῳ = ἀργύρου. Mais c'est une extension abusive et purement dialectale qui n'a point contaminé la langue classique.

(2) δέπασσιν régulier ; κέρασιν allégé à l'imitation de πατράσιν = *πατρά-συ.

coup : Bopp s'est rallié à deux explications successives [1], et celle qu'il a abandonnée a été reprise par M. Bergaigne, qui se fonde sur le rapprochement de ποδῶν (= *ποδ-έσ-ων) et de *bov-er-um*, pour admettre un élargissement thématique par la syllabe -εσ- [2]. Nous reviendrons plus loin sur ποδῶν [3]; quant à *bov-er-um*, les données recueillies par M. Corssen [4] doivent, ce nous semble, le faire considérer comme analogique. D'ailleurs, si l'on admet avec nous la contamination très ancienne du locatif pluriel par une désinence fictive -σσιν, partie de quelques locatifs du duel, il est inutile de supposer ici l'épenthèse de εσ : il n'y a dans le thème qu'un ε de trop. Mais ce qui nous paraît décisif, c'est que les locatifs hystérogènes en -ασσι des tables d'Héraclée, πρασσόντασσι, ποιόντασσι, ne peuvent évidemment s'expliquer que par l'analogie de *οὔασσι, δέπασσι : il y a donc même raison d'assigner à l'analogie plus répandue de ἔπεσσι = *ἔπεσ-ϳιν, νέφεσσι = *νέφεσ-ϳιν, etc., l'origine des locatifs en -εσσι [5]. Il est curieux d'observer le développement de cette désinence, si favorable au rythme dactylique : partie des thèmes en -εσ-, elle a, pour ainsi dire, parcouru tout le cycle de la flexion imparisyllabique, et elle est revenue à son point de départ; car le type ἐπέεσσι vaut *ἐπέ(σ)-εσσι. Elle a même parfois subi la réduction du σσ, car on trouve dans Homère χείρεσι, οἴεσι [6].

(238) IV. Génitif. — Après les beaux travaux de M. Osthoff [7], il reste bien peu de chose à dire de la désinence du génitif pluriel. A la question fondamentale de la quantité de la voyelle, le sanskrit, le zend, le lithuanien, le gothique répondent par une longue, le latin et le paléoslave, par une brève au moins probable. Si la majorité ne fait pas loi en linguistique, il faut convenir qu'elle y est de quelque poids,

(1) *Gramm. comp.*, II, § 252. Cpr. *K. Z.*, I, p. 118.

(2) *Mém. Soc. Ling.*, II, p. 361.

(3) V. *infra*, n° 288.

(4) *Ausspr²*, I, p. 281, et II, p. 276 sq.; cf. Bücheler-Havet, p. 216.

(5) G. Meyer, *Gr. Gramm.*, §§ 372 et 374. Cf. Brugman, *Stud.*, IX, p. 297.

(6) V. pour toutes ces formes, Kühner, I, § 118 9-10.

(7) *M. U.*, I, p. 207 sq.

et pourtant ici l'on incline vers la restitution d'une brève primitive. On remarque d'abord que les langues qui offrent la longue ne s'accordent pas sur la nuance vocalique : le lithuanien, d'ordinaire si pur, n'a qu'un *ú*, qui ne diffère pas au fond de l'*u* nasalisé, soit *um*, et l'*ū* ne s'y montre que dans les thèmes où le grec a le périspomène indice d'une contraction, v. g. *rànkū, dàlgiū*, cf. μουσῶν ; la désinence *-oam* ou *-eom*, d'une forme bien insolite, mais la seule à laquelle on puisse rapporter le grec -ων, n'eût jamais pu donner le gothique *-ē*. Puis on ne voit pas quelle influence a pu abréger cette longue, en latin et en slave seulement, jusqu'à la réduire à un phonème indistinct, tandis qu'on aperçoit assez clairement, dans chaque idiome en particulier, le procès analogique qui a dû substituer la longue à la brève.

En effet, si l'on part d'une désinence *-om*, le témoignage de l'âryen en faveur de la longue disparaît : *-om* y a donné *ām*, bien que la syllabe fût fermée, tout comme *pód-m* a donné *pād-am* dans des conditions presque identiques (1). On a vu qu'au fond le lithuanien est plutôt favorable à l'*o* bref. La désinence du gothique n'admet guère d'autre phonème : soit un thème en *-o-*, au génitif pluriel, *ekwĕ-ŏm* : cette forme se traduit en gothique par **vulfĕ-ă*, d'où *vulfē* ; puis cet *ē* final se répand par analogie dans les thèmes consonnantiques ; et la preuve que les choses se sont ainsi passées, c'est que dans les thèmes en *-ea* le génitif *gibō* traduit par un *ō* la présence d'un *ā* long dans la forme proethnique. Or ceci nous donne la clef de la formation du génitif grec : on peut poser, comme en gothique, *ἵππεον (= *ekwe-om*), puis postérieurement, avec perturbation de la voyelle thématique, phénomène qui nous est familier, *ἵππο-ον (= *ekwo-om*), d'où ἵππων avec contraction prohellénique ; enfin la finale -ων, prise pour indice du génitif, s'est propagée dans la flexion féminine, ainsi qu'on l'a vu, et dans la déclinaison imparisyllabique.

(1) La concordance de *o* avec *ā* en syllabe ouverte et *ă* en syllabe fermée n'est pas assez rigoureuse pour qu'on se refuse à admettre sk. *ām* = ind.-eur. *om*.

Cette explication paraîtra au premier abord peu fondée. Que l'on y réfléchisse, et l'on verra que, si à un moment donné il a coexisté deux génitifs pluriels tels que ἵππων et *ϝόπον, le premier a dû presque nécessairement influer sur le second, d'autant que celui-ci, avec sa finale brève, demeurait trop voisin du génitif singulier en -ός et ne donnait pas assez l'impression du pluriel. N'est-ce point pour la même raison que le latin a préféré le génitif élargi *deō-r-ŭm* au génitif primitif *de-ōm*, qui ne se distinguait pas assez de l'accusatif singulier *de-ŭ-m*? Si l'on ajoute maintenant que pareil procès est rigoureusement établi pour le cas oblique du duel [1], bien plus, établi pour le génitif pluriel en ce qui concerne l'intrusion sporadique du génitif féminin dorien en -ᾶν dans la déclinaison imparisyllabique, v. g. γυναικᾶν, κυνᾶν, etc. [2], on admettra facilement avec M. G. Meyer [3] que la finale -ων est hystérogène partout, sauf dans les thèmes en -ο-.

Il reste à éclaircir l'accentuation de ποδῶν. On a vu que M. Bergaigne, s'appuyant sur πόδεσσι, restitue *ποδέσ-ων avec élargissement thématique. Mais on trouve également ἀκουόντεσσι, et tant d'autres : pourquoi ne trouve-t-on jamais *ἀκουοντῶν? en d'autres termes, pourquoi l'accentuation périspomène n'affecte-t-elle que le génitif pluriel des thèmes monosyllabiques? D'ailleurs on a la même accentuation au génitif du duel, et je pense que l'éminent linguiste lui-même reculerait devant la nécessité de restituer *ποδέσ-οιν. Or, si l'accent est déplacé dans ποδοῖν, il peut l'être de même dans ποδῶν, et l'on voit dès lors pourquoi le déplacement se restreint aux thèmes monosyllabiques : c'est qu'eux seuls font passer l'accent sur la désinence au génitif singulier. L'accentuation de ποδός s'est reproduite dans ποδῶν comme celle de ποδί dans ποσσί, avec cette différence que le circonflexe

(1) V. *infra*, n° 239.

(2) Kühner, I, § 118, 8.

(3) *Gr. Gr.*, §§ 367 sq.

s'est substitué à l'aigu à cause de la longueur de la finale, qui a fait croire à une contraction pareille à celle de γενῶν, ἐπῶν.

§ 3. — *Duel.*

(239) La désinence du cas direct, ε = *e*, est partout régulière. Celle du cas oblique est partout hystérogène : c'est aux thèmes en -ο- que la déclinaison imparisyllabique a visiblement emprunté sa finale -οιν, substituée à -ῖν ou -*j*ιν (=*jàm* ?). L'intrusion de cette finale au duel et celle de la désinence -ων au génitif pluriel s'éclairent réciproquement.

Section III. — Détail de la flexion imparisyllabique.

(240) Dans le détail qui va suivre, on ne reviendra pas sur les irrégularités générales déjà signalées : c'est pourquoi l'ablatif, l'instrumental et les cas du duel, dont il n'y a plus rien à dire, en seront rigoureusement exclus. Souvent aussi on négligera le pluriel, sa flexion étant toujours faible, et surtout les deux cas hystérogènes du pluriel, locatif et génitif ; toutefois la forme thématique du premier a subi quelques altérations intéressantes (1).

§ 1er. — *Thèmes-racines.*

(241) I. Si nous considérons d'abord un thème où la racine est au degré réduit, nous voyons que le même vocalisme persiste dans toute la flexion, résultat inévitable :

Sg.	N.	*n-júg-s.*	ἀ-ζύγ-ς.	ἄ-ζυξ.
	A.	*n-júg-m.*	ἀ-ζύγ-α.	ἄ-ζυγ-α.
	L.	*n-júg-i.*	ἀ-ζύγ-ι.	ἄ-ζυγ-ι. (L. et D.)
	D.	*n-jug-éi.*	ἀ-ζυγ-έι.	
	G.	*n-jug-às*(2).	ἀ-ζυγ-ός.	ἄ-ζυγ-ος.

(1) Quand une forme sera passée sous silence, c'est que nous l'aurons jugée sans intérêt pour notre matière.

(2) Étant donnée notre accentuation conjecturale, la flexion devrait être *n-jéug-s*, *n-jug-éi*. Le nominatif se sera dirigé sur l'analogie des cas faibles.

Il est inutile de justifier l'accentuation conjecturale du schème hellénique régulier, à peu près démontrée par celle du sanskrit et de tous les monosyllabes grecs. Tout ce qu'il importe de constater ici, c'est qu'elle ne peut exercer d'influence sur le vocalisme, les cas forts eux-mêmes présentant le thème faible.

(242) II. Il est clair que le même phénomène se produira, pour une raison toute différente, quand le thème contiendra un *e* placé de manière à ne pouvoir tomber. Un vocalisme uniforme persistera dans toute la flexion, les cas faibles eux-mêmes ayant en apparence le thème fort : ainsi ἐπίτεξ fera à l'accusatif ἐπίτεκα et au génitif ἐπίτεκος.

(243) III. Il semblerait qu'il dût en être de même quand le thème contient un *o* qui ne peut tomber. Toutefois les recherches de M. Brugman [1] font entrevoir une loi différente, encore bien obscure et pleine d'incertitudes : 1° aux cas faibles l'*o* permuterait forcément en *e* ; 2° au locatif et peut-être même au vocatif la même permutation se produirait, mais non nécessairement. Posons le schème de cette flexion :

Sg. N.	*pód-s.*	πόδ-ς (πούς).	πούς, πώς.
A.	*pód-m.*	πόδ-α.	πόδ-α.
L.	*péd-i.*	πέδ-ι.	} ποδ-ί.
D.	*ped-éi.*	πεδ-έι (*ped-ī*).	}
G.	*ped-às.*	πεδ-ός (*ped-is*).	ποδ-ός.

L'accentuation hellénique est régulière, mais la flexion s'est uniformisée, d'abord parce qu'une apophonie aussi délicate que πόδα *πεδός ne pouvait que difficilement se maintenir, ensuite et surtout parce que le vocalisme uniforme des deux types précédents tendait naturellement à se reproduire ici. On remarquera qu'en latin le même phénomène s'est produit en sens inverse : c'est l'*e* qui s'est généralisé. Cette explication est la seule qui permette de

(1) *K. Z.*, XXIV, p. 21 sq., et *Stud.*, IX, p. 369 sq. Cpr. Saussure, *Mém.*, p. 211 sq.

rattacher à la même souche proethnique le grec πούς et le latin *pes*, et cet heureux résultat devrait suffire à la faire admettre.

Mentionnons en passant une incontestable contamination analogique dans Οἰδίπουν, fléchi comme εὔνουν.

(244) IV. Les thèmes-racines contenant un *e* mobile ne le perdent jamais : ainsi κτείς = *κτέν-ς fera au locatif pluriel (flexion faible) κτεισί = *κτεν-σί, et non, comme le voudrait la théorie, *κτασί = *κτ*n*-σί. L'ε a passé des cas forts aux cas faibles, toutes les flexions se modelant sur celles du type ἄζυξ et du type ἐπίτεξ.

(245) V. Dans des thèmes où la forme grecque indique un *o*, placé d'ailleurs de manière à pouvoir tomber, le sanskrit fournit sur la chute de cet *o* des renseignements précieux. Ce sont les thèmes du type (*vrtra-*)*han-*, en grec (Ιο-)φῶν, qui fait au datif (*vrtra-*)*ghn-ē* [1]. Pour en bien comprendre le schème, il faut se souvenir que le grec décline plusieurs de ses thèmes en *-n-* au moyen d'un τ additionnel, qui lui est parfois commun avec le latin, et dont l'origine doit en partie remonter à l'indo-européen :

Sg. N.	(*vrtra-*)*ghón-s.*	(Ιο-) φόν-ς.	(Ιο-) φῶν.
A.	» *ghón-m.*	» φόν-α.	» φῶν-α (φῶντα).
L.	» *ghén-i?*	» φέν-ι?	» φῶντι.
D.	» *ghn(t)-éi.*	» φα-τ-έι.	
G.	» *ghn(t)-às.*	» φα-τ-ός.	» φῶντος.

Les altérations sont multiples : le nominatif périspomène est inexplicable ; cette accentuation s'est répandue dans toute la flexion, ainsi que l'ω ; l'accusatif présente, à côté de la forme régulière une forme à τ épenthétique empruntée aux autres cas ; enfin il n'y a plus trace d'apophonie ; mais la flexion antique *Ιοφατός subsiste dans le très correct Περσέφαττα (= *(Περσε-)φ*n*-τ-*já*), formé par l'adjonction au thème φεν φον, amplifié par le τ épenthétique, du suffixe *-jó-*, dont la propriété, on le sait, est de réduire la syllabe précédente.

(1) Whitney, *Sk. Gr.*, § 402.

(246) VI. Résumé. — On voit que la flexion des thèmes-racines est très-corrompue. Il semble contradictoire au premier abord que le vocalisme soit si déformé précisément dans les thèmes qui ont conservé presque intacte l'accentuation proethnique. Mais il faut songer que, dans beaucoup de thèmes-racines, l'*e* (*o*) était forcément immobile, et que d'autres se sont modelés sur ceux-ci. Il faut surtout remarquer que, dans la plupart d'entre eux, quand l'*e* ou l'*o* tombait, l'aspect extérieur changeait du tout au tout, et qu'une fois perdue la notion délicate de l'apophonie on ne sut plus apparier ces formes en apparence si diverses : qui se serait avisé, par exemple, de rapporter *ὑπ-ός à *ϝόπ-α ou *σμ-ός à ἕν? On créa donc *ϝοπ-ός et ἑν-ός. L'accentuation, au contraire, est un élément essentiellement persistant, que l'analogie atteint à peine et qui ne cède qu'à la longue et à des influences encore peu connues. Le français, si déformé qu'il soit, garde et gardera à jamais immobilisé l'accent latin. Ainsi le grec accentue sur la désinence les cas faibles de ses thèmes monosyllabiques. Et si, poussant plus avant, on demande pourquoi l'accent n'a pas obéi ici à sa tendance habituelle, qui est de remonter vers la racine, tandis que dans les thèmes polysyllabiques il a reculé (1), on répondra que beaucoup de ces derniers étaient paroxytons, en sorte que la tendance de l'accent à remonter a été favorisée dans cette classe par l'analogie : en d'autres termes, la tonalité identique dans φέροντο et φέροντος a servi de modèle à l'accentuation uniforme de λιπόντα et λιπόντος. Rien de pareil pour les monosyllabes, que protégeait au contraire leur isolement. C'est pourquoi l'accent y est mieux conservé que le degré vocalique de la racine.

Au surplus, le grec n'est pas seul responsable des altérations que nous y constatons : elles étaient à tel point inévitables qu'elles se sont produites pour la plupart dès la

(1) Non pas dans tous, sans doute, mais les rares polysyllabes où l'accent passe sur la désinence se distinguent également par l'apophonie.

période proethnique. On les retrouve, en effet, plus ou moins accusées, dans toutes les langues de la famille, toutes les fois qu'il est possible d'établir entre elles une comparaison immédiate. Il suffit, pour s'en convaincre, de décliner, par exemple, le thème *wók-*, en indo-européen, en sanskrit, en zend, en grec et en latin.

N.	*wók-s.*	*vāk-s.*	*vākh-s.*	ϝόπ-ς.	*vōc-s.*
A.	*wók-m.*	*vāč-am.*	*vāč-em.*	ϝόπ-α.	*vōc-em.*
L.	*wék-ī.*	*vāč-i.*	*vāč-i*	ϝοπ-ί.	
D.	*uk-éi.*	*vāč-ē.*	*vāč-ē.*		*vōc-ī.*
G.	*uk-às.*	*vāč-ás.*	*vāč-ō,*	ϝοπ-ός.	*vōc-is.*

On voit, malgré la prodigieuse variété des anomalies accusées par ce tableau, qu'elles se sont toutes greffées sur un tronc commun, le thème fléchi *wók-*. Il faut donc que le thème faible *uk-* et peut-être même le thème normal *wék-* (1) aient dès la période proethnique cessé de figurer dans la déclinaison.

§ 2. — Thèmes en *-éi-* (*-ói-*) : 1er ordre.

(247) I. On a déjà signalé (2) le parallélisme des thèmes helléniques du type Λητ-ώ et des thèmes sanskrits du type *sakhē-*, parallélisme si frappant que, maintenant qu'il est découvert, on s'étonne de ne l'avoir point aperçu plus tôt. Le sanskrit non plus n'a pas conservé dans toute son intégrité l'apophonie proethnique ; mais ce qu'il en montre encore, joint à la théorie, permet de la restituer.

N.	*sakói-s* (3) (sk. *sakhā*).	Λητόι-ς (Λητώι).	Λητώ.
A.	*sakói-m* (» *sakhāj-am*).	Λητόι-ν.	Λητό-α (Λητῶ).
L.	*sakéj-i?* (» *sakhē*).	Λητέι-ι?	Λητό-ι.
D.	*saki-éi* (» *sakhj-ē*).	Λητι-έι.	
G.	*saki-às* (» *sakhj-ā*).	Λητι-ός.	Λητό-ος.

Le nominatif est régulier : l'ω y résulte de l'allongement compensatoire. Les deux cas faibles ont adopté l'ο de la

(1) Toutefois le zend a un instrum. *vača.*

(2) V. *supra*, n° 50.

(3) La racine étant inconnue, la restitution de la forme proethnique ne porte que sur le suffixe et les désinences.

flexion forte : Λητόος équivaut à *Λητόj-ος, et l'accent a reculé. Mais le cas le plus troublé est encore l'accusatif, qui devrait se terminer par un ν, puisque la syllabe précédente finit par une voyelle : le ι a été traité comme consonne par analogie de ce qui se passait aux cas faibles altérés : autrement dit on a refait *Λητόj-α, pour *Λητοί-ν, sur le modèle de *Λητόj-ος (1).

Le pluriel de ces thèmes, d'ailleurs inusité, a été également contaminé par l'ο de la flexion forte.

Il y a des traces non équivoques d'une influence analogique exercée sur les thèmes en -ῴ par ceux en -ων, et réciproquement : on peut citer, d'une part, Γοργόνες, et de l'autre, ἀηδοῦς (2). Les deux finales étaient en effet presque identiques, le ν final étant prononcé très faiblement.

(248) II. Les thèmes grecs du premier ordre qui finissent en *i* sont tous en *-ói-*; il n'y en a pas un seul en *-éi-*. Il est pourtant impossible qu'il n'y en ait pas eu dans la langue proethnique. En grec l'analogie les aura tous fait passer à la flexion du 2e ordre : la finale du nominatif était, pour les thèmes en *-éi-* du premier ordre -ει-ς, pour ceux du second ordre -ι-ς, différence peu appréciable, tandis que ceux en *-ói-* étaient nettement séparés de tous les autres par leur nuance phonique. Ainsi s'expliquent la conservation de l'une des classes et la disparition de l'autre (3).

§ 3. — Thèmes en *-éu-* (*-óu-*) : 1er ordre.

(249) I. On a vu que les thèmes en -ῴ s'expliquent d'une manière satisfaisante par l'*-ói-* proethnique. Toutefois il y a une de leurs flexions qui résiste à cette assimilation : c'est l'accus. Λητοῦν, qui nous ramène à un primitif en *-óu-m*. Il est

(1) Cpr. Saussure, *Mém.*, p. 200. Toutefois, pour se faire une idée claire de la flexion des thèmes en -ώι, il faut la compléter par celle des thèmes homomorphes en -ών, nº 249

(2) V. G. Meyer, *Gr. Gr.*, § 323 : 'Ασπ. 'Ηρακλ., 230 ; Soph., *Aj.*, 629.

(3) Voir dans Saussure, *Mém.*, p. 201, les traces d'une ancienne flexion *ὀϝι-ς, *ὀϝι-ός, que le latin a également confondue avec la flexion faible.

difficile de songer à l'analogie de βοῦν βῶν, qui n'avait aucun sujet de s'exercer ici. Comme, d'autre part, l'accusatif irrégulier Λητόα se rapporte aussi naturellement à *Λητόϝ-α qu'à *Λητόj-α, et que les deux suffixes *-éi-* et *-éu-* sont homomorphes et équivalents l'un de l'autre, il semble très possible d'admettre des doublets proethniques tels que *leat-ói-* et *leat-óu-*, qui se seraient réciproquement influencés. On expliquerait ainsi le type Λητώ sans ι souscrit : Λητώ serait pour *Λητόϝ-ς comme Λητῴ pour *Λητόj-ς.

Quant aux thèmes en -ώυ- encore nettement reconnaissables, comme ἥρως, ils ne perdent pas leur ς final, mais leur flexion est troublée, non-seulement par l'extension de la forme forte, mais encore par celle de l'ω à tous les cas. Ainsi, manifestement ἥρως devrait faire :

Sg. acc. *ἡροῦν ; gén. *ἡρυός ; pl. nom. *ἥροϝες ; loc. *ἥρυσυ ; tandis qu'il fait :

» » ἥρωα ; » ἥρωος ; » » ἥρωες ; » ἥρωσι.

L'accus. ἥρωα est à *ἥρουν, ce que Λητόα est à *Λητοῦν ; ἥρω n'en est que la contraction ; ἥρων n'est plus régulier qu'en apparence et résulte de l'analogie de la déclinaison attique des thèmes en -ο- (1). Il n'y a plus un seul cas faible, même au pluriel. Cette déclinaison est d'ailleurs peu répandue.

(250) II. Le grec a gardé assez purs quelques thèmes en *-éu-* du premier ordre, dont le plus remarquable est Ζεύ- (2).

Sg.	N. *dj-éu-s.*	Ζέυ-ς, Ζή-ς.	Ζεύ-ς, Ζῆ-ς ? Ζήν.
	V. *dj-éu.*	Ζέυ.	Ζεύ.
	A. *dj-éu-m.*	Ζέυ-ν, Ζή-ν.	Ζή-ν, Ζῆ-ν, Δί-α, Ζῆν-α.
	L. *dj-éw-i.*	Ζέϝ-ι.	Δι-ί, Ζην-ί.
	D. *di-w-éi.*	Διϝ-έι.	
	G. *di-w-às.*	Διϝ-ός.	Δι-ός, Ζην-ός.

Ce paradigme montre des formes parfaitement régulières au nominatif et au vocatif ; la régularité de Ζήν ou Ζῆ-ν pour

(1) Formule ἥρων : ἥρως = λαγών : λαγώς.

(2) Cf. Saussure, *Mém.*, p. 198.

*Ζέυ-ν est attestée par le sanskrit *djām*; l'accentuation seule est hystérogène, troublée par la longueur de la syllabe, qui résulte de la chute du *w* de *djéwm* pour *djéum*. L'extension du thème faible Δι- à l'accusatif n'a rien de surprenant. Mais sa 3e forme Ζῆνα, qui contient deux finales d'accusatif greffées l'une sur l'autre, soit **djew-m-m*, est tout à fait étrange. L'accusatif Ζήν a-t-il été pris pour un nominatif? On en peut douter, car on s'expliquerait malaisément une confusion aussi forte. C'est bien plutôt le nominatif *Ζής = Ζεύς, comme γραφής = γραφεύς [1], qui, corrompu par l'analogie de l'accusatif Ζήν, aura pris une finale nasale et passé à la flexion des thèmes en -εν-.

On peut décliner sur le même paradigme *go-éu-* (*o* de flexion ou *o* radical? on ne saurait le dire) (βοῦς) et *na-éu-* (ναῦς), et y relever de nombreuses irrégularités de même genre. Bornons-nous à décliner ce dernier thème au pluriel, pour faire voir les anomalies de la flexion dite faible.

Pl.	N.	*na-ew-es* [2].	νήϝ-ες.	νῆ-ες.
	A.	*na-u-ms*.	ναύ-μ̥ς.	ναῦς, νῆ-ας.
	L.	*na-u-swe*.	ναύ-συ.	ναυ-σί, νηυσί, νήεσσι.
	G.	*na-ew-om*.	νήϝ-ον.	νηῶν, νεῶν.

Les formes νῆες, ναῦς sont normales. Il en est de même de ναυσί et νηῶν, abstraction faite des désinences. Mais νῆας est refait sur νῆες et νηυσί remonte à l'analogie de *νήυες = *νήϝες. L'altération de νήϝεσσι est connue. Enfin la brève de νεῶν n'est qu'un accident phonique et dialectal.

Le même paradigme s'applique à la déclinaison du type γραφής ou γραφεύς, pour *γραφήυς, que nous avons considéré comme secondaire [3] et pour lequel il faudrait dès lors reconstruire un schème proethnique basé sur un nominatif *grbh-ea-eu-s*. De toutes manières cette flexion doit être très déformée : d'abord, parce qu'on ne saurait s'attendre à ren-

(1) Cf Curtius, *Gdzg*5, p. 616.

(2) Nous ne restituons pas l'accentuation au pluriel, où elle est sans influence sur l'apophonie.

(3) G. Meyer, *Gr. Gr.*, § 321. V. *supra*, n° 118.

contrer dans les thèmes secondaires, si haut qu'ils remontent, les délicates apophonies qui font souvent défaut dans les primaires; ensuite et surtout, parce que, dans le schème proposé, le suffixe *-eu-* étant toujours précédé d'une longue, le maintien ou la chute de l'*e* ne saurait s'y faire sentir. La flexion est donc uniforme, tant au pluriel qu'au singulier.

(251) III. Viennent enfin les types douteux tels que νέκυς, ἰχθύς : on ne sait au juste à quelle flexion les rattacher. Le zend *naçā-um* (acc.) indique la flexion forte, mais le grec ne montre nulle part dans ces thèmes la syllabe prédésinentielle ευ ni εϝ. Pourtant, comme il nous paraît impossible que deux types aussi différents que νέκυς et γλυκύς appartiennent à la même flexion (1), nous restituerons pour le premier une flexion forte, en supposant aux cas forts un ῡ long = ευ, que plusieurs indications tendent à confirmer.

Sg.	N.	*nek-éu-s.*	νεκῡ-ς.	νέ-κυ-ς.
	A.	*nek-éu-m.*	νεκῡ-ν.	νέκυ-ν.
	L.	*nek-éw-i.*	νεκέϝ-ι.	νέκυ-ι.
	D.	*nek-u-éi.*	νεκυ-έι.	
	G.	*nek-u-às.*	νεκυ-ός.	νέκυ-ος.

On voit que, suivant ce schème, la flexion hellénique serait presque régulière, car l'abréviation de l'υ au nominatif et à l'accusatif est purement mécanique ou provient de l'analogie fort voisine de γλυκύς, et la confusion du datif et du locatif explique très bien νέκυι. Ce qui reste obscur, ce sont les génitifs du type δρῡός, mais ces formes sont si rares qu'on peut sans inconvénient y voir une contamination accidentelle de la longue restituée au nominatif.

Le pluriel est plus troublé; car, d'après les lois de la

(1) M. G. Meyer (§ 389) n'hésite pas à les assimiler, en admettant que ἰχθύος, par exemple, pour ἰχθῡος, est à γλυκέος ce que πόλιος est à *πολε(j)ος (V. *infra*, nos 252-3) Ce qui rend pour nous cette assimilation fort douteuse, c'est qu'on rencontre côte à côte πόλιος et πόλεως, tandis qu'on ne trouve nulle part ni *ἰχθεος ni *γλυκύος.

flexion faible, nous sommes obligés d'y introduire par deux fois une diphthongue que le grec ne montre nulle part ·

Pl. N.	*nek-ew-es.*	νεκεϝ-ες.	νέκυ-ες, νέκῡς.
A.	*nek-u-ms.*	νεκύ-μς.	νέκῡς, νέκυ-ας.
L.	*nek-u-swe.*	νεκύ-συ.	νέκυ-σι.
G.	*nek-ew-om.*	νεκεϝ-ον.	νεκύων.

Suivant ce schème, l'acc. νέκῡς avec allongement compensatoire serait plus ancien et plus régulier que νέκυας, lequel serait refait sur νέκυες; lui-même issu, avec νεκύων, de la tendance à uniformiser la flexion. Il n'y a dans tout cela rien que de fort concovable.

Les thèmes de cette classe, ainsi que ceux en -υ- de flexion faible ont été très légèrement atteints par l'analogie de ceux en -υδ-, dont la désinence était la même au nominatif.

§ 4. — Thèmes en *-éi-* : (2ᵉ ordre).

(252) Sg. N.	*jukti-s* (junctura).	πολί-ς.	πόλι-ς.
V.	*juktéi.*	πολέι.	πόλι.
A.	*jukti-m.*	πολί-ν.	πόλι-ν, (*πολιδα?).
L.	*juktéj-i.*	πολέj-ι.	πόλε-ι, πόλει.
D.	*juktej-éi.*	πολεj-έι.	
G.	*juktej-às.*	πολεj-ός.	πόλε-ος, πόλι-ος, etc.

Sauf le déplacement de l'accent le nominatif et l'accusatif sont réguliers. La corruption *πόλιδα, due à l'analogie des thèmes en -ιδ-, est possible, mais non prouvée, puisque l'unique exemple qu'on en connaisse (1) est contesté et peut s'expliquer par un diminutif. La contamination inverse est au contraire très fréquente, v. g. ἐλπίν, κνήμιν (2). Le vocatif a adopté le vocalisme du nominatif.

L'identité du vocalisme du locatif et du datif en flexion faible aide à comprendre comment ces deux formes si voi-

(1) Πόλιδα. Theocr., I, 9. — On peut accentuer πολίδα.

(2) *Thesaur.*, vᵒ κνημίς : accus. éolien κνήμιν ou κνᾶμιν, mais non *κνημίν. Ct. *supra*, nᵒ 80, *in fine*.

sines l'une de l'autre se sont fondues ensemble, d'abord dans cette flexion, puis dans la déclinaison forte, ainsi qu'il a été expliqué (1). Le type πόλι, bien que rare, est aussi légitime que πόλιος pour le génitif.

Ce dernier remplace πόλῖος, issu de πόλειος, que l'on substitue généralement aujourd'hui à l'ancienne leçon homérique πόληος : il s'ensuit qoe πόλιος, πόλειος et πόλεος sont tous trois des substituts normaux du génitif régulier *πολεj-ός. De la question de savoir si πόληος existait ou non, dépend celle de la légitimité de l'attique πόλεως, qui en serait le représentant phonique exact. S'il n'a pas existé, comme πόλεως n'a pu sortir de πόλειος, il faut admettre que cette finale, où d'ailleurs l'ω n'est point stable et s'échange souvent contre un ο, procède de l'analogie de γραφέως = γραφῆος, où la longue n'est point douteuse. C'est le plus probable, étant donnée surtout l'identité des génitifs du pluriel (2).

Pl. N.	*juktej-es.*	πολεj-ες.	πόλε-ε,, πόλεις, πόλῖς.
A.	*jukti-ms.*	πολί-μς.	πόλῖς, πόλιας, πόληας, etc.
L.	*jukti-swe.*	πολί-συ.	πόλε-σι.
G.	*juktej-om.*	πολεj-ον.	πόλε-ων.

L'accusatif πόλῖς est évidemment le seul régulier. Tous les autres sont des substituts de *πόλεj-ας, où le thème fort s'est introduit et où en conséquence l'*m* a été traité vocaliquement (3). Le locatif présente une altération fort curieuse, la substitution au thème πόλι- d'un thème πόλε-, qui n'est ni fort ni faible, mais simplement corrompu, ou suggéré par les formes de la flexion où le thème paraissait se terminer par ε après la chute du *j*.

(1) V. *supra*, nº 230.

(2) Formule πόλεως : γραφέως = πόλεων : γραφέων.

(3) L'attique πόλεις, qui ne s'explique pas phoniquement, ne serait-il pas un souvenir de l'antique πόλῖς corrompu par l'analogie du nominatif pluriel ?

§ 5. — Thèmes en *-éu-* : (2ᵉ ordre).

(253) Le parallélisme est si frappant entre les thèmes de cette classe et ceux de la précédente, qu'on s'expose à de fâcheuses redites en en étudiant la flexion. Néanmoins, nous croyons devoir en présenter le schème, parce que ces deux déclinaisons identiques s'appuient et se confirment l'une l'autre.

Sg.	N.	*gwarú-s.*	βαρύ-ς.	βαρύ-ς.
	V.	*gwaréu.*	βαρέυ.	βαρύ.
	A.	*gwaréu-m.*	βαρύ-ν.	βαρύ-ν, εὐρέα.
	L.	*gwaréw-i.*	βαρέϝ-ι.	βαρέ-ι, βαρεῖ.
	D.	*gwarew-éi.*	βαρεϝ-έι.	
	G.	*gwarew-às.*	βαρεϝ-ός.	βαρέ-ος, βαρέ-ως.
Pl.	N.	*gwarew-es.*	βαρεϝ-ες.	βαρέ-ες, βαρεῖς.
	A.	*gwarú-ms.*	βαρύ-μς.	*βαρῦς, βαρέ-ας.
	L.	*gwarú-swe.*	βαρύ-συ.	βαρέ-σι.
	G.	*gwarew-om.*	βαρεϝ-ον.	βαρέ-ων.

On remarquera en passant que, bien que le nominatif neutre soit sans désinence dans toutes les langues indo-européennes, il en avait certainement une (probablement un *m*) dans le passé de la langue proethnique ; car, s'il eût été sans désinence dans cette flexion, il se fût terminé par *-eu*, et non par un simple *-u-* ; mais cet *m* a disparu de très bonne heure. Toutefois, M. de Saussure (p. 222) restitue une forme qui expliquerait la réduction de la finale.

L'accusatif du pluriel et parfois celui du singulier est imité des cas en -εϝ- ; le contracté βαρεῖς est imité de πόλεις [1], comme πελέκεως de πόλεως, et le locatif βαρέσι présente la même irrégularité que πόλεσι. Il est difficile d'imaginer une concordance plus parfaite entre deux séries de cas hystérogènes.

(1) Formule βαρεῖς (acc.) : βαρεῖς (nom.) = πόλεις (acc.) : πόλεις (nom.).

§ 6. — Thèmes en *-en-* (*-on-*).

(254) Il y a entre les thèmes en *-én-* (-εν-, -ον-) proprement dits et ceux en *-men-* (-μεν-, -μον-) cette différence essentielle, que quelques-uns des premiers, étant monosyllabiques, ont pu garder l'accent et, en partie, l'apophonie proethniques, tandis que les autres, étant nécessairement polysyllabiques, n'en présentent plus aucune trace.

Sg.	N.	*wrén-s, kwón-s.*	ϝρέν-ς, κϝόν-ς.	(πολύ-)ρ̣ρην, κύων.
	A.	*wrén-m, kwón-m.*	ϝρ̣έν-α, κϝόν-α.	ῥᾶνα (Hesych.), κύνα.
	I.	*wrén-i, kwón-i*(1).	ϝρέν-ι, κϝόν-ι.	ἀρνί, κυνί.
	D.	*wrn-éi, kun-éi.*	ϝαρ̣ν-έι, κυν-έι.	
	G.	*wrn-ás, kun-ás.*	ϝαρν-ός, κυν-ός.	ἀρνός, κυνός.
Pl.	N.	*kwon-es.*	κϝον-ες.	κύν-ες.
	A.	*kún-ms.*	κύν-ας.	κύν-ας.
	L.	*kún-swe.*	κύν-συ.	*κῦσί, κυσί.
	G.	*kwon-om.*	κϝον-ον.	κυν-ῶν.

Le premier type, quoique fort défectif, est d'une régularité remarquable à tous les cas, sauf l'accusatif, qu'on trouve dans Hésychius sous deux formes : ῥᾶνα = *ῥῆνα, (pour *ῥένα), où s'est glissé l'allongement compensatoire du nominatif, et φάρνα (fausse transcription pour *ϝάρ̣να), qui a au contraire adopté le thème faible.

Le type κύων est déjà sensiblement moins pur. Le thème faible a envahi toute la flexion, à la seule exception du nominatif et du vocatif du singulier.

C'est au contraire le thème fort qui a prévalu dans la flexion du type φρήν, évidemment identique, à l'origine, à celle de ϝρέν-, mais tellement corrompue par la généralisation de la forme thématique du nominatif, qu'indépendamment de φ̣ρεν-ός pour *φαρν-ός, et similaires, elle présente au locatif du pluriel, au lieu de *φ̣ρα-σί = *bhrn-swe*, un anormal φ̣ρε-σί, qui ne contient ni le thème fort ni le thème faible, mais un thème de fantaisie, entièrement fourni par l'analogie (2).

(1) Ou *kw-én-i*, *sup.* n° 243.

(2) Formule φ̣ρεσί : φ̣ρένες = κυσί : κύνες.

Ce qui est dit du type φρέν- s'applique, *mutatis mutandis*, aux thèmes en -μεν- et -μον-, ποιμήν, τέρμων, qui ont généralisé l'ε ou l'ο des cas forts, et, à plus forte raison, à ceux en -μῶν-, qui présentent la longue à tous les cas, particularité qu'on a déjà tenté d'expliquer (1). Il en faut dire autant des rares thèmes en -ομ-, v. g. *χθομ- devenu χθον- par analogie et décliné sans aucun des phénomènes d'apophonie dont on trouve des traces en sanskrit et en latin.

Quant à la déclinaison des neutres en *-mn-*, gr. -μα, elle ne présente aucun intérêt. La syllabe prédésinentielle, déjà réduite, ne saurait se réduire davantage aux cas faibles : la flexion est donc uniforme. Il n'y a à noter que le τ d'élargissement, exclusivement propre à la langue grecque dans la flexion, mais également visible en latin dans le parallélisme de *cognōmen* et *cognōmentum* (2).

§ 7. — Thèmes en *-ér-* et *-tér-*.

(255) On n'a point de données proethniques sur la flexion des thèmes en -ερ-, -ορ-, d'ailleurs fort peu nombreux : le mieux est donc de la passer sous silence, d'autant qu'elle ne pouvait beaucoup différer de celle des thèmes en -τερ-, -τορ-, qui s'est au contraire assez bien conservée.

I. Voici d'abord le schème d'un de ces antiques noms de parenté en *-tér-*, dont l'apophonie s'est à peine altérée :

Sg.	N.	*patér-s.*	πατέρ-ς.	πατήρ.
	V.	*patér.*	πατέρ.	πάτερ.
	A.	*patér-m.*	πατέρ-α.	πατέρ-α (ἄνδρα).
	L.	*patér-i.*	πατέρ-ι.	πατρ-ί (πατέρι).
	D.	*patr-éi.*	πατρ-έι.	
	G,	*patr-às.*	πατρ-ός.	πατρ-ός (πατέρος).
Pl:	N.	*pater-es.*	πατερ-ες.	πατέρ-ες.
	A.	*patr-ms.*	πατρ-ας?	πατέρ-ας (ἄνδρας).
	L.	*patr-swe.*	πατρα-συ.	πατρά-σι.
	G.	*pater-om.*	πατερ-ον.	πατέρ-ων (πατρῶν)

(1) V. *supra*, n° 125.

(2) Cf L. Havet, *Mém. Soc. Ling.*, V, p. 45 i. n

La régularité des formes helléniques est si constante qu'on se prend à douter de la légitimité de l'accusatif pluriel restitué *πατρας, ou *πατάρας, l'*r*-voyelle étant accentué, le seul cas que le grec ne reproduise pas. Ce n'est pas ici le lieu d'agiter cette difficile question, qui contient celle de l'extension de la flexion faible au pluriel et au duel, phénomène encore mal défini. Bornons-nous à faire observer qu'en posant une forme proethnique *patér-ms* on doit renoncer à expliquer le sk. *pitṛn* et le got. *fadruns*, tandis que l'on conçoit fort bien la genèse de πατέρας, sk. *pitár-as*, par la double analogie de πατέρα et de πατέρες (1).

On voit d'ailleurs que presque partout coexistent les formes fortes et les formes faibles : il y a eu contamination réciproque. Au génitif pluriel on trouve πατρῶν ; à l'accusatif pluriel, ἄνδρας, qui est peut-être régulier (2) ; à l'accusatif singulier, ἄνδρα, qui est certainement hystérogène ; en sens inverse, on a πατέρος et πατέρι. Mais le cas le plus maltraité est encore le datif pluriel : non-seulement on y constate l'analogie des thèmes en -εσ- dans la forme θυγατέρεσσι ; non-seulement le thème du nominatif y est transporté parfois sans modification et même avec l'allongement, que n'admet aucun autre cas, v. g. ἀστῆρσι (3) ; mais même la forme forte paraît s'y combiner de la manière la plus étrange avec la forme faible dans le mot μ..ερασιν, relevé dans une inscription des ruines de Sméça dont le savant interprète conjecture *μητέρασιν (4).

Mais ces altérations, ne l'oublions pas, sont tout exceptionnelles. Le thème ἀνήρ, thème en -ερ- d'ailleurs, et non en -τερ-, est le seul qui ait généralisé la forme faible, et les thèmes les plus anciens de cette classe, πατήρ, μήτηρ sont

(1) Cpr. Saussure. *Mém.*, p. 208 sq.

(2) Ainsi que θυγάτρας. Mais il serait trop étrange que ces thèmes eussent conservé pur un cas altéré dans πατήρ.

(3) M. G. Meyer (§ 373) cite γαστῆρσι, d'Hippocrate, et ἀστῆρσι, d'après Lobeck. L'analogie est partie des noms d'agent tels que l'homérique μνηστῆρσι.

(4) *Rev. Archéolog.*, t. XXVI, p. 38.

d'une rare régularité : on ne trouve ni *πατρα ni *πατρες, comme en latin ; πατέρος est fort rare, ainsi que πατέρι, qui d'ailleurs serait un locatif parfaitement régulier. Parmi les formes usuelles il n'y en a donc qu'une dont la légitimité soit douteuse : c'est πατέρας, dont en tout cas la déformation remonterait assez haut pour qu'on ne dût pas l'imputer aux seuls Hellènes. Somme toute, cette flexion est un beau reste de la pureté antique.

(256) II. Il n'y a pas en sanskrit de thèmes du type δοτήρ, en sorte qu'on est assez empêché de savoir à quel mode de formation proethnique il faut rattacher ceux du grec [1]. Mais ce doute n'influe en rien sur la connaissance de la flexion dont ils doivent dépendre. Il suffit en effet de comparer la déclinaison de δοτήρ à celle de πατήρ, pour se convaincre que, si le second est resté pur à raison de sa haute antiquité, le premier au contraire a laissé s'introduire à tous les cas, et la forme forte, et l'η du nominatif.

(257) III. Les thèmes du type δώτωρ se retrouvent en indo-éranien : la flexion du sk. *dātā* (oxyton) et du zd *dāta* est, sauf de bien légères nuances [2], tout à fait identique à celle de *pitā* (oxyton). Il est donc permis de supposer que, à la seule différence près de la nuance vocalique du suffixe, les thèmes en *-tér-* et *-tor-* devaient en général se fléchir comme *pa-tér-* [3]. Le grec n'obéit plus à cette loi dans ses thèmes en -τορ- : il conserve partout la voyelle, mais sans l'allongement du nominatif : la flexion du type δώτωρ est donc d'un degré plus pure que celle du précédent, bien que l'accent ait reculé vers la syllabe radicale.

Il est impossible de ne pas faire remarquer le frappant parallélisme de la flexion des thèmes en -μεν-, -μον-, avec celle des thèmes en -τερ-, -τορ- : même vocalisme, mêmes perturbations analogiques. On observe également que les

(1) V. *supra*, n° 66.

(2) Acc. plur.: sk. *dātr̄-n* (*r* long accentué), zd *dātār-ō*.

(3) Sauf les paroxytons proethniques. Cf. *sup.*, n° 66, 4°, et *inf.*, nos 264 sq.

thèmes qui contiennent *e* conservent beaucoup mieux que les autres les traces de l'apophonie proethnique et que l'analogie a moins de prise sur eux. La raison en est simple : le phonème ο est plus sonore, plus perceptible que le phonème ε, et par là même plus résistant : tandis qu'une flexion telle que πατέρα, πατρός, était fort acceptable, la flexion δώτορα, *δωτρός a dû surprendre et blesser même l'oreille hellénique, quand la notion de l'apophonie a été perdue. Le latin a été plus loin dans l'une et l'autre voie, puisqu'il a généralisé la forme faible dans le type *pater* et la forme forte avec allongement hystérogène dans le type *dator*.

§ 8. — Thèmes en *-es-* (*-os-*) et en *-wós-*.

(258) Les paroxytons en *-es-* étant provisoirement écartés [1], cette classe de thèmes se distribue en trois groupes.

(259) I. Dans les oxytons en *-os-* du type αἰδώς, l'*o* ne peut tomber. On a vu que, dans ce cas, la chute de l'*o* est remplacée par une apophonie qui le change en *e* aux cas faibles et éventuellement au locatif : la flexion devait donc être αἰδώς, *αἰδόσ-α, *αἰδεσ-ός. Mais cette permutation a complètement disparu, et toute la flexion se fait en *o*. Ce groupe a d'ailleurs en grec trop peu de représentants pour qu'on insiste sur cette apophonie encore douteuse.

(260) II. Dans les oxytons primitifs en *-es-* du type ἀναιδής il ne peut naturellement se produire ni réduction ni permutation de la syllabe prédésinentielle. Toute la flexion, dès lors, présente la même nuance vocalique : sg. ἀναιδής, *ἀναιδέσ-α, *ἀναιδ-εσ-ός ; pl. *ἀναιδέσ-ες, ἀναιδέσ-σι, etc. ; sans que l'analogie y soit pour rien. Il n'y a donc à signaler ici que quelques formes altérées issues de la confusion des noms en ης (*-es-s*) avec ceux en -η-ς (*-ea-s*). Cette confusion, rare dans les oxytons, bien que les inscriptions et les grammairiens en fournissent des exemples assez nombreux, bien qu'on

(1) V. *infra*. n°s 261 sq.

puisse citer, d'après M. G. Meyer [1], αἰνοπαθῆν d'Anacréon et ἀβακήν de Sapho [2], est assez commune au contraire dans les paroxyton ; et spécialement dans les noms propres, v. g. acc. Σωκράτην, Δημοσθένην, gén. Σωσθένου (Kühner, I, p. 338). Cette altération a été beaucoup favorisée dans le dialecte attique par l'existence des accusatifs et génitifs contractés en -η et en -ους : une fois en possession des formes Σωκράτη et Σωκράτους, les Grecs ont été naturellement amenés à ajouter un ν à la première et à supprimer le ς de la seconde. C'est à une influence semblable qu'il convient de rapporter le vocatif Σώκρατε, qui n'est autre que Σώκρατες apocopé à l'imitation du vocatif des thèmes en -ο-.

(261) III. La syllabe prédésinentielle des thèmes en *-wós-* pouvait se réduire, puisque la consonne qui précède l'*o* est susceptible de devenir voyelle, et elle se réduisait en effet, comme le prouvent, et la déclinaison sanskrite, et la forme grecque εἰδυῖα [3]. On déclinait donc : au singulier, εἰδώς, *εἰδόσ-α, *εἰδυσ-ός, ce qui ne saurait faire l'ombre d'un doute ; au pluriel, *εἰδυσ-σι, *εἰδόσ-ον, ce qui soulève quelque difficulté, parce que le sanskrit présente l'apophonie précisément inverse [4]. Quoi qu'il en soit, un fait certain, c'est que le grec a généralisé le thème fort, et cela en vertu de la double analogie des cas forts de εἰδώς et de toute la flexion des types αἰδώς et ἀναιδής, qui n'admettaient pas la réduction de la syllabe prédésinentielle.

Mais on n'expliquera pas aussi facilement le τ qui se substitue en grec au σ thématique de ces participes : quand

(1) *Gr. Gr.*, § 328. — Nous n'avons pu vérifier ces citations.

(2) Faussement accentué ἀβάκην (th. ἀβακισ-), tant cet accusatif en -ην paraissait propre aux paroxytons. Cf. *Thes.*, v° ἀβακής. Il y a aussi ζαῆν d'Homère (*Od.*, M, 313), si l'on repousse la correction suspecte d'Aristarque ζαῆ.

(3) V. *supra*, n°s 16 et 56.

(4) Il ne semble pas pourtant que ce témoignage infirme l'hypothèse de la flexion faible au pluriel. En supposant, en effet, que le pluriel fût de flexion forte, le locatif et le génitif seraient bien tels que les offre ici le sanskrit ; mais il faudrait les considérer comme altérés dans d'autres paradigmes où le sanskrit concorde avec le grec, v. g. *pitr-su* et *pitar-ām*.

le sanskrit les décline sur un thème *vidvánt-*, on comprend sans peine qu'il les plie à l'analogie de *bhárant-*; mais en grec l'analogie de φέροντ- devait donner *εἰδόντ-, et l'on ne voit pas bien comment, s'arrêtant pour ainsi dire en chemin, elle n'aurait donné que εἰδότ-. Il faut bien pourtant se contenter provisoirement de cette explication, faute d'en pouvoir trouver une meilleure (1).

§ 9. — Thèmes en *-ńt-*.

(262) Les thèmes participiaux en *-ńt-* sont de trois sortes : ou le suffixe -ντ- s'attache immédiatement à la racine, τιθέ-ντ-, θέ-ντ-, et alors celle-ci, étant déjà au degré réduit, ne saurait se réduire davantage, en sorte que la flexion est uniforme, θέντ-α, θεντ-ός ; ou il s'adjoint à un thème verbal paroxyton λύο-ντ-, λύσο-ντ-, ce qui rentre dans la flexion générale des paroxytons, à laquelle un paragraphe spécial sera consacré (2) ; ou enfin il affecte un thème oxyton, λιπό-ντ-, λαβό-ντ-, auquel cas la déclinaison proethnique peut être restituée comme suit, abstraction faite de la nuance vocalique du phonème présuffixal (*λιπέ-ντ- ou λιπό-ντ-).

Sg.	N.	*rikónt-s.*	λιπόντ-ς.	λιπών.
	A.	*rikónt-m.*	λιπόντ-α.	λιπόντ-α.
	L.	*rikónt-i.*	λιπόντ-ι.	λιπόντ-ι.
	D.	*riknt-éi.*	λιπατ-έι.	
	G.	*riknt-ás.*	λιπατ-ός.	λιπόντ-ος.
Pl.	N.	*rikont-es.*	λιποντ-ες.	λιπόντ-ες.
	A.	*riknt-ms.*	λιπατ-ας.	λιπόντ-ας.
	L.	*riknt-swe.*	λιπατ-συ.	λιποῦσι.
	G.	*rikont-om?*	λιποντ-ον.	λιπόντων.

Le schème proethnique est entièrement confirmé par la déclinaison sanskrite, à la seule exception du génitif plu-

(1) Voir sur cette épineuse question les récents travaux de MM. Ebel et Brugman K. Z., I, p. 299, et XXIV, p. 69 sq.

(2) V. *infra*, nos 264 sq

riel, qui fait *lipatām* et non **lipantām* (1). Quoi qu'il faille penser de cette unique discordance, qui vient compliquer la question de la flexion du pluriel, on voit que le grec a généralisé l'o et perdu toutes les formes à nasale sonante. On sait déjà que l'o est très persistant en grec. D'autre part, dans le paradigme φέροντ-, la syllabe predésinentielle ne se réduisait probablement pas, et λιπόντ- s'est modelé sur les paroxytons. En sanskrit c'est au contraire *bhárant-* qui s'est fléchi en partie sur le modèle de *lipánt-*.

Outre les cas indiqués au paradigme, le grec a un ablatif hystérogène ἐχόντ-ως ; mais il n'a pas, heureusement, l'instrumental que Schleicher, dans un moment d'oubli sans doute, a cru pouvoir restituer, *φερόντο-φι, forme analogique s'il en fut : le véritable instrumental eût été *φέροντ-φι et *λιπάτ-φι (2).

§ 10. — *Autres oxytons.*

(263) Nous avons étudié tous les oxytons helléniques sur la flexion primitive desquels la comparaison des langues indo-européennes fournit des données. Tous les autres sont spéciaux à la langue grecque, ou, s'ils se rencontrent ailleurs, n'y présentent plus aucune trace d'apophonie, ce qui enlève à leur flexion tout intérêt. La plupart ne sont même pas des oxytons dans le sens rigoureux du mot ; car l'accent y déserte si souvent la syllabe suffixale, qu'on ne peut affirmer avec une entière certitude qu'il l'ait autrefois régulièrement affectée. Dès lors, l'uniformité absolue de la flexion n'a plus rien qui surprenne, et les phénomènes analogiques qu'on y pourrait signaler ont été étudiés dans l'aperçu général.

(1) En présence de la fréquente suppression de l'*e* (*o*) prédésinentiel au génitif pluriel, on est tenté de revenir à l'hypothèse de Schleicher, qui admettait pour ce cas une désinence à consonne initiale, sans préjudice de la désinence écourtée à voyelle initiale : ainsi **lipantām*, régulier, et **lipat-nām*, également régulier, se seraient fondus en *lipat-ām*. Cpr. zd *açpām* et *açpānam*, lat. *deūm* et *deōrum*, etc.

(2) Ou *λιπόντ-φι ? Cf. sk. *bhárad-bhis*.

Un seul mot sur les thèmes à dentale finale : ceux en -αδ- ont une flexion très pure, bien que dépourvue d'apophonie ; mais ceux en -ιδ-, -ιτ-, -ιθ-, -υδ-, -υθ-, ont été pour la plupart altérés à l'accusatif du singulier par l'analogie des thèmes en -ι- et en -υ-, avec lesquels la chute de la dentale au nominatif singulier tendait à les confondre (1), v. g. ἔρι-ν, χάρι-ν, ὄρνι-ν, κόρυ-ν, etc. Une analogie semblable paraît avoir influé exceptionnellement sur l'accusatif des thèmes en -τητ- ; car on lit ἐσθήν sur une inscription de l'époque macédonienne, époque à laquelle il est impossible de supposer l'existence d'un thème *ἐσθή (2), dont l'accentuation d'ailleurs contredit le vocalisme.

§ 11. — *Thèmes paroxytons.*

(264) C'est une grave et difficile question que celle de savoir si les paroxytons réduisaient aux cas faibles la syllabe prédésinentielle. Toutefois, malgré quelques raisons de douter, qui disparaîtront probablement devant une analyse plus approfondie, elle est généralement résolue dans le sens négatif. Quant à la place de l'accent aux cas faibles, les avis diffèrent : M. Osthoff admet qu'il passait autrefois sur la désinence ; M. de Saussure, qui fait dépendre toute l'apophonie flexionnelle du déplacement de l'accent, ne peut naturellement concevoir une flexion telle que *wékes-i wekcs-éi* (3), et nous sommes bien tenté de suivre ce guide éclairé ; mais l'immobilité de l'accent dans tous les polysyllabes grecs nous dispense de prendre parti dans le débat.

(265) I. Les paroxytons les plus faciles à étudier sont ceux du type *wékos* ἔπος, où la plupart du temps l'*e* (*o*) ne pouvait pas tomber, quand bien même la flexion en eût exigé la chute.

(1) Formule ὄρνιν : ὄρνις = πόλιν : πόλις.

(2) G. Meyer, § 327. Formule ἐσθήν : ἐσθής = ποιητήν : ποιητής. Analogie nécessairement peu énergique, partant peu répandue, parce que le premier type est toujours féminin et le second toujours masculin.

(3) Cpr. *Mém.*, p. 203 sq.

C'est également dans cette déclinaison qu'apparaît avec le plus de netteté la loi qui exige la permutation de l'*o* du nominatif en *e* : les thèmes en *-os-* ne diffèrent pas de ceux en *-es-* au point de vue de la nuance prédésinentielle, et, si, pour certains cas, comme le nom.-acc. du pluriel, une analogie se cache dans cette identité constante, elle remonte certainement à la langue proethnique, qui déclinait, de la même manière que le grec *wékos* ἔπος, *wékes-às* *ἔπεσ-ος *wékes-ā* *ἔπεσ-α et *wékes-swe* ἔπεσ-σι.

(266) II. Les thèmes en -ατ- sont propres à la langue grecque. On a déjà tenté d'en expliquer la genèse [1], et il ne serait plus nécessaire d'y revenir, s'ils ne présentaient une particularité curieuse, dérogatoire aux lois fondamentales de la phonétique hellénique : le τ intervocalique de κέρατ-ος ne devrait point tomber, et par suite les formes contractées κέρως (gén.) et χρυσόκερως paraissent entachées d'une inconcevable irrégularité. Mais on connaît la corrélation obscure, et pourtant indéniable, qui unit les thèmes en -ατ- à ceux en -εσ- : les flexions très voisines de κέρος *κέρεσ-ος et κέρας κέρατος ont pu facilement se confondre et donner naissance à une forme hybride *κέρασος, dont le σ devait disparaître ; puis la forme *κέραος, rapportée à κέρατος, a provoqué par analogie la chute du τ dans les thèmes de même famille. Cette explication, bien que conjecturale, nous paraît satisfaisante, et sera sans doute confirmée par les découvertes ultérieures.

Si l'on maintient au datif singulier la transcription κέρᾳ, γήρᾳ, assez généralement abandonnée aujourd'hui pour κέραι, γήραι, il faut admettre que κερᾳ est sorti de κέρα-ι par analogie de χώρᾳ = *χώρα-ι et *χώρα-ει.

(267) III. Dans les thèmes en *-jos-*, la question se complique, comme on sait, de l'intervention du ν, que l'on a peine à considérer, ou comme légitime, ou comme entièrement ana-

1) V. *supra*. n° 78.

ptyctique ; mais, ce point ayant déjà été traité (1), nous pouvons en faire abstraction dans l'étude de la flexion, dont le schème est dès lors d'une grande simplicité :

Sg.	N.	*néwjo(n)s-s* (sk. *návjān*).	μέγjον-ς.	μείζων.
	et	*néwjos* (» *návjas*).	μέγjος.	μεῖζον.
	A.	*néwjos-m* (» *návjāns-am*).	μέγjοσ-α.	μείζω (μείζονα).
	L.	*néwjes-i* (» *návjas-i*).	μέγjεσ-ι.	μείζον-ι.
	D.	*néwjes-ei* (» *návjas-ē*).	μέγjεσ-ει.	
	G.	*néwjes-às* (» *návjas-as*).	μέγjεσ-ος.	μείζον-ος.
Pl.	N.	*néwjos-es* (» *návjāns-as*).	μεγjοσ-ες.	μείζους (μείζονες).
	A.	*néwjos-ms?* (» *návjas-as*).	μέγjοσ-ας.	μείζους (μείζονας).
	L.	*néwjes-swe* (» *návjas-su*).	μέγjεσ-συ.	μείζοσι.

Il convient de justifier d'abord la flexion proethnique restituée. Un premier point paraît hors de doute : la syllabe prédésinentielle ne se réduisait pas. La persistance de l'*e* est attestée, et par la loi générale des paroxytons, et par le témoignage combiné du sanskrit et du zend, qui présentent dans ce cas particulier une apophonie trop délicate pour qu'on la puisse croire hystérogène. Et pourtant la réduction exclue de la flexion se produit devant le suffixe *-to-* du superlatif, sk. *máh-iš-tha-*, zd *maz-is-ta-*, gr. μέγ-ισ-το-ς, si la syllabe *-is-* de cette forme est bien la même que la syllabe *-jos-* du comparatif ; et qui oserait prendre sur soi de séparer entièrement l'un de l'autre ces deux indices ? Flagrante et inconciliable contradiction, devant laquelle nous aimons mieux confesser notre ignorance que de hasarder une explication nécessairement incomplète et prématurée.

Quant à la permutation d'*o* en *e*, assurée dans l'espèce par l'élégante flexion du thème sanskrit, elle concorde avec tout ce qu'on sait de la déclinaison des thèmes dont la syllabe prédésinentielle contient un *o* immobile (2).

Cela posé, les irrégularités de la flexion hellénique sont de plusieurs sortes : 1° elle a généralisé, comme dans πόδ-, l'*o* de flexion du nominatif et de l'accusatif ; 2° elle a géné-

(1) V. *supra*, n° 70.

(2) V. *supra*, n° 248.

ralisé le ν, qui est peut-être légitime au nominatif, mais qui à coup sûr est analogique partout ailleurs : les formes μείζω = *μείζοα, pour *μείζοσ-α, et μείζους = *μείζοες attestent la présence du σ dans la déclinaison du grec ; mais le désir d'uniformiser la flexion les a fait rapporter par les grammairiens aux faux types μείζονα et μείζονες ; 3° l'accusatif pluriel μείζους se comporte à l'égard du nominatif comme les accusatifs πόλεις, ἡδεῖς, c'est-à-dire que la contraction s'est modelée sur celle du nominatif, en partie peut-être à cause de l'identité des deux cas au pluriel neutre.

(268) IV. Les paroxytons en *-nt-* ont en grec un *o* prédésinentiel qui règne dans toute la flexion, φέρων, φέροντ-α, φέροντ-ος. Passons condamnation sur la nuance du phonème : la règle que nous connaissons, appuyée ici sur le témoignage du zend et du latin, exigerait *φέρεντ-ος, et rien ne prouve d'ailleurs que l'*e* n'ait pas été originairement la voyelle du nominatif lui-même [1]. La nuance vocalique du grec est donc hystérogène ; mais il s'agit de savoir si le maintien de la voyelle sous une forme quelconque n'est point une irrégularité condamnée par le seul examen de la déclinaison sanskrite. Le sanskrit en effet, si pur dans les autres paroxytons, décline *bhárant-am bhárat-as* comme *lipánt-am lipat-ás*, et, si cette dernière flexion nous a paru altérée en grec, la première peut l'être aussi. Nous croyons pourtant, avec M. Brugman [2], qu'ici c'est le sanskrit qui s'est corrompu en laissant se glisser dans la flexion de *bhárant-* la réduction caractéristique de celle des oxytons ; et, indépendamment de la loi générale des paroxytons, à laquelle le sanskrit obéit rigoureusement dans tous les autres cas, plusieurs arguments sérieux militent en faveur de cette opinion.

1° Rien n'est plus aisé que de concevoir l'analogie à laquelle a cédé le sanskrit. Ayant en effet conservé très

(1) V. *supra*, n° 68.

(2) *Studien*, IX. p. 329 sq.

pure la distinction des cas forts et des cas faibles partout où la langue proethnique la possédait, il avait une tendance naturelle à la généraliser. Or dans les oxytons thématiques, l'apophonie *tudó-nt-m tud-nt-às* ne fait pas l'ombre d'un doute : elle produisait en sanskrit *tudántam tudatás*. Une apophonie pareille résultait d'une cause différente dans les formes où le suffixe *-nt-* s'attachait immédiatement à la racine réduite; car, aux cas forts, l'*n* portait l'accent et donnait en sanskrit *an*, et aux cas faibles l'*n* vocalisé atone devenait *a* : par exemple, le participe de la racine *wek* se fléchissait *uk-ńt-s uk-nt-às*, sk. *uçán uçatás*. Il y avait donc deux modèles de réduction, qui attiraient à eux les paroxytons.

2° Si, ce qui est fort possible, l'apophonie primitive était ici *bhéro-nt-m bhére-nt-às*, l'action de l'analogie était encore facilitée par cette permutation, qui paraissait différencier les cas forts des cas faibles, bien qu'il n'en fût rien [1]. De là vient que le locatif, qui est pourtant un cas fort, présente lui aussi le degré réduit, *bhárat-i*. La réduction du thème au locatif est manifestement anormale; et, si cette forme a été troublée par l'analogie, toutes les autres ont pu l'être. Ainsi le seul *bhárati* suffit à rendre suspecte toute la flexion sanskrite.

3° Le zend répond au sanskrit par *barentē* (dat.) et *barentō* (gén.), formes incompatibles avec l'existence d'une nasale voyelle, puisque l'instrumental, où elle s'est glissée, la présente sous la forme d'un *a*, *barata*. Peu importe que l'*e* de *barentō* et celui de *barentem* (acc.) représentent un *e* ou un *o* proethnique. Ce qui est certain, c'est qu'une voyelle précède la nasale.

4° Les autres langues laissent la question indécise; car l'*en* latin équivaut aussi bien a *n*-voyelle qu'à *en*, et d'ailleurs le latin et le gothique auraient pu subir la même influence analogique que le grec. Mais, lorsqu'on voit en

(1) On sait en effet que ce n'est pas seulement aux cas faibles, mais aussi au locatif que l'*o* permute en *ę*.

sanskrit l'accent se déplacer dans les oxytons et rester immobile dans les paroxytons, quand on compare *tudántam tudatás* à *bhárantam bháratas*, on ne peut se défendre d'un sentiment de défiance pour ce dernier type, où la syllabe prédésinentielle se réduit sans qu'on en aperçoive la raison. Cet argument est même décisif pour qui fait dépendre entièrement de l'accentuation la chute ou le maintien du phonème prédésinentiel.

5° Enfin, ce qui est décisif aux yeux de tous, le sanskrit contredit son propre témoignage : le féminin de *tudán* est *tudatī* (1) (= *tud-nt-jéa*), tandis que celui de *bháran* est *bhárantī* (= *bhéro-nt-jea*). Si la forme régulière eût été **bháratī*, elle se fût évidemment maintenue, puisque *tudatī* s'est conservé ; car il n'y aurait pas de raison pour que l'une se corrompît plutôt que l'autre. Dès lors, *bhárantī* est régulier, et, s'il l'est, *bháratas* ne saurait l'être.

Concluons de ce rapide examen que la flexion proethnique était *tudónt-m tudnt-às,* mais *bhéront-m bhérent-às,* qu'en grec la flexion des oxytons s'est modelée sur celle des paroxytons, et qu'en sanskrit l'analogie inverse a prévalu. La déclinaison φέροντα φέροντος est donc tout à fait régulière, à la nuance près du vocalisme.

(269) A l'exception de quelques types trop isolés ou trop obscurs pour qu'on les puisse admettre dans une étude d'ensemble (2), ce sont là les seuls paroxytons grecs qui présentent un réel intérêt, et nous aurions parcouru tout le cycle de la déclinaison hellénique, s'il ne nous restait encore à examiner la flexion bizarre où paraissent alterner deux thèmes différents.

§ 12. — *Flexion dithématique.*

(270) Dans cette flexion, qui ne comprend que des noms neutres, le premier thème consiste dans la racine, accentuée

(1) Oxyton.

(2) Comme μάρτυς ou μάρτυρ. Cpr. G. Meyer, § 316 *in fine*, et Saussure, p. 207.

et au degré normal, simple, ou élargie à l'aide d'un *r* ou d'un *i* atone et probablement euphonique, *kord-* (lat. *cor*), *jéak-r-* (lat. *jec-ur-* [1]), *éoks-i* (sk. *ákš-i-*), etc. ; et le second thème se compose de la racine atone et réduite et du suffixe formatif *-én-*, lequel à son tour, suivant la loi générale de la flexion forte, perd l'accent et se réduit à un simple *n*-voyelle devant les désinences casuelles accentuées, *krd-én-* et *krd-n-* (got. *hairt-in-s*), *jak-én-* et *jak-n-* (lat. *jec-in-is*), *okš-én-* et *oks-n-* (sk. *akš-n-ē*), etc. Le premier thème est celui du nom.-accus. du singulier, et en général des cas dont la désinence commence par une consonne : il s'accompagne au nom.-acc. d'un *t*, dont les lois phoniques exigent la chute en grec : sk. *ják-r-t*, gr. ἧπ-αρ. Le second caractérise les cas dont la désinence commence par une voyelle, et l'analogie du nom.-acc. y a introduit en grec ce *t* épenthétique qu'aucune autre langue ne montre aux cas obliques [2] : sk. *jak-n-ás*, gr. ἥπ-α-τ-ος = **jeak-nt-às*. Ce processus est bien compliqué ; c'est pourtant le seul qui puisse rendre compte de flexions aussi bizarres que *jákrt jaknás* et *femur feminis*. On comprend que l'analogie ait eu beau jeu à unifier des formes si dissemblables qu'à peine pouvait-on entrevoir le lien qui les rattachait : de même que le latin a tiré *femoris* de *femur* et *femen* de *feminis*, ainsi le grec, bien qu'il respecte en général l'alternance des affixes formatifs, fait prévaloir dans toute la flexion, tantôt la forme réduite, v. g. ὕδωρ, σκώρ, tantôt la forme forte, v. g. ἥπατος. Un seul paradigme suffira pour faire comprendre ces altérations ; mais, pour qu'il soit plus clair, on a cru devoir placer à côté de la forme proethnique réelle une

(1) Avec un *e* pour *a* proethnique inexplicable.

(2) Si l'on s'étonne qu'un phonème disparu au nom.-acc. ait pu contaminer les cas obliques, il faut réfléchir que la chute du τ final ne remonte sans doute pas au passé le plus lointain de l'hellénisme, et que les formes **ἧπαρτ*, **ϝίδαρτ* ont certainement existé à un moment donné. D'ailleurs cette épenthèse dentale existait déjà au moins en germe dans la langue indo-européenne. Cf. Saussure, *Mém.*, p. 28 sq.

forme proethnique fictive accompagnée du *t* épenthétique du grec.

Sg.	N.	*wéd-r-t.*	ϝέδ-αρ-(τ).	ὕδ-ωρ.
	L.	*ud-én-i?*	ὑδ-έν-ι?	ὕδ-α-τ-ι.
	D.	*ud-n-éi* (*ud-n-t-éi*).	ὑδ-α-τ-έι.	
	G.	*ud-n-às* (*ud-n-t-às*).	ὑδ-α-τ-ός.	ὕδ-α-τ-ος.
Pl.	N.	*ud-n-ā?* (*ud-n-t-ā*).	ὑδ-α-τ-ᾱ.	ὕδ-α-τ-α.
	L.	*wed-r̥-swe.*	ϝέδ-αρ-συ.	ὕδ-α-σι.
	G.	*ud-n-om?* (*ud-n-t-om*).	ὑδ-α-τ-ον.	ὑδ-ά-τ-ων.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur ce tableau pour se convaincre que, indépendamment de l'altération de l'initiale (1) et de l'inexplicable allongement de la finale du nominatif singulier (2), le thème faible s'est partout substitué au thème fort, qui n'est même plus assuré que par le témoignage du germano-slave. Déclinerons-nous maintenant le thème *jéak-r-t* ἧπ-αρ, pour faire voir au contraire l'extension d'une forme forte à toute la flexion? La comparaison serait intéressante, mais elle est trop aisée à faire pour mériter un plus long développement; et, quant aux autres altérations sporadiques qu'on pourrait relever dans cette déclinaison exceptionnelle, il ne faut que renvoyer à la savante analyse de M. de Saussure (3), qui nous a servi de guide. Nous n'avons déjà accordé que trop de place, dans cette étude, aux données conjecturales, pour nous engager plus avant sur ce terrain hasardeux.

Constatons en terminant que l'examen des radicaux dithématiques nous fournit une explication analogique fort plausible du τ épenthétique que la déclinaison grecque nous a présenté à plusieurs reprises à la suite d'un *n* primitif, dans la flexion, par exemple, de Ιοφῶν et dans celle de ὄνομα (4). Dans ces flexions il est tout à fait inexplicable;

(1) V. *supra*, n° 34.

(2) V. *supra*, n° 41.

(3) *Mém.*, p. 223 sq.

(4) V. *supra*, n° 245 et n° 254 *n fine*

dans celle des neutres hétéroclites il paraît procéder du *l* qui accompagne l'*r*-voyelle du nominatif : il est donc probable qu'il a pris naissance dans ce cas particulier, pour se répandre ensuite, par voie d'analogie, sur d'autres thèmes qui se terminaient par un *n* (1). En vain objecterait-on que le latin, qui possède également le *t* épenthétique, *ar-men-tum*, *cog-nō-men-tum*, décline toujours sans cette épenthèse les radicaux dithématiques, *jec-in-is*, *fem-in-is*. Comme l'affixe du latin est la syllabe *-to-*, tandis que celui du grec est un simple τ, il se pourrait à la rigueur que l'origine n'en fût pas la même dans les deux langues. Il est vrai qu'on peut les identifier en admettant, avec M. L. Havet (2), que le nominatif pluriel *-men-t-a* vaut -μα-τ-α = i.-e. *-mn-t-a*, et que la voyelle thématique *o* (*e*) a été introduite dans cette flexion par l'analogie des neutres en *-om* (3). Mais alors même on conserve le droit d'assigner l'origine de cette dentale inexplicable à l'analogie de la flexion dithématique, où l'on trouve dès la période proethnique des traces probables d'une pareille épenthèse (4).

(1) Formule ὀνόματος : ὄνομα = ὕδατος : *ὕδα- (*ud-n-*).

(2) *Mém. Soc. Ling.*, V, p. 45 i. n.

(3) Formule *armentum* : *armenta* = *jugum* : *juga*.

(4) Cf. Saussure, *Mém.*, p. 28 sq.

CHAPITRE II.

DECLINAISON PRONOMINALE.

(271) La flexion des pronoms varie, on le sait, suivant que le thème est démonstratif et sexué, ὁ, ἡ, τό, ou purement pronominal et privé de la distinction des genres, ἐγώ, σύ. Comme type de la première flexion on peut prendre le démonstratif ὁ, car presque toutes les contaminations analogiques qui l'ont atteint ont plus ou moins altéré les autres. Elles sont d'ailleurs assez aisées à démêler, tandis que la déclinaison des pronoms personnels est encore un véritable chaos.

SECTION Ire. — THÈMES DÉMONSTRATIFS.

§ 1er. — Thème *so-*, *to-*.

(272) Ce qui frappe au premier abord dans le type des démonstratifs, c'est le caractère contradictoire des données fournies sur sa flexion par le grec et le sanskrit. Il semble qu'on n'ait aucune raison de préférer l'un ou l'autre témoignage; mais, pour peu qu'on les examine de plus près, on ne tarde pas à suspecter la sincérité de celui du grec. En effet, les flexions du sanskrit sont exclusivement propres à ses démonstratifs; celles du grec ressemblent en grande partie à celles des thèmes nominaux en *-o-* : ainsi les unes sont isolées, elles n'ont point d'analogues en dehors de leur domaine, tandis que l'analogie qui a troublé les autres se révèle aux yeux les moins exercés.

D'ailleurs le grec lui-même, observé de près, accuse la différence primitive des deux flexions : dans les thèmes

nominaux, la désinence du nom.-acc. neutre singulier est un -ν; les démonstratifs neutres réguliers n'ont point de désinence, ce qui concorde avec le *-t* (*-d*) désinentiel du sanskrit et du latin, la dentale finale devant tomber en grec. Tandis que les premiers ont au génitif pluriel l'indice -ον, attesté par l'accentuation de ἵππων (= *ἵππε-ον) (1), ceux-ci montrent, à n'en pas douter, par l'accentuation dorienne τουτῶν (=*τουτέ-σων) la finale à voyelle longue précédée d'une sifflante que le sanskrit traduit par *-sām* (2), et l'on peut voir ici à l'œuvre l'analogie des thèmes nominaux, qui, partout ailleurs qu'en dorien, a transformé en paroxytons ces génitifs périspomènes. Enfin les démonstratifs forment le pluriel du masculin et du féminin respectivement en -ο-ι et -α-ι, tandis que l'indice du pluriel des noms était en -ες ; on a vu qu'en ce point les noms ont cédé à l'analogie des pronoms (3). Ainsi le grec, chaque fois qu'il s'écarte de la flexion nominale, concorde avec le sanskrit ; chaque fois qu'il s'en rapproche, le sanskrit le contredit : en faut-il davantage pour démontrer que le sanskrit est plus pur ?

Mais le grec ne porte pas seul la responsabilité de ces altérations. La plus ancienne, d'où peut-être ont procédé toutes les autres, remonte au parler proethnique : c'est l'assimilation du génitif des thèmes en -ο- à celui des démonstratifs (4). Du jour en effet où l'on a dit ἵπποιο comme τοῖο, on a été naturellement amené à dire *τούτει (lat. *istei*) comme *ἵππει au locatif, et surtout, au datif (car ce premier exemple est isolé et douteux), τῷ à l'imitation de ἵππῳ. C'est ce que

(1) V. *supra*, n° 238.

(2) Cf. G. Meyer, *Gr. Gr.*, § 428, 2. — Y a-t-il contradiction à admettre ici la longue et le σ proethniques *-seom*, que nous avons rejetés pour la flexion des noms ? Nous ne le pensons pas ; en effet : 1° la flexion des démonstratifs doit être tenue pour primitivement indépendante de celle des noms ; 2° les formes doriennes ne s'expliquent que par la longue ; 3° si la désinence -σων paraît affecter parfois les thèmes nominaux, ce peut être, comme au génitif singulier, par analogie des démonstratifs.

(3) V. *supra*, n° 218, 1°.

(4) V. *supra*, n° 217, 6°.

mettront mieux en lumière des paradigmes semblables à ceux de la déclinaison nominale.

(273)	I. Sg. N.	*so, to-t.*	ὁ, (ἡ), τό(-τ).	ὁ, (ἡ), τό (*τό-ν).
	A.	*to-m, to-t.*	τό-ν, τό (-τ).	τό-ν, τό (*τό-ν).
	L.	*to-sm-jàm?* (1).	το-σμ-ῖν.	τῷ.
	D.	*to-sm-oi* (2).	το-σμ-οι.	
	G.	*te-sjo.*	τε-σjο.	*τό-σjο, τοῖο (τῶ, τοῦ).

1. Le nominatif présente l'alternance régulière des deux thèmes *so-* et *to-*. On ne doit en effet rencontrer le premier qu'au nominatif masculin ou féminin du singulier. La forme neutre sans désinence apparente est également normale; mais l'analogie des thèmes nominaux était à ce point énergique qu'elle a contaminé jusqu'à ce dernier reste de la déclinaison primitive. Si on lit toujours τό, ὅ, ἄλλο, τοῦτο, le ν nominal s'adjoint dès l'époque homérique à τοιοῦτον et τοσσοῦτον, et à plus forte raison l'attique préfère-t-il, dans les adjectifs pronominaux, la forme à désinence nasale.

2. L'accusatif n'a subi aucun changement.

3. Il n'y a plus trace en grec des cas où la désinence est précédée du groupe *-sm-*, devant lequel la nuance du letto-slave nous autorise sans doute à restituer un *o* thématique. Le datif τῷ est emprunté aux thèmes nominaux.

4. Le génitif τοῖο pour *τεῖο a été altéré, comme ἵπποιο, par l'*o* des autres cas.

(274)	II. Pl. N.	*to-i, te-a.*	τό-ι, (τά-ι), τᾱ.	οἱ, (αἱ), τά.
	A.	*to-ms, te-a.*	τό-μς, τᾱ.	τούς (τώς), τά.
	L.	*to-swe.*	το-συ.	τοῖ-σι, τοῖς.
	G.	*te-seom?*	τέ-σων (τῶν).	τῶν.

1. Le nominatif τοί est le seul régulier, bien qu'il n'ait été

(1) Sans tenir pour démontrée cette finale *-jàm*, on peut la rapprocher de celle qui a été restituée au cas oblique du duel.

(2) L'appendice *-sm-* nous paraît attesté par la présence de cet appendice au pluriel des pronoms personnels du grec. Quant à la désinence *-oi*, elle résulte de l'âryen *-âi* du grec μ-οί, σ-οί.

conservé que par les dialectes[1] : le thème *so-* n'apparaissait qu'au singulier, et le nominatif du duel montre le τ proethnique. L'ionien-attique s'est refait, sur l'analogie de ὁ, un pluriel qui a été adopté par la langue commune. Le neutre τά a subi l'abréviation connue.

2. L'accusatif ne soulève aucune difficulté.

3. Le locatif τοῖσι s'explique comme ἵπποισι, et le datif τοῖς est refait sur ἵπποις.

4. Le génitif τῶν serait probablement périspomène, tout comme ἀδελφῶν, alors même qu'il ne proviendrait pas de *τέσων, mais il est clair que le dorien τουτῶν ne s'explique que par *τουτέ-σων. Au contraire l'ionien-attique τούτων nous ramène à *τούτε-ον, analogue à *ἵππε-ον, et nous montre encore une désinence nominale introduite dans la flexion des démonstratifs. L'œuvre d'unification est à peu près complète.

(275) III. Au duel, le cas oblique τοῖν ou τοῖιν remonte à la forme *to-jàm*, qui nous est familière. Le cas direct τώ est peut-être analogique ; toutefois rien ne s'oppose à ce qu'on le considère comme régulier, en partant d'un type *το-ϝε = *to-we*, qui concorderait assez bien avec le sanskrit *tāu* et le zend *tāo*[2].

(276) Il n'a pas été question dans ces paradigmes de la flexion du thème féminin. C'est qu'elle n'est vraiment pas restituable en dehors du nominatif et de l'accusatif du singulier et du pluriel, *sā* = ἡ, *tā-m* = τή-ν, *tā-i* = *ται, et *tā-ms* = τάς. Le sanskrit y abandonne l'élément *-sm-*, que le zend au contraire y maintient, du moins au locatif ; le latin la confond aux cas obliques avec celle du masculin-neutre ; quant au letto-slave et au gothique, les éléments qu'ils fournissent sont d'une manifeste insuffisance. Il faut donc s'abstenir de toute conjecture sur ce point, que la grammaire comparée désespère d'éclaircir. Au surplus, quelles

(1) Les formes οἱ, αἱ sont à peu près inconnues au vieux-dorien. Kühner, I, § 172, anm. 2.

(2) Cpr. aussi le datif lithuanien *tēm-dvēm*.

qu'aient été les formes proethniques, il est facile de voir que celles du grec se sont modelées sur les flexions masculines et sur celles des thèmes nominaux à finale féminine.

§ 2. — *Autres démonstratifs.*

(277) Outre les irrégularités générales constatées dans le type τό-, qui se reproduisent dans tous les démonstratifs en -ο-, on peut relever dans chacun d'eux quelques altérations particulières, clair-semées et, pour la plupart, assez récentes.

(278) I. L'appendice δε ajouté au thème τό- en fait un pronom composé, dont ordinairement le premier terme seul se décline; pourtant on lit çà et là dans Homère τοῖσδεσι ou τοῖσδεσσι, et Alcée a une fois τῶνδεων[1]. Que penser de ces cas isolés? l'appendice δε serait-il un thème pronominal déclinable? ou l'analogie en a-t-elle entraîné la flexion? La question est épineuse. Il nous semble pourtant que, si δε était pronominal, on trouverait dans la langue grecque plus de traces de l'emploi de ce pronom. Il est vrai qu'on peut le rattacher au pronom indo-européen *dé-*, dont M. M. Bréal a démontré l'existence [2], et restituer, par exemple, *ὁ-δι-ς décliné comme ἡ πόλι-ς; mais aurait-on cette ressource pour οὐδέ, μηδέ, qui sont des mots tout aussi anciens que ὅδε et paraissent formés tout de même [3]? Puis encore quelle cause aurait détruit les désinences du second terme du composé, tandis que le premier gardait les siennes? N'est-ce pas généralement le contraire qui se produit dans les compositions de ce genre? Pour toutes ces raisons, nous croyons la flexion τοῖσδεσι aussi hystérogène que celle du latin *ipsius* ou celle du français *quelconques* [4].

(1) Cf. Kühner, I, § 172 *in fine*.

(2) *Mém. Soc. Ling.*, I, p. 193 sq.

(3) Mais non de même accentués, ce qui pourrait avoir quelque importance.

(4) Ces deux exemples incontestables montrent qu'une pareille corruption est moins rare que ne paraît le penser M. F. Meunier (*op. cit*, p. 8).

(279) II. Le démonstratif οὗτος est évidemment un composé du thème ὁ avec un autre thème inconnu. Il a subi la même contamination que ὁ dans les formes du nominatif pluriel οὗτοι[1], αὗται, en regard desquelles le dialecte dorien présente τοῦτοι, ταῦται, et la corruption s'est étendue plus loin encore, puisqu'on lit dans les inscriptions funéraires béotiennes οὗτον ἔθαψαν, et que la suppression du τ devient la règle dans les adjectifs composés comme τοιοῦτον, τοσοῦτον. On a déjà vu le génitif pluriel masculin-neutre τουτῶν remplacé par τούτων ; le même fait s'est produit pour le génitif féminin *ταυτῶν (dor. ταυτᾶν), qui a entièrement disparu de la langue commune. La forme τούτων s'est étendue aux trois genres, par analogie du génitif pluriel des adjectifs. L'accusatif τούτας serait plus embarrassant, si l'existence en était assurée [2].

(280) III. La flexion du thème (ion.) κεῖνο-ς, (att.) ἐκεῖνο-ς, (dor.) κῆνο-ς, τῆνο-ς, d'origine obscure, n'a rien de particulier.

(281) IV. L'oxyton αὐτό-ς, dont l'étymologie est inconnue, se décline comme ὁ. La seule forme embarrassante est le nominatif crétois-laconien αὑς, que M. G. Meyer [3], d'accord avec MM. Curtius et Windisch, explique par une réduction phonique de αὐτός dépourvu de l'accent ; en effet, dans les juxtapositions telles que αὐτὸς αὐτάς, et autres, dont l'usage fréquent est constaté, le nominatif αὐτός, employé abusivement pour tout autre cas et uniquement en vue de renforcer l'expression de la pensée, devait ne faire qu'un mot avec le pronom suivant, et par conséquent perdre son accent : de là le composé αὖς αὐτάς, prononcé αὐτ-αυτάς ; de là sans doute aussi l'emploi possible de αὖς isolé, dans le sens de αὐτός, contesté d'ailleurs par M. Ahrens [4]. L'explication

(1) Kühner, I, § 178,8.

(2) Cpr. G. Meyer, *Gr. Gram.*, § 481.

(3) *Op. cit.*, § 434, où l'on trouvera d'autres cas d'analogie, qui ont paru trop exceptionnels pour trouver place ici.

(4) Au lieu de αὖς· αὐτος, dans la glose d'Hésychius, M. Ahrens propose de lire αὔταυτος· αὐτός. Kühner, *loc. cit.*, n. 6.

est satisfaisante. Mais on peut aussi songer à un thème ἀϝυ- qui tantôt serait seul, αὖ-ς; tantôt s'accompagnerait du suffixe -τό-, αὐ-τό-ς.

(282) V. Le relatif ὅ-ς, soit qu'il remonte à *jó-s* ou à *swó-s* (1) (et l'unique transcription locrienne ϝότι ne nous paraît point de nature à infirmer la première hypothèse), n'offre dans sa flexion rien qui s'écarte du type commun.

(283) VI. Le thème πό-, (ion.) κό- n'apparaît plus que dans des dérivés secondaires, πό-ιο- (ποῖος), πό-τερο-, ou dans des formes casuelles imitées de celles des noms et devenues adverbiales, ποῦ, ποῖ, πῶς. L'une de celles-ci, πό-θεν, a emprunté sa désinence à la flexion des pronoms personnels, et l'a transportée par analogie à tous les noms à la question *unde* (2).

(284) VII. Le composé asyntactique des deux thèmes précédents, ὅ-πο-, ὅ-κο-, ne se rencontre non plus que dans les formes casuelles ὅπου, ὅπως, etc. Ainsi que nous le faisions observer à propos de τοῖσδεσι, c'est le premier, et non le second terme, qui perd ses désinences casuelles; car le parallélisme de ὅ-τι-ς et de ὅσ-τι-ς semble bien indiquer qu'il a dû exister jadis un syntactique *ὅσ-πο-ς, qui a été absorbé par l'asyntactique. Il est bien entendu d'ailleurs que ὁποῖο-, ὁπόσο-, etc., sont en dehors de la question, et qu'on n'a jamais décliné *ἡποία, ὁποῖος étant un dérivé de *ὅπος, et non un composé de ὅ- et de ποῖος.

(285) VIII. Le pronom τί-ς (osq. *pi-s*, lat. *qvi-s*) s'accompagne en grec d'une nasale hystérogène, qui ne se montre dans aucune autre langue : le thème de flexion τίν- est manifestement corrompu, mais il est difficile, faute de documents concordants, de restituer la flexion primitive de τί-, dont le dernier vestige, indépendamment du nominatif singulier, se laisse entrevoir dans le pluriel neutre ἄττα (att.) = *ἄτjα pour *ἄ-τι-α, et dans le datif pluriel τισί, qu'il est tout à fait inutile de

(1) Cpr. *Gdzg*⁵, p. 396, et G. Meyer, § 436.

(2) V. *infra*, n° 290, 3°.

ramener à *τιν-τί. Quelle qu'ait été d'ailleurs la déclinaison proethnique, c'est évidemment sur l'ancien accusatif *τί-ν que se sont greffées les diverses désinences casuelles, τιν-ός, τιν-ί, τίν-ες, et même de nouvelles désinences d'accusatifs, τίν-α, τίν-ας (1) : par là, ce thème a entièrement passé à la flexion imparisyllabique des monosyllabes. Une autre analogie, encore plus bizarre, partie sans doute du pluriel neutre *τί-α, y a introduit l'ο des thèmes en -ο- par le datif pluriel τίοισιν et le datif singulier τίῳ (2).

286) IX. Les pronoms ὅ-τι-ς et ὅσ-τι-ς sont des composés, l'un asyntactique, l'autre syntactique de ὅς et du précédent. M. G. Meyer paraît envisager cette dualité comme hystérogène et croire que la déclinaison de ὅς-τις est due à l'analogie de l'asyntactique ὅτι qu'on a pris pour un composé syntactique de deux nominatifs neutres (3) ; mais on ne voit vraiment pas pourquoi le syntactisme serait ici moins légitime que l'asyntactisme, et la haute antiquité de ἅττα, que l'éminent helléniste ramène sans hésiter à *ἅτια, semble garantir la régularité de la double flexion. Le type ἄττα, plus commun, n'est autre que ἅττα adouci dans la prononciation attique à une époque où l'on n'apercevait plus la relation qui l'unissait à ὅστις.

Un autre composé est ὅτε-, formé de ὁ- et d'un élément pronominal déclinable qu'on rencontre aussi isolément (gén. τοῦ = τινός, dat. τῷ = τινί). Le premier terme ne varie pas; le second conserve fidèlement sa flexion à tous les cas (4), excepté au pluriel neutre ἅτε, toujours employé adverbialement et sans doute corrompu par l'analogie de ὥστε, dont il est le substitut. Ce ἅτε indique bien une ancienne composition syntactique homologue de celle de ὅς-τις.

(1) Cf. la flexion Ζηνός, Ζῆνα, *supra*, n° 230.

(2) Sappho, frg. 168 et 104. — τίοισιν : τία = τοῖσιν : τά.

(3) *Gr. Gr.*, § 438.

(4) Ce qui semble un nouvel argument contre ceux qui admettraient une double flexion primitive dans le type τοῖσδεσσι.

(287) X. Le pronom δεῖνα est encore un problème; pourtant on y entrevoit la même corruption que dans τίς. Un thème *δέ-ι- (racine pronominale *de*) faisait à l'accusatif *δέ-ι-ν, *δεῖν : l'accusatif se substituant au thème, s'est décliné et a donné le nominatif *δεῖν, les flexions δεῖνι, δεῖνος, δεῖνες, et le nouvel accusatif δεῖνα; puis celui-ci à son tour s'est substitué au thème et répandu dans toute la flexion sous sa forme indéclinable, ὁ δεῖνα, τοῦ δεῖνα, etc. Ce dernier fait appartient à la phase historique du grec : il est donc bien constaté et rend au moins fort probable la première substitution[1]. Mais cette tendance de l'accusatif à remplacer le thème n'en est pas moins jusqu'à présent inexplicable.

Section II. — Pronoms personnels [2].

(288) Aucune flexion n'est plus confuse et plus obscure que celle des pronoms personnels : ce n'est pas seulement ici l'emploi de désinences spéciales, ni la confusion permanente de la forme forte et de la forme faible et l'impossibilité de les distinguer l'une de l'autre; c'est la variabilité du thème lui-même, qui change de physionomie jusqu'à devenir méconnaissable, disons mieux, c'est la multiplicité originaire des thèmes de flexion, qui à tout moment déconcerte l'analyse. D'une langue à l'autre, du singulier au pluriel ou au

(1) V. une explication toute différente dans Kühner, I, § 177, anm. 2.

(2) Ces pages étaient écrites depuis plus d'un an lorsqu'a paru dans les *Mém. de la Soc. de Linguist.* (t. V, pp. 1-26) la très remarquable étude de M. Baunack. Je n'ai pas cru devoir les modifier, le point de vue auquel je me suis placé, en distinguant dans cette flexion un thème fort et un thème faible, étant tout différent du sien. Ce n'est pas à dire que je trouve le mien préférable; tout au contraire, je m'en défie beaucoup, mais peut-être aussi n'est-il pas absolument inexact. Cette matière est assez vaste et assez obscure pour laisser place à plusieurs hypothèses contradictoires qui finiront un jour par s'éclairer les unes les autres. Ai-je besoin d'ajouter que je considère comme un honneur de m'être fortuitement rencontré sur quelques points avec le savant linguiste? Ce qui m'a surtout frappé, c'est son explication du locatif duel τοῖιν par le locatif pluriel τοῖσι. Mon explication (*supra*, n° 237) est précisément l'inverse de la sienne, et elle est, je dois l'avouer, beaucoup plus compliquée. Cette coïncidence ne rend-elle pas vraisemblable un lointain rapport entre ces deux formes casuelles?

duel d'une même langue, bien plus, du nominatif à l'accusatif, on voit varier le thème du pronom. Dans de pareilles conditions aucune restitution proethnique n'aura jamais qu'une valeur conjecturale, et en particulier il faut presque renoncer à retrouver la distinction primitive des cas faibles et des cas forts au singulier ; car il est fort probable que dès la période la plus ancienne de la langue les deux flexions s'étaient mélangées jusqu'à devenir méconnaissables. Le pluriel au contraire présente, avec une remarquable régularité, la forme faible du thème, exigée par l'appendice consonnantique qui le suit.

§ 1er. — *Pronom de 1re personne.*

(289) Le thème de ce pronom paraît être *ém-* ou *mé-* : c'est du moins ce qu'indique l'*m*-voyelle de la forme réduite au pluriel. Il est évident qu'au fond *ém-* et *mé-* sont identiques. C'est la même racine sous deux aspects (1).

(290) 1. Singulier. — En partant de ce thème, il faut sans doute commencer par isoler le nominatif *eghóm* ou *egóm*, dont on n'aperçoit pas suffisamment la relation avec les autres cas (2). Ensuite nous observons que les deux formes du thème, en se fondant en une seule, ont donné naissance à un hybride *emé-*, particulièrement répandu dans les langues qui, comme le grec, ont un goût prononcé pour la prothèse. Le grec seul a conservé les thèmes *ém-* et *emé-* concurremment avec le thème *mé-* ; mais l'antiquité du thème *memé-*, qui paraît encore plus altéré que *emé-*, est à peu près attestée par la flexion letto-slave (3), en sorte qu'on peut sans témérité tenir pour proethniques tous ces aspects divers du même élément pronominal.

(1) Cf. Schleicher, *Cpd*4, p. 383. — En restituant un thème proethnique *ém-* = *mé-*, on écarte pour le grec la nécessité de supposer une voyelle prothétique, dont l'origine, en dépit de l'analogie du nominatif ἐγώ, demeurera toujours bien obscure.

(2) On connaît les essais d'explication. V. *Cpd*4, p. 626.

(3) Cf. *Cpd*4, p. 628.

Cela posé, nous reconstituerions comme suit les formes proethniques d'où sont sorties les formes grecques.

N.	*egóm.*	ἐγόν.	ἐγών, ἐγώ, ἰών, ἱών.
A.(1)	*mé-t, emé-t.*	μέ-(τ), ἐμέ-(τ).	μέ, ἐμέ.
Ab.(1)	?	?	ἐμέ-θεν, με-θέν.
L.	*em-jàm?*	ἐμ-ῖν.	ἐμ-ίν.
D.	*em-ói? m-ói?*	ἐμ-όι, μ-όι.	ἐμ-οί, μ-οί.
G.	*mé-sjo, emé-sjo.*	μέ-σιο, ἐμέ-σιο.	ἐμεῖο, ἐμέο, ἐμοῦ, μοῦ.
	me-às, eme-às.	με-ός, ἐμε-ός.	ἐμέ-ος, ἐμεῦς, ἐμοῦς.

Le caractère insolite de la finale du pronom *ἐγόν en a sans doute hâté la disparition : la voyelle ον est la désinence du nominatif des noms neutres, des *objets*, et celui qui parle de lui-même au nominatif se présente comme un être vivant et agissant, un *sujet* : l'allongement de *ἐγόν en ἐγών, imité de la finale δαίμων, *homō(n)*, n'a donc rien qui doive surprendre. Plus tard le ν a passé pour paragogique et a laissé à nu la finale ω, d'autant plus aisément qu'elle s'appariait avec celle de 1[ère] personne du singulier du verbe, φέρω (2). La transformation tout entière remonte au gréco-italique. Le béotien ἰών vaut *ἐjών avec palatalisation du γ, et la forme ἱών peut se comparer à ὕδωρ pour la reproduction pléonastique de la spirante (3).

2. L'ablatif régulier μέ, devenu accusatif (cas fort), se double de la forme forte à ἐ initial.

3. Le grec, ayant transporté à l'ablatif proethnique la fonction de l'accusatif, a formé un nouvel ablatif au moyen d'un élément *-dhe*, qui existait à coup sûr dans la langue indo-européenne, puisqu'on le retrouve en sanskrit sous la forme *-dhas* (4), mais duquel on ne saurait dire s'il intervenait ou non dans la flexion pronominale, puisque le grec seul l'y

(1) Il est évident que *mé-t* est un ablatif que le gréco-latin a détourné de sa fonction primitive.

(2) Cf. G. Meyer, *Gr Gr.*, § 407.

(3) V. *supra*, n° 34. — On trouvera dans Kühner, I, p. 446 sq., toutes les formes citées ici, avec l'indication des dialectes auxquels elles appartiennent. Les formes non citées ont paru sans intérêt au point de vue de l'analogie.

(4) *Cpd.*[4], p. 682.

introduit. La rareté de la forme μ-θέ(ν) (syracus.), qui serait la plus ancienne, si ce cas remontait à l'indo-européen, semble bien indiquer que le grec a affixé l'élément -θεν, non au thème, mais à la forme la plus commune de son accusatif-ablatif ἐμέ.

4. Nous appelons locatif le cas en *-jàm,* parce que la flexion des démonstratifs nous a déjà montré cette désinence au locatif [1]. D'après cela, la langue proethnique aurait eu un cas en *-jàm* avec thème *ém*, gr. ἐμ-ίν (dor.), et un cas en *-bhjam* ou *-bhjàm* avec thème *mé-*, sk. *má-hjam*, complètement perdu en grec. Le locatif grec serait donc régulier, bien que d'ailleurs il se soit confondu fonctionnellement avec le datif.

5. Si l'on admettait pour le datif une désinence *-ói* presque semblable à celle du datif des thèmes nominaux (*-éi*), on pourrait restituer pour ce cas une forme à thème faible *m-ói* qui concorderait à peu près avec le sanskrit, le zend et le type μοί du grec ; or on sait que le datif en flexion nominale est effectivement un cas faible. Le type ἐμοί serait dès lors corrompu par l'analogie de ἐμίν, cas fort. Nous nous arrêtons, de peur d'être pris en flagrant délit d'assimilation systématique.

6. Le génitif montre les deux thèmes *me-* et *eme-* associés aux désinences nominale et pronominale de ce cas. Le

(1) V. *supra*, n° 273. — La forme ἐμίν est ici donnée pour légitime, non sans quelque hésitation ; mais il nous semble qu'il serait abusif de l'expliquer par l'analogie. En effet : 1° la désinence *-jàm* est au moins probable au locatif des démonstratifs, *to-sm-jàm*, et, si les deux flexions ne sont pas originairement identiques, il est permis de supposer qu'elles se sont fait dès l'époque proethnique d'importants emprunts ; 2° c'est en s'inspirant du même principe qu'on a restitué plus haut *-oi* pour la désinence du datif des démonstratifs sur la foi du datif des pronoms personnels, en sorte qu'on peut poser l'équivalence *em-jàm* : *to-sm-jàm* = *em-oi* : *to-sm-oi* ; 3° il répugne d'attribuer une forme aussi constante et aussi répandue que le μίν homérique à l'analogie d'une forme aussi rare que le locatif pluriel σφίν ; 4° il est impossible de citer d'autres cas où dans la déclinaison la forme du pluriel ait contaminé la forme corrélative du singulier, et tout au contraire, le sentiment linguistique a toujours tendu à différencier les flexions des deux nombres : ainsi le ν paragogique du datif pluriel n'a jamais passé au datif singulier; 5° la longue à peu près constante de ἐμῖν s'accorde mal avec la brève régulière des formes doriennes du pluriel ἀμίν et ἄμιν ; enfin 6° le cas en -ιν au pluriel n'est jamais qu'un datif, tandis qu'au singulier c'est souvent un accusatif.

grec seul a dans les pronoms personnels la désinence -σιο ; mais nous ne saurions voir dans cet isolement une raison suffisante de la tenir pour analogique [1]. Il se peut que l'une et l'autre aient coexisté, et en tout cas celle des démonstratifs paraît plus appropriée que l'autre à la nature de la flexion des pronoms personnels.

(291) II. Pluriel. — Le thème faible *m*-, élargi au moyen de l'appendice pronominal -*sm*-, donne un thème de flexion *m-sm-* qui apparaît manifestement à tous les cas, sauf au génitif. Là le thème, pour s'adjoindre la désinence à consonne initiale, subit un nouvel élargissement au moyen d'un *e*, emprunté sans doute au thème *eme*- du singulier ; puis la forme *m-sme*- envahit en grec toute la flexion, sans toutefois faire disparaître la forme normale *m-sm*-.

N.	*m-sm-és.*	ἀ-σμ-ές.	ἄμμες, ἄμμες, ἡμεῖς.
A.	*m-sm-ms*	ἀ-σμ-ας.	ἡμέας, ἡμᾶς.
L.	*m-sm-jàm.*	ἀ-σμ-ῖν.	ἄμμιν, ἡμίν, ἡμῖν.
G.	*m-sme-seom.*	ἀ-σμέ-σων.	ἡμέων, ἡμῶν.

1. Les transformations de *ἀσμές sont nombreuses, mais presque toutes mécaniques : 1° le σ s'assimile, ἄμμες (éol. et ion.) ; 2° le σ disparaît, et il se produit un allongement compensatoire, (dor.) ᾱμές ; 3° l'analogie de ὕμμες amène l'esprit rude [2], (dor.) ἁμές ; 4° le génitif ἡμέων fait croire à une contraction dans toute la flexion et engendre la forme ἡμεῖς (néo-ion. et att.), qui finit par prévaloir [3].

2. La même cause trouble l'accusatif *ἄμμας.

3. La forme *ἡμεῖν au locatif est douteuse; mais c'est évidemment l'illusion d'une contraction qui maintient l'ι long en ionien-attique. On sait en effet que la finale -ιν s'abrège dans les flexions nominales. En outre l'analogie du génitif donne naissance au locatif hystérogène ἄμμεσιν (lesb.), imité de ἀληθέσιν.

(1) *Contra* G. Meyer, *Gr. Gr.*, §§ 416-417.

(2) V. *supra*, n° 32.

(3) *Ut* ἀληθέων ἀληθεῖς, V. G. Meyer, § 419.

4. Le génitif n'offre aucune difficulté, si l'on part d'un thème *m-sme-*; toutefois le type ἡμείων (ion.) reste ainsi inexpliqué. Il semble qu'on ne puisse l'envisager que comme hystérogène et refait sur ἐμεῖο.

(292) III. Duel. — Le thème du duel est très probablement différent de celui du singulier et du pluriel : la flexion νῶ, (νῶι), νῷν (νῶιν) est donc isolée et ne présente qu'un faible intérêt. On y reconnaît les désinences ordinaires du duel.

§ 2. — *Pronoms de 2e et 3e personne.*

(293) I. Nous ne pouvons ici reconstituer le thème du singulier d'après celui du pluriel; car le pronom réfléchi, aussi bien que celui de 2e personne, se décline au pluriel sur un autre thème qu'au singulier. Mais ce que nous savons du pronom de 1ère nous permet de restituer avec beaucoup de vraisemblance les types : (réduits) *tu-* et *su-* (?); (forts) *téw-*, *twé-*, et *séw-*, *swé-*; enfin (hybrides proethniques) *tewé-* et *sewé-*, si toutefois le parallélisme s'est continué jusque-là, ce dont on ne saurait apporter aucune preuve directe. Voici dès lors le schème qu'on peut dresser à titre d'essai.

N.	*tun* (?), *tu*.	τύν, τύ.	*τύν, τύ, τού, σύ.
A.	*twé-t* (*tewé-t*).	τϝέ-(τ) (τεϝέ-τ).	τϝέ, τέ, τίν, σέ.
L.	*téw-jàm* (*tw-jàm*).	τεϝ-ῖν (τϝ-ῖν).	τϝ-ίν, τίν.
D.	*tw-ói*.	τϝ-όι.	τϝ-οί, τοί, σοί.
G.	*twé-sjo*.	τϝέ-σιο.	τέο, τοῦ, τεῦ, σοῦ.
	twé-às.	τϝε-ός.	τέ-ος, τεῦς.
A.	*swé-t* (*sewé-t*).	σϝέ-(τ) (σεϝέ-τ).	ἕ, ἑέ — ἑίν, ἵν, ἵν.
L.	*séw-jàm* (*sw-jàm*).	σεϝ-ῖν (σϝ-ῖν).	μίν, νίν.
D.	*sw-ói*.	σϝ-όι.	ϝοί, οἷ, (ἑοί).
G.	*swé-sjo*.	σϝέ-σιο,	εἷο, ἕο, εὗ, οὗ.

1. Au nominatif le ν, conservé dans τύνη (ion.), est tombé comme celui de ἐγών. L'équivalence σ = τ (τϝ) est purement mécanique.

2. La forme régulière de l'accusatif est *τϝέ = *twé-t*, et le type hybride *τεϝέ = **temé-t* ne paraît pas exister ; mais on le trouve à la 3e personne dans la forme ἑέ = *σεϝέ [1], concurremment avec le type normal (lesb.) ϝέ, ἕ = *σϝέ. Dans l'un et l'autre pronom le locatif, à raison de sa finale nasale, a été employé en fonction d'accusatif.

3. Si le locatif *τέϝ-ῖν est normal [2], il faut avouer qu'on n'en rencontre aucune trace ; mais on le retrouve à la 3e personne, où ἑίν équivaut certainement à *σέϝ-ῖν. Les formes faibles de contamination sont respectivement τίν et ἵν. Celle-ci s'est peut-être parfois adoucie en ἶν (Hesych.); mais les deux autres variantes à initiale nasale demeurent encore inexpliquées.

4. Le datif a la forme faible. Le type ἑοῖ = *σεϝ-όι est analogique comme ἑέ.

5. Le double génitif correspond à ἐμεῖο et ἐμεῦς [3].

(294) II. Le pluriel du pronom de 2e personne se décline sur un thème faible *ju-* élargi au moyen de l'élément *-sm-*, soit nomin. ὕμμες [4] = *ju-sm-és*, dont la flexion est identique à celle de ἄμμες et n'exige pas d'autres commentaires.

Le thème de 3e personne paraît être *sbh-*. Le nominatif normal *σφ-ές n'a peut-être jamais existé, non plus que celui du singulier ; car le besoin d'un nominatif du pronom de 3e personne ne se fait sentir que dans une langue où les finales de conjugaison se sont assourdies, et d'ailleurs le sens originaire du thème *swé- sbh-* est un sens réfléchi embrassant les trois personnes [5]. Quoi qu'il en soit, le nominatif néo-ionien et attique σφεῖς, l'accusatif σφέας, σφᾶς paraissent dus à l'analogie du génitif σφέ-ων. Le thème pur se montre dans σφ-ίν = *sbh-jàm*. Le locatif hystérogène plus

(1) Hom., *Il.*, Υ, 171, Ω, 134.

(2) Comparer celui de 1re pers. ἐμ-ίν.

(3) L'analogie des thèmes en -ο- a donné naissance au barbarisme τεοῖο et à son contracté τεοῦ.

(4) Adouci dialectalement en ὔμμες (lesb.) et οὐμές (béot.) par l'analogie de ἄμμες.

(5) V. *infra*, n° 297.

commun σφίσιν est dû à la même analogie que ἄμμεσιν ; mais l'analogie de σφίν a coloré en ι la voyelle qui sert de liaison.

(295) III. On ne sait s'il y a quelque lien entre ce dernier thème et celui du duel de 2e personne, σφώ, qui est très obscur et dont la flexion ne saurait nous arrêter.

§ 3. — *Pronoms composés.*

(296) La combinaison des pronoms personnels avec celui d'identité αὐτός, était certainement syntactique à l'origine : on déclinait ἐμέο αὐτοῦ (1), σοὶ αὐτῷ, ἡμᾶς αὐτούς, σφίσιν αὐτοῖς, etc. Mais cet accord fut troublé par la prépondérance que prit dans la flexion la forme de l'accusatif ἐμ' αὐτόν, qui, par suite de l'élision de la syllabe accentuée, se prononçait en un seul mot ἐμαυτόν. Sur ce type ἐμαυτόν se modela un génitif ἐμαυτοῦ, un datif ἐμαυτῷ, et de même, aux deux autres personnes, se formèrent les asyntactiques σεαυτοῦ, σαυτοῦ et ἑαυτοῦ, αὑτοῦ ; car il y a dans toutes les langues une tendance naturelle à abréger les locutions pronominales, dont l'usage est quotidien. On possède un exemple curieux de l'emploi de ce pronom réfléchi au nominatif : c'est ἐμαυτός dans Phérécrate (2) ; mais le grammairien qui nous a transmis ce type d'analogie le considère simplement comme une invention bouffonne du poète. La forme du singulier a même contaminé celle du pluriel, mais à la 3e personne seulement : l'attique disait couramment ἑαυτούς, ἑαυτῶν, et l'emploi des locutions régulières y passait pour une recherche d'archaïsme (3).

§ 4. — *Possessifs.*

(297) Les possessifs se forment par l'adjonction de l'affixe -ο- au thème fort des pronoms personnels correspondants :

(1) Ion. ἐμεωυτοῦ (Herod.); d'où procèdent sans doute par analogie les formes des autres cas, ἐμεωυτοῦ, ἑωυτόν.

(2) Μέτοικοι. *Poet. Com. Gr. Frg.* (Didot), p. 103.

(3) Cf. G. Meyer, *Gr. Gr.*, § 435 ; Kühner, *Gr. Gr.*, I, § 168, 1.

ceux du singulier sont donc ἐμ-ό-ς, *τεϝ-ό-ς (d'où τεός) et *σεϝ-ό-ς (d'où ἑός). Le latin confirme ce mode de formation (1), qui ne laisse pas de surprendre, étant données les lois générales de l'accentuation des thèmes en -ο- et de leur vocalisme. Peut-être les deux formes réduites *τϝ-ός (σός) et *σϝ-ό-ς (ὅς), bien qu'on n'en trouve pas l'équivalent en latin, sont-elles au fond plus légitimes, et faut-il envisager le thème fort comme corrompu par l'analogie des cas forts de la déclinaison du pronom (2).

Le possessif de 3e personne du singulier ὅς est quelquefois employé pour la 3e personne du pluriel : c'est l'effet naturel de l'analogie de la forme corrompue du pluriel ἑαυτούς. Parfois on le rencontre en fonction de pronom de 1ère et 2e personne du singulier, mais seulement quand le nom du possesseur est sujet de la proposition. Ce n'est pas là une analogie, mais un cas d'atavisme assez curieux, qui nous ramène à l'antique fonction du thème pronominal *séw-* : le latin *feror*, s'il est bien le représentant de **fero-se*, et certainement la conjugaison réfléchie du slave montrent aussi ce thème, suivant sa signification primitive, appliqué aux trois personnes, et aujourd'hui encore on dira en russe ***u vasŭ moj chljebŭ***, « vous avez mon pain », mais ***u menja svoj chljebŭ***, « j'ai mon pain ».

Au pluriel il n'y a point de thème fort : les possessifs sont ἄμμος, ὔμμος et σφός, les deux premiers presque entièrement tombés en désuétude, le troisième usité seulement dans la langue poétique, concurremment avec une forme σφεός, imitée de ἑός. Les formes usuelles sont hystérogènes et obtenues au moyen de l'affixe -τερο-, qui a dû s'introduire dans ce domaine par l'effet d'une opposition contrastée entre ἕ-τερο-ς et ἡμέ-τερο-ς (3). On sait en effet que cet affixe ne s'applique qu'à

(1) On sait que les formes latines *tovos*, *sovos* équivalent phoniquement à **tevos*, **sevos*.

(2) *Contra*, G. Meyer, § 425.

(3) Peut-être même ἕτερος (autre) a-t-il été pris pour un possessif de 3e pers. du sg. signifiant « sien ». La confusion est possible et même facile, mais la conjecture est des plus hasardées, puisque précisément l'affixe -τερο- n'affecte jamais les possessifs du singulier.



une comparaison entre *deux* objets : il est donc tout à fait mal approprié au rôle que la langue lui a fait jouer ici ; mais, une fois ἡμέ-τερο-ς créé, on comprend que l'analogie ait fait naître ὑμέ-τερο-ς et σφέ-τερο-ς. Les formes du duel sont encore plus étranges, puisqu'elles introduisent dans le premier thème un élément qui appartient à la désinence de déclinaison, νω-ί-τερο-ς, σφω-ί-τερο-ς. Il est donc probable qu'elles sont maladroitement imitées de celles du pluriel.

Aucune partie de la grammaire n'est plus troublée et plus confuse que celle dont nous nous occupons. Tantôt le possessif σφέτερος est employé pour la 3e personne du singulier (1), comme ἑός est employé pour celle du pluriel, ces deux adjectifs étant considérés comme synonymes ; tantôt la similitude extérieure de σφέτερος et de σφωίτερος amène entre eux une confusion, en sorte que celui-ci fait fonction de possessif de 3e personne, tandis que σφέτερος est pris pour un possessif de 2e (2). Au reste les possessifs ont disparu d'assez bonne heure de la langue usuelle : on y a suppléé par le génitif des pronoms, et le grec moderne n'a plus d'autre manière de les exprimer.

(1) Ἀσπ. Ἡρακλ., 90.

(2) Ἔργα καὶ Ἡμ., 2. — De peur de plagier, nous passons rapidement sur ces irrégularités bien connues, qui ne sauraient donner matière à aucun éclaircissement nouveau.

CHAPITRE III.

DÉSINENCES NOMINALES ÉTRANGÈRES A LA DÉCLINAISON.

(298) Nous étudierons sous ce titre les diverses désinences nominales et pronominales qui correspondent aux quatre relations locatives.

(299) I. Le locatif d'immobilité a pour désinence normale -ι au singulier et -σι au pluriel, et cette fonction a été conservée à quelques anciens locatifs, qui nous sont déjà connus, τούτει, ἐκεῖ, οἴκοι, particulièrement au pluriel, Ἀθήνησι, où elle est encore très fréquente. Mais au singulier le locatif d'immobilité est exprimé, tantôt par le génitif ποῦ, Κορίνθου, tantôt au moyen d'un affixe -θι, spécial au grec, et que nous n'avons pas encore rencontré, πόθι, οἴκοθι. La substitution du génitif au locatif tombé en désuétude appartient plus à la syntaxe qu'à la grammaire : les Grecs ont bien pu rendre le rapport de localité par le cas qui sert aux Latins à exprimer le rapport d'appartenance, puisqu'en français l'un et l'autre exige l'emploi de la même préposition : « ce livre est *à* Pierre, Pierre est *à* Paris ». Quant à l'affixe -θι, il est certainement imité de celui de l'ablatif -θε(ν), à la voyelle duquel on a substitué l'ι final des locatifs.

(300) II. Le locatif-illatif s'exprime régulièrement par l'accusatif, dont la fonction essentielle est d'indiquer une tendance. Toutefois dans la pratique on rencontre avec le sens illatif : 1° le locatif d'immobilité, dans les pronoms, ποῖ, οἷ, etc. ; 2° l'accusatif accompagné d'un appendice invariable -δε, οἶκό-ν-δε ; 3° le thème simple accompagné de la désinence

-ζε ou -σε, Ἀθήνα-ζε, ἄλλο-σε; 4° un thème corrompu et rare οἶκα-δε.

1° La substitution du locatif à l'accusatif est un fait qui ne relève que de la syntaxe. Ainsi nous disons en français: *ubi vadis*? Il n'en est pas moins étrange que le grec remplace le locatif par le génitif tout en conservant, pour le substituer à l'accusatif-illatif, le locatif d'immobilité des pronoms.

2° L'élément -δε est destiné, comme dans ὅδε, à renforcer le sens de l'accusatif qu'il accompagne, à appeler, pour ainsi dire, l'attention sur la fonction illative qui lui est dévolue dans la circonstance. On le comparerait volontiers au doigt qui indique la direction prise par le sujet.

3° L'explication de la particule -ζε par un accusatif féminin suivi de l'élément -δε, soit -ᾱ-ζε = *-ασ-δε, a le grand avantage de ramener à l'unité les divers signes de la relation illative. Mais elle a été combattue avec beaucoup de force par M. Curtius (1), qui assimile cette particule à un élément proethnique *-je*. L'argumentation du savant helléniste, tout en ébranlant l'opinion reçue, ne nous paraît point de nature à étayer la sienne propre. Il est vrai qu'on n'expliquera ainsi que quelques rares illatifs, comme Ἀθήναζε, Θήβαζε, tout au plus θύραζε (2), et que la plupart, Ὀλυμπίαζε, χαμᾶζε, résistent à l'hypothèse d'un accusatif pluriel; mais la finale -ζε, une fois introduite par cette porte, a pu se propager par analogie dans les noms singuliers. L'équivalence phonique ζ = σδ n'est point démontrée. Non, mais l'équivalence ζ = *j*, admise par M. Curtius, l'est-elle bien davantage en dehors de l'initiale? D'ailleurs la transcription éolienne σδ pour ζ est de nature à faire réfléchir : il se peut fort bien que ces finales *-ασδε soient éoliennes et aient passé toutes faites dans les autres dia-

(1) *Gdzg*5, p. 632 sq ; cf. Kühner, *Gr. Gram.*, I, p. 55.

(2) Cf lat. *foras*, et gr. (loc. d'immob.) θύρασι

lectes qui leur auraient appliqué le métaplasme de rigueur. Enfin, si ce -ζε était une finale proethnique, on en trouverait apparemment une trace en dehors des thèmes en -ᾱ, car le sanskrit ne fait pas à cet égard de différence entre les masculins et les féminins. Bref, si rien n'autorise à affirmer que θύραζε soit un substitut de *θύρασδε, cette hypothèse nous paraît encore la plus plausible (1).

Il n'est pas aussi aisé de rendre compte de la finale -σε. Il semble que M. Curtius eût pu l'invoquer en faveur de son opinion ; car, si la finale -θεν s'attache parfois à un thème pourvu d'une désinence de nominatif, ἔκτοσ-θεν, on peut avec vraisemblance conjecturer le même procédé d'affixation pour le suffixe *-je* et restituer, par exemple, *ἔκτοσ-*j*ε, d'où *ἔκτοσσε, et avec allégement phonique ἔκτοσε (2) ; puis cette finale se serait propagée par analogie de manière à s'adjoindre, soit à une autre désinence casuelle, ἐκεῖ-σε, soit à une simple forme thématique, ἄλλο-σε. Mais comme ἔκτοσε est la seule formation de ce genre qu'on puisse opposer à un type en -σθεν, l'explication par une généralisation anormale de la finale -ζε n'est pas moins admissible : dans cette hypothèse on partirait d'un type *ἄλλος-ζε (3) allégé en ἄλλοσε. On marche à tâtons sur ce terrain, privé du secours que la comparaison linguistique peut seule apporter.

4° Le type οἴκαδε est tout à fait étrange : on y entrevoit une formation hybride née de la combinaison des types οἰκόνδε et χαμᾶζε.

(1) La question, très intéressante, a été plusieurs fois reprise sans qu'on soit arrivé à un résultat définitif, et récemment encore dans un remarquable article des *Annales de la Faculté de Bordeaux* (III, p. 318 sq), qui conclut entièrement dans le sens de M. Curtius. Toutefois il nous semble que la prononciation hellénique du ζ ne préjuge rien quant à l'origine de ce phonème. Il est fort probable, nous en tombons d'accord, que ce signe représentait une articulation voisine de *dz* ; mais il ne s'ensuit nullement qu'il n'ait pu phoniquement dériver du groupe σδ, où le σ tendait naturellement à s'adoucir et le δ à s'assibiler. Le δ actuel est une sibilante, même en dehors de toute influence d'un σ précédent.

(2) Hom., *Od.*, Ξ, 277.

(3) Formule *ἄλλος-ζε : ἄλλος = θύρα-ζ : θύρα.

(301) III. Le locatif-ablatif avait dans la langue primitive un indice que le grec a perdu ou détourné de sa fonction : un autre s'y est substitué, dont on trouve quelques vestiges en sanskrit et en zend, mais que le grec seul a amené à ce point de développement. Il est probable que l'usage de l'affixe -θε(ν) = sk. *-dhas*, s'est introduit d'abord dans la déclinaison des pronoms personnels, dont l'ablatif était employé en guise d'accusatif, d'où la nécessité de greffer un nouvel indice d'ablatif sur l'ancien afin d'en préciser la signification, soit σέ, σέ-θεν (1). De là cet affixe a envahi les démonstratifs, αὐτόθεν, puis les noms de lieux, οἴκοθεν. Ce qui le dénonce à première vue comme hystérogène, c'est qu'il s'attache indifféremment, soit à un thème en -ο-, πό-θεν, οἴκο-θεν, soit à tout autre thèmê, mais par l'intermédiaire d'un ο analogique avec lequel l'étude de la composition nous a rendus familiers, πρύμνο-θεν, πάτρο-θεν, soit à un nom pourvu d'une désinence casuelle, d'ablatif, ἐμέ-θεν, ἑκατέρω-θεν, de locatif, πάροι-θεν, ἐκεῖ-θεν, voire de nominatif, autant qu'on en peut juger, ἔντοσ-θεν, ἔκτοσ-θεν, etc. (2) D'ailleurs il demeure très constant dans sa fonction : la forme en -θε est toujours, ou un ablatif, ou un génitif dont le sens est très voisin de celui de l'ablatif.

(302) IV. Le locatif-transitif est l'instrumental en -ᾱ, que le grec seul, avec l'indo-éranien, a conservé, ce qui en rend l'étude difficile. Nous avons déjà restitué pour αὐτῆ et ἀλλῆ(3), un type conjectural *αὐτέ-ᾱ, *ἀλλέ-ᾱ, qui expliquerait le périspomène que présente le second comme le premier (4). Cela posé, il faudrait admettre que l'accent a reculé dans le type commun ἄλλῃ, ταύτῃ (5), et c'est en effet le plus probable ;

(1) V. *supra*, n° 290, 3°.

(2) Cf. G. Meyer, *Gr. Gr.*, § 415.

(3) Forme ionienne restituée avec l'accentuation dorienne de ἀλλᾶ, que nous considérons comme seule régulière.

(4) Cf. Brugman, *Morph. Unters.*, II, p. 244 : πῆ vaudrait donc un proethnique *pe-ā*.

(5) Forme à thème féminin, qui sans doute s'est substituée à *τούτη parce que la finale η a été prise pour celle du datif féminin ; car le dor. τουτᾶ existe. Cf. *Thes.*, v° τουτεῖ.

car, outre la tendance générale de l'accent à reculer, on conçoit que l'analogie de toute la flexion d'ἄλλος ait pu donner ἄλλη [1], tandis qu'on ne s'explique vraiment pas l'accentuation d'ἀλλᾶ, à moins d'une contraction panhellénique. Au contraire πάντη serait bien accentué (*πάντ-ᾱ), si l'on pouvait voir autre chose qu'une formation analogique dans cet unique exemple de l'instrumental en -ᾱ en flexion imparisyllabique; mais l'accentuation du dorien παντᾶ montre que ce mot est imité de αὐτᾶ, ἀλλᾶ, et que le recul de l'accent s'y est produit en ionien comme dans ce dernier.

(1) Surtout par suite de la confusion de cet instrumental masculin avec le datif féminin ἄλλῃ.

TROISIÈME PARTIE.

DE L'ANALOGIE

DANS LES FLEXIONS VERBALES DE LA LANGUE GRECQUE

(303) Dans la première partie de cette étude, consacrée à la dérivation, nous avons essayé d'établir les formes normales des temps et modes de la conjugaison et les modifications analogiques qu'elles ont subies en grec. Mais cet examen, qui faisait abstraction des appendices initiaux et désinentiels, ne pouvait être que superficiel. Nous devons maintenant voir l'analogie à l'œuvre dans la conjugaison proprement dite, c'est-à-dire l'étudier successivement, dans les appendices verbaux invariables, augment et redoublement [1], dans les désinences personnelles, qui, accentuées ou atones, font subir au thème du verbe des changements pareils à ceux que nous a fait constater la déclinaison, et enfin dans les formes des temps et modes aux deux voix, complétées par l'adjonction de ces désinences.

(1) Bien que l'augment et le redoublement diffèrent à l'origine, nous croyons, eu égard à leur forme, à leur emploi, à leur place dans le verbe, devoir les réunir sous cette rubrique commune.

CHAPITRE 1er.

APPENDICES VERBAUX INVARIABLES.

(304) Dans l'étude de l'augment et du redoublement nous avons à examiner l'influence de l'analogie à trois points de vue. Nous considérerons tour à tour la forme de ces appendices, leur emploi et la place qu'ils occupent dans le verbe.

SECTION Ire. — AUGMENT.

§ 1er. — *Forme de l'augment.*

(305) On sait que l'augment indo-européen est syllabique ou temporel.

(306) I. L'augment syllabique consiste en un *e*, gr. ἐ-, sur l'origine duquel on a déjà fait bien des hypothèses presque aussitôt abandonnées qu'admises. Ce qu'on entrevoit de plus clair, par la comparaison de l'indo-européen avec les langues agglutinantes les plus rudimentaires, c'est que cet *e* est un thème démonstratif dont la fonction est de reporter dans le passé l'action exprimée par le thème verbal, soit *bhér-e-ti* « il porte », *é-bher-e-t* « autrefois il porte, il porta, portait ». Quelle que soit d'ailleurs l'origine de l'augment, la frappante concordance de l'arménien et du grec ne laisse aucun doute sur le vocalisme primitif de cet appendice. Dès lors, on peut relever en grec les altérations suivantes dues en partie seulement à l'analogie.

(307) 1. L'augment ἀ- est fort rare et même douteux, et en tous cas l'analogie y est tout à fait étrangère [1].

(1) Cf. G. Meyer, *Gr. Gr.*, § 472.

(308) 2. Quelques verbes ont, à la place de l'ἑ- un ἡ- qu'on a parfois envisagé comme primitif, en le comparant aux formes sanskrites *āiččhat*, de *iččhāmi*, *āukšat*, de *ukšāmi*, etc. Mais il n'y a évidemment qu'une ressemblance apparente entre ἥισκον et *āiččhat*, et, si l'on explique les formes sanskrites par une agglutination de l'augment au thème fort du verbe substitué accidentellement au thème faible (1), on ne rencontre dans tout le domaine indo-européen rien de comparable à l'augment long du grec, lui-même d'ailleurs tout exceptionnel. Il reste donc que cet augment soit hystérogène. Et de fait on ne le rencontre, à proprement parler, que dans les trois verbes βούλομαι, δύναμαι, μέλλω, lesquels ont un rapport de signification très visible avec θέλω; or ἐθέλω, doublet de θέλω, possède des formes à augment temporel comme ἤθελον, qui, rapportées faussement à θέλω, ont pu par analogie donner naissance à l'augment long de ἠβουλόμην (2). D'ailleurs, si μέλλω équivaut à *σμελ-ϳω (3), l'augment de ἤμελλον peut aussi se rapporter à *ἔσμελλον, tout comme on expliquera par *ἔϝισκον ἥισκον et les similaires; et l'influence du ϝ ne serait pas non plus étrangère à l'augment de ἠβουλόμην (=*ἐϝολνόμην ?), s'il n'était peut-être abusif d'attribuer un tel effet d'allongement à un ϝ déjà représenté phoniquement par un β. Quant à l'isolé ᾖα (de εἶμι), il se rattache au type *āiččhat*, avec extension du thème fort au pluriel (4).

(309) 3. Par analogie du redoublement attique εἰ- de εἴληφα (5), un augment en εἰ- s'est introduit à l'aoriste dans les formes exceptionnelles παρειλήφθησαν, διειλέχθη (6), etc. Cette corruption est rare et relativement récente.

(1) G. Meyer, § 478. — Cf. Curtius, *Vb²*, I, p. 182.

(2) Formule ἠβουλόμην : βούλομαι = ἤθελον : θέλω.

(3) Curtius, *Gdzg⁵*, p. 330.

(4) Cf. G. Meyer, § 478; Curtius, *Vb²*, I, p. 115

(5) V. *infra*, n° 322.

(6) Kühner, *Gr. Gram.*, I, p. 509, anm. 7.

(310) 4. Quand le thème verbal commence par une spirante suivie d'une nasale ou d'une vibrante, la première s'assimile à la seconde, v. g. ἔῤῥεον (= *ἔ-σρε-ο-ν), ἔννεον (= *ἔ-σνε-ον), etc. Mais, la spirante ayant disparu de la prononciation dans ῥέω, νέω, le redoublement de l'initiale sembla purement arbitraire, et on l'imita dans des formes artificielles comme ἔλλαβε [1], que les poètes nous ont transmises à cause des facilités qu'elles offraient au mètre dactylique. Ainsi naquirent successivement ἔλλαβε, ἔλλαχε, ἔμμαθε, et plus tard ἔλλιπε, qu'Apollonius de Rhodes paraît avoir seul hasardé [2]. Ce redoublement factice était si bien entré dans les habitudes des Grecs qu'ils le suppléaient sans peine quand le scribe l'avait omis : dans une inscription phrygienne on lit ἔλαχεν au début d'un pentamètre [3].

(311) 5. L'augment syllabique apparaît normalement devant tous les thèmes dont l'initiale est une spirante, σ ou ϝ, affaiblie en esprit rude ou en esprit doux, v. g. εἶχον pour *ἔεχον = *ἔ-ϝεχ-ον. Mais ce qui n'est point normal, c'est l'esprit rude qui surmonte presque toujours l'augment des thèmes qui ont un esprit rude au présent : ainsi ἕπομαι, par exemple, pour *σέπομαι, devrait faire *εἰπόμην = *ἐσεπόμην, et non pas εἱπόμην. On a de même εἵμην, de ἵημι, εἰσάμην, de rac. σεδ [4], ἑάφθη de ἅπτω [5], ἑάλων, ἕηκε, etc. On ne peut attribuer l'esprit rude à l'influence de la spirante disparue ; car, si cette spirante influe parfois sur la voyelle qui suit, comme dans la forme νικάὰς de la stèle de Damonon [6], elle demeure toujours sans effet sur celle qui précède. Force est donc

(1) Formule ἔλλαβε : λαβ- = ἔρρει : ρι(ϝ)-.

(2) Λιαρὴ γὰρ ὑπὸ κνέφας ἔλλιπεν αὔρη. B, 1032.

(3) *Rev. Archéolog.*, XXXI (2e sér.), p. 201.

(4) Vb. ἕζομαι ; Kühner, I, p. 806. Mais il se pourrait que ce fût là une forme sans augment, avec allongement compensatoire, pour *ἑδ-σάμην. Cf. le participe εἰσάμενος.

(5) On connaît la longue controverse à laquelle ont donné lieu les deux beaux vers d'Homère où apparaît la forme étrange ἑάφθη (Cf. *Vb*², I, p. 128). Aujourd'hui le problème est résolu : ἑάφθη ne se rattache ni à ἕπομαι ni à ἅπτω, mais à une racine ἀπ· *wap* (sk. *vāpāmi*, spargere, effundere. Bopp), qui n'a pas laissé d'autre trace et qui d'ailleurs a pu dans la pratique se confondre avec celle de ἅπτω.

(6) G. Meyer, *Gr. Gr.*, § 224.

bien d'admettre que la notion de l'augment, si bien conservée dans les thèmes à consonne initiale, ainsi que l'atteste le rapport ἔστην ἕστηκα, s'est ici obscurcie à la faveur de la contraction qui le dissimulait à demi, et que l'esprit rude de ἕπομαι a été à tort transporté à εἱπόμην (1). Puis cette corruption s'est étendue par analogie aux verbes dans lesquels l'augment ne se fondait pas avec la voyelle initiale, toujours en vertu de cette fausse idée que ces verbes *devaient* commencer par une aspiration. Bien peu de verbes ont échappé à cette curieuse contamination, que favorisait encore l'invasion dans ce domaine de l'augment temporel : on ne peut guère citer comme normaux que ἆλτο, de ἅλλομαι, et ἤμβροτον, de ἁμαρτάνω.

(312) 6. Enfin beaucoup de verbes dont le thème commençait par une spirante suivie d'une voyelle, ont remplacé l'augment syllabique par l'augment temporel, parce que, la spirante ayant disparu, le thème du verbe a paru commencer par une voyelle et a été traité comme tel (2). Quand la voyelle initiale est ι ou υ, v. g. ἰδίω, il n'est jamais tenu compte de la spirante proethnique.

(313) II. L'augment temporel consiste dans l'allongement de la voyelle initiale du verbe, allongement dû à une contraction proethnique : il n'est donc régulier que dans la transformation de ε ou α en η, ἦα, ἦγον, et de ο en ω, ὦρτο. Partout ailleurs il est analogique. Ainsi les thèmes qui commencent par ι, υ devraient s'augmenter en ει, ευ (3), tandis qu'ils allongent la voyelle initiale (4). Ainsi encore les verbes qui commencent par un ἀ privatif ont un augment temporel analogique : ἠδυνάτουν est imité de ἦγον ; car, cet ἀ représentant un *n*-voyelle proethnique, l'augment *e* placé devant lui n'eût pu donner en indo-européen que le groupe *en*, soit

(1) Formule εἱπόμην : ἕπομαι = εἶχον : ἔχω.

(2) Formule ἠργάσατο : ἐργάζομαι = ἦα : εἰμί.

(3) Cf. sk. *āiččhat* pour **ēččhat* et *āukšat* pour **ōkšat*. M. Whitney (*Sk. Gr.*, § 136 a) envisage cette substitution de la vrddhi au guna comme purement phonique

(4) Formule ῑκετο : ἱκνίομαι = ἦα : εἰμί.

en grec *ἐνδυνάτουν, forme dont il n'existe plus aucune trace. Enfin, l'allongement devenant impossible quand la voyelle initiale est déjà longue par elle-même, v. g. ἥκω ἧκον, il en résulte quo, par analogie, les verbes qui commencent par une longue diphthongale cessent également de prendre l'augment et que l'on conjugue εἰκάζω εἴκαζον, εὕδω εὗδον, οὐτάζω οὔταζον, etc.

Il est difficile de se prononcer sur les formes augmentées spéciales au dialecte attique telles que ηὐχόμην, ᾔκαζον : d'une part, elles sont normales et rien ne s'opposerait à ce qu'on les considérât comme régulières; de l'autre, leur absence complète dans les autres dialectes, leur rareté même en attique, les rendent suspectes. En tout cas, si elles remontaient à la période prohellénique, il faudrait croire à une renaissance par atavisme, assez invraisemblable.

L'augment temporel affectant la seconde voyelle du thème au lieu de l'initiale ne se voit que dans ἑώρταζον, qui, si on le rapporte à ἑορτάζω, peut avoir subi un métaplasme attique pour *ἠόρταζον. Mais cette forme s'explique également bien par un cumul d'augments.

(314) III. Le cumul de l'augment syllabique et de l'augment temporel se produit dans un très petit nombre de verbes, qui tous ont un ο initial. La plupart des formes à double augment étant écartées à titre de fausses transcriptions [1], il ne reste que ἑώρων et peut-être ἑώρταζον, et leurs similaires à redoublement ἑώρακα [2] et ἀν-έῳγα. Il est probable que ces rares altérations sont dues à l'analogie des doublets tels que ὤθουν ἐώθουν, ὠνούμην ἐωνούμην, issus, l'un avec l'augment temporel, l'autre avec l'augment syllabique, des présents ὠθέω, ὠνοῦμαι. Si, comme le pense M. Curtius, l'allongement était dû à l'influence du ϝ primitif [3], on ne verrait pas pourquoi il se serait restreint à quelques thèmes verbaux commençant tous par un ο.

(1) G. Meyer, *Gr. Gr.*, § 475.

(2) Le régulier ἑόρακα existe, mais il est inusité.

(3) ἑώρακα = *ἐϝόρακα. *Vb*², I, p. 121.

§ 2. — *Emploi de l'augment.*

(315) L'augment affecte en grec l'imparfait, l'aoriste et le plus-que-parfait de tous les verbes, au mode indicatif seulement. Les prosateurs n'en admettent la suppression qu'au plus-que-parfait, dont la forme pesante devait choquer l'oreille grecque, et dans les verbes en -έσκο-, qui semblent ne l'avoir jamais reçu. Les poètes cycliques le rejettent au contraire à volonté partout où il gênerait la mesure du vers, et les tragiques usent de la même licence, bien que plus sobrement. Longtemps on n'a su que penser de ces capricieuses fluctuations de l'augment, ainsi que de sa persistance en sanskrit, en vieux-perse, en arménien, de sa chute complète en zend et dans les autres idiomes indo-européens. Enfin le dernier mot sur cette épineuse question paraît avoir été dit par MM. Wackernagel et J. Schmidt (1) : ils ont montré que, quand le verbe figurait dans une proposition principale, l'accent portait sur l'augment, *ébhūt*, *ébheret*, qui dès lors ne pouvait tomber, qu'au contraire, dans la proposition incidente, c'était la finale du verbe qui prenait l'accent, et qu'ainsi l'augment devenu atone avait une tendance fatale à disparaître : *ebhūt* (l'accent sur l'*ū*), *ebhugét*, sont ainsi devenus φῦ, φυγέ (2). Rien n'est plus conforme au génie des langues primitives, qui déplacent l'accent et le font toujours porter sur la syllabe qu'il importe de signaler à l'attention de l'auditeur : dans la proposition principale, ce qui importe, c'est la notion du temps où l'action s'accomplit, il faut que l'indice du passé se détache avec vigueur de l'ensemble; au contraire, dans la proposition incidente, la notion du

(1) *K. Z.*, XXIII, p. 470 sq., XXV, p. 32 sq.

(2) Pour l'aoriste thématique il est à remarquer que son accentuation primitive exclut même la possibilité de supposer qu'il ait jamais porté l'accent sur l'augment dans le langage proethnique. C'est sans doute que l'aoriste, par son sens vague et indéterminé, appartient en propre bien plus à la proposition incidente qu'à la proposition principale. Dans celle-ci le temps passé a dû primitivement se présenter sous la forme exclusive du parfait redoublé.

passé se dégage implicitement de la marche générale de la phrase, et tout l'intérêt se reporte dès lors sur le corps du verbe et son élément significatif.

(316) Les langues indo-européennes ont donc hérité de ces formes augmentées ou dépourvues d'augment, mais sans savoir distinguer les cas où il convenait d'employer l'une ou l'autre, sans conserver du reste cette élasticité de l'accent, qui est le caractère propre des langues jeunes et vivaces. Il en est résulté que l'analogie a généralisé, dans quelques unes, les formes à augment, et dans la plupart, les formes sans augment, tombées d'ailleurs de fort bonne heure en désuétude parce qu'elles prêtaient à l'amphibologie. Le processus hellénique est un peu plus compliqué. En voici les traits essentiels : 1° dans les plus anciens monuments grecs qui nous restent l'augment apparaît ou tombe arbitrairement, soit en proposition principale, soit en proposition incidente ; 2° l'augment temporel est le plus capricieux, car même des prosateurs, comme Hérodote, ne se font point faute de le supprimer ; 3° cette suppression est même de règle, à l'époque classique, ainsi qu'on l'a vu, pour la plupart des verbes qui commencent par une diphthongue (1) ; 4° toutefois la conscience de la fonction de l'augment ne se perd point, on n'oublie pas que dans cette syllabe fugace et mobile réside la notion du temps passé, et il en résulte que, quand la langue tend à se préciser, à se plier aux exigences du style historique ou scientifique, l'augment reprend ses droits et dépasse même la limite que lui traçait l'indo-européen. De même que la langue homérique tendait à le supprimer partout, la langue classique, obéissant à une analogie tout opposée, le restitue aussi bien dans la proposition incidente que dans la principale. Le principe d'uniformité a agi successivement dans les deux sens.

(1) Sauf les augments attiques en ῃ et ηυ, produit de l'analogie ou de l'atavisme. *Sup.*, n° 313.

§ 3. — *Place de l'augment.*

(317) L'augment soit syllabique soit temporel affecte régulièrement la première syllabe du verbe : on doit donc dire ἀπ-έ-βη, et non *ἤπόβη, et inversement ἐδυστύχησε, et non *δυσετύχησε (1). Toutefois la confusion était inévitable entre les verbes formés par simple juxtaposition et les verbes dérivés de noms composés. De là trois sortes d'irrégularités.

(318) 1. L'analogie des préfixes séparables a fait traiter comme tels les préfixes εὐ- et δυσ-, sinon dans tous les verbes où ils entrent, au moins dans ceux où le second terme commence par une voyelle : ainsi l'on dit εὐηρεστήθην, δυσώδησε, bien qu'il n'y ait point de verbe *ἀρεστέω, *ὀδέω. L'altération se serait sans doute étendue aux verbes dont le second terme commençait par une consonne (v. g. *δυσετύχησε), si le préfixe δυσ- n'avait de bonne heure cessé d'être employé comme mot isolé, ce qui en rendait la séparation difficile. A plus forte raison les verbes dérivés de thèmes composés dans lesquels entrait une préposition ordinairement séparable, ont-ils dû insérer l'augment entre la préposition et le thème : on a conjugué ἐγχειρέω, ἐπιχειρέω, ὑποπτεύω sur le modèle de ἐμβάλλω, ὑπόπτομαι, bien qu'il n'y eût pas de verbe *χειρέω, *ὀπτεύω. Le vocabulaire fournirait mille exemples de ce genre (2) : pour peu qu'on reconnût au commencement du verbe un préfixe ordinairement séparable, il n'en fallait pas davantage pour qu'on crût devoir le séparer, et sûrement les grammairiens de l'époque classique eussent noté comme un barbarisme la forme normale *ἠγχείρησε. Bien plus, l'apparence qui fit croire à la présence d'un pareil préfixe dans certains verbes, comme διαιτάω, rapproché sans doute de διαιτέω, et διακονέω, dont l'étymologie est obscure, mais auxquels la préposition διά est certainement

(1) Cf. *supra*, n° 213.

(2) Cf. Curtius, *Vb*², I, p. 141 ; G. Meyer, § 480 ; Kühner, I, § 204, anm. 1.

étrangère, donna naissance à l'augment intérieur de διῄτων (1) et διηκόνουν.

(319) 2. Inversement l'augment, dans les simples juxtapositions, affecte parfois le préfixe, surtout quand le verbe isolé est tombé en désuétude ou bien a perdu le sens que lui a conservé la composition : alors le préfixe et le verbe font corps et ne paraissent former qu'un seul mot, v. g. ἠπιστάμην, ἐκάθιζον. Si les prépositions ἀμφί, ἀντί paraissent traitées de la sorte, dans ἀμφισβητέω, ἀντιδικέω, c'est pure illusion, car ces verbes sont dérivés ; mais ils ont pu sembler composés et servir ainsi de modèle à d'autres verbes à préfixes normalement séparables.

(320) 3. Le cumul de l'un et l'autre augment est une corruption beaucoup plus rare, mais très ancienne aussi ; car on lit dans Démosthène ἠντεδίκει, dans Isocrate et même dans Platon ἠμφεσβήτουν, et les formes ἠντεδίκησα, κατεδιῄτα, ἠντεβόλησα, appartiennent également à l'âge classique (2). Elle s'est fort répandue parmi les Grecs du Bas-Empire, où elle est devenue en quelque sorte la règle générale. En effet, pour tirer ἠνειχόμην de ἀνειχόμην, il a suffi d'une opération fort simple, d'une comparaison entre ce dernier et un verbe quelconque commençant par un ἀ inséparable, par exemple ἀδικέω ἠδίκουν. Le rapport α : η s'imposait ainsi à l'esprit : il parut inadmissible qu'un verbe qui commençait par un ἀ au présent ne le changeât point en ἠ au passé, et le raisonnement grammatical, qui préservait de cette contamination la langue des lettrés, était impuissant à en entraver les progrès dans le langage populaire. De même la forme pléonastique ἐδιῄτων est une sorte d'hybride des deux formes ἐδιαίτων et διῄτων, et, pour qu'on la rencontre, ainsi que quelques similaires chez des écrivains d'un style aussi pur que Démosthène et Platon, il faut que le double augment ait été, dès l'époque classique, d'un emploi courant dans la langue parlée.

(1) Beaucoup plus commun que ἐδιαίτων. V. *Thesaur.*, II, p. 1164.

(2) Kühner, *Gr. Gram.*, I, p. 772, 774, 799.

Section II. — Redoublement.

§ 1er. — *Forme du redoublement.*

(321) Quand le thème commence par une consonne, la voyelle de réduplication est toujours un ε : il importe peu que telle ait été la nuance vocalique du redoublement proethnique, comme le veut M. J. Schmidt [1], ou qu'au contraire la réduplication ait consisté primitivement à répéter la racine [2]. Le grec, en effet, n'a pas gardé trace de cette dernière formation : tout s'y passe donc comme si le redoublement indo-européen s'était toujours fait en *e* dans les thèmes à consonne initiale.

(322) I. Cela posé, les altérations du redoublement consonnantique sont aisées à comprendre. — 1° Comme la consonne répétée est l'initiale du thème, sauf le cas où le thème commence par une aspirée, λέλυκα, πέφυκα, il en résulte que, quand cette consonne est une spirante sujette à tomber, v. g. *ϝεϝόρακα, elle disparaît, et le redoublement se confond avec l'augment : alors se produisent les phénomènes de cumul d'indices que nous avons signalés plus haut. — 2° Quand le thème commence par deux consonnes, la première seule est répétée, τέτροφα, πέπτωκα, et cette règle tout euphonique s'applique rigoureusement au cas où la première consonne est une spirante sujette à tomber, v. g. ἕστακα (= *σέ-στα-α), ἔῤῥωγα (= *ϝέ-ϝρωγα). Il en résulte que, dans le dernier type surtout, le redoublement tend également à se confondre avec l'augment. — 3° Exceptionnellement, c'est la seconde consonne qui paraît redoublée dans les types ῥεῤυπωμένα et ῥερῖφθαι [3] ; mais c'est que la notion de la spirante initiale s'est perdue et qu'on a redoublé le

(1) *K. Z.*, XXV, p. 32.

(2) Schleicher, *Cpd*.[4], p. 716 sq.

(3) Hom., *Od.*, Z, 59 ; Pind., frg. 314.

thème comme s'il commençait effectivement par un ρ [1].— 4° Le type ἔῤῥωγα et les similaires, rapprochés de ἐῤῥάγην, ont fait croire, après la chute du ϝ initial, à un redoublement consistant en un simple ε et pareil à l'augment. Par analogie on a redoublé de cette manière la plupart des thèmes qui commençaient par une double explosive, ἔψευσμαι, ἔκτημαι, parce que les accumulations de consonnes du genre de πέ-πσ..., κέ-κτ... offusquaient la délicatesse de l'oreille grecque. Sans les proscrire absolument, on les allégea dans nombre de cas, et cet allégement s'étendit même à des thèmes où la seconde consonne initiale n'était pas une explosive, comme ἔγνωκα visiblement redoublé à l'imitation de ἔγνων.

Le type le plus embarrassant est celui de la réduplication attique par la syllabe εἰ-, qui ne s'applique d'ailleurs qu'à trois thèmes, εἴληφα, εἴλοχα, εἴληχα. Le problème paraît jusqu'à présent tout à fait insoluble à M. Nauck [2], qui condamne en termes très durs l'explication proposée par M. Bailly et adoptée par M. Curtius [3]. Et de fait cette explication repose sur une série d'hypothèses d'une rare invraisemblance. Pour légitimer εἴληφα, il faut supposer : 1° qu'un parfait régulier *λέληφα s'est préfixé un ἐ prothétique, qui vient on ne sait d'où ; 2° que le second ε de *ἐλέληφα est tombé, contrairement à ce qui se passe dans tous les plus-que-parfaits analogues, où l'augment peut tomber, mais où le redoublement demeure toujours intact ; 3° que *ἔλληφα est ensuite devenu εἴληφα par un phénomène de permutation phonique contre lequel protestent à la fois et des formes antiques comme στέλλω et des créations hystérogènes comme ἔλλαβε ; 4° que cette préfixation enfin et ses conséquences ne se sont opérées que dans un ou deux parfaits pris au hasard. Et rien absolument ne justifie ces procédés

(1) Formule *ῥέριφα : ῥίπτω = βέβλαφα : βλάπτω.

(2) *Bull. Acad. St-Ptbg.*, XXIV, p, 377.

(3) *Mém. Soc. Ling.*, I, p. 345 sq ; *Vb²*, II, p. 150.

étranges ; car enfin, à moins de renoncer à expliquer l'esprit rude, il faut bien convenir que εἵμαρται est pour *σέ-σμαρται et n'a rien de commun avec εἴληφα ; et, si l'on objecte l'absence de l'esprit rude dans ἔμμορε, il est facile de répondre que cette forme vaut *ἔ-σμορε avec un augment en guise de redoublement comme dans ἔκτημαι. L'ingénieuse explication de Kühner (p. 509, anm. 5), qui part de la racine *grabh* et restitue εἴληφα = *ἔ-γλαφ-α, suppose un augment employé en guise de redoublement, et en outre un procès phonique dont l'auteur a mis lui-même en relief le caractère arbitraire en restituant immédiatement après ἔλλαβε = *ἔ-γλαβ-ε. Maintenant, ces deux explications écartées, on n'en trouve aucune qui soit satisfaisante : car le rapport εἴρω : εἴρηκα, indiqué par M. G. Meyer (1), ne se se reproduit dans λαμβάνω : εἴληφα qu'avec une approximation très grossière, et l'analogie de εἵμαρται eût exigé un esprit rude initial, soit *εἵληφα, dont il n'y a aucune trace. Peut-être les deux analogies ont-elles agi à la fois en se modifiant l'une l'autre. En tout cas on ne saurait méconnaître le caractère purement analogique du parfait εἴληχα, qui a pris à εἴληφα, non-seulement sa voyelle de réduplication, mais encore sa voyelle radicale (2) ; on sait en effet que la racine est λεγχ et que λαγχάνω est refait sur λαμβάνω.

(323) II. Dans les thèmes à voyelle initiale l'indo-européen admettait sans doute deux types de réduplication : la répétition de la racine même, rac. *ar*, parf. *ar-ār-m*, gr. ἄρ-ηρ-α, et la préfixation d'un simple *e* pareil à celui du redoublement consonnantique. Ce dernier type, qui se confondait extérieurement avec l'augment, est le seul que le sanskrit ait conservé ; néanmoins le premier, qui n'apparait en grec que dans le redoublement dit attique, nous semble le plus ancien ; car, si l'on peut concevoir à la rigueur une réduplication composée de la consonne initiale et d'un pho-

(1) *Gr. Gramm.*, § 544.

(2) Cpr. le parfait régulier λέλογχα, qui indique un présent *λέγχω

nème sourd comme l'*e*, ce serait oublier complètement la valeur fonctionnelle de ce procédé morphologique que d'imaginer un redoublement primitif consistant en un simple *e*, au risque de se confondre avec l'augment.

1. C'est donc un bien précieux reste de la flexion verbale proethnique que nous devons reconnaître dans les parfaits à thèmes-racines redoublés du type ἔδ-ηδ-α (= *ed-eed-m*), ἐλ-ωλ-α, ὄπ-ωπ-α, ὄδ-ωδ-α, ἄρ-ηρ-α, et quelques autres. La longueur de la syllabe radicale y est régulière, du moins au singulier du parfait indicatif; mais on sait déjà et l'on verra plus loin que le parfait grec a gardé partout le vocalisme du singulier : la longueur de la deuxième syllabe a donc paru inséparable du redoublement attique, et, quand plus tard la langue s'est plu à multiplier ces formes élégantes, elle a appliqué à ses créations nouvelles cette loi illusoire. Ainsi se sont formés ἐλήλουθα [1], ἐγρήγορα, ἐνήνοχα, ὀρώρυχα, et tant d'autres parfaits, parmi lesquels il ne serait point permis d'omettre l'incompréhensible ἀγήοχα fabriqué de toutes pièces sur le modèle des précédents sans aucun égard à la forme radicale de ἄγω. Plus tard encore apparaissent des barbarismes comme ἐρηρώτηκα, et, si l'ἀνοίωκται du Papyrus du Louvre se rapporte à ce type [2], on y voit l'application du redoublement attique à un thème à consonne initiale (*ϝοίγνυμι).

2. Le redoublement en *e* contracté proethniquement avec la voyelle initiale a la même forme que l'augment temporel, et donne lieu aux mêmes phénomènes d'analogie [3].

§ 2. — *Emploi du redoublement.*

(324) Le grec emploie le redoublement à tous les modes et à toutes les personnes du parfait. Cette extension est abusive

(1) Et même εἰλήλουθα, par analogie du redoublement en εἰ-. V. Kühner, *Gr. Gram.*, I, p. 823.

(2) G. Meyer, *Gr. Gr.*, § 546 — Dans ce cas il faudrait orthographier ἀνοίωκται.

(3) V. *supra*, n° 318

selon M. J. Schmidt, dont les beaux travaux ont grandement contribué à éclaircir cette difficile matière (1) : il enseigne que le redoublement n'affectait que les formes fortes du parfait et qu'il disparaissait aux formes faibles où l'accent passait sur la désinence. Sans vouloir nous prononcer sur le mérite de cette hypothèse, qui est en contradiction avec celle que nous avons admise à propos de la flexion des paroxytons (2), nous dirons simplement que la généralisation du redoublement, étant commune au grec, au sanskrit et au latin, a dû se produire dès la période proethnique. Elle ne rentre donc pas dans notre sujet.

Il y a également dans cette période des cas sporadiques de chute du redoublement; car, en supposant, avec M. J. Schmidt, que le type *wid-mé*, gr. ἴδ-μεν, soit régulier, on est bien obligé de convenir que le type *wóid-m* (pour *we-wóid-m*), sk. *vēd-a*, gr. οἶδ-α, a perdu son redoublement par analogie de *wid-mé*. Néanmoins, jusqu'à l'époque classique, le grec conserve le redoublement à toutes les formes du parfait, et ne montre aucune tendance à le perdre, excepté dans les verbes à voyelle et surtout à diphthongue initiale, où il disparaît assez souvent, par analogie de la chute de l'augment, dont rien ne le distingue extérieurement, v. g. οἰκέαται, οἰχημένος, ἀπαλλαγμένος, etc. (3) La réduplication consonnantique est beaucoup plus tenace; mais elle disparaît à son tour dans le byzantin et le grec moderne, ce qui montre bien que le parler populaire avait déjà une tendance à l'éliminer comme la réduplication vocalique (4).

§ 3. — *Place du redoublement.*

(325) Le redoublement affecte la première syllabe du verbe proprement dit. Il est évident que sous cette forme déjà il

(1) *K. Z., loc. cit.*

(2) V. *supra*, nos 264 sq.

(3) Kühner, I, p. 876, 877 et 769.

(4) Formule γραμμένος : γράφω = ἀλλαγμένος : ἀλλάσσω. Cf. Rangabé, *Gramm du Gr. act.*, p. 77 *in fine*.

est analogique partout ailleurs que devant les thèmes-racines; car, s'il a pris naissance par suite de la répétition abrégée de la racine, il devient un procédé tout factice et conventionnel quand il ne consiste plus qu'à répéter par une imitation machinale la première syllabe d'un thème polysyllabique. On pourrait donc rigoureusement attribuer à l'analogie le redoublement de πεφίληκα, πεπαίδευκα, et à plus forte raison celui de δεδυστύχηκα, ᾠκοδόμηκα. Mais, tel qu'il est, le grec l'a reçu de l'indo-européen et n'a fait que l'étendre.

Cela posé, nous retrouvons dans le redoublement les irrégularités signalées à propos de la place de l'augment, quoique beaucoup plus rares : 1° le redoublement dans le corps du verbe, ὁδοιπεπόρηκα (1) ; 2° le redoublement affectant le préfixe séparable, κεκαθίσθαι (Suid.) ; 3° le cumul des deux redoublements, ἐπηνώρθωμαι (essentiellement classique), δεδιῴκηται (2).

(1) Mais non ἀντ' τοῦ πεποίηκεν, qui n'est pas composé. Nauck., *l. c.*, p. 380.

(2) Visiblement dû à l'analogie de διώκω δεδίωχα. Cf. Kühner. *Gr. Gram.*, I, p. 778, 800, 838 et 875.

CHAPITRE II.

FLEXIONS PERSONNELLES.

(326) Les lois de la variation vocalique du thème sont beaucoup plus simples dans la conjugaison que dans la déclinaison ; car, d'une part, toute désinence secondaire qui forme syllabe prend nécessairement l'accent, et, de l'autre, il n'y a point ici de flexion faible, parce que toutes les désinences commencent par une consonne ; enfin la question des paroxytons est tout naturellement écartée par ce fait que tous les thèmes paroxytons verbaux ont un *e* (*o*) final et qu'en aucun cas, on le sait, l'*e* (*o*) qui précède immédiatement la désinence ne peut disparaître. Au reste, la loi fondamentale demeure, ici comme dans la déclinaison, la chute de l'*e* (*o*) radical ou suffixal dès que le ton fort passe sur la désinence, v. g. *wóid-m*, *wid-mé* (1).

On sait que les désinences personnelles se répartissent en quatre séries : secondaires, primaires, du parfait, de l'impératif. Nous les étudierons successivement. Nous ne prétendons pas, en commençant par les secondaires, trancher la difficile question de savoir si elles ne sont qu'un allégement des primaires ou si au contraire celles-ci sont dérivées de celles-là, suivant l'opinion qui commence à prévaloir. Sans dissimuler nos préférences pour la seconde hypothèse, nous envisageons d'abord les désinences secondaires par la seule raison qu'elles sont plus simples et que

(1) Cf. Saussure, *Mém.*, p. 186 sq.

la connaissance approfondie de la flexion qui les accompa gne facilitera beaucoup l'étude des autres. En outre, chaque groupe de désinences, sauf la série du parfait, qui n'appartient qu'à l'actif, devra être examinée à la fois dans les deux voix.

SECTION 1re. — DÉSINENCES SECONDAIRES.

(327) Act.: Sg. *-m*, *-s*, *-t*; Pl. *-mé*, *-té*, *-ńt*; D. *-wé*, *-tóm*, *-téem*
Moy.: » *-má*, *-sá*, *-tá*; » *-medhá*, *-dhwé*, *-ntá*; » *-wedhá*, ? ?

Telles sont les formes, en partie certaines, en partie conjecturales, qu'on restitue généralement pour les désinences personnelles des temps secondaires. Que d'ailleurs cette restitution soit plus ou moins exacte, c'est ce qui importe peu pour notre étude, car les altérations analogiques portent beaucoup plus sur la forme du thème que sur celle de la désinence. Ce qui est hors de doute et ce qui nous intéresse avant tout, c'est que toutes les désinences forment syllabe, à la seule exception de celles du singulier de l'actif; car celle de la 3e pers. du pluriel de l'actif a un *n*-voyelle accentué : dès lors, le thème fort ne peut et ne doit apparaître qu'au singulier de l'actif.

Les désinences secondaires affectent normalement l'aoriste athématique, l'aoriste thématique, l'imparfait, l'aoriste sigmatique et le plus-que-parfait, au mode indicatif, et l'optatif de tous les temps, dont nous allons tracer le schème.

§ 1er. — *Aoriste athématique.*

(328) La flexion, au fond très régulière, de ce temps revêt deux formes différentes, suivant que la racine se termine par une consonne ou par une voyelle. Ce dernier cas est le plus simple. Soit donc d'abord l'aoriste de la racine *deo* (donner), conjugué à l'actif et au moyen.

(329) I. Le schème de l'actif est d'une grande simplicité.

Sg.	1.	*e-déo-m.*	ἐ-δώ-ν.	ἔ-δω-ν.
	2.	*e-déo-s.*	ἐ-δώ-ς.	ἔ-δω-ς.
	3.	*e-déo-t.*	ἐ-δώ-(τ).	ἔ-δω.
Pl.	1.	*e-do-mé.*	ἐ-δο-μέ(ν).	ἔ-δο-μεν (ἔδομες).
	2.	*e-do-té.*	ἐ-δο-τέ.	ἔ-δο-τε.
	3.	*e-do-ńt.*	ἐ-δο-ν(τ).	ἔ-δο-ν (ἔδοσαν).
D.	1.	*e-do-wé.*	ἐ-δο-ϝέ.	»
	2.	*e-do-tóm.*	ἐ-δο-τόν.	ἔ-δο-τον (*ἐδότην).
	3.	*e-do-téem.*	ἐ-δο-τήν.	ἐ-δό-την (*ἔδοτον).

Certaines altérations sont communes à tous les temps secondaires, ou même à toute la conjugaison. Mentionnons-les une fois pour toutes. L'accent a reculé aussi loin que possible, simple phénomène d'enclise. La désinence de 1re personne du pluriel a pris un ς suggéré par l'analogie des désinences primaires (dorien), ou un ν paragogique qui ne semble appelé que par l'euphonie. La 1re personne du duel a disparu dans tout l'actif. Enfin l'identité des désinences primaires de 2e et 3e pers. du duel les a fait confondre parfois aux temps secondaires, de telle sorte qu'on rencontre çà et là -τον à la troisième personne (1), et, beaucoup plus rarement, -την à la 2e (2) : analogie d'autant plus concevable que le duel, rarement employé et sans doute altéré de bonne heure, même en indo-européen, n'avait que des traits fort indécis.

Il ne reste dès lors qu'à rendre compte de la 3e pers. du pluriel ; en effet, le type ἔδαν, ἔσταν, etc., est d'une extrême rareté, et ἔδον (3), cité au paradigme, est presque idéal, car on ne le rencontre point dans les auteurs. La forme ordinaire de cette personne montre une désinence -σαν, visiblement empruntée à l'aoriste sigmatique. Le motif de cette

(1) G. Meyer, *Gr. Gr.*, § 462. Formule ἐδότον (3e) : ἔδοτον (2e) = διδότων (3e) : δίδοτον (2e). V. g. *Il.*, K, 364, N, 346.

(2) Formule ἐδότην (2e) : ἐδότην (3e) = διδότον (2e) : δίδοτον (3e). V. g. *Il.*, K, 545, d'après Zénodote.

(3) *Corp. Inscr, Attic.*, 1511.

corruption se laisse aisément deviner : les Grecs étaient habitués à voir, aux temps secondaires, la forme de la 3e personne du pluriel au moins aussi longue que celle de la 1re du singulier, et naturellement, après la chute du τ, ils étaient choqués du rapport ἔδον ἔδων, ἔσταν ἔστην, quand ils le comparaient au rapport ἔφυγον ἔφυγον ou ἔστησαν ἔστησα. Ils eurent dès lors une tendance à remplacer par la 3e personne du pluriel de l'aoriste sigmatique cette 3e personne écourtée de l'aoriste athématique, dont la morphologie leur échappait ; et cela surtout dans les aoristes qui avaient généralisé au pluriel la longue du singulier, car une flexion ἔστημεν ἔσταν eût paru trop bizarre. De là, la flexion ἔστημεν ἔστησαν, étendue aux aoristes à thème faible, ἔθεσαν, ἔδοσαν, etc. (1)

La plupart des aoristes athématiques à voyelle prédésinentielle suivent ce paradigme. Les exceptions, fort rares, sont de deux sortes :

1° Quand la racine a subi une métathèse, la longue persiste normalement au pluriel et au duel ; car l'*e* du singulier a beau tomber, la longue due à la métathèse n'en doit pas moins subsister : ainsi ἔγνωμεν n'est pas moins légitime que ἔγνων, l'un valant *ἐ-γνέω-ν, et l'autre *ἐ-γνω-μέ. Mais parfois, par analogie du type sans métathèse, on voit apparaître la brève au pluriel, v. g. ἔ-τλα-μεν, comme ἔ-βα-μεν, et ἔ-γνον (pl. 3), comme ἔ-δο-ν (2).

2° Sur le modèle des thèmes à métathèse, qui paraissent garder partout la longue du singulier, se conjuguent quelques aoristes, dont le plus connu est ἔστην ἔστημεν (3). On peut citer encore *ἔπων (éol. πῶθι) (4), ἑάλων, ἔφθην et ἔπτην. Toutefois ce dernier a peut-être la longue de métathèse.

(330) II. L'aoriste moyen a nécessairement le thème faible à toutes les personnes, puisque toutes les désinences forment syllabe et attirent l'accent. Cette loi se vérifie avec tant de

(1) Formule ἔδοσαν : ἔδομεν = ἔστησαν : ἔστημεν.

(2) Kühner, I, § 210, 6.

(3) Formule ἔστημεν : ἔστην = ἔτλημεν : ἔτλην.

(4) Kühner, I, p. 894.

précision qu'à peine pourrait-on citer quelques exemples du genre de ἄμπνῡτο (1), qui n'a même point le thème fort (avec le thème fort on aurait *ἄμπνευτο), mais un simple allongement hystérogène, dû sans doute au vague souvenir du contraste que présentent, à l'actif, la longue du singulier et la brève du pluriel. Le vocalisme de ce temps étant donc intact, on ne saurait se placer sur un meilleur terrain pour examiner les altérations que le grec a fait subir à la forme et au vocalisme des désinences de voix moyenne.

Sg.	1.	*e-do-má.*	ἐ-δο-μά.	ἐ-δό-μᾱν (-μην).
	2.	*e-do-sá.*	ἐ-δο-σά.	ἔ-δο-σο, ἔδου.
	3.	*e-do-tá.*	ἐ-δο-τά.	ἔ-δο-το.
Pl.	1.	*e-do-medhá*	ἐ-δο-μεθά.	ἐ-δό-μεθα (-μεσθα).
	2.	*e-do-dhwé.*	ἐ-δο-θϝέ.	ἔ-δο-σθε.
	3.	*e-do-ntá.*	ἐ-δο-ντά.	ἔ-δο-ντο.
D.	1.	*e-do-wedhá.*	ἐ-δο-ϝεθά.	ἐ-δό-μεθον (?).
	2.	*e-do-* ?	ἐ-δο- (?)	ἔ-δο-σθον (-σθην).
	3.	*e-do-* ?	ἐ-δο- (?)	ἐ-δό-σθην (-σθον).

(331) Sg. 1. — Il n'y a aucune concordance entre le grec et l'indo-éranien. Le proethnique *-má* paraît résulter de la comparaison des deux désinences suivantes et de celle de la désinence primaire, qui est certainement *-mái*. Le ν final de -μην peut être paragogique, mais on ne voit pas d'où provient l'allongement de la voyelle. Au reste l'ancienne explication par *-má-m* se heurte à la même difficulté (2), et, malgré le vif regret qu'on éprouve à abandonner les vues si simples et si séduisantes que Bopp et Schleicher avaient popularisées parmi les linguistes, il faut décidément renoncer à rendre compte des désinences du moyen par une réduplication de celles de l'actif.

Sg. 2, 3. — La nuance vocalique ο du grec est formellement contredite par l'indo-éranien, dont les désinences sont en *a* et non en *ā*; d'ailleurs le grec lui-même montre l'*a* dans les désinences primaires. Dès lors l'ο doit être ici un

(1) Kühner, I, § 315.
(2) Curtius, *Vb²*, I, p. 87.

simple accident phonique. Les formes γένηστοι, γέγραπτοι, (arcad.) de l'inscription de Tégée le montrent s'introduisant jusque dans les désinences primaires. Il n'est pas nécessaire de supposer que l'ο y est dû à l'analogie des désinences secondaires (1) ; on ne voit même pas comment cette analogie aurait pu agir d'une série de désinences à une autre toute différente de forme et de fonction. Il est bien plus probable que le même métaplasme mécanique qui a substitué les panhellènes -σο, -το aux primitifs *-σα, *-τα, a substitué en arcadien -σοι, -τοι aux panhellènes -σαι, -ται.

(332) Pl. 1. — L'indo-éranien indiquerait un proethnique *-medhe* (2), et en désinence primaire *-medhei*. M. L. Meyer, en combinant cette donnée avec celle que fournit le grec -μεσθα a même reconstruit une désinence primaire *-masdhai* (3), qui reviendrait dans notre transcription à *-mesdhei*. Mais le second *e* de cette finale restituée est incompatible avec le vocalisme hellénique, tel que nous le connaissons par les textes, la désinence éolienne -μεθεν n'étant attestée que par les grammairiens ; et d'ailleurs les désinences du moyen paraissent en général dérivées de celles de l'actif par l'addition d'un *á* : on se trouve donc ramené à *-medhá* ou à *-mesdhá*, entre lesquels il faut choisir. Le grec justifie l'une et l'autre forme, et M. Curtius fait valoir avec beaucoup d'énergie les raisons qui tendraient à faire préférer -μεσθα, dont -μεθα ne serait qu'un allégement : les formes en -μεσθα sont de beaucoup les plus anciennes, et celles en -μεθα n'apparaissent fréquemment qu'après Homère, pour prévaloir enfin dans la prose classique (4) ; d'ailleurs, si -μεσθα n'était point primitif, comment serait-il sorti de -μεθα ? Cette dernière considération pouvait être décisive contre Schleicher,

(1) G. Meyer, *Gr. Gr.*, § 112 et 465 ; cf. Gelbke, *Stud.*, II, p. 1 sq.

(2) Schleicher, *Cpd*4, p. 678 sq.

(3) La manie d'accumuler dans la forme proethnique tous les éléments que présente isolément chacune des langues congénères, ne ressemble-t-elle pas aux procédés de l'ancienne pharmacopée, qui réunissait cinquante substances dans un seul médicament pour en faire une panacée ?

(4) Curtius, *Vb*2, I, p. 92 ; Kühner, I, p. 586, anm.

qui, tout en rejetant le σ de -μεσθα comme anaptyctique, admettait la légitimité du σ dans -σθε et -σθον; mais, pour la nouvelle école, qui l'explique par une épenthèse, pareille irrégularité n'a rien de plus surprenant à la 1ère personne qu'à la 2e (1). D'ailleurs, partir de la désinence à σ, n'est-ce pas se créer une difficulté insoluble dans l'explication de la désinence indo-éranienne? Quant à la prédominance de la forme -μεσθα dans Homère, on en trouvera la raison, soit dans les nécessités de la métrique dactylique, à laquelle le type ἑδόμεθα ne saurait se prêter, soit dans l'allure plus pleine, plus majestueuse de cette finale, qui convenait mieux à la déclamation épique.

Pl. 2. — Malgré les plus louables efforts, on n'a rien trouvé, dans toute la conjugaison indo-européenne, qui justifiât le σ de la désinence -σθε. On a dit qne -σθε se ramenait, non point à *-θϝε, mais à *-τ-τε, ce double τ représentant la réduplication de l'indice de 2e pers., supposée nécessaire au pluriel et, à plus forte raison, au moyen (2). Mais d'abord l'équivalence phonique σθ = ττ est des plus douteuses; puis le redoublement de l'indice personnel au moyen, au moins dans la forme que Bopp et Schleicher lui assignaient, ne peut plus se soutenir. Enfin, comment omettre les cas où le σ appartient incontestablement au thème, parmi lesquels vient en première ligne la très ancienne forme οἶσθα = *ϝόιδ-θα? M. Curtius irait-il jusqu'à prétendre que πέπυσθε, πέπεισθε et autres types de 2e pers. du pl. du parfait moyen équivalent à *πέ-πυθ-τ-τε, *πέ-πειθ-τ-τε, etc.? C'est là pourtant que le conduirait une rigoureuse logique. Combien l'explication par l'analogie ne se présente-t-elle pas d'une façon plus naturelle! Elle satisfait à tout : elle rend compte du σ sans séparer le -σθε grec du *-dhvam* indo-éranien, qui en est vraiment inséparable, et elle le rattache d'ailleurs à une corruption plus générale, que nous avons déjà signalée et que personne ne conteste. On a vu

(1) Formule ἰδόμεσθα : ἰδόμεθα = ἴδεσθε : *ἴδεθε.

(2) Curtius, *Vb²*, I, p. 102 sq.

que le σ thématique des verbes en -ζω et -σσω affecte, sous forme de consonne euphonique, le parfait moyen, l'aoriste et le futur passifs et nombre de dérivés d'autres thèmes verbaux [1], et l'on sait que cette épenthèse se produit de préférence devant les affixes qui commencent par une dentale, mieux encore, par un θ. Il faut croire que cette explosive aspirée avait tout particulièrement besoin d'être reliée au thème par une sibilante de même ordre, qui en facilitait l'articulation. Or, c'est précisément par un θ que commençait l'indice de 2ᵉ pers. du pluriel, d'où le ϝ était nécessairement éliminé, et il ne manquait pas de formes à σ radical pour servir de modèles et provoquer dans les autres l'épenthèse euphonique : par exemple, sur πέ-πυσ-θε a été calqué λέ-λυ-σ-θε [2], puis le σ, une fois introduit, s'est d'autant mieux répandu que partout l'euphonie l'appelait [3]. Le malheur est qu'on n'a aucune preuve de ce processus ; car l'analogie n'a rien respecté des anciennes formes sans σ. Il semblerait que, de loin en loin au moins, on en dût rencontrer quelques vestiges ; mais il n'est pas surprenant, somme toute, qu'une épenthèse si impérieusement réclamée par l'euphonie se soit généralisée dans une forme d'un emploi aussi usuel qu'une 2ᵉ pers. du pluriel. D'ailleurs, si le grec a partout le σ, l'indo-éranien n'en offre nulle part aucune trace [4], et les deux témoignages se valent. Enfin, comment ne pas tenir un compte sérieux des types λέλειφθε, λελεῖφθαι, qui ne sont certainement pas des substituts phoniques de *λέλειπ-σθε *λελεῖπ-σθαι, et qui reproduisent dans toute sa pureté l'antique désinence -θε, sans l'épenthèse sigmatique, qui n'a pu s'introduire ici parce que l'euphonie s'y opposait ?

Pl. 3. — Le métaplasme vocalique est le même que pour la 2ᵉ et la 3ᵉ personne du singulier.

(1) V. *supra*, nº 184.

(2) Formule λέλυσθε : λέλυσαι = πέπυσθε : πέπυσαι (pour *πέπυσσαι).

(3) Formule ἴδεσθε : ἴδεσθε = ἐπέπυσθε : ἐπέπυσο, etc.

(4) Sauf le zd *-zdūm*, très exceptionnel, spécial à l'impératif, et où le z semble également euphonique.

D. 1. — La désinence -μεθον est toute théorique, et M. Nauck, après une discussion approfondie (1), la bannit de la langue, comme une pure invention des grammairiens alexandrins, plus analogistes que l'analogie elle-même. Qu'elle ait existé ou non, il est facile de voir, par la comparaison avec le proethnique probable *-wedhá*, avec lequel elle n'a aucun rapport, que le grec l'a tirée de son propre fonds par une imitation maladroite de -μεθα (2). La forme -μεθεν, donnée par les grammairiens comme éolienne, serait plus embarrassante ; mais, comme il n'en existe point d'exemple, elle est encore plus douteuse que -μεθον.

D. 2, 3. — Les désinences proethniques ne sont pas connues et ne pourront jamais l'être, faute d'éléments de comparaison. Le grec a visiblement refait les siennes sur l'analogie de celles de l'actif (3). La confusion entre les deux désinences se produit sporadiquement comme à la voix active. Les formes du duel étant toutes hystérogènes, nous pourrons désormais les négliger.

(334) III. Quand la racine aoristique se termine, soit par une consonne, soit par une voyelle susceptible de permuter en consonne, ι (4), υ, la conjugaison n'est pas à beaucoup près aussi régulière que dans le cas précédent. Soit la flexion de la racine *gheu* :

Sg.	1. *e-ghéu-m, e-ghew-m.*	ἐ-χέυ-ν, ἐ-χέϝ-α.	ἔ-χευ-α, ἔ-χε-α.
	2. *e-ghéu-s.*	ἐ-χέυ-ς.	» -ας, » -ας.
	3. *e-ghéu-t.*	ἐ-χέυ(-τ).	» -ε, » -ε.
Pl.	1. *e-ghu-mé.*	ἐ-χυ-μέ.	» -αμεν, » -αμεν.
	2. *e-ghu-té.*	ἐ-χυ-τέ.	» -ατε, » -ατε.
	3. *e-ghu-ṇt.*	ἐ-χυ-ν(τ).	» -αν, » -αν.

La nasale finale de 1re personne pouvant être consonne ou

(1) *Bull. Acad. S.-Ptbg.*, XXIV, p. 361 sq.

(2) Formule ἐδόμεθον : ἐδόμεθα = ἔδοσθον : ἔδοσθε.

(3) Formule ἔδοσθον : ἔδοσθε = ἔδοτον : ἔδοτε.

(4) Toutefois en pratique il n'y a pas d'exemple de ce traitement pour l'ι aoristique.

sonante, l'*u* précédent pouvait être voyelle ou consonne. Ce dernier type est rendu régulièrement par le grec ἔχεα = *ἐ-χεϝ-α ; l'autre est encore reconnaissable dans ἔχευα (pour *ἔχευν), corrompu toutefois par l'intrusion de l'α final de ἔχεα. Plus simplement on serait tenté de considérer ἔχευα comme un substitut de *ἔχεϝα ; mais l'équivalence υ = ϝ intervocalique est fort rare et exclusivement dialectale [1], tandis que la forme ἔχευα est fort répandue dès l'époque homérique ; et d'ailleurs, les deux types *e-ghéu-m* et *e-ghéṷ-m* étant également légitimes, il n'est pas surprenant que le grec possède des représentants de l'un et de l'autre.

L'α de 1re personne, pris pour une partie intégrante du thème, a contaminé toute la flexion d'ἔχεα et d'ἔχευα, comme celle de l'aoriste sigmatique et celle du parfait actif [2], à laquelle l'ε de 3e personne est entièrement emprunté. Par suite, l'apophonie *ἔχεϝα *ἔχυμεν a complètement disparu ; mais elle est bien prouvée par le moyen χύτο et par quelques aoristes actifs moins maltraités. Car, si la grande majorité des aoristes à racine consonnantique suit le paradigme ἔχεα, il en est qui, à raison même de l'étrangeté de leurs flexions, les ont gardées à peu près intactes, parce qu'elles n'offraient aucune prise à l'analogie. Ainsi la racine κτεν se conjugue régulièrement : sg. 1. ἔ-κτεν-α = *e-ktén-m* ; pl. 1. ἔ-κτα-μεν = *e-ktn-mé*. Bien plus, la réduction de la racine s'est propagée au singulier, et l'on trouve dans Homère ἔκτα, au lieu de *ἔ-κτεν(-τ) à la troisième personne. Au même type se rattache ἔγαν· ἐγένετο (Hesych.), hybride où se montrent tout ensemble l'α de la forme réduite et le ν de *ἔγεν(-τ), à moins que ἔγαν ne soit un pluriel pour *ἔ-γα-ντ = *egn-ńt*, et ne signifie plutôt ἐγένοντο.

(335) IV. Les formes de voix moyenne sont naturellement mieux conservées, parce que le thème fort, n'apparaissant

(1) Cf. G. Meyer, §§ 108 et 240.

(2) V. *infra*, nos 338 sq., 356 sq.

nulle part au moyen, ne pouvait s'y introduire qu'en vertu de l'analogie, déjà plus lointaine, de l'actif. Ainsi, tandis que l'actif se fléchit sur un thème factice ἐχεα-, le moyen a gardé le thème ἐχυ-, qui règne dans toute la flexion ; mais, avec le temps, on voit s'y propager le thème de l'actif, altération qui deviendra la règle pour l'aoriste sigmatique (1), et la moyenne grécité offre beaucoup d'exemples du genre de πλοκάμους χευαμένη (Anthol.). On peut citer ἐδωκάμην, directement tiré de ἔδωκα (= *e-déok-m*), qui devrait faire *ἐδόκμην (= *e-dok-má)*, ἐθηκάμην, ἐνεγκάμενος, et enfin γέντο (pour *γατό), qu'on trouve déjà dans Hésiode, mais qui pourrait bien n'être qu'une simple abréviation analogique de ἐγένετο (2).

§ 2. — *Aoriste thématique.*

(336) L'*e* (*o*) prédésinentiel, même atone, ne pouvant tomber, il n'y a, dans la flexion de ce temps, d'autre apophonie à signaler que l'alternance de l'*o* et de l'*e*. La loi de cette alternance se dégage avec une netteté parfaite de la comparaison de tous les idiomes indo-européens : soit à l'actif, soit au moyen, dans tous les temps qui ont un *e* précédant immédiatement la désinence, l'*o* apparaît à la 1re personne de tous les nombres et à la 3e du pluriel, l'*e* partout ailleurs (3). Le grec obéit scrupuleusement à cette loi, c'est-à-dire que sa conjugaison reflète avec une pureté parfaite les flexions proethniques, à l'immobilisation près de l'accent, qui a reculé aussi loin que possible, tandis que la double forme sanskrite *álipam lipám* montre le déplacement primitif de l'accent correspondant à la chute de l'augment.

La 3e personne du pluriel est la seule qui se soit altérée :

(1) V. *infra*, nos 338 sq.

(2) V. *supra*, n° 87. Cf. Kühner, I, § 233, 2, et p. 933 ; γέντο, *Theog.*, 199.

(3) Cf. Saussure, *Mém.*, p. 87.

restée pure dans la κοινή, ἔλαβον (= *e-răbh-o-ńt*), elle a pris, dans certains dialectes (béotien), peut-être dans le langage populaire, et certainement dans le grec d'Alexandrie, la finale -σαν, que nous avons déjà rencontrée dans l'aoriste athématique (1), v. g. ἐλάβοσαν, ἀπήλθοσαν, formes épigraphiques (2).

§ 3. — *Imparfait.*

(337) L'imparfait peut être athématique, ἐδίδων (3), ἐδιδόμην, ou thématique, ἔφερον, ἐφερόμην. Dans le premier cas il reproduit exactement les flexions et les anomalies du type ἔδων ; dans le second, bien que paroxyton, il ne diffère pas non plus du type ἔφυγον, primitivement oxyton, puisque le déplacement de l'accent ne produit même dans ce dernier aucune apophonie. Le schème de l'imparfait est donc le même que les précédents.

§ 4. — *Aoriste sigmatique.*

(338) D'après les principes posés, l'apophonie normale serait évidemment *ἔδειξα *ἔδιξμέν. Mais ici nous marchons en pleine théorie, pour ne pas dire en pleines ténèbres. Jusqu'à présent, dans la détermination du vocalisme proethnique, quand le grec nous égarait, l'âryen nous remettait dans le droit chemin. Ici il concorde presque avec le grec : le sanskrit a le même vocalisme aux trois nombres, *átāutsam*, *átāutsma*, *átāutsva*, *ásāvišam ásāvišma*, etc., et parfois, sauf la vrddhi hystérogène, le même au moyen qu'à l'actif, *ásavišì*, *ásavišmahi*, etc. Faut-il renoncer aux lois que nous avons prises pour bases de notre étude ? ou renoncer du moins

(1) Formule ἐλάβοσαν : ἐλάβομεν = ἔδοσαν : ἔδομεν.

(2) G. Meyer, *Gr. Gr.*, § 460 ; Kühner, I, p. 23.

(3) La forme attique ἐδίδουν est refaite sur l'analogie des formes thématiques contractées *Infra*, n° 355.

à les appliquer à l'aoriste sigmatique, ce qui impliquerait contradiction ? ou enfin admettre que le sanskrit a subi une perturbation analogique pareille à celle du grec et, comme lui, généralisé à tort la forme forte (1) ?

C'est cette dernière solution que nous adopterons ; car, à le bien examiner, le sanskrit lui-même témoigne en faveur de l'apophonie originaire qu'il a perdue ; non que l'accent repose jamais sur la désinence même dans la forme sans augment ; mais il est probable, étant donnée la théorie générale de la chute de l'augment, que l'augment en disparaissant devait céder son accent à la désinence, et que l'on conjuguait jadis, en dépit des apparences, **átautsva*, mais **tautsvá* ; or ceux mêmes qui ne font pas dépendre absolument la réduction de la syllabe du déplacement de l'accent, ne peuvent du moins nier une certaine coïncidence entre les deux phénomènes : toutes les présomptions sont donc pour un primitif **téud-s-m* **tud-s-wé*. D'autre part, les aoristes des racines à voyelle médiale réduisent la syllabe radicale au moyen, *átāutsam átutsi* (2). Dira-t-on que c'est par analogie des aoristes athématiques ? Ce serait chercher bien loin une explication superflue : pourquoi *átutsi*, qui obéit aux lois ordinaires de la flexion, serait-il analogique, tandis que *átāutsva*, qui y contrevient, et que la vrddhi dénonce au premier coup d'œil comme hystérogène, serait légitime ? Enfin, quand on voit le grec propager dans toute la flexion l'α de 1re personne, comme à l'aoriste athématique, où l'apophonie primitive ne fait aucun doute, comment ne pas admettre que la même apophonie a disparu à l'aoriste sigmatique ? Qui ne voit que des trois termes proportionnels ἐχέαμεν : *ἔχυμεν = ἐδείξαμεν : x se déduit presque nécessairement le quatrième *ἔδιξμεν, et que cette preuve, s'ajoutant aux arguments qui précèdent, établit en faveur de l'affaiblissement du thème au pluriel une probabilité qui équivaut presque à une certitude ?

(1) Cf. Saussure, *Mém.* p. 191.

(2) Whitney, *Sk. Gr.*, § 879 b.

(339) Restituons donc le schème de l'aoriste sigmatique, en supposant, pour plus de simplicité, l'augment atone[1].

Sg.	1.	*e-dèik-s-m.*	ἐ-δέικ-σ-α.	ἔδειξα.
	2.	*e-dèik-s-s.*	ἐ-δέικ-σ-ς.	ἔδειξας.
	3.	*e-dèik-s-t.*	ἐ-δέικ-σ(-τ).	ἔδειξε.
Pl.	1.	*e-dik-s-mé.*	ἐ-δικ-σ-μέ.	ἐδείξαμεν.
	2.	*e-dik-s-té.*	ἐ-δικ-σ-τέ.	ἐδείξατε.
	3.	*e-dik-s-n̥t.*	ἐ-δικ-σ-άν(τ).	ἔδειξαν.

La 2ᵉ pers. du sg. étant imprononçable, le sanskrit a tourné la difficulté en insérant un ī de liaison, *átauts̄s*, et le grec, en généralisant l'α de 1ʳᵉ personne : c'est donc probablement de la 2ᵉ pers. du sg. de l'aoriste sigmatique que procède cette contamination qui s'est étendue à presque toute la flexion de ce temps, puis à celle de l'aoriste athématique [2].

La 3ᵉ pers. du sg. a seule échappé à l'analogie qui a propagé l'α, mais pour en subir une autre, celle du parfait, et adopter la désinence personnelle spéciale à ce temps[3].

On connaît déjà le rôle important qu'a joué cette 3ᵉ personne en -ε, désinence identique à celle des temps secondaires thématiques, dans le passage de l'aoriste sigmatique à la conjugaison thématique, et dans la genèse des types ἄξεσθε (pour ἤξασθε), ἶξον, βήσετο, δύσετο, etc. [4] Ces types sont plus rares à l'actif qu'au moyen, qui toutefois a plutôt généralisé, comme l'actif, l'α désinentiel avec le thème fort et se conjugue en affixant simplement les désinences secondaires de voix moyenne à la forme ἔδειξα, v. g. ἐδειξάμην pour *ἐ-δικ-σ-μήν [5].

(1) Cf. *supra*, nᵒˢ 815-816.

(2) V. *supra*, nᵒ 334.

(3) Formule ἔδειξε : ἔδειξα = δέδειχε : δέδειχα. *Infra*, nᵒ 856.

(4) Formule *ἐβήσετο : ἔβησε = ἐφύγετο : ἔφυγε. — V. Kühner, I, p. 758, 788, 808. et § 226, anm. 2.

(5) Formule ἐδειξάμην : ἐδείξαμεν = ἐφυγόμην : ἐφύγομεν.

§ 5. — *Aoristes passifs.*

(340) Les deux aoristes passifs étant hystérogènes [1], on ne saurait s'attendre à y rencontrer la moindre trace d'apophonie. En effet, les désinences secondaires s'affixent simplement au thème sans le modifier. Cependant l'aoriste en -ην possède, à la 3ᵉ personne du pluriel une forme écourtée, assez fréquente dans Homère et fort remarquable, le type δάμεν pour ἐδάμησαν, évidemment imité de l'abréviation de la voyelle radicale dans les aoristes athématiques [2]. Mais, comme cette abréviation tend, de son côté, à disparaître de la langue et que la désinence -σαν prévaut sur la forme primitive, celle-ci s'introduit également à l'aoriste passif [3], qui dès avant l'époque classique n'en connaît plus d'autre. Le type écourté est beaucoup plus rare dans l'aoriste en -θην que dans l'aoriste en -ην [4], par la simple raison que celui-ci est de beaucoup le plus ancien, et qu'ἔδοσαν était déjà presque partout substitué à ἔδον, quand fut créé l'aoriste en -θην.

§ 6. — *Plus-que-parfait.*

(341) Ce temps, propre à la langue grecque, n'est au fond que le parfait pourvu de l'augment et des désinences secondaires. Celles-ci devraient donc s'y affixer purement et simplement au thème verbal, et c'est bien ce qui se produit à la voix moyenne, ἐ-λε-λύ-μην. Néanmoins cette affixation ne donne lieu à aucune apophonie, parce que le vocalisme du plus-que-parfait est imité de celui du parfait, qui, on le verra, a été profondément troublé [5]. Quant à l'actif, il greffe les désinences secondaires sur un thème factice [6]

(1) V. *supra*, nᵒˢ 188-189.

(2) Formule δάμεν : δάμην = ἔδον : ἔδων.

(3) Formule ἐδάμησαν : ἐδάμημεν = ἔδοσαν : ἔδομεν.

(4) Cf. Kühner, I, § 210, 6.

(5) V. *infra*, nᵒ 357.

(6) V. *infra*, nᵒ 408

en ει-, dont l'origine est obscure et en tous cas ne peut être examinée que plus bas, et qui naturellement n'est susceptible d'aucune apophonie. Il en résulte que l'on conjugue ἐγεγόνειν ἐγεγόνειμεν un temps qui normalement devrait se fléchir *ἐγεγόνα (= *e-ge-gón-m*) *ἐγεγαμέ (= *e-ge-gn-mé*). Ce seul exemple suffit pour faire mesurer d'un regard l'étendue de la corruption analogique de cette forme compliquée.

§ 7. — *Optatifs.*

(342) Il y a lieu de distinguer l'optatif des temps athématiques de celui des temps thématiques [1].

(343) I. L'optatif du type δο-ίη-ν, διδο-ίη-ν étant primitivement accentué sur le suffixe *-jéa-*, il en résulte que, quand l'accent se porte sur la désinence, l'*e* suffixal disparaît et laisse en présence le *j* et l'*a* normalement affaibli en *à*; puis le groupe *jà* se contracte en ῑ [2]. Le schème suivant rendra compte de ce processus assez complexe :

Sg.	1.	*do-jéa-m.*	δο-ιή-ν.	δοίην.
	2.	*do-jéa-s.*	δο-ιή-ς.	δοίης.
	3.	*do-jéa-t.*	δο-ιή(-τ).	δοίη.
Pl.	1.	*do-ī-mé.*	δο-ῑ-μέ.	δοῖμεν.
	2.	*do-ī-té.*	δο-ῑ-τέ.	δοῖτε.
	3.	*do-ī-ń̥t.*	δο-ῑ-άν(τ).	δοῖεν (δοίησαν).

La conjugaison hellénique est encore d'une rare pureté. L'accent même, au pluriel, bien que n'affectant plus la désinence, n'est pas remonté le plus loin possible : il s'est fixé en propérispoméne, δοῖμεν, διδοῖμεν. Toutefois il est très-probable que cette accentuation est hystérogène, sinon tout à fait théorique, calquée sur celle de δηλοῖμεν. On a cru voir une contraction hellénique là où il n'y avait qu'une contraction proethnique. A cela près, toute la flexion est

(1) V. *supra*, n° 98.

(2) Benfey, *Mém. de l'Acad. de Goett.*, XVI, p. 135 sq. — Le point de vue est différent, mais les formes restituées presque identiques.

régulière, hormis la forme de 3e personne du pluriel, où la désinence -αν n'est plus attestée que par quelques documents épigraphiques et surtout par son maintien à l'optatif de l'aoriste sigmatique. La désinence -εν est à δοίην ce que δάμεν est à ἐδάμην. Quant à la désinence -σαν dont on connaît la remarquable expansion, elle est, dans ce cas particulier, d'une extrême rareté [1]. C'est que l'optatif est une forme très-ancienne, et que les aoristes passifs, dont l'analogie a pu le contaminer çà et là, lui sont de beaucoup postérieurs. Toutefois l'η s'est introduit à l'optatif de la racine ἑς et y a même atteint toute la flexion du pluriel et du duel.

Le moyen διδοίμην, δοίμεθα, encore plus régulier que le pluriel de l'actif, montre partout le degré réduit du suffixe et ne soulève aucune difficulté.

Toutes ces données s'appliquent à l'optatif des parfaits de racines terminées par une voyelle, seuls parfaits qui aient conservé de temps à autre un optatif régulier, v. g. τετλαίην, τετλαῖμεν. Elles devraient s'appliquer également à l'optatif de l'aoriste sigmatique, qui dès lors se fléchirait *λυ-σ-ιή-ν, *λυ-σ-ῑ-μέ. Mais ici nous avons à signaler d'importantes déviations. Les voici, par ordre chronologique :

1° Il n'y a plus aucune trace de la flexion normale.

2° A cette flexion s'en est substituée une autre, également perdue, mais attestée du moins par un précieux débris, la 3e pers. du pluriel λύσειαν. Cette forme, qui équivaut à **ru-s-eī-ṅt*, serait normale, n'était l'*e* (ε) épenthétique et le recul de l'accent. Elle nous ramène à une flexion, sg. 1. *λυσείην, pl. 1. *λυσεῖμεν [2], qui fut la conjugaison éolienne première en date. Il est probable que l'ε n'est autre que la voyelle thématique du futur λύ-σε-, qui a pénétré en éolien à l'optatif de l'aoriste sigmatique de même que la κοινή l'a introduite au subjonctif du même temps : il faudrait donc couper *λύ-σε-ι-αν.

(1) Kühner, I, p. 582 *in fine*.

(2) Cf. G. Meyer, *Gr. Gr.*, § 590

3° Par une analogie inverse de celle qui a tiré δοῖεν de δοίην, l'α de λύσειαν a été transporté à la 1re personne du singulier [1], puis propagé dans toute la flexion, sauf à la 3e du singulier, qui a pris l'ε du parfait : λύσεια, λύσειας, λύσειε, etc. [2] C'est là l'optatif que les grammairiens appellent éolien, puisque celui dont il est issu par une voie détournée a entièrement disparu.

4° Tandis que l'éolien modifiait ainsi son optatif, les autres dialectes s'en créaient un autre en greffant les désinences d'optatif thématique dont nous allons parler, sur le thème apparent de l'aoriste sigmatique λῡ-σα- : ainsi l'α, propagé dans toutes les personnes de l'indicatif, s'attaquait aussi aux formes modales [3]. Au reste cet optatif hystérogène λύσαιμι λυσαίμην se conjugue exactement comme φέροιμι φεροίμην, et ne présente aucune particularité intéressante.

(344) II. L'optatif des temps thématiques, qui se forme par l'adjonction d'un simple *i* au thème en *o* [4], φύγο-ι-, λύο-ι-, λύσο-ι-, présente, dès la phase proethnique, une particularité fort curieuse : l'*o* s'y maintient dans toute la flexion, comme s'il précédait immédiatement la désinence. On ne peut dire que ce soit par analogie de l'indicatif ; car dans ce cas l'optatif aurait l'alternance *o e*, qui ne s'y montre pas, du moins aux personnes où l'admet l'indicatif [5]. Il faut donc se borner à constater, en renonçant provisoirement à l'expliquer, le maintien de l'*o*.

Maintenant, l'indo-européen avait-il à l'optatif thématique une apophonie quelconque comparable à celle de ἔφερον ἔφερες ? Autre question obscure. Le sanskrit n'y répond pas ; le zend et le paléoslave paraissent incliner vers l'apophonie ;

(1) Formule λύσεια : λύσειαν = ἔλυσα : ἔλυσαν.

(2) Formule λύσειε : λύσεια = ἔλυσε ; ἔλυσα.

(3) Formule approximative λύσαιμι : ἔλυσα = φύγοιμι : ἔφυγον. La formule devient parfaitement exacte, si l'on part des 1res pers. du pl., ἐλύσαμεν ἐφύγομεν.

(4) V. *supra*, introd., n° 21.

(5) Le zend et le paléoslave font varier la voyelle thématique du sg. au pl. et au duel, mais non de la 1re pers. aux 2 autres. Cf. Saussure, *Mém.*, p. 193.

le grec la repousse ouvertement. Somme toute, mieux vaut ne pas imputer au grec une irrégularité trop peu justifiée, contredite même par la loi générale de flexion des formes verbales qui contiennent un *o* thématique (1), et conjuguer sans apophonie ni affaiblissement le schème proethnique.

Sg.	1.	*bhugó-i-m.*	φυγό-ι-ν.	*φύγοιν (φύγοιμι).
	2.	*bhugó-i-s.*	φυγό-ι-ς.	φύγοις.
	3.	*bhugó-i-t.*	φυγό-ι(-τ).	φύγοι.
Pl.	1.	*bhugo-i-mé.*	φυγο-ι-μέ.	φύγοιμεν.
	.2	*bhugo-i-té.*	φυγο-ι-τέ.	φύγοιτε.
	3.	*bhugo-i-ńt.*	φυγο-ι-άν(τ).	φύγοιεν (φύγοισαν).

Ce paradigme ne nous révèle aucune irrégularité nouvelle, si ce n'est l'intrusion d'une désinence primaire -μι (2), qui est devenue de règle à la 1re pers. du singulier de tous les optatifs de ce genre. Au contraire le type *φύγοισαν est d'une extrême rareté et appartient à la basse gréoité (3).

Le moyen n'a de remarquable qu'un double type de 3e personne du pluriel, savoir φύγοιντο et φυγοίατο, ce dernier plus fréquent que l'autre dans Homère et les cycliques. On l'a expliqué par l'analogie (4). Selon nous il faut distinguer. Sans doute, après une voyelle, l'*n* du pluriel ne pouvait devenir voyelle, et par suite les formes de parfait du genre de βεβλήαται pour βέβληνται sont incontestablement dues à l'analogie du type γεγράφαται (= *ge-grbh-n-tái*). Mais en est-il de même au cas qui nous occupe? Non; car si l'*i* prédésinentiel est traité en consonne, l'*n* devient vocalique, et l'on obtient ainsi le doublet légitime φύγοιντο = *bhugo-i-ntá* et φυγοίατο = *bhugo-j-ntá,* qui rappelle *e-ghéu-m e-ghéw-m* (5). L'*n*-voyelle accentué de la 3e pers. du plur. de l'actif nous est un sûr garant de ce procès phonique, car évidemment l'*n* n'a pu être traité comme une voyelle qu'à la con-

(1) Cf. *supra*, n° 386.
(2) Formule φύγοιμι : φύγοις = δίδωμι : δίδως.
(3) Kühner, I, p. 28.
(4) G. Meyer, *Gr. Gr.*, § 468
(5) V. *supra*, n° 384.

dition d'être précédé d'une consonne : on devait prononcer *bhugo-j-ṅt*, et non *bhugo-i-nt*. Le type φυγοίατο est donc régulier, comme son extrême fréquence et sa coexistence avec le type φύγοιντο le donnent d'ailleurs à penser. Au reste il faut bien qu'il en soit ainsi ; car autrement on n'en concevrait pas la genèse. Si en effet βεβλήαται s'explique d'une manière très satisfaisante par un autre parfait γεγράφαται, on ne comprend guère l'analogie du parfait s'exerçant sur une forme de fonction aussi éloignée et un type de flexion aussi différent que ceux du mode optatif.

La flexion des autres optatifs thématiques, ceux du présent, du futur et de l'aoriste sigmatique, et l'optatif hystérogène du parfait, λε-λύκ-οι-, ne diffère en rien de celle de φύγ· .-.

Section II. — Désinences primaires.

(345) Les désinences primaires se répartissent en deux groupes, suivant qu'elles s'affixent à des formes athématiques ou à des formes thématiques : non que ces deux ordres de désinences diffèrent beaucoup à l'origine ; mais ils ont divergé sous l'influence d'analogies différentes. Il convient donc de les examiner séparément.

§ 1er. — *Désinences des formes athématiques.*

(346) On peut admettre, jusqu'à plus ample informé : 1° que les désinences primaires dérivent des secondaires par l'adjonction d'un *i* ; 2° que cet *i*, bien que formant syllabe, ne reçoit jamais l'accent, en sorte que l'accentuation et le vocalisme restent les mêmes que devant les désinences secondaires correspondantes (1). Par suite, en faisant abstraction des désinences du duel, dont le type est différent, on aura, pour les finales proethniques, les formes suivantes,

Act. Sg. 1. *-mi*, 2. *-si*, 3. *-ti* ; Pl. 1. *-mési*, 2. *-tési* (?), 3. *-ṅti*.
Moy. » 1. *-mái*, 2. *-sái*, 3. *-tái* ; » 1. *-medhái*, 2. *-dhwéi*, 3. *-ṇtái*.

(1) Cf. Saussure, *Mém.*, p. 189.

Le grec reproduit très exactement ce schème au singulier et à la 3e personne du pluriel de l'actif et du moyen; seulement l'ι final de la 2e pers. est presque toujours supprimé; la désinence secondaire -ς se substitue à la primaire. La finale *-mési* présente, avant l'*i* final, un *s* qu'on ne trouve pas dans la désinence secondaire *-mé*, mais qui peut-être y existe à l'état latent : le grec, supprimant l'ι final, répond régulièrement par le dorien -μες. Mais, dans la langue commune, l'analogie a fait prévaloir la désinence secondaire -με(ν), comme elle a substitué, au moyen, le secondaire -μεθα au primaire *-μεθαι. Le dorien et le latin ont au contraire étendu à la conjugaison secondaire la désinence primaire écourtée, -μες -*mus* : exemple remarquable d'analogie divergente. Un phénomène analogue s'est produit, mais dès l'époque proethnique, à la 2e personne, dont la finale devait être *-tési*, tandis qu'aucune langue indo-européenne, sauf le latin, ne possède un autre type que *-té*, à la fois primaire et secondaire ; cette dernière langue montre du moins l'*s* dans la finale écourtée *-tis*, qui s'est étendue, comme *-mus*, aux temps secondaires ; mais, même dans les dialectes, on ne trouve rien de pareil en grec. Le grec -τε est donc en partie un legs du langage ancestral, et c'est lui qui a ouvert la porte à l'invasion des désinences secondaires -μεν, -μεθα et -σθε, cette dernière substituée à -θϝει (?) = *dhméi* proethnique [1]. Ainsi les finales de 1re et 2e personnes du pluriel de l'actif et du moyen sont analogiques ; les autres sont régulières et n'ont subi que des transformations toutes mécaniques.

Quant au duel, on n'en connaîtra jamais la forme indo-européenne; mais ce qu'on peut affirmer à coup sûr, c'est que le grec ne la reproduit pas. A la 2e personne de l'actif et du moyen, on découvre à première vue l'action incontestable de l'analogie [2]. A la 3e, le problème est plus délicat, parce qu'elle ressemble à la 2e et que l'assimilation pure et sim-

(1) Formules ἴμεν : ἴτε = ἔδομεν : ἔδοτε et ἴεσθε : ἴετε = ἔδοσθε : ἔδοτε.

(2) Formule ἴτον : ἴτε = ἔδοτον : ἔδοτε.

ple aux temps secondaires eût donné la finale -την. Toutefois il n'est pas tout à fait insoluble. Quelle qu'ait été en effet la forme des deux désinences proethniques du duel, la seule comparaison du sanskrit nous enseigne qu'elles différaient à peine l'une de l'autre et peut-être ne se distinguaient point du tout : c'est donc un reste de cette antique similitude que le grec a consacré dans le rapport ἴτον : ἴτον, opposé à celui des temps secondaires ἐδότην : ἔδοτον [1].

Toute autre explication pèche par quelque point essentiel. L'analogie des finales secondaires ne pouvait donner que -τον, -την. Dira-t-on que -τον est devenu la désinence usuelle de 3ᵉ pers. primaire, parce qu'il l'était parfois de 3ᵉ pers. secondaire [2] ? Mais n'est-ce pas tourner dans un cercle ? Comment concevoir que la désinence de 2ᵉ pers. -τον ait pu parfois, à l'aoriste, contaminer la forme de 3ᵉ, si les deux désinences n'avaient déjà été identiques au présent ? Pour nous, cette dernière altération a nécessairement précédé la première. M. Curtius fait remarquer, avec sa sagacité ordinaire [3], que les trois cas homériques de substitution de -τον à -την ne se rencontrent que dans la Dolonie (364), le Bouclier d'Achille (583) et un passage de l'Iliade (N, 346) qu'on a lieu de croire interpolé, en sorte qu'on n'est pas autorisé à faire remonter bien haut cette confusion analogique. Appartînt-elle à Homère d'ailleurs, on ne concevrait pas qu'une confusion fort rare et tout accidentelle aux temps secondaires fût devenue permanente et absolue en conjugaison primaire.

Voici donc le processus tel que nous le comprenons : 1° la désinence secondaire s'introduit à la 2ᵉ pers., ἴτον (2ᵉ) ; 2° la 3ᵉ personne l'adopte à son tour, à raison de l'identité primitive de ces deux formes en indo-européen, ἴτον (3ᵉ) ;

(1) Formule, approchée, en prenant pour base les désinences du duel sanskrit, ἴτον (3ᵉ) : ἴτον (2ᵉ) = *ī-tas* : *ī-thas*.

(2) G. Meyer, § 462. Cf. *supra*, n° 329.

(3) *Vb²*, I, p. 78 sq.

3° l'identité des deux formes en conjugaison primaire les fait parfois confondre aux temps secondaires, ἔδοτον (3e), ἐδότην (2e); 4° mais l'analogie s'arrête là et l'on ne cite point d'exemple de l'introduction de la finale -την au duel des temps primaires (1). Il va sans dire que les désinences du duel du moyen, -μεθον (?), -σθον, -σθον, se réclament de la même origine.

Les désinences ainsi fixées, adaptons-les aux formes verbales athématiques, c'est-à-dire aux thèmes-racines simples ou redoublés.

(347) I. Thèmes-racines simples ; εἰ (ire), ἐς (esse).

Sg.	1. *éi-mi*, *ésmi*.	ἔι-μι,	ἔσ-μι.	εἶ-μι,	εἰ-μί.
	2. *éi-si*, *és-si*.	ἔι-σι,	ἔσ-σι.	εἶ,	εἶ (εἶς).
	3. *éi-ti*, *ésti*.	ἔι-τι,	ἔσ-τι.	εἶ-σι,	ἐσ-τί.
Pl.	1. *i-mé-si*, *s-mési*.	ἰ-μές,	σ-μές.	ἴ-μεν,	ἐσ-μέν.
	2. *i-té*, *s-té*.	ἰ-τέ,	σ-τέ.	ἴ-τε,	ἐσ-τέ.
	3. *i-ńti*, *s-ńti*.	ἰ-άντι,	σ-άντι.	ἴ-ᾱσι,	εἰ-σί.

Le type εἶμι, à l'accentuation près, est très pur; car, à sg. 2, la chute du σ intervocalique a donné *εἴι, contracté en εἶ, et, à pl. 3, ἴᾱσι est le représentant phonique exact de *ἴ-αντι (2). La permutation de -τι en -σι est toute mécanique. Sur ce paradigme se fléchissent quelques verbes défectifs dont le plus connu est φημί φαμέν.

Le type εἰμί est au contraire fort troublé. D'abord l'accent, ainsi que dans φημί, affecte partout la dernière syllabe, phénomène de proclise spécial à ces deux verbes. Ensuite la 2e pers. du sg. εἶ, normalement dérivée de *ἔσι, forme allégée de *ἔσ-σι, a reçu parfois un ς final par analogie des formes infiniment plus communes où l'ι final était supprimé, εἶς (3). Mais ce qui est plus grave, c'est le maintien de la forme forte dans toute la flexion.

(1) G. Meyer, *op. et loc. cit.*

(2) L'ι est traité en consonne, d'où l'*n* sonant. Cf. sk. *jánti*.

(3) Formule εἶς (le périspomène vient de εἶ et n'est d'ailleurs pas constant, Kühner, I, § 88, 1 a) : εἰμί = δίδως : δίδωμι. C'est la même irrégularité que dans φέρεις pour *φέρει = *φέρετι, *infra*, n° 351.

L'analogie du singulier ne suffit pas à expliquer cette altération si constante dans un verbe d'un emploi aussi usuel; car, si elle avait seule agi, on trouverait bien quelque part, au moins dans un dialecte, une forme isolée dépourvue de l'ε radical. La constance du phénomène en grec et la présence de la racine affaiblie dans la conjugaison latine seraient inexplicables, si l'analogie n'eût été favorisée ici par un processus phonique propre à la langue grecque, l'usage de la prothèse. En voici le point de départ: à pl. 1, la forme régulière était *σμέν; or le σ initial devant le μ a une tendance presque irrésistible à disparaître, et, s'il était tombé ici, on serait resté en présence de la désinence personnelle toute nue: la langue a donc dû, pour ainsi dire, l'assujettir, l'immobiliser, en lui imposant une voyelle prothétique, que lui fournissait tout naturellement le vocalisme de la racine pleine (1), et ainsi s'est formé ἑσμέν, dont les autres formes sont imitées. Toutefois celle de pl. 3, ἔασι (ion.), εἰσί, ne se dégage pas, de prime abord, très nettement de cette formule. Ici l'analogie n'est qu'approchée: le type normal était *ἄντι, *ἄσι: *ἄντι, quand l'ε a paru partie intégrante de la flexion, est devenu ἔντι, par un phénomène d'assimilation pareil à celui qui a substitué δοῖεν à *δοιάν (2), et εἰσί est l'équivalent phonique de ἔντι; quant à *ἄσι, le maintien de l'ε et l'analogie de ἴασι l'ont facilement transformé en ἔασι (3). Il faut aussi tenir compte de l'influence de la double forme τιθέασι τίθεισι.

Au moyen, la forme étant nécessairement faible, on aurait les types *ἰ-μάι, *σ-μάι. A cette flexion se rattachent sans doute ἄγαμαι (=*n-ga-mái* ?) et ἔραμαι (= *e-rm-mái*). Au contraire la racine κει, qui devrait se conjuguer *κέιμι, *κιμέν et *κιμάι, a généralisé la forme forte au moyen, seule voix

(1) De son côté, l'euphonie latine a exigé un autre adjuvant, une voyelle épenthétique, *s(u)-mus*.

(2) V. *supra*, n° 348.

(3) Cf. G. Meyer, § 19 i. n. On remarquera que cette forme n'est pas enclitique, ce qui indique qu'elle doit procéder de l'analogie d'une forme orthotonique.

qu'elle ait conservée [1]. Il en est de même de la racine ἡς [2] (sedere). Un schème de conjugaison serait d'ailleurs ici tout à fait superflu.

(348) II. Les thèmes-racines redoublés, portant l'accent sur la syllabe radicale, doivent nécessairement la réduire dans les mêmes conditions que les précédents. Le schème est ***di-déo-mi di-do-mési***, gr. δίδωμι δίδομεν. La flexion grecque est en général très pure : à sg. 2, la finale secondaire prévaut, δίδως [3] ; à sg.3, -τι permute en -σι, δίδωσι (ion.), phénomène d'ordre phonétique. Il n'y a de perturbation analogique qu'à la 3e pers. du plur., dont la forme normale serait δίδοντι, δίδουσι : à l'imitation des types qui contiennent un *n* vocalique, comme ἴασι, ἔασι, la finale -ασι affecte souvent les thèmes-racines à finale vocalique, où naturellement l'*n* restait consonne, et l'on obtient ainsi les formes ioniennes διδόασι, τιθέασι [4]. Hérodote est bien allé plus loin dans cette voie, puisqu'il a introduit dans sa prose le barbarisme ἀνιστέασι, où la nature de la finale et celle de la racine sont également méconnues [5]. Puis l'hiatus désinentiel a fait croire à une contraction dans les formes régulières sans hiatus, et l'on a accentué en conséquence διδοῦσι, τιθεῖσι [6]. Il n'est pas sûr toutefois que le propérispomène représente la véritable prononciation hellénique : cette accentuation pourrait n'être qu'une simple fantaisie analogique des grammairiens [7].

Le moyen a partout la racine réduite, δίδομαι, τίθεμαι. Il y a bien peu d'irrégularités dans le vocalisme de ces thèmes :

(1) Cette généralisation est proethnique, sk. *çētē*.

(2) Exactement ἧς, cf. *supra*, n° 32.

(3) Il ne faut pas oublier que la 2e pers. tendait en ionien à se différencier de la 3e, devenue identique par permutation du τ en σ. Toutefois la formule δίδως : δίδομεν = ἐδίδως : ἐδίδομεν est la seule qui rende exactement compte de cette altération, puisqu'elle s'est produite en dorien (sauf l'isolé ἐσ-σί) tout comme en ionien.

(4) Formule διδόασι : δίδομεν = ἴασι : ἴμεν.

(5) Formule ἱστέασι : ἵστημι = τιθέασι : τίθημι. Herod., V, 71.

(6) Cpr. l'accentuation de l'optatif, *supra*, n° 348.

(7) Cpr. les formes doriennes δείκνυντι, βίβαντι. Kühner, I, § 285, 1.

les auteurs n'en montrent qu'une constante, δί-ζη-μαι (rac. *djea*), et quelques accidentelles, comme τιθήμενος (1), forme homérique qui se prêtait à la mesure du vers.

Dans les types πίμπλημι (pour *πί-πελ-μι, rac. πελ) et πίμπρημι, la racine elle-même paraît troublée par une analogie fort bizarre. On ne peut en effet expliquer par une métathèse l'allongement de la syllabe πλη ; car, s'il était dû à la métathèse, il persisterait dans toute la flexion, et l'on aurait au pluriel *πίμπλημεν, et non πίμπλαμεν. Dira-t-on que *πίμπλαμεν vient de l'analogie de ἵσταμεν ? Mais, outre que l'analogie du thème du singulier tendait à maintenir l'allongement, il y avait tout autant de raison pour que celle de τίθεμεν produisît *πίμπλεμεν. Il reste donc que πίμπλαμεν soit régulier et πίμπλημι hystérogène ; or πίμ-πλα-μεν, avec le groupe λα = *r*-voyelle, reproduit exactement le sk. *pi-pr-más*, tandis que πίμπλημι n'a rien de commun avec le rapport *pí-par-mi* : on peut donc le considérer comme refait sur πίμπλαμεν d'après le rapport ἵσταμεν ἵστημι.

(349) III. Les formes verbales en *-néu-* et *-néa-* subissent, dans leur suffixe formatif, la même apophonie que les précédentes, v. g. δείκνῦμι (2) δείκνυμεν, δάμνημι δάμναμεν, et le vocalisme y varie avec une parfaite régularité.

§ 2. — *Désinences des formes thématiques.*

(350) Ces désinences s'appliquent à l'indicatif thématique du présent, φέρω, à l'indicatif du futur, λύσω, et au subjonctif de tous les temps et de tous les verbes, aux deux voix.

(351) I. Actif.— Sg. 1 : φέρω. On abandonne assez généralement l'opinion de Schleicher (3), qui restituait un primitif *φέρωμι, déjà rendu suspect par l'invraisemblance de la chute de la syllabe -μι. Cette hypothèse repose essentiellement sur la forme sanskrite *bhárāmi*, sur celle du paléoslave *vezâ*, qui

(1) Kühner, I, p. 651, anm. 1.

(2) Pour *δείκνευμι, *supra*, n° 96.

(3) *Cpd*4, p. 648. — Cf. *Vb*2, I, p. 42 sq.

suppose une nasale finale, enfin sur les subjonctifs grecs du genre de ἐθέλωμι, où l'on croit découvrir la finale proethnique. Écartons d'abord ce dernier argument, qui n'a que faire dans la cause : ce n'est pas un simple subjonctif, mais tout au moins un indicatif en ω-μι qu'il faudrait pouvoir citer, pour rendre probable cette conjecture ; car, si l'optatif a pu, ce que nul ne conteste, s'adjoindre toujours et dans tous les cas cette finale -μι par simple voie d'analogie (1), on admettra bien que cette contamination se soit étendue accidentellement au subjonctif. Quelle apparence, d'ailleurs, que le subjonctif ait seul conservé une finale primitive, partout perdue par l'indicatif? Restent donc en présence, d'une part, le grec et le latin (2), de l'autre, le sanskrit et le paléoslave ; et, comme il n'y a aucune raison d'ajouter foi à l'un des témoignages plutôt qu'à l'autre, on peut parfaitement concevoir la nasale âryo-slave comme le produit de l'analogie des formes athématiques (3). On objectera encore que, les autres désinences personnelles étant identiques dans les deux conjugaisons, il serait étrange que seule celle de la 1re pers. du sg. fît exception ; mais ce raisonnement est la base même de toute analogie vicieuse et ne saurait tenir contre les données formelles de la morphologie comparative. Or il y a ici un motif sérieux de croire à un double indice proethnique de 1re personne : si le sanskrit a, à l'actif, *bhárāmi* en regard de φέρω, il oppose, au moyen, *bhárē* à φέρομαι ; et, comme il est tout à fait impossible d'expliquer phoniquement *bhárē* par **bhárāmē*, équivalent de φέρομαι, force est bien de séparer ces deux types. Mais, comme dans la corrélation connue entre l'actif et le moyen *bhárē* (= i.-e. *bhéro-ai*) est exactement à φέρω (= i.-e.

(1) V. *supra*, n° 844.

(2) En supposant même que *inquam* équivaille à **inquom*, ce qui est douteux, ce cas unique n'a rien de probant. Au reste M. Michel Bréal nous paraît avoir démontré d'une manière irréfragable que la forme *inquam* (= * *in-vequ-a-m*) est aoristique (*Mém. Soc. Ling.*, V, p. 84).

(3) Formule *bhárāmi* (l'ā long vient de **bhárā* = φέρω) : *bhárasi* = *ēmi* : *ēsi*.

bhéro-a) ce que φέρομαι est à *bhárāmi*, on se trouve nécessairement ramené à cette idée que *bhárē* est le moyen de φέρω et que ces deux types sont seuls primitifs. Quant à *bhárāmi* et φέρομαι, ils sont nés d'une analogie, en partie proethnique, si l'on veut, mais enfin d'une analogie que tout concourt à rendre certaine. Les deux types, l'un primitif, l'autre hystérogène, de chacune des deux voix se sont diversement répartis entre le grec et le sanskrit.

Peut-être nous faisons-nous illusion, mais cette dernière considération nous paraît décisive. Ajoutons enfin que la restitution *φέρωμι elle-même laisse beaucoup à désirer au point de vue morphologique. Il n'y a que *φέρομι qui réponde parfaitement à *bhárāmi*, et *φέρομι, comme M. Curtius le reconnaît avec sa loyauté habituelle, n'aurait jamais pu donner, par disparition de l'ι final, que *φέρομ et *φέρον. On ne voit donc pas d'où viendrait la longue du gréco-italique.

Sg. 2 : *φέρε-σι, devenu φέρεις. — La perturbation est profonde, car nul ne sera plus tenté de suivre l'ancienne école en faisant sortir simplement la seconde forme de la première par une métathèse invraisemblable (1), dont la langue n'offre pas d'autre exemple et qui d'ailleurs eût dû se produire à la 3e pers., *φέρε-σι pour *φέρε-τι, de même qu'à la 2e. La même objection peut être opposée à l'hypothèse de M. Curtius (2), qui admet une influence régressive de l'ι final analogue à celle qui a créé μείζων pour μέζων, soit *φέρεισι, puis la chute de l'ι final, φέρεις. Il faut donc recourir à l'analogie : la forme *φέρεσι se résolvait, par chute du σ intervocalique, en *φέρε-ι, *φέρει, et la 2e pers., semblable à la 3e, qui subissait le même processus, devait tendre à s'en différencier. La dissimilation s'opéra par l'addition d'un ς emprunté à la finale de 2e pers. des formes athématiques, δίδως (3). Toutefois, si cette contamination conjecturale n'a rien que de vraisemblable,

(1) *Cpd*4, p. 656.

(2) *Vb*2, I, p. 50.

(3) M. G. Meyer (§ 447) admet bien cette addition sigmatique, mais il ne l'explique point : dans son opinion φέρει est né après φέρεις et n'a pu l'influencer.

il faut convenir qu'elle n'est nullement démontrée, parce qu'on ne saurait, pour en rendre compte, poser aucune formule précise d'analogie. Ce qu'on peut invoquer de plus fort en faveur de notre opinion, c'est l'incontestable transformation de εἶ en εἶς (1).

La finale ε-ς du dorien est tout aussi embarrassante. Au reste il n'est pas prouvé que cette forme ait réellement existé en dorien (2). En la supposant réelle, on y entrevoit, sans pouvoir poser la formule exacte, une analogie pareille à celle qui a changé *δίδωσι (2e) en δίδως (3).

Comme la forme du subjonctif φέρῃς ne s'explique pas davantage par *φέρησι, on doit la croire imitée de φέρεις (4).

Sg. 3 : *φέρε-τι, *φέρε-σι, *φέρε-ι, φέρει, et *φέρη-τι, *φέρη-σι, *φέρη-ι, φέρῃ. — On s'étonne de ne pas trouver en dorien le type sans assibilation *φέρετι, comme on y trouve δίδωτι, et l'on en conclut que φέρει ne vaut pas *φέρετι et dérive de l'analogie de φέρεις (5). Mais nous tournerions dans un cercle vicieux en admettant cette explication, puisque nous venons de dire que φέρεις suppose la préexistence de φέρει : φέρει (3e) étant éliminé, il n'y a plus aucune raison pour que *φέρει (2e) se dissimile en prenant un ς. La difficulté est inextricable, à moins qu'on ne veuille supposer un phénomène exceptionnel d'assibilation panhellénique, qui à nos yeux n'a rien que de très admissible.

Pl. 1 : φέρο-μες (-μεν). — Bien qu'on ne puisse phoniquement rendre compte de la chute de l'*i* final de *-μεσι = sk. *-más*, il faut s'en tenir à ce qui a été dit de l'alternance des finales -μες et -μεν et de leur propagation analogique (6).

Pl. 2 : φέρε-τε, panhellénique.

(1) V. *supra*, n° 847. L'explication de Kühner (§ 209, 2), *φέρεσι, puis φέρεις par chute de la finale et allongement compensatoire, est tout à fait arbitraire et inadmissible.

(2) Cf. G. Meyer, § 447.

(3) V. *supra*, n° 848.

(4) Formule φέρῃς : φέρητε = φέρεις : φέρετε.

(5) Formule φέρει : φέρεις = ἔφερε : ἔφερες. G. Meyer, § 450.

(6) Cf. Brugman, *Morph. Unters.*, I, p. 151 sq.

Pl. 3 : φέροντι (dor.), φέρονθι (béot.) ; partout ailleurs, avec assibilation, *φέρονσι, d'où φέροισι (lesb.) et φέρουσι (ion.).

Résumons ces explications dans les deux schèmes de la flexion de l'indicatif et du subjonctif du présent.

Sg.	1. *bhéro-a ?*	φέρο-α ? φέρω.	φέρω.	*bhére-o-a ?*	φέρω-α ?	φέρω.
	2. *bhére-si*	φέρε-(σ)ι.	φέρεις.	*bhére-e-si.*	φέρη-(σ)ι.	φέρῃς.
	3. *bhére-ti.*	φέρε-τι.	φέρει.	*bhére-e-ti.*	φέρη-τι.	φέρῃ.
Pl.	1. *bhéro-mesi.*	φέρο-μες.	φέρομεν.	*bhére-o-mesi.*	φέρω-μες.	φέρωμεν.
	2. *bhére-te.*	φέρε-τε.	φέρετε.	*bhére-e-te*	φέρη-τε.	φέρητε.
	3. *bhéro-nti.*	φέρο-ντι.	φέροντι.	*bhére-o-nti.*	φέρω-ντι.	φέρωντι.

(352) II. Moyen. — Les désinences primaires de voix moyenne sont les mêmes que celles des temps athématiques. Toutefois nous avons vu que celle de première personne est hystérogène : le sanskrit a à l'indicatif *bhárē* et au subjonctif *bhárāi*, dont les équivalents grecs seraient à peu près *φέρο-αι et *φέρω-αι, d'où *φέρῳ. Le type φέρομαι est refait d'après φερόμεθα (1). L'apophonie φερο- φερε- est la même qu'à l'actif.

§ 3. — *Confusion des deux ordres de désinences primaires.*

(353) La confusion des deux ordres de désinences primaires se manifeste par l'extension, hors de leur domaine propre, soit des finales athématiques, soit des finales thématiques.

(354) I. Sg. 1. — La désinence -μι ne s'est pas attachée, comme en sanskrit, à la forme complète du présent de l'indicatif ; mais elle s'est affixée, pour la formation de ce temps, au thème du verbe, soit régulier, soit corrompu, et elle a contaminé la forme complète du subjonctif, ce qui rend vraisemblable un pareil procès d'analogie pour l'indicatif sanskrit. Ce sont les Éoliens qui ont tout particulièrement propagé cette désinence, que pourtant les Italiotes, leurs plus proches parents, ont à peu près abandonnée.

(1) Formule φέρομαι : φερόμεθα = τίθεμαι : τιθέμεθα.

1° Indicatif : ποίειμι = *πόιε-j-μι, φίλειμι (béot.), γέλαιμι = *γέλα-j-μι, πάλαιμι. Ces formes sont encore assez régulières : il semble que l'on ait tout simplement retranché l'ε thématique de *γέλα-jε- pour le conjuguer athématiquement, comme δέγμαι pour δέχομαι (1). Il s'en faut de beaucoup qu'un sentiment linguistique aussi délicat se manifeste dans les présents éoliens comme αἴνημι, ἐπαίνημι, κάλημι, etc., qui paraissent simplement refaits sur l'analogie des aoristes et des futurs (2). Cette forme de 1re personne est devenue d'un usage courant en éolien.

2° Subjonctif : τύχωμι, ἀγάγωμι. La formation est toute différente et panhellénique, bien qu'exceptionnelle : c'est la forme même de 1re personne, τύχω, qui est amplifiée au moyen de la désinence -μι empruntée à l'optatif (3), où elle est également illégitime.

3° Bien que les désinences du parfait n'aient pas encore été étudiées, il est impossible d'omettre ici l'altération éolienne de la 1re pers. du sg. de ce temps, par la désinence -μι, v. g. ϝοίδημι, prouvé par la glose γοίδημι · ἐπίσταμαι (Hesych.). Le procédé est évidemment le même que pour toutes les formations précédentes (4).

Sg. 2. — On a vu que le ς final de φέρεις est emprunté à la flexion athématique (5), qui elle-même l'a emprunté aux temps secondaires.

Sg. 3. — Les formes du subjonctif telles que ἄγῃσι, φέρῃσι pourraient passer pour régulières, si l'on considérait l'ι souscrit comme une faute de transcription causée par le doublet φέρῃ ; car φέρησι est bien le type normal, sauf l'assibilation. Mais l'ι souscrit est donné par les meilleurs textes, et d'ailleurs on ne s'expliquerait pas le maintien

(1) V. *supra*, n° 87.

(2) Formule φίλημι : φίλησω = φημί : φήσω. Curtius, *Vb*2, I, p. 89 ; Kühner, I, § 284.

(3) Formule τύχωμι : τύχωμεν = τύχοιμι : τύχοιμεν.

(4) Formule ϝοίδημι : ϝοίδαμεν = ἵστημι : ἵσταμεν.

(5) V. *supra*, n° 251.

du σ intervocalique de *φέρῃσι. Il faut donc placer φέρῃσι sur la même ligne que τύχωμι, dont l'hystérogénéité est par là même démontrée, si quelque doute pouvait subsister à cet égard (1).

Le type πεποίθησιν, opposé à l'attique πέποιθεν (2), montre la contamination de ϝοίδημι propagée, au moins sporadiquement, dans tout le singulier du parfait.

(355) II. Les influences analogiques de la conjugaison thématique sur la conjugaison athématique se sont exercées de deux manières : ou bien il y a eu altération de quelques formes isolées, ou bien des verbes tout entiers ont passé de la flexion en -μι à celle en -ω.

Le premier cas est de beaucoup le plus rare : on cite les formes éoliennes de 3ᵉ pers. τίθη, γέλαι, pour τίθησι, *γέλαισι, et, dans Hésiode, δείκνῡ (3), où l'absence de désinence procède évidemment de l'analogie de la flexion thématique. Peu importe que le passage d'Hésiode soit ou non interpolé; la suppression de la finale est certaine, à quelque époque et quelque dialecte qu'il faille l'assigner.

Au contraire, beaucoup d'indicatifs de toutes classes ont passé tout entiers à la conjugaison en -ω. Ainsi l'accentuation de διδοῖς, διδοῖ, le vocalisme de contraction de ἐδίδουν nous reportent, sans aucun doute possible, à un type *διδόω, refait sur δηλόω d'après l'accentuation hystérogène de διδοῦσι (4). Sur τιθεῖς, τιθεῖ on pourrait hésiter, parce que l'ει se rencontre aussi au lieu de l'η au thème du parfait, τέθεικα; mais l'accentuation milite en faveur d'un type de flexion *τιθέω, imité de διδόω et τίθημι. Le barbarisme δίδω δίδεις provient au contraire du proparoxyton δίδουσι (5). Sur ces modèles se sont conjugués nombre de verbes en -νυ- et en -να-,

(1) Formule φέρῃσι : φέρῃς = δίδωσι : δίδως.

(2) G. Meyer, § 453.

(3) *Theog.*, 526. Formule δείκνῡ : δείκνῡς = φέρει : φέρεις.

(4) Formule διδοῖς : διδοῦσι = δηλοῖς : δηλοῦσι. Kühner, I, § 287, 8.

(5) Formule δίδω : δίδουσι = φέρω : φέρουσι. *Thesaur.*, vº δίδωμι, *in fine*.

qui ont pris toutes les finales thématiques, et dont le plus connu est le célèbre σβεννύεις de la 1re Pythique (1). Ainsi se comportent τανύω, δαμνάω, πιτνάω, puis encore πίτνω et d'autres analogues à δίδω. Le subjonctif et l'optatif de la plupart des verbes en -μι se conjuguent thématiquement, δεικνύω, δεικνύοιμι, et l'altération est allée si loin que les caractéristiques propres du présent, le redoublement et les syllabes -νυ-, -να-, ont passé à d'autres temps, διδώσω, διζήσομαι, τανύσω, etc (2).

Section III. — Désinences du parfait.

§ 1er. — *Parfait actif.*

(356) I. Envisageons d'abord les désinences en elles-mêmes, abstraction faite du vocalisme du thème, qui ne paraît pas obéir aux mêmes lois que celles qui régissent les présents et les aoristes.

Sg. 1. — On conjecture un *-m* (3), qui en grec eût donné -ν après une voyelle et -α après une consonne. Mais cette loi ne peut se vérifier directement, ni dans l'indo-éranien, qui a généralisé l'*a* final, ni à plus forte raison dans le grec, qui a amplifié à l'aide du -κ- presque tous les thèmes de parfaits à finale vocalique pure (4). La désinence est donc partout -α et se maintient sans altération, sauf dans le type de contamination tout exceptionnel οἴδημι.

Sg. 2.—Tout concourt à faire admettre une finale *-ta*, qui a subi en sanskrit et en grec un renforcement purement mécanique, *-tha*, -θα. Les seuls types de ce genre conservés en grec sont ἦσ-θα, rac. ἐς, et οἶσθα = *ϝοίδ-θα, sk. *vēt-tha*. L'α de 1re pers. ayant contaminé, comme à l'aoriste, toute

(1) V. 8. Formule σβεννύω : σβέννῦσι = *διδόω : δίδωσι.

(2) Kühner, I, p. 800 et 913; διδώσειν, *Od.*, Ω, 314.

(3) Brugman, *Stud.*, IX, p. 315.

(4) V. *supra*, n° 186.

la flexion, à la seule exception de la 3e pers. du sg., le -ς des temps secondaires s'y est simplement affixé pour former la 2e : ainsi est né le type οἶδα-ς, qui a passé pour régulier. La nécessité d'un -ς désinentiel à la 2e pers. du sg. a fait à ce point illusion, qu'on a même ajouté cet appendice à la forme normale οἶσθα et écrit οἶσθας, leçon fort rare d'ailleurs et douteuse (1).

Sg. 3. — La désinence proethnique *-e* est généralement admise, et le grec l'a conservée intacte, bien que les dialectes aient introduit la finale -σι, v. g. πεποίθησι, déjà cité.

Pl. 1. — La désinence -με(ν) est celle des temps secondaires, soit primitivement, soit en vertu d'une analogie proethnique.

Pl. 2. — L'indice est *-té*, gr. -τε. comme dans toute la conjugaison. Dans les formes en -θε, v. g. πέπασθε (2) = *πέ-παθ-τε, M. Curtius (3) conjecture une influence analogique de la 2e pers. du pl. de voix moyenne. Nous y verrions plutôt un renforcement pareil à celui du singulier -θα pour *-τα.

Pl. 3. — La désinence *-ṅti* donnait en grec -άντι, d'où -ᾶσι. La présence de cet α dans tous les parfaits, même dans les rares exemples où la racine, réduite au pluriel, se terminait par une voyelle, comme πεφύᾶσι = *be-bhu-ṅti,* a dû tendre irrésistiblement à propager la voyelle α dans toutes les formes du pluriel (4), d'où elle a passé au singulier.

Le duel n'offre aucune particularité.

Telles sont les altérations qu'ont subies les désinences propres du parfait, sous l'influence des indices primaires ou secondaires. A leur tour deux de ces désinences se sont répandues hors de leur domaine : l'ε de 3e pers. a envahi l'aoriste du type ἔχεα et l'aoriste sigmatique, à raison de la

(1) On ne la trouve avec certitude que dans la moyenne comédie (Kühner, I, § 321, 4), ce qui doit en tout cas la faire reléguer parmi les basses formes du langage populaire.

(2) *Il.*, Γ, 99 ; *Odyss.*, Κ, 465, etc. Πέποσθε, qu'on y lit, ne peut être qu'une fausse leçon amenée par l'analogie de πέπονθα. La correction πέπασθε est d'Aristarque.

(3) *Vb*2, II, p. 165.

(4) Formule λελοίπαμεν : λελοίπαντι = φέρομεν : φέροντι.

similitude de la finale de 1re; quant au -θα de 2e, il s'est propagé dans toute la conjugaison, à titre, non d'indice personnel, mais d'appendice sans signification ajouté aux formes de 2e personne du singulier. Quand on eut créé οἶδας, on crut que le régulier οἶσθα était une forme abrégée de *οἶδασ-θα, et l'on prit de même ἦσ-θα, sk. *āsi-tha*, pour la 2e pers. du sg. de l'imparfait ἦς sur laquelle se serait greffé un appendice -θα. On ajouta alors cette syllabe, par un pléonasme inconscient, aux formes de 2e personne des divers temps et modes, aoriste ἔφησθα, indicatif présent ἔχεισθα, optatif βάλοισθα, etc. Ces formes amplifiées, favorables à la versification, furent propagées par les poètes, et il en résulta, conséquence singulière, que la finale de 2e pers. -θα devint très commune partout, sauf dans le parfait lui-même, auquel elle était exclusivement propre à l'origine(1).

(357) II. Le vocalisme proethnique du parfait admettait certainement deux degrés de la racine, et peut-être tous les trois.

Sg. 1. — On ne sait encore s'il faut poser le degré normal ou le degré fléchi *λέλειπα ou λέλοιπα, λέληθα ou *λέλωθα. D'une part, les parfaits les plus anciens, comme οἶδα, γέγονα, μέμονα, qui ont conservé l'apophonie ϝοιδ ϝιδ, montrent l'*o*. De l'autre, un très-grand nombre de parfaits ont l'*e*, comme ἄρηρα, πέπηγα, λέλεγα, λέληθα, et ce bizarre ἔδηδα (pour *ἐδοδ-α? ou *ἔδ-εδ-α?), dont l'allongement est certainement analogique. Il n'y a pas à faire grand fond sur les types πέφευγα, τέτευχα, où l'ευ peut fort bien n'être qu'un représentant phonique de l'ου (2), ni même sur λέλεγα (Hesych.), πέπηγα et autres, qui ont pu se former, soit sous l'influence de thèmes du présent, λέγω λέλεγα (3), soit surtout sous celle de thèmes du parfait où l'*e* ne pouvait tomber. *λελόγα faisant au pluriel *λελεγμέν et celui-ci produisant

(1) Kühner, I, § 209, 3.

(2) Schleicher, *Cpd.*4, p. 67.

(3) Saussure, *Mém.*, p. 71 i. n.

*λελέγα. Mais voici qui est plus grave : si l'*o* était par essence et exclusivement la voyelle du parfait, est-on sûr qu'il dût tomber au pluriel ? L'*o* en effet n'est pas rigoureusement soumis aux mêmes lois que l'*e*; il ne tombe pas dès qu'il perd l'accent. Si la voyelle radicale se maintient à la 2e et à la 3e pers. du sg., bien que l'indice y forme syllabe et y puisse prendre l'accent (*λελόιπε et non *λελιπ-έ), c'est précisément, suppose-t-on, parce que la voyelle y est *o*. Si donc l'*o* avait régné dans la flexion, il se serait maintenu au pluriel, et l'on conjuguerait *λε-λόιπ-α *λελοιπ-μέ, et non, comme on fait *λε-λόιπ-α *λε-λιπ-μέ [1]. En un mot *λελιπμέ au pluriel suppose presque nécessairement *λελέιπα au singulier. On voit dès lors ce qui s'est passé, lorsque la flexion a tendu à l'uniformité : tantôt l'*o* de 2e et 3e pers. a passé à la 1re, λέλοιπε λέλοιπα, tantôt au contraire la 1re pers. a fait prévaloir partout l'*e*, λέλεγα λέλεγε [2], suivant que l'une ou l'autre nuance était favorisée par telles ou telles circonstances extérieures, au premier rang desquelles se place le vocalisme du présent (λέγω·λέλεγα) ou de thèmes nominaux très usuels (λοιπός λέλοιπα). Le sanskrit, au contraire, dont la flexion *babhāra babhártha babhāra* montre généralement l'*o* partout où la langue le distingue phoniquement de l'*e*, aurait tendu à faire prévaloir le degré fléchi ; mais à la 1re personne la forme régulière est *babhára*, qui apparaît toujours en védique [3]. Voilà ce qu'on entrevoit de plus clair dans le vocalisme de la 1re pers., lorsqu'on ne veut pas attribuer à la seule analogie le type λέλεγα.

Sg. 2, 3. — Le sanskrit et les langues congénères font tenir pour certain le degré fléchi de la racine. La désinence, bien que syllabique, demeure atone, par une particularité encore inexpliquée [4].

(1) Cf. Saussure, *Mém.*, p. 191.

(2) λέλεγε : λέλεγα = λέλοιπε : λέλοιπα, *et versa vice*.

(3) Whitney, *Sk. Gr.*, § 798 b.

(4) Saussure, *ibid.*

(358) Pl. et D. — La racine se réduit toutes les fois que la chute de l'*e* (*o*) radical est possible. Le témoignage du sanskrit *tutōda tutud-má* est irréfragable. Le grec lui-même a de beaux restes, peu nombreux, de l'apophonie antique: οἶδα, ἴδμεν, ἴστε, ἴσᾶσι, ce dernier pour *ἴδᾶσι, troublé par l'analogie de ἴστε = *ἴδ-τε, ainsi que ἴσμεν pour ἴδμεν (ion.); γέγονα (= *ge-gón-m*), γέγαμεν (= *ge-gn-mé*), μέμονα μέματον, etc. Il est bien entendu que l'accent a reculé partout. Au reste il est possible que l'indo-européen ait eu deux accents, l'un immobile et placé sur la syllabe de réduplication, l'autre alternant de la syllabe radicale à la désinence. Le grec aurait maintenu le premier, et le sanskrit, le second.

L'apophonie γέγονα γέγαμεν a été troublée de deux manières :

1° Quelquefois, mais bien rarement, la flexion faible maintenue au pluriel a passé au singulier : de γέγαμεν est né *γέγαα (1); de *ἐλήλυθ-μεν, ἐλήλυθα pour ἐλήλουθα. La formation la plus curieuse de ce genre est un prétendu verbe en -μι, ἴσᾶμι · ἐπίσταμαι Συρακούσιοι (Hesych.), refait sur ἴσᾶσι comme οἶδημι sur οἴδᾶσι, c'est-à-dire d'après le rapport ἵστᾶσι : ἵστημι. On relève une contamination purement phonique au participe du parfait : ainsi γεγάως (th. *γε-γα-ϝόσ- = *ge-gn-wós-*) est bien régulier avec α = *n*-voyelle ; mais au féminin *ge-gn-us-jéa*, l'*n* est consonne, puisqu'il est suivi d'une voyelle, et l'équivalent grec serait *γε-γν-υ-ιά, tandis qu'on a γεγαυῖα par analogie du masculin (2).

2° En général, au contraire, le vocalisme du singulier, quelle qu'en soit la nuance, s'étend aux formes du pluriel, en même temps que l'α de désinence, et l'on conjugue sur λέλοιπα λελοίπαμεν tous les parfaits, même ceux qui, par un ressouvenir confus de l'antiquité, ont gardé les formes faibles, v. g. γεγόναμεν pour γέγαμεν, πεπόνθατε pour πέπασθε. On peut suivre de siècle en siècle cette affection contagieuse étendant successivement ses ravages sur le seul type vrai-

(1) γεγάᾶσι pour *γέγαντι, ἐκγεγάασθε, etc. Kühner, I, p. 791.
(2) Kühner, I, p. 792.

ment pur de l'apophonie du parfait, οἶδα ἴδμεν : on rencontre d'abord οἴδασι, qui n'est peut-être que la corruption du régulier *ἴδασι, et son plus proche voisin, οἴδαμεν, puis οἴδατε, la forme sigmatique de ἴστε lui assurant plus de résistance, enfin οἶδας et οἶσθας. Le vocalisme de l'indicatif du parfait a également atteint les autres modes de ce temps, qui d'ailleurs sont hystérogènes pour tout l'ensemble de leur flexion (1).

Deux schèmes du parfait, l'un en *o*, l'autre en *e*, résumeront et compléteront l'étude de cette apophonie altérée.

Sg.	1.	*re-réik-m.*	λε-λέιπ-α.	λέλοιπα.
	2.	*re-róik-ta.*	λε-λόιπ-τα.	λέλοιπας.
	3.	*re-róik-e.*	λε-λόιπ-ε.	λέλοιπε.
Pl.	1.	*re-rik-mé.*	λε-λιπ-μέ.	λελοίπαμεν.
	2.	*re-rik-té.*	λε-λιπ-τέ.	λελοίπατε.
	3.	*re-rik-ṇ́ti.*	λε-λιπ-άσι.	λελοίπασι.
Sg.	1.	*pe-péag-m.*	πε-πήγ-α.	πέπηγα.
	2.	*pe-póag-ta.*	πε-πώγ-τα.	πέπηγας (2).
	3.	*pe-póag-e.*	πε-πώγ-ε.	πέπηγε.
Pl.	1.	*pe-pag-mé.*	πε-παγ-μέ.	πεπήγαμεν.
	2.	*pe-pag-té.*	πε-παγ-τέ.	πεπήγατε.
	3.	*pe-pag-ṇ́ti.*	πε-παγ-άσι.	πεπήγασι.

Si les parfaits conformes au type proethnique ont perdu les délicates variations de leur vocalisme, à plus forte raison les chercherait-on en vain dans ceux qui, spécialement helléniques, se sont formés à l'aide du κ épenthétique (3). Quelques-uns conservent, il est vrai, la trace visible de l'*o* primitif : tels sont ἀφέωκα, δέδοικα, πέπτωκα, qui ont manifestement adopté le vocalisme de leurs prédécesseurs *ἑ-ώ-α (= *je-jóà-m*), *δε-δϝόι-α, *πε-πτώ-α, etc. Mais, la plupart du temps, par un vague ressouvenir de l'apophonie antique, on se contente, pour former le parfait, d'allonger la voyelle de

(1) V. *infra*, nos 399 sq.

(2) A ce type analogique se rattache ᾔσθα, de rac. ἐς, dont la forme régulière serait *ὦσθα (= *e-ós-ta*).

(3) V. *supra*, n° 186.

la racine ou du thème du présent, βέβηκα, δέδῡκα, τετίμηκα, etc. Plus rarement, on l'a vu, le parfait moyen impose à l'actif son vocalisme réduit : ainsi τέθεκα (dor.) pour *τέθηκα procède du moyen régulier τέθεμαι[1], et τέθεικα vient sans doute de même de l'hystérogène τέθειμαι, imité du régulier εἷμαι = *ẏε-ẏε-μαι. Il est bien entendu d'ailleurs que le vocalisme du singulier persiste dans toute la flexion.

§ 2. — *Parfait moyen.*

(359) Les désinences du parfait moyen, les mêmes que celles du moyen en général dans les temps primaires athématiques[2], sont toutes syllabiques et prennent l'accent. Elle exigent donc la racine réduite. Le grec a beaucoup mieux conservé cette apophonie que celles de l'actif, et l'on peut citer en très grand nombre les formes du genre de ἴδμαι (Hesych.), πέπυσμαι, ἔστραμμαι (= *e-strbh-mái*), τετάχαται, etc. Quand le vocalisme est troublé, ce n'est presque jamais par l'influence de l'actif : la seule comparaison de λέλοιπα et λέλειμμαι suffit à s'en convaincre. L'*e* s'introduit au parfait moyen de par l'analogie de l'indicatif présent en *-e-* (*-o-*), dont le thème exige l'*e*, et des parfaits moyens comme τέτεγμαι où ce phonème est contraint de demeurer[3]. Le type τέτογμαι, au contraire, est extrêmement rare et n'appartient qu'à la basse grécité[4].

En ce qui concerne les désinences, celle de 3ᵉ pers. du plur. est la seule qui ait subi une perturbation analogique. Le proethnique *-ntái*, en effet, donnait en grec -αται après une consonne et -νται après une voyelle. Or ces deux formes se sont parfois confondues, et l'on rencontre l'une pour

(1) Formule τέθεκα : τέθεμαι = λέλεγα : λέλεγμαι. Ἀνατεθέκαντι cité comme épigraphique par Kühner (I, § 285, 4), ainsi que ἀνατεθεμένος.

(2) Le sk. *tuludē* est évidemment analogique pour **tulud-mē*.

(3) Formule λέλειμμαι : λείπω = λέλεγμαι : λέγω.

(4) Formule τέτογμαι : τέτοχα = λέλεγμαι : λέλεγα. Kühner, I, p. 918.

l'autre : ἧνται, par exemple, en face du régulier ἧαται pour *ἧσ-αται, parce que la 2e pers. du sg. ἧσαι pour *ἧσ-σαι a fait croire à un thème à finale vocalique ἡ- que montrent aussi ἧμαι et ἥμεθα ; et inversement, corruption très fréquente à l'époque homérique, βεβλήαται (1) substitué à βέβληνται par l'analogie des réguliers τετάχαται, ἐῤῥάδαται. Ce dernier type s'est étonnamment multiplié dans Homère et surtout dans Hérodote, qui le transporte même en dehors du parfait, τιθέαται (2), δυνέαται ; mais à l'époque classique il a entièrement disparu. Les contemporains de Périclès ne sentaient plus vibrer l'*n*-voyelle antique sous l'α qui le leur dissimulait : pour eux la 3e pers. du plur. de λέλειμμαι devait être, non pas *λελείπαται, mais *λέλειπνται, et, comme cette dernière forme était imprononçable, ils ne la créèrent pas et y suppléèrent par une tournure périphrastique, qui finit par prévaloir par l'effet de l'habitude.

(360) Ainsi le parfait et le plus-que-parfait moyens montrent encore de beaux restes d'un passé lointain, ces finales, mystérieuses jadis, en -αται, -ατο, qui furent le désespoir des commentateurs et dont aujourd'hui l'énigme est si élégamment résolue par la féconde hypothèse des nasales sonantes. N'est-ce pas ici le lieu d'examiner l'étrange forme ἐπώχατο (3), que personne sans doute ne songe plus à écrire ἐπῴχατο en la rattachant à la racine οἰγ, ce qui pécherait à la fois contre le sens du vers et contre la grammaire, mais dont la filiation par rapport à ἐπέχω a toujours paru très obscure ? Après les explications qui précèdent, l'analyse de ἐπώχατο est possible, bien qu'elle reste fort compliquée. En partant de la racine ϝεχ, on obtient à la 3e pers. du sg. du parfait une forme *ϝέ-ϝοχ-ε, et avec chute du redoublement, comme dans οἶδε, *ϝόχ-ε, *ὄχ-ε. Que l'on généralise l'*o*, on a au pluriel *ὄγ-μεν pour *ὔγ-μεν, forme d'autant mieux

(1) Formule βεβλήαται : βέβλημαι = τετάχαται = τέταγμαι.

(2) Formule τιθέαται ; τιθέασι = τετάχαται : τετάχασι. Kühner, I, p. 802.

(3) Ἅπαξ εἰρημένον. Hom. *Il.*, M, 340.

concevable qu'on ne trouve plus nulle part en grec la moindre trace du degré réduit ὐχ de la racine ϝεχ, et que, une fois le ϝ disparu et oublié, cette racine ne pouvait évidemment se réduire. L'ο a ainsi passé au moyen : sg. 1 *ὄγ-μαι et pl. 3 *ὄχ-αται. Nous nous trouvons donc en présence d'un cas homérique du type hystérogène τέτογμαι. Enfin, l'augment temporel du plus-que-parfait affecte l'initiale de *ὄχ-αται : le résultat est *ὤχ-ατο, qui se trouve ainsi expliqué.

A cette analyse on peut opposer deux graves objections. L'une vise le sens de la racine ϝεχ (*vághū-mi, veh-ere*), qui n'est point du tout celui de « tenir, retenir, assujettir » qu'on reconnaît dans ἐπώχατο. Il est vrai ; mais ce sens appartient à la racine σεχ, et l'on sait qu'en grec ces deux racines se sont presque confondues dans le verbe ἔχω, qui est un hybride de l'une et de l'autre. Il n'y a donc rien d'invraisemblable dans la restitution d'une forme *ϝέϝοχε avec le sens de *σέσοχε ; d'ailleurs, si l'on y tient absolument, cette dernière, devenue phoniquement *ἕοχε, et avec chute de la réduplication *ὄχε, s'adapte presque aussi bien que l'autre à notre explication. Dira-t-on encore que, si ce parfait avait existé en grec, on en trouverait apparemment d'autres traces que cette forme obscure et isolée ? Il est étonnant, en effet, que le type *ὄχε ait si complètement disparu ; pourtant ἐπώχατο peut invoquer un répondant, et précisément dans l'Iliade elle-même. C'est le participe συνοκωχότε, transcrit à tort συνοχωκότε dans la plupart des éditions et jusque dans celle de M. Pierron, qui cependant le rattache bien à συνέχω (1). Le seul rapprochement du substantif ὀκωχή interdit en effet de le tirer d'un verbe fictif *ὀχόω, et montre le redoublement attique qui s'est greffé sur le primitif *ὄχε, par une imitation malhabile de ὄλωλα, ὄδωδα et tant d'autres parfaits, qui faisaient croire à la nécessité d'un allongement de la seconde syllabe.

(1) B, 218. *Collection d'Éditions savantes.* Paris, Hachette, 1869. Cf. Curtius *Vb*², II, p. 162.

Résumons-nous : ἐπώχατο est une forme de 3e pers. du plur. du plus-que-parfait moyen de ἐπέχω, régulière quant à la désinence, mais altérée quant au thème par l'intrusion de l'*o* radical.

Section IV. — Désinences de l'impératif.

(361) Les désinences de l'impératif se distinguent, comme les primaires, en deux classes, qui ne diffèrent guère l'une de l'autre, mais qui néanmoins doivent être examinées isolément, à raison de la nature différente des formes verbales auxquelles elles s'affixent. Au type de l'impératif athématique appartiennent celui du présent des verbes dits en -μι, celui de l'aoriste athématique, ceux des aoristes passifs, enfin celui du parfait, quand il est régulier. Mais l'impératif du parfait a dans le grec classique adopté une forme thématique illégitime, et sa flexion s'est assimilée à celle du présent et de l'aoriste thématiques, à laquelle se rattache également la flexion, primitivement athématique, de l'aoriste sigmatique; car ce dernier temps, en généralisant l'α de 1re personne, s'est créé un thème hystérogène, λύσα-, sur lequel se conjugue l'impératif.

§ 1er. — *Désinences d'impératifs athématiques.*

(362) La racine, à l'impératif athématique, soit actif, soit moyen, est presque toujours réduite, ce qui au premier abord paraît régulier, puisque toutes les désinences sont syllabiques. Mais, si l'on vient à réfléchir que celle de 2e personne du sg. est *-dhi* et qu'elle eût dû rester atone, au moins d'après la doctrine de M. de Saussure sur l'atonie nécessaire des finales en *i*(1), si l'on considère, d'autre part, que la racine se réduit à cette personne tout comme aux autres,

(1) Saussure, *Mém.*, p. 190.

ἴ-θι, δίδο-θι, δείκνυ-θι, κέκλυ-θι, πέπισ-θι (1), on relève ici une contradiction apparente entre le vocalisme et l'accentuation primitive restituée. On ne peut invoquer, pour la pallier, les assez nombreux impératifs à racine pleine, tels que βῆθι, στῆθι, κλῦθι, δίδωθι (2) ; car l'apparition de la longue dans les formes qui exigeaient la réduction, v. g. βήτω, στήτω, montre bien qu'on se trouve en présence d'un allongement hystérogène, dû principalement à l'analogie des racines à métathèse comme τλῆθι. D'ailleurs, n'est-il pas remarquable que la racine ἐς, qui dans toute sa flexion a perdu le degré réduit, l'ait conservé précisément dans cette unique forme de l'impératif, ἴσθι, avec un ι prothétique pour *σ-θι ? Ce fait à lui seul prouve que la réduction était la règle impérieuse. Or, si la réduction proethnique est certaine, et si pourtant il est assez probable que l'accent ne pouvait affecter la désinence, c'est bien ici le cas de tenir fortement les deux bouts de la chaîne, encore qu'on n'en aperçoive pas le milieu.

Au reste, une conciliation possible se laisse déjà entrevoir. Dans l'impératif thématique, la 2e pers. du sg. n'a point d'indice, et pourtant le thème est en -*e*; or l'*e* est, on le sait, le degré le plus faible auquel puissent descendre les thèmes nominaux ou verbaux en -*e*-, puisque cet *e* prédésinentiel ne tombe jamais. On pourrait en conclure que « à l'impératif, indépendamment de l'accentuation et de toute désinence, la racine verbale revêt toujours sa forme la plus réduite, » formule qui s'accorderait assez bien avec la brièveté du ton du commandement. Dès lors on poserait comme types de la 2e pers. de l'impératif athématique équivalents au thématique *bhére* φέρε, la racine réduite **dhə̀*, *θε, **do* *δο, et l'on admettrait que la désinence apparente *dhi* θι, sk. *çru-dhi*, gr. δό-θι, n'est qu'un appendice interjectif ajouté postérieurement en vue de renforcer le commandement (3). Ce n'est là sans doute qu'une hypothèse,

(1) Kühner, I, p. 849 et 887 : πέπεισθι (Æsch., *Eum.*, 599) est évidemment une fausse leçon.

(2) Curtius, *Vb*2, II, p. 45.

(3) Cf. en français « va donc » pour « va ».

mais une hypothèse très-plausible; et la bizarrerie de cette finale en *dh*, la seule de ce genre qu'on rencontre à l'actif, et la chute de *-dhi* partout ailleurs qu'en grec et en indo-éranien, sont de nature à la corroborer.

Quoi qu'il en soit, le degré réduit est la forme ordinaire de l'impératif athématique, et les exemples en sont nombreux. Toutefois les racines à métathèse, γνῶθι, τλῆθι, ont naturellement la longue, qui de là s'est glissée dans d'autres racines déjà citées [1] à titre d'exemples. La longue hystérogène de l'indicatif πίμπλημι a aussi contaminé l'impératif ἐμπίμπληθι [2]. A plus forte raison ne trouve-t-on plus que la longue à l'impératif des aoristes passifs, qui n'ont jamais eu aucune apophonie, v. g. λύθητι pour *λύθη-θι. Enfin l'*e* qui a contaminé toute la conjugaison de la racine ἐς ne pouvait manquer d'envahir l'impératif : sg. 3 ἔστω ; mais la forme *ἔσθι est douteuse.

Le vocalisme étant le même dans toute la flexion, adaptons à la forme verbale les désinences des deux voix.

(363) I. Actif. — Sg. 2 : -θι, -ς, -τως. Le premier indice est proethnique. Il en est probablement de même du dernier, au moins sous la forme -τω, sk. *-tāt*, lat. *-tōd* (=*-téot*). En grec le τ final est tombé (cf. οὕτω) ; puis un ς s'est affixé, dont l'origine est plus claire que celle du ς épenthétique de l'ablatif : c'est la finale secondaire de 2e pers. du sg. que nous avons déjà vue s'ajouter au type *φέρει [3]. Ainsi est né le type φάτως ou φατῶς, d'ailleurs extrêmement rare [4]. Le type θέ-ς, δό-ς n'est guère plus commun : il procède de la même affixation du ς secondaire, cette fois à la simple racine réduite,

(1) Formule βῆθι : ἔβην = τλῆθι : ἔτλην.

(2) Hom., *Il.*, Φ, 311. V. *supra*, n° 348.

(3) V. *supra*, n° 351.

(4) Ἐλθετῶς ἀντὶ τοῦ ἐλθὲ Σαλαμίνιοι (Hesych). — Cette accentuation paraît un souvenir de l'ancien oxyton régulier *φατώ, devenu périspomène à la faveur de la longueur de la finale.

et confirme notre hypothèse d'un impératif primitif, *θε, *δο, etc., modifié par l'influence analogique de ἔθη-ς, ἔδω-ς.

Sg. 3 : -τω = *-tĕot*, comme à sg. 2 : θέτω, ἔστω.

Pl. 2 : -τε. La désinence proethnique paraissant longue d'après le sanskrit, il se pourrait que celle du grec fût empruntée aux temps secondaires. Le latin, qui a perdu cette finale en tant que secondaire, ne l'a conservée qu'à l'impératif.

Pl. 3 : -των, -ντω, -ντων, -τωσαν. La forme proethnique est inconnue. En effet, si l'on part d'une désinence *-ntĕot*, que suggère celle du singulier, on explique bien la flexion indo-éranienne, mais on se heurte à la fois contre les formes grecques telles que ἔστων, ἔστωσαν, au lieu et place desquelles on attendrait *ἔσατω (α = *n*-voyelle), et en général contre toutes les formes du moyen, qui n'offrent pas trace de nasale. Adopte-t-on une simple désinence -τω (1), on arrive à cette conclusion étrange que l'impératif, seul de toutes les formes verbales, ne distinguait pas le pluriel du singulier, et l'on se voit forcé d'expliquer par l'analogie la 3e personne du pluriel du sanskrit, du zend et du latin. L'alternative est pénible, mais au fond les deux termes ne diffèrent pas beaucoup : dans la première hypothèse, toutes les formes grecques sont analogiques, sauf une seule, δό-ντω ; dans celle de M. Brugman, toutes le sont, y compris δόντω. Sans prendre parti sur ce dernier point, passons-les rapidement en revue.

1° Le type δόντω, qu'on ne rencontre pas dans les auteurs, est proethnique ou refait sur δότω (2).

2° Un simple ν paragogique, pareil à celui de ἐστίν ou de la forme crétoise ἀργύρων = ἀργύρου, s'étant affixé sporadiquement à la forme de 3e pers. du sg., soit *δό-τω-ν, (ἔστων, *Il.*, A, 338), cette forme ainsi amplifiée a été employée pour la 3e pers. du pl. à cause de l'association d'idées qu'éveillait

(1) Brugman, *Morph. Unt.*, I, p. 163 sq.

(2) *C. I. G.*, 1831. — Formule approximative δόντω : δότω = διδόντι : δίδωτι.

le ν final (1). Ce type, sans être purement épigraphique comme le précédent, est néanmoins fort rare.

3° Le même ν paragogique ajouté au type δόντω a paru renforcer la signification plurale, et s'est, pour cette raison, largement épandu dans tout le domaine ionien-attique.

4° La désinence hystérogène -σαν des temps secondaires a passé à l'impératif et s'est ajoutée à la forme de 3e pers. du sg. pour la pluraliser (2), δότωσαν. Bien plus, elle paraît avoir contaminé aussi le type δόντω, si l'on en juge par l'unique exemple ἐόντωσαν (3), triplement corrompu, et par son -ο- thématique, et par son pluriel pléonastique, et par sa désinence, empruntée aux temps secondaires, où nous l'avons également reconnue pour illégitime.

5° La désinence -τον de l'inscription de Mytilène (4), est très probablement une ancienne désinence de duel, employée au pluriel à raison de la quasi-homophonie des finales -τον et -των (5).

D. 2 : -τον. Cette désinence est empruntée à l'indicatif (6).

D. 3 : -των. L'analogie des temps secondaires devait amener -την, et celle du présent de l'indicatif -τον. On ne rencontre ni l'une ni l'autre désinence; mais il est probable que la dernière a existé, puisqu'on la trouve exceptionnellement avec la fonction du pluriel. En général c'est au contraire la finale -των du pluriel qui sert ponr le duel. On voit qu'il s'est produit une confusion analogique entre ces deux indices homophones : si celui du pluriel a pré-

(1) Formule δότων : δότω = ἴδον : ἴδω, par approximation. Cf. Brugman, *op. et loc. citt.*, et G. Meyer, § 575, qui admettent une simple pluralisation au moyen du ν : peut-être aussi la flexion φάτως à la 2e pers.du sg., φάτω à la 3e, a-t-elle irrésistiblement appelé φάτων à la 3e du pluriel ; cf. ἔφερες, ἔφερε, ἔφερον.

(2) Form. approx. δότωσαν : δότω = ἴδοσαν : ἴδω ; l'ω paraissant, comme plus haut, l'indice nécessaire de l'impératif.

(3) Cité par G. Meyer, § 575, 5, d'après Ern. Curtius, *Anecd. Delph.*, 13, 15.

(4) *C. I. G.*, 2166.

(5) Cf. Blass, *Hermes*, XIII, p. 384 sq, — *Infra*, D. 3.

(6) Formule δότον : δότε = ἴδοτον : ἴδοτε.

valu, c'est qu'il contient l'ω qui a paru être la caractéristique essentielle de la 3ᵉ personne de l'impératif.

(364) II. Moyen. — On ne connaît pas les désinences proethniques, mais on peut néanmoins tenir pour certain que celles du grec sont issues de l'analogie, toutes sans exception.

Sg. 2 : -σο. A en juger par l'indo-éranien la désinence primitive, s'accordant d'ailleurs avec le sens réfléchi de la forme, devait être *-swé*, qui eût donné en grec *-σϝε ou *-συ, comme au locatif pluriel. Le vocalisme final a été troublé, comme au locatif pluriel, par l'influence d'une forme très semblable de son et de sens [1], et la désinence secondaire -σο a pris pied à l'impératif moyen, traînant après elle tout un cortége d'analogies. Encore que cette explication nous paraisse très satisfaisante, nous ne saurions passer sous silence l'opinion de MM. Delbrück et Brugman [2], qui voient dans l'impératif δίδο-σο, φέρε-σο, ainsi que dans λύετον, etc., une sorte de « subjonctif illégitime » de l'imparfait, dérivé de l'indicatif par la simple suppression de l'augment. Cette conjecture, qui s'appuie sur l'existence d'une pareille forme en indo-éranien, a l'avantage de ne point nécessiter la restitution, très douteuse, de la désinence proethnique de l'impératif moyen, mais le grave inconvénient de supposer dans δίδο-σο un subjonctif athématique, alors que nous voyons au contraire en grec classique tous les temps athématiques, aoristes et parfaits, traités par analogie comme thématiques pour la dérivation du subjonctif [3].

Sg. 3 : -σθω. L'analogie de l'actif est évidente [4] ; car aucune 3ᵉ personne n'a de désinence en *dh*.

Pl. 2 : -σθε, désinence empruntée aux temps secondaires [5].

(1) Cf. *supra*, nº 287.

(2) *Syntakt. Forsch.*, IV, p. 68 ; *Morph. Unt.*, III, p. 6.

(3) Cf. *infra*, ch. III, nº III de chaque division.

(4) Formule δόσθω : δόσθε = δότω : δότε.

(5) Formule δίδοσθε : δίδοσο = ἔδοσθε ; ἔδοσο.

Pl. 3 : -σθω, -σθων, -σθωσαν, -σθον, le tout comme aux formes correspondantes de l'actif.

D. 2 : -σθον ; 3 : -σθων (-σθον ?) de même qu'à l'actif.

§ 2. — *Désinences d'impératifs thématiques.*

(365) La nuance de la voyelle thématique est toujours *e* ; car la forme de 3ᵉ pers. du pluriel en *o* paraît hystérogène.

(366) I. Actif. — Sg. 2 : le thème sans aucun affixe, λεῖπε, λίπε. L'ancienne accentuation régulière *λιπέ est attestée par quelques impératifs, qui, à raison sans doute de leur fréquent retour dans la conversation usuelle, ont mieux conservé l'accent originaire, v. g. ἰδέ, λαβέ, εἰπέ. Une désinence -τῶς, amenée par l'analogie de celle des impératifs athématiques, est constatée par une glose d'Hésychius [1].

Les formes de 3ᵉ pers. du sg., de 2ᵉ du pl. et celles du duel ne se distinguent pas de celles de la flexion athématique.

Pour la 3ᵉ du plur., on peut à volonté restituer λειπόντω (épigraph.) [2], ou simplement, avec M. Brugman, λειπέτω, modifiés l'un et l'autre par les affixes -ν, -σαν du pluriel, ainsi qu'on l'a vu. Toutefois, ce qui rend un primitif λειπόντω fort douteux ici, c'est que la forme correspondante du moyen λειπέσθω ne présente ni l'*o* thématique, ni la nasale du pluriel : non que la forme moyenne soit elle-même primitive ; tout au contraire ; mais c'est en cela précisément que gît la force de l'argument de MM. Brugman et G. Meyer. Car, si λειπέσθω est copié sur l'analogie de l'actif, il n'y a que λειπέτω qui puisse l'expliquer [3] : une forme moyenne imitée de λειπόντω se fût comportée tout autrement. Pourtant il nous semble que λειπέσθω a pour contrepartie λειπόσθω, également épigraphique [4], et que celui-ci

(1) G. Meyer, *Gr. Gr.*, § 572, 6 ; ***supra***, p. 366, n. 4.
(2) G. Meyer, § 575, 3.
(3) λείπεσθε : λειπέσθω = λείπετε : *x*.
(4) *C. I. A.*, I, 78, 5.

accuse l'influence de λειπόντω. Si donc λειπόντω a contre lui de graves présomptions, on ne peut pourtant d'ores et déjà le condamner.

Quoi qu'on décide sur λειπόντω, tous les autres types, λειπέτω, λειπέτωσαν, λειπόντων (ces deux derniers les plus communs), λειπόντωσαν et λείποντον (mytil.), sont dus à des actions d'analogie déjà signalées.

(367) II. Moyen. — Les désinences sont les mêmes qu'à l'impératif athématique. Toutefois, à la 3ᵉ pers. du plur., outre -σθω, -σθων, -σθωσαν et -σθον, précédées de l'ε thématique, on trouve encore -ό-σθω, avec l'ο thématique habituel de cette forme verbale [1], et -ό-σθων avec addition du ν plural.

§ 3. — *Confusion des deux ordres de désinences.*

(368) I. Le -ς final de 2ᵉ pers. du sg. des impératifs athématiques, θέ-ς, δό-ς, a contaminé deux impératifs thématiques, σχέ et ἔνισπε [2]. Tel n'est pas l'avis de M. Curtius [3], qui considère σχές et ἔνισπες comme normaux et s'en sert pour étayer sa théorie de la métathèse. Le moindre défaut de cette théorie est de rompre la merveilleuse unité que la doctrine de l'expulsion de l'*e* radical a introduite dans l'étude de la formation des aoristes thématiques. A ce point de vue, croyons-nous, le procès est jugé sans appel. Mais, même dans la supposition d'une métathèse, la forme σχές n'en reste pas moins analogique; car il est difficile de croire, avec Schleicher, à la chute de l'ι final de δόθι faisant permuter en ς le θ précédent, et dès lors on en revient toujours à envisager ce ς final comme hystérogène. Et, alors même qu'on se rallierait à l'opinion de M. Nauck [4], qui nie l'exis-

(1) Formule λειπόσθω : λειπέσθω = λειπόντω : λειπέτω.

(2) Formule σχές : σχέτω = θές : θέτω. Saussure, *Mém.*, p. 10; G. Meyer, § 568. Il y faut joindre la très curieuse forme εἴσφρες (Kühner, I, p. 929), qui d'ailleurs se rattache moins aisément au vb. φρίω qu'à une racine φρε conjuguée athématiquement.

(3) *Vb.*², II, p. 8 sq.

(4) *Bull. Acad. S.-Ptbg.*, XXIV, p. 349.

tence de ἔνισπε et rapporte σχέ à une grécité inférieure, on n'en saurait rien conclure, sinon que σχές et ἔνισπες sont des types analogiques si spécieux qu'ils ont réussi à étouffer les types normaux. Seulement on peut se demander pourquoi l'on ne rencontre ce ς final que précisément dans deux thèmes qui prêtent à la conjecture d'une métathèse. La réponse est assez simple : ces deux thèmes y prêtent parce qu'ils sont monosyllabiques ; et, par cela même qu'ils étaient monosyllabiques, ils se trouvaient directement exposés à l'influence de monosyllabes tels que θές, qui agissait avec bien moins de force sur le type λεῖπε. D'ailleurs celui-ci a été également atteint, s'il faut en croire une glose d'Hésychius (ἄγες · ἄγε).

(369) II. Inversement, l'ε thématique de λεῖπε a envahi au présent la 2ᵉ pers. du sg. des impératifs athématiques. Il est visible dans les formes, plutôt récentes, du type δείκνυ-ε [1], qui répond au subjonctif et à l'optatif illégitimes δεικνύω, δεικνύοιμι. La syllabe de contraction le trahit dans τίθει, δίδου, pour *τίθε-ε, *δίδο-ε, formes déjà plus anciennes, nées de l'analogie des subjonctifs τιθέω, διδόω, qui eux-mêmes remontent à une assez haute antiquité. Enfin il se cache, mais on ne doit pas hésiter à le reconnaître dans le type homérique à finale allongée ἵστη, δαίνῦ, qui résulte d'une contraction extrêmement ancienne, pareille à celle des impératifs thématiques λοῦ, δαῖ, παῦ (Hesych.), et que l'analogie a plus tard propagée, πίμπρη, στόρνῦ, δίδω, etc. En effet, bien que nous ayons admis que la 2ᵉ pers. du sg. de l'impératif des verbes en -μι a pu, comme celle de l'impératif des verbes en -ω, consister à l'origine en un thème brut et sans affixe, la comparaison phonétique nous interdit de rapporter ἵστη à ce type proethnique, qui avait nécessairement la racine au degré réduit [2]. D'autre part une formule d'analogie basée, par exemple, sur le simple

(1) Kühner, I, § 209, 5.

(2) Cf. *supra*, n° 362.

rapport λεῖπε : λείπετε, eût également donné *ἵστα, et non ἵστη. Il faut donc restituer *ἵστα-ε, *δαίνυ-ε, avec contraction panhellénique (1). Toutefois il convient également de tenir compte du rapport ἐδείκνῡ : δείκνῡ imité de ἔλειπε : λεῖπε.

§ 4. — *Désinences hétéroclites.*

(370) On n'explique pas, on se borne jusqu'à présent à enregistrer les trois formes bizarres de 2ᵉ pers. du sg. de l'impératif de l'aoriste thématique actif en -ον et de l'aoriste sigmatique actif et moyen. La première, λάϐον, θίγον, est donnée comme syracusaine. La seconde, panhellénique et même homérique, consiste dans l'affixation de l'élément -ον au thème sigmatique, λῦσ-ον, λεῖψ-ον. Il y a évidemment un rapport étroit entre ces deux désinences; mais on ne saurait dire laquelle est née la première et a influencé l'autre (2). La troisième, en -αι, λῦσ-αι, λεῖψ-αι, a donné lieu à diverses tentatives d'explication, peu satisfaisantes (3), dont aucune ne se rattache à l'analogie.

(1) Cf. Schleicher, *Cpd*⁴, p. 656; Curtius, *Vb*², II, p. 58 sq.

(2) Cf. Brugman, *Bezzenb. Beitr.*, II, p. 250; G. Meyer, *Gr. Gr.*, § 569.

(3) V. Curtius, *Vb*², II, p. 289 sq.

CHAPITRE III.

TEMPS ET MODES.

(371) La forme générale des temps et modes de la langue grecque a été examinée dans la partie de cet essai relative à la dérivation. On vient de voir, d'autre part, les modifications qu'elle subit sous l'influence des désinences personnelles. Toutefois certaines formes hystérogènes et toutes spéciales à la langue des Hellènes, d'autres, plus compliquées, dans lesquelles le thème et les désinences se confondent et s'entrelacent, pour ainsi dire, dans un réseau d'analogies croisées en tous sens, n'ont pu jusqu'à présent trouver place dans ces pages. Les notions acquises vont nous permettre de les éclaircir. Mais, au lieu de les présenter isolément, nous les encadrerons dans un tableau d'ensemble de la conjugaison. Le voisinage des formes déjà expliquées les fera mieux comprendre, et, au risque de quelques redites, léger inconvénient en une matière aussi ardue, nous trouverons dans ce plan l'avantage de résumer ce que nous avons appris en étudiant ce qu'il nous reste à apprendre.

Nous conjuguerons donc par temps et modes deux types de verbes athématiques, τίθημι, δείκνυμι, et deux de verbes thématiques, λείπω, τιμάω, un radical et un dérivé de chaque classe, sans toutefois nous interdire de citer çà et là quelques autres types, quand il sera nécessaire de signaler une déviation remarquable que les thèmes choisis ne présenteront pas.

Après avoir jusqu'à présent envisagé les formes des temps et des modes indépendamment les unes des autres et au seul point de vue de leur contexture morphologique,

il n'y a désormais aucun inconvénient à les subordonner les unes aux autres au point de vue fonctionnel, c'est-à-dire à adopter dans cette revue finale la classification des grammaires usuelles, sans y attacher d'ailleurs d'autre valeur que celle de la commodité pratique. On divisera donc la conjugaison en présent, imparfait, futur, aoriste 1er, aoriste 2e, parfait, plus-que-parfait et futur-parfait, sans attribuer à ces termes d'autre sens que celui de la nomenclature habituelle; et, par exemple, le type ἐλείφθην sera étudié, comme aoriste 1er, avant *ἐλίπην, aoriste 2e, bien que le premier suppose nécessairement l'existence antérieure du second. L'étude de chaque temps sera poursuivie dans les trois voix et dans tous les modes.

Section 1re. — Présent.

§ 1er. — *Voix active.*

(372) Le présent athématique a : s'il est radical, la racine au degré plein ou réduit (jamais fléchi), suivant que la désinence qui la suit repousse ou prend l'accent; s'il est dérivé, la racine au degré réduit, et la syllabe suffixale pleine ou réduite, suivant la même distinction [1]. Le présent thématique a la racine pleine (réduite ou fléchie par analogie), s'il est formé au moyen du suffixe *-e-* (*-o-*), et la racine réduite (normale ou fléchie par analogie), s'il contient tout autre suffixe [2].

I. Indicatif. — Types : τίθη-μι, εἶ-μι, δείκ-νῡ-μι (pour *δικ-νέυ-μι); — λείπ-ω, λύ-ω (= *λυ-ϳώ), τιμ-ά-ω.

II. Impératif. — Types : *τίθε-ς, *δείκ-νυ-θι, *ἵστηθι (pour *ἵστα-θι); — λείπ-ε, τίμ-α-ε (τίμᾱ). Le degré est le plus réduit possible, sauf les renforcements analogiques [3].

(1) *Sup.*, nos 87, 89, 96 et 97.

(2) *Sup.*, nos 90-95 et 104 sq.

(3) *Sup.*, n° 362. — Les types réels τίθει, δείκνῡ, ἵστη procèdent de l'analogie des impératifs thématiques, *sup.*, n° 369.

(373) III. Subjonctif. — Ce mode est toujours thématique (1), puisqu'il se forme par l'adjonction d'un *-e-* (*-o-*) au thème de l'indicatif correspondant, dont le vocalisme ne peut dès lors plus subir aucune apophonie. Il en résulte, pour le premier type, un schème *τιθή-ω, *τιθή-ομεν, *δεικνῡ-ω, *δεικνῡ-ομεν, et pour le second un schème prohellénique *λείπε-ω *λείπε-ομεν, contracté λείπω λείπωμεν, τιμάω (τιμῶ) τιμάωμεν (τιμῶμεν), etc. Autrement dit, la voyelle thématique est brève dans le premier cas, parce qu'elle s'attache à la racine pure, longue dans le second, parce qu'elle s'attache à une racine déjà thématisée et se contracte dès la période indo-européenne avec la voyelle thématique précédente (2). Les subjonctifs des verbes thématiques obéissent rigoureusement et sans exception à cette règle fondamentale; mais ceux des verbes en -μι y dérogent pour la plupart, troublés qu'ils sont par l'analogie des autres.

En effet l'existence du type *τιθήομεν n'est plus attestée que par de rares débris, dont le plus important εἴομεν est lui-même conjectural pour ἴομεν que donnent les textes. Elle n'en doit pas moins être tenue pour certaine; car elle résulte à l'évidence du parallélisme nécessaire des deux conjugaisons en -μι et en -ω et de la comparaison des subjonctifs d'aoristes athématiques (βήομεν, στήομεν) conservés en assez grand nombre. Mais la voyelle longue des verbes thématiques s'est introduite ici par la porte que lui ouvrait l'ω de 1re personne commun aux deux flexions (3), et l'on a conjugué δεικνύω δεικνύῃ δεικνύωμεν δεικνύωσι comme λείπω λείπῃ λείπωμεν λείπωσι. Ce n'est pas tout encore : cette contamination générale et commune à tous les subjonctifs a été accompagnée d'autres phénomènes analogiques qui ont profondément altéré la physionomie de cette forme verbale. Dans le subjonctif encore régulier s'est introduit, au pluriel et au duel,

(1) *Sup.*, n° 99.

(2) Proethnique : *dik-néu-oa*, *dik-néu-o-mé* — *réik-e-oa*, *réik-e-o-mé*.

(3) Formule τιθήωμεν : τιθήω = λείπωμεν : λείπω.

le degré réduit de la racine, par imitation de l'apophonie de l'indicatif : ἴομεν [1], par exemple, est beaucoup plus fréquent que εἴομεν, puis devient ἴωμεν dans le grec classique. La voyelle brève pénètre ensuite par analogie dans les formes du singulier, ἴω, τιθέω, δεικνύω. Cet allégement est si bien hystérogène, qu'on le voit affecter l'η présuffixal sans égard à son origine véritable : que l'η provienne d'un ε ou d'un α radical, c'est toujours en ε qu'il s'abrège, v. g. ἱστέω, et non *ἱστάω, pour *ἱστήω [2]. Enfin les Attiques contractent ensemble les voyelles qui font hiatus : ainsi naissent les formes, si répandues dans la langue commune, ἱστῶ, τιθῶ. διδῶ, φῶ, etc. [3] A ce dernier type appartient le subjonctif présent de la racine ἐσ, ὦ, ὦμεν, pour *ἔ(σ)ω, *ἔ(σ)ωμεν, régulier *ἔσ-ο-μεν.

Un autre subjonctif hystérogène est né de la comparaison directe du subjonctif et de l'indicatif des verbes thématiques. En effet les deux formes sont unies par un lien étroit et manifeste : le subjonctif a toujours la longue de la voyelle thématique de l'indicatif, λείπεις λείπῃς, λείπουσι λείπωσι, etc. Ce rapport, transporté purement et simplement dans la conjugaison athématique, s'y est traduit par le type ἵστᾶντι [4]. On lit aussi τίθαντι dans l'inscription crétoise de M. Bergmann[5]; toutefois on pourrait, en accentuant τιθᾶντι, y voir une contraction dorienne. Citons enfin, comme exemples de cette contamination tout exceptionnelle, la forme προτίθηντι et les deux subjonctifs d'aoristes passifs κατασκευάσθηντι et προγράφηντι [6]. Il n'y a pas d'exemple d'une influence inverse de la conjugaison en -μι sur la conjugaison en -ω [7].

(1) Formule ἴομεν : εἴω = ἴμεν : εἶμι.

(2 Cf. subj. aor. βέωμεν pour βήομεν.

(3) Jamais l'accent ne remonte à l'actif. Cf. *inf.*, n° 382.

(4) Formule ἱστᾶντι : ἵσταντι = φέρωντι : φέροντι.

(5) *De Inscr. Cret. ined.*, Berolin. 1860.

(6) Curtius, *Vb.*², II, p. 82; Kühner, I, § 285, 2.

(7) Cf. *infra*, n° 382 *in fine*.

(374) IV. Optatif. — Dans la première classe, l'indice est -ιή-, qui primitivement prend l'accent et réduit par conséquent la syllabe précédente, mais se réduit à son tour en -ῑ-, quand il est suivi d'une désinence formant syllabe : τιθε-ίην τιθε-ῖ-μεν (*δεικ-νυ-ιή-ν *δεικ-νυ-ῑ-μέν) (1). La racine pleine est revenue dans εἴην = *ἔσ-ιη-ν, pour *σ-ιή-ν (lat. *s-iē-m*), comme en général dans toutes les formes de la racine ἐς. Dans la seconde classe l'indice est toujours -ι-, sans apophonie : λείποιμι (pour *λείπο-ι-ν (2)), τιμάοιμι (τιμῷμι). Il y a eu influence réciproque de ces deux formes.

1° Un optatif thématique a été créé en ionien-attique sur le modèle du subjonctif uniformisé par l'analogie : la flexion δεικνύω δεικνύωμεν appelait irrésistiblement un optatif δεικνύοιμι, peu usité, mais enregistré par les grammairiens. Les verbes radicaux gardent la formation primitive en -ιη- ; mais les dérivés ne connaissent plus que l'optatif thématique. C'est aussi sans doute que la forme *δεικνύιην n'avait rien d'agréable à l'oreille. Deux verbes radicaux très usuels ont également subi la thématisation à l'optatif du présent, ἔοι (rac. ἐς) et ἴοι (rac. εἰ) (3) ; mais on sait combien ces deux racines passent aisément à la flexion thématique.

2° L'indice -ιη- a envahi la conjugaison thématique avec d'autant plus de facilité qu'au pluriel rien ne distinguait l'un de l'autre les deux types de flexion (4). Toutefois cette altération très répandue à l'optatif de l'aoriste thématique, a respecté celui du présent des thèmes verbaux primaires : on ne dit pas *λυοίην, *λειποίην. Mais les Attiques l'ont reprise, en l'appliquant exclusivement aux verbes dérivés, et ils ont formé ainsi τιμῴην, φιλοίην, qui ont supplanté τιμῷμι, φιλοῖμι. Même l'η de flexion a passé au pluriel, et l'on a dit par analogie τιμῴημεν comme εἴημεν. Sur τιμῴην a été refait

(1) Cf. *supra*, n° 343.

(2) V. *supra*, n° 344.

(3) *Il.*, I, 142 ; Ξ, 21.

(4) Formule *λειποίην : τιθείην = λείποιμεν : *τίθειμεν. On sait que l'accentuation τιθεῖμεν est hystérogène.

φιλῴην (basse grécité), et même δῴην, pour δοίην, δῴημεν, δῴησαν, formes très récentes et profondément altérées (1).

(375) V. Infinitif. — Rien n'est plus obscur, jusqu'à présent, que la question de l'origine des diverses désinences de l'infinitif de voix active et des relations qui les unissent entre elles. Sans entrer dans le détail de cette controverse, en grande partie étrangère à notre sujet, nous pouvons résumer brièvement les résultats acquis jusqu'à plus ample informé, en disant que les désinences de l'infinitif, à quelque temps qu'on les envisage, paraissent être au nombre de quatre, savoir : 1° -μεναι, qui se rattache certainement au suffixe proethnique *-méne-* (2), v. g. ἱέ-μεναι, ἴ-μεναι ; 2° -μεν, v. g. ἔμμεν (=*ἔσ-μεν), ἴ-μεν, διδό-μεν (crét.), — ἀγέ-μεν, εἰπέ-μεν, etc. ; 3° -ϝεναι, dont il n'existe plus d'exemple authentique, de l'avis unanime des grammairiens, à l'infinitif du présent, mais qui apparaît incontestablement dans les infinitifs aoristes δοῦναι = δό-ϝεναι (3), θεῖναι, εἶναι et γνῶναι ; 4° enfin, -ϝεν, qui serait avec -ϝεναι dans le même rapport que -μεν avec -μεναι, et qui s'attache exclusivement aux verbes thématiques, en contractant, après la chute du ϝ, sa voyelle initiale avec la voyelle finale du thème, v. g. *λείπε-ϝεν λείπειν, *φιλέε-ϝεν φιλεῖν, *τιμάε-ϝεν τιμᾶν, *δηλόε-ϝεν δηλοῦν.

Tel est, à grands traits, le parallélisme qui se laisse entrevoir entre les quatre désinences possibles d'infinitif groupées deux à deux ; mais que d'obscurités encore, surtout dans les deux dernières ! Le processus inusité de contraction que suppose la restitution de -ϝεν, l'existence des infinitifs doriens en -εν, ἄγεν, φέρεν, λείπεν, l'intrusion sporadique de cette finale brève jusque dans le domaine ionien-attique, accumulent les difficultés de toutes sortes autour de cette explication, la seule pourtant qui permette de ramener à quelque unité le système compliqué des infinitifs hellèni-

(1) G. Meyer, *Gr., Gr.* § 587 ; Kühner, I, p. 596, i. n.
(2) V. *supra*, n° 61.
(3) Tab. de Dali. V. *Stud.*, VII, pp. 341 et 348. Cf. sk. *dāvánē*. Whitney, *Sk. Gr.*, § 974.

ques. Faudrait-il admettre que la désinence primitive consistait en un simple -ν affixé au thème verbal, et que λείπε-ν est devenu λείπειν par analogie de λείπεις λείπει ? Mais, outre qu'on n'aperçoit pas comment pareille action d'analogie se serait exercée, l'accentuation de λιπεῖν à elle seule fait toucher du doigt une contraction de *λιπέ-εν = *λιπέ-ϝεν. Bien plus, le type λιπέειν, qui revient si fréquemment dans Homère, compliquerait singulièrement la question, si l'on n'était à peu près d'accord pour admettre les corrections qui le transforment en λιπέεν [1]. Celui-là éliminé, il reste celui de la langue commune λείπειν (éol. λείπην) et le dorien λείπεν, qui, tout bien pesé, sont encore inconciliables autrement que par l'hypothèse d'une particularité mal définie du phonétisme dorien. Il faut se résigner à laisser planer un doute sur cet ensemble de formes restituées qui concordent pourtant dans les grandes lignes.

Quant à la genèse de ces suffixes, on voit que -μεναι, -ϝεναι sont des formes casuelles : datifs de thèmes en -μεν-, -ϝεν-, dont -μεν, -ϝεν, avec chute de l'ι, pour *-μεν-ι, *-ϝεν-ι, seraient les locatifs ; ou plutôt, comme nous le croyons [2], locatifs de thèmes féminins en -μενα-, -ϝενα-, simplement allégés en -μεν, -ϝεν par suite du fréquent usage de ces formes dont le caractère nominal échappait entièrement aux Grecs les plus lettrés ; c'est un point sur lequel on ne saurait se prononcer avec certitude. Le sanskrit témoigne en faveur de la première opinion pour -μεναι, et de la seconde, pour -ϝεναι ; car *dāvánē* (véd.) pourrait bien être le locatif proethnique d'un thème féminin **dāvánā*. Faut-il croire que le grec avait jadis un infinitif datif en *-μεν-ει, dont on ne trouve plus de trace, et qui serait devenu -μεναι par analogie

(1) Cf. Curtius, *Vb*², II, p. 129 sq.

(2) Nous avons admis -ει, et non -αι, pour la désinence du datif ; *sup.*, nos 230-231. Cf. : *sic*, *Cpd*⁴, p. 401, et G. Meyer ; § 345 i. n. ; *contra*, *Vb*², II, p. 122 sq. ; Osthoff, *M. U.*, II, p. 114, etc. — L'accentuation de φερίμεν prouve bien en tout cas qu'on a affaire à une forme écourtée ; si la syllabe ρι n'eût été primitivement antépénultième, quelle raison aurait-elle eue de prendre l'accent ?

de -μεναι? Cette hypothèse concilierait tout. Malheureusement elle est toute gratuite.

(376) Mais ce problème est étranger à notre étude. Nous n'avons à rechercher ici que les variations analogiques de la forme de l'infinitif, variations qui portent sur trois points : 1° altération du vocalisme radical ; 2° altération de la désinence ; 3° substitution illégitime d'une désinence à une autre.

(377) 1° Devant toute désinence d'infinitif la syllabe prédésinentielle se réduit quand elle n'est point terminée par l'*e* thématique ; on sait, en effet, que la première syllabe du suffixe s'emparait de l'accent en indo-européen ; elle l'a conservé en sanskrit [1]. A ce point de vue l'infinitif hellénique est très altéré : pour quelques types tels que ἰέ-μεναι, ἴ-μεναι, ἴ-μεν, il en présente un grand nombre du genre de εἴ-μεναι [2], τιθή-μεναι, ἔμμεναι (pour *σ-μέναι), ἔμμεν, ζευγνῦ-μεν, etc. Il n'est pas douteux que l'influence des infinitifs d'aoristes à métathèse, βλή-μεναι, γνώ-μεναι, n'ait beaucoup contribué à propager cet allongement hystérogène. Toutefois la nuance vocalique était déjà troublée dans la langue proethnique : le sanskrit *bhár-manē*, le zend *stao-mainē* montrent aussi la racine pleine.

Quant aux verbes thématiques, ils ont toujours, suivant la règle, l'*e* final devant la désinence de l'infinitif, ἀκουέμεναι, ἀγέμεν, λείπειν. L'indo-éranien confirme ce vocalisme.

(378) 2° La désinence -μεναι ne subit aucune altération.

La désinence -μεν apparaît parfois dans les inscriptions sous la forme -μειν, manifestement corrompue, v. g. προτιθέμειν, εἴμειν, δόμειν [3]. Il n'est pas douteux que cette diphthongue ne soit empruntée à la finale des verbes thématiques, φέρειν. L'intrusion de la finale longue était facilitée par la place de l'accent, qui ne quittait pas la pénultième, bien qu'on eût depuis longtemps oublié le véritable caractère de

(1) Du moins dans le suff. *-vánē* ou *-vánē*. Cf. *sup.*, n° 61.

(2) Correction pour ἴμμεναι, *Il.*, Υ, 365.

(3) Rhodes, Géla, Agrigente ; G. Meyer, § 598 ; Kühner. I, § 210, 9.

cette désinence -μεν, simple abréviation de -μεναι ou *-μενι : τιθέμεν étant accentué comme φέρειν, on était tout naturellement enclin à les assimiler l'un à l'autre, car il semblait qu'une finale longue pût seule empêcher l'accent de remonter à l'antépénultième (1).

La désinence *-ϝεναι ne se rencontre à proprement parler dans aucun infinitif du présent, et on ne la reconnaît comme légitime que dans les formes aoristiques déjà signalées et dont le type est δοῦναι, γνῶναι. Ces formes ont fait croire à une simple désinence -ναι, que le grec posthomérique a largement propagée dans toute la conjugaison en -μι : τιθέ-ναι, διδό-ναι, ἱστά-ναι, δεικνύ-ναι, qui en ionien-attique ont supplanté les types homériques τιθέμεναι et τιθέμεν, sont incontestablement des formes analogiques auxquelles le suffixe primitif -ϝεναι est tout à fait étranger (2). Il en est de même de certains infinitifs qui pourraient au premier abord passer pour légitimes : ainsi il est certain que διδοῦναι (3), εἶναι, ἰέναι paraissent s'expliquer tout naturellement par *διδό-ϝεναι, *ἔσ-ϝεναι, *ἰ-ϝέναι ; mais c'est une pure illusion. En effet, outre que ces derniers types n'ont pas laissé le moindre vestige épigraphique, les infinitifs en -ναι n'apparaissent qu'à une époque où la notion même du suffixe complet -ϝεναι était depuis longtemps effacée. Si τιθέναι ne peut venir de *τιθέ-ϝεναι, s'il a simplement remplacé par le raccourci hystérogène -ναι l'ancienne désinence de τιθέ-μεν, il faut bien que son contemporain εἶ-ναι, soit sorti de la même manière de εἶ-μεν. Si διδόναι est né de γνῶναι, on reconnaîtra dans διδοῦναι l'influence de δοῦναι. Quant à ἰέναι, qui, en vertu du même processus analogique, devait faire *ἶναι, on y constate une altération plus forte, l'introduction d'une désinence -έναι, empruntée

(1) Il est vrai que les infinitifs sont soustraits à la loi générale de régression de l'accent dans les verbes ; mais il se peut fort bien que l'analogie des autres formes verbales les ait parfois influencés à ce point de vue. Cf. δοῦναι = δόϝεναι pour *δοϝέναι ; *λείπε-ϝεν pour *λειπέ-ϝεν, abrégé de *λειπέ-ϝεναι, etc.

(2) Formule διδόναι : δίδομεν = γνῶναι : ἔγνωμεν.

(3) *Il.*, Ω, 425. L'isolement de cette forme (Kühner, I, § 210, 10) suffirait à la rendre suspecte.

sans aucun doute à τιθέναι et ἰέναι [1], que nous retrouverons à l'infinitif du parfait [2].

L'indice -εν = *-ϝεν n'est point troublé par l'analogie.

(379) 3° Il n'y a aucune raison de croire qu'à l'origine les diverses désinences d'infinitif se répartissent entre les diverses sortes de thèmes verbaux, de telle façon que l'une ne pût affecter que les racines, l'autre que les radicaux thématisés. Au contraire, tout porte à admettre que les deux suffixes proethniques *-méne-* et *-wéne-* s'attachaient indifféremment à toutes formes, soit radicales, soit thématiques. Mais l'ionien-attique et, par suite, la κοινή opérèrent une sorte de sélection entre les indices : -ϝεναι et -ϝεν, les seuls qu'ils eussent conservés et développés, furent affectés respectivement, l'un, sous sa forme écourtée -ναι, à l'infinitif des verbes en -μι, l'autre à celui des verbes en -ω. Cette distribution, tout arbitraire qu'elle est, comporte peu d'exceptions : jamais les verbes thématiques n'admettent la désinence -ναι ; les autres ne prennent la finale -εν qu'autant qu'ils passent à la conjugaison thématique : ainsi les types τιθέω, διδόω, que nous connaissons, appellent des infinitifs *τιθεῖν, *διδοῦν, et l'on croit lire φῦν dans Parménide et δοῦν dans Théognis [3]. D'autre part, l'éolien φιλήμεναι se rattache à la conjugaison φίλημι [4]. Le simple -ν, avec allongement probable de la voyelle précédente, ὄμνῡ-ν, πρόστᾱ-ν, appartient au domaine lesbien [5].

(380) VI. Participe. — On n'indiquera que pour mémoire les types τιθείς (= *τιθέντς), δεικνῦς, λείπων (= *λείποντς ?), τιμῶν, etc., dont on a déjà signalé les anomalies, discuté le vocalisme et constaté l'inconciliable contradiction [6].

(1) Formule ἱέναι : ἵω (subj. thém. hystér.) = ἰέναι : ἴω (id.). En effet, ἰέναι est posthomérique. Daus Homère on restitue ἴμεναι.

(2) Cf. Curtius, *Vb*.^{2}, II, p. 117 sq.; L. Meyer, *Vgl. Gr.*, II, p. 279 ; G. Meyer *Gr. Gr.*, § 594.

(3) V. *supra*, n° 355. Theogn., 104 : Cf. Curtius, *Vb*.^{2}, II. p. 121.

(4) V. *supra*, n° 354.

(5) Formule ὄμνυν : ὄμνυτε = φέρην : φέρετε. Cf. Curtius, *Vb*.^{2}, II, p. 115 et 120.

(6) V. *supra*, n° 68.

§ 2. — *Voix moyenne.*

(381) I. Indicatif. — Le vocalisme, dans les verbes athématiques, est nécessairement le même que celui du pluriel de l'actif, et se maintient avec moins d'altérations, τίθε-μαι, δείκνυ-μαι (1). Celui des verbes thématiques est le même qu'à l'actif, λείπο-μαι, τιμῶμαι.

II. Impératif — Types : τίθε-σο (τίθου), δείκνυ-σο, ἵστασο; — λείπε-σο (λείπου); τιμάε-σο (τιμῶ) (2).

(382) III. Subjonctif. — Le thème est celui de voix active, par conséquent régulièrement : *τιθή-ο-μαι, *δεικνῦ-ο-μαι; λείπωμαι, τιμῶμαι. Mais les verbes thématiques seuls ont gardé leur forme pure ; les autres se sont, comme à l'actif, thématisés dans la flexion du subjonctif, et l'on a formé, suivant la filiation déjà connue, successivement *τιθήωμαι, (ion.) τιθέωμαι et (att.) τιθῶμαι. Dans κέωμαι substitué à *κείωμαι, lui-même illégitime pour *κεί-ο-μαι, l'ι radical est tombé par un procès d'abréviation tout semblable à celui qui a fait naître τιθέωμαι et ἱστέωμαι (3). Mais le moyen a, de plus que l'actif, deux particularités fort remarquables.

1° Par une sorte d'oubli de la contraction dont l'actif n'offre pas d'exemple, l'accent circonflexe disparaît quelquefois, et le subjonctif s'accentue exactement comme si l'ω y correspondait à un ο thématique de l'indicatif. Ainsi le snbjonctif ordinaire de δύναμαι est δύνωμαι, qui paraît se rapporter à un verbe *δύνομαι ; or celui-ci n'existe point. En partant de δύναμαι et suivant la filière des altérations successives, on restituera *δυνή-ο-μαι, *δυνήω-μαι, δυνέωμαι (4), et enfin δυνῶμαι, devenu proparoxyton par analogie de λείπωμαι.

(1) V. *supra*, nos 346 sq.

(2) V. *supra*, nos 362 sq. Cf. Kühner, I. p. 684.

(3) V. *supra*, n° 378.

(4) Attesté par le δυνεώμεθα d'Hérodote, IV, 97.

L'accent est remonté de même dans ἐπίστωμαι, τίθηται, et les grammairiens ont sanctionné cet usage vicieux.

2° Tandis que les subjonctifs par simple allongement de la voyelle de l'indicatif ne paraissent être, à la voix active, que des formes populaires, et que les inscriptions seules nous les ont transmis, la voix moyenne en possède un certain nombre qu'on rencontre jusque dans les auteurs les plus justement estimés. Ainsi l'on trouve ἔρᾱται, et non ἐρᾶται dans Pindare, ζώννῦνται dans Homère, ῥήγνῦνται dans Hésiode et ῥήγνῦται dans Hipponax [1]. Il est vrai qu'on pourrait restituer, par exemple, une forme régulière ῥηγνύεται, puis avec contraction ῥηγνῦται, avec recul de l'accent, comme dans le cas précédent, ῥήγνῦται, enfin admettre que le pluriel ῥήγνῦνται serait imité de ῥήγνῦται d'après la relation ῥήγνυται ῥήγνυνται de l'indicatif. Mais l'explication est trop laborieuse; et surtout on ne voit aucune influence analogique qui ait pu faire oublier la contraction et remonter l'accent, comme dans δύνωμαι imité de λείπωμαι. D'ailleurs il y a des cas où cette explication même fait complètement défaut: tel est celui du fameux ἧνται (dor. pour ὦσι) de l'inscription d'Andanie [2], évidemment formé par allongement sur *ἕνται, corrélatif moyen de l'actif ἐντί, lui-même hystérogène et substitué au régulier *ἄντι = *s-ṅti*.

Telles sont les modifications qu'a subies au subjonctif la conjugaison athématique sous l'influence de la conjugaison thématique. Une influence inverse de celle-là sur celle-ci est bien peu vraisemblable, précisément à cause de l'allongement qui a envahi de bonne heure les subjonctifs de verbes athématiques. On a cru toutefois la reconnaître dans des subjonctifs à voyelle abrégée qu'on rencontre dans Homère, μίσγεαι, βούλεται, εὔχεται, στρέφεται [3]; mais, au moyen d'ingé-

(1) *Pyth.*, IV, 92; *Odys.*, Ω, 89; Ἀσκ., 377, etc. Cf. Curtius, *Vb²*, II, p. 81 sq.; G. Meyer, *Gr. Gr.*, § 582.

(2) Cauer, *Delect. Inscr. Gr.*, 18.

(3) *Il.*, B, 232; A, 67; Ξ, 484; M, 42.

nieuses et savantes corrections [1], on a pu les ramener à de simples indicatifs.

(383) IV. Optatif. — L'indice régulier est -ι- dans les deux classes de verbes, τιθε-ί-μην, *δεικνυ-ί-μην, — λειπο-ί-μην, τιμῴμην, avec intrusion de l'ο thématique comme à l'actif, δεικνυοίμην, κεοίμην, etc. Le radical de ce dernier type présente la même altération qu'au subjonctif κέωμαι, indice certain de la filiation de ces optatifs faussement thématiques.

(384) V. — Infinitif. — L'affixe unique pour tous les verbes est -σθαι, qui est manifestement avec la particule sanskrite *-dhjāi*, soit indo-européen *dhjeai* [2], dans le même rapport que la désinence de pl. 2 -σθε avec le sk. *-dhvē*; autrement dit, le σ est euphonique et analogique, emprunté à quelques infinitifs où il appartenait au radical, comme πεπύσθαι [3]. Le vocalisme de la syllabe prédésinentielle est le même qu'à l'actif : τίθε-σθαι, δείκνυ-σθαι, λείπε-σθαι, τιμᾶ-σθαι.

(385) VI. Participe. — L'affixe -μενο- est bien connu ; il exige la réduction de la syllabe précédente [4]. Dans les verbes thématiques il est précédé de l'*o*, tandis qu'à l'infinitif son similaire -μεναι exige l'*e*. Il est probable que l'*o* de λειπό-μενο-ς, opposé à l'*e* de λειπέ-μεναι est une corruption analogique [5]; seulement, comme le latin la reproduit, elle doit être antérieure à l'hellénisme.

Section II. — Imparfait.

(386) La forme de l'imparfait est celle du présent, précédée de l'augment et accompagnée des désinences secondaires : ἐ-τί-

(1) Curtius, *Vb²*, II, p. 87 sq.

(2) -σθαι et *-dhjāi* ne concordent pas phoniquement, mais l'un peut représenter la forme réduite, l'autre la forme pleine du même suffixe.

(3) V. *supra*, n° 332.

(4) τιθέμενος, δεικνύμενος. V. *supra*, n° 61.

(5) V. *supra*, n° 61.

θη-ν, ἐ-δείκνῡ-ν (pour *ἐ-δικνεύ-ν), — ἔ-λειπο-ν, ἐ-τίμω-ν; ἐ-τιθέ-μην, ἐδεικνύ-μην, — ἐ-λει-πό-μην ἐ-τιμώ-μην. Dès lors, l'imparfait ne peut avoir d'autres modes que l'indicatif, puisque, l'augment devant tomber partout ailleurs, les formes modales se confondent avec celles du présent (1).

Ce temps est en général assez pur dans son thème, ou du moins n'y subit que les altérations déjà constatées au présent dont il dérive. Comme type d'un imparfait, dont la flexion, profondément troublée, s'est développée indépendamment de celle du présent, il faut citer celui de la racine ἐς. — Sg. 1, *e-és-m*, gr. *ἐ-έσ-α, *ἧσα, ἦα, sans augment ἔα; contracté en (att.) ἦ; puis, l'α de 1re pers. se propageant, comme on l'a vu souvent, dans toute la flexion, fait croire à un thème ἔα- ou -ἦ-, illusion que favorise la forme de 2e pers. du sg. ἦς, coupée à tort ἦ-ς : de là le -ν pléonastique de 1re pers. qui s'attache à la forme complète ἦ pour former ἦ-ν = **és-m-m*. — Sg. 2, *e-és-s*, gr. *ἐ-έσ-ς, *ἦσ-ς, d'où ἦς; par intrusion de l'α de 1re pers., ἔας, ἦς. — Sg. 3, avec augment *e-és-t*, gr. *ἦσ-τ, d'où (dor.) ἦς, sans augment et avec l'α, *ἔα-τ, d'où ἦ. La forme ἦν est difficile à expliquer : il y faut sans doute reconnaître une 3e pers. du pl. (ἦν = *ἔαν = *ἐ-σ-άν = *e-s-ńt*), transportée par abus au singulier après qu'elle eut été remplacée par l'hystérogène ἦσαν. — Le pluriel et le duel conjuguent simplement le thème fictif ἔα- ou ἦ-.

Section III. — Futur.

(387) Le futur a pour caractéristique essentielle l'affixation directe de l'affixe sigmatique, soit à la racine pleine, soit au thème nominal d'où le verbe est issu et dont la finale subit un allongement imitatif du renforcement de la syllabe radicale (2). Il rejette donc, en général, tous les appen-

(1) Sur la restitution conjecturale d'un subjonctif de l'imparfait, qui en tout cas serait anormal, cf. *supra*, n° 364.

(2) Formule τιμή-σω : τιμά-ω = λῡ-σω : λύ-(ϝ)ω. V. *supra*, n°s 182 et 188.

dices, redoublements et suffixes, à l'aide desquels se forme le thème du présent : ainsi le futur de φη-μί est φή-σω, celui de τίθη-μι, θή-σω, celui de μί-μν-ω, μενῶ = *μενέ-σω ; le futur de δείκ-νυ-μι, σκίδ-νη-μι, τύπ-τω, εὑρ-ίσκ-ω, τιμά-ω, est respectivement *δείκ-σω, σκεδά-σω, *τύπ-σω, εὑρή-σω, τιμή-σω. C'est que le thème de l'aoriste sigmatique, thème aussi ancien que celui du présent, dont celui du futur n'est peut-être qu'un élargissement, n'admet aucun autre affixe que le -σ- caractéristique affectant la racine normale.

Mais le futur a un peu dévié de la correction primitive, sous l'influence des verbes, très nombreux, où le futur ne se distinguait extérieurement du présent que par l'insertion d'un σ devant la désinence thématique, φημί φήσω, λείπω λείψω, φεύγω φεύξω. L'extension au futur du thème du présent fut encore favorisée par le passage accidentel de verbes en -νυ- et en -να- à la flexion thématique : de là les types κινήσω, τυπτήσω, δεικνύσω (1), que la basse grécité multiplia outre mesure. Le redoublement même contamina le futur, d'abord dans des verbes où il était voilé et méconnaissable, v. g. διζήσομαι, de δί-ζη-μαι, puis dans des thèmes où il demeurait visible, comme διδώσω, pour δώσω, qu'on trouve deux fois dans Homère (2).

Le futur étant toujours thématique, qu'il soit d'ailleurs sigmatique ou contracté, sa conjugaison ressemble entièrement à celle des présents thématiques, à cette seule différence près qu'il n'a ni impératif ni subjonctif ; du moins le subjonctif régulier du futur fait-il fonction de subjonctif d'aoriste ; quant à l'impératif, il manque au futur sans doute parce que tout impératif, même présent, a déjà par lui-même un sens futur. Le thème de ce temps est le même au

(1) Formule δεικνύσω : δείκνυμι = φήσω : φημί. *A fortiori*, si l'on part d'un présent δεικνύω. *Sup.*, n° 855.

(2) Le futur sans σ est une forme de présent (indic. ou subj.) en fonction de futur (G. Meyer, § 584 ; Brugman, *M. U.*, III, p. 32). Sur les formes analogiques φάγομαι et ἀναδράμεται, cf. *Vb²*, II, p. 316 et G. Meyer, *loc. cit.*

moyen qu'à l'actif. Il y a de plus deux futurs passifs hystérogènes.

§ 1er. — *Voix active.*

(388) I. Indicatif. — Types : θή-σω, δείξω, — λείψω, τιμή-σω, — μενέ-ω (μενῶ), βαλέ-ω (βαλῶ).

II. Optatif : θήσοιμι, λείψοιμι. Il n'y a pas d'exemple du type *λειψοίην, sauf dans les futurs de contraction attique, où il n'est point d'ailleurs d'un usage fréquent (1), v. g. ἐροίη, φανοίην, comme φιλοίην, mais en général μενοῖμι, βαλοῖμι.

III. Infinitif (2) : éolien θησέ-μεναι, ἀξέ-μεν ; ionien-attique et commun, θήσειν (= *θήσε-ϝεν), λείψειν, βαλεῖν.

IV. Participe : θήσων, λείψων, μενῶν.

§ 2. — *Voix moyenne.*

(389) I. Indicatif : θήσο-μαι, λείψο-μαι, βαλοῦ-μαι.

II. Optatif : θησοίμην, λειψοίμην, βαλοίμην.

III. Infinitif : θήσε-σθαι, λείψεσθαι, βαλεῖσθαι.

IV. Participe : θησό-μενος, λειψόμενος, βαλούμενος.

§ 3. — *Voix passive.*

(390) On connaît l'origine des futurs passifs (3). Le plus simple, μιγήσομαι, παγήσομαι (4), est homérique, mais il s'est fort peu répandu. L'autre, inconnu à Homère, a pris plus tard un tel développement qu'il est resté l'unique futur passif de la langue commune : τε-θή-σομαι, δειχ-θή-σομαι, λειφθήσομαι, τιμηθήσομαι. Les formes modales sont calquées sur celles de voix moyenne, sans aucune particularité.

(1) Kühner, I, § 214, 2 b.

(2) *Supra*, nos 375 sq.

(3) *Supra*, n° 190.

(4) Kühner, I, p. 868 et 892

Section IV. — Aoriste premier.

(391) Quand la notion exacte de la formation des thèmes se fut obscurcie, l'aoriste 1er parut dérivé du futur par l'adjonction de l'augment. Il adopta en conséquence les syllabes réduplicatives ou suffixales, qui en étaient rigoureusement bannies à l'origine et qui s'étaient introduites sporadiquement dans le thème du futur, v. g. ἐτύπτησα (pour ἔ-τυψ-α, rég. *ἐ-τέυπ-σ-α), ἐκίνησα, ἐκίχησα, ἐδιζησάμην, etc.

L'aoriste 1er a les six modes, tant au moyen qu'à l'actif. Il y a en outre un aoriste 1er passif.

§ 1er. — *Voix active.*

(392) I. Indicatif. — Types : *ἔ-θη-σ-α (ἔθηκα est un aoriste athématique), ἔδειξα, — ἔλειψα, ἐτίμησα, ἔμεινα, (= *ἔ-μεν-σ-α). On sait que l'α de 1re pers. est devenu thématique par analogie (1) : en conséquence on va le voir s'étendre à toutes les formes modales, à la seule exception du subjonctif.

II. Impératif : (sg. 3) δειξά-τω, λειψά-τω, avec l'α analogique, pour *διξ-τώ, *λιψ-τώ.

III. Subjonctif — Le type, parfaitement régulier à la 1re personne du singulier, est δείξω, λείψω, τιμήσω. La flexion était naturellement, comme au subjonctif des présents athématiques, λείψω, *λείψ-ο-μεν, telle qu'on en trouve de nombreux exemples dans les poèmes homériques, βήσομεν, ἀλγήσετε, παραλέξομαι. On la rencontre encore çà et là chez les poètes postérieurs ; mais bientôt prévaut l'allongement, qui provient, soit de l'analogie du subjonctif du présent (2), soit aussi de la fusion possible d'un subjonctif primitif du

(1) *Supra*, nos 388 sq.

(2) Formule λείψωμεν : λείψω = λείπωμεν : λείπω. Cf. *supra*, n° 378.

futur, λείψω λείψωμεν, avec celui de l'aoriste sigmatique, presque homophone. Les deux explications sont plausibles, et d'ailleurs ne s'excluent pas l'une l'autre.

IV. Optatif. — Au lieu du régulier *λιπ-σ-ιή-ν, on a le type éolien δείξεια, λείψεια, dont la formation a été analysée [1], et celui de la langue commune, δείξαιμι, λείψαιμι, envahi par l'α thématique hystérogène [2].

V. Infinitif. — Le type panhellénique est δεῖξαι, λεῖψαι, bien difficile à expliquer. Supposons un régulier *λυ-σ-ϝέναι, l'υ sera bref, et l'on ne sait alors d'où vient l'accent de λῦσαι, à moins d'un allongement compensatoire ; mais comment se résoudre à admettre la chute de toute la syllabe ϝεν ? et surtout sur quoi l'étayer ? Si l'on part de *λῦσ-ναι, créé par la substitution de l'indice -ναι à un indice -μεν plus ancien [3], le processus phonique n'est guère moins étrange ; d'ailleurs il n'y a pas d'exemple du type *λῦσμεν ; et enfin, à l'époque assez récente où se propagea l'affixe -ναι, le thème de l'aoriste sigmatique n'était déjà plus λῦσ-, mais λῦσα- : on attendrait donc *λῦσά-ναι. Le problème se complique de l'existence de quelques finales sanskrites, v. g. *ji-šē*, phoniquement similaires [4], dont l'extrême rareté paraît toutefois devoir faire exclure le rapprochement. On n'oserait séparer cette finale -αι de la désinence habituelle des infinitifs, mais on ne sait par quel lien l'y rattacher.

VI. Participe. — Le type régulier serait *λιψ-άντ-ς = *rik-s-ńt-s*, soit *λιψᾱς, gén. *λιψατός- = *rik-s-nt-às*. Mais le thème λείψα- ayant contaminé toute la flexion, le participe est refait sur le thème en -α- à racine pleine, λείψας (= *λείπ-σα-ντ-ς) λείψαντα, λείψαντος, fm. λείψασα = λείψαντ-ϳα.

(1) V. *supra*, n° 343.

(2) Formule λείψαιμι : ἐλείψαμεν = λίποιμι : ἐλίπομεν.

(3) V. *supra*, nos 375 sq.

(4) Cf. Whitney, *Sk. Gr.*, § 978.

§ 2. — *Voix moyenne.*

(393) Toutes les formes de voix moyenne reposent sur la généralisation des faux thèmes λείψα- et λείψε-.

I. Indicatif: ἐ-λειψά-μην (rég. *ἐ-λιψ-μήν).

II. Impératif: (sg. 3) δειξά-σθω, λειψά-σθω.

III. Subjonctif: δείξωμαι, λείψωμαι; le régulier *λείψομαι beaucoup plus fréquent dans Homère.

IV. Optatif: λειψαίμην, imité de λείψαιμι.

V. Infinitif: δείξα-σθαι, λείψα-σθαι.

VI. Participe: λειψά-μενο-ς (rég. *λιψ-μένο-).

§ 3. — *Voix passive.*

(394) Les aoristes de voix passive ont une flexion tout active. L'η qui les caractérise précède immédiatement la désinence, mais il n'en résulte pas qu'il puisse s'abréger. Car, à l'époque assez récente où furent créés ces aoristes hystérogènes[1], l'accent s'était sans doute depuis longtemps immobilisé sur l'antépénultième dans toute la conjugaison, et dès lors aucune apophonie régulière n'était plus possible. Toutefois le souvenir de l'apophonie ancienne et l'imitation des verbes primitifs qui l'avaient conservée, imposent de temps à autre à l'η prédésinentiel une variation vocalique dont la régularité n'est qu'apparente et qu'on doit envisager comme analogique.

I. Indicatif. — Types: ἐ-δείχ-θη-ν, ἐ-λείφ-θη-ν, ἐ-τιμήθη-ν, etc. La longue persiste dans toute la flexion.

II. Impératif: δείχ-θη-τι, λείφ-θη-τι. Le type attique de pl. 3 λυθέντων est le seul qui abrège l'η. L'imitation de τιθέντων est ici manifeste.

III. Subjonctif. — Le type régulier serait *λυθήω *λυθήομεν.

1) *Supra*, nos 188 et 189.

On n'en trouve pas d'exemple. Il a été traité comme *τιθήω, c'est-à-dire qu'il est devenu successivement *λυθήωμεν, λυθέωμεν, enfin λυθῶ, λυθῶμεν (1).

IV. Optatif. — Ici l'η se réduit, par analogie de τιθείη-ν, v. g. δειχθείην, λειφθείην, et il y a même un essai d'apophonie du singulier au pluriel dans la flexion moins répandue λυθείην λυθεῖμεν. Mais la forme λυθείημεν prévaut bientôt, tandis qu'elle n'envahit qu'accidentellement les optatifs primitifs.

V. Infinitif. — On rencontre concurremment les trois désinences -μεναι, -μεν et -ναι (jamais -εν), la première d'un usage constant en éolo-dorien, πειρηθήμεναι, la seconde fort rare et même inconnue des auteurs, γραφθῆμεν (épigr.), la troisième enfin seule usitée dans l'ionien-attique et la langue commune, λυθῆναι. On ne peut restituer *λυθήϝεναι, car la désinence non écourtée n'existait plus quand s'est formé l'aoriste en -θη-. Tout au plus pourrait-on poser τυπῆναι = *τυπή-ϝεναι, l'aoriste en -η- étant antérieur à son congénère. Encore vaut-il mieux, en l'absence de toute preuve de la désinence -ϝεναι, admettre la simple substitution de la finale -ναι aux anciens affixes -μεναι et -μεν, comme dans les infinitifs du présent (2). Le circonflexe de λυθῆναι, non plus que celui de γραφθῆμεν, n'indique une contraction hellénique : il résulte de ce que l'accent, ne pouvant remonter plus haut à l'infinitif, se fixait ici sur une syllabe dont la quantité prosodique modifiait naturellement l'accentuation de διδόναι.

VI. Participe : λυθείς, imité de τιθείς.

Section V. — Aoriste second.

(395) L'ensemble de formes réunies sous le nom commun d'aoriste second comprend un type athématique et un type thématique : le premier affixe les désinences personnelles à

(1) *Supra*, n° 378.

(2) *Supra*, n°s 375 sq.

la seule racine, normale au singulier de l'actif, réduite partout ailleurs ; le second les affixe à un thème en *-e-* (*-o-*) à racine réduite. Il en résulte que les verbes dérivés, tels que δείκνυμι et surtout τιμάω, demeurent étrangers à cette formation toute primitive. Elle est même tombée en désuétude dans un grand nombre de verbes thématiques, où, par suite d'accidents phoniques ou d'oblitération de l'apophonie, elle se serait confondue avec celle de l'imparfait.

L'aoriste second a les six modes aux trois voix.

§ 1er. — *Voix active.*

(396) I. Indicatif : ἔ-θη-ν (pour *ἐ-θή-ν) (1), ἔ-λιπ-ο-ν (*(ἐ)-λιπ-ό-ν) (2).

II. Impératif : θέ-ς, φά-θι, — λίπε (*λιπ-έ).

III. Subjonctif. — Types réguliers : *θή-ω *θή-ο-μεν, — λίπω (pour *λιπῶ) λίπωμεν. Les exemples du premier genre sont très nombreux dans les poèmes homériques, v. g. στήομεν, ἀποθήομαι, καταθήομεν, ἐπιϐήομεν, etc. Plus tard se sont produits les phénomènes déjà connus (3), qu'on peut résumer par le schème *θήωμεν, θέωμεν, θῶμεν : d'où les subjonctifs de la κοινή, θῶ, φῇς, στῇ, βῶσι, etc. Quant au type λίπω, il est resté intact, sauf le recul de l'accent.

IV. Optatif : θείην, λίποιμι. La contamination a été réciproque. On a, d'une part, le type *θέοιμι, assez rare, mais bien visible dans les formes moyennes προοῖτο (att.), προσθέοιτο (ion.), et même πρόσθοιτο, où l'on reconnaît la contraction habituelle du subjonctif, *προσ θοῖτο, puis l'oubli de cette contraction comme dans δύνωμαι (4) ; de l'autre, le type *λιποίην, sporadiquement répandu dans le domaine de l'aoriste, v. g. σχοίην, ἀγαγοίην, εὑροίης (5). L'analogie a dû agir

(1) *Supra*, n° 88.

(2) *Supra*, n° 90.

(3) *Supra*, n° 373.

(4) V. *supra*, n° 382. G. Meyer, § 588.

(5) Kühner, I, § 214, 2 d.

plus aisément de θείην sur λίποιμι que de τιθείην sur λείποιμι à raison de la similitude des désinences de l'indicatif[1]. La curieuse forme ἰοίην (rég. *ἰ-ιή-ν) présente les deux corruptions à la fois greffées l'une sur l'autre.

V. Infinitif. — Les désinences sont les mêmes qu'à l'infinitif du présent. Des quatre indices connus, les deux premiers sont communs aux deux sortes d'aoristes, θέμεναι θέμεν, δόμεναι δόμεν[2], — λιπέμεναι λιπέμεν, ἐλθέμεναι, ἐλθέμεν; -ϝέναι reste exclusivement propre aux aoristes athématiques, δοῦναι, θεῖναι, et -ϝεν, aux aoristes thématiques, λιπεῖν (= *λιπέ-ϝεν), ἐλθεῖν, ἰδεῖν, φυγεῖν. La syllabe prédésinentielle est réduite, sauf dans quelques formes analogiques, comme στήμεναι[3], imitées des aoristes à métathèse, et l'*e* prédésinentiel est toujours au premier degré. L'accent, dans les types à désinence écourtée, se maintient sur la pénultième, par un remarquable souvenir de l'apocope et de l'accentuation proethnique; cependant l'accent est remonté dans les infinitifs lesbiens en -ην, ἀποθάνην, πάθην[4], mais ce peut être une fausse transcription.

La langue commune ne connaît plus que l'indice -ναι, emprunté aux aoristes les plus anciens en -ϝεναι, pour la première classe, βῆναι, στῆναι, φῦναι, ϕάναι, et l'indice -εν, contracté avec la voyelle thématique, pour la seconde. L'affixe homérique -ειν n'a jamais existé: il est démontré que les formes faussement transcrites φυγέειν, ἰδέειν devaient être orthographiées φυγέεν, ἰδέεν[5], et que, si la syllabe -εν est parfois longue, elle ne doit son allongement qu'à l'effet de l'arsis. Ce sont les grammairiens alexandrins qui, voyant φιλεῖν sortir de φιλέειν, ont par analogie rapporté φυγεῖν à un type fictif *φυγέειν.

(1) D'une part : ἔθην, ἔλιπον ; de l'autre : τίθημι, λείπω.

(2) Rhod. θίμειν, δόμειν, *supra*, n° 378, 2°.

(3) Opposé au présent ἱστάμεναι. Cf. Kühner, I, § 210, 10.

(4) G. Meyer. *Gr. Gram.*, § 595 b.

(5) Curtius, *Vb*², II, p. 129 sq.; Renner, *Stud.*, I, 2, p. 32 sq.

VI. Participe : *θέ-ντ-ς, *λιπό-ντ-ς : d'où l'inexplicable dualisme θείς, λιπών, comme au présent (1).

§ 2. — *Voix moyenne.*

(397) I. Indicatif : ἐ-θέ-μην, ἐ-λιπό-μην.

II. Impératif : θέ-σο (θοῦ), λίπε-σο (λίπου).

III. Subjonctif : *θήομαι, *θήωμαι, θέωμαι, θῶμαι, — λίπωμαι.

IV. Optatif : θείμην (hystérogène θεοίμην), λιποίμην.

V. Infinitif : θέ-σθαι, λιπέ-σθαι.

VI. Participe : θέ-μενο-ς, λιπό-μενο-ς, ce dernier avec l'*o* thématique contredit par l'*e* de λιπέ-μεναι.

§ 3. — *Voix passive.*

(398) L'aoriste hystérogène en -η- a passé, bien avant l'aoriste en -θη-, par les mêmes phases que lui. Mais plusieurs de ses formes modales ont été fort peu employées ou sont tombées en désuétude de bonne heure, parce qu'elles se confondaient avec les formes correspondantes de l'aoriste actif. C'est même cette confusion possible qui a dû favoriser la naissance de l'aoriste en -θη-.

I. Indicatif : ἐ-τύπ-η-ν, ἐῤῥάγην. L'η ne se réduit jamais, non plus qu'à l'impératif (2). S'il s'était réduit, la 2e pers. du plur. et les formes du duel (*ἐτύπετε), se seraient confondues avec les flexions corrélatives de l'actif.

II. Impératif : τύπηθι, ῥάγηθι.

III. Subjonctif : *τυπή-ω (-ομεν, -ωμεν), τυπέω, τυπῶ, identique, sous ces dernières formes, au subjonctif de l'aoriste actif, moins l'accentuation (3).

IV. Optatif : τυπείην, τυπεῖμεν (hystérogène τυπείημεν).

(1) *Supra*, n° 68.

(2) Sauf dans le type δάμεν, *supra*, n° 340.

(3) Kühner, I, § 222.

V. Infinitif : τυπῆ-ναι, ῥαγῆ-ναι.

VI. Participe : τυπείς, ῥαγείς, avec réduction analogique de l'η, imitée de θείς.

Section VI. — Parfait.

(399) La formation du parfait est entachée de nombreuses altérations analogiques, qui nous sont déjà familières [1]; généralisation du degré réduit, normal ou fléchi de la racine, suivant les circonstances qui favorisaient l'un ou l'autre; extension de l'α de 1re personne à toute la flexion de l'indicatif; formation du parfait de tous les verbes dérivés et de celui d'un certain nombre de verbes radicaux à l'aide du κ anaptyctique; allongement de la voyelle qui précède ce κ et les désinences du moyen, ou épenthèse sigmatique devant ces désinences. Tels sont les phénomènes étudiés jusqu'à présent, auxquels s'ajoute l'introduction dans toutes les formes modales de la nuance vocalique, quelle qu'elle soit, qui caractérise l'indicatif. A cet égard, les modes du parfait ressemblent à ceux de l'aoriste sigmatique. Ils en diffèrent, au contraire, en ce qu'ils affixent les indices modaux, non à la racine thématisée par l'adjonction de l'α de 1re personne, soit *λέλοιπα- comme λείψα-, mais à un thème hystérogène en *e*, λέλοιπε-, calqué sur ceux du présent et de l'aoriste thématiques.

Le parfait peut revêtir les six formes modales aux deux voix, mais quelques-unes sont tombées en désuétude.

§ 1er. — *Voix active.*

(400) I. Indicatif. — Types : τέ-θει-κ-α, pour *τέ-θη-κ-α [2], ou mieux, sans κ, *τε-θή-α, peut-être *τε-θή-ν (= *de-dhéà-m*); δέ-

(1) *Supra*, nos 356 sq

(2) V. *supra*, no 186 ou no 358 *in fine*.

δειχ-α = *δεδείκ-α, régulier [1]; — λέ-λοιπ-α, pour *λε-λείπ-α (?) [2]; τε-τίμη-κα, etc.

(401) II. Impératif. — Les formes régulières sont évidemment *τέ-θε-θι, *δέ-δικ-θι, *λέ-λιπ-θι, qui revivent dans quelques impératifs homériques, telles que ἴσθι = *ϝίσ-θι, avec chute du redoublement, pour *ϝέ-ϝιδ-θι, puis τέτλαθι, κέκλυθι, ἕσταθι, etc. A cette classe appartiendrait aussi le πέπεισθι d'Eschyle, qui aurait donné accès au degré vocalique de πέπεισμαι [3]. Mais l'impératif normal a été remplacé, dans tous les verbes, par un impératif thématique pareil à celui du présent ou de l'aoriste, τέθεικε, δέδειχε, λέλοιπε, τετίμηκε.

Cet ε- thématique n'est pas aussi facile à expliquer qu'il peut le paraître au premier abord. Dire que le parfait a suivi l'analogie du présent, c'est poser une formule d'analogie tout à fait invraisemblable [4], puisque les formes du parfait, soit normal, soit même altéré, s'écartent sensiblement de celles de tous les temps thématiques. Partir de l'optatif λελοίποιμι, c'est tourner dans un cercle, car l'intrusion de l'ο thématique à l'optatif n'est pas moins étrange que celle de l'ε à l'impératif. On touche plus près du but en prenant pour point de départ le subjonctif λελοίπω [5], car il n'est pas isolé, tous les temps étant traités comme thématiques pour la formation du subjonctif. Mais, si l'impératif λέλοιπε et l'optatif λελοίποιμι ont pu naître du subjonctif λελοίπω, pourquoi celui de l'aoriste λείψω n'aurait-il pas engendré de même *λεῖψε et *λείψοιμι? en d'autres termes, pourquoi, des deux voyelles faussement thématiques qui leur sont communes à l'indicatif et au subjonctif, le parfait a-t-il généralisé l'une, l'aoriste l'autre, à l'impératif et à l'optatif?

(1) On sait que l'aspiration du parfait est un phénomène d'ordre purement mécanique.

(2) V. *supra*, n°s 356 sq.

(3) *Eumen.*, 599. Cette analogie paraissant peu plausible, mieux vaut substituer le régulier πέπισθι, qui convient également à la mesure du vers.

(4) λέλοιπε : λέλοιπα = λεῖπε : λείπω.

(5) Formule λέλοιπε : λελοίπω = λεῖπε : λείπω.

Il est bien vrai qu'il ne faut pas serrer de trop près les caprices de l'analogie ; cependant, là même où elle semble déréglée, elle procède toujours avec une certaine logique. Si l'aoriste eût fait prévaloir l'ε (ο) du subjonctif, il se serait confondu, à l'optatif, avec le futur : de là l'extension de l'α de l'indicatif, qui par analogie a passé aussi à l'impératif. Au parfait pareille confusion n'était point à craindre, et la langue a pu dès lors suivre sans obstacle la tendance qui l'entraînait à conjuguer toutes les formes modales, et notamment l'optatif [1], sur des thèmes hystérogènes en ε (ο). Ajoutons que l'infinitif en -έ-ναι, qui, de quelque façon qu'on l'envisage [2], doit être bien antérieur aux autres modes, ne contribuait pas peu à donner l'illusion d'un thème du parfait en -ε-.

(402) III. Subjonctif — D'après tout ce que nous savons de la formation de ce mode, le type régulier serait *λε-λείπ- (ou *λε-λοίπ-)-ω, -ο-μεν, c'est-à-dire la racine, normale ou fléchie, thématisée. C'est de l'analogie de ces subjonctifs primitifs, où bientôt s'introduisit la voyelle longue (λελοίπ-ω-μεν), que sont issus les présents hystérogènes dont le vocalisme radical montre l'*o*, v. g. ἀνώγω, ψώχω, διώκω [3], si même ce n'est un subjonctif du parfait ἄνωγα, ἀνώγ-ω, -ο-μεν, qui a été simplement pris pour l'indicatif d'un présent ἀνώγω et employé comme tel. Il n'y a d'autre exemple de la flexion pure que l'homérique πεποίθομεν [4], puisqu'on croit maintenant devoir rattacher le subjonctif bien connu εἴδομεν, εἴδετε à un présent *εἶδμι [5]. La longue a prévalu dans toute la flexion, par un phénomène d'analogie [6] que présentent, quoique à un moindre degré, tous les temps athématiques. Bien plus, le subjonctif εἰδέω se conjugue sur un thème hystérogène εἰδε-,

(1) Cf. ἀγίοιτε, προσθιοιτο, δεικνύοιμι, etc.

(2) V. *infra*, n° 404.

(3) Cf. G. Meyer, *Gr. Gr.*, § 49, et *supra* n° 91 *in fine*.

(4) *Od.*, K, 335. Cf. Kühner, I, p. 887.

(5) Cf. Brugman, *Morph. Unt.*, III, p. 18.

(6) Formule λελοίπωμεν : λελοίπω = λείπωμεν : λείπω.



qui provient, comme celui du curieux optatif εἰδείην, du rapprochement de l'infinitif εἰδέναι avec les formes correspondantes de la flexion modale de τιθέναι (1). Ces types de contamination sont de l'époque homérique.

(403) IV. Optatif. — La forme régulière serait *λε-λιπ-ιή-ν. Elle est mieux conservée que celle du subjonctif; car on trouve dans Homère et jusqu'à l'époque classique plusieurs exemples du genre de ἑσταίην, τεθναίην, τετλαίην. Mais l'attique et la langue commune font prévaloir l'optatif thématique λελοίποιμι, τετιμήκοιμι, d'ailleurs peu usité, auquel l'attique fait subir une altération de plus, en y affixant parfois sa finale préférée d'optatif, v. g. πεποιθοίη (2).

(404) V. Infinitif. — On trouve à l'infinitif les quatre désinences, affixées, à la racine réduite dans les exemples les plus anciens, à la forme radicale de l'indicatif dans la conjugaison uniformisée de la langue usuelle : 1° -μεναι, v. g. ἴδ-μεναι, τεθνά-μεναι; 2° -μεν, dans ἑστά-μεν, ἴδ-μεν (sans redoublement, pour *ϝε-ϝίδ-μεν), τετλά-μεν, celle-ci précédée parfois d'un ε épenthétique à peu près inexplicable, si l'on veut tenir pour authentiques les deux infinitifs doriens d'Archimède et d'Archytas, πεπονθ-έ-μεν et προειδ-έ-μεν, cités par M. Curtius et très vivement contestés par son ardent contradicteur, M. Nauck (3); 3° -ϝεναι, ou ναι précédé d'un ε anaptyctique, dans εἰδέναι, le plus ancien infinitif de ce genre, puis τεθεικέναι, δεδειχέναι, λελοιπέναι, τετιμηκέναι, bref tous les infinitifs de la κοινή; 4° enfin, la finale -ειν, très rare du reste, et évidemment empruntée telle quelle à l'infinitif du présent par une extension de l'analogie qui a introduit dans tout le parfait la flexion thématique, γεγάκειν, κεχλάδειν, δεδύκειν (4). Il n'y a aucun doute possible snr l'illégitimité de cette dernière forme, non plus que sur la parfaite légitimité

(1) Formule εἰδείην : εἰδέναι = τιθείην : τιθέναι. V. Kühner, I, § 321, 5.
(2) Kühner, I, § 214, 2 c.
(3) *Vb*², II, p. 196 sq. ; *Bull. Acad. S.-Ptbg.*, XXIV, p. 382.
(4) Pind., *Ol.*, VI, 49, et frg. 57 ; Theocr. I, 102, etc.

des deux premières. La seule qui prête à controverse est la troisième : non que l'on puisse se refuser à reconnaître pour analogiques des formes telles que λελοιπέναι et, à plus forte raison, τεθεικέναι; mais on se demande si elles ne procèdent pas d'un type régulier, soit εἰδέναι = *ϝε-ϝιδ-ϝέναι. Il semble en effet qu'il y ait autant de légitimité dans cette restitution que dans celle de *ϝε-ϝιδ-ϝόσ- pour εἰδώς, sur laquelle tout le monde est d'accord.

La grande raison de douter, c'est que l'infinitif en -έναι est contemporain des types hystérogènes en -ναι [1], et qu'on ne le trouve nulle part dans Homère, qui n'emploie que l'éolien ἴδ-μεν : aussi la question ne paraît-elle pas faire doute aux yeux de M. G. Meyer, qui rapporte εἰδέναι, comme ἰέναι, à l'analogie de τιθέναι [2]. Une autre considération, non moins grave, sur laquelle on n'insiste pas assez, à notre sens, c'est l'accentuation trop régulière de εἰδέναι : il est certain, en effet, que dans l'infinitif en -ϝέναι comme dans celui en -μέναι, l'accent avait reculé, et que *ϝε-ϝίδ-ϝεναι devait s'accentuer comme δοῦναι = δόϝεναι : si donc il est accentué sur la pénultième, c'est qu'il a emprunté sa finale toute faite à τιθέναι, comme *λελοίπειν aurait emprunté la sienne à λείπειν. Mais, d'autre part, que d'obscurités encore dans cette hypothèse! Que τιθέναι, ἱέναι aient produit ἰέναι, rien de plus aisé à concevoir : il y a parité entre toutes ces formes ; mais comment comprendre une analogie s'exerçant de τίθημι à οἶδα? Prendra-t-on pour intermédiaires le subjonctif εἰδέω et l'optatif εἰδείην? Il est vrai qu'ils paraissent bien antérieurs à εἰδέναι ; mais à leur tour ils auraient besoin d'une explication, car on ne voit point par quel jeu bizarre de l'analogie ils ont pu prendre naissance, si l'on n'admet la préexistence d'un thème fictif en -ε-, qui n'a pu sortir que de l'infinitif εἰδέναι. On pourrait donc, avec tout autant de raison, soutenir l'existence latente, dès avant

(1) *Vb²*, II, p. 117 sq. et 249. Cf. *supra*, n°s 375 sq.

(2) *Gr. Gramm.*, § 594 *in fine*. Cf. Kühner, I, § 210, 10.

l'époque homérique, d'un type εἰδέναι, qui ne se révélerait à nous que dans Hérodote, mais dont la restitution paraît indispensable pour rendre compte de l'homérique εἰδείην. Et l'on appuierait cette conjecture en opposant un infinitif ionien avec redoublement conservé ἐ-ιδ-έναι, au type éolien, qui l'a perdu, ἴδ-μεν.

Malheureusement on se heurte dans cette explication aux deux faits dont nous n'avons pas dissimulé l'extrême gravité : l'accentuation, qu'on pourrait à la rigueur croire influencée par l'analogie de τιθέναι sur le proparoxyton conjectural *εἴδεναι ; et surtout l'absence complète de cette forme dans Homère, contre laquelle le *multa renascentur* d'Horace n'est évidemment pas un argument suffisant. L'épigraphie seule pourra un jour résoudre la question, en exhumant peut-être des débris du passé le type hellénique sans lequel toute la flexion du parfait nous semble obscure et que nous n'obtenons qu'au prix d'une restitution hasardeuse.

(405) VI. Participe. — Le type pur est εἰδώς = *ϝε-ϝιδ-ϝότ-, et εἰκώς = *ϝε-ϝικ-ϝότ-[1]. Mais le vocalisme de l'indicatif a infecté le participe comme les formes modales, τεθεικώς, δεδειχώς, λελοιπώς, τετιμηκώς. L'accent, qui ne s'est point déplacé, est le seul vestige conservé du mode primitif de formation.

§ 2. — *Voix moyenne.*

(406) Le parfait de voix moyenne est plus pur que celui de voix active : si la racine pleine s'y est souvent glissée, il n'admet du moins presque jamais le degré fléchi[2] ; de plus on n'y rencontre aucune épenthèse comparable au κ de l'actif. Mais le vocalisme de l'indicatif a passé à tous les autres modes.

(1) V. *supra*, n° 56.
(2) V. *supra*, n° 359.

I. Indicatif. — Types : τέθειμαι, pour *τέ-θε-μαι, par une contamination analogique isolée [1], qui s'est propagée dans toute la flexion modale ; δέδειγμαι, pour *δέ-διγ-μαι ; — λέλειμμαι, pour *λέ-λιπ-μαι ; τε-τίμη-μαι.

II. Impératif : τέ-θει-σο, δέδειξο, λέλειψο, τετίμησο ; pour *τέ-θε-σο, etc.

III. Subjonctif. — Le seul exemple de subjonctif régulier du parfait est l'hésiodique προσαρήρεται [2], qui montre que le vocalisme de cette forme modale devait être exceptionnellement le même qu'à l'actif. Partout ailleurs s'est introduite la longue bien connue, dont le type est l'attique μεμνώμεθα, directement issu de l'ionien μεμνεώμεθα [3] substitué au régulier *με-μνη-ό-μεθα. D'ailleurs le subjonctif du parfait moyen a presque disparu, et les grammairiens le remplacent par une forme périphrastique, τεθειμένος ὦ. C'est sans doute à la formation du parfait de l'actif au moyen du κ hystérogène, qu'il faut en grande partie attribuer cette perte ; en effet, λέλυκα, par exemple, ne pouvait faire au subjonctif du parfait *λελύκομαι ou *λελύκωμαι, parce qu'il semblait que le moyen ne dût jamais recevoir l'épenthèse du κ, ni non plus *λελύομαι ou *λελύωμαι, parce qu'on avait perdu la conscience de la formation du subjonctif à l'aide d'un simple ε (ο) thématique affixé à la racine de l'indicatif, mais tout au plus *λέλῡμαι, par une imitation grossière du rapport λύομαι λύωμαι [4]. Ce dernier essai ne paraît pas avoir été tenté, à moins qu'on n'en veuille trouver une trace dans le πεπράται (α long ?) dorien de l'inscription de Théra [5]. Le subjonctif moyen de ces parfaits en -κ-, que l'on ne savait plus former, n'a donc jamais existé, et, par voie de conséquence, ceux

(1) V. *supra*, n° 858 *in fine*.

(2) Ἐ. κ. Ἡ., 481.

(3) Herod., VII, 47.

(4) Cf. *supra*, n° 882, 2°.

(5) Curtius, *Vb²*, II, p. 248 ; *C. I. G.*, 2448.

des autres parfaits, d'ailleurs sans doute fort peu usités, sont tombés en désuétude.

IV. Optatif. — Les exemples d'optatif du parfait moyen sont fort rares : comme types réguliers on trouve μεμνῄμην, λελῦντο (= *λελύjντο ?) (1) ; avec intrusion d'une voyelle thématique empruntée au subjonctif, μεμνέῳτο et μεμνῷτο (2), κεκτῴμεθα. La tournure périphrastique a partout prévalu.

V. Infinitif. — Types : τεθεῖ-σθαι, pour *τέ-θέ-θαι (3) ; δεδεῖχθαι, λελεῖφθαι, sans insertion du σ euphonique, pour *δε-δικ-θαι, *λε-λιπ-θαι ; τετιμῆ-σθαι.

VI. Participe : τεθειμένος, δεδειγμένος, λελειμμένος, τετιμημένος. On ne sait pourquoi l'accent ne s'est pas déplacé ici comme dans tous les participes en *-μένο-. Il est impossible d'invoquer l'influence conservatrice de l'actif λελοιπώς ; car, dans ce cas, l'actif τιθείς eût dû également maintenir *τιθευένος. Il y a un curieux essai de thématisation dans le participe ἀρηρεμένος, auquel s'oppose, mais dans la basse grécité seulement, la forme, plus corrompue et déjà citée, ἀρηράμενος (4).

Section VII. — Plus-que-parfait.

(407) Avec le plus-que-parfait hellénique nous entrons dans le domaine des formations toutes récentes, des analogies approximatives et sans formule précise, des procédés compliqués et bizarres qui défient presque l'analyse. On devine plutôt qu'on n'aperçoit les voies détournées par lesquelles a passé la langue, pour parvenir à exprimer clairement une

(1) *Il.*, Ω, 745 ; *Od.*, Σ, 238. L'édition Didot donne λελῦτο.

(2) Kühner, I, p. 869.

(3) Le circonflexe est évidemment analogique.

(4) Le premier, Apoll. Rhod., III, 838 ; le second, Quint. Smyrn., II, 265, III, 682 ; cf. *supr.*, n° 184.

nuance temporelle que l'ancêtre commun ne savait pas distinguer parce qu'il n'en éprouvait pas encore le besoin.

Le plus-que-parfait n'a, aux deux voix, que le mode indicatif. Les autres se confondraient avec ceux du parfait.

§ 1er. — *Voix active.*

(408) La flexion apophonique des plus-que-parfaits les plus anciens, *ἐ-γε-γόν-α *ἐ-γε-γα-μέν, est attestée, non-seulement par quelques formes conservées, comme ἔικτον (= *ϝέ-ϝικ-τον) ἐπέπιθμεν, ἐκγέγατην (1), etc., mais encore et surtout par le vocalisme du plus-que-parfait moyen, qui est fort souvent réduit de même que celui du parfait. Toutefois, la 3e personne du pluriel (et c'est là l'origine de la corruption du temps tout entier) s'est altérée de fort bonne heure en adoptant, comme la plupart des formes similaires, la désinence hystérogène -σαν (2), que présentent les homériques ἴσαν, βέβασαν, μέμασαν. Mais cette finale consonnantique ne s'affixait guère commodément qu'à une racine terminée par une voyelle; car les temps d'où on la tirait par analogie ne l'offraient que sous cette forme; et, d'autre part, nous avons déjà découvert dans l'infinitif εἰδέναι et les modes faits à son image (3), une tendance manifeste à thématiser le radical du parfait au moyen d'un -ε- illégitime. C'est donc cet ε qui qui s'introduit devant le -σαν de 3e pers. du plur., dans l'unique exemple homérique ἐοίκεσαν (4) et dans les nombreuses formes hérodotéennes de même genre (5), accidentellement imitées par les plus purs Attiques, Thucydide et Démosthène.

(1) *Il.*, B, 341, Δ, 159; *Od.*, K, 138, etc.

(2) Formule *ἐγέγασαν ; *ἐγέγαμεν = ἔθεσαν : ἔθεμεν.

(3) V. *supra*, nos 402-404.

(4) *Il.*, N., 102. Formule ἐοίκεσαν : ἐοικέναι = ἐτίθεσαν : τιθέναι, qui nous ramène invinciblement à l'hypothèse d'un infinitif antéhomérique en -έναι.

(5) Herod., V, 90. Cf. *Vb*², II, p. 261.

Pour comprendre l'altération qui va suivre, il faut ne point perdre de vue, d'une part, que la 1[re] pers. du sg. du plus-que-parfait antique, dont il ne nous reste aucune trace, devait, dans la plupart des cas, sinon dans tous, se terminer par un -α = *m*-voyelle, d'autre part, que cet α s'était de bonne heure étendu à toute la flexion, en même temps que se propageait parfois au singulier, comme nous l'avons vu au parfait, la forme radicale réduite du pluriel : en d'autres termes, on conjugua d'abord *ἐγεγόν-α *ἐγεγόν-ς (1), puis *ἐγέγονα *ἐγέγονα-ς, enfin sporadiquement, par analogie de ἐγέγαμεν, *ἐγέγαα, *ἐγέγαας (2). Que l'on applique maintenant ce dernier type de flexion personnelle au faux thème ἐοικε- déduit de ἐοίκε-σαν, et l'on obtiendra la conjugaison ἐοίκεα ἐοίκεας ἐοίκεε, qui est précisément celle du plus-que-parfait homérique (3). Les désinences du pluriel et du duel s'affixent à ce nouveau thème en -εα, dont la finale est contractée en η par les Attiques.

La 3[e] pers. du sg. en -ε est, bien entendu, imitée du parfait et de l'aoriste sigmatique : elle devient en attique, par exemple, ᾔδει = ᾔδεε, comme ᾔδεα devient ᾔδη. Sur ce nouveau thème ᾔδει-, qui, se terminant vocaliquement, prêtait à la comparaison avec les formes de 3[e] pers. du sg. dont la désinence dentale avait disparu, v. g. ἔ-φη(-τ), se greffent à nouveau les désinences personnelles des temps secondaires (4), et ainsi naît la flexion étrange, bien que régulière d'aspect, et toute surchargée d'éléments puisés à toutes les sources, ᾔδει-ν, ᾔδει-ς, ᾔδει, ᾔδειμεν, et, pour comble, ᾔδεισαν. Ce type est absolument vulgarisé dans l'attique et

(1) Ou *ἐγεγόντα, si la désinence personnelle était celle du parfait.

(2) Cf. *supra*, n[os] 356 sq.

(3) La formule très nette (ἐοίκεα : ἐοίκεσαν = μέμαα : μέμασαν), ne nous paraît pas serrée d'assez près dans G. Meyer (*Gr. Gr.*, § 564, 4°) ; quant à l'explication que propose, non sans quelque hésitation, M. Brugman (*M. U.*, III, pp. 18 sq. et 26), elle a l'inconvénient d'introduire un élément étranger dans cette série de flexions verbales dont l'esprit suit sans effort la filiation.

(4) Formule ᾔδειν : ᾔδει = ἔφην : ἔφη.

la langue commune : ἐτεθείκειν, ἐδεδείχειν, ἐλελοίπειν, ἐτετιμήκειν. Le plus-que-parfait n'y est plus qu'une simple dépendance du parfait, dont il emprunte, bien entendu, et le κ formatif, et le vocalisme devenu immuable.

Mais cette route tortueuse n'est point la seule que la langue ait suivie : dès avant Homère elle s'était frayé un sentier plus direct, qu'elle a entièrement abandonné, on ne saurait dire exactement pourquoi. Un plus-que-parfait en -ον se modelait sur l'analogie de l'imparfait et du présent, analogie inexacte [1], il est vrai, mais d'autant mieux concevable ici que plusieurs modes du parfait étaient thématisés à l'imitation de ceux du présent [2]. On lit dans Homère ἐμέμηκον, ἐγέγωνεν, et ἐπέφυκον dans Hésiode [3]. Il est permis de penser que le contraste des désinences -α, -ας, -ε, au parfait et des désinences -ον, -ες, -ε au plus-que-parfait, a paru trop bizarre, et que l'analogie du parfait a par suite fait prévaloir cette finale -εα, dont on vient de suivre l'évolution.

§ 2. — *Voix moyenne.*

(409) Le plus-que-parfait moyen, qui n'admet que l'affixation des désinences secondaires à la racine redoublée, a conservé le degré réduit de la racine, en tant que le parfait auquel il se réfère ne l'a point troublé. Ainsi les homériques τέτυκτο, τετάσθην, pour ἐτέτυκτο, ἐτετάσθην [4], sont aussi purs que les parfaits τέτυγμαι, τέταται, et s'opposent respectivement aux parfaits actifs τέτευχα, τέτονα, auxquels correspondent ou correspondraient les plus-que-parfaits ἐτετεύχειν, ἐτετόνειν. C'est le plus-que-parfait moyen, on l'a vu, qui, concurremment avec le parfait, a gardé les formes de 3e pers. du pl. en -α- pénultième, et les a même éten-

(1) Formule *ἐπέφυκον : πέφυκα = ἔφυον : φύω.

(2) Formule ἐπέφυκον : πεφύκω (subj.) = ἔφυον : φύω (subj.).

(3) *Od.*, I, 439 ; *Il.*, Ξ, 469 ; *Theog.*, 152.

(4) *Il.*, E, 402 ; Δ, 536.

dues hors de leur domaine [1]. Mais il va sans dire que, quand la racine du parfait a laissé pénétrer l'*e*, le plus-que-parfait, qui n'est qu'un temps dérivé, n'a pu revêtir une autre nuance vocalique. Ces cas sont, comme on sait, très-nombreux [2] : ἐτεθείμην, ἐδεδείγμην, ἐλελείμμην, ἐτετιμήμην [3].

Section VIII. — Futur redoublé.

(410) Le futur nuancé de passé que connaissent presque toutes les langues civilisées a été formé en grec par l'union du redoublement du parfait à l'indice sigmatique du futur. L'analogie d'où il est sorti est transparente, bien qu'approximative [4] ; mais on peut même la revêtir d'une forme précise en partant de la comparaison des subjonctifs du présent et du parfait [5]. Ce temps est d'ailleurs fort rare à l'actif : on n'en trouve qu'un exemple homérique, κεχαρησέμεν [6] ; puis le dialecte attique en a encore tiré deux ou trois autres épreuves, où le σ du futur se greffe même sur le κ du parfait, τεθνήξω, ἑστήξω [7]. La voix moyenne l'a bien plus largement et plus régulièrement développé, dès le temps d'Homère : δεδέξομαι, τετεύξεται, γεγράψεται, etc. Le vocalisme très-variable accuse un grand arbitraire dans le choix du temps qui a servi de type à cette formation : ainsi λελείψομαι nous ramène à λέλειμμαι, mais τετεύξεται n'a rien de commun avec τέτυγμαι, et procède évidemment de τέτευχα.

(1) V. *supra*, nos 359-360.

(2) V. *supra*, nos 356-360.

(3) Il est étonnant que le rapport ἔλυον : ἐλυόμην ne se soit pas reproduit ici entre le plus-que-parfait actif et celui de voix moyenne, ce qui eût engendré une forme *ἐλελυκείμην dont la genèse semblerait naturelle. Si elle n'a pas pris naissance, c'est sans doute que le κ a paru ne pouvoir jamais passer aux formes moyennes.

(4) Formule λελείψομαι : *λέλειπμαι = λείψομαι : λείπομαι.

(5) Formule δεδέξομαι : *δεδίχωμαι = δέξομαι : δίχωμαι.

(6) *Il.*, O, 98.

(7) C'est ici surtout que l'influence du subjonctif du parfait devient manifeste. Cf. Kühner, I, p. 884, et § 229.

Ou, pour mieux dire, c'est, dans l'un et l'autre cas, le vocalisme du futur simple qui a prévalu et imposé sa nuance au futur redoublé, d'autant plus aisément que le vocalisme du futur est en général celui du verbe presque tout entier.

Les formes modales, d'ailleurs inusitées, sont sans intérêt et ne sauraient différer de celles des autres futurs.

Les dialectes et la basse grécité paraissent avoir fait un singulier abus de cette formation, s'il en faut juger par le futur δεδώσομεν (cité par Macrobe d'après Dracon), manifestement tiré de δώσω par la simple addition du redoublement, et par le type syracusain δεδοικήσω, où le κ du parfait se complique d'une voyelle thématique empruntée aux formes δεδοικ-έ-ναι et ἐδεδοίκ-ε-α (1).

(411) Le futur redoublé est le dernier, le plus récent, le moins répandu de tous les temps. Nous avons ainsi démoli et reconstruit pièce à pièce l'imposant édifice de la conjugaison hellénique, pour y faire le départ des éléments primitifs et des formes altérées ou surajoutées; et nous constatons en terminant, non sans quelque surprise au premier abord, que la conjugaison a conservé plus de traces des apophonies régulières que la déclinaison, alors que cependant les thèmes conjugables ont tous modifié l'accentuation proethnique, restée intacte dans un grand nombre de thèmes déclinables. C'est que — nous le savions, nous l'avons proclamé au début (2), mais il ne nous déplaît pas d'en rencontrer une preuve irréfragable au moment de clore cette étude — c'est que l'analogie n'a rien de commun avec le recul de l'accent et la tendance à l'enclise qui le provoque la plupart du temps. La modification tonique est purement mécanique : l'accent remonte, parce que la voix perd de sa

(1) *De differ. ac societ. græci latiniq. verbi* (éd. Nisard), p. 127.

(2) V. *supra*, nº 46.

souplesse, l'oreille de sa délicatesse primitive, et qu'on désapprend l'art de le varier à l'infini pour distinguer le mot plein du mot vide, comme le font encore aujourd'hui les peuples dont les langues sont restées monosyllabiques; mais, tant qu'il ne s'immobilise pas sur la racine, comme dans les idiomes germaniques, la réflexion ni la logique n'ont aucune part à cette évolution normale de l'accent. La mimique du sauvage disparaît à mesure des perfectionnements de la langue parlée qui la relèguent au rang des superfluités. Les phénomènes d'analogie, au contraire, sont d'ordre logique et psychologique : ils reposent sur une association d'idées, à peine consciente sans doute dans la plupart des cas, mais dont néanmoins la rigoureuse précision étonne celui qui l'a pénétrée et a réussi à la traduire en formule. Ainsi ces deux ordres de phénomènes se développent parallèlement l'un à l'autre, à tous les moments de la vie du langage, sans se confondre, sans se toucher, sans aucune action réciproque : de là vient que des formes correctement accentuées, comme ἑνός, φρενός, ont perdu par analogie l'apophonie qui les affectait autrefois, tandis que d'autres, marquées d'un faux accent, τίθεμεν, ἐδόμεθα, ont gardé dans toute sa pureté la réduction vocalique, qui ne répond plus à rien, une fois l'accent immobilisé sur la syllabe même qui jadis s'était réduite en devenant atone.

CONCLUSION.

(412) Une monographie de l'analogie dans une seule des langues de la famille indo-européenne ne saurait être qu'une imparfaite ébauche. La morphologie du groupe ne sera définitivement établie que quand chacune des langues qui le composent aura révélé à une étude approfondie le secret des éléments analogiques qui l'obscurcissent et l'altèrent. Alors le fonds commun proethnique se dégagera avec netteté de l'accord des langues-sœurs dans leurs traits essentiels, et l'on pourra, sans trop de présomption, songer à remonter jusqu'à la période agglutinante du langage de nos ancêtres. Si nous avons fait dans cette voie ardue un pas bien timide et bien mal assuré (1), le but est trop loin de nous pour qu'il nous soit possible même de l'entrevoir. Bornons-nous à résumer ce que nous a appris l'examen consciencieux de la grammaire grecque au point de vue de l'analogie.

Ainsi que nous le faisions observer au début de cette étude (2), l'analogie peut revêtir deux aspects bien différents,

(1) Particulièrement dans l'esquisse de la théorie des doublets de racines, que nous nous proposons de développer un jour (*supra*, nos 44 et 97).

(2) Cf. no 3, surtout p. 16.

et même opposés l'un à l'autre, suivant qu'on l'envisage dans la dérivation des mots ou dans le mécanisme de leurs flexions. Dans celles-ci elle se borne à altérer la langue, la plupart du temps sans l'enrichir; elle l'appauvrit même, en ce sens qu'elle élague et détruit sans pitié nombre de formes qui reflètent fidèlement les prototypes oubliés et paraissent étranges en raison même de leur parfaite régularité. Les types les plus communs se répandent, les plus rares se perdent peu à peu, et, dans la période la plus brillante de la littérature classique, le langage populaire donne déjà accès à des flexions si incorrectes et si choquantes qu'un éminent helléniste n'hésite point à les bannir du domaine de la philologie [1]. Tant que cette action se contient dans de justes limites, et se borne à éclaircir la forêt trop touffue de la déclinaison et de la conjugaison antiques, elle perfectionne la langue et l'embellit en la rendant plus précise, mais elle n'y ajoute aucun élément nouveau. Tout au plus voit-on apparaître dans la flexion verbale quelques formes nouvelles de temps ou de modes destinées à exprimer des nuances dont la délicate complexité échappait à la conception confuse de nos rudes ancêtres: ainsi, en grec, sont nés la voix passive, le plus-que-parfait et le futur-parfait; en latin, les conditionnels. Encore pour cela faut-il que l'analytisme n'ait point envahi la langue; autrement l'analogie n'aura plus qu'une faible part au travail par lequel elle s'efforcera de suppléer à l'indigence de la conjugaison primitive. Elle demandera alors l'expression des mille nuances de la pensée, précisée jusqu'au raffinement et à l'afféterie, à des tournures périphrastiques qui ne relèveut

(1) « Comment appeler autrement que des barbarismes, dans certaines inscriptions doriennes, des mots comme ἄνδρσις pour ἀνδράσι, ἀγώνοις pour ἀγῶσι, νικιόντεις pour νικῶσι? Ils n'appartiennent pas à la grammaire proprement dite; quelques-uns même n'intéressent pas la morphologie, à titre de transition entre des flexions archaïques et des flexions consacrées dans le grec classique. » (M. Egger, *Journ. des Sav.*, 1881, p. 547.) Fort de cette imposante autorité, nous avons négligé ces formes par trop grossières et d'une rareté qui doit les faire reléguer au rang de simples accidents.

plus que de la syntaxe et dont le verbe ottoman paraît offrir le plus parfait modèle [1].

Mais, dans le domaine de la dérivation et de la composition, l'action de l'analogie est tout autre et bien plus puissante : là, elle enrichit la langue ; elle fait mieux, elle la crée de toutes pièces, elle la transforme de siècle en siècle et la fait marcher de pair avec les progrès de la science et le développement de l'intelligence humaine. A ce point de vue, le grec, que nous venons d'étudier, que ne doit-il pas à ce bienfaisant fléau? Assez longtemps nous en avons déploré les ravages ; jetons un dernier regard sur les riches apports dont il a accru en Grèce le fonds pauvre et sauvage de la langue indo-européenne.

Les finales -αιος, -ειος, -οῖος, en se propageant, d'abord suivant des règles fixes, puis au hasard de l'analogie et de l'euphonie, multiplient les adjectifs d'appartenance, de qualité ou de dépendance. Grâce à l'invention de la finale -ικός, dont l'ι est sans nul doute emprunté aux thèmes du genre de φύσις, il n'est plus un mot de la langue, qu'il se termine d'ailleurs par une voyelle ou par une consonne, auquel ne puisse aisément s'adapter le suffixe -κό- : ainsi prend naissance une autre classe d'adjectifs d'appartenance, d'un usage bien plus répandu que la première. Aux noms d'agent est dévolu le suffixe -εύς, plus commode et plus précis que le suffixe -τήρ, ou -της, lequel suppose toujours la préexistence d'un verbe [2] ; aux adjectifs de matière, l'indice -ινος ou -ίνεος, qui rend inutiles une foule de composés pareils à χαλκήλατος ; aux noms abstraits, la finale -ότης, dont l'ο n'est le plus souvent qu'une épenthèse analo-

(1) On sait qu'en ottoman il est possible de distinguer des nuances telles que *je suis ayant mangé*, *j'ai été mangeant*, *j'étais ayant mangé*, *j'avais été mangeant*, etc., le tout au moyen de diverses combinaisons de participes et d'auxiliaires. V. Redhouse, *Gramm. raisonnée de la Lang. Ottom.* (Paris, Maisonneuve, 1846), p. 79 sq.

(2) Δρομεύς sort directement de δρόμος ; pour pouvoir créer *δρεμέτης il faut posséder un verbe *δρέμω.

gique. Ainsi la langue s'ordonne et s'assouplit : chaque mot fait souche de mots nouveaux, et les plus tard venus acquièrent, à la faveur de l'analogie, toute la fécondité d'une racine primitive.

Mais tous ces phénomènes sont en partie communs au grec et au latin, ou même à d'autres de leurs congénères. Rappelons ce que le grec seul a su tirer du fonds proethnique. Quelques thèmes, féminins sans doute en majorité, terminés en *-ad-* ou en *-id-*, émergeaient clair-semés parmi les formations des âges précédents : le grec s'en empare, les multiplie, assigne aux premiers une fonction qualificative, confond avec les seconds les thèmes secondaires féminins tirés des thèmes primaires par l'adjonction d'un *-ī-*, les développe dans une proportion étonnante à la faveur de cette confusion, et, en greffant un nouveau suffixe sur cette finale dentale, en tire toute une classe de diminutifs en -ίδιον, enfin combine même ce dernier indice avec un grand nombre d'autres, et se procure ainsi des familles de diminutifs caressants ou méprisants d'une richesse et d'une variété dont on ne saurait ailleurs trouver l'équivalent. Ce n'est pas tout encore : la finale *-jω*, bien connue, des verbes dénominatifs, s'étant greffée sur quelques-uns de ces noms en -εύ-, en -άδ- ou en -ίδ-, a donné naissance aux indices verbaux -εύω-, -άζω et -ίζω, qui de proche en proche se sont propagés, le dernier surtout, avec une telle puissance d'expansion qu'ils ont fini par envahir le lexique tout entier. Puis les indices nominaux -τής, -σις, -μός, -μα, -τικός entrent en jeu à leur tour, et chacun de ces verbes hystérogènes pousse au fur et à mesure des nouveaux besoins de l'expression une multitude de rejetons, d'un emploi si usuel et si commode que les langues modernes elles-mêmes se les approprient et les multiplient à l'infini à partir du moment où la connaissance du grec ancien commence à les influencer. Les finales -ισμός et -ιστής ont vraiment acquis droit de cité chez nous et sont comprises même des moins lettrés : l'Allemand qui dit *parasitismus*, *artillerist*, l'Anglais qui dit

truism, turfist, le Français qui dit *artiste, journalisme,* obéit sans s'en douter au même principe d'analogie qui faisait dire à Démosthène : φιλιππίζει ἡ Πυθία ; et cette féconde famille ne cesse de s'accroître, sans que le grec classique, mort depuis des siècles, y soit désormais pour rien (1).

Dans le domaine de la composition, l'effet de l'analogie n'a pas été moins étendu : grâce à elle, les voyelles de liaison, principalement, nous l'avons vu, l'ο et l'ι, se sont propagées sans égard à la forme réelle des thèmes qu'elles affectaient, et ont rendu possibles des juxtapositions du genre de πατροκτόνος, στρεψίκερως, qu'autrement l'euphonie hellénique eût proscrites. Les finales variées du second terme ont été également empruntées à des types primitivement peu nombreux, entre autres cette finale -ής, si commune, νυκτιφανής, εὐφυής, qui a permis de tirer immédiatement de tout verbe un adjectif composé. De l'analogie enfin procède l'allongement de la voyelle initiale du second terme, qui a éclairci le sens de la composition en en mettant les deux termes en relief, diversifié la langue par un heureux entrelacement de longues et de brèves, et fourni un moyen commode de distinguer les composés possessifs des simples déterminatifs. Par là le système de la composition hellénique est devenu le plus parfait de tous, sans en excepter même le sanskrit, où l'abus de ce procédé nuit à la clarté de l'expression. La langue grecque a vraiment le monopole de ces composés qui en un petit nombre de syllabes enferment, sans ambiguïté possible, un sens souvent très complexe : aussi son système de composition a-t-il acquis un développement prodigieux et mérité de lui survivre. C'est à elle que, non-seulement les langues néolatines, impropres à la composition, mais les langues mêmes

(1) Qu'il nous soit permis de renvoyer le lecteur à l'étude dans laquelle M. Michel Bréal a résumé en quelques pages les principaux effets de l'analogie (Impr. Nat., 1878). Le maître a parlé : le disciple ne saurait nourrir une ambition plus haute que celle d'avoir compris sa leçon.

les plus aptes à la tirer de leur propre fonds, empruntent à la fois les termes et le procédé. L'Allemand dit tout comme nous *telephon*, *heliographie*, et ne songe pas à créer les mots *weitschallend*, *sonnenzeichnung*; c'est beaucoup, sans doute, l'effet de l'habitude héréditaire; mais c'est aussi la vague conscience de l'incontestable supériorité du composé grec sur les formes gauches et confuses qu'on tenterait d'y substituer [1].

Sans doute, toutes ces acquisitions nouvelles de la langue grecque, ces mots dérivés ou composés obtenus au prix d'un complet oubli des formes primitives et de leurs relations, sont, aux yeux du grammairien rigoureux, autant de barbarismes. Le néologisme déforme et corrompt la langue, il est vrai; mais qui donc songerait à s'en plaindre? Autant vaudrait regretter le temps où saint Louis rendait la justice sous le chêne de Vincennes, ou, avec J.-J. Rousseau, rêver de ramener l'homme à l'état de nature. Qu'on le veuille ou non, la vie humaine se complique de jour en jour, et les institutions politiques et sociales avec elle, et avec elle le langage. Une académie gardienne des grandes traditions littéraires peut enrayer et contenir ce mouvement, elle ne saurait l'arrêter, elle y cède à chaque fois qu'elle refait son dictionnaire. Comme tout être organisé, la langue est fatalement condamnée à se transformer ou à mourir, et la mort elle-même n'est pour elle qu'une dernière et plus profonde transformation.

Ainsi l'analogie nous est apparue comme un agent tout à la fois dissolvant et créateur, qui s'empare d'une langue à son berceau et ne la quitte qu'au seuil de la tombe. Il serait difficile, en effet, de trouver une langue si jeune

(1) On en verra la preuve dans l'extrême facilité avec laquelle les Grecs modernes plient leur langue aux progrès scientifiques de notre temps : ἀτμόπλουν, c'est un bateau à vapeur; σιδηρόδρομος, c'est un chemin de fer. N'est-il pas étrange de voir les inventions les plus merveilleuses et les plus récentes traduites avec aisance dans la langue du vieil Homère ?

qu'elle n'en eût senti les premières atteintes, ou si vieille et de sève si appauvrie qu'elle fût devenue incapable de créer, sinon des formes grammaticales nouvelles, au moins de nouveaux dérivés grossièrement imités des anciens. Mais c'est surtout dans l'âge mûr du langage que l'action de l'analogie est énergique et variée, parce que, d'une part, le travail d'association d'idées d'où elle procède est d'autant plus actif que le développement intellectuel de la race est lui-même plus avancé, et que, d'autre part, la plupart des formes primitives subsistant encore, un large champ reste ouvert aux influences réciproques et répercussives.

La langue grecque, placée pour ainsi dire à égale distance de la naissance du parler indo-européen dans la mélopée synthétique des pâtres du Pâmir, et de sa fin dans l'analytisme atone de nos langues modernes, convenait donc parfaitement à notre étude. Nous y avons vu l'analogie à l'œuvre dans toutes les parties du langage, dérivation, composition, flexions nominales et flexions verbales, et, bien que nous ayons à peu près exclu ce moyen parfois trop commode d'explication partout où nous ne pouvions l'appuyer sur une formule précise et presque mathématique, nous en avons relevé de si nombreux exemples, que la grammaire et le lexique nous en ont paru profondément contaminés. Nous l'avons vue, tantôt se suffisant à elle-même, tantôt accompagnée de nombreux adjuvants qui en facilitaient l'action, euphonie, besoin de préciser la fonction d'une forme devenue obscure, ou nécessité de distinguer l'une de l'autre deux formes trop semblables (1). Nous l'avons vue enfin passer dans tous les sens son irrésistible niveau, pareille à ces cours d'eau qui, grain de sable à grain de sable, corrodent la montagne et élèvent les plaines d'alentour.

(1) V. g.: insertion du σ de κρεμαστός ἐκρεμάσθην ; — pl. 3 aor. ἔδοσαν, au lieu de ἔδον, que le contraste de ἴδων faisait paraître étrange ; — sg. 2 φέρεις, au lieu de* φέρει qui se confondait avec φέρει (sg. 3).

Ainsi disparaissent les formes qui ont cessé de parler à l'esprit ou dont l'apparente bizarrerie fait tache sur le fond uniforme de la langue éclaircie; à la stérile abondance d'autrefois succède un heureux choix de formes et de mots, coulés tous dans le même moule et par là même aisément intelligibles; à mesure que la pensée se précise, la langue tend à devenir adéquate à la pensée. Mais, il serait puéril de se le dissimuler, elle perd en variété pittoresque ce qu'elle gagne en précision et en clarté; si le nivellement continue, la sobriété devient sécheresse, et l'uniformité, monotonie. Le langage appauvri confine à l'algèbre, type idéal des langues artificielles où règne sans partage l'absolue logique. Il semble quelqu'une de ces grandes plaines d'alluvion, fertiles à souhait et faciles à parcourir en tous sens, mais dont l'horizon fatigue le regard que nulle part aucun accident ne sollicite.

La langue grecque, telle que nous la révèlent les grands écrivains classiques, est encore bien loin de cette période de dégénérescence et de mort. L'analogie y a produit tous ses effets heureux sans y exercer encore sa vertu malfaisante : elle concilie donc et maintient dans un admirable équilibre, et la variété primitive, et l'uniformité logique. C'est précisément cette union, dans une juste mesure, des qualités essentielles du langage humain, qui, jointe à un sens exquis de l'euphonie et à une syntaxe d'une transparente limpidité, fait l'incontestable supériorité de la langue grecque sur toutes ses congénères, sinon sur toutes celles qui, jusqu'à l'heure présente, ont été transformées et perfectionnées par le génie de l'homme.

Pour s'en convaincre, il suffira de jeter les yeux sur les versions conjecturales dans lesquelles nous nous sommes efforcé de résumer l'ensemble de ce travail, en restituant à la langue grecque sa physionomie primitive, mais en respectant toutefois les accidents phoniques ou toniques qui dérivent de tout autre principe que de l'ana-

logie[1]. Plus la langue s'affine et se complique, plus le texte grec s'éloigne du schème restitué d'après les éléments proethniques.

(413) Voici d'abord un simple récit[2], sans grande variété de formes, sans termes abstraits, où par conséquent les dérivés secondaires sont relativement en petit nombre.

Χιμῆνος (3) ὥρει (4), τῶν [σίτ]ων βραχεμένων(5), τοὶ [Μύρμ]ακες(6) ἔψευχον (7). Τέττιξ [δὲ] [λιμ]έων ἤτει αὐτοὺς τραφήν (8). Τοὶ [δὲ] [Μύρμ]ακες εἶπον αὐτόσμοι· [Διὰ] τί τὸ θέρος [οὐ] συνῆγες τραφήν; Ὁ [δὲ] εἶπε[ν]· Οὐκ ἐσχόλαον, ἀλλ' ἦδον (9) μουσακῶ(τ) (10). Τοὶ [δὲ γελά]σατες (11) εἶπον· Ἀλλ' [εἰ]. θέρους ὥροσυ αὔλεις (12), χιμῆνος ὄργεσυ.

Χειμῶνος ὥρᾳ, τῶν σίτων βραχέντων, οἱ Μύρμηκες ἔψυχον. Τέττιξ δὲ λιμώττων ἤτει αὐτοὺς τροφήν. Οἱ δὲ Μύρμηκες εἶπον αὐτῷ· Διὰ τί τὸ θέρος οὐ συνῆγες τροφήν; Ὁ δὲ εἶπεν· Οὐκ ἐσχόλαζον, ἀλλ' ᾖδον μουσικῶς. Οἱ δὲ γελάσαντες εἶπον· Ἀλλ' εἰ θέρους ὥραις ηὔλεις, χειμῶνος ὄρχου.

(414) La différence est déjà fort accusée. Maintenant, pour adoucir la transition de ce style simple à celui d'un

(1) On a enfermé entre crochets les mots et parties de mots desquels on ne saurait dire, faute de documents étymologiques, s'ils sont ou non corrompus par l'analogie, et entre parenthèses les lettres dont les lois phoniques réclament la chute, mais qu'on a rétablies pour mieux faire comprendre la forme restituée.

(2) Τέττιξ καὶ Μύρμηκες, fable ésopique Z.

(3) I. e. *χι-μέ-εν-ος, avec contraction proethnique. *Supra*, n°s 125 et 254.

(4) Loc. de *ὥρος, ou *ἤραι, loc. de *ἤρα. *Sup.* n° 49.

(5) Aor. moy. substitué à l'aor. pass. hystérogène.

(6) Quelle que soit l'origine du mot μύρμηξ (*Gdzg*5, p. 337), on voit qu'il est l'homologue de κόραξ avec allongement hystérogène du nom. sg. qui a passé à toute la flexion. Voy. pourtant n° 82.

(7) A l'imparfait ; mais ἔψυχον est une forme normale d'aoriste.

(8) Ou *τροφόν, comme plus haut *ὥρος. Pour le th. λῑμί-, voy. les errata.

(9) Ἀείδω, avec α prothétique, paraît une forme normale.

(10) En admettant que μοῦσα soit régulier pour *μον-τι-jά, le dérivé de ce thème au moyen du suff. -κό- est naturellement μουσα-κό-, comme καρδια-κό-, Πιττα-κό- (πισ-τι-jα-?)

(11) I. e. γελα-σ-ντ-ες, puisque l'α n'appartient qu'à la 1re pers. du sg. de l'indic. d'où il a passé à toute la flexion.

(12) Forme sans augment de proposition incidente.

classique, traduisons quelques phrases françaises bien connues [1], d'abord en prohellénique, puis en un grec correct, mais dépourvu d'élégance et de variété.

[Εἰκαὶ] τόσμιν [ἐν] τόσμιν [πόλεμ]ει εὖ πράττειν [καὶ] [τῇ] εὐγενείᾳ [ἔν]εστι δόξα τις λαπρετάτη, ἀξιολογέτερόν τι ἔχει (ἔχετι?) [2] ἡ [ἐκ] τῆς (?) τοῦ νοῦ εὐφυίας [3] γεγνυῖα.... Τῆ [5] [μὲν γὰρ οὐχ] ὁμείω(τ) τῇ [ἐν] τόσμιν [πόλεμ]ει κεκταμένῃ χρόνῳ τιεί [6] [ἢ καιρ]ῷ [περι]ορεῖται [7], [οὐθ'] ὁμείω(τ) [ἐπὶ] μυριωῖς [ἐπ]ακτωῖς [8] [ἐπικουρ]έμασσυ [ἀνά]κιται. Τῆ [δε καὶ] ἡμὶν πλεόσεγμά τι [εἰσ]φέρει πολλῶ [9] τιμαιέτερον [ἢ] ἐκεῖνο τὸ [ἐκ] τεῖο [πλούτ]ειο γεγαὸς [καὶ] τεῖο γένους [αἱ] τῶν τιμῶν, δίοτι πάντα ταῦτα [ἐκτὸς] ἡμῶν ἄσι (ἐστί), ὁ [δε] νοῦς ἐιέτερω [10] ἡμὶν [συν]οικεῖ, [ἢ] πολλῶ μᾶλλον ὁ νοῦς ἐστὶν αὐτὸς ὁ ἄνθρωπος [11] [καὶ ἐξ] αὐτεῖο ἡ ἀσία [12] ἡμῶν [συν]ίσταται.

Εἰκαὶ τῷ ἐν τῷ πολέμῳ εὖ πράττειν καὶ τῇ εὐγενείᾳ ἔνεστι δόξα τις λαμπροτάτη, ἀξιολογώτερόν τι ἔχει ἡ ἐκ τῆς τοῦ νοῦ εὐφυίας γεγονυῖα [4]. Τῇ μὲν γὰρ οὐχ ὁμοίως τῇ ἐν τῷ πολέμῳ κεκτημένῃ χρόνῳ τινὶ ἢ καιρῷ περιορίζεται, οὐθ' ὁμοίως ἐπὶ μυριοῖς ἐπακτοῖς ἐπικουρήμασιν ἀνάκειται. Τῇ δὲ καὶ ἡμῖν πλεονέκτημά τι εἰσφέρει πολλῷ τιμιώτερον ἢ ἐκεῖνο τὸ ἐκ τοῦ πλούτου γεγονὸς καί τοῦ γένους καὶ τῶν τιμῶν, διότι πάντα ταῦτα ἐκτὸς ἡμῶν εἰσί (ἐστίν), ὁ δὲ νοῦς ἰδιαίτερον ἡμῖν συνοικεῖ, ἢ πολλῷ μᾶλλον ὁ νοῦς ἐστὶν αὐτὸς ὁ ἄνθρωπος, καὶ ἐξ αὐτοῦ ἡ οὐσία ἡμῶν συνίσταται.

(415) Il nous reste à tenter une dernière épreuve : il faut voir

(1) Rollin, *Traité des Études*, liv. IV, 1re part., § VI, 8°.

(2) On sait que la vraie forme est *ἴχετι, mais on ignore si ἴχει en est un substitut phonique ou une corruption analogique.

(3) On ne saurait restituer *εὐφυῖια puisque εὐ-φυ-ής est hystérogène, n° 211.

(4) Homér. γεγαυῖα, également analogique.

(5) Instrumental au lieu du datif.

(6) Datif régulier du thème τι-.

(7) Dérivé normal de ὅρος, *ὁρέω et non ὁρίζω.

(8) Qualificatif au datif bien que le nom soit au locatif, parce que la forme en -οῖς est une corruption du datif plutôt que du locatif.

(9) Ablatif au lieu du datif.

(10) Pour *σϝε-ιε-, dérivé du th. *σϝε-, *σϝεδ-ιο- étant évidemment hystérogène. Sur la forme ἰδιαί-, v. n° 140.

(11) Peut-être *ἄνδρωπος, mais le θ n'a rien d'analogique.

(12) Cette forme équivaut à *s-nt-ti-jea*.

ce que devient la langue du plus pur, du plus noble des prosateurs grecs, ramenée à la correction inflexible des formes proethniques. Examinons successivement un passage narratif et une discussion philosophique.

["Ηδη οὖν σχεδόν] τι αὐτόσμοι ἦσ(τ) τὰ [περὶ] τὸ ἄτρον (?) ψευχέμενα, [καὶ ἐκ]καλυψμένος, [ἐν]εκέκαλυπτο γάρ, εἶπε[ν], ὃ [δὴ] τελεσταῖον φθαξτό (2), ὦ Κρίτον, ἔφη, τόσμοι [Ἀσκληπ]ιῷ ὀφελοῦμες ἀλεκτ[ρυ]όνα · ἀλλ' ἀπόδοτε (?) [καὶ μὴ] ἀμελέσσετε (3). Ἀλλὰ ταῦτα, ἔφη, ἔσται (4), ὁ Κρίτων, ἀλλ' ὅρα [εἴ] τι ἄλλο λέγει. Ταῦτα ϝρεμένειο (5) αὐτεῖο, [οὐδ]ὲν ἔτι ἀπέκριντο, ἀλλ' ὀλίγον χρόνον [δια]λιπὼν ἔκιστό (6) τε, [καὶ] ἄνθρωπος [ἐξ]εκάλευψ(τ) αὐτὸν, [καὶ] ὃς τὰ ὤμματα ἔστησ(τ).

"Ηδη (1) οὖν σχεδόν τι αὐτῷ ἦν τὰ περὶ τὸ ἦτρον ψυχόμενα, καὶ ἐκκαλυψάμενος, ἐνεκέκαλυπτο γάρ, εἶπεν, ὃ δὴ τελευταῖον ἐφθέγξατο, ὦ Κρίτων, ἔφη, τῷ Ἀσκληπιῷ ὀφείλομεν ἀλεκτρυόνα · ἀλλ' ἀπόδοτε καὶ μὴ ἀμελήσητε. Ἀλλὰ ταῦτα, ἔφη, ἔσται, ὁ Κρίτων, ἀλλ' ὅρα εἴ τι ἄλλο λέγεις. Ταῦτ' ἐρομένου αὐτοῦ, οὐδὲν ἔτι ἀπεκρίνατο, ἀλλ' ὀλίγον χρόνον διαλιπὼν ἐκινήθη τε, καὶ ἄνθρωπος ἐξεκάλυψεν αὐτόν, καὶ ὃς τὰ ὄμματα ἔστησεν.

Qui reconnaîtrait dans cette langue rocailleuse la calme et majestueuse harmonie du récit des derniers moments de Socrate ? Pourtant le contraste s'accusera davantage encore, s'il est possible, dans un passage où abondent les mots dérivés.

Ἀλλὰ [μὴν], ἔφην ἐγόν, [ἐπειδὴ] δυσχερε(σ)έ(τ) δοκεῖ μοι ἔχειν [πρὸς] τοῦτο, τοῦτο [μὲν] ἐάσομες, τόδε [δ'] ἄλλο ὧν λέγες [ἐπι]σκε-

Ἀλλὰ (7) μήν, ἔφην ἐγώ, ἐπειδὴ δυσχερῶς δοκεῖς μοι ἔχειν πρὸς τοῦτο, τοῦτο μὲν ἐάσωμεν, τόδε δ' ἄλλο ὧν ἔλεγες ἐπισκε-

(1) ***Phædo*, 66, *in fine*.**

(2) L'étymologie de ϝθιγγο- est inconnue, mais on peut poser à l'aor. moy. *ϝθαξτο = (·)ϝθηγ-σ-τό.

(3) Subjonctif de l'aor. sigm. du thème ἀμελεσ-.

(4) ἔσται, pour ἔσσεται, ne se rattache pas à l'analogie.

(5) En admettant que la racine soit ϝερ. *Contra* : *Gdzg*5, p. 343.

(6) Aor. moy. de rac. κι (κίνυμι) substitué à l'aor. passif hystérogène de κινέω, verbe qui lui-même est hystérogène.

(7) *Protagor.*, 19 *in fine* et 20.

φόμεθα. Ἀφρασύνην (1) τι καλεῖ; Ἔφη. Τούτοσμοι τόσμοι πρηγμάτει (2) [οὐ] πᾶν τοὐνάντιον ἐστὶν ἡ σόφεια (?); Μοίγε δοκεῖ, ἔφη. Πέτερον [δ'] ὅτ[αν] πράττωσι[ν] ἀνθρώποες ὀρθῶ(τ) [τε καὶ] ὀφελέσμω(τ), τότε σωφραίνειν (3) σοι δοκοῦσι τούτω πράττεντες, ἢ τοὐνάντιον. Σωφραίνειν, ἔφη. [Οὐκοῦν] σωφρασύνη(τ) σωφραίνουσι; [Ἀνάγκη.] [Οὐκοῦν] τοὶ [μὴ] ὀρθῶ(τ) πράττεντες ἀφαρνέ(τ) (4) πράττουσι; ..... [Οὐκοῦν εἴ] τι ἰσχύει πράττεται, ἰσχυρῶ(τ) πράττεται, [καὶ εἴ] τι ἀσθενείᾳ, ἀσθενε(σ)έ(τ); Ἐδόκει. [Καὶ εἴ] τι [μετὰ] τήχους, ταχε(ϝ)έ(τ), [καὶ εἴ] τι [μετὰ] βραδυτάτος βραδε(ϝ)έ(τ); Ἔφη........ Ἴθι [δὴ], ἦν [δ'] ἐγόν, ἀναλογεσόμεθα (5) τὰ ὡμολογεμένα ἡμίν · ὡμολόγεμες ἓν σμεὶ (6) μόνον ἐνάντιον σμέναι, πλείω (7) [δὲ μή]; Ὡμολόγεμες. Τὸ [δ'] ἐναντίω(τ) πραττέμενον ὑπ' ἐναντίων πράττεθαι; Ἔφη. Ὡμολόγεμες [δ'] ἐναντίω(τ) πράττεθαι ὃ [ἂν] ἀφαρνέ(τ) πράττηται τόσμοι σωφαρνέ(τ) πραττεμένῳ; Ἔφη.................. Πέτερον οὖν λεύσομες (8) τῶν λόγων, τὸ ἓν σμεὶ μόνον ἐνάντιον σμέναι, [ἢ]

φώμεθα. Ἀφροσύνην τι καλεῖς; Ἔφη. Τούτῳ τῷ πράγματι οὐ πᾶν τοὐνάντιον ἐστὶν ἡ σοφία; Ἔμοιγε δοκεῖ, ἔφη. Πότερον δ' ὅταν πράττωσιν ἄνθρωποι ὀρθῶς τε καὶ ὠφελίμως, τότε σωφρονεῖν σοι δοκοῦσιν οὕτω πράττοντες, ἢ τοὐνάντιον; Σωφρονεῖν, ἔφη. Οὐκοῦν σωφροσύνῃ σωφρονοῦσιν; Ἀνάγκη. Οὐκοῦν οἱ μὴ ὀρθῶς πράττοντες ἀφρόνως πράττουσιν; ..... Οὐκοῦν εἴ τι ἰσχύι πράττεται, ἰσχυρῶς πράττεται, καὶ εἴ τι ἀσθενείᾳ, ἀσθενῶς; Ἐδόκει. Καὶ εἴ τι μετὰ τάχους, ταχέως, καὶ εἴ τι μετὰ βραδυτῆτος, βραδέως; Ἔφη....... Ἴθι δή, ἦν δ' ἐγώ, ἀναλογισώμεθα τὰ ὡμολογημένα ἡμῖν · ὡμολογήκαμεν ἓν ἑνὶ μόνον ἐνάντιον εἶναι, πλείω δὲ μή; Ὡμολογήκαμεν. Τὸ δ' ἐναντίως πραττόμενον ὑπ' ἐναντίων πράττεσθαι; Ἔφη. Ὡμολογήκαμεν δ' ἐναντίως πράττεσθαι ὃ ἂν ἀφρόνως πράττηται τῷ σωφρόνως πραττομένῳ; Ἔφη .... Πότερον οὖν λύσωμεν τῶν λόγων, τὸ ἓν ἑνὶ μόνον ἐνάντιον εἶναι, ἢ

(1) *ἀφρασύνη* = ***n-bhr-n-tu-néa.***

(2) **Ou au locatif à cause de la fon:tion inessive cachée dans** *ἐν-άντιος* **:** *τούτοσμιν τόσμιν πρήγματι.*

(3) ******(σω-)φραίνω* = ***-bhr-n-jo-*****, avec l'***α*** épenthétique.**

(4) ***n-bhr-n-él*****, ou bien ****ἀφρένετ***, si l'ablatif est un cas fort, ce qu'on ne saurait décider avec certitude.**

(5) **Subjonctif de l'aor. sigmatique d'un vb. ****λογίω* **substitué à l'hystérogène** *λογίζομαι.*

(6) **Ou au locatif :** *ἐν ἔμι μόνον.*

(7) **Pour ****πλείοσα***; le régulier serait peut-être ****πλείεσα.*

(8) **Subjonctif de l'aoriste sigmatique régulier de rac.** *λευ.* **Il est probable que la forme** *ἔλῦσα* **vient de l'analogie de** *λύω.*

ἐκεῖνο ἐν ὅσμοι λέγετο ἅτερον σμέναι σωφρασύνης σόφεια ;......... Τοῦτοι [γὰρ] τοὶ λόγοες ἀμφετέροες [οὐ] πάνυ μουσακῶ(τ) συνᾴδουσι(ν) ἀλλάλλοσυ(1). Πῶ(τ) [γὰρ ἂν] συνᾴδοιαν(τ), [εἴπερ γ' ἀνάγκη] ἓν σμεὶ μόνον ἐνάντιον σμέναι, πλείεσσυ [δὲ μὴ], [τῇ δ'] ἀφρασύνῃ, σμεὶ ἀτεὶ (2), σόφεια ἐναντία [καὶ] σωφρασύνη [αὖ] φαίνεται ;......

ἐκεῖνο, ἐν ῷ ἐλέγετο ἕτερον εἶναι σωφροσύνης σοφία ;...... Οὗτοι γὰρ οἱ λόγοι ἀμφότεροι οὐ πάνυ μουσικῶς συνᾴδουσιν ἀλλήλοις. Πῶς γὰρ ἂν συνᾴδοιεν, εἴπερ γ' ἀνάγκη ἓν ἑνὶ μόνον ἐνάντιον εἶναι, πλείοσι δὲ μὴ, τῇ δ' ἀφροσύνῃ, ἑνὶ ὄντι, σοφία ἐναντία καὶ σωφροσύνη αὖ φαίνεται ;......

(416) Il est inutile de prolonger une épreuve plus fatigante encore pour le lecteur que pour l'adaptateur : ces quelques exemples suffisent amplement à faire mesurer le chemin parcouru par la langue grecque, en dehors de l'orbite indo-européenne, de son point de départ à son apogée. Que l'on examine en détail cet idiome encore semi-barbare, d'où pourtant toutes les traces du génie hellénique n'ont pu être entièrement effacées, car la syntaxe demeure, la clarté de l'expression reste intacte, et les lois euphoniques ont été presque partout respectées. Tel qu'il est, dans sa gaucherie native, avec ses flexions lourdes et sans grâce, dont l'extrême variété obscurcit la phrase sans rien ajouter au charme de l'expression, qu'on le compare à cette langue sobre, ailée (3) et mélodieuse des brillants écrivains de l'âge classique ; et l'on se rendra compte à la fois, et de la puissance transformatrice de l'analogie grammaticale, et de la part pour laquelle elle a coopéré à la création de ce merveilleux instrument de la pensée humaine.

Il ne faut point faire à l'anatomiste le tort de le croire insensible à la beauté extérieure du corps dont il cherche à

(1) Locat. plur. du composé ἀλλαλλο-, d'où a disparu l'allongement de l'initiale du second terme. Le datif serait ἀλλάλλῳς. Mais la phrase réclamerait le cas oblique du duel, qu'on ne peut restituer.

(2) ἀτεί = *s-n̥t-éi*, dat. du thème en *-n̥t-* de rac. *es*.

(3) Ἔπεα πτερόεντα. M. Chaignet (*Philosophie de la Science du Langage*, p. 300) commente éloquemment cette épithète aussi juste que gracieuse.

pénétrer les secrets. Pour être contenu son enthousiasme n'en est pas moins sincère, ni moins vif pour ne savoir s'exprimer. Au disciple novice des grands grammairiens, qui, au prix d'efforts plus consciencieux sans doute qu'originaux et féconds, n'a fait qu'entrevoir les éléments du langage des premiers Hellènes, il ne saurait appartenir de se prononcer sur la valeur des études grammaticales en elles-mêmes ou sur l'avenir qui leur est réservé. Qu'il lui soit permis du moins de constater en terminant que, malgré leur apparente aridité, elles ne nuisent point au développement du goût littéraire, et que peut-être à certains égards elles le favorisent. Dans un siècle où l'on se refuse à croire que les types esthétiques aient jailli spontanément du cerveau d'un seul homme, où l'on donne aux facultés créatrices de l'artiste celles de toute une race et le temps pour auxiliaires, il n'est point téméraire de supposer que la connaissance approfondie de l'évolution préhistorique d'une langue en pourra faire sentir et goûter plus vivement les beautés. S'il est intéressant de retrouver l'origine de l'architecture grecque dans la cabane de troncs d'arbres, celle de l'ornement grec dans l'image de l'outil grossier dont les prêtres de l'Inde ont fait leur svastika mystique, il ne l'est pas moins de démêler dans un idiome encore informe et à peine dégrossi, les rudiments du verbe le plus noble qui jamais ait servi d'interprète au génie, et de surprendre les procédés qui ont concouru à la création de cette langue divine d'Homère, de Sophocle et de Platon, chef-d'œuvre heureusement mieux conservé que ceux d'Ictinus et de Phidias, et non moins digne de l'admiration des siècles.

TABLE.

20 février 1882.

Vu et lu.

En Sorbonne, le 24 juin 1882,

Par le Doyen de la Faculté des Lettres de Paris,

A. HIMLY.

Vu et permis d'imprimer :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

GRÉARD.

INDEX DES MOTS GRECS.(1)

(Les chiffres renvoient aux numéros marginaux).

(1) Pour les quelques mots qu'on ne retrouverait pas, ou qu'on retrouverait sous une forme différente, aux numéros indiqués, il faut se reporter aux errata, au commencement du volume.

Lille Imp. L. Danel.

Lille Imp. L. Danel.

